

AUTOUR D'UN TRÔNE

CATHERINE II

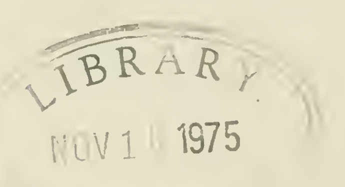
DE RUSSIE

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1894.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Le Roman d'une Impératrice, *Catherine II de Russie*, d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents inédits des Archives d'État. 9e édition. Un vol. in-8°, orné d'un portrait d'après une miniature du temps. Prix : 8 francs.

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIERE, 8.



L'IMPÉRATRICE CATHERINE II

d'après un tableau de Van Wilk

du cabinet de M. H. Doniol

K. WALISZEWSKI

AUTOUR D'UN TRÔNE

CATHERINE II

DE RUSSIE

SES COLLABORATEURS — SES AMIS — SES FAVORIS

Avec un portrait en héliogravure

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1894

PRÉFACE

Les lecteurs du *Roman d'une Impératrice* savent que l'auteur s'est proposé de compléter ce volume par celui qui paraît aujourd'hui. Il ne croit pas devoir s'en justifier. Toujours important, quelle que soit la figure dont nous essayions l'évocation, le sens historique de l'*entourage* s'élargit avec les grands premiers rôles du drame humain : individualités fortes, tempéraments énergiques. Il va s'amplifiant, jusqu'à une sorte de dédoublement de l'être moral à travers le milieu ambiant, où il semble alors qu'on aperçoive comme un prolongement, une continuation directe de cet être exubérant.

Catherine fut par excellence une individualité de cet ordre exceptionnel. De tout ce qui a constitué sa grandeur personnelle, son prestige et son charme, rien, on peut le dire, ne lui est venu par héritage : elle a tout conquis ou tout créé autour d'elle ; les palais qu'elle a habités, elle les a bâtis elle-même pour la plupart ; les hommes qu'elle a employés, elle a mieux fait que de les choisir, elle les a façonnés à son usage, un peu à son image aussi, conséquemment. Parmi ses collaborateurs, ceux mêmes qui ont apporté à son service le plus de valeur propre, d'initiative et même d'originalité, ont pu à bon droit être appelés par elle *ses élèves :* le génial Patiomkine en fut. Parmi ses admirateurs,

quelques-uns sont arrivés à s'absorber dans le culte professé pour sa personne jusqu'à non plus une abdication plus ou moins volontaire, mais un anéantissement réel de leur propre personnalité : ce fût le cas de Grimm. Aussi, en parlant de lui et des autres, c'est d'elle encore et toujours que j'aurai surtout à parler. Non pas qu'ils ne soient aussi intéressants par eux-mêmes : avec cet entourage que je vais essayer de mettre en lumière, ce n'est pas la Russie seulement, c'est l'Europe contemporaine tout entière, l'Europe politique, littéraire et philosophique, qui paraîtra là-bas, aux confins de l'Asie, dans la personne de quelques-uns de ses plus illustres représentants, et c'est le contact de deux mondes que j'évoquerai encore, en montrant Catherine au milieu de ceux qui ont contribué à sa grandeur.

Avant de le faire, j'ai voulu revoir les lieux où s'est passée cette existence unique, dont j'ai tenté de reproduire quelques aspects. J'espérais y trouver de son passage quelques traces plus expressives, plus voisines de la vie que ce qu'en peut donner à l'historien la lettre morte du document. Hélas ! ce que j'y ai trouvé surtout, c'est — déjà ! — le grand vide des choses disparues. Aux palais de Saint-Pétersbourg, à l'Ermitage même, rien, ou si peu de chose : incendiées sous le règne de Nicolas, les fastueuses constructions de Rastrelli ont été rebâties de fond en comble. Presque rien encore à Tsarskoïe : évanoui, le décor pompeux ou gracieux qui charma Ségur ; brisé, le cadre familier, où, sous l'œil bienveillant de la divinité chantée par Voltaire, la verve du prince de Ligne, la fantaisie de Patiomkine et la bouffonnerie un peu grossière de Narychkine se donnaient la réplique. Des parures nouvelles, d'impériales intimités plus récentes ont effacé cela, remplacé ceci. Plus heureux, Pierre le Grand a, toujours intacte sur la rive glacée que sut féconder son génie, sa maisonnette en bois de si héroïque

pauvreté et d'aménagement historiquement si suggestif. Les menus objets de toilette ayant appartenu au petit-fils de Catherine sont conservés religieusement à Tsarskoïe. Entre le petit-fils et le grand aïeul un abîme s'est creusé : les rancunes de Paul Ier, les remords d'Alexandre Ier ont passé par là. Le palais de Paul est devenu une école, et la chambre où le malheureux empereur a dormi la nuit du 12 mars 1801 a été convertie en chapelle expiatoire.

Toujours rien à Moscou, et, dans les environs, à Tsaritsino, des décombres marquant la place d'une des créations et d'une des demeures favorites de Catherine !

Hommes et choses vont vite en Russie : tard venu dans l'histoire et comme pressé de vivre, ce peuple semble appliqué à brusquer jusqu'à l'œuvre destructrice du temps. Cette grandeur et cette civilisation, vieilles d'un siècle et demi à peine, ont déjà des ruines !

Plus entière et reconnaissable, l'image de la prestigieuse souveraine m'est apparue dans la mémoire de quelques dévots du passé, pieux conservateurs de légendes et de traditions, qui, elles aussi, pourtant, vont s'effaçant. L'histoire doit hâter derrière elles son œuvre de reconstruction.

Je n'ai plus à revendiquer pour celle que j'ai entreprise la part d'intérêt que mes lecteurs ont bien voulu déjà lui reconnaître. Il ne me reste qu'à solliciter, pour ce que j'ai à y mettre encore d'effort personnel, la continuation d'une indulgence dont j'ai éprouvé et apprécié le bienfait.

AUTOUR D'UN TRONE

CATHERINE II
DE RUSSIE

PREMIÈRE PARTIE
CATHERINE LE GRAND

CHAPITRE PREMIER
LES HOMMES D'ÉTAT (1).

I. Russes, Petits-Russiens et étrangers. — Premiers rôles et comparses. — Les Allemands. — II. Panine. — Un ministère de transition. — La lutte avec les favoris. — L'avènement de la politique personnelle de Catherine. — III. Le prince Viaziemski. — Hliebof. — Libéralisme et esprit rétrograde. — Les Tchernichof. — IV. Bezborodko. — Un déjeuner de grave conséquence. — Le factotum impérial. — Le triomphe du *hahol.* — L'influence des bas mal tirés sur la carrière d'un homme d'Etat. — V. Un autre Petit-Russien : le comte Razoumovski. — La suppression de l'*hetmanat.* — L'œuvre d'unification. — VI. Les collaborateurs étrangers. — Bestoujef, Münich. — Un faiseur de madrigaux. — VII. Ostermann. — Keyserling. — Stackelberg. — Sievers. — Le second partage de la Pologne.

I

De 1788 à 1790, au cours de cette guerre de Suède, si imprudemment provoquée par elle, si vaillamment soutenue, la grande Catherine, ou *Catherine le Grand,* pour dire comme

(1) *Archive russe,* Documents divers, 1876, I; Arneth, *Maria-Theresia und Joseph II;* Bilbassof, *Histoire de Catherine;* Blum, *Ein russischer Staatsmann* (Biographie de Sievers); *Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères de France; *Correspondances politiques* publiées dans

Voltaire, eut, on le sait, des heures de cruelle angoisse. A un moment, les nouvelles firent défaut complètement, et l'on put croire que la flotte de Greigh avait sombré dans quelque irréparable désastre. Enfin un courrier de l'amiral arriva. Catherine se fit vite lire les dépêches. Avait-il joint, avait-il battu l'ennemi ? Pas encore, mais une rencontre était imminente : les deux escadres se trouvaient à une distance de douze lieues marines. Catherine regarda son entourage avec perplexité : une lieue marine, était-ce bien long? L'entourage demeura muet. Le beau Mamonof était là, qui, elle le répétait volontiers, savait tout sans avoir rien appris ; il se taisait comme les autres. On décida d'envoyer à l'Amirauté, mais on était à Tsarskoïé et on dut attendre la réponse jusqu'au soir. On apprit alors qu'une lieue marine faisait sept verstes. Catherine eut un grand désappointement et un grand mouvement de colère contre son amiral : elle aurait voulu que ses navires et ceux du Suédois se touchassent, et le calcul fantaisiste de l'Amirauté doublait encore la distance réelle indiquée par Greigh (1). Voilà comment elle était servie et renseignée.

« J'ai fait la guerre sans généraux et la paix sans ministres », disait-elle au lendemain de cette crise redoutable. Mélangée d'amertume et d'orgueil, la constatation n'était que juste et aurait pu même être étendue à la plus grande partie de son règne; mais Catherine aurait été mal venue à s'en faire un sujet de plainte contre la destinée, puisque le choix des capacités appelées à seconder ses propres efforts lui parut toujours à peu près indifférent, et qu'un homme en valait un autre à ses yeux. C'est le trait caractéristique de son étonnante

le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », vol. X, XIX, XXII, XXVI, XXVII, XXIX, XLVI, XLVII ; *Correspondance de Münich*, publiée par Büsching; Grigorovitch, *Biographie de Bezborodko; Mémoires* du prince Dolgoroukof, d'Engelhardt, Gretch, Garnovski, Komarovski, lord Malmesbury, Palero; Lasarevski, *Études sur la Petite-Russie;* Lebedief, *Les comtes Panine; Matériaux* pour la biographie de Bezborodko, publiés dans l' « Archive russe », 1875, II; *Journal de Saint-Pétersbourg;* Tchtenia, *Lectures,* 1863; Solovief, *Histoire de Russie,* XXV; Terechtchenko, *Biographie de ministres.*

(1) La verste équivaut à 1,067 mètres, la lieue marine n'en mesurant que 5,555.

histoire au point de vue que nous abordons ici. Les hommes vraiment supérieurs furent rares dans son entourage ; on peut l'en croire innocente; mais de cette élite même, pas un n'est arrivé, elle régnant et gouvernant, à donner toute sa mesure, et, en ceci, on ne saurait méconnaître le résultat direct des idées et des principes très personnels appliqués par elle à la pratique du gouvernement, comme aussi des particularités de son caractère. Parmi les qualités pouvant distinguer le collaborateur préférable d'une souveraine de son espèce, elle en apprécia une surtout : la souplesse. Celle-ci va rarement de pair avec un génie supérieur. Elle eut tout le goût du despotisme que comportait son état de *samodierjitsa* et tout le goût aussi de la fantaisie et du caprice que pouvait lui donner sa féminité : ce fut le vice capital de cette organisation intellectuelle. Mais ce fut une de ses vertus de tirer parti des défauts comme des qualités qui lui étaient propres sans prétendre au delà, et cela même conduisit encore Catherine à faire bon marché de la valeur intrinsèque des collaborateurs qu'elle employait. Elle eut tôt, en effet, l'occasion de se convaincre que la connaissance des hommes, la divination de leurs aptitudes et de leurs mérites n'était pas son fait. Son premier choix dans le haut personnel gouvernemental fut malheureux : il tomba sur Tieplof, — un franc coquin. Avec l'esprit outrancier qui lui était propre, il n'en fallut pas davantage à la souveraine pour être assurée qu'elle trouverait des Tieplof partout, et qu'ainsi ce qu'elle avait de mieux à faire était de s'en rapporter à elle-même pour la bonne conduite de ses affaires.

Ces affaires pourtant étant aussi celles de la Russie, elle y trouvait trop de complexité et d'étendue, pour qu'il lui fût possible de réaliser, d'une manière absolue, le programme de gouvernement personnel ébauché dans son esprit dès le lendemain de son avènement au trône, et le plus exclusif, le plus absorbant, le plus compréhensif qui fut jamais. Elle eut donc des premiers ministres comme elle eut des commandants en chef de ses armées. Elle eut même, dans la personne de

Patiomkine, une manière de vice-empereur, à apparence demi-souveraine et dominatrice. L'apparence, à voir les choses de près, correspondait à très peu de réalité. Ces ministres, ces généraux, cet *alter ego* lui-même si imposant d'aspect, n'étaient pas seulement des instruments toujours tenus de court, toujours maniés avec plus ou moins de rudesse ou de discrétion par une main unique, toujours dans le cas d'être brisés du jour au lendemain, sans résistance possible; c'étaient encore, pour la plupart, des *créatures* à elle, jusque dans le sens littéral du mot, des êtres fabriqués en quelque sorte de toutes pièces par cette même main ouvrière, en portant la marque dans chacun de leurs gestes. Et c'est ainsi que l'histoire des hommes d'État et des hommes de guerre ayant illustré le règne de Catherine, est, pour une bonne part, sa propre histoire à elle.

Mais cet intérêt historique n'est pas le seul qui puisse nous engager à faire leur connaissance. J'ai essayé de le montrer ailleurs : à beaucoup d'égards la Russie actuelle n'est encore qu'un héritage direct et à peu près intact du grand règne. Et cela est vrai surtout, ou l'a été jusqu'à une époque très récente, en ce qui concerne le haut personnel gouvernemental. Les noms et les figures ont changé, les types sont restés immuables. Ce sont ces types que je vais tenter de mettre en lumière, et c'est une vue sur un monde très voisin de nous que nous prendrons en parcourant cette galerie.

Hommes d'État et hommes de guerre y figurant se laissent diviser sommairement en trois catégories : pur sang Russes, Petits-Russiens ou Polonais mâtinés pêle-mêle, et étrangers, les différences d'origne correspondant à des diversités d'aptitudes et de caractères assez prononcées. Quelques traits communs rapprochent les deux premiers groupes : natures à la fois frustes et singulièrement compliquées, avec un mélange bizarre de sauvagerie et de raffinement extrême, conséquent à une superposition particulière de races et d'influences distinctes; culture occidentale, greffée ici et là sur le virus asiatique dont le jeune plant moscovite s'est imprégné au cours d'un séculaire escla-

vage; même indolence voluptueuse avec de brusques écarts de furieuse et exorbitante énergie ; même mépris oriental de tout ordre et de toute règle ; même insouciance du temps ; — même subtilité d'esprit aussi et même finesse associées à une décevante et trompeuse naïveté ; — même curiosité de toutes les formes du plaisir, même exubérance de tempérament et même fertilité d'imagination dans la recherche des voluptés savourées; — même flexibilité enfin se pliant avec une aisance jamais démentie à tous les changements d'état, de fortune et d'occupation, utilisable pour tous les emplois, docile à tous les caprices du maître, prête à aller au bout de l'obéissance aveugle, passive, imperturbable, et apte pourtant toujours à se redresser, à remonter d'un bond la pente entière des déchéance encourues, des bas-fonds touchés du pied, et à prendre de redoutables revanches. Une plus grande richesse constitutionnelle et variété de ressources d'un côté, — le côté petit-russien, — grâce à un amalgame plus compliqué encore d'éléments originaires : agglomération cosaque où se sont égarées et fondues les épaves de toutes les races d'aventuriers européens ; infiltration grecque et polonaise lentement extravasée par-dessous le vieux fonds ruthène ; plus de consistance dans l'esprit, moins de consistance dans le caractère ; plus d'intelligence et plus de corruption. Quant aux étrangers, si nombreux qu'ils soient, ils tiennent relativement peu de place sous ce règne. Pas un personnage de premier plan parmi eux : ni ministre dirigeant, ni favori. Ils ne sortent pas, à une ou deux exceptions près, du rang de simples comparses. L'heure ne leur est pas propice. Pour réussir et se pousser au premier rang, il leur manque précisément cette qualité maîtresse si haut prisée par Catherine, cette souplesse docile et résistante à la fois, qui fit la fortune de Patiomkine et de ses émules. Allemands pour la plupart, de race mercenaire et domesticable, ils servent comme on les paye, courbent l'échine, mais n'y montrent pas de grâce, plats et raides à la fois, tristes et renfrognés dans leur for intérieur, où ils cultivent un étonnant parterre de floraisons germaniques : senti-

mentalisme et orgueil féroce, brutalité et poésie, vertu bourgeoise et esprit philosophique, le tout s'accommodant curieusement avec une carrière consciencieusement fournie de *tchinovnik* et de courtisan. Gardons-nous pourtant d'en trop médire, ainsi qu'on est disposé à le faire aujourd'hui en Russie. On a tort, car la Russie d'aujourd'hui, ce sont eux qui l'ont faite. Oui, cette Russie policée, cultivée, ouverte au commerce et à l'industrie, que l'Europe commence à connaître, ce sont eux qui l'ont pétrie de leurs mains laborieuses. Ils ont construit ses routes, creusé ses canaux et peuplé ses écoles. En mercenaires, oui, je viens de le dire, en gens que l'on paye et que l'on renvoie, leur besogne faite, soit. Encore est-il équitable, en signant leur feuille de route, de tenir compte de leurs états de service. Et puis, il y eut dans le grand empire slave, Catherine régnant, un rôle considérable supérieurement tenu par une personnalité d'origine étrangère et allemande : le sien. L'oublier serait commettre un singulier déni de justice envers elle-même et envers sa patrie.

II

Le grand homme d'État de la première moitié du règne, en tant qu'il a pu y en avoir, c'est Panine. Un pur sang Russe, en dépit de velléités de raccordement généalogique à une parenté italienne. Il s'est trouvé, au bon moment, des Pagnini à Florence, comme un peu plus tôt des Biron en France, pour se réclamer d'une communauté d'origine révélée à propos. Les débuts de Nikita Panine dans la vie politique, sa part dans les intrigues de cour qui agitèrent le règne d'Élisabeth, sont connus déjà de nos lecteurs (1). Parmi les ministres employés par Catherine, il fut à peu près le seul à avoir un passé, appor-

(1) Voy. le *Roman d'une Impératrice*, p. 146 et suiv.

tant ainsi à la direction des affaires des idées, et tout au moins des habitudes d'esprit, où elle pouvait apercevoir autre chose que le simple reflet de sa propre pensée. Aussi son ministère constitue-t-il une époque de transition, préparant les voies à cette absorption progressive du pouvoir que voulut et sut réaliser la souveraine, et qui réclamait d'autres collaborateurs. Ce fut une œuvre patiemment, savamment, imperturbablement poursuivie, et commencée dès la première heure. Au moment même du coup d'État, le 11/22 juillet 1762, un courrier était expédié au feld-maréchal Saltykof avec un ordre du collège des Affaires étrangères, contresigné par l'Impératrice, intimant au commandant en chef des troupes russes d'évacuer dans le plus bref délai le territoire prussien, en vue de la paix que Pierre III avait décidé de conclure et à laquelle Catherine, conseillée par Panine, prenait le parti d'accéder également. Mais le même courrier fut porteur d'un billet de la main de Catherine elle-même, daté du même jour et conseillant au feld-maréchal de s'en tenir aux dispositions qu'il venait de prendre de lui-même, à la nouvelle des événements de Saint-Pétersbourg, et qui avaient eu pour objet, précisément, de faire reprendre aux troupes placées sous ses ordres leur marche en avant et de compléter l'occupation des provinces conquises. Panine eut gain de cause quand même cette fois ; il ne fut pas toujours aussi heureux. Un moment vint, vers la fin de sa carrière, où il ne conserva guère que les apparences décoratives d'une situation constamment battue en brèche par l'humeur impérieuse de la *samodierjitsa* et l'humeur frondeuse de ses favoris. D'avoir pu s'y maintenir jusqu'au bout, avec quelque décence, sinon avec un grand éclat, fut un beau chef-d'œuvre. Pour y réussir, Panine fut servi par de remarquables qualités de sang-froid, de tact et de ténacité, mais encore moins peut-être par ses qualités que par ses défauts. Son indolence proverbiale, la vie voluptueuse où il lui plut de s'oublier, l'insouciance faite pour moitié de scepticisme et pour une bonne autre moitié de paresse d'esprit, dont il lui agréa de se faire un système, l'y aidèrent davantage.

Tout en s'essayant d'ailleurs à lui faire échec et à le déloger peu à peu de la situation qu'elle lui avait faite, sauf à lui en conserver l'apparence, Catherine considéra assez longtemps son premier ministre comme un homme indispensable. — « Que voulez-vous que j'y fasse ? » répondait-elle brusquement aux Orlof lui dénonçant les incartades de Panine, ses assiduités auprès de la comtesse Stroganof, aux pieds de laquelle il négligeait les affaires d'État. « Je ne puis encore m'en passer. » — « L'Impératrice a plus besoin de moi que moi d'elle », disait de son côté Panine au comte Chérémétief, dont il recherchait la fille, alors que Catherine avait destiné la riche héritière à l'un des frères du favori en titre. Les Orlof durent s'incliner encore ; la souveraine dicta elle-même au chef de la famille une lettre de renoncement, et mademoiselle Chérémétief fût devenue comtesse Panine, si la mort n'était brusquement intervenue dans ce petit drame domestique.

« M. de Panin a naturellement de l'esprit, des manières « nobles, aisées, des semences d'honnêteté qui se développent « toujours à son honneur et avec le véritable ton de la sensi« bilité. Il a de la capacité et de l'intelligence, un abord pré« venant que ne déparent point la difficulté extrême qu'il a de « parler de suite et ses vivacités assez fréquentes et souvent « indiscrètes. Mais avec ces avantages il est loin d'être un « grand ministre. Son indolence et sa paresse sont au-dessus « de toute expression. Il passe sa vie avec des femmes et des « courtisans de la deuxième classe. Nulle expédition dans les « affaires, même celles de la première importance ; tous les « goûts et les travers d'un jeune homme efféminé et volup« tueux, peu d'instruction, une connaissance très imparfaite « des différents États de l'Europe, une prévention opiniâtre « dans le fond des choses, de l'inconstance dans ses pen« chants et ses aversions pour les personnes, alliant le petit « esprit des détails minutieux à l'envie de tout voir en « grand, tandis qu'il oublie les objets majeurs..., livré à des « commis qui abusent de sa facilité en blâmant hautement

« son incurie...; en un mot, n'ayant de tenue et de vérité que « dans son asservissement à Sa Majesté Prussienne... »

C'est Sabatier de Cabre, écrivant de Saint-Pétersbourg au duc d'Aiguillon, en 1772, qui trace ce portrait assez peu flatteur. Et il n'est pas de parti pris, car il déclare le premier ministre incorruptible, en ajoutant : « Et c'est peut-être le seul Russe qui soit dans ce cas. » L'année d'après, son successeur, Durand, lui donne ainsi la réplique :

« Ce Panin est bon homme, mais indolent, mais paresseux, « et puis libertin, sans force de corps, sans vigueur et sans « courage d'esprit... Je connais ces Panin ; je les ai vus très « petits. Le ministre était soldat aux gardes à cheval... ; « alors l'impératrice Élisabeth voulut s'en servir pour autre « chose, et il ne se trouva pas propre à cette chose. On l'en- « voya en Suède. Il y resta pendant douze ans. Le sommeil, « la panse, les filles étaient ses affaires d'État. »

« Voluptueux par tempérament et paresseux par système », écrit de son côté le chevalier de Corberon, un autre chargé d'affaires français, et il ponctue son appréciation d'une anecdote piquante. C'est l'envoyé de Suède, Nolken, retenu à dîner par le ministre, qui s'excuse sur le besoin d'expédier des dépêches urgentes, et Panine qui prend son air le plus nonchalant pour lui dire :

— On voit bien, cher baron, que vous n'avez pas l'habitude des grandes affaires, si une expédition dérange votre dîner.

Nous avons d'ailleurs, pour contrôler ces témoignages concordants, l'emploi de la journée du ministre, noté en 1781 par le marquis de Vérac. A l'entendre, le comte Panine a coutume de se coucher vers cinq ou six heures du matin, « à cause d'inquiétudes aux jambes ». Il se lève à deux heures pour commencer une toilette que ses infirmités ont toujours rendue très longue. A quatre heures il est prêt pour recevoir les personnes qui l'attendent habituellement, mais aussitôt le dîner est servi, suivi d'une promenade en voiture ou d'une sieste d'une heure. A sept heures et demie le ministre reçoit sa société habituelle de compagnons de plaisir, et sa journée

est finie. « L'intervalle de six heures et demie à sept heures « et demie du soir, affirme Vérac, était le seul où on pouvait « lui parler affaires, et l'état de sa santé lui fournissait tou- « jours une raison plausible pour ne donner aucune réponse « positive. »

Et c'est encore, à peu de chose près, ce qu'en dit Laveaux dans ses Mémoires, généralement assez peu dignes de foi, d'ailleurs :

« Il aimait beaucoup la table, les femmes et le jeu ; à force de manger et de dormir, son corps était devenu une masse de graisse. Il se levait à midi ; ses courtisans lui faisaient des contes gaillards jusqu'à une heure ; alors il prenait du chocolat, et commençait une toilette qui durait jusqu'à trois heures. Vers trois heures et demie il se mettait à table, et le dîner se prolongeait jusqu'à cinq heures. Il se couchait à six et dormait jusqu'à huit. Ce n'était pas sans peine que deux valets de chambre venaient à bout de le réveiller, de le tirer du lit et de lui faire prendre son aplomb sur les jambes. Lorsque la seconde toilette était finie, la partie de jeu commençait et ne finissait que vers onze heures. Le souper suivait le jeu, et le jeu recommençait après le souper. Vers les trois heures après minuit le ministre se retirait et travaillait avec Bakounine, premier commis de son département. Communément M. Panine se couchait à cinq heures du matin. »

Au moment du séjour du marquis de Vérac à Saint-Pétersbourg, Panine demeurait cependant l'homme sur lequel reposait officiellement le soin des relations extérieures du grand empire, et Joseph II, qui visite la capitale de l'empire du Nord vers la même époque, ne laisse pas de s'en étonner, en songeant à Kaunitz. « Cet homme, écrit-il à sa mère, n'est « que paroles et peu de faits... C'est un entortillage d'idées et « d'expressions dont on ne sort point. »

Français et Autrichiens peuvent, il est vrai, être suspects de quelque malveillance à l'égard de ce partisan résolu de l'alliance prussienne. Un témoignage, par contre, qui, à ce point de vue, se défend contre tout soupçon, c'est celui des

envoyés anglais. Panine est bien leur homme comme il est celui de la Prusse. Or ils abondent dans le même sens. C'est Cathcart, en 1771, qui se plaint de l'extrême difficulté que l'on a à joindre et à entretenir le premier ministre : le matin il n'est pas visible, et l'après-midi il est à la promenade. L'Impératrice elle-même ne le voit, d'ailleurs, qu'une fois par semaine. La vraie raison qui engage la souveraine à maintenir ce ministre fainéant dans son poste se trouve précisément dans son indolence. Elle ne lui croit pas assez d'activité pour tenter une révolution au profit de Paul. C'est Harris, en 1778, qui, dans une dépêche adressée au chef du Foreign-Office, trace ces lignes : « Vous ne me croirez pas si je vous dis qu'en « vingt-quatre heures le comte Panine ne consacre pas plus « d'une demi-heure au soin des affaires qui lui sont confiées. »

Veut-on la note personnelle de Catherine dans ce concert? Elle est également expressive. Nous l'avons montrée ailleurs se divertissant un jour au jeu quelque peu macabre dont l'objet est de supposer de quoi sont susceptibles de mourir les personnes de son entourage. A côté du nom de Panine elle a mis : « Si jamais il se hâte. »

Pourtant, dans la liste passablement longue des ministres employés par la souveraine, celui-là semble, à tout prendre, appelé à faire encore la meilleure figure devant le jugement de la postérité. Harris, qui à un moment eut personnellement à se plaindre de lui, qui est allé un jour jusqu'à le soupçonner d'avoir voulu l'empoisonner avec une salade, ne peut s'empêcher de vanter l'honorabilité et l'intégrité de ses procédés, dans toutes les transactions où il paraît seul. Lui aussi le juge incorruptible. — « Parce que mieux payé par Frédéric », a ajouté l'éditeur de sa correspondance. C'est ce qu'on en pensait à Versailles. Le point reste tout au moins douteux. Une réelle élévation d'idées et de sentiments se fait jour plus d'une fois aussi bien dans la vie privée que dans la vie publique de cet homme singulier, à travers d'incontestables faiblesses et des avilissements trop visibles. Il en paraît quelque chose jusque dans la correspondance de Frédéric lui-même avec son

envoyé à Saint-Pétersbourg, le baron Solms. En 1764, Frédéric insiste pour qu'on empêche les Polonais de se défaire de leur *liberum veto*. Et Panine de se rebiffer : pourquoi empêcher cette nation « de sortir de l'espèce de barbarie dans laquelle « la maintient cet abus de la liberté »? Une Pologne forte et fortement attachée à la Russie, voilà son idéal... En 1774, Frédéric ayant fait prévaloir le sien, Panine reçoit sa part des dépouilles de la malheureuse république démembrée : une dizaine de mille âmes polonaises dont l'Impératrice lui fait don. Il les abandonne à ses commis. Il n'entend pas tirer profit d'un marché qu'il a désapprouvé. Au moment où éclate la crise terrible de la *Pougatchoftchina*, écarté depuis longtemps déjà de la direction des affaires par l'influence croissante de Patiomkine, humilié, froissé tous les jours par ce rival qu'il juge indigne, il trouve une occasion propice de revanche. Le favori, « qui ne comprend rien, qui ne veut rien comprendre », n'est pas homme à tenir tête à l'orage. L'audace et l'habileté dont il est capable ne se révèlent encore que dans les intrigues d'antichambre et les triomphes d'alcôve. Rien qu'en se croisant les bras, en gardant l'attitude passive qu'on lui a imposée, Panine est sûr d'être cruellement vengé. Il n'y songe pas. « Il faut sauver l'État, écrit-il à son frère, après quoi il « sera temps de céder la place aux favoris du jour et de s'en « aller pour tout de bon. »

Il ne s'en va pas à l'heure ainsi fixée, et c'est le malheur de sa mémoire. C'est à partir de ce moment surtout que son caractère et son esprit vont se dégradant dans cette situation de ministre sans fonctions qui redevient la sienne au lendemain de la victoire. Catherine en arrive à supporter impatiemment la sollicitude dont il entoure la famille de son élève, le prince héritier. « On dirait que mes enfants et petits-enfants « lui appartiennent plus qu'à moi. » La direction du département des affaires étrangères, dont il demeure chef titulaire, est officiellement remise en 1781 à Ostermann. Les ministres étrangers en sont avisés. Il ne reçoit plus les dépêches, se dispense d'assister au conseil, congédie ses secrétaires, et ne

demeure à Saint-Pétersbourg, dit-il, que pour que l'Impératrice ait toujours devant les yeux un monument de son ingratitude. Il meurt deux années après, et Catherine lui consacre, dans sa correspondance avec Grimm, une épitaphe faite à souhait pour un monument de ce genre. L'homme qu'en 1767 encore elle jugeait indispensable est dépouillé par elle de tout talent autre que celui d'avoir su faire valoir des mérites qui ne lui appartenaient pas : « Personne ne possédait mieux cet « art; dans un zest il se brodait un superbe habit de plumes « d'autrui, et moins il lui appartenait, plus il le prônait, afin « qu'on lui crût des entrailles paternelles pour son enfant « qu'un autre lui avait fait ordinairement. »

Un autre? L'un des Orlof sans doute ou Patiomkine. Assurément l'humeur aventureuse des uns, le génie impétueux de l'autre s'accommodaient mal avec le voisinage d'un esprit froid et pondéré comme celui de Panine, et devaient finir par le mettre à l'écart; mais l'humeur et le génie de Catherine elle-même, tels que nous les connaissons, y contribuèrent encore plus activement. « Elle s'en est débarrassée, écrivait le mar-« quis de Vérac en 1781, par jalousie et par amour-propre, « pour qu'il ne fût pas dit qu'il a été pour quelque chose dans « les succès rêvés par elle. Dès qu'elle a cru pouvoir s'en « passer, elle a décidé de son sort. »

L'effacement, puis la disparition de Panine coïncidèrent avec le triomphe de la politique autrichienne sur les bords de la Newa, et la désagrégation définitive de l'alliance prussienne. Il n'y eut cependant pas entre ces deux événements une relation, directe au moins, d'effet à cause. Panine fut, il est vrai, le champion déclaré de cette alliance. « Ne craignez rien, « disait-il en 1763 à Solms, aussi longtemps que vous n'en-« tendrez pas qu'on ait transporté mon lit hors du palais... » Son lit demeura au palais jusqu'en 1783, mais son influence en fut absente bien avant cette date. En dépit de ses répugnances, le partage de la Pologne figure parmi les fastes de sa carrière; les deux autres, a-t-on observé méchamment, sont : l'échange du Holstein contre six vaisseaux que le Danemark

ne livra jamais, et — l'éducation de Paul. Cela compose une épitaphe qui vaut celle de Catherine.

Une cause accessoire du désaccord qui, dès la première heure, sépara la souveraine du ministre et dut aboutir à l'effacement définitif du second est à indiquer dans les idées libérales apportées au pouvoir par l'éducateur de Paul. Catherine y apporta bien les siennes ; mais nous sommes informés de ce qu'elle sut en faire. Panine se refusa à la suivre dans cette évolution rapide. On a parlé d'un projet de réforme constitutionnelle qu'il aurait élaboré en 1776 de concert avec la première femme du grand-duc. Au courant de cette année la grande-duchesse Nathalie mourut en couches, et des bruits sinistres circulèrent, mettant en cause la sage-femme qui avait assisté la princesse. « Il est certain, dit le prince Dolgo-« roukof dans ses Mémoires, que cette femme devint très « riche et que Patiomkine allait la voir. »

Ce qui est plus certain, c'est que, se détachant graduellement de l'idéal philosophique et humanitaire qui avait souri à ses jeunes années, et se fortifiant de jour en jour dans son goût pour le pouvoir personnel et direct, Catherine fut de moins en moins disposée à souffrir autour d'elle des hommes de la trempe d'esprit et du caractère de Panine. Pour les remplacer elle imagina et réalisa jusqu'à un certain point un type de fonctionnaires tout à fait nouveau, au moins en Russie : hommes simples, laborieux, ne s'occupant que de leur besogne, réfractaires à toute conception dépassant le cadre régulier de leurs attributions, honnêtes, relativement du moins, et dociles d'une manière absolue. Quand elle eut mis la main sur le prince Viaziemski et qu'elle l'eut installé à la place du procureur général de l'empire, elle pensa avoir touché au but.

III

Cette place était d'une importance extrême. Procureur général voulait dire alors chef de tous les procureurs particuliers attachés aux divers départements du Sénat et y représentant l'action immédiate du pouvoir central, c'est-à-dire du souverain. Or ces départements se partageant à peu près toute la haute administration du pays, leur chef se trouvait à la fois ministre des finances, ministre de la justice et à peu près ministre de l'intérieur. Le prédécesseur de Viaziemski, Hliebof, était une créature de Pierre III. Quand il occupa le poste, au moment de la mort d'Élisabeth, il avait déjà commis tous les méfaits qui motivèrent sa révocation. Il s'était arrangé, entre autres, avec la complicité d'un agent subalterne, Krylof, pour rançonner sans merci les marchands du gouvernement d'Irkoutsk. Comme moyen de coercition Krylof employait la torture. Un marchand soumis à l'estrapade demeura suspendu pendant trois heures et en mourut après avoir payé trente mille roubles, que Hliebof et son complice se partagèrent. Dénoncé en 1760, Krylof reçut le knout sur une des places d'Irkoutsk et fut condamné aux travaux forcés à perpétuité ; mais Hliebof devint procureur général. En 1764 seulement, deux années après son avènement, Catherine eut connaissance des événements qui s'étaient passés dans sa province de Sibérie, ou tout au moins du rôle que son procureur y avait joué. Elle se contenta de lui enlever son emploi. Il reprit du service en 1773, fit partie en 1775 du tribunal qui jugea Pougatchof, obtint la même année le gouvernement général de Smolensk, y ramassa en peu de temps un demi-million de roubles et se fit encore révoquer. Il mourut membre du Sénat dirigeant. Catherine n'était pas à même de regarder de trop près dans le choix de ses sénateurs. Le prince Viaziemski était une excep-

tion. Il passa bien pour s'être retiré du service deux ou trois fois millionnaire, après y être entré avec six couverts en argent pour tout avoir; mais il employa de longues années à se faire cette fortune. Hliebof allait trop vite.

Fils d'un lieutenant de la flotte et élevé au corps des cadets, ayant servi dans l'armée et y ayant gagné le grade de quartier-maître général, Viaziemski ne paraissait pas spécialement préparé pour les fonctions administratives et judiciaires qui lui furent destinées par Catherine. Le certificat de capacité qu'on lui délivra à la sortie de l'école, le seul qu'il ait jamais obtenu, portait : « Il connaît la géométrie et l'art régulier des « fortifications, peint le paysage en couleurs, parle et écrit « l'allemand, entend l'histoire générale, la géographie d'après « les cartes de Homann et l'histoire moderne, pratique un « peu l'escrime et danse le menuet. » Ce danseur de menuet montra pourtant un savoir qui lui valut pendant un quart de siècle la confiance et la faveur de son impérieuse maîtresse : il sut obéir. Il fit mieux : il personnifia aux yeux de Catherine une façon de comprendre les choses du gouvernement qui n'était pas la sienne, tant s'en faut, à son arrivée au pouvoir, mais à laquelle elle inclina de plus en plus à mesure qu'elle s'initiait à la pratique de son métier d'autocratrice. Il fut l'âme du parti conservateur et rétrograde, le chef de file des vieux Russes, l'adversaire résolu de toutes les réformes, l'ennemi juré de toutes les influences étrangères. La science, la littérature, les arts rencontrèrent également en lui tout le contraire d'un Mécène. Il eut des démêlés terribles avec la princesse Dachkof, dont il rognait le budget académique et dont il persécutait les publications. Il disait de tout mauvais ouvrier : « C'est un poète », ou : « C'est un peintre. » Cela n'empêchait pas Catherine de protéger à sa façon la peinture et même la poésie; elle imaginait apparemment qu'il suffisait qu'elle fût là pour le faire, et elle savait gré à Viaziemski de l'encouragement qu'il lui donnait à n'en pas faire davantage. Il lui permettait de se montrer et de se sentir libérale encore, par voie de comparaison, il la réhabilitait à ses propres yeux de la défec-

tion dont elle ne pouvait pas ne pas se sentir coupable envers ses idées et ses inclinations d'autrefois, et, dans la crise morale qu'elle dut subir en s'en éloignant, il l'aidait à traverser les pas les plus difficiles. Elle le garda trente ans.

Un vrai Russe celui-là aussi, comme Panine et Hliebof, comme également les Tchernichof, — du moins l'origine polonaise, assez douteuse, de ceux-ci passe-t-elle pour remonter au quinzième siècle. Noblesse ancienne, mais longtemps obscure. Ils sont toute une tribu. Les trois frères : Zahar, Pierre et Ivan, qui brillèrent sous le règne de Catherine, appartenaient à la branche cadette. L'aînée n'acquit de la notoriété que plus tard, avec cet Alexandre Tchernichof qui, chargé en 1811 d'une mission diplomatique à Paris, en profita pour visiter à la dérobée les bureaux du ministère de la guerre. Le baron Bignon, qui l'accompagna au retour sur le chemin de Varsovie et le plaisanta sur le gonflement extraordinaire de ses poches, ne se doutait pas de ce qu'elles contenaient. Ce diplomate à double emploi, à double fond pourrait-on dire, devint ministre sous le règne de Nicolas. Le chef de la branche cadette, Grégoire Pietrovitch, dut son élévation à son mariage avec Eudoxie Ivanovna Rjevski, qui fut la dernière maîtresse de Pierre Ier et que des rumeurs publiques ont rendue responsable de la mort prématurée du tsar. Se sentant atteint du mal qui devait l'emporter et dont il soupçonna l'origine, Pierre se serait contenté d'appeler le mari de la coupable pour lui dire « d'aller fouetter Eudoxie ». Eudoxie reçut le fouet, mais le tsar ne s'en porta pas mieux. Grégoire Pietrovitch eut quatre fils. L'aîné fut successivement ministre à Copenhague, à Berlin, à Londres, où il eut la célèbre rencontre avec M. du Châtelet, qui lui vit usurper sa place et qui la reprit en s'asseyant sur les épaules de l'intrus; à Paris enfin, où il ne brilla pas davantage. Des trois autres, André, après avoir gagné la faveur de Catherine quand elle était encore grande-duchesse, disparut de la scène avant son avènement; Zahar, qui figura aussi parmi les intimes de la future Impératrice, faillit s'éclipser également. Se trouvant, en juillet 1762, au quartier de

Frédéric, où Pierre III l'avait envoyé avec des propositions de paix et d'alliance, il perdit la tête à la nouvelle du coup d'État et envoya sa démission. Catherine l'accepta, « puisqu'il ne vou« lait plus la servir, elle et la patrie » . Elle fit grâce pourtant à l'étourdi, lui donna un régiment de la garde et le nomma vice-président du collège de la guerre. Deux années après, en 1764, il compromettait encore sa fortune : à l'issue d'une délibération du collège au sujet d'un officier accusé de malversations, il s'enhardissait à apostiller le procès-verbal par ces mots : « L'Impératrice *doit* pardonner. » Catherine n'entendait pas qu'on régentât ainsi sa volonté et sa clémence. Ce fut Panine qui s'interposa pour sauver le coupable. L'ancienne faveur des Tchernichof lui semblait bonne à opposer à la nouvelle faveur des Orlof, tribu contre tribu. En 1772, en effet, Zahar et son frère Ivan s'unirent à lui pour préparer la chute de Grégoire Orlof; ils se retournèrent cependant aussitôt pour battre en brèche le crédit du premier ministre lui-même, qui leur parut barrer le chemin à leurs nouvelles ambitions. La lutte se prolongea jusqu'en 1780. Vint alors un troisième larron qui mit tout le monde d'accord : Zahar Tchernichof en lui enlevant la vice-présidence du collège de la guerre, et Panine en ne lui laissant que le titre honorifique de son emploi. Grégoire Orlof était remplacé et vengé par Patiomkine. Zahar alla gouverner Moscou, où il mourut quatre années après. Ivan s'en tira à meilleur compte. Catherine le nomma, elle n'aurait su sans doute dire pourquoi, à la présidence du collège de l'amirauté. Il avait fait par mer le voyage de Londres, y ayant accompagné son oncle Pierre en qualité de secrétaire : c'était son seul titre. La marine fut, il est vrai, gouvernée, après comme avant, par Alexis Orlof, qui n'y entendait pas davantage, mais qui savait choisir ses subalternes. Homme du monde accompli, d'ailleurs, et causeur agréable, Ivan Tchernichof fit l'ornement de la cour de Catherine. Paul, qui voulut avoir des marins à la marine, se décida à en faire un feld-maréchal. « Marin d'eau douce et maréchal d'eau salée », dit-on alors.

L'ambition, une ambition inquiète, brouillonne, tracassière,

était le ressort moteur de toute cette famille. « Ces gens », écrivait Durand en 1773, « veulent toujours être ce qu'ils ne « sont pas. Quand l'un d'eux a été procureur au Sénat, il a « voulu être dans le collège de l'amirauté; quand il y a été, « il a désiré être ambassadeur; devenu ambassadeur, il ne « s'est refusé à aucune sottise pour revenir à la marine, puis « pour être ministre des affaires étrangères. S'il réussissait, il « voudrait être souverain. » De ceci Catherine n'avait cure. Elle jugeait sans doute à leur valeur ces coureurs de places, et s'entendait probablement à leur sujet avec Harris qui disait d'eux en 1782, esquissant pour le *Foreign-Office* un tableau de la cour de Saint-Pétersbourg : « Les Chouvalof, « Strogonof et Tchernichof sont ce qu'ils ont toujours été : « *garçons perruquiers de Paris.* » Sabatier reconnaissait cependant à Zahar des qualités d'administrateur, par lesquelles il « rachetait les horreurs d'une vilaine âme ». Quant aux prétentions qu'il affichait à devenir « un Choiseul russe », elles lui paraissaient aussi impertinentes qu'à Cathcart, le prédécesseur de Harris

IV

Un tout autre homme fut le successeur de Panine, en tant que Catherine jugea à propos de donner un successeur à son premier ministre. Un jour, — c'était en 1775, au moment du carnaval, — s'étant fait servir à déjeuner des *bliny* (espèce de crêpes), qu'elle jugea d'une saveur particulièrement exquise, Catherine eut l'idée généreuse de partager sa friandise avec ses secrétaires. Il ne s'en trouva aucun : le carnaval avait fait des siennes. — Quoi? personne? exclama la souveraine, mécontente. — Si fait, il y avait bien quelqu'un dans l'antichambre, mais c'était le nouveau venu, le *hahol.*

Hahol! — le travail unificateur du temps a atténué le sens

méprisant de ce sobriquet dont, par aventure, le vrai Russe de la Grande-Russie se plaît pourtant aujourd'hui encore à couvrir le Petit-Russien né dans le voisinage du Boug ou du Dniéper, qu'il devine à son accent.

— Qu'il entre quand même! gronda Catherine. Autant celui-là qu'un autre. Le *hahol* entra. Il avait vingt-huit ans, il était gauche, portait une figure commune, ne parlait aucune langue étrangère et le russe avec le terrible accent du terroir. Mais il mangea les *bliny* de façon si gourmande, sa bouche lippue et ses yeux émerillonnés annonçaient une sensualité si franche, qu'un courant de sympathie le rapprocha naturellement de la grande sensuelle qu'était Catherine. Tout en le regardant faire, elle parla d'une loi dont le texte précis lui échappait. Sans perdre une bouchée et sans faire un effort de mémoire, il cita le texte. Elle voulut vérifier la citation. Placidement, le *hahol* indiqua le volume et la page. Elle fut émerveillée. C'était un homme précieux. Elle voulut travailler avec lui ce matin et les matins suivants. Il avait de l'accent, mais il corrigeait les fautes que sa plume agile surprenait dans la prose des secrétaires ordinaires de Sa Majesté. Il savait la grammaire et l'orthographe : c'était un trésor!

Il s'appelait Bezborodko.

Il descendait, paraît-il, d'une famille de transfuges polonais, les Ksiejnitski. Un de ses ancêtres ayant eu le menton enlevé par un coup de sabre reçut le nom de *Bezborody* ou Bezborodko (sans menton), dont ses descendants héritèrent. Ils n'eurent guère d'autre héritage. Le futur chancelier d'État fut cependant élevé au corps des Cadets de Saint-Pétersbourg, mais les quolibets de ses camarades, poursuivant en lui le *hahol* qu'il était condamné à rester toute sa vie, semblèrent l'y vouer à un avenir obscur. Il végéta en effet dans des fonctions subalternes, là-bas, dans sa province, loin de la capitale et de ses larges horizons. En 1764, à sa sortie de l'école, il se faisait admettre, non sans peine, dans la chancellerie de Roumiantsof, nommé récemment gouverneur de la Petite-Russie. Dix ans plus tard, Catherine s'avisa que les rapports qui lui

venaient de ce côté étaient mieux rédigés que ceux qu'elle recevait d'ailleurs. « Vous devriez bien m'envoyer quelques-uns de vos secrétaires », écrivit-elle à Roumiantsof. Roumiantsof envoya Zavadovski et Bezborodko. Zavadovski se poussa vite en avant, jusqu'à une fortune éblouissante, quoique éphémère : de 1775 à 1776, il occupa le poste de favori. Bezborodko demeura d'abord relégué dans l'ombre : il n'était qu'un *hahol.* Un hasard heureux, celui que nous venons de dire, décida de son sort. Il sut à partir de ce moment se rendre indispensable. Chargé officiellement du service des pétitions adressées à l'Impératrice, il fut l'homme de toutes les besognes et particulièrement des besognes délicates. Dans sa correspondance avec Grimm, Catherine, en parlant de lui à cette époque, dit habituellement : « mon factotum », ou simplement « factotum ». Il sut aussi se rendre utile et agréable à l'homme du jour qui, par une exception unique dans l'histoire de Catherine, devait être également l'homme du lendemain : Patiomkine le protégea. En 1778, le *Journal de la Cour* le montre invité vingt fois à dîner chez l'Impératrice avec des personnages de marque. Une fois même, il prend place à la table de la souveraine. Mais c'est après la chute de Panine seulement qu'il prend rang définitivement dans les hautes sphères de la cour et dans la politique active. En présence d'Ostermann, qui est une nullité absolue, la direction du département des affaires étrangères échoit en réalité à Patiomkine, qui ne se tire d'affaire qu'en utilisant Bezborodko, nommé au poste de secrétaire d'État. Toutes les négociations réclamant un peu de dextérité passent par ses mains ; tous les expédients auxquels la souveraine et le favori ont fréquemment besoin de recourir pour la conduite de la politique extérieure sortent de sa tête. Les grandes conceptions ne sont pas de son ressort. Pourtant il met en avant, et très tôt, dès 1776, l'idée de l'annexion de la Crimée et en démontre la possibilité.

Cette situation dure jusqu'en 1791, époque à laquelle la mort de Patiomkine et l'ascendant croissant de Zoubof relèguent ce précieux collaborateur au second plan. Entre

temps, le *hahol* est devenu comte du Saint-Empire et s'est enrichi rapidement. Entre autres sources de revenu, il a eu les fonds du département des postes qu'il maniait sans en rendre compte. À la mort de Catherine, il possède 16,000 paysans, des salines en Crimée, des pêcheries dans la mer Caspienne, une opulence énorme.

Doué d'une prodigieuse facilité de travail et d'une présence d'esprit également remarquable, Bezborodko eut besoin de l'une et de l'autre pour soutenir sa fortune, car il mena toujours de front la vie d'un homme occupé avec celle d'un débauché livré à tous les plaisirs, joueur effréné et coureur de ruelles. Il a passé, bien entendu, comme tant d'autres, pour avoir eu les faveurs passagères de Catherine. Sans beauté, ni grâce, ni esprit, il ne possédait cependant aucune des qualités qui déterminèrent habituellement le choix de la souveraine. Il fut un amoureux copieux et brutal. Le roman de sa vie, c'était son harem, toujours abondamment pourvu et fréquemment renouvelé. En juin 1787, Garnovski note dans l'espèce de journal qu'il adresse à Popof, l'homme de confiance de Patiomkine :

« En vertu d'un firman reçu par elle, la première en rang « du sérail de Reis-Effendi (Bezborodko), Marie Aleksieïevna « Grekof, a daigné se mettre en route ces jours-ci pour Moscou, « sous la conduite du Kislar-Aga (eunuque noir), M. Roubane, « et d'une nombreuse suite placée dans deux carrosses à « quatre places et dans beaucoup de voitures à la russe. »

Deux mois après, il écrit encore :

« Il y a quatre jours est revenu ici d'Italie le chanteur « Capascini et a amené avec lui, pour Bezborodko, deux « jeunes Italiennes. Elles ont été essayées, mais je ne sais si « toutes deux seront reçues dans le sérail. »

Catherine tolère tout cela. Elle signe de sa main un oukase qui confère la croix de Saint-Vladimir à M. Roubane. Elle sourit quand, se prenant un jour de querelle avec son collègue, Ostermann vient à lui reprocher, en plein conseil, cette orgie continuelle de beautés entretenues à grands frais. Quant à

Bezborodko, il hausse les épaules, et, faisant allusion aux infortunes conjugales du ministre, qui sont de notoriété publique, il répond qu'il aime en effet les filles parce qu'il est plus aisé de s'en défaire que d'une femme légitime, alors même qu'on la sait être une p... Il a, lui, la ressource de changer souvent ses Italiennes. Et Catherine l'y aide parfois. Elle fait partir de Saint-Pétersbourg la chanteuse Davia, à laquelle il donne 8,000 roubles (40,000 francs) par mois, et qui le trompe avec la ville et les faubourgs. L'Italie n'a d'ailleurs pas ses préférences exclusives. Il couvre d'or la célèbre actrice russe Sandounova qu'il remplace par la danseuse Karatyguina, dont il a une fille. Il marie cette fille à un conseiller d'État, lui donnant en dot une maison à Saint-Pétersbourg et un domaine de 80,000 roubles de revenu. La Karatyguina fait longtemps les honneurs de la *datcha,* voisine de la capitale, où tous les amis du ministre sont conviés avec leurs maîtresses à des fêtes magnifiques et où, par une autorisation spéciale de la souveraine, le canon est tiré en l'honneur de la joyeuse compagnie. Un soir, jouant au whist avec Roggerson, Bezborodko se divertit à faire annoncer par des salves les *renonces* dont se rend coupable le médecin de Sa Majesté.

Mais le *hahol* qui était et qui demeure en lui, dans les replis intimes de son âme et de sa chair, ne trouve pas encore son compte à cette débauche fastueuse. Tous les samedis, quittant le costume somptueux constellé de diamants, sous lequel on le voit à la cour, le *factotum* de Catherine court à d'autres plaisirs. Vêtu d'une simple redingote bleue, coiffé d'une casquette ronde sans visière et lesté d'une somme invariable de cent roubles, il disparaît pour trente-six heures. En hiver, on a chance de le rencontrer, vers cinq heures du matin, au bal masqué du Français Lion, que fréquente la lie de la populace pétersbourgeoise. Un courrier de l'Impératrice, qui le cherche depuis la veille, l'y découvre une fois ivre mort. En un clin d'œil il a retrouvé sa raison ; il se fait porter chez lui, puis inonder d'eau froide, puis saigner aux deux bras, puis habiller et jeter dans un carrosse qui le conduit au palais. En

arrivant, il a l'esprit entièrement lucide. Mais l'Impératrice lui demande des nouvelles d'un projet de loi qu'elle attend avec impatience. Il répond que le projet est prêt, tire un papier de sa poche et commence une lecture, fréquemment coupée par les marques d'approbation de la souveraine.

— C'est parfait, finit-elle par dire, mais donnez-moi le texte ; je veux le revoir à loisir.

Il pâlit, balbutie et tombe à genoux en implorant la clémence impériale. Le texte n'existe pas ; la feuille qu'il tient entre les mains est une feuille blanche ; il n'a pas lu, il a improvisé (1). Elle pardonne, mais à la longue son indulgence mêlée d'admiration finit par se lasser. Bezborodko vieillissant devrait, pense-t-elle, renoncer à ses tours de force. Lui pense sans doute qu'elle ne prêche pas d'exemple. Il ne change rien à ses habitudes. Gêné par les dehors empruntés de correction et de raideur officielle que ses fonctions lui imposent, mal à l'aise jusque dans ses vêtements de cour, l'habit à la française enveloppant de travers son épaisse taille de paysan grossièrement équarrie, les bas de soie pendant sur ses jambes mal faites, toujours gauche, maussade et taciturne au milieu du décor impérial dont il est appelé à faire partie, il a besoin de donner périodiquement une détente à son tempérament de rustre génial. Avec ses compagnons de plaisir, avec ses inférieurs, il retrouve sa liberté d'allures, sa verve naturelle et sa grosse gaieté aux échappées triviales et cyniques. Bon enfant dans le fond. Son antichambre se peuple tous les matins d'une foule de Petits-Russiens attirés à Saint-Pétersbourg par son étoile, en quête d'une situation ou d'une faveur. Un jour, occupé à expédier ses audiences, il est frappé par un mouvement et un bruit inusités qui se produisent dans une salle

(1) Gretch, *Mémoires*, p. 331. Ce genre de prouesses est tout à fait dans le génie slave. Un tour de force analogue a été attribué vers la même époque à un certain Viesnitseief, chef de la chancellerie du gouverneur Kretchetnikof à Kalouga. (Moskvitianine, 1842, t. I, p. 478.) Un des orateurs les plus marquants de la fameuse diète polonaise de 1788-1792, le prince Sapieha, passait pour s'enivrer toutes les nuits. Le jour venu, après s'être entouré la tête avec des compresses d'eau froide, il improvisait ses plus éloquentes harangues.

d'attente où il avait fait défense d'introduire personne. Un naturel de son pays, candidat fraîchement débarqué à une place vacante, y avait cependant pénétré, et, y trouvant sans doute le temps long, trompait son ennui en poursuivant une mouche. Il s'était peu à peu animé à cette chasse que l'agilité de la bestiole rendait infructueuse, et il allait, bousculant les meubles, ravageant les tentures. La mouche en vint à se poser sur un vase précieux en porcelaine de Sèvres. Un coup de poing formidable, et le vase vole en éclats, tandis que la mouche reprend sa course, intacte. Au même moment, une voix railleuse interpelle l'auteur du désastre :

— Coup manqué, hein ?

Le Petit-Russien se retourne et croit sa dernière heure venue en apercevant le tout-puissant conseiller de l'Impératrice. Mais la voix continue :

— Allons, venez causer ; nous tâcherons de faire en sorte que vous attrapiez au moins la place.

Particularité bizarre : ce béotien est un amateur et un protecteur zélé des arts et des lettres. Le mobilier que l'on trouva dans ses diverses maisons, au moment de sa mort, fut estimé à 4,000,000 de roubles, indépendamment d'une galerie de tableaux, une des plus belles qu'il y eût en Russie. Il avait acheté en 1796 un lot de toiles et de marbres de grand prix, recueilli à Paris pendant la tourmente révolutionnaire par le comte Golovkine. On y voyait l'Amour, sculpté par Falconet pour madame de Pompadour. Une intimité étroite lia Bezborodko avec trois écrivains de talent, qu'il encouragea toujours et aida fréquemment de sa bourse. Avec Lvof d'abord, « le Chapelle russe » , comme l'a appelé Grot, le traducteur d'*Anacréon*, et l'auteur de quelques poèmes érotiques facilement rimés. La muse et la façon de vivre du poète s'accordaient avec les goûts et les habitudes du *factotum*. Par Lvof, Bezborodko connut Dierjavine. Dans la correspondance de ce dernier, qui a été publiée, neuf lettres adressées à Bezborodko se rencontrent qui sont toutes de requête ou de remerciement pour une faveur déjà obtenue. Quoique prenant de toutes les mains et

mangeant à tous les râteliers, Dierjavine resta toujours un besogneux. Ce fut à la demande de Bezborodko que Catherine récompensa, par un don de 4,000 roubles, le chanteur de « Felitsa », et ce fut grâce à son intervention qu'elle consentit à ne pas punir, en 1795, l'auteur d'une ode « Aux maîtres et aux juges », où sa censure avait découvert des tendances jacobines. Cela n'empêcha pas Dierjavine de faire tonner de temps à autre ses alexandrins contre l'existence sardanapalesque des puissants du jour, celle de Patiomkine et de Bezborodko, dont il était le premier à réclamer sa part; comme aussi d'insister dans plus d'une strophe oublieuse des devoirs de la reconnaissance et de l'amitié, sur la puissance de l'aveugle fortune se jouant du talent et du mérite dans l'élévation des hommes. Chemnitzer, enfin, le premier fabuliste russe à la manière européenne, le précurseur de Krylof, mort en 1784, à l'âge de quarante ans à peine, eut, dans sa courte carrière, à se louer de la faveur du Mécène petit-russien.

Un observateur aigu et un appréciateur assez sévère, en général, des choses et des hommes faisant partie du gouvernement de Catherine pendant les dernières années de son règne, le comte Rastoptchine, se montre plus indulgent que Dierjavine pour les talents et les mérites de Bezborodko. Tout au plus a-t-il à lui reprocher son fâcheux entourage. Les gens qui en font partie n'ont, dit-il, d'autre occupation que de boire, manger, et se tenir constamment sous les yeux du maître, qui en est venu à les considérer « comme des meubles de sa maison ». Rastoptchine, il est vrai, est lié avec Simon Vorontsof, le noble exilé de Londres, qui de son côté se sert volontiers de Bezborodko, après avoir servi sa fortune. Garnovski, dans une de ses lettres à Popof, désigne Bezborodko comme « le cheval de selle de Simon Romanovitch ». Et il faut aussi reconnaître quelque poids à l'appréciation du marquis de Vérac, écrivant au sujet de Bezborodko et de son collaborateur Bakounine : « Quand on est témoin, comme je le « suis, de la vie dissipée à laquelle ils sont livrés journelle-

« ment, l'étonnement n'est pas que les affaires se fassent mal, « l'étonnement est qu'elles se fassent. »

Ce qui plaide pour le *factotum* en présence de ces témoignages contradictoires, c'est surtout la façon dont il est remplacé. En réalité, Catherine ne s'avise de trouver ses services insuffisants qu'au moment où elle s'est résolue à agréer ceux de Zoubof. Bezborodko tient d'abord tête au favori. Un jour, à Tsarskoïé, l'Impératrice affectant des airs d'ennui et de mauvaise humeur pendant la lecture d'un rapport qu'il lui fait, il s'arrête, ramasse ses papiers et fait mine de s'en aller. Catherine s'excuse, et la paix est faite. Mais le favori fait de rapides progrès. Markof, le secrétaire de Bezborodko pour la correspondance française, le quitte pour s'attacher à Zoubof. C'est une grosse perte. Markof a fait un long séjour à Paris et s'y est initié aux finesses du langage diplomatique en usage dans les cours européennes. Il gagne à sa défection, en fort peu de temps, le titre de comte, les croix de Saint-Alexandre et de Saint-Vladimir, quatre mille paysans en Podolie, et des dons nombreux en argent, dont il a grand besoin pour subvenir au luxe de mademoiselle Huss, la très célèbre, très jolie et très tapageuse actrice française, avec laquelle il vit quasi maritalement.

Nommé, après la mort de Patiomkine, en 1792, négociateur de la paix avec la Turquie, Bezborodko retrouve encore quelques heures d'importance et de prestige. Les fêtes qu'il donne à cette occasion évoquent le souvenir de celles où se complaisait naguère la magnificence du conquérant de la Crimée. Mais en revenant de Jassy, il s'aperçoit qu'avec le titre de vice-chancelier qu'il possède maintenant, il n'a plus d'emploi : les affaires de son ressort ont été, pendant son absence, distribuées aux créatures de Zoubof. Un procédé habituel à Catherine. Il s'humilie définitivement devant son rival, s'adressant à son intervention pour obtenir la charge vacante de maître de cour. Il va travailler avec lui, comme il faisait anciennement avec l'Impératrice, et prête une oreille respectueuse aux divagations et aux observations impertinentes de ce jeune homme de vingt-quatre ans. L'échine est souple chez

le *hahol* sous l'écorce rude. Il parle, il est vrai, de prendre son congé ; il annonce à Vorontsof l'intention où il est de s'effacer entièrement devant le nouveau « ministre universel » que Catherine s'est donné ; mais il tarde à s'y résoudre, et pour cause : le démembrement de la Pologne s'achève en ce moment, et il y a du butin à recueillir, dont il entend bien avoir sa part. Gaspilleur, mais âpre au gain, ce paysan du Dnieper !

On le réduit, cela va de soi, à la portion congrue : les gros morceaux sont pour Zoubof et pour ses amis, à qui l'Impératrice prétend faire revenir la gloire et aussi le profit de l'œuvre poursuivie sur les bords de la Vistule. Et il en a des cris de rage, des bondissements de colère sauvage. N'est-ce pas lui qui a conseillé de donner la direction de l'entreprise au vieux Roumiantsof ? N'est-ce pas lui qui a désigné, pour la conduire, Souvorof, oublié dans un coin ? Il se soumet pourtant encore et toujours. Il va jusqu'à prendre souci des apparences ; il court après l'ombre d'un pouvoir qui n'est plus le sien ; tous les jours il envoie son carrosse, un carrosse vide, à la porte du palais impérial, dont il ne franchit plus que rarement le seuil. Parfois il pénètre même jusque dans le cabinet de toilette de la souveraine qui sert de salon d'attente ; on l'annonce, mais il décline l'honneur qui lui est offert : il n'a rien de particulier à communiquer à Sa Majesté. Catherine, qui, elle aussi, ne déteste pas la menue monnaie et la perfide coquetterie des apparences, insiste-t-elle pour le recevoir, et la fameuse chambre à coucher, qui a vu tant de fois l'Impératrice et son conseiller discutant les plus graves intérêts de l'État, les revoit-elle encore dans un tête-à-tête, qui met aussitôt la cour et la ville en émoi, ce sont des propos banals qui s'échangent entre eux. Comme autrefois, Bezborodko tire de sa poche quelque feuille de papier, — et c'est une lettre gamine de son jeune ami, le prince Kotchoubey, qu'il a fait nommer ambassadeur à Constantinople et qui s'y occupe de toute autre chose que de la reconstruction de l'empire grec (1).

(1) M. Grigorovitch, auteur d'une savante *Biographie de Bezborodko*, qui a paru d'abord dans l'*Archive russe* (1875-77), contestant sur ce point les données

Les choses vont ainsi jusqu'au moment où, dans cette même chambre remplie de l'effarement et du bouleversement brusque de la mort, les courtisans blêmes s'inclinent devant un nouveau maître. Sûr de la bienveillance de Rastoptchine, que ce moment rend tout-puissant, Bezborodko est des premiers à y paraître. Paul lui fait bon accueil. Soupçonne-t-il en lui le porteur du terrible document dont on a tant parlé, instrument de sa déchéance, testament exhérédateur? Ce document existe-t-il, et Bezborodko achète-t-il la faveur du nouvel empereur en le lui livrant? Nous aurons plus tard à revenir sur ces questions. Disons par avance qu'elles ne paraissent pas jusqu'à présent comporter de solution positive. Paul se montre grandement généreux envers l'ancien serviteur digracié de sa mère ; peut-être est-il simplement aise de s'attacher un homme d'expérience rompu aux affaires et ennemi de Zoubof. Bezborodko reçoit la charge de grand chancelier, le titre de prince et d'altesse héréditaire, cinq ou six lieues carrées de terrains appartenant à la couronne dans le gouvernement de Voronèje, la ville de Dmitrief avec un domaine énorme dans le gouvernement d'Orel : il arrive à posséder jusqu'à 45,000 paysans, — ce qui ne l'empêche pas de s'endetter avant de mourir.

Il meurt en 1799, laissant le souvenir d'un homme habile, point méchant, mais au demeurant peu estimable, d'une intelligence heureuse, quoique nullement d'ordre supérieur, et d'un caractère médiocre. Son passage aux affaires ne laisse apercevoir la trace d'aucune idée directrice qui lui fût personnelle. Il détesta la France et se montra adversaire résolu d'un rapprochement avec cette puissance; mais à cet égard même son antipathie — recul instinctif, peut-on croire, d'un naturel grossier au contact d'une culture dont la délicatesse le blesse

que nous empruntons aux *Mémoires de Gribovski* et à la *Correspondance de Bezborodko* lui-même, veut que celui-ci ait occupé, jusqu'à la fin du règne de Catherine, une place privilégiée dans la confiance de la souveraine. Nous ne saurions adopter cette opinion. Certains passages des lettres adressées par Bezborodko à Simon Vorontsof prouvent à l'évidence qu'il n'était plus au courant des affaires importantes ayant trait à la politique extérieure ou intérieure de l'Empire.

ou l'inquiète — ne faisait que répondre aux inclinations également naturelles, quoique autrement motivées, de Catherine. Manquant d'élégance, ce qui lui faisait sans doute supporter impatiemment celle d'un ambassadeur tel que le comte de Ségur, il manquait aussi de prestige, ce qui empêcha probablement Catherine de le supporter plus longtemps. Ses bas mal tirés furent les ennemis de l'alliance française, mais aussi de sa propre fortune.

V

L'entourage de Catherine compta dans ses rangs un autre Petit-Russien, qui, avec un rôle bien inférieur, y occupa beaucoup de place. Le comte Cyrille Razoumovski était frère cadet d'Alexis, le favori et l'époux supposé d'Élisabeth. Fils d'un paysan de l'Ukraine, Grégoire Razoum, celui-ci débuta à Saint-Pétersbourg dans les chœurs de la chapelle impériale, qui n'avaient rien de commun avec ceux d'une autre chapelle célèbre, et où sa belle voix attira sur lui l'attention de la souveraine. Cyrille suivit la fortune rapide de ce beau chanteur. A quinze ans, après quelques études lestement achevées à Berlin auprès du mathématicien Euler, il devenait gentilhomme de la Chambre ; à seize ans, comte du Saint-Empire ; à dix-sept ans, chambellan et cordon de Sainte-Anne ; à dix-huit ans, grand cordon de Saint-Alexandre et — président de l'Académie des sciences ! L'année d'après, il épousait Catherine Narychkine, cousine de l'impératrice Élisabeth et la plus riche héritière de Russie, et continuait de monter en grade. Il fut lieutenant général, aide de camp général, colonel d'un régiment de gardes, et, à vingt-deux ans, hetman des Cosaques de la Petite-Russie. Le poste avait été laissé sans titulaire depuis seize ans, soit depuis la mort du dernier hetman nommé par les Cosaques eux-mêmes. Élisabeth rétablit l'emploi en

faveur de Cyrille et lui en attribua tous les revenus énormes, accumulés pendant la vacance. Pierre III traita également bien cet enfant gâté du sort. Cela n'empêcha pas Cyrille de prendre fait et cause pour Catherine au moment du coup d'État. Il avait soupiré discrètement pour les beaux yeux de la Grande-Duchesse; avec la même discrétion, il favorisa ses intérêts, en prenant garde de se compromettre. Le régiment Ismaïlovski, qu'il commandait, fut désigné pour acclamer tout d'abord la nouvelle Impératrice. Razoumovski le sut, se tut, mais refusa de se mettre en avant. Le plus audacieux et le plus fougueux des quatre Orlof, Alexis, essaya en vain de gagner sur sa prudence cauteleuse et sournoise, s'enhardissant jusqu'à pénétrer une nuit dans la chambre du hetman, pour l'entretenir des projets communs. Razoumovski laissa parler le jeune homme, parut réfléchir un instant, puis, hochant la tête, lui conseilla d'aller prendre avis ailleurs, « chez quelqu'un qui en sait plus long que nous » . Sur quoi il souffla sa bougie et ronfla bruyamment. Il finit cependant par prendre une part active à l'exécution du complot — comme imprimeur. Le manifeste annonçant l'avènement de Catherine fut mis sous presse dans les sous-sols de l'Académie des sciences.

La nouvelle Impératrice se trouva embarrassée pour récompenser ce concours. L'homme le plus opulent de la Russie ne pouvait guère être payé en argent. Elle lui donna une place dans le Sénat : c'était assez maigre, et Razoumovski en jugea ainsi. Il fit à partir de ce moment le mécontent, bouda le favori Orlof et fronda le projet de mariage auquel Catherine se laissa entraîner en 1763. L'année d'après, il s'avisa de s'adjuger lui-même le prix de ses services : il rêva de devenir hetman héréditaire. Des émissaires à lui travaillèrent les chefs cosaques et les engagèrent à signer une pétition dans ce sens. Catherine fut surprise et mécontente : le projet allait directement contre son programme de politique unificatrice. Les Orlof estimèrent l'occasion bonne pour satisfaire leurs rancunes et vider aussi une place qui sans doute reviendrait à l'un d'eux. Ils se remuèrent avec fureur, et Catherine les laissa

faire. Ils firent si bien que Razoumovski prit peur — le courage n'était pas son fort — et offrit sa démission. C'est ce que Catherine attendait; mais les Orlof eurent une déception : l'*hetmanat* redevenu vacant fut supprimé purement et simplement, et remplacé par un collège. Cette forme collégiale d'organisation administrative fut particulièrement goûtée par la grande Impératrice et l'est encore en Russie, comme offrant plus de garantie. On en retrouve l'emploi de nos jours jusque dans les wagons de chemins de fer, où le contrôle n'est jamais exercé individuellement. Toujours le vérificateur des tickets est accompagné d'un, quelquefois de deux acolytes : c'est le *collège* à l'état rudimentaire. A la tête de celui qu'elle chargea d'administrer la Petite-Russie, Catherine mit le comte Roumiantsof, en lui recommandant d'avoir « des dents de loup et une queue de renard ».

A en croire son historien spécial, A. Lasarevski, la Petite-Russie gagna au change. L'ex-hetman n'était pas un homme méchant; mais, indolent, il laissait faire ses subordonnés qui rendaient la vie dure au pays. Le caractère chez lui était à la hauteur de l'intelligence, et celle-ci n'avait rien de supérieur. Pourtant, déchu de sa haute situation officielle, mais enrichi encore par la mort de son frère qui, en 1771, lui laissa cent mille paysans, on le voit prendre une attitude d'indépendance hautaine qui ne manque pas de grandeur, et s'isoler en quelque sorte au milieu de la foule courbée sous l'œil impérieux de la souveraine, dans un rang à part, dont Catherine elle-même semble respecter la fierté. En 1776, Grégoire Orlof ayant, au mépris de la loi, épousé sa cousine germaine, mademoiselle Zinovief, Razoumovski refuse, comme membre du Sénat, de contresigner l'arrêt qui prononce la séparation des époux et ordonne leur internement dans un couvent. C'est, déclare-t-il à ses collègues, violer une autre loi : celle qui défend de frapper un adversaire à terre. Il lui arrive d'écrire son nom tout de travers au bas d'une sentence dont Catherine elle-même a dicté le texte. *Je signe comme on a jugé,* l'entend-on dire. Comme un complaisant s'étonne qu'au mépris de son grade de feld-

maréchal, le commandement des armées destinées à opérer contre les Turcs soit confié à de simples généraux, Roumiantsof et Galitzine : « C'est, dit-il encore, qu'il s'agit de battre les « Turcs, et non pas d'être battu par eux. »

Il entend être estimé à sa juste valeur; il affecte aussi de ne pas oublier son origine. Un professeur de l'Académie de Kief lui faisant hommage d'un vaste travail généalogique concernant sa famille, il s'étonne : « Comment peut-il y avoir si long « à dire sur lui et les siens? » Et l'homme s'en référant au diplôme de la chancellerie de Vienne qui a fait son frère comte en rattachant sa maison à celle des princes Rojinski, il l'arrête : « Laissez donc! Mon père, un très brave homme, était simple « soldat; ma mère, une sainte femme à laquelle Dieu veuille « donner longue vie, est fille de paysan; moi, je suis comte et « hetman de la Petite-Russie sur les deux rives du Dniéper; « écrivez cela dans votre généalogie, et vous aurez tout dit. » Il fait le désespoir de ses fils par ses allusions fréquentes à cette origine obscure, et les voit-il affichant des prétentions contraires, il sonne son valet de chambre : — Eh! apporte-moi les habits de paysan avec lesquels je suis arrivé à Pétersbourg : je veux me rappeler le bon temps où je conduisais mes bœufs en criant : Tsop! tsop!

Mais, s'il ne prétend pas qu'on ignore d'où il est parti, il n'admet pas davantage qu'on oublie où il est arrivé. Le prince Patiomkine s'avisant de le recevoir en robe de chambre, il lui rend la politesse à un bal auquel il paraît chez le favori, dans le même costume. Il imite, d'ailleurs, volontiers lui-même, vis-à-vis de ses hôtes, cette absence de gêne dans l'habillement que certains Parisiens ont pu observer récemment encore chez un ou deux grands seigneurs d'origine slave. Il lui arrive de présider sa table, à des dîners de cérémonie, n'ayant fait que passer, pour la circonstance, son grand cordon de Saint-André par-dessus la robe de chambre inamovible. Mais sa table est royalement hospitalière et tous les jours ouverte à tout venant, suivant une coutume dont la pratique se perpétuait également, il y a quelques années, dans plusieurs maisons que des Pari-

siens ont fréquentées. La consommation quotidienne de ses cuisines comporte un bœuf entier, dix moutons, cent poulets, et le reste à l'avenant. Son chef de cuisine est le fameux Barideau, que le marquis de la Chétardie a laissé en Russie et qui passe pour supérieur à Duval lui-même, le cuisinier français de Frédéric II. Outre les recettes culinaires de Barideau, la Russie doit aussi au marquis l'introduction du vin de Champagne, dont il a apporté, paraît-il, 16,800 bouteilles dans son bagage diplomatique. Jusqu'alors, à la tables des grands seigneurs moscovites, les toasts étaient portés avec du vin de Hongrie. Les autres domestiques du comte Razoumovski sont au nombre de trois cents environ : un intendant, un maître d'hôtel, un premier valet de chambre, deux nains, quatre valets de chambre coiffeurs, un marqueur de billard, un sommelier, deux verseurs de café, cinq valets de vaisselle, un huissier de chambre, dix valets de pied, deux chasseurs, un Cosaque, quatre laquais, deux heiduques, trois comptables, deux soldats et quatre grooms attachés à la comptabilité, deux arpenteurs, six aides-arpenteurs, dix chauffeurs de poêle, trois femmes de ménage, etc.

— Mon oncle, se prend un jour à lui dire sa nièce, la comtesse Apraxine, il me semble qu'il y a là dedans bon nombre de gens dont vous pourriez vous passer!

— Oui ; mais ils ne se passeraient pas de moi.

Un grand seigneur russe à qui on reprochait de nos jours de perdre trop facilement son argent avec les partenaires habituels de son jeu, répondait de même :

— Si je gagnais plus souvent, je perdrais mes joueurs.

Razoumovski prolongea jusqu'à la fin de sa vie cette existence fastueuse, mêlée de retours complaisants aux habitudes rustiques de son pays. Le goût du terroir familial lui restait dans certains détails; les mets simples et grossiers du paysan petit-russien, le *borchtch,* le gruau de sarrasin avaient toujours ses préférences; le son d'une *bandoura* cosaque lui mettait des fourmis dans les jambes. Il nourrissait dans sa terre de Pokrovskoïe, proche de Moscou, toute une population de Petits-

Russiens qu'il occupait à creuser des étangs, mais qui servait surtout à donner au maître l'illusion de la patrie lointaine et à lui permettre de longues causeries rappelant sur ses lèvres la langue et le souvenir de ses jeunes années. Il survécut à Catherine, mais voulut, elle disparue, se replonger plus entièrement encore dans son milieu natal, se retirant dans sa terre ukrainienne de Batourine. Paul y ayant envoyé, en 1800, pour demander de ses nouvelles, il reçut le messager avec ces mots : « Dites à Sa Majesté que je suis mort. » Il y mourut trois années plus tard, âgé de soixante-quatorze ans.

VI

A un tout autre type appartiennent les collaborateurs étrangers auxquels Catherine, quoi qu'elle en eût, ne put s'empêcher d'avoir recours. Difficilement aurait-elle su garnir autrement les cadres de son service diplomatique, qui de tout temps en Russie a réclamé ce contingent auxiliaire. Elle esquiva bien Bestoujef : vieilli, usé, désorienté en présence d'une situation nouvelle, ce *condottiere,* n'ayant de russe que la terminaison empruntée de son nom, n'était guère utilisable. Elle lui devait de la reconnaissance et s'appliqua à payer sa dette. Sur le chemin qui le ramenait de l'exil elle envoya Grégoire Orlof lui-même avec les équipages de cour. Elle lui meubla une maison et « l'y défraya de tout avec magnificence ». Elle fit peur à Solms, l'envoyé de Frédéric, qui se répandit en récriminations sur l'incroyable faiblesse de la souveraine « pour « ce vieux radoteur noyant dans les liqueurs fortes le peu « de raison qui lui reste ». Bestoujef, on le sait, fut toute sa vie un « Autrichien » déclaré. Elle ne manqua même pas de mettre à profit sa longue expérience. Pas un pas ne fut fait tout d'abord dans la politique soit intérieure, soit extérieure, sans qu'on l'invitât à donner son avis. De jour en jour,

un billet rapidement griffonné par Catherine elle-même l'appelait au palais : « Arrivez, *batiouchka* Aliexsiei Pietrovitch, on a « besoin de vos conseils. » Le *petit père* arrivait, donnait son avis, le faisait même prévaloir parfois ; mais il avait attendu, et on avait craint ou espéré autour de lui une résurrection de sa situation officielle et de sa toute-puissance, et de ceci il ne fut pas question. Le chancelier d'Élisabeth était bien mort, et Catherine ne songea pas un instant à le ressusciter. Se défiant d'elle-même à ses débuts, n'osant pas se fier entièrement à Panine, un débutant lui aussi dans le rôle de premier ministre, elle est bien aise d'avoir entre elle et lui ce vieux routier de la grande politique. Mais ce n'est qu'un guide qu'elle congédiera au premier tournant, dès qu'elle se croira en état de trouver seule son chemin. C'est pour cela qu'elle ne veut pas pour lui de poste où il soit à demeure et où son passé pourrait lui inspirer des ambitions trop dominatrices. Et comme, le moment venu, elle a vite fait de s'en débarrasser ! Comme elle se gêne peu pour l'engager à garder pour lui des conseils qu'on ne lui demande plus ! Ne s'avise-t-il pas, d'ailleurs, d'en donner qui vont directement contre les idées auxquelles elle est le plus résolument attachée ? Il critique sa conduite avec le clergé ; il prend la défense d'Arsène Matsieïvietch, le prélat indocile et irrespectueux. « A-t-il oublié qu'on a fréquemment coupé la « tête en Russie à des gens dont l'insolence n'allait pas si « loin ? » Il s'élève contre l'emploi des mesures violentes qui ont pour objet le rétablissement de Bühren en Courlande. Enfin, en Pologne, il prend parti pour les droits héréditaires de la maison de Saxe contre Poniatowski. C'est le coup de grâce ! Aussitôt après, en décembre 1763, Mercy, l'envoyé autrichien, est dans le cas d'informer le prince de Kaunitz qu'il n'y a plus à compter sur l'influence de l'ex-chancelier. Celle-ci est irrémédiablement perdue. « Il a eu beau faire sa cour aux Orlof ! »

Bestoujef meurt en 1766. La carrière de cet Écossais (1) — carrière étonnante, au cours de laquelle on le voit tour à tour

(1) Son vrai nom, celui que portait son père, officier de highlanders, paraît avoir été Best, ou quelque chose d'approchant.

attaché d'une légation russe à Utrecht, chambellan d'une grande-duchesse de Courlande à Mittau et ministre d'un roi d'Angleterre à Saint-Pétersbourg même — n'appartient pas à l'histoire du règne de Catherine, qui n'en a vu que le déclin. On peut en dire autant de celle de Münich, cet autre *condottiere* dont Pierre Ier avait fait un maréchal et dont Catherine fit un constructeur de canaux. Comment, étant Bavarois de naissance, il arriva à prendre du service dans l'infanterie hessoise, combattit sous les ordres du prince Eugène à Oudenarde et à Malplaquet, fut prisonnier des Français à Denain, passa dans les rangs de l'armée saxo-polonaise, se trouve en 1721, à l'âge de trente-huit ans, aux côtés de Pierre le Grand, commanda en chef les armées du tsar, et, après s'être illustré à leur tête par d'éclatantes victoires, dut, vingt ans plus tard, monter à l'échafaud, nous ne saurions le raconter ici. L'échafaud l'épargna ; sa peine fut commuée en un exil perpétuel. Il connut la Sibérie ; il y eut un rouble par jour pour vivre et dut donner des leçons de mathématiques pour ne pas mourir de faim. Rappelé par Pierre III, il essaya de sauver son trône. Catherine ne lui en garda pas rancune, mais ne songea pas davantage à lui rendre son commandement. Elle n'y voulait pas d'Allemand. Elle n'y voulait pas non plus d'octogénaire. Elle l'envoya à Reval, où il fut appelé à utiliser ses connaissances d'ingénieur. Il parut s'en accommoder et écrivit à « sa bienfaitrice » des lettres étonnantes de verve et d'imagination flagorneuse :

« Vous savez, très gracieuse Souveraine, que l'épithète que « j'ajoute à Votre grand nom est celle de :

« Impératrice de la Paix,

« Princesse du savoir,

« Restauratrice de la Félicité publique,

« Le salut et les délices des Peuples,

« L'admiration de l'Univers, etc.

« En particulier, mon étoile et mon astre du matin,

« Jamais je ne m'éveille que la splendeur de Votre Majesté « ne réjouisse mon âme. »

Ici une parenthèse :

« Ne confiez pas, très glorieuse Impératrice, la direction du « canal de Ladoga à un autre hors de moi. »

Puis le dithyrambe reprend :

« Jamais tableau ne m'a paru plus magnifique et plus par- « fait que celui auquel j'admire à tout moment les attributs « héroïques et divins de Votre Majesté :

« Quelle application aux affaires d'État!

« Quelle pénétration!

« Quelle justice dans les sentences!

« Quelle promptitude à instruire le Sénat!

« Quelle douceur!

« Quelle égalité d'humeur!

« Quel port majestueux!

« Quelle beauté frappante!

« Quel éclat!

« Quelle attention!

« Quelle condescendance!

« Quelle affabilité!

« Quel génie et esprit transcendant et manières gra- « cieuses! »

Dans un autre message, l'éloquence courtisanesque du vieux mercenaire se fait plus tendre et prend le ton de la romance :

« Agréez, déesse de mon âme, de célébrer autant que cela « dépend de ma faiblesse les divines qualités de Votre Ma- « jesté, et lui offrir sur l'autel de mon cœur les offrandes de « ma ferveur et de mon amour à vos divins appas... »

La déesse voulait bien qu'on sacrifiât à ses appas, mais elle trouva que le sacrificateur avait passé l'âge. Elle se plaignit à Orlof des « radoteries du vieux » et répondit :

« Monsieur le Maréchal, nous commençons presque en « badinant le plus grand ouvrage qu'on ait imaginé depuis « longtemps, et vos lettres ressembleraient beaucoup à des « poulets si votre connexité aux Patriarches ne leur donnait « de la dignité. Mais pour en revenir à notre besogne... »

Suivaient trois pages de détails techniques se rapportant aux travaux projetés dans le port de Reval. Hélas! au bout de quelques mois l'exilé de Reval eut d'autres raisons que ce rappel à l'ordre, un peu sec, pour renoncer à ses madrigaux. Dès la fin de l'année nous trouvons sous sa plume ces lignes d'un accent très différent :

« Dans quel temps de paradoxe nous ne vivons pas! Je « souhaite avec ardeur de Vous servir, de faire revivre le génie « de Pierre le Grand et sa gloire, d'immortaliser Votre nom « déjà divin, et c'est Vous-même... qui êtes occupée à me lier « bras et jambes. Vous me refusez tout concours et assis- « tance. Vous me préférez les Razoumovski et les Boutour- « line. Je connais ces héros! Avec quatre mots je ferais leur « portrait au vif. Je ne leur envie ni leur grandeur ni leur « élévation, mais jamais je ne supporterai de leur être post- « posé... »

Et les plaintes, les avis de détresse, les invectives même continuent. Le vieux soldat rappelle à la veuve de Pierre III qu'il est revenu d'exil avec six chemises et une pelisse trouée, et qu'il en est à attendre encore l'effet des promesses qu'il a recueillies de sa bouche au lendemain de son avènement, alors qu'elle lui disait : « J'espère que nous serons contents l'un de « l'autre. » A bout d'arguments et de patience, il feint de croire qu'il lui faut recommencer sa vie errante; il annonce l'intention d'aller en Allemagne pour y chercher le pain de ses vieux jours, et demande ses passeports. Là-dessus un long silence de Catherine, puis cette lettre :

« Monsieur le feld-maréchal! Je vous avoue que vos der- « nières lettres ne m'ont point tenté d'y répondre. J'ai dit au « chancelier d'expédier votre passeport pour aller sur vos « terres en Allemagne. Je n'ai point intention de retenir per- « sonne à contre-cœur, ni de causer de l'amertume à per- « sonne. Je hais surtout toute tracasserie. Celle-ci ne m'ex- « torque rien. Je ne veux du mal à personne. Je sais oublier « à propos, et je suis avec beaucoup d'estime et de recon-

« naissance pour toutes les douceurs dont vous parez vos « lettres.

« Votre affectionnée,

« CATHERINE. »

Cette fois le malin et irascible vieillard se le tient pour dit. L'allusion à ses terres d'Allemagne, épaves de son ancienne opulence, lui prouve que la souveraine n'est pas dupe de ses affectations de misère retour de Sibérie, et le silence qu'elle garde au sujet des Boutourline et des Razoumovski lui indique un parti pris qui doit faire du règne de cette Allemande tout autre chose que ce que lui et ses congénères ont pu s'en promettre. Il se console en écrivant cette « Ébauche pour donner une idée de la forme du gouvernement en Russie », qui fut imprimée à Copenhague en 1774, — sept ans après sa mort, — et qui figura longtemps au rayon des œuvres classiques.

VII

Catherine eut pourtant des Allemands dans son entourage, qui prirent le pas sur ces Russes, auxquels Münich se révoltait de se voir *post-posé*. Elle eut aux Affaires étrangères Ostermann, le fils du chancelier de l'impératrice Anne, que Kaunitz appelait « l'automate », dont le comte de Ségur disait : « Ce « pauvre vice-chancelier qui ne sait rien d'aucune affaire », mais qui parlait avec aisance la langue officielle des chancelleries, portait avec dignité la perruque poudrée, l'habit à jabot et le reste de l'accoutrement en usage dans les cours, et ne faisait pas mauvaise figure dans un carrosse tout en glaces attelé de six chevaux blancs, — tout ce dont Bezborodko se montrait incapable. Elle eut Saldern, un Holsteinois, pourvu dans sa patrie d'un modeste emploi de caissier et l'ayant quitté en emportant la caisse, unissant, d'après Rulhière, la

brutalité d'un paysan au pédantisme d'un professeur de son pays, mais se rendant fort utile en Pologne pour la préparation du premier partage. Frédéric et Solms le traitent de simple filou, négociateur d'emprunts qui ne sont que des escroqueries et voleur de tabatières (1); ils ne dédaignent également pas d'utiliser ses services. Elle eut Keyserling et Stackelberg, envoyés, comme l'autre, à Varsovie. Elle eut surtout Sievers, le spécimen le plus parfait de l'espèce.

Un écrivain a consacré quatre épais volumes à la biographie de cet homme d'État : c'est un monument curieux de la sereine et pour ainsi dire extatique inconscience avec laquelle un Allemand est susceptible de parler des hommes et des choses de l'Allemagne. Cet homme, employé un jour par Catherine aux pires besognes, à celles dont elle ne voulut jamais connaître le détail et pour lesquelles elle n'eût peut-être pas trouvé un Russe de bonne volonté, cet exécuteur des hautes œuvres impériales sur les bords de la Vistule et du Niémen, son historien en fait un parangon de toutes les vertus privées et publiques, un héros, presque un saint.

Une curieuse figure à coup sûr, ce Germain à peine teinté de sang moscovite, fonctionnaire sans reproche et courtisan accompli : actif, instruit, sentimental et féroce; mêlant des inspirations humanitaires à des actes de sauvagerie et des habitudes d'honnête bourgeois à des appétits de brigand. Un Holsteinois encore. Un de ses oncles, venu en Russie pour y chercher fortune, eut celle de jouer un rôle dans le premier chapitre du roman qui fit de Sophie d'Anhalt-Zerbst une héritière de Pierre le Grand : il fut chargé, en 1742, d'apporter à Élisabeth le portrait de la future fiancée de Pierre III. Le neveu trouva à dix-sept ans un protecteur dans Pierre Tchernichof, qu'il accompagna à Londres et auprès duquel il fit son apprentissage diplomatique. Il servit ensuite dans l'armée et prit part aux victoires de Gross-Jaegerndorf et de Zorndorf. Mais la carrière ne lui convenait guère. Catherine découvrit

(1) *Recueil de la Société d'histoire russe*, t LXXII, p. 490-493

en lui des talents d'administrateur et, en 1764, le nomma gouverneur de Novgorod, une province mesurant 1,700 verstes en long, 800 verstes en large, — un désert : ni police, ni service de postes, ni routes; un palais en ruine au chef-lieu et une prison avec mille deux cents détenus. Sievers y déploya une grande activité. Trois années après, Catherine lui recommandait, dans une de ses lettres, *de ne pas oublier de se marier* au milieu de ses courses incessantes. Il était sur le point, en effet, de conduire à l'autel une de ses compatriotes. Mais il allait et venait toujours. Il construisait des chaussées et portait à la souveraine le projet d'un monument que la noblesse du pays désirait élever à la gloire de la grande Catherine. A en croire son biographe, il se rendait aussi fréquemment à Saint-Pétersbourg pour entretenir l'Impératrice des projets de réforme qui occupaient passionnément à ce moment l'amie des philosophes. Il était l'inspirateur principal de la plupart de ses tentatives dans cette voie. Il collaborait à la fameuse « Instruction » pour la Commission législative et recevait, *à genoux,* avec une signature encore humide, l'oukase impérial, prescrivant aux gouverneurs de province de prendre en considération l'article 9 de cette Instruction — celui qui proclamait l'inutilité de la torture. Il prenait part aussi, vers la même époque, à l'établissement de la banque à assignats dont Catherine fit la clef de voûte de son système financier, et imaginait d'utiliser pour sa première émission un stock de vieilles nappes et de serviettes hors d'usage découvert dans les combles du palais. Enfin Catherine prenait conseil de lui et de lui seul, en 1775, pour cette organisation des gouvernements, qui, à entendre son biographe, fut l'œuvre capitale du règne. Une œuvre incomplète, à coup sûr, péchant par la base, laissant de côté la masse énorme des serfs non affranchis, élevant dans l'air et appuyant sur le vide une superstructure paradoxale des classes privilégiées; mais Sievers fut gouverneur général des deux provinces de Novgorod et de Tver, réunies par la nouvelle organisation; il eut une sorte de royauté.

Il ne devait pas en jouir longtemps. Il y avait à Saint-Pétersbourg trop de Russes regardant d'un œil inquiet et jaloux cette souveraineté allemande. Sievers possédait, il est vrai, dans la capitale, un défenseur zélé, vigilant et d'un merveilleux ressort : sa femme, une petite personne très intelligente, très remuante, très bien informée et très énergique. Quelques-unes de ses lettres nous ont été conservées; telle d'entre elles, où se trouve le récit d'une soirée passée à la cour, vaut un tableau de maître : l'Impératrice est à jouer aux cartes avec Viaziemski et Galitzine, deux ennemis jurés de Sievers; non sans malice, sans doute, elle choisit ce moment pour adresser des paroles aimables à la femme du gouverneur général; tout en y répondant de son mieux, avec des révérences aussi basses que le permet l'état de sa taille — car elle est constamment enceinte — celle-ci voit briller les dents carnassières de Viaziemski et le regard aigu de Galitzine, qui tous deux ont l'air de vouloir la dévorer. — « Ah! si je pouvais les avoir entre « mes doigts! écrit-elle le lendemain à son mari. Tu ne t'imagines pas ce que je serais capable de faire avec eux. » Sievers n'imaginait pas autre chose : deux années plus tard, quand, ayant restauré magnifiquement sa résidence de gouverneur général, il invitait cette épouse aimée et si utile à venir l'y rejoindre, il se heurtait à un refus absolu. Elle avait rencontré dans cette cour hostile un Russe dont le regard ne ressemblait en rien à celui de Galitzine, et bientôt, après un divorce facilement obtenu, elle échangeait son nom contre celui de princesse Poutiatine.

Les conséquences de cette défection ne tardèrent pas à se faire sentir pour Sievers. L'hostilité de Viaziemski et de Galitzine ne rencontrant plus d'obstacle et trouvant un appui nouveau dans la faveur grandissante de Patiomkine, comme aussi dans le désintéressement croissant de Catherine à l'égard des problèmes de politique intérieure, il dut, en 1781, résigner son poste. On lui laissa la direction des voies fluviales récemment aménagées dans sa province. Un an après, on la lui enlevait encore, pour la donner à Bruce, un Écossais, mari d'une confi-

dente de l'Impératrice. Retiré dans son domaine de Bauenhof en Livonie, il y vécut dix ans, oublié. Pour le tirer de là et inscrire dans son histoire un dernier épisode, le plus brillant de tous, il fallut la mort de Patiomkine — et le second partage de la Pologne.

Après un dernier essai de relèvement et un dernier appel aux armes (mai-juillet 1792), la malheureuse république allait subir la loi du vainqueur. Un homme de poigne et de savoir-faire à la fois était nécessaire pour couper court à des résistances et à des révoltes suprêmes. Catherine songea à Sievers. Il avait connu à Londres le malheureux Poniatowski, simple cadet de famille alors. Il l'avait eu pour compagnon de plaisirs. Il le retrouva à Varsovie, roi à moitié détrôné, dont il était chargé de consommer la déchéance. Curieuse et émouvante dut être la rencontre des deux hommes sous les lambris dorés du vieux palais des Waza. Curieuses sont aussi et émouvantes à leur manière les lettres adressées à ce moment par Sievers à une de ses filles, madame de Güntzel. Sa vie est une torture! Quel supplice que le devoir de présider à l'étranglement d'une grande et noble nation, à l'abaissement d'un roi si digne d'un meilleur sort! Les honneurs dont il est l'objet, les hommages qui s'adressent en sa personne à l'ambassadeur de la Russie sont odieux à Sievers. Comme il retrouverait avec bonheur sa solitude de Bauenhof, ses allées ombragées et ses parterres de fleurs! Celles qu'on lui envoie ici et dont il s'occupe de cultiver quelques espèces dans les serres de son palais, lui donnent seules un peu de joie. Comme il s'empresserait de se démettre de cet odieux emploi, s'il n'avait conscience d'y servir *la cause de l'humanité et celle de la Pologne elle-même!* Il écrit cela en toutes lettres; il y croit peut-être. Et de la même main il signe arrêts sur arrêts, exécutant avec une rigueur implacable les ordres qui lui viennent de Saint-Pétersbourg, poussant à coups de baïonnette l'élection des députés appelés à voter dans la diète de Grodno le démembrement de leur patrie; torturant le malheureux roi « si digne d'un meilleur sort » pour lui arracher son consentement à ce

lamentable voyage de Grodno où doit s'achever sa destinée; n'épargnant ni aux uns ni à l'autre aucune angoisse, aucune violence, aucune humiliation, jusqu'au jour où il arrivera à les traîner là-bas, vaincus, sanglants et pantelants — comme à l'abattoir.

Et là-bas encore quelles grimaces nouvelles! Toujours les fleurs qu'il trouve moyen de réunir dans un jardin improvisé! Toujours son cœur saignant, comme à Varsovie, à la vue de souffrances qu'il essaye de soulager! Toujours sa conscience appliquée à tirer de tant de mal un peu de bien pour le pays qui lui a été confié! Et des attendrissements, des larmes de crocodile, pleurées en entendant chanter la Camelli, une aventurière ex-favorite du roi, qui lui donne un concert chez le nonce du Pape! Pendant ce temps, obéissant à ses instructions, les soldats d'Igelström braquent le canon sur la salle de la Diète et y tiennent les députés enfermés pendant tout un jour et toute une nuit: pas un ne sortira avant l'accomplissement du vote qu'on attend d'eux.

Est-il inconscient, comme paraît le croire son biographe? A-t-il en effet quitté les ombrages de Bauenhof sans se douter de la besogne dont on le chargeait? Mais non: voici une lettre à sa fille, où il se loue franchement, carrément, de l'œuvre accomplie. Et voici un don de trois mille paysans polonais, sa part de butin, qu'il n'a garde de refuser. Un meilleur argument, ou tout au moins un plaidoyer en sa faveur, lui vient d'ailleurs. Un moment arrive où l'on trouve à Saint-Pétersbourg qu'il n'en fait pas assez encore, qu'il n'a pas la main assez lourde. Il est rappelé brusquement, ignominieusement, mis en demeure de rendre jusqu'à des comptes pécuniaires, de justifier la dépense de sa maison, une dépense considérable: sa table, à Varsovie, coûtait 8,000 livres par mois! Mais il se défend; il prétend avoir fait tout ce qu'on pouvait attendre de lui, et en avoir fait assez: il accuse nettement le nouveau favori, Zoubof, d'avoir provoqué sa disgrâce — pour le prix d'un diamant dont les seigneurs polonais lui ont fait hommage, en y joignant une somme de 20,000 ducats. La lettre,

d'une audace et d'une violence inouïes, qu'il adresse à ce sujet à l'Impératrice, ouvre un jour nouveau sur son caractère. Sa campagne de Pologne semble avoir réveillé en lui un homme qui n'y paraissait pas auparavant, le reître allemand assoupi sous le *tchinovnik* bien dressé. Catherine fait semblant de ne pas comprendre. Elle se contente de renvoyer le fonctionnaire révolté à Bauenhof, où il s'éteint en 1808.

Sievers n'est ni un héros ni un saint ; ce n'est pas un homme sans valeur. On ne saurait en dire autant de bon nombre de ses collègues étrangers, stipendiés à grands frais, enlevés à prix d'or aux cours voisines qui se trouvent incapables de soutenir l'enchère : le comte de Rechtern, à la Hollande ; le baron d'Assebourg, au Danemark. A propos de l'un d'eux, consul général à Constantinople, où il s'occupe de contrecarrer l'action de son chef, l'ambassadeur Boulhakof, en faisant croire aux Turcs qu'il est destiné à le remplacer, le comte de Ségur écrit en 1786 : « Ce Ferieri est une de ces espèces d'hommes « qui font si communément et si rapidement de grandes for- « tunes en Russie : la bouffonnerie, les filles, la table et le « jeu, voilà quels sont les degrés de son élévation. »

Mais Catherine n'eut guère le moyen de se montrer difficile. Tels qu'ils sont et qu'elle arrive à les trouver, ces mercenaires la servent encore mieux que les indigènes dont elle pourrait faire état pour les remplacer, mieux que ce Ryleïef, par exemple, qu'elle s'obstine à garder à la direction de la police de Saint-Pétersbourg et sur lequel les Mémoires du temps rapportent de si plaisantes anecdotes. L'une d'elles, contée par Garnovski, met aussi en scène l'entourage, également indigène, du policier. Le banquier Sutherland, à qui on a volé une montre de prix et que ses amis plaisantent, lui disant que Jupiter lui-même la lui a enlevée pour s'en faire honneur à sa place dans l'Olympe, imagine de mystifier à son tour le chef de la police.

— Ne cherchez plus mon voleur, dit-il, en se présentant chez lui ; mes amis l'ont trouvé : c'est Jupiter.

— Qui ça, Jupiter ? Où habite-t-il ?

— Dans l'Olympe.

— Où ça, l'Olympe? Je ne connais pas ce quartier. Si fait, pourtant... N'est-ce pas à la *Pietiersbourskaïa storona* (quartier du vieux Pétersbourg)?

— Non, intervient un employé, j'ai idée de ce Jupiter; c'est un joaillier qui habite rue *Miechtchanska*.

Et le dialogue continue de quiproquo en coq-à-l'âne.

Catherine est poussée, d'ailleurs, par une autre raison encore à accueillir, sans y regarder de trop près, cette race aventurière de chercheurs de fortune, Allemands ou Italiens : elle en est. Et son entourage russe lui-même s'en ressent. L'ancienne noblesse du pays, qui demeure à tout prendre une élite, y est assez pauvrement représentée. Les deux frères Vorontsof, dont l'un n'arrive qu'à se faire reléguer à Londres dans une sorte de demi-disgrâce, en font le plus bel ornement. Le comte de Ségur dit de l'autre, qui est ministre du commerce : « L'Impératrice ne l'aime pas, ses collègues le craignent; « mais comme il a beaucoup de caractère, il l'emporte naturellement toujours sur les autres qui en ont moins... Il a « peu d'esprit, assez de connaissances, point de grandes vues, « mais beaucoup d'orgueil et un entêtement inexpugnable. » Il ajoute : « Ce ministre refuserait, dit-on, toute offre directe « et tout présent dont l'importance pourrait donner quelque « ombrage ; mais une des raisons qui l'attachent aux intérêts « de l'Angleterre est, selon les mêmes avis, qu'il doit beaucoup aux négociants anglais; il les charge d'une grande « quantité de commissions et ne les paye pas. Cette manière « de se faire donner des présents lui paraît, dit-on, moins « dangereuse et tout aussi lucrative (1). »

Entre des gentilshommes russes de cet acabit et des parvenus indigènes de l'espèce de Tieplof, Catherine dut naturellement être amenée parfois à donner la préférence aux Sievers.

(1) Au comte de Vergennes, 8 avril 1786. (Archives des affaires étrangères.)

CHAPITRE II

LES HOMMES DE GUERRE (1).

I. Soldats et généraux. — Roumiantsof. — Kamienski. — Repnine. — Panine. — Vices et vertus militaires. — II. Souvorof. — Un émule de Turenne. — Comédie ou folie? — L'homme de guerre, le courtisan, le père. — La *Souvorotchka*. — En Crimée et en Italie. — Masséna et Moreau. — III. Les généraux étrangers. — Une recrue manquée. — Bonaparte. — Le dernier des grands *condottieri*. — Le comte de Nassau-Siegen. — IV. La marine russe. — Catherine à Cronstadt. — Une revue navale désastreuse. — Le grand amiral Galitzine. — Spiridof. — Les amiraux anglais. — Elphinstone, Dugdale et Greigh. — Le premier des grands hommes de mer russes. — Tchitchagof. — Encore un étranger. — Ribas.

I

— Comment avez-vous fait pour vaincre Frédéric II? demandait un jour Catherine à Saltykof.

— Moi, *matouchka?* répondait le héros de Kunersdorf en

(1) *Archive russe*, a. 1874, 1876, 1878; *Archives du Sénat de l'Empire*, publiées en 1869; marquis D'ARAGON, *Le prince de Nassau-Siegen*, Paris, 1893; *Biographie de Souvorof* dans l' « Antiquité russe », XIV; BERNHARDI, *Vermischte Schriften;* BOGDANOVITCH, *Les campagnes de Roumiantsof, Patiomkine et Souvorof*, Pétersbourg, 1852; BRÜCKNER, *Guerre russo-suédoise;* CASTELNAU, *Essai sur l'Histoire de la nouvelle Russie;* CHOUBINSKI, *Esquisses historiques;* CHRAPOWICKI, *Journal; Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères; *Correspondance de Catherine avec Patiomkine,* dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », XVII; *Correspondance de Souvorof,* dans l' « Archive russe », 1866; DANGEAU, *Journal;* GOLOVATCHEF, *La flotte russe dans la guerre avec la Suède;* GROT, *Souvenirs sur Dierjavine; Journal de Bobrinski,* dans l' « Archive russe », 1877; KLEINSCHMIDT, *Russlands Geschichte und Politik;* LEBEDIEF, *Les comtes Panine;* MASLOVSKI, *Écrits de Souvorof, de Patiomkine et de Roumiantsof,* Pétersbourg, 1793; *Mémoires de Roger de Damas, de Langeron* (inédits), *de Rounitch, de Ségur;* PETROUCHEVSKI, *Biographie de Souvorof;* SOKOLOF, *Campagnes de l'Archipel* dans les « Mémoires du département hydrographique », VII; SOSONOVITCH, *Biographie de Roumiantsof,* Moscou, 1893; *Souvenirs et anecdotes,* hist. dans l' « Antiquité russe », X; TCHITCHAGOF, *Biographie de Roumiantsof,* Péterbourg, 1849; ZINKEISEN, *Geschichte des Osmanichen Reichs.*

simulant un grand étonnement. Ce n'est pas moi; ce sont vos petits soldats.

Sans faire d'injustice à personne, si ce n'est peut-être à Souvorof, cette boutade du vieux soldat pourrait, elle aussi, être appliquée à toute l'histoire militaire du règne de Catherine, si rempli pourtant de gloire. Le grand Roumiantsof, lui-même, n'est qu'une capacité contestée et contestable. Le célèbre feld-maréchal eut pour père un simple soldat aux gardes, que Pierre I[er] récompensa pour un service exceptionnel en lui faisant épouser une de ses maîtresses. La récompense valait le service. Ce premier des Roumiantsof connus avait été chargé de découvrir et de ramener en Russie le malheureux Alexis. Il s'empara du fugitif à Naples et le conduisit sous la hache du bourreau. Un demi-siècle plus tard, Alexis Orlof devait s'illustrer par un exploit analogue. Sombre est l'origine de la plupart des grandes fortunes et des grandes illustrations de la Russie d'alors ! La mère du futur vainqueur de Kagoul survécut quarante ans à son mari et demeura jusqu'en 1788 à Saint-Pétersbourg comme un monument vivant du grand règne dont Catherine s'appliquait à continuer la tradition. Elle mourut nonagénaire dans cette ville, dont elle avait vu poser la première pierre. Conservant toute la présence et toute la vivacité de son esprit, elle évoquait des souvenirs qui ressemblaient à des rêves : le dîner de Louis XIV, auquel elle avait assisté ; la toilette de madame de Maintenon, dont chaque détail l'avait frappé ; sa visite dans le camp de Marlborough et les attentions dont elle avait été l'objet à Londres de la part de la reine Anne. Elle parlait aussi de celles dont le grand tsar l'avait honorée et montrait volontiers qu'elle ne s'y était pas montrée insensible.

Né en 1725, Pierre Roumiantsof passa pour un fils posthume du monarque. Capitaine à dix-neuf ans, il commanda la réserve de l'armée victorieuse à Gross-Jaegerndorf et le centre de celle qui triompha à Kunersdorf. Quinze ans après, le 21 juillet 1774, il signait sur un tambour la paix ds Koutchouk-Kainardji. Catherine lui prépara à Moscou une réception digne

de tant de succès, digne aussi de sa propre imagination éprise de grandiose ; elle voulut le rencontrer sous un arc de triomphe d'où, sans descendre de cheval, il marcherait à son côté jusqu'au Kremlin. D'humeur timide et farouche, il se refusa à cette apothéose ; elle lui en fit agréer l'équivalent sous une forme moins théâtrale : il eut le surnom honorifique de *Zadounaïski* (d'au delà du Danube), l'ordre de Saint-André, une épée d'honneur garnie de diamants, un bâton de maréchal orné de même, un chapeau couronné de laurier, et des paysans par milliers et des roubles par millions. Hélas ! quelques années après, l'objet de tant d'honneurs et tant de largesses n'était plus qu'une lamentable épave flottant à la dérive dans l'orageux tourbillon où surnageait la fortune d'un Patiomkine. Au moment de la déclaration de la seconde guerre turque le vainqueur de Kagoul reçoit bien un commandement, mais Patiomkine s'arrange de façon qu'il ne puisse en tirer aucun parti ; il lui refuse troupes, vivres, munitions et occasions de combattre. Une partie de la correspondance échangée entre les deux généraux pendant cette campagne a été récemment publiée. On s'en est servi pour établir que Roumiantsof reconnaissait la supériorité de son rival. Elle prouve tout au plus qu'en dépit de ses affectations de sauvagerie, il savait être bon courtisan. Ses lettres sont plus que courtoises, elles sont tendres ; celles de Patiomkine sont pleines de déférence apparente, mais vides d'égard réel pour la situation du vieux soldat. A un moment, celui-ci semble admettre, il est vrai, qu'il faut un homme comme le favori de Catherine pour conduire une campagne dans un pays comme celui où sa fantaisie a transporté le théâtre de la guerre, et où lui, Roumiantsof, se fait l'effet « d'un roseau secoué par les vents dans un désert ». En 1789, las de commander une armée imaginaire contre un ennemi introuvable, incapable de sortir du cercle où on l'a enfermé par quelque improvisation hardie où se serait révélé son génie, il demande un congé qui lui est lestement accordé, se retire dans son domaine de Tachane, en Ukraine, s'y bâtit un château qui ressemble à une forteresse, s'y enferme dans

une chambre qu'il ne quitte presque jamais et où il ne reçoit presque personne, fait mine de ne pas reconnaître ses propres enfants, qu'il laisse dans la misère, et y meurt en 1796, survivant de quelques jours seulement à Catherine. Il passe pourtant pour avoir inspiré encore en 1794 la campagne rapide de Souvorof, couronnée par la prise de Varsovie. Soldat victorieux, mais victorieux contre les Turcs seuls, peut-être lui manqua-t-il un autre théâtre pour développer des qualités de stratège, que ses opérations sur le Danube n'ont pu mettre suffisamment en lumière (1).

En lui donnant Souvorof, alors qu'elle négligeait d'utiliser Roumiantsof, la fortune fit preuve une fois de plus envers Catherine d'une prodigalité dont son histoire offre tant d'exemples. Et le futur prince d'Italie fut lui-même longtemps tenu à l'écart. En attendant, dans les rangs de ses beaux régiments de la garde où elle découvrait aisément des favoris, Catherine eut quelque peine à trouver des commandants d'armée. Elle trouva un Kamienski, brute sauvage, mordant ses hommes à la manœuvre et leur emportant des morceaux de chair avec ses dents, faisant déshabiller ses prisonniers par trente degrés de froid et ordonnant de les inonder d'eau jusqu'à congélation parfaite (2) ; triste héros qui eut plus tard un commandement en chef devant Napoléon et n'y brilla guère. Elle trouva Repnine, soldat plus heureux qu'habile, diplomate vénal, débauché et vaniteux, se dédommageant du rôle subalterne qui lui échoit sur les champs de bataille par ses allures de satrape sur le pavé de Varsovie, n'y servant guère, comme ailleurs, que sa propre fortune et ses passions, mais s'y faisant payer par tout le monde, prenant les roubles de Catherine, les ducats de Stanislas-Auguste et les faveurs de la princesse Czartoryska. Au congrès de Teschen (1778) où il figure comme plénipotentiaire, le baron de Breteuil arrive à désarmer son hostilité, en

(1) Pour l'appréciation des talents militaires de Roumiantsof, voy. BERNHARDI, *Vermischte Schriften*, t. I, p. 74 et suiv.; ROUNITCH, *Rousskaia Starina*, t. II, p. 129; LANGERON, *Mémoires*.

(2) LANGERON, *Mémoires*.

faisant disparaître de sa table une vaisselle de vermeil dont Repnine s'avise d'être jaloux. Homme d'éducation, d'ailleurs, et de bonnes manières, avec un vernis de littérature qui le rend correspondant de Voltaire et de Diderot (1), avec une pointe de libéralisme qui le fait membre d'une loge maçonnique : le vrai Russe demi-civilisé d'une époque de transition.

Panine, le frère du ministre, que Catherine fut heureuse de ravoir en 1774 contre Pougatchof après en avoir fait bon marché pour plaire au bel Orlof, était au moins un homme de caractère. A Moscou, au milieu de l'affolement général provoqué par l'approche du terrible *samozvaniets,* il fut à peu près seul à conserver son sang-froid avec une attitude digne d'un héros de l'antiquité. A ceux qui, avant qu'il eût reçu son commandement lui demandaient ce qu'il y avait à faire, il répondait, impassible : « Mourir ! » Les lettres écrites par lui à son frère pendant ces jours d'épreuve sont un beau monument de grandeur d'âme et de généreux dévouement à la patrie. On ne saurait le méconnaître, chez la plupart de ces hommes, enfants d'une société en voie de formation et « corrompue avant d'être mûre », ainsi qu'on s'est plu à le dire non sans une apparence de raison, l'amour du patrimoine commun, la foi en sa destinée et l'esprit d'immolation au bénéfice de sa grandeur, paraissent en même temps avec une intensité qu'on n'a guère chance de rencontrer ailleurs à la même époque. Ils sont grossiers et féroces souvent, vils parfois, mais ils aiment leur Russie, et, du général au soldat, ils la servent sans réticence et sans réserve, donnant leur peine, donnant leur sang, donnant surtout, ce qui est plus rare, donnant toujours et partout l'obéissance entière, aveugle, à la consigne, la fidélité absolue, invariable, au drapeau. L'histoire ne connaît pas de traître parmi ceux que Catherine envoie à la mort dans des pays perdus, sous des chefs de hasard, et Patiomkine lui-même, le général indolent et fantaisiste, n'y trouve pas d'indisciplinés.

Quand Pougatchof, vaincu, est amené devant Panine, les fers

(1) Cette correspondance a brûlé en 1812, au passage des Français.

aux pieds, les mains liées derrière le dos, celui-ci l'interroge :

— Comment as-tu osé me faire la guerre?

— *Batiouchka*, je l'ai bien faite à l'Impératrice elle-même!

Un rugissement, un bond de tigre, et voici le général aux prises avec son prisonnier, le souffletant à tour de bras et lui arrachant des poils de sa barbe. Le trait est bien d'un Asiatique à demi sauvage encore, qui le lendemain, oubliant sa colère, donnera au captif ainsi maltraité le nom familier et caressant de *Iemelka* (diminutif d'Émilien) et lui dira d'avoir foi en la clémence de l'Impératrice. Le même homme se montre parfaitement susceptible de noblesse de cœur et même de générosité. Trois ans plus tôt, en 1771, les autorités de Moscou se refusant à faire figurer une escorte militaire derrière le cercueil de Saltykof, le héros de la guerre de Sept ans, tombé en disgrâce avant sa mort, Panine revêt son uniforme de parade, prend place sur la tombe de son ancien compagnon d'armes et déclare qu'il y restera en faction jusqu'à ce que l'on se soit décidé à le relever par le piquet d'honneur auquel a droit le défunt.

Le mérite de la défaite et de la capture de Pougatchof a été d'ailleurs attribué, et avec justice, ce me semble, à un de ses subordonnés. Mais celui-ci s'appelait Michelsohn, et n'eut guère que l'oubli pour récompense.

II

Avec Souvorof apparaît au rang des chefs militaires illustrés sous le règne de Catherine un type plus compliqué. Par son origine suédoise, celui-ci a racine dans le vieux sol cultivé de l'Europe occidentale; par sa première jeunesse, passée dans la maison de son grand-père, archiprêtre (*protoiereï*) de l'église de Blagoviechtchensk au Kremlin, il a pris contact avec le mysticisme religieux de la Russie orthodoxe; par les com-

mencements obscurs de sa fortune, simple sous-officier au cours de la guerre de Sept ans, il est et demeure *peuple,* avec le mélange de naïveté, de finesse, de sauvagerie et de fantaisie qui distingue la race. Le tout fondu et amalgamé dans un esprit vif, mais inquiet, dans une âme ardente et tourmentée, dans un tempérament particulièrement nerveux, produit un ensemble bizarre, déconcertant, une silhouette tour à tour héroïque et saugrenue, avec des apparences d'énigme indéchiffrable et un air de perpétuelle mystification. Les interprétations mainte fois essayées des excentricités dont il est coutumier n'arrivent qu'à se contredire : les uns y découvrant le souci de se singulariser aux yeux de Catherine qui passe pour aimer l'originalité et les originaux ; les autres, le désir de désarmer la jalousie inquiète des favoris. Langeron, qui a l'occasion d'observer le héros de près, pense qu'il a commencé par simuler la folie, mais qu'il est arrivé à s'en faire une habitude et une seconde nature. Le matin, au camp, on le voit sortir de sa tente nu comme ver et faire des culbutes dans l'herbe. Rastoptchine, ayant à lui remettre des dépêches envoyées par Patiomkine, le trouve un jour dans cet état. Sans sourciller, Souvorof reçoit le message, se fait apporter de quoi écrire, et, l'expédition faite, reprend ses exercices. Présenté au général au lendemain de la prise d'Ismaïl, — un sanglant triomphe, assaut furieux suivi d'un massacre et d'un pillage qui durent huit jours, — Langeron lui-même éprouve une réception curieuse :

— Où avez-vous gagné cette croix ?

— En Finlande, avec M. le prince de Nassau.

— Nassau ! Nassau ! C'est mon ami.

Il lui saute au cou. Puis aussitôt :

— Savez-vous le russe ?

— Non, général.

— Tant pis ! c'est une belle langue.

Il se met à réciter des vers de Dierjavine, mais s'interrompt pour dire :

— Messieurs les Français, vous êtes tombés du Voltairia-

nisme dans le Jean-Jacquisme, ensuite dans le Raynalisme et de là dans le Mirabeautisme, et c'est la fin de tout... Vous boitez?

— J'ai eu le pied foulé en tombant du rempart.

— Que ne le disiez-vous?

Il saisit le jeune officier à bras-le-corps, le charge sur ses épaules, le porte au bas de l'escalier et l'y laisse dans la boue sans lui dire adieu.

Blessé un jour lui-même devant Otchakof, après un assaut infructueux, il s'enferme dans sa tente et refuse toute assistance. Aux exhortations du chirurgien français, Massot, que Patiomkine lui a envoyé, il ne répond qu'en balançant la tête d'un air de désespoir et en répétant : Turenne! Turenne! — Il prétend ne compter que trois grands généraux dans l'histoire militaire moderne : Turenne, Laudon et lui-même. Plus tard il accusera Dieu d'avoir envoyé exprès Bonaparte en Égypte pour le priver, lui Souvorof, de la gloire de vaincre « l'ogre de Corse » . — Massot, impatienté, finit par lui dire :

— Eh bien! Turenne, quand il était blessé, se laissait panser!

— Ah!

Aussitôt il se jette sur son lit et se livre docilement aux mains du chirurgien.

Au feu il paraît ivre, mais aussi un Cosaque l'accompagne toujours, porteur d'un bidon que le héros fait remplir avec du punch très fort, qu'il appelle « sa limonade » et qu'il réclame à tout moment. En use-t-il hors du champ de bataille? On le croirait. Agréé comme volontaire dans les rangs de l'armée russe et chargé par le prince de Nassau de conduire devant Otchakof deux bâtiments réclamés par le général, le comte de Damas attend à son bord les ordres de son nouveau chef. Soudain il voit surgir devant lui un homme inconnu qui, sans autre préambule, l'interroge d'une voix brève :

— Qui êtes-vous?

— C'est à moi de vous le demander.

— Je suis Souvorof. A qui écrivez-vous?

— A ma sœur.

— Je veux lui écrire aussi.

Et le jeune homme interdit voit son visiteur inattendu lui prendre la plume des doigts et improviser en français quatre pages d'un galimatias inintelligible. La visite se termine par une invitation à dîner. A l'heure indiquée Damas se présente.

— Le général est couché, répond son ordonnance.

— Mais le dîner...

— Le géneral dîne à six heures du matin.

En 1794, le général devient maréchal. A cette occasion, il fait chanter le *Te Deum*, ordonne de placer dans l'église, sur une double colonne, autant de chaises que l'armée compte d'officiers généraux plus anciens que lui, arrive vêtu d'une simple veste et se met en devoir de franchir les chaises ainsi placées une à une, comme s'il jouait à saute-mouton. C'est seulement en arrivant au bout de cette course symbolique qu'il endosse l'uniforme de son nouveau grade et invite les prêtres stupéfaits à commencer l'office. En 1795, Catherine écrit à Grimm :

« Vous ignorez peut-être qu'il (Souvorof) signe son nom « avec de fort petites lettres : primo par humilité, secundo « afin qu'on n'ignore pas qu'il ne se sert pas de lunettes. Outre « cela, s'il fait une question à quelqu'un, il faut lui répondre « sans hésiter, sur-le-champ, et ne jamais lui dire : Je n'en « sais rien, car alors il se met dans une colère terrible ; mais « la réponse la plus absurde ne le fâche pas. »

En effet, les mémoires du prince Galitzine nous le montrent demandant à un de ses aides de camp combien il y a d'étoiles au ciel et se contentant d'un chiffre indiqué au hasard, et le comte Rastoptchine mentionne la colère qu'il manifeste en voyant le grand-duc Paul se servir d'une lorgnette au théâtre, alors qu'il a proscrit dans l'armée l'usage des verres grossissants.

« On dit Souvorof un homme de talent », lisons-nous dans une des lettres récemment publiées du futur gouverneur de Moscou ; « je croirais qu'il doit plus à son bonheur qu'à son « génie. On s'est débarrassé de lui à Saint-Pétersbourg, où ses

« folies ont fini par ennuyer l'Impératrice qu'il faisait rougir. « Il est maintenant en Pologne ; il habite la maison de la com- « tesse Félix Potocka ; il dîne à sept heures du matin ; il « porte des vêtements en grosse toile avec un casque sur la « tête ; il chante à l'église et assure à tout le monde qu'il a « une belle voix de basse, alors qu'on l'entend à peine. »

L'homme ne manque pourtant pas d'esprit. Il en fait preuve parfois au détriment de ses compagnons d'armes, d'une façon fort mordante. Il dit de l'un d'eux : « C'est un très galant « homme..., j'espère qu'il se souviendra un jour qu'il y a de « la cavalerie dans son armée. » Après la défaite de Zürich, dont il impute la responsabilité à Rimski-Korssakof, il mande auprès de lui son malheureux lieutenant et lui prépare une réception solennelle. A ceux qui lui font observer que le triste vaincu aimerait mieux sans doute éviter cet appareil, il répond : « Comment donc ! c'est un homme de cour, c'est un « chambellan, *il présente les armes à l'ennemi jusque sur le* « *champ de bataille !* » Quand Korssakof paraît, il s'empare d'un esponton d'officier, et, se plaçant devant lui au port d'armes :

— Alexandre Mikaïlovitch, est-ce ainsi que vous avez salué Masséna à Zürich ? Oui, c'est ainsi, n'est-ce pas ? mais, vive Dieu ! pas à la russe ! non, pas à la russe !

Des fragments de sa correspondance publiés en 1866 et plus récemment (1893) dans le recueil de M. Maslovski, le font voir sous un jour encore différent. La plume à la main, il extravague toujours, écrivant soit en français, soit en russe, avec une incorrection fantastique, avec une incohérence d'idées et d'expressions qui semble déceler l'ivresse ou la folie ; bizarre, excentrique et fréquemment incompréhensible jusque dans les bulletins officiels qu'il adresse à ses supérieurs. En voici un échantillon autographe, portant la date du 20 juin 1788 et l'adresse de Patiomkine :

« Monseigneur, grand homme ! récompensés Poletaiew, « Kroupenikov du Blokfort : rien du gros n'échapa dès l'apa- « rition de la Lune. Le Héros est épris de sa nouvelle frégate,

« donné lui le nom. Prince Charle! émulation comune. P. S.
« était cochon : à la première entrée il me félicita par sa
« défensive... »

Mais en même temps il se montre homme de carrière, courtisan docile et avisé, quoi qu'en aient dit la plupart de ses biographes, très assidûment à l'affût des occasions d'avancement, très fort au courant des intrigues de cour et des questions de préséance, très inquiet de parvenir et très occupé de ne pas se laisser devancer. S'il témoigne des égards à Roumiantsof en présence de Patiomkine, ce dont on lui a fait gloire, c'est que le favori lui en donne l'exemple. Il ne manque pas, à côté de cela, une occasion de se prosterner devant le « grand homme » ; il lui baise les mains dans ses lettres. Il est plat à souhait, mais par contre altier en proportion avec ceux de ses rivaux dont il n'a rien à craindre et férocement jaloux. En 1793, une décision de l'Impératrice qui, rappelant au service le vieux général en chef prince Dolgoroukof, lui donne un rang supérieur au sien, le met hors de lui. L'année d'après, il ne cesse de se plaindre de l'inactivité dans laquelle on le laisse, au lieu de l'envoyer combattre « les régicides de France ». Car il est un antirévolutionnaire ardent. En 1795, il écrit au général de Charette :

« Héros de la Vendée, illustre défenseur de la foi de tes
« pères et du trône de tes rois, salut! Que le Dieu des armées
« veille à jamais sur toi... »

Cette lettre n'est pas de sa main ni certainement de sa composition. Son style personnel que nous connaissons déjà est très différent. En voici un autre exemple emprunté à une lettre qu'il écrit au comte Ribas, le lendemain de la prise de Varsovie :

« Excellence, cher et intime ami Ossip Mikailovitch! D'ail-
« leurs vous ne le pouvez ignorer. Mais l'auriez-vous présumé?
« Moi j'y resterai sceptique jusqu'à la mort. Salues mes amis :
« le temps me manque de leur écrire ou plutôt la santé affai-
« blie par les travaux, les peines et la joie excessive. Au pre-
« mier pas, Isleview et général, entrée partout, table perma-

« nente et compagnie. Lendemain *Te Deum*, deux cents coups,
« l'auguste souveraine à genoux, l'accueil le plus gracieux à
« ma fille, pain et sel de Warsovie goûtés et emprésentés à
« ma fille de la propre main; table, au milieu déclaré... je
« pleurs, ma santé debout, deux cents coups, j'ai honte de
« dire les expressions; dernier serviteur de Dieu et de l'Impé-
« ratrice. La magnanimité s'abaisse jusqu'à recommander à
« Tiszczenko à son départ ma conservation. Gorczakof accablé
« de bontés, aussitôt expédié avec le b.... je crains de nom-
« mer. Dieu vous propice! Je vous embrasse. »

On devine qu'il s'agit du bâton de maréchal que l'Impératrice vient de lui envoyer et d'un toast qu'elle lui a porté à cette occasion. Qu'on ne s'étonne pas de le voir pleurant à la nouvelle des honneurs qui lui sont rendus : ce soldat implacable, à l'âme durcie, pourrait-on croire, recuite au feu des batailles et rendue réfractaire aux sentiments les plus communs à l'humanité, ce contempteur hautain de la souffrance et de la mort, cet organisateur impassible de massacres effroyables, est susceptible de sensibilité et même de poésie. Il a la larme facile. Il pleure après sa première victoire en Pologne; il pleure au milieu des décombres fumants du faubourg de Praga, où sous ses yeux ses soldats précipitent dans les flammes et font rôtir des corps vivants de femmes et d'enfants; il pleure en faisant ses adieux au roi de Pologne, à la royauté duquel il vient de mettre terme. Comédie? Grimace de bouffon? Nous n'en savons rien. Il a une fille qu'il fait élever au couvent de Smolna, dont il surveille l'éducation avec une sollicitude toujours en éveil et à laquelle, entre deux batailles, il adresse des lettres étranges invariablement et incohérentes, mais où respire une tendresse éperdue et s'épanouit une imagination pleine d'inspirations délicates.

« Souvorotchka, mon âme, bonjour... Chez nous les outardes
« crient, les lièvres courent, les sansonets voltigent en l'air :
« j'en ai pris un dans son nid, je l'ai nourri en le laissant
« manger dans ma bouche, et il est revenu chez lui. Noisettes
« et noix ont déjà mûri dans les bois. Écris-moi souvent, si

« occupé que je sois, je lirai tes lettres. Demande à Dieu que « nous nous nous revoyions. Je t'écris avec une plume d'aigle; « j'en ai un qui vit avec moi et mange dans ma main. Te « souviens-tu de la dernière fois que nous nous sommes vus. « Depuis je n'ai plus dansé. Ici c'est à cheval que nous gam- « badons; nous jouons avec de grandes balles en fer, que tu « aurais de la peine à soulever avec tes petites mains et avec « des grains en plomb. S'il en tombe un dans l'œil, la tête « est perdue. Je voudrais t'envoyer des fleurs de champs; « elles sont très jolies, mais elles sécheraient en route. Adieu, « chère âme, ma sœur. Le Christ soit avec toi (1). »

Pour cette fille, pour cette *Souvorotchka* adorée, qu'il appelle fréquemment sa sœur, quand il ne lui décerne pas le titre de « comtesse des deux empires », il n'hésite pas un jour à risquer sa disgrâce. Il refuse de la laisser installer, son éducation finie, au palais impérial, où Catherine lui a réservé une chambre à côté de la sienne. On comprend ses motifs. Et, fièrement, il annonce à ses amis la résolution où il est de quitter le service pour sauver son honneur et celui de son enfant. La fin du règne le voit en effet éloigné de la cour, exilé presque, rendu étranger en tout cas aux choses de la guerre, dont les deux jeunes Zoubof s'occupent à sa place.

Grand capitaine à travers toutes ces bizarreries? On l'a affirmé. On a soutenu aussi le contraire. Quelques-unes des parties dont s'est composée la valeur des chefs dont il aimait lui-même à se proclamer l'émule, d'un Turenne ou d'un Laudon, lui ont certainement manqué. Langeron a noté dans ses Mémoires : « Ses adjudants, ses directeurs de chancellerie, « ses écrivains sont composés de tout ce qu'il y a de plus « infâme et de plus frippon en Russie. Il ne s'occupe jamais « ni des subsistances ni de l'ordre. » Faisant profession d'autre

(1) De Belgrade, 21 août 1789. Traduction du russe. Le français de Souvorof est habituellement à peu près inintelligible; témoin encore ce passage d'une lettre au comte Ribas : « Feldm. longtemps particulier d'un élan généralis. tout de suite borné à une barrière, point d'influence ailleurs; répartition des tr. — retourne au col de g... » Le traducteur russe de la correspondance du héros s'est tiré d'affaire en omettant ces lignes et d'autres semblables, sans autre observation.

part d'un mépris absolu pour les combinaisons et les manœuvres savantes, prenant volontiers la défense de la routine contre les conceptions plus modernes de ses rivaux, réduisant à peu près son art à une formule unique dont le sens est d'aller au plus droit du côté de l'ennemi et de foncer sur lui avec toute l'impétuosité dont on est capable, le vainqueur de Rymnik et de la Trebia semble s'être appliqué à faire ressortir lui-même la nature différente de son génie. Peut-être, il est vrai, n'en avait-il pas lui-même la conscience exacte. Il lui est arrivé d'écrire ces lignes :

« Jamais en retraite : le risque est insurmontable; la meilleure en est toujours à pleines jambes (1). »

Et c'est une retraite qui lui a fait inscrire au Livre d'or des grandes actions militaires la plus belle page de son histoire.

Commandant à des soldats d'une vigueur physique incomparable, d'une trempe d'esprit exceptionnelle, âmes d'enfants dans des enveloppes de fer, il s'entendit comme personne à faire valoir, à exalter cette double énergie et à en décupler l'élan. Dur, mais payant de sa personne, écrivant : « Il faut « exercer à tout temps, aussi l'hiver; cavalerie dans la boue, « marais, ravins, fossés, éminences, bas-fonds, même sur des « remparts de terre sabré (*sic*)! » sachant se mettre au niveau de ceux qu'il avait à entraîner, faisant servir ses excentricités même à échauffer leur imagination, il arrivait à faire corps pour ainsi dire avec les armées qu'il conduisait et à les convertir en de formidables machines de guerre mues par sa volonté et poussées en avant par son esprit qui était un esprit de feu. Il alla ainsi, bousculant Turcs et Polonais, troupes sans consistance qu'il affolait avec son initiative toujours prompte et hardie, qu'il désarmait avec son premier choc toujours poussé à fond. Il ne lui en fallut pas davantage encore pour triompher, en 1799, de l'impéritie de Scherer et de la mollesse de Macdonald. Tout se gâta quand, Masséna et Moreau survenant, il eut besoin pour leur tenir tête de ce talent de

(1) *Correspondance* publiée par Maslovski, p. 60.

manœuvrier qu'il avait volontiers plaisanté chez les généraux autrichiens pendant la seconde guerre turque. Enfermé dans la vallée de la Reuss, il s'en tira en imposant à ses hommes un effort qu'un autre n'aurait pu sans doute obtenir d'eux ; mais c'était fini de la marche en avant par la ligne droite et du foncement impétueux à tête baissée imitant la course du taureau. Le taureau avait été pris par les cornes.

La Russie n'en est pas moins légitimement fière d'avoir eu cet enfant, qui, lui, eut au plus haut degré la fierté de son pays et de sa race, et qui dut en partie ses succès à l'assurance conservée jusqu'au bout d'être le premier capitaine de l'Europe à la tête des premiers soldats du monde.

III

Il garda cette conviction même en présence de Bonaparte et des soldats de Marengo. Savait-il qu'à un moment le vainqueur de Marengo avait failli devenir son rival dans les rangs mêmes de cette armée russe placée par lui au-dessus de toutes les autres? Il s'en était fallu de peu, — s'il faut en croire du moins le récit du général Zaborovski, un des lieutenants de Patiomkine, envoyé en 1788 sur les bords de la Méditerranée. Un jeune officier d'artillerie sortant d'une école française, mais séjournant momentanément en Corse auprès de sa famille, s'y était présenté un jour au quartier général du corps expéditionnaire pour solliciter un engagement. Une question de grade, au sujet de laquelle le postulant se montra intraitable et que Zaborovski ne put résoudre à son gré, mit obstacle à l'enrôlement. Cet officier s'appelait Napoléon Buonaparte (1). La carrière de Napoléon en Russie! Quelle énigme redoutable! Quel horizon de rêve prodigieux et troublant, à faire reculer l'imagination la plus hardie!

(1) *Archive russe,* 1866, p. 1375.

A défaut d'une recrue d'un ordre aussi exceptionnel, parmi les officiers de fortune empruntés par elle aux armées étrangères, Catherine posséda plusieurs hommes de valeur qui lui rendirent de fort bons services, mais dont elle fit fort peu de cas, et un matamore prestigieux qui lui coûta gros et qu'elle estima à son prix de revient. Nous l'avons dit : elle affectionnait cette espèce aventurière avec laquelle elle se sentait un lien de parenté. Par son origine, sa carrière accidentée et un peu par son génie, le prince de Nassau-Siegen était bien de sa famille.

Un livre aimable récemment publié nous dispense de tenter une esquisse biographique du personnage, qui risquerait fort de déborder le cadre étroit de ce chapitre. Dernier *condottiere* de grande marque que l'Europe devait connaître, homme d'épée sans patrie, sans foyer et presque sans famille, le nom qu'il porte est sa première conquête. Emmanuel-Ignace, son aïeul, celui-là même que la princesse Palatine, duchesse d'Orléans, « l'implacable commère », représente dans ses lettres, rôdant à Paris, en quête d'un morceau de pain, avait épousé en 1711 Charlotte de Mailly-Nesle avec laquelle il fit, au rapport de Dangeau, assez triste ménage — jusqu'au point que la propre famille de la trop vagabonde beauté intervint pour la faire enfermer dans un couvent, en passant par la Bastille. La leste et déjà aventureuse princesse avait eu, on ne sait trop comment, un fils dont elle ne jugea à propos d'annoncer la naissance qu'après la mort de son époux. Le conseil aulique de Vienne refusa de ratifier cette tardive déclaration, et c'est ainsi que le futur amiral de Catherine eut pour père un bâtard. En 1756, le parlement de Paris rendit au jeune Othon, alors âgé de onze ans, le nom de ses ancêtres, mais ne put en faire autant pour leur patrimoine. Volontaire à quinze ans, le prince fit tout ce qu'il put pour réparer le dommage : il fut tour à tour lieutenant d'infanterie, capitaine de dragons, puis, brusquement, marin, accomplissant avec Bougainville le fameux tour du monde (1766-1769), et aussitôt après explorateur, essayant avec le chevalier d'Oraison de pénétrer dans

ce continent noir de l'Afrique, objet de nos jours de si ardentes entreprises. En 1779, on le retrouve colonel d'infanterie française pour risquer une tentative infructueuse sur Jersey. L'année d'après, il est au service de l'Espagne et marin derechef, pour commander sous Gibraltar des batteries flottantes insubmersibles et ininflammables, qui coulent à pic ou sautent en l'air. Chemin faisant, il a, paraît-il, séduit la reine de Taïti et combattu victorieusement un tigre. Il n'a pas encore rencontré la fortune. Le roi d'Espagne, il est vrai, lui a fait cadeau de trois millions en cargaisons de navires, sans compter la grandesse de première classe et le brevet de major général; mais les millions ont été pour ses créanciers. La fortune vient à lui à un moment et à un endroit où il l'attend le moins. A Spa, rendez-vous à la mode de l'Europe élégante, où il ne songe qu'à se divertir, elle se jette dans ses bras avec la princesse Sanguszko, née Charlotte Gozdzka, qui devient princesse de Nassau. Le voilà Polonais, riche aussi et possesseur d'une femme qui, ses domaines de Podolie et d'Ukraine à part, est un trésor — sinon de beauté, du moins de bonté, de tendresse et d'inépuisable dévouement. Il met largement le tout à contribution. Sans cesse en course d'un bout à l'autre de l'Europe, tantôt luttant avec les Czartoryski au sein d'une diétine polonaise, tantôt rivalisant de luxe avec les grands seigneurs autrichiens à Vienne, où on lui envoie un cheval de Varsovie, en le faisant voyager *en voiture,* il n'est presque jamais avec sa femme; il se contente de lui écrire pour la charger d'une foule de commissions fort onéreuses qu'elle exécute du mieux qu'elle peut. Mais cette vie errante ne suffit pas encore à sa dévorante activité, et comme, à un moment donné, il ne trouve nulle part à se battre, il change une fois encore de carrière. Il lui aurait manqué de ne pas être diplomate à une époque où les négociateurs improvisés de son espèce fourmillent dans les chancelleries. Le voici en Crimée auprès de Patiomkine, puis à Saint-Pétersbourg auprès de Catherine avec une mission confidentielle du cabinet français, dont M. de Ségur lui-même, le représentant officiel de ce cabinet, est quelque temps à

ignorer le secret. On se souvient encore à Versailles de Louis XV et de sa diplomatie à double tiroir. Il a tôt fait de conquérir les bonnes grâces de l'Impératrice et de son favori, et de les disposer l'une et l'autre à la conclusion d'un traité d'alliance. Mais Versailles se dérobe : on n'y songeait pas à aller si vite en besogne. On s'y inquiétait surtout de défendre les intérêts des malheureux Turcs auxquels la tsarine vient de mettre encore les armes à la main. Il s'en console en courant sous Otchakof pour y offrir ses services et combattre ces mêmes Turcs qu'il avait été chargé de protéger. Le voilà Russe, et cette fois il se trouve dans son élément. Avec des hommes comme ceux qu'il va commander et contre ceux qu'il va avoir devant lui il peut tout oser. Il ne s'en fera pas faute. L'amiral anglais Paul Jones a beau essayer de le convaincre qu'on n'affronte pas une bataille navale avec des bâtiments qui ne tiennent pas la mer, il lui prouve le contraire par la raison démonstrative : en quatre combats il attaque et détruit la flotte et la flottille du capitan-pacha, fait, au rapport de Langeron, plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats, brûle neuf gros vaisseaux de ligne, enlève le grand pavillon amiral, force le reste de la grande flotte à se sauver à Constantinople, le reste de la flottille à s'enfermer dans le port d'Otchakof, et a bien gagné le grade de vice-amiral que Catherine, reconnaissante, s'empresse de lui conférer. Mais la guerre de Suède, qui éclate peu après, l'appelle dans le Nord. Là il rencontre d'autres adversaires. Il commence par triompher encore; en deux rencontres avec la flotte ennemie, le 13 juin et le 14 août 1789, il remporte des avantages décisifs, quoique chèrement achetés. A ce moment il passe aux yeux de Catherine pour un demi-dieu et à ses propres yeux pour le plus grand homme de mer des temps passés, présents et futurs. Aussi sa confiance en lui-même et sa témérité naturelles, un instant réprimées par le contact qu'il vient de prendre avec ses adversaires nouveaux qui ne sont pas des Turcs, reprennent le dessus et ne connaissent plus de bornes. Ayant réussi à enfermer le roi de Suède lui-même dans la baie de Svenksund, il s'apprête à le

faire prisonnier, prépare un appartement à son bord pour le recevoir et décide d'attendre le jour anniversaire du couronnement de l'Impératrice pour mettre son dessein à exécution : flatterie fort en usage dans les guerres conduites par les généraux de Catherine et leur valant comme à elle d'assez fréquents mécomptes. Au jour fixé (12 juillet 1790), il donne le signal de l'attaque, et c'est un désastre épouvantable qu'il subit, perdant cinquante-trois vaisseaux, mille quatre cents canons, six mille prisonniers. Le lendemain, l'Allemand Sievers lui-même, homme de sang-froid et de réflexion, est disposé à le considérer comme « un traître et un coquin ». A Saint-Pétersbourg, Catherine est à peu près seule à prendre la défense du vaincu ; mais elle se hâte de faire la paix avec le vainqueur.

Les témoignages sont contradictoires au sujet de l'attitude prise, au milieu de cette épreuve, par l'infortuné amiral : les uns le représentant comme absolument décontenancé, les autres comme n'ayant rien perdu de sa jactance habituelle. Ce qui est certain, c'est que l'année d'après — détail passé sous silence par son plus récent biographe — il songe encore une fois à changer de nationalité. Le mois de juin 1791 voit arriver à Saint-Pétersbourg un émissaire des anciens Régents des Provinces-Unies, dépossédés par Guillaume V. Le chargé d'affaires français, Génet, s'abouche avec lui et lui demande « si, dans le cas où un général illustre, ennemi juré de la « maison d'Orange, protégé puissamment par la Russie, bien « vu par les cours de Vienne, de Paris et de Madrid, voulait « se charger de faire valoir l'intérêt de ses commettants, ses « pouvoirs lui permettent de lui offrir au nom des patriotes « de se mettre à leur tête, de renverser le trône que Guillaume « a élevé sur les ruines de la liberté batave et de prendre à « sa place le commandement suprême, mais légal, des forces « des sept provinces ». Le général illustre réunissant toutes les conditions indiquées, c'est évidemment Nassau, et Génet ne songe pas à moins qu'à engager de cette façon la Russie elle-même dans une coalition contre l'Angleterre et la Prusse : ce rêve de la diplomatie française. Nassau prend feu et flamme

pour le projet; il en entretient l'Impératrice; à en croire Génet, « il électrise de la manière la plus positive » Patiomkine, Bezborodko et Cobenzl, l'envoyé autrichien. La « marche rétrograde », comme dit Génet, de l'Angleterre et de la Prusse met les espérances communes à néant.

Pour utiliser de quelque façon son héros, Catherine l'envoie à Coblentz. Le voici au service des princes français et de l'émigration. Il y dévore les huit cent mille roubles qu'il tient de la générosité impériale et n'y brille pas autrement. Il fait la campagne de 1792 comme volontaire dans l'armée du roi de Prusse et n'a pas l'occasion d'y cueillir des lauriers. Sa carrière semble terminée. Quelques-uns de ceux qui l'ont approché attendent pourtant encore de lui quelque chose d'extraordinaire. En 1796, Langeron écrit : « Monsieur de Nassau ne « finira pas comme un autre; je ne sais où ni comment; mais « si c'est dans l'obscurité, il étonnera tous ceux qui le connais- « sent. » Il était dans sa destinée d'étonner ses contemporains. Retiré dans une terre de sa femme, en Podolie, y vivant péniblement des débris de trois ou quatre fortunes gaspillées, il s'y éteint en 1809, obscur en effet et oublié de tous, devenu étranger, comme le dit son biographe, aux grands événements qui bouleversent le monde et s'intéressant lui-même à peine aux causes pour lesquelles il avait combattu.

Type accompli d'une espèce disparue, *condottiere* sans peur ni reproche, il ne lui appartenait pas, comme tel, ni de vivre ni de mourir pour une cause quelconque. Comme capitaine, un contemporain, bon juge, appréciait ainsi ses mérites : « Né « avec le coup d'œil d'un général, il a peu de théorie, mais « son génie supplée à son peu d'instruction... Il ne pense jamais « à la retraite. S'il est vainqueur, sa victoire est complète; s'il « est vaincu, il est détruit. Il a le défaut d'aimer à s'entourer « d'aventuriers; la violence de son caractère lui permettant « rarement de mesurer ses expressions, un homme de nais- « sance et de cœur peut difficilement s'attacher à lui (1). »

(1) LANGERON.

Pourtant, au rapport de madame Vigée-Lebrun, qui le rencontre à Vienne, il a l'air « doux et timide comme une demoiselle qui sort du couvent ». Rien dans sa personne, quoiqu'il soit grand et bien fait, n'annonce le héros de tant d'aventures. Le champ de bataille le transfigure. Il a la bravoure héroïque, impétueuse et théâtrale de ses ancêtres historiques, les paladins du moyen âge. A Svenksund, il échappe par un miracle à la mort, « jouant, raconte un témoin, au ma-« tamore avec son uniforme blanc et son cordon bleu, criant, « s'agitant, un pistolet d'une main et une épée de l'autre, sur « sa chaloupe bariolée qui courait de rang en rang, conduite « par dix-huit rameurs également en blanc avec des plumets « et des ceintures orange ». Quelques semaines plus tard, sachant que la paix est signée, il s'obstine à vouloir venger son échec en courant sus aux Suédois. — « Je vois, dit alors le « roi de Suède, que j'ai fait la paix avec la Russie, mais pas « avec M. de Nassau. » L'année d'après, en rade de Cronstadt, il tire à boulets sur un bâtiment anglais qui ne lui rend pas « un salut assez profond », et amène le capitaine à se déclarer prisonnier de guerre (1).

Avec son imagination et son tempérament qui le portent à ne jamais douter de rien et à rêver toujours aux plus hautes destinées, sa vie est une longue déception, et il fait partager celle-ci à sa femme, dont le rêve est de s'asseoir à ses côtés, si ce n'est sur le trône de Pologne, du moins sur celui de la Courlande. Les airs de supériorité et l'humeur frondeuse qu'elle fait voir à Saint-Pétersbourg déplaisent à Catherine, qui l'accuse « de porter partout sa république avec elle ». Du moins la princesse a-t-elle la consolation de régner pendant deux ans à Paris, qui la met à la mode, tout en s'amusant de ses originalités et de ses prétentions.

Quoique né loin de la Russie, Nassau doit aux bizarreries de sa naissance et de sa carrière de ne pas passer pour un étranger aux yeux de Catherine. « J'espère, lui dit-elle, un an

(1) Depêche de Génet à Dumouriez, 25 juin 1792.

« après son arrivée, que vous voilà devenu tout à fait Russe. » Les temps ont bien changé depuis le jour où l'Allemand Bühren, qui plus tard seulement se fit appeler Biron, disait en présence de l'impératrice Anne aux plus hauts seigneurs de sa cour, les Galitzine et les Dolgorouki : « Vous autres, « Russes, vous avez toutes les audaces ! » Le Hessois Bauer passe pour avoir contribué dans une large part aux succès de Roumiantsof, comme le Livonien Michelsohn à ceux de Panine : ni l'un ni l'autre n'arrivent à se pousser très avant soit dans la hiérarchie militaire, soit dans la faveur de la souveraine. Ils sont des Allemands. Et puis il leur manque, pour faire oublier leur origine, autre chose, un art ou une faculté, qui, au goût de Catherine, l'emporte sur beaucoup d'autres, qui, chez Patiomkine, le grand metteur en scène des féeries impériales, est portée à un degré suprême et qui paraît aussi chez Nassau. C'est ce qui se fait voir surtout dans l'histoire de la marine russe pendant la durée du grand règne.

IV

Le 8 juin 1765, à bord d'un yacht qui l'a conduite à l'embouchure de la Newa, où elle se proposait d'inspecter sa flotte, voici ce que Catherine écrivait confidentiellement à son premier ministre Panine :

« Notre course a été si heureuse, que nous sommes arrivés « le lendemain de notre départ de Saint-Pétersbourg, à huit « heures du matin, à la vue de la flotte. Voilà ce que vous « direz à mon grand amiral, en l'assurant de ma tendresse. « Mais voici ce que vous garderez pour vous, et dont vous « n'aurez pas moins de déplaisir que moi : nous avons des « vaisseaux et du monde dessus à foison, mais nous n'avons « ni flotte ni mariniers. Au moment que j'ai arboré l'étendard « et que les vaisseaux passaient et rendaient le salut, deux

« ont pensé périr par la faute de leurs capitaines, qui don-
« nèrent l'un avec sa poupe au travers des cordages de l'autre
« à cent toises peut-être de mon yacht. Ils furent une bonne
« heure à débarrasser leurs bords et enfin y réussirent au grand
« détriment de leurs mâts et cordages. Puis l'amiral voulut
« qu'ils tinssent ligne, mais aucun vaisseau n'en put venir à
« bout, quoique le temps était fort beau. Enfin, à cinq heures
« de l'après-midi, on s'approcha de la côte pour le bombar-
« dement de la soi-disant ville ; on plaça un bateau à bombes
« devant, et lorsqu'on en voulut mettre un second, on ne
« parvint qu'avec peine à le trouver, personne ne tenant en
« ligne. On tira à boulets et à bombes sans qu'ils portassent
« au bout jusqu'à sept heures du soir, qu'enfin, ennuyée et
« ayant le tympan de l'oreille offensé de ce tintamarre aussi
« inutile que ridicule, je fis prier l'amiral de passer à mon
« bord, où je pris congé de lui, le priant de ne plus s'opiniâ-
« trer à brûler ce qui restait de cette ville, car on avait eu la
« précaution, avant que d'y tirer, d'attacher des traînées de
« poudre en divers endroits, qui ne manquèrent pas de faire
« leur effet mieux que les bombes et les boulets. Cette expé-
« dition à bouts de chandelles est aussi tout ce que nous avons
« vu. L'amiral lui-même était extrêmement penaud... Il faut
« avouer qu'ils ont l'air de la flotte pour la pêche des harengs
« qui part d'Hollande tous les ans, et non en vérité d'une
« flotte de guerre. »

Cette flotte était l'héritage légué l'année d'auparavant à ses successeurs par le grand amiral qu'Élisabeth s'était donné, que Pierre III avait fait descendre de son poste et que Catherine y avait fait remonter. Frère cadet du maréchal qui s'illustra aux côtés de Pierre Ier, le prince Michel Galitzine débuta sous l'impératrice Anne comme président du collège de la justice, alla ensuite en Perse comme ambassadeur, immortalisa sa mission dans les fastes de l'horticulture et de la gastronomie nationale en en rapportant l'arbre du pêcher, qu'il acclimata dans sa terre d'Ousskoïe, depuis résidence des comtes Tolstoï, et, comme récompense, fut placé à la tête de

l'amirauté. Parfait gentilhomme, honnête et loyal, il justifiait à d'autres égards un dicton populaire, qu'on ne saurait d'ailleurs sans injustice appliquer indistinctement à tous les membres de son illustre famille, et d'après lequel, à la naissance d'un des siens, la doyenne d'âge de la famille prenait l'enfant dans ses bras et lui tenait ce langage : « N'oublie jamais que « tu es prince Galitzine, sois bête, sois avare, habite Moscou « dans le voisinage de la Tverskaïa, et tu seras enterré au cou- « vent de Donskoï. »

Amené par sa mort, en 1764, à lui chercher un successeur, Catherine ne sut que faire tomber son choix sur un des frères Tchernichof, et les choses de la marine restèrent à peu près en l'état où il les avait laissées, jusqu'au moment où éclata la première guerre turque. Alors seulement, quatre années après l'expérience qu'elle en avait faite dans la rade de Cronstadt en passant sa flotte en revue, la souveraine s'avisa qu'elle avait besoin de marins pour commander ses vaisseaux ; et comme elle n'en trouvait pas en Russie, elle dut se résigner à en chercher ailleurs. Elle essaya bien de Spiridof. Parti de Cronstadt le 26 juillet 1769 avec une escadre de quinze bâtiments, celui-ci parvenait à la fin de décembre seulement à paraître en vue de Minorque, n'ayant plus avec lui que huit vaisseaux : les autres étaient restés en route. Désespérée, Catherine s'adressa à Londres : on lui envoya Elphinstone. Elle s'en montra ravie tout d'abord : « En voilà un qui saura surmonter tous les obstacles ! » Cela ne dura guère ; deux années plus tard, Sabatier mandait de Saint-Pétersbourg : « M. Elphinstone est « entièrement oublié, personne ne lui parle à la cour ; il se « présente vainement à l'antichambre de M. Panine... » Et deux semaines après : « M. Ivan Tchernichof vient d'écrire en « deux mots à Elphinstone que l'Impératrice n'avait plus « besoin de ses services. »

Pourquoi cette disgrâce ? Après avoir, avec Greigh et Dugdale, déterminé la destruction de la flotte turque dans la baie de Tchesmé, haut fait dont Alexis Orlof dut recueillir tout l'honneur, Elphinstone s'est avisé de transgresser, en une

autre circonstance, les ordres du favori, dont l'exécution eût compromis les fruits de cette victoire. Il n'a pas su aussi s'effacer à propos. Plus dociles et plus modestes, simples capitaines de vaisseau, d'ailleurs, et s'y résignant, Greigh et Dugdale demeurent à leurs postes. Le premier parvient même, avec le temps, au grade d'amiral. Mais le désir et l'espoir constant de Catherine sont de lui trouver un remplaçant dans les rangs de la jeune marine russe. Quand Tchitchagof, le père de l'amiral qui s'illustra sous les règnes suivants, a réussi à remporter sur les Suédois quelques modestes avantages, elle ne se possède pas de joie et d'orgueil. Le buste du héros prend place à Tsarskoïe dans la galerie des grands hommes, et Catherine tient à y inscrire des vers russes de sa façon, que Dierjavine a grand'peine à mettre d'accord avec les règles de la poétique. Lui-même est invité à faire devant la souveraine le récit de ses exploits. Il hésite, balbutie, prononce des phrases incohérentes, puis s'animant peu à peu, fait éclater sa voix, sacrant, jurant, employant les termes les plus grossiers de son vocabulaire de marin, jusqu'au moment où l'épouvante qu'il aperçoit sur le visage des assistants l'arrête bouche bée. Il tombe à genoux ; d'un geste, la souveraine le relève et le rassure : — « Continuez, je vous prie ; je ne comprends pas bien toutes « les expressions techniques que vous employez, mais votre « récit m'intéresse. »

Guère savant, mais navigateur hardi, vrai loup de mer, Tchitchagof a, dans une certaine mesure, de quoi justifier la faveur que lui témoigne Catherine. Et tout à fait justifiable, d'une manière générale, serait chez celle-ci le sentiment auquel elle obéit en lui accordant ses préférences, si elle s'y montrait conséquente. Mais la souveraine qui fit bon marché des services d'un Elphinstone, et méprisa ceux d'un Paul Jones, eut dans le rang de ses amiraux, à part Nassau, un étranger qu'elle favorisa de toutes les manières, et celui-là s'appelait Ribas.

A la date du 25 juin 1776, nous lisons dans une dépêche du marquis de Juigné adressée de Saint-Pétersbourg au comte

de Vergennes : « Il y a ici un jeune homme, M. Ribas, d'ori-
« gine espagnole... un bon sujet, qui a des talents, de l'hon-
« nêteté, et dont j'ai lieu d'être content... Il vient d'épouser
« une femme de chambre de l'Impératrice et sa favorite.
« Sa Majesté l'a dotée et marque à M. Ribas toute espèce de
« bontés. Elle désirerait même de lui accorder des distinc-
« tions, mais elle voudrait, vis-à-vis du public, avoir des
« titres qui justifiassent ces faveurs particulières, et il paraît
« qu'une recommandation de la part du roi d'Espagne serait
« du plus grand effet. »

Le marquis de Juigné avait ses raisons pour se dire content de ce jeune homme ; pour en dire du bien, il avait besoin de beaucoup d'indulgence. Né par aventure à Naples sous un nom de hasard (son père s'appelait, paraît-il, Boujon et était originaire de Barcelone), Joseph Ribas débuta dans la vie par quelques fredaines : vol de passeport et falsification de lettres de change, qui l'engagèrent à vouloir quitter l'Italie. Il en trouva le moyen en rencontrant Alexis Orlof à Livourne et en l'y aidant dans l'accomplissement d'une vilaine besogne, dont nous avons fait mention déjà et dont nous reparlerons encore : l'enlèvement de la fameuse princesse Tarakanof. Arrivé à Saint-Pétersbourg avec le grade de lieutenant de vaisseau, il faisait un second coup de maître en épousant une protégée de l'Impératrice, une fille naturelle de Betzki.

« Cette femme, dit Langeron à son sujet, jolie, spirituelle
« et intrigante, joignait l'insolence d'une parvenue de tous les
« pays à l'astuce ordinaire d'un courtisan. Elle vint à Paris
« avec la femme du prince Galitzine, depuis ambassadeur à
« Vienne... Cette princesse se lia avec mademoiselle Clairon,
« et c'est d'elle que madame Ribas a appris tous les vers de
« Voltaire, dont elle a la mémoire ornée. »

Les vers de Voltaire, complaisamment récités, d'autres complaisances plus intimes, firent d'elle la confidente préférée de Catherine et de son mari un grand personnage. Il dirigea le corps des cadets et l'éducation du jeune Bobrinski, le fils naturel de Catherine. Le journal de ce dernier, annoté par

Lechner, un de ses précepteurs, nous dit ce que fut cette éducation. Mademoiselle Davia, la sultane favorite de Bezborodko, la maîtresse intérimaire de Joseph Ribas, et aussi de son frère Emmanuel, y jouait un rôle considérable. L'élève partageait son temps entre le salon de cette dame et une loge maçonnique que Ribas avait établie dans sa maison. Cela n'empêcha pas l'Espagnol de commander en 1789 une flottille dans la mer Noire sous les ordres de Patiomkine. Il est vrai qu'entre temps il était devenu le proxénète habituel du favori. C'est à lui que le conquérant de la Tauride devait la connaissance de madame de Witt, « la belle Grecque », devenue plus tard comtesse Potocka. L'organisation matérielle du fameux voyage de Crimée fut aussi en partie l'œuvre de Ribas, qui avait l'imagination féconde et l'esprit rempli de ressources.

« Ce Ribas, dit encore de lui Langeron, était un homme « extraordinaire et doué des plus rares talents. A force d'esprit « il s'était fait bon général, excellent négociateur et même « honnête homme. »

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette dernière appréciation. La carrière de l'homme auquel elle s'appliquait accentue d'un trait vigoureux tout un côté de la physionomie de Catherine que nous aurons à mettre en lumière. La femme qui eut un Orlof à ses côtés au moment où elle montait sur le trône et un Zoubof auprès de son lit de mort, devait avoir un Ribas dans son entourage. Elle devait aussi arriver à en faire un homme presque utile.

CHAPITRE III

LES COLLABORATEURS PRÉFÉRÉS. — LES ORLOF. PATIOMKINE. — LES ZOUBOF (1).

I. La légende et l'histoire. — La race d'Ivan Ariol. — L'aigle et ses petits. — Les cinq frères. — Le favori. — Les ambitions de Grégoire Orlof. — Le projet de mariage avec Catherine. — L'époux d'Élisabeth. — Vorontsof et Razoumovski. — « Madame Orlof ne sera pas Impératrice de Russie. » — II. Le désenchantement. — Le réveil. — Grégoire Orlof à Moscou. — La disgrâce de Vassiltchikof. — III. Situation nouvelle. — Les sommets et les bas-fonds. — A Tsarskoïe et à Gatchina. — La princesse de Darmstadt. — Le *bourlaque*. — Un nouveau rival. — Patiomkine. — IV. La rupture définitive. — Un épisode imprévu. — Idylle et tragédie. — Mademoiselle Zinovief. — Le mariage. — La folie et la mort. — V. Alexis Orlof. — La victoire de Tchesmé. — Le maître de la Russie. — Grandeur et déchéance. — La lutte avec Patiomkine. — La retraite. — Derrière le cercueil de Pierre III.

LES ORLOF.

I

On peut passer en revue, comme nous venons de le faire, les hommes de métier, hommes d'État et hommes de guerre dont Catherine s'est servie pour accomplir son œuvre, sans arriver, nos lecteurs ont pu s'en apercevoir, non seulement à

(1) *Archive du prince Vorontsof*, VIII et XIII; Arneth, *Maria-Theresia und Joseph II;* Bantich-Kamienski, *Dictionnaire biographique;* Bernhardi, *Vermischte Schriften;* Bilbassof, *Histoire de Catherine; Biographies d'Alexis Orlof* (Antiquité russe, XII); *de Patiomkine* (Antiquité russe, XII, XIII); *de Platon Zoubof* (Antiquité russe, XVI, XVII); Blum, *Biographie de Sievers;* Brückner, *Biographie de Patiomkine,* Pétersbourg, 1891; Chtcherbatof, *Sur la corruption des mœurs en Russie; Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères de France: *Correspondance générale de Catherine* (Recueil de la Société d'histoire russe, I, IX, X, XIII, XVII); *Correspondance de Catherine avec Grimm* (« Recueil de la Société d'histoire russe », XIII, XXXIII, XLIV); *avec Zimmermann* (*Marcard*); *avec Patiomkine* (Antiquité russe, XVI, Archive russe, 1878, et Recueil de la Société d'histoire

pénétrer très avant dans l'intimité de la grande souveraine, mais à effleurer même quelques-uns des épisodes les plus marquants de sa vie et de son règne. Histoire intime et histoire politique de ce règne extraordinaire sont étroitement liées à celle d'une suite de phénomènes passionnels, dont nous avons donné déjà ailleurs un aperçu, mais sur lesquels nous devons revenir avec quelque détail, quoique toujours avec réserve, sous peine de laisser incomplète, incomprise et incompréhensible l'évocation que nous essayons. Nous l'avons dit, de 1762 à 1796, le favoritisme a été en Russie autre chose qu'un coin de la vie privée d'une souveraine autocratiquement privilégiée pour donner carrière à ses fantaisies : il a joué le rôle d'une institution d'État. Et c'est pourquoi ce chapitre, en tête duquel nous avons inscrit trois noms choisis dans une longue liste, est, indépendamment de toute préoccupation d'intérêt romanesque, historiquement et scientifiquement, un chapitre esssentiel de ce livre. L'existence tout entière non pas seulement d'une femme exceptionnelle, mais, pendant l'espace de trente-quatre années, d'un grand peuple confondu dans une même destinée, tient pour une bonne part dans le rapprochement de ces trois noms : la faveur des Orlof marquant le début, l'aurore radieuse du grand règne, celle de Patiomkine son éblouissante apogée et celle de Zoubof enfin son déclin tristement obscurci.

russe, XXVII et XLII); *Correspondances politiques* dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », XIX et XLVI, et dans l' « Archive russe », 1873; *Correspondance de Bezborodko avec Vorontsof* (Archives Vorontsof, XIII, et Archive russe, 1875); Chrapowicki, *Journal;* Diderot, *Œuvres,* III; *Documents divers* dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », II, VII, XLII, dans l' « Archive russe », 1865, 1869, 1873, 1876, 1879, 1886; dans les *Lectures* (Tchtenia), 1863; Karnovitch, *Les grandes fortunes particulières en Russie,* Pétersbourg, 1885; Kleinschmidt, *Russlands Geschichte;* Kobeko, *Biographie du Tsarevitch Paul;* Harris, *Diaries;* Hodnief, *Histoire de la Société d'économie politique de Saint-Pétersbourg;* de Ligne, *Œuvres choisies; Mémoires de Garnovski* (Antiquité russe, XVI); *de Dierjavine* (*Œuvres,* III); *de la comtesse Bloudof* (l'Aurore, 1872); *de Vorontsof* (Archive russe, 1876); *de Palero* (Recueil de la Société d'histoire russe, XXVI); *de Thiébaut; de Méhée de la Touche; de Miertvago; de Chichkof; de Porochine; de Ségur; de madame Vigée-Lebrun; de Stedingk; de Langeron* (inédits); *de Bolotof; de Weickardt; Notes de Mamonof sur Castera* (Archive russe, 1877); Saint-Jean, *Biographie de Patiomkine;* Samoilof, *Biographie de Patiomkine;* Vassiltchikof, *La famille Razoumovski.*

Les Orlof sont, s'il faut en croire les héraldistes, de noblesse et d'illustration récente. Un Orlof parait bien en 1611 sous les murs de Novgorod, combattant les Suédois; mais cette ancienne lignée passe pour avoir disparu. La nouvelle a pour ancêtre un simple soldat compromis, en 1689, dans le procès des Strelitz. Son courage et sa vigueur lui ont fait donner par ses camarades le surnom d'aigle (*ariol*). Condamné à mort et amené sur le lieu de l'exécution, il repousse tranquillement du pied la tête sanglante d'un compagnon qui a précédé la sienne sur le billot et qui gêne son passage. Le mouvement est observé par le tsar, qui admire et fait grâce. Telle du moins est la légende. Élevé au grade d'officier et anobli, Ivan Ariol, et par corruption Orlof, est le père d'un général-major et d'un gouverneur de Novgorod, Grégoire Ivanovitch, qui, épousant à cinquante-trois ans une demoiselle noble du nom de Zinovief, en a neuf fils, dont cinq survivent : ce sont les cinq Orlof compagnons de Catherine.

La race est forte, on le voit, d'héroïque envergure. D'après le prince Chtcherbatof, auteur d'un livre curieux sur la corruption des mœurs en Russie, un seul contemporain l'emporte sur les cinq frères en élévation de taille et force musculaire : Svanovits, le gouverneur de Cronstadt, soupçonné d'avoir pris une part active à la mort de Pierre III. L'aîné, Ivan, a près de trente ans au moment du coup d'État qui rend Catherine Impératrice. Il y prend part comme sous-officier dans un régiment de gardes, devient comte et sénateur avec un traitement d'environ cent mille roubles par an, et, satisfait, se refuse obstinément à toute autre promotion. « C'est un personnage, « écrit Sabatier en 1772; il n'a voulu ni grades ni cordons, et, « malgré cela, il jouit d'une grande considération. Il a la di- « rection des affaires de l'Archipel; il est le point central de « l'espionnage dans les gardes... il a une grande influence « dans le Sénat... On dit que sous un extérieur des plus gros- « siers il est très fin, et, malgré sa crasse ignorance, assez « propre à l'existence politique... Pendant l'absence du favori « il a logé dans l'appartement que celui-ci occupe au palais. »

Parmi les cadets, Théodore et Vladimir n'occupent que des situations subalternes, le premier comme aide de camp de son frère Alexis pendant la première guerre turque, le second comme sous-directeur de l'Académie des sciences. Les premiers rôles échoient en partage à Grégoire et à Alexis.

Le 9 octobre 1762, le baron de Breteuil mande de Saint-Pétersbourg au duc de Choiseul :

« Je ne sais, Monseigneur, à quoi aboutira la correspon-
« dance que la Tsarine entretient avec M. Poniatowski, mais
« il ne paraît plus douteux qu'elle lui a donné un successeur
« dans la personne de M. Orlof qu'elle a déclaré comte le jour
« de son couronnement... C'est un fort bel homme. Il était
« amoureux de la Tsarine depuis plusieurs années, et je me
« souviens qu'un jour elle me le montra comme un personnage
« ridicule et me conta l'extravagance de ses sentiments. Mais
« il a mérité depuis qu'elle le traitât plus sérieusement. C'est,
« au reste, dit-on, une bien grande bête. Comme il ne parle
« que le russe, il ne me sera pas sitôt aisé d'en juger. Cet attribut
« de bêtise est assez commun à ce qui entoure aujourd'hui la
« Tsarine, et, quoiqu'elle paraisse s'en accommoder fort, je ne
« puis me persuader qu'elle n'élague la plupart de ceux qui
« composent sa société. Elle n'a vécu jusqu'ici qu'avec les
« conjurés qui, à M. Panin et au hetman (Razoumovski) près,
« sont tous de pauvres diables, qui étaient lieutenants ou
« capitaines et en général mauvais sujets habitant tous les
« tripots de la ville... »

On connaît l'anecdote rapportée par le même correspondant pour caractériser le ton de grossièreté et la licence de propos que tolère à cette époque au milieu de son entourage la future Sémiramis. Grégoire Orlof, le nouveau favori, y vantant un jour le prestige personnel dont il jouit parmi les gardes, s'avise de déclarer au nez de la souveraine qu'il ne lui faudrait pas plus d'un mois pour la jeter à bas de son trône.

— Cela se peut, mon ami, réplique Razoumovski, mais nous t'aurions fait pendre avant huit jours.

N'oublions pas que nous sommes au lendemain du coup

d'État, et que la scène a lieu entre complices et compagnons d'aventure, ayant gardé encore les habitudes contractées au cours des épreuves qu'ils viennent de traverser ensemble. Avec le temps, Catherine mettra ordre à cela. Orlof a d'ailleurs d'autres raisons encore pour ne pas mesurer ses paroles, et ce n'est plus la succession de Poniatowski que le bel officier, âgé de vingt-deux ans à peine et possesseur de la plus jolie figure d'homme qu'on ait jamais admiré en Russie, est sur le point de recueillir quand le baron de Breteuil en vient à se préoccuper de sa rapide élévation. A cette date il a en vue un bien autre héritage. Ambitieux, au vrai sens du mot, cet enfant gâté de la fortune ne l'est pas et ne le sera jamais. Catherine incline même à penser qu'il ne l'est pas assez. Il a pris part au coup d'État par esprit d'aventure et aussi par l'effet du penchant instinctif poussant l'homme le moins aventureux à prendre fait et cause pour la femme aimée. Il a servi une maîtresse. Mais c'est une nature simple, et très simplement aussi il a conçu le dénouement du roman dont il lui est arrivé de devenir le héros. Que ferait une femme du peuple d'un homme du peuple comme elle qui aurait réussi à l'élever au rang de grande dame? Elle épouserait évidemment l'auteur de sa fortune. Pourquoi Catherine n'en ferait-elle pas autant? Le beau Grégoire n'y aperçoit aucun inconvénient. Catherine, elle, en aperçoit beaucoup. Pourtant on la sent, elle si décidée habituellement et si résolue, on la voit, en présence de ce problème où s'agite à nouveau sa destinée, hésitante et incertaine, n'osant faire entendre au charmant amoureux le langage de la raison, répugnant à l'écouter elle-même, presque entraînée, un instant, à se laisser aller sur la pente où la poussent d'impérieuses sollicitations mêlées à de tendres caresses.

A aucun autre tournant de sa prodigieuse carrière son caractère et sa destinée n'apparaissent sous un jour plus curieux.

C'est d'abord, quoi qu'en dise et pense Razoumovski, qu'elle a peur de l'homme inévitablement associé à sa grandeur nouvelle et de ses quatre frères. Ils sont là, sur les marches de son trône, la main dans la main, « n'ayant qu'un cœur et

qu'une tête », ainsi que l'observe Sabatier, et prêts à tout entreprendre, elle le sait par expérience. Et puis, il lui en coûte d'être raisonnable : elle est passionnément éprise. Au mois de février suivant elle est à Moscou pour les fêtes de son couronnement; le projet de mariage, vigoureusement poussé depuis plusieurs mois, est à la veille d'aboutir, et le baron de Breteuil écrit :

« Il y a quelques jours, l'on représentait une tragédie russe « à la cour, où ce favori (Grégoire Orlof) jouait très gauche- « ment le principal rôle. Cette princesse était cependant si « charmée des grâces de l'acteur qu'elle m'appela plusieurs « fois pour m'en parler et me demander comment je le trou- « vais. Elle ne s'en tint pas là avec le comte de Mercy (l'am- « bassadeur d'Autriche) qui était assis à côté d'elle. Elle se « récriait dix fois par scène en lui adressant la parole sur la « noblesse et la beauté d'Orlof... »

Bientôt le conseil de l'Empire est saisi de la grave et redoutable question. Évidemment ce n'est qu'une formalité. Les conseillers se taisent. Panine seul fait exception. Son tour de parole venu, il dit simplement : « L'Impératrice peut faire ce « qu'elle veut, mais madame Orlof ne sera jamais Impéra- « trice de Russie. » En prononçant ces mots, il se redresse de toute sa hauteur en s'appuyant contre le mur auquel est adossé son fauteuil, dans une attitude de défi. Sa perruque poudrée venant dans ce moment à effleurer une tenture, y laisse, raconte-t-on, une tache blanche que ses collègues remarquent et à laquelle ils font mine par la suite de frotter leurs têtes pour se donner, disent-ils, du courage. Le talisman n'y suffit guère. A en croire la princesse Dachkof, son oncle le comte Vorontsof, pressenti par Bestoujef au sujet de l'union projetée, repousse bien l'ouverture en demandant comment il a pu en mériter l'affront. Mais, d'après d'autres indications, l'intervention du vieux chancelier dans cette affaire épineuse, à supposer qu'elle ait eu lieu, semble, ainsi que nous allons le voir, s'être produite dans un sens tout opposé. Quant à Bestoujef, il est tout dévoué au projet en cause : c'est la dernière chance

qu'il a aperçue de restaurer son omnipotence d'autrefois.

Catherine en arrive ainsi à discuter non plus le projet en lui-même, mais les moyens de l'exécuter. Et l'expérience de Bestoujef comme son esprit de ressources s'offrent à propos en ce moment pour servir les intérêts du favori. La souveraine se montre-t-elle effrayée de la nouveauté de la situation qu'il s'agit de créer, l'ancien premier ministre d'Élisabeth est là pour indiquer un *précédent :* la défunte Impératrice n'a-t-elle pas épousé Razoumovski? Celui-ci est en possession, dit-on, de documents les plus authentiques établissant la réalité de cette union clandestine. Il suffirait de rendre public ce qui a été caché jusqu'à présent, en mettant les documents au jour. Mais pour cela le concours de Razoumovski lui-même est nécessaire. Et c'est précisément Vorontsof qui prend sur lui de l'obtenir. Le récit de l'entrevue a été publié par un neveu de l'ex-chanteur de la chapelle impériale, vieilli alors avant l'âge, — il vient seulement de dépasser la cinquantaine, — et cherchant le repos après sa vertigineuse carrière; adonné à la dévotion et vivant dans une retraite absolue. Vorontsof le trouve au coin de son feu, lisant la Bible dans l'édition de Kief nouvellement publiée. En un discours savamment préparé, il lui expose l'objet de sa démarche. C'est un service que l'on réclame de lui, et l'on entend le payer magnifiquement : en reconnaissant officiellement en lui l'époux de sa tante et bienfaitrice, Catherine se propose de l'élever au rang d'Altesse Impériale avec tous les honneurs et prérogatives attachés à ce titre. Un projet d'oukase en ce sens a été préparé déjà. Razoumovski écoute sans mot dire, déconcertant peu à peu son visiteur par son silence et la fixité de son regard, un regard voilé et doux, où perce une insondable tristesse. Il demande à voir le projet d'oukase, le lit attentivement, puis se levant enfin, mais toujours muet, il traverse à pas lents la vaste pièce où l'entrevue a lieu et s'arrête à l'extrémité opposée devant un vieux bahut en chêne. Un coffret en ébène aux incrustations de nacre et d'argent s'y trouve posé. Lentement, il prend une clef dans le meuble, ouvre le coffret, presse un ressort : un rouleau de

parchemins recouvert d'une bande de satin rose dont la couleur a pâli s'y trouve déposé. Il replace soigneusement l'enveloppe fanée dans sa cachette, referme le meuble et revient auprès de la cheminée avec le rouleau dont il se met à examiner le contenu. Une à une les larges feuilles, alourdies de grands sceaux en cire rouge, passent sous ses doigts en bruissant dans le grand silence que Vorontsof n'ose interrompre. Quand il a fini, il remet en ordre le rouleau défait, y applique ses lèvres, et se tournant vers l'angle de la pièce où, suivant l'usage conservé jusqu'à présent dans les demeures orthodoxes, une lampe toujours allumée brille devant l'icone doré aux traits hiératiques, il semble adresser de ce côté une invocation éloquente. Ses yeux paraissent à ce moment mouillés de larmes; il tremble et s'agite un instant, comme en proie à une lutte intérieure; puis, comme un homme qui prend son parti, il fait le signe de la croix et, d'un geste rapide, jette au feu le rouleau mystérieux. Un soupir — de soulagement ou de regret — et, se laissant retomber lourdement dans son fauteuil, il regarde la flamme faire son œuvre, consumant le fragile monument d'un passé dont il ne restera plus rien. Quand tout a disparu, il ouvre enfin la bouche :

— Je n'ai jamais été que le plus humble esclave de Sa Majesté l'Impératrice Élisabeth. Je ne demande qu'à être le très humble serviteur de l'Impératrice régnante. Priez-la de me garder sa bienveillance.

Le *précédent* n'existe plus. Bestoujef cependant n'abandonne pas encore la partie. Sur son initiative, une pétition circule, demandant à l'Impératrice de se remarier pour assurer l'hérédité du trône; invoquant l'inquiétude où la santé fragile de Paul met les sujets soucieux de l'avenir de l'empire. Un certain nombre d'évêques et quelques sénateurs y apposent leurs signatures. Mais à ce moment éclate la conjuration de Hitrovo et de ses amis dirigée contre les Orlof et leurs visées ambitieuses (1); des troubles se produisent à Moscou; le portrait de l'Impéra-

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice,* p. 323.

trice suspendu à un arc de triomphe est arraché en plein jour; une agitation menaçante paraît jusque dans les régiments de la garde que le favori et ses frères voient leur échapper. Ils s'effrayent et sont les premiers à abandonner le trop audacieux projet.

Catherine ne les engage assurément pas à y persister. Au fond elle en sait gré à Razoumovski de sa discrétion, et le vieux courtisan l'a sans doute deviné. Mais, heureux pour elle, le dénouement de l'aventure ne fait pas seulement perdre au favori l'illusion d'un beau rêve; une autre ambition, qu'il pouvait plus légitimement se flatter de réaliser, se trouve compromise à ce moment, et par le contre-coup du même échec. Quelques mois plus tôt, tout en se remuant au profit de la combinaison matrimoniale maintenant avortée, Bestoujef s'était fait auprès du comte de Mercy l'instrument d'une autre négociation délicate : avant qu'il devînt le mari d'une Impératrice, il s'agissait de faire du bel Orlof un prince du Saint-Empire. L'envoyé de Vienne se récriait tout d'abord : le moment était mal choisi pour réclamer de sa cour une semblable faveur, alors que la Russie venait d'abandonner l'Autriche sur le champ de bataille, la laissant seule aux prises avec la Prusse. Mais Catherine elle-même était intervenue, d'une façon détournée d'abord et à demi-mots équivoques, puis finissant par se découvrir entièrement : elle voulait que le comte Orlof fût prince et saurait se montrer reconnaissante. Et, Mercy insistant pour obtenir une indication sur l'étendue de cette reconnaissance, elle s'était fâchée : — Oserait-on à Vienne douter de sa parole? On n'osa pas, et le diplôme fut expédié. La dignité conférée au protégé de la Tsarine y était justifiée par l'ancienneté et l'illustration de sa famille; quant aux mérites personnels du bénéficiaire, le document s'en rapportait aux temps futurs pour les mettre convenablement en lumière.

Le trait pouvait paraître ironique, mais l'élévation du nouveau prince devait subir un plus grave accroc. Au moment où le diplôme parvient aux mains de Mercy, la crise dont nous venons d'indiquer les péripéties se prolongeant encore, l'am-

bassadeur ne se soucie pas d'endosser la responsabilité de ce nouveau coup de théâtre. Il remet le document aux mains de Bestoujef, en lui disant d'en faire l'usage qu'il voudra. Sa cour a eu la main forcée, et il lui paraît utile qu'on s'en aperçoive. Bestoujef est enchanté : cette fois Catherine et son favori sauront ce qu'ils lui doivent. Il court chez l'Impératrice, mais il revient penaud : Catherine ne veut pas entendre parler de proclamer en ce moment le principat de son favori ; il risquerait d'être écharpé et elle d'avoir à faire face à une émeute ! Il faut qu'il attende, un an, *dix ans* peut-être. Et l'incident est clos : Mercy n'obtient que des remerciements embarrassés et de vagues promesses, et le bel Orlof est prince sans l'être. Il est vrai qu'il n'a pas l'air d'y tenir.

Il prend d'une autre façon sa revanche. A la date du 25 novembre 1764, le chargé d'affaires français, Béranger, mande de Saint-Pétersbourg :

« Plus j'observe de près M. Orlof, plus je crois voir qu'il ne « lui manque que le nom d'empereur... Il est d'une aisance « avec l'Impératrice qui frappe tout le monde et que les « Russes disent inconnue dans tous les pays depuis la fon- « dation de la monarchie. Supérieur à toute espèce d'éti- « quette, il prend publiquement avec sa souveraine des libertés « que dans un monde poli une maîtresse qui se respecte ne « permet point à son amant. »

L'attitude apparente de Catherine vis-à-vis de cet amant est celle, en effet, d'une maîtresse docile à tous ses caprices, soumise et craintive à l'excès. Elle écrit à madame Geoffrin :

« Lorsque Votre dernière lettre est arrivée, le comte Orlof « était dans ma chambre. Il y a un article dans cette lettre « où vous me supposez de l'activité, parce que je travaille « aux lois et que je fais de la tapisserie. Lui qui est un pares- « seux de profession, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit et de « talents naturellement, s'est écrié : Cela est vrai ! Et voilà « la première fois que j'ai entendu une louange de sa bouche. « Et c'est à vous, Madame, que je la dois. »

Elle tolère jusqu'aux infidélités très nombreuses dont il se

rend coupable et qu'elle ne permettra à aucun de ses successeurs. Elle le laisse s'absenter pendant des semaines entières. Si elle ose lui faire un reproche, c'est plutôt de cette indolence voluptueuse, dans laquelle il se plaît et s'oublie. Elle a beau être ambitieuse pour lui, le pousser de grade en grade dans la hiérarchie officielle, lui faire violence en quelque sorte pour l'engager à sortir de sa torpeur et à faire quelque figure dans l'État. Il est directeur du corps des ingénieurs, chef des chevaliers-gardes, général en chef et grand maître de l'artillerie, président du bureau de colonisation étrangère, directeur général des fortifications. Il n'a cure de rien diriger ni d'exercer un commandement quelconque. Recevant près de deux millions de roubles par an pour les améliorations à introduire dans un des services sur lesquels il est censé avoir la haute main, celui de l'artillerie, il en laisse gaspiller la moitié et remet le surplus à Catherine, qui y trouve de quoi entretenir son goût personnel pour la bâtisse. Elle fait construire pour son favori le fameux palais de marbre, au frontispice duquel elle a le courage de mettre cette inscription :

Élevé par l'amitié reconnaissante.

Reconnaissante, elle l'est avec profusion. Logé, nourri, défrayé de toutes ses dépenses, le favori reçoit 10,000 roubles (50,000 francs) par mois pour son argent de poche et des paysans par dizaines de mille, des terres par lieues carrées, des palais, des châteaux, celui de Ropcha entre autres, de sinistre mémoire. Il reçoit le portrait de la souveraine, dans un médaillon en forme de cœur orné de diamants, avec le droit, qu'il ne partage alors avec personne, de le porter à la boutonnière de son habit. Tout cela ne suffit pas à lui faire secouer sa paresse et son inertie. Il trouve apparemment qu'il s'est assez remué pour parvenir et faire parvenir sa bienfaitrice à la place qu'ils occupent tous les deux. Appelé par le vœu unanime de la Commission législative à présider ses séances, il refuse. Une seule fois son âme ensommeillée et son corps d'athlète engourdi paraissent comme remués à nouveau par

le frisson des anciennes heures de combat. Assistant au conseil, il prend la parole pour s'élever avec violence contre le projet mis en avant par Catherine de soutenir en Pologne la candidature de Poniatowski — l'amant évincé par lui. En fait d'arguments, pourtant, il ne trouve que des injures grossières, et ce n'est qu'un éclair. Sur un mot de doux reproche que lui adresse Catherine, il s'arrête, retire ce qu'il a dit et accuse Bestoujef de l'avoir mal conseillé.

II

Et peu à peu la tendresse de Catherine, l'intérêt passionné qu'elle a paru si longtemps attacher à chaque parole et à chaque geste du jeune homme subissent d'inévitables atteintes. Sa pensée et son cœur vont se détachant graduellement de cette nullité désespérante, dont elle finit par sentir le vide. Il s'en aperçoit; il voit qu'elle lui échappe; il a de son côté le sentiment d'un gouffre creusé devant ses pieds, et soudain un revirement se produit en lui : il se retrouve, se ressaisit, redevient en une heure celui qu'il a été au jour des grandes épreuves, et, du coup, le réveil est complet. Le 2 octobre 1771, il part pour Moscou, chargé d'une mission, qui, pour tout de bon cette fois, et non plus dans l'imagination complaisante de Catherine, en fait un héros et le sauveur de son pays. La peste, qui depuis deux mois sévit dans la seconde capitale de l'empire, y a fait éclater des désordres effroyables. Les autorités locales ont presque abdiqué devant l'émeute. Le gouverneur a fui. Le chef du clergé a été massacré par la populace. Il s'agit de rétablir l'ordre et d'arrêter la marche terrifiante du fléau. Grégoire Orlof s'en charge, et Catherine le laisse partir. N'a-t-elle pas souci de l'envoyer à la mort? Ou la gloire qu'elle espère lui voir acquérir la rend-elle insensible à toute autre considération? Qui oserait le deviner? Même observé ailleurs

que dans le pâle et terne miroir où se reflètent pour l'historien à la distance d'un siècle ses sentiments et ses passions, le cœur féminin a des profondeurs si insondables! La faveur naissante d'un rival obscur qui s'est appelé Wysocki et n'a fait que passer dans le ciel éblouissant où l'astre du bel Orlof allait retrouver toute sa splendeur semble bien contemporaine de cet épisode. Qui sait? Si Orlof ne réussissait pas...

Mais il réussit. A force de courage indomptable et de sauvage énergie, il muselle le monstre populaire et semble commander à la nature elle-même. Les progrès du mal sont enrayés. Quand il revient, il a reconquis Catherine. Il est à nouveau pour elle l'homme sans pareil, « celui qui ressemble « aux anciens Romains du beau temps de la République », ainsi qu'elle l'écrivait naguère à Voltaire. A Tsarskoïe, sur la route de Gatchina, un arc de triomphe en marbre rappelle aujourd'hui encore, quoique un peu délabré, la gloire de ce retour. Sur une médaille frappée à la même occasion le portrait du favori accompagne la figure de Curtius, avec cette légende : « La Russie a aussi de tels fils. » — Catherine avait voulu qu'on gravât : « un tel fils », au singulier. Ce fut Orlorf qui réclama l'autre version, plus modeste. Pourtant cette même époque le fait apparaître sous un aspect inattendu et fort étranger à toute préoccupation de modestie. Un démon inconnu jusqu'à présent, un démon d'orgueil démesuré et de présomption folle semble au contraire s'être emparé de lui. Croit-il au besoin d'éblouir encore et toujours celle dont il a failli perdre l'affection? Où n'est-ce pas plutôt le commencement du détraquement cérébral auquel, dix ans plus tard, aboutira son étonnante fortune? Quelques mois après son retour triomphal, il repart pour Fokchany, comme négociateur du traité de paix conquis par les victoires de Roumiantsof. Un train de souverain l'accompagne, et Catherine écrit à madame de Bielke :

« Mes anges de paix, je pense, se trouvent présentement en « présence et face à face avec ces vilains barbus turcs. Le « comte Orlof, qui sans exagération est le plus bel homme de

« son temps, doit paraître réellement un ange vis-à-vis de ces « rustres-là ; sa suite est brillante et choisie,... je veux parier « cependant que sa personne écrase tout ce qui l'entoure. « C'est un si singulier personnage que cet ambassadeur-là ; la « nature a été si extraordinairement libérale vis-à-vis de lui « du côté de la figure, de l'esprit, du cœur et de l'âme!... »

Un singulier ambassadeur, en effet. A peine arrivé au rendez-vous qui a été assigné aux plénipotentiaires turcs, il y met tout sens dessus dessous. Pour commencer, il ne songe pas du tout à faire la besogne dont on l'a chargé, c'est-à-dire la paix. Il rêve plutôt de recommencer la guerre et d'éclipser les exploits de Roumiantsof avec l'aide du général Bauer dont il s'assure le concours. Il réclame le commandement de l'armée, et, en pleine séance du congrès, devant les plénipotentiaires réunis, se prenant de querelle avec Roumianstof, il annonce à celui-ci qu'il le fera pendre. Il ne tient aucun compte des instructions que lui envoie Panine, médite un coup de main sur Constantinople, puis, brusquement, rompt les négociations et se retire à Jassy, où il passe son temps à donner des fêtes splendides et à faire parade d'un costume couvert de diamants pour la valeur d'un million de roubles que Catherine lui a envoyé.

Un avis que lui adresse de Saint-Pétersbourg une main amie le surprend au milieu de ces divertissements. Il apprend qu'à ce jeu de fou auquel il s'amuse depuis quelque semaines, il a joué sa situation et qu'il l'a perdue. En le laissant une fois encore s'éloigner d'elle, Catherine avait sa raison qu'il ne soupçonnait pas et dont elle-même peut-être n'était pas entièrement consciente. Mais elle se doutait bien que cette fois ce n'était ni la gloire de son favori ni l'intérêt de son empire qui se trouvaient en cause, et, au moment où, écrivant à madame de Bielke, elle vantait si fort les mérites et les charmes du personnage, elle s'occupait de lui donner un successeur. Le départ du favori avait eu lieu le 18/29 août 1772, et deux semaines plus tard Vassiltchikof était installé au palais impérial dans l'appartement spécial des élus.

On imagine l'effet produit par la désastreuse nouvelle, l'effarement du principal intéressé, la consternation de son entourage, la fête interrompue, puis le saut rapide dans une *kibitka* et la course éperdue à travers l'immensité. Ventre à terre à Saint-Pétersbourg : une chevauchée de mille lieues! Nuit et jour la *kibitka* vole et dévore l'espace, emportant le voyageur qui se passe de nourriture et de repos. En vain! A quelques dizaine de verstes de la capitale, un ordre impérial arrête le galop des chevaux : une quarantaine est imposée aux voyageurs venant des pays du Sud où règne encore l'épidémie. Une quarantaine pour celui qui, naguère, se mesurait avec la peste à Moscou et triomphait d'elle! Mais l'ordre est formel. Des instructions et des offres pleines d'aménité l'accompagnent pourtant. Ne plairait-il pas à l'exilé de faire sa quarantaine au château de Gatchina? Le château a été bâti par Rinaldi — comme l'arc de triomphe récemment élevé sur la route — et l'endroit est charmant. Une délicieuse rivière, la Ijora, traverse le parc que des jardiniers anglais ont dessiné. Une île située au milieu de la rivière renferme des bosquets merveilleux, et l'un d'eux ombrage un temple dédié à l'Amour. Hélas! hélas! tous ces agréments, Grégoire Orlof les avait dans sa pensée destinés à un autre. Inspiré par Catherine, il avait peu auparavant écrit à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* pour lui offrir l'hospitalité de cette demeure « paisible et propre à la rêverie ». Le rêveur évoquant le souvenir des joies et des splendeurs disparues, ce serait lui-même maintenant!

Il ne désespère pas, il est vrai, encore. Il n'est pas homme à faire violence à la destinée, en essayant de reprendre d'assaut et de haute lutte la position perdue; trop pauvre pour cela de génie ou de volonté déjà trop émasculée. Du moins sait-il garder bonne contenance, et, quand le sort s'est définitivement prononcé contre lui, faire bonne mine à mauvaise fortune. Catherine a craint d'abord de sa part quelque coup de tête aux conséquences incalculables. Elle a, dit-on, fait changer les serrures de l'appartement occupé par le nouveau favori et ordonné de garder militairement toutes les routes conduisant

à Saint-Pétersbourg. Elle respire en apprenant qu'il a rempli docilement ses volontés en s'installant à Gatchina. Mais elle veut obtenir qu'il se démette de ses charges et emplois. Prudemment et timidement, multipliant les démarches courtoises et les offres séduisantes, employant tour à tour Betzki, Alssoufiof et Tchernichof, qu'elle envoie les uns après les autres à Gatchina, elle négocie un arrangement. A quel sentiment obéit-elle surtout en ce moment, il serait difficile encore de le dire. Son attitude est une énigme pour ceux mêmes qui la voient de plus près. Elle ne veut pas revoir l'ex-favori, mais elle lui écrit tous les jours. Elle semble très éprise de l'amant nouveau, mais elle s'occupe de ce que boit et de ce que mange l'ancien, et tient à soigner personnellement jusqu'au linge de corps qui lui est destiné. En même temps elle est si agitée et si nerveuse que les affaires d'État les plus pressantes sont négligées, faute d'une audience qu'elle se trouve incapable d'accorder à ses ministres. Est-ce la peur seulement qui la trouble à ce point? Le chargé d'affaires français, Durand, semble le croire. Le 1er décembre 1772, il écrit :

« L'Impératrice a vérifié depuis peu que plus de mille sol- « dats des gardes étaient à la solde particulière du comte Orlof, « et qu'il s'était attaché les archevêques... Il paraît qu'il a « deux millions de roubles comptant, ce qui fait que l'Impéra- « trice le craint et préfère agir en douceur. »

Et quelques jours après :

« Le bruit s'étant répandu qu'Orlof était arrivé, déguisé, à « un bal masqué, et une ressemblance de carrosse et de livrée « ayant fait croire qu'il était entré dans la cour du château, « l'Impératrice s'enfuit dans l'appartement du comte Panine. »

D'autres détails pourtant semblent indiquer qu'une émotion plus tendre se mêle chez la souveraine à ces vulgaires angoisses, le bel Orlof faisant tout d'ailleurs pour provoquer et entretenir à la fois les deux sentiments. Réclame-t-elle de lui le portrait orné de diamants qu'il ne doit plus désormais porter sur sa poitrine, il renvoie les diamants et garde l'image : il ne veut remettre celle-ci qu'entre les mains qui la lui ont donnée.

Les menaces dont elle essaye le trouvent insensible. Parle-t-elle de l'interner au château de Ropcha, il répond qu'il sera heureux de lui en faire les honneurs. Elle coupe court aux pourparlers qui s'éternisent par un oukase qui le déclare démissionnaire de ses emplois et lui donne la permission, équivalant à un ordre, de voyager pour sa santé : il déclare qu'il se porte à merveille et ne bougera pas, si ce n'est pour aller à Saint-Pétersbourg.

Il finit par y venir, sans qu'on sache au juste si elle y a consenti. Il y paraît avec un nouvel éclat, car, entre temps, un autre oukase, publié le 4 octobre 1772, l'a autorisé à porter le titre de prince. Il vient à la cour, et le soir assiste comme par le passé au jeu de la souveraine. Il est gai, plein d'entrain et de verve. On entend Catherine lui adresser la parole, et il répond sans le moindre embarras, parlant de choses indifférentes. Le lendemain, on le voit courir la ville avec un compagnon auquel il témoigne beaucoup d'amitié, et ce compagnon, c'est le nouveau favori. Il parle avec lui et avec tous ceux qu'il rencontre de son changement de fortune, plaisantant sa déchéance jusqu'au point de les embarrasser. Il rend visite au grand-duc, et les ministres étrangers devancent la sienne, s'empressant à sa porte, à tout hasard. Il se fait voir aussi dans les mauvais lieux et s'enivre publiquement avec des filles. Il ne paraît aucunement préoccupé de combattre son rival ou de tirer vengeance des auteurs de sa disgrâce. Il vante très haut le désintéressement et le patriotisme du comte Panine, son plus redoutable ennemi. Un écuyer de la cour s'avisant de lui donner comme équipage un méchant carrosse, attelé de deux rosses étiques, il prend gaiement la chose, se bornant à raconter une visite que ce même écuyer lui avait faite quelques mois auparavant, alors qu'il logeait encore au palais, et au cours de laquelle l'ayant trouvé au lit, il avait été amené à déposer un baiser respectueux sur une partie charnue de son corps inopinément découverte.

On est d'accord à ce moment dans la capitale pour supposer que le bel Orlof occupera désormais une situation analogue à

celle dont Alexis Razoumovski avait joui pendant les dernières années du règne d'Élisabeth, quand les Chouvalof étaient arrivés à prendre tour à tour au palais la place et la fonction qui sont devenues maintenant celles de Vassiltchikof. L'ex-favori reçoit tous les jours de nouveaux témoignages de la bienveillance et de la munificence impériale : dons en argent et en nature pleuvent sur lui, et en même temps il paraît encore le dispensateur souverain des grâces : il fait élever au rang de demoiselle d'honneur la fille du général Bauer, son ami, donner le cordon bleu au prince Viaziemski, son protégé. Cette croyance commune aboutit à une commune déception.

III

Au commencement de 1773, le bel Orlof disparaît. Il passe la fin de l'hiver à Reval. Toujours gai et bon compagnon, donnant des fêtes magnifiques, faisant la cour aux dames nobles des environs et aux bourgeoises de la ville, dansant avec les unes et avec les autres, et à l'occasion jouant encore au souverain comme s'il n'avait rien perdu du rang qui fut autrefois le sien : il octroie le cordon de Sainte-Anne à un comte Tiesenhausen, fait don à un prince de Holstein d'un domaine appartenant à la couronne, et ces libéralités ne manquent pas d'être ratifiées par Catherine. Au printemps, nouvelle surprise : on le retrouve à Saint-Pétersbourg et en possession à nouveau de toutes les charges qu'il avait précédemment occupées. Il ne brille pas dans l'emploi qu'il en fait, s'il faut en croire Durand :

« Ces jours derniers, aux exercices de polygone, le prince « Orlof se montra plus neuf qu'un écolier, quoique grand « maître de l'artillerie, général en chef et ambitieux de gloire « et d'honneurs militaires. Chaque mouvement que faisaient « les soldats l'étonnait. Il demandait : Pourquoi cela? Que veut- « on en faire? Et, quand ils se sont avancés sous le rempart

« par le chemin couvert : Où se sont-ils cachés?... Chacun se « regardait et baissait les yeux. »

Mais Catherine est-elle aveuglée une fois de plus, séduite et reconquise encore? Non, s'il faut ajouter foi aux confidences qu'elle est supposée faire en ce moment même à un intime :

« J'ai de grandes obligations à la famille Orlof; je les ai « comblés de biens et d'honneurs; je les protégerai toujours, « et ils peuvent m'être utiles; mais mon parti est pris : j'ai « souffert pendant onze ans, je veux actuellement vivre à ma « fantaisie et dans une entière indépendance. Quant au prince, « il peut faire tout ce qui lui sera agréable: il est le maître de « voyager ou de rester dans l'empire, de boire, de chasser, « d'avoir des maîtresses... S'il se gouverne bien, il se fera « honneur; s'il se gouverne mal, il se couvrira de honte. »

« Il se couvrira de honte », affirme l'homme de cour bien informé dont Durand se fait ainsi l'écho. « La nature n'en a « fait qu'un paysan russe, et il sera tel jusqu'à la fin. Il a mené « une vie délicate et délicieuse pendant onze ans; son palais « a dû s'accoutumer à tout ce qu'il y a de plus exquis; eh bien, « à présent qu'il n'est plus dans la faveur, qu'il a 250,000 rou- « bles de revenu et un mobilier de vingt millions de notre « argent, qu'il pourrait vivre dans les délices et en grand sei- « gneur, loin d'une cour orageuse ou même dans cette cour, « savez-vous comment il vit? Il a été un seul jour à Gatchina. « Il est venu ici (à Pétersbourg) le lendemain. Du matin au « soir, il ne quitte point les *fresles* (demoiselles) de la cour « qui sont restées dans le château (l'Impératrice est à Tsar- « koïe). Il y dîne, il y soupe; la table est cependant malpropre, « les mets sont dégoûtants, et ce prince fait ses délices d'une « pareille vie... Sa vie morale n'est pas meilleure. Il s'amuse « de puérilités; son âme est comme son goût, et tout est bon « pour lui. Il aime comme il mange, s'accommode autant « d'une Kalmouque ou d'une Finoise que de la plus jolie femme « de la cour, et voilà le *bourlaque* (manant) tel qu'il est. »

L'homme de cour bien informé croit la carrière de l'ex-favori terminée, ou tout au moins son influence à jamais com-

promise. Il se trompe et induit en erreur l'agent de la diplomatie française, car à quelques semaine de là, en mai 1773, celui-ci écrit :

« Le successeur de Panine sera certainement quelque drôle « protégé par le Prince (Orlof) ; depuis qu'il est rentré en « grâce, il a quatre fois plus de crédit que lorsqu'il logeait « dans l'appartement même de l'Impératrice. »

Et les nouvelles se succèdent, attribuant à l'ex-favori un rôle de plus en plus prépondérant. Vassiltchikof occupe toujours au palais et dans le carrosse de la souveraine la place dévolue aux titulaires de son emploi, mais son influence est nulle. Il n'a aucune part aux affaires. Grégoire Orlof paraît au contraire en passe d'exercer un pouvoir dirigeant jusque dans la politique extérieure. Frédéric, qui, sur les rapports de son envoyé, s'est malencontreusement avisé d'exprimer *en clair* dans ses dépêches, en comptant qu'elles passeraient sous les yeux de Panine, le contentement que lui causait la chute de l'ex-favori, Frédéric est atterré. C'est en maître que le prince paraît maintenant à Tsarskoïe. L'Impératrice lui rend sa visite à Gatchina, et c'est à Gatchina même que, par un oubli à peine croyable de toutes les convenances, a lieu la première entrevue de Catherine avec la princesse de Hesse-Darmstadt et avec ses deux filles, dont l'une doit épouser le grand-duc Paul ! Mais ce n'est pas assez encore. L'Impératrice est incertaine un instant du choix qu'il lui convient à elle et à son fils de faire entre les deux princesses. En attendant, le bel Orlof fait le sien. A la date du 5 juillet 1773, Solms, effaré, dépêche à son maître, à Berlin, un courrier porteur des lignes qui suivent :

« Je me trouve chargé de révéler à Votre Majesté un secret « de la plus grande importance, dont dépend le bonheur de la « Russie, auquel, en qualité d'allié et d'ami de cet empire... « elle ne saurait rester indifférente. Le comte Panine, qui a « toujours les yeux ouverts sur les menées de la famille Orlof, « croit avoir des raisons de soupçonner que le prince Orlof « porte ses vues ambitieuses aussi loin que d'avoir formé le

« projet de vouloir épouser une des princesses de Darmstadt.
« Les attentions extraordinaires, selon sa façon d'agir, pour
« la Landgrave et les manières libres dont il commence à user
« avec les princesses, surtout avec la cadette, à laquelle il en
« conte formellement, augmentent ces soupçons... La vivacité
« de cette princesse pourrait, sans en prévoir du mal, fournir
« à cet homme ambitieux des moyens de réussir... »

Et l'envoyé prussien ajoute que pour prévenir les effets d'une ambition aussi hardie, on ne saurait compter sur l'Impératrice.

Ce n'est qu'une fausse alerte, et l'entrée elle-même de l'ex-favori dans la politique active n'est de sa part qu'une fantaisie sans lendemain. Pour y donner suite, il a trop peu de consistance dans les idées, trop de paresse dans l'esprit. Il abandonne la princesse de Darmstadt pour la première demoiselle d'honneur venue et les affaires d'État pour ses plaisirs. Moins généreuse pour lui que ne l'a un jour imaginé Catherine, mais pourtant assez complaisante, la nature lui a aussi départi suffisamment de bon sens pour qu'il comprenne que de gouverner un empire n'est pas son affaire. Quand il s'avise de prendre part à une discussion où sont engagés des intérêts sérieux, il ne manque jamais de mettre ses interlocuteurs dans l'embarras et la souveraine, si elle est présente, dans une gêne pénible par l'ignorance et le défaut de réflexion dont il y fait preuve. Et, comme il est bon enfant, il est le premier à s'en apercevoir et à en convenir. En 1774, au cours de la lutte soutenue contre Pougatchof, il se laisse jouer comme un écolier par un chevalier d'industrie, marchand banqueroutier d'une ville de province, qui, se donnant à lui pour un émissaire des Cosaques du Jaïk disposés à livrer le terrible révolté, lui soutire ainsi qu'à l'Impératrice des sommes considérables.

Au cours de cette même année, d'ailleurs, a lieu l'entrée en scène d'un acteur nouveau, dont la venue doit reléguer dans l'ombre pour de longues années, ou tout au moins repousser au second plan tous les figurants de ce drame à grand spectacle qu'a été la vie de Catherine : Patiomkine succède à Vassiltchikof.

IV

Une sorte de vide se fait à ce moment autour de la souveraine et de son nouveau favori, dont la figure colossale et dominatrice semble remplir à elle seule le théâtre sur lequel il vient de paraître. Grégoire Orlof n'a à subir en apparence aucune disgrâce nouvelle. Il s'éloigne pourtant, en enfant boudeur ou en homme définitivement découragé. « Le prince « Orlof, écrit Durand, dit avoir eu avec l'Impératrice une « explication singulière et avoir répondu aux efforts qu'elle « faisait pour le détourner de son projet de voyage qu'il lui « était impossible de soutenir plus longtemps la vue de tout « ce qui se faisait contre ses parents et ses amis, *ne pouvant « cependant lui reprocher que le défaut de ce que la nature avait « cessé de lui accorder.* » Il quitte la Russie, parcourt l'Europe, étonne les capitales par son train fastueux, intimide les joueurs les plus audacieux par l'énormité de ses enjeux. Diderot, qui le voit à Paris, en garde une assez médiocre opinion, le comparant à « une chaudière qui bout toujours et où il ne cuit « rien ». Il revient au bout d'une année à Saint-Pétersbourg et y reprend sans effort une situation qui, maintenant, acquiert, en effet, de la ressemblance avec celle d'Alexis Razoumovski sous le précédent règne. A la cour, on l'appelle « le Prince » tout court. Son commerce avec la souveraine, sans paraître ramené aux habitudes familières d'autrefois, semble établi sur un pied d'affectueuse camaraderie et presque d'égalité, excluant tout rapport de souveraine à sujet. Au don d'un palais que lui fait Catherine, il répond par l'achat du fameux diamant de Perse, le Nadir-Schah, qu'il paye 460,000 roubles et dépose le jour de sa fête aux pieds de la Tsarine.

Au fond, entre elle et lui, quelque chose subsiste toujours du passé, un lien si profondément attaché aux fibres les plus

intimes de leur être et si fort qu'il résiste à toutes les épreuves. En 1776, elle écrit encore à Grimm :

« Je me suis toujours senti beaucoup de penchant à me « laisser aller par les gens qui en savent plus que moi, pourvu « seulement qu'ils ne me fassent pas sentir qu'ils en ont envie, « car alors je m'enfuis à toutes jambes. De tous les hommes « les plus capables de venir à l'aide de ce penchant chez moi, « je ne connais pas de plus propre que le prince Orlof. Sa tête « est naturelle et va son train, et la mienne la suit. »

Pour briser ce lien, il faut, dans la vie déjà si agitée et si remplie de l'ex-favori, un épisode imprévu de plus et non pas le moins surprenant de tous. En 1777, à quarante-trois ans passés, ce viveur à grandes guides, ce débauché et ce blasé devient amoureux. Non plus banalement et à la légère, en Don Juan peu difficile à s'éprendre et à se contenter, ainsi que nous l'avons vu faire tant de fois, mais avec sincérité et avec passion. Cet amour-là, qui ressemble à une trahison posthume, l'amante des jeunes années ne peut le pardonner à l'amant même vieilli et abandonné par elle. D'autant moins que par une nouvelle caresse du sort accordée à cet être privilégié, c'est un amour heureux, bien que cruellement contrarié tout d'abord et destiné à une fin plus cruelle encore, roman qui devient une idylle et se termine en tragédie.

Jolie, gracieuse, âgée de dix-neuf ans à peine, très remarquée parmi les demoiselles d'honneur de l'Impératrice et très recherchée par les prétendants, mademoiselle Zinovief est la cousine germaine du prince. Il l'aime et est payé de retour. Il se heurte aux interdictions formelles de la loi civile et de la loi religieuse et passe outre. Le mariage est annulé par une décision du Sénat qui ordonne la séparation des époux, et la jeune femme écrit à son frère Vassili, qu'elle appelle affectueusement et plaisamment *douchenka-frerouchka,* des lettres éplorées, où elle raconte les courses inutiles qu'elle fait pour rencontrer le mari si vite enlevé à son affection, en ajoutant : « Je l'aime « plus que je ne l'ai jamais aimé, et, malgré tout, avec la grâce « de Dieu, je suis très heureuse. »

Enfin Catherine prend sur elle de se montrer généreuse. Elle casse l'arrêt du Sénat ; elle va jusqu'à donner une place à la princesse Orlof parmi ses dames du palais; elle lui fait cadeau d'une toilette en or massif. Les jeunes mariés vont passer leur lune de miel en Suisse, et la princesse raconte sa joie et son ravissement dans des vers qui parviennent à Saint-Pétersbourg et sont bientôt dans toutes les bouches :

Avec toi tout pays est le paradis pour moi (1)!

Ils reviennent au bout de quelques mois à Saint-Pétersbourg, habitent le palais Schtegelman, un de ceux que l'Impératrice a donnés à son favori, y mènent une vie tranquille, sagement ordonnée, sans bruit ni ostentation, tout entiers au bonheur d'être l'un à l'autre. Le prince paraît rarement à la cour et affirme à Harris qu'il n'y possède plus aucune influence. En 1780, nouveau départ du couple amoureux pour l'étranger, mais cette fois plus attristé : la princesse est souffrante, et sa santé réclame un climat plus doux. Cette fois aussi Catherine semble voir avec plaisir ce voyage, et au moment où elle a pris congé — assez froidement — de l'homme qu'elle a aimé et qui n'a pas eu assez de cet amour pour remplir son existence, elle demande à sa femme de chambre, la fidèle Pierekoussihina :

— Que fait-on d'un vieil icone dont le temps a terni les couleurs?

— On le brûle.

— Allons donc! Tu passes pour connaître toutes les coutumes du pays, et tu ignores celle-ci : on le jette à l'eau, Maria Savichna; je te dis qu'on le jette à l'eau!

Son détachement est si complet maintenant, qu'elle peut écrire à Grimm : « Le prince Orlof est à Paris..., saluez-le de « ma part et dites-lui qu'il ramène à son retour un petit prince « Orlof visible ou invisible. »

Hélas! au lieu de cette maternité bien ardemment souhaitée sans doute par la princesse elle-même, c'est la mort qui vient.

(1) *Vsiakii krai s'toboiou raï.*

Une maladie de poitrine s'est déclarée chez la jeune femme et la met bientôt en un état désespéré. C'est en vain que le couple si radieux naguère va de ville en ville à la recherche des spécialistes renommés. La princesse Dachkof les rencontre à Leyde, chez le fameux praticien du temps Gobieus, puis à Bruxelles. Ce qu'elle raconte des intrigues de cour auxquelles le prince aurait été mêlé alors, et des étranges propositions qu'il lui aurait adressées au sujet de son fils, se faisant fort de le substituer à Patiomkine dans la faveur impériale, n'est guère croyable. La princesse meurt à Lausanne le 16 juin 1782. Dierjavine pleure cette fin prématurée en des vers touchants, et, quand Grégoire Orlof reparaît à Saint-Pétersbourg, il n'appartient lui-même qu'à moitié au monde des vivants : sa raison a sombré dans une catastrophe où son cœur seul cette fois s'est trouvé intéressé. On raconte que dans son égarement il croit voir, dressée devant lui, l'ombre vengeresse de Pierre III, et qu'on l'entend alors répéter : « C'est mon châtiment! » Six mois plus tard, le marquis de Vérac mande de Saint-Pétersbourg au comte de Vergennes :

« Le prince Orlof vient de mourir à Moscou... Le cours de « sa maladie a offert des détails effrayants que je n'ose même « pas confier au chiffre. »

Et voici comment Catherine fait part à Grimm de la lamentable nouvelle :

« Quoique très préparée à ce douloureux événement, je « vous avoue que j'en ressens l'affliction la plus vive... On a « beau me dire et je me dis à moi-même tout ce qu'on peut « dire en pareilles occasions : des bouffées de sanglots sont « ma réponse, et je souffre terriblement... »

Sa souffrance est-elle bien aiguë en vérité? La suite de la lettre ne semble guère l'indiquer. Tout à l'éloge de l'homme disparu, elle affecte si vite pourtant un ton si dégagé et si trivial :

« Il y a une singularité dans ce décès du prince Orlof : « c'est que le comte Panine est mort quatorze à quinze jours « avant lui et qu'aucun de deux n'a su la mort de l'autre. Ces

« deux hommes continuellement d'avis contraire et ne s'ai-
« mant point du tout, se seront fort étonnés en se revoyant
« dans l'autre monde... J'ai été bien des années avec ces deux
« conseillers pendus à mes oreilles et les choses pourtant
« allaient grand train; *ma* souvent il fallait faire comme sire
« Alexandre avec le nœud gordien, et alors les avis se réunis-
« saient. La hardiesse de l'esprit de l'un et la prudence mitigée
« de l'autre, et votre très humble servante faisant le *Kurz-*
« *galop* entre eux donnaient une grâce et une élégance aux
« choses qui ne se mouchaient pas du pied. »

Non, elle n'est ni très affligée ni très émue, quoi qu'elle veuille en faire paraitre. Elle ne l'est pas, car elle n'a pas pardonné, — non pas même devant la mort, — la suprême injure de l'être aimé, trahissant le souvenir d'un amour tel que le sien. Elle a beau entretenir Grimm du « vaste génie » de l'ancien amant et de la « force de son éloquence ». Deux années plus tard, elle dira encore de lui en écrivant à Zimmermann : « Cet homme unique et vraiment grand. » Et elle accusera ses contemporains de ne l'avoir pas compris.

L'accusation est-elle juste? L'opinion des contemporains nous paraîtrait, au contraire, avoir subi, en partie du moins, le contre-coup de l'illusion perpétuelle et perpétuée après la mort du favori, dans laquelle Catherine vécut à son égard. Parlent-ils de ses actions, ils le font voir tel qu'il a été, en effet, héros antique à certains moments, ainsi que le voulait l'amou reuse souveraine, mais précisément d'un héroïsme reculé pour ainsi dire jusqu'à l'horizon de l'antiquité la plus lointaine et tout primitif; ne s'élevant d'ailleurs que rarement et comme par boutade à cette hauteur sublime, pour retomber aussitôt aux bas-fonds extrêmes. En viennent-ils à apprécier ses talents et ses qualités, ils semblent fréquemment faire écho à l'engouement passionné de l'impériale maîtresse. Sabatier lui-même, d'humeur si peu indulgente en général, se laisse emporter par le courant : « C'est un homme simple, uni dans ses
« manières, sans prétentions, affable, populaire, doux et hon-
« nête. Il n'a jamais fait de mal à qui que ce soit... Il est fin,

« délié, et ne manque nullement d'ouverture. Ses succès dans « des études souvent choisies sans autre but que celui de « sortir quelques instants de la satiété qui le mine prouvent « qu'il aurait pu tirer parti de ses moyens naturels. Il a dans « les affaires un sens droit et sûr, auquel M. Panine a tou- « jours rendu justice. » Le prince Chtcherbatof, un ennemi déclaré pourtant de la grande Catherine et de sa gloire, a des compliments pour le courage, l'honnêteté et les idées libérales du favori. « Il était impossible de ne pas l'aimer », écrit un autre contemporain, auteur de *Mémoires* très curieux (Bolotof). L'observation s'applique, il est vrai, à Grégoire Orlof tout jeune encore, sans passé politique ni romanesque, blessé trois fois à la bataille de Zorndorf et conduisant les danses, quelques jours après, au château de Kœnigsberg.

Catherine paraît, d'autre part, s'être occupée en effet, avec l'application qu'elle savait apporter en toute chose, à dégrossir l'intelligence inculte de son amant. Au cours des promenades qui les conduisaient fréquemment dans la campagne silencieuse des environs de Saint-Pétersbourg, elle utilisait leurs tête-à-tête prolongés pour des lectures instructives. A un moment, le beau jeune homme semble véritablement prendre du goût pour l'étude et s'intéresser aux choses de la science, en barbare curieux. En 1765, il devient avec P. Vorontsof et le bibliothécaire allemand de l'Impératrice, Taubert, fondateur d'une société pour l'étude des questions économiques et sociales. Il y soulève le premier le problème épineux des moyens à employer pour donner aux paysans la propriété des terres par eux cultivées. L'année suivante, il est pris d'un bel enthousiasme poür la fameuse « instruction », préface de l'œuvre législative dont Catherine entend doter la Russie et dont la lecture inspire, au contraire, à Panine cette réflexion qu'on y trouve des maximes « à renverser les murailles ». A la même époque, accompagnant l'Impératrice à bord du yacht qui la conduit à Kazan sur le Volga, il prend part à la traduction du *Bélisaire* de Marmontel. Et c'est à ce moment encore qu'il se préoccupe de donner asile à Jean-Jacques. Il lui écrit

de sa main une lettre pressante, dont Catherine sans doute inspire les termes : elle en a l'habitude. L'auteur du *Contrat social,* l'homme paradoxal par excellence, se défie-t-il du paradoxe apparent que cette hospitalité proposerait à l'imagination de ses contemporains? Il a tort. Les hommes et les idées révolutionnaires de l'Occident n'arriveront pas avant longtemps encore à devenir inquiétants ou gênants pour la Russie. Tel apôtre indigène, aux idées broussailleuses comme sa barbe et au langage mystique, dont peut s'amuser impunément la curiosité des salons parisiens, y est d'un autre embarras, Jean-Jacques esquive l'invitation, et le roman de la grande Catherine comme celui de son favori y perdent un joli chapitre.

Lomonossof du moins, le poète national, le survivant d'une grande époque littéraire, trouve, dès la première heure, en Grégoire Orlof un admirateur passionné et un ami à toute épreuve. C'est à lui que, au lendemain du coup d'État, il s'adresse pour la réalisation d'un rêve caressé depuis vingt ans : l'établissement d'une Université à Saint-Pétersbourg. L'intervention du favori est vaine malheureusement : trop vite Catherine est arrivée à perdre de son goût pour la culture occidentale et pour les universités de son pays d'origine. Lomonossof ne gagne à sa tentative que d'être déclaré par oukase démissionnaire de la présidence de l'Académie. Une nouvelle intercession de son protecteur fait rappeler cet arrêt. Deux années après, Lomonossof mourant lègue à Orlof ses papiers.

Mais, comme le dit encore Sabatier en traçant vers 1772 le portrait du favori, « son penchant irrésistible au plaisir et à la « dissipation, son amour effréné pour les femmes, l'absence « de contradiction, l'accomplissement subit de ses moindres « désirs ont usé le ressort qu'une autre éducation, des con- « trastes et un point de vue d'ambition eussent pu dévelop- « per ».

Catherine n'y prit pas garde. L'engouement, nous le savons, était une habitude de son caractère et l'hyperbole une habitude de son esprit. En l'homme qui, le 12 juillet 1762, l'accompagna aux portes de la caserne Preobrajenski, elle devait voir,

d'ailleurs, non seulement l'auteur de sa fortune et le compagnon des plus belles années de sa vie, mais encore, si peu développés que fussent à cet égard ses sentiments, le père de deux ou trois de ses enfants. Il y en eut trois au rapport de l'envoyé anglais Gunning; deux seulement suivant d'autres témoignages. Deux jeunes filles que mademoiselle Protassof, la première femme de chambre et la confidente de la souveraine, élevait comme ses nièces, sous le nom de demoiselles Alieksieief, et dont l'une épousa le poète Klinger, passaient pour les filles de Catherine et de Grégoire Orlof, et, en 1764, Béranger envoyait de Saint-Pétersbourg au duc de Praslin les détails suivants au sujet d'un enfant mâle dont Catherine était supposée avoir accouché peu après la mort de l'impératrice Élisabeth : « Cet enfant est chez Scourine, jadis valet de chambre « affidé, aujourd'hui chambellan de l'Impératrice. Il s'élève « comme son neveu, et ses père et mère (Catherine et Orlof) « sortent souvent à la brune dans un carrosse bourgeois suivis « d'un seul laquais pour aller voir cet enfant. » Il ajoutait : « Il (Orlof) traite quelquefois sa souveraine comme une ser- « vante. Il y a quelque temps qu'il y eut une crise très vive, à « la suite de laquelle Orlof s'éloigna pour trois jours sous pré- « texte d'une partie de chasse. Catherine en passa deux malade « et réduite au désespoir. Le troisième, elle prit le parti d'é- « crire un billet fort tendre à son amant qu'elle renferma dans « une boîte très riche, par lequel elle lui disait qu'elle espérait « qu'il viendrait la rejoindre à Tsarskoïe-Selo, où elle allait se « rendre. C'est là effectivement que la réconciliation s'est faite. « On m'a même assuré qu'elle y a accouché d'un nouvel enfant « mort. La diminution sensible de la rotondité de cette prin- « cesse et son teint flétri, tous les symptômes et toutes les « circonstances viennent à l'appui de cette notion. »

Ce n'étaient que cancans de cour et conjectures ; mais l'enfant élevé chez Chcourine était une certitude : il s'appela Bobrinski.

Grégoire Orlof avait d'autre part autour de lui une famille avec laquelle Catherine s'était mise dans le cas de devoir

compter; un frère surtout, auquel elle avait réussi à donner l'apparence héroïque d'un grand homme de guerre, sans parvenir à dompter son naturel, qui fut, à proprement parler, celui d'un héros de café borgne, et qu'elle avait contribué à hisser sur une hauteur d'où il devenait menaçant pour elle-même. Beaucoup de raisons ont contribué à maintenir pendant onze ans la faveur sans partage de l'amant si souvent infidèle et non moins souvent difficile à vivre que fut le beau Grégoire, comme aussi à lui assurer, même après sa disgrâce, une situation encore très enviable. Une de ces raisons était Alexis Orlof.

V

Ce fut Alexis, on s'en souvient, qui le 12 juillet 1762 pénétra au petit jour dans la chambre à coucher de Catherine, à Peterhof, et éveilla la jeune femme pour lui annoncer que le moment était venu pour elle d'aller à Saint-Pétersbourg et de s'y faire proclamer autocratrice de toutes les Russies. Il avait, paraît-il, lui aussi, ses entrées de jour et de nuit dans cette chambre. Un historien (1) a bien allégué qu'à cette époque les résidences d'été de la cour n'étaient pas gardées. On y négligeait même de fermer les portes. La mésaventure encourue peu de temps auparavant par le beau Poniatowski aux abords d'Oranienbaum semble prouver le contraire. D'autre part, Catherine n'était nullement prévenue de cette visite matinale. En passant par la chambre de toilette de la souveraine, Alexis put y voir, étalée sur une chaise, la robe qu'elle devait revêtir ce jour même pour présider au dîner de gala offert à l'Empereur.

Alexis n'avait pas la jolie figure de son frère; un coup de

(1) M. Bilbassof, *Histoire de Catherine II,* vol. II, p. 33, Ire partie (édition allemande).

sabre reçu dans un cabaret le marquait à vingt ans d'une énorme balafre allant du coin de la bouche jusqu'à l'oreille. C'était quand même un bel homme, au dire des contemporains, et capable d'assommer un bœuf avec son coup de poing. Catherine dut un jour à sa vigueur musculaire d'échapper à un accident qui aurait pu être mortel : à Tsarskoïe, sur des montagnes russes qu'elle y avait installées, le véhicule très lourd qui l'entraînait dans une descente vertigineuse vint à dérailler. Alexis, qui se tenait derrière elle sur la même voiture, mit un pied sur la voie, saisit une balustrade, et le péril fut conjuré. Aussi violent qu'il était fort, il faisait payer cher à Patiomkine, bâti pourtant en colosse lui-même, un moment d'irrévérencieux oubli : l'algarade coûta, dit-on, un œil au futur favori. Livré à la débauche comme son frère, disposé autant et plus que lui à toutes les audaces, il s'en distinguait bientôt par une ardeur de tempérament, non plus momentanée et paroxysmique comme chez l'autre, mais toujours soutenue, un furieux et continuel besoin de mouvement et une dévorante ambition. C'était un agité. En 1768, se morfondant dans un repos forcé, il en arrivait à contracter une maladie de langueur qui défia longtemps la science des plus renommés médecins de Saint-Pétersbourg. Un simple chirurgien de régiment, possesseur de recettes empruntées à un praticien chinois, fut seul à deviner le secret de cet organisme sauvage et réussit à guérir le malade. Peu après la guerre turque ouvrait enfin à sa fièvre le champ d'action si impatiemment attendu. En 1769, il partait pour Livourne avec le titre de commandant en chef des troupes de terre et de mer destinées à opérer contre les Turcs dans l'Archipel. Il n'avait jamais conduit un régiment au feu, ni fait manœuvrer une chaloupe, mais il avait noué des relations avec le transfuge Papozoli et esquissé le projet d'un soulèvement général des populations grecques asservies au joug musulman, et ces titres parurent suffisants à Catherine.

Prenant ses quartiers d'hiver à Pise d'abord, puis à Livourne, et y menant joyeuse vie, Alexis s'occupa en effet de soulever la Morée, noua des intelligences avec les Maïnotes, et, au prin-

temps suivant, parut sous Navarin en libérateur. Malheureusement, obligé bientôt à lever le siège de Modon et à songer à son propre salut, il dut abandonner ceux qu'il devait affranchir aux terribles représailles de l'oppresseur. L'incendie de Tchesmé faisait, il est vrai, peu après disparaître cet échec dans un flamboiement de gloire. La part prise par le commandant en chef de la flotte victorieuse à ce brillant fait d'armes a été l'objet de nombreuses controverses. Son inexpérience absolue du métier semble, du côté de ceux qui la réduisent à un simple rôle de figuration, un argument assez sérieux. Au témoignage de ses lieutenants anglais, les Elphinstone et les Dugdale, voire de quelques officiers russes, il aurait failli même, en cette occasion, à faire preuve de son courage incontestable et de sa décision d'esprit habituelle. Le grand inconnu de la mer, plus troublant encore pour un novice, a pu en effet mettre en défaut son énergie naturelle. Il n'en fut pas moins proclamé le héros de la journée, et, quand il revint l'année suivante à Saint-Pétersbourg, Catherine n'eut pas assez d'arcs de triomphe, de défilés pompeux et d'honneurs de toute sorte pour lui exprimer son enthousiasme et sa gratitude. Le prédicat de *Tchesmenski* fut ajouté à son nom, le célèbre peintre de marine, Philippe Hackert, immortalisa sa gloire dans une série de tableaux, et — par un billet de sa main Catherine lui donna une quittance générale de toutes les sommes dépensées au cours de la campagne, *pour quelque emploi que ce fût.*

Sabatier écrivait à cette époque :

« Le comte Alexis Orlof est le personnage le plus important de la Russie... Sa présence a entièrement éclipsé tous les autres. Les Tchernichof osent à peine lever la tête... Catherine le vénère, l'aime et le craint... Il peut être regardé comme le maître de la Russie. »

Il ne sut pas soutenir l'échafaudage si rapidement élevé d'une si haute fortune. Revenu en Italie, il étonne bien encore Livourne et Pise par son luxe asiatique et ses fantaisies de satrape ; il garde assez de prestige pour séduire la belle Corilla Olympica, de son vrai nom Madeleine Morelli, la

poétesse couronnée en 1771 au Capitole avec les lauriers de Pétrarque et du Tasse ; mais le seul exploit nouveau avec lequel il parvient à faire retentir les échos de la renommée est la capture de cette infortunée princesse Tarakanof, dont nous aurons à dire la lamentable destinée : une fameuse prouesse de brigand et une belle infamie. Et Catherine n'a pas le loisir cette fois de se montrer reconnaissante : elle est précisément occupée en ce moment à se débarrasser du frère d'Alexis. Elle défend au héros de Tchesmé de quitter sa flotte et fait exercer dans les ports une surveillance active pour empêcher son retour. Il viole la consigne et paraît en 1773 à Saint-Pétersbourg. Un ordre l'exile à Reval. Ce n'est qu'un orage qui passe. Bientôt la rentrée en grâce de Grégoire fait retrouver à Alexis sa situation prépondérante. Catherine se reprend à idéaliser en lui le héros national, le créateur d'une gloire nouvelle : la gloire de la marine russe. Le théâtre célèbre ses exploits ; des médailles d'or le représentent sous la figure de Mars ; une colonne de marbre rappelant ses victoires s'élève à Tsarskoïe, et en 1774, au moment où les ministres étrangers en résidence à Saint-Pétersbourg multiplient inutilement démarches et tentatives de corruption pour obtenir la connaissance du traité de paix négocié avec la Turquie, Panine en refusant communication même aux cours alliées, à raison de certaines difficultés non aplanies encore, le vainqueur de Tchesmé s'empare du texte et le fait imprimer tranquillement à Livourne, de sa propre autorité.

Dans le public pourtant, son prestige paraît déjà amoindri. Durand prétend à cette époque traduire le sentiment général, en écrivant :

« Le comte Alexis Orlof n'a que de la force et point de « cœur. Il a été mis en avant dans les circonstances, mais il « est incapable par lui-même et par ses lumières de concevoir « un grand projet et encore moins de l'exécuter vigoureuse- « ment. Jamais dans ses campagnes il ne s'est tenu à portée « du canon, et jamais homme n'a été tué sur son bord... Il est « moins attaché à l'Impératrice et lui est moins utile qu'elle

« ne se l'était imaginé ci-devant. Il en a parlé depuis quel-
« que temps avec une liberté outrée. »

Trois ans plus tôt, un des prédécessseurs de Durand voyait encore dans le héros ainsi apprécié « un homme puissant, méthodique hardi » ; il vantait « son courage, sa loyauté et sa franchise ». Ce n'était pas, il est vrai, même alors, l'opinion de Joseph II, qui vit le personnage à son passage à Vienne et qui ne manquait pas de coup d'œil pour juger les hommes, bien qu'il en manquât souvent pour juger les événements. « Je « l'ai trouvé », mandait-il à son frère Léopold, « tel que vous « me l'avez dépeint, rond, franc, mais borné. » En même temps il plaisantait l'attitude de Galitzine, l'ambassadeur de Russie, se montrant avec ce grand traîneur de sabre « d'un « embarras à mourir..., honteux, mais en même temps obligé « de jouer le page....., debout continuellement dans la loge « dans laquelle Orlof était assis, et peinant de faire l'esclave « russe après avoir fait, pendant vingt ans qu'il est hors de « chez lui, l'homme libre ». Plus expéditive encore à son égard et moins élogieuse se montrait la princesse Dachkof dans ses causeries avec Diderot. « Si on l'en croit », écrivait celui-ci, « celui des frères Orlof qu'on appelle le *Balafré* « est un des plus grands scélérats de la terre. »

Par la suite de sa carrière le *Balafré* justifie surtout l'appréciation de Joseph. En 1774, se heurtant comme son frère à l'apparition bouleversante de Patiomkine, moins que lui encore il se montre de taille à combattre cet adversaire autrement qu'à coups de poing. Le nouveau venu est lui aussi un barbare et un impulsif, mais l'impulsion paraît gouvernée chez lui par cet instinct subtile que l'on découvre chez certains sauvages et qui leur tient lieu de savoir, de talent, voire même parfois de génie. Pour faire face à ce rival, Alexis n'a que des colères de portefaix ou des coups de tête d'enfant gâté. Il abandonne tous ses emplois et se retire à Moscou; puis, comme personne ne songe à l'en rappeler, il revient de lui-même et fatigue Catherine par des scènes de violence qui l'effrayent sans la dompter. Elle n'ose ni ne veut se montrer

sévère envers l'homme qu'elle a elle-même élevé si haut, mais elle est encore moins disposée à lui sacrifier le nouveau compagnon, le nouveau maître pour mieux dire, qu'elle s'est donné. Son désir et son dessein, patiemment poursuivi désormais à travers les années, est de mettre d'accord les deux redoutables rivaux. En 1783, à la mort de Grégoire, elle fait hériter Alexis du droit de porter, en partageant ce privilège avec Patiomkine, le fameux portrait accordé, retiré, puis rendu à l'ancien favori. L'honneur, si grand soit-il, ne désarme pas le *Balafré*. Le soir, en se rencontrant au jeu de la souveraine, devant la foule des courtisans attentifs, les deux hommes échangent bien des compliments et des politesses contraintes, mais le lendemain, dans l'appartement de la souveraine, où Alexis a conservé ses entrées, la querelle se renouvelle, furieuse, et la voix tonnante de l'un ou de l'autre fait tour à tour trembler les vitres du palais et pâlir la souveraine angoissée. La seconde guerre turque, en 1787, trouve encore le héros de Tchesmé à Moscou, boudant l'Impératrice et la cour. Il se hâte d'accourir et d'offrir ses services, qui sont agréés avec empressement : il aura, s'il le veut, le commandement de la flotte. Mais commander la flotte, c'est devenir le subordonné de Patiomkine, qui doit avoir, lui, sur terre et sur mer, la direction suprême des forces appelées à combattre l'Islam. Le *Balafré* ne l'entend pas ainsi ; il prétend faire prévaloir son droit d'ancienneté. Qu'il garde alors ses services dont on n'a que faire ! Qu'il ne s'avise pas surtout de discuter et de censurer les opérations auxquelles il refuse de prendre part. De quoi se mêle-t-il ? « Il nous est tombé comme une avalanche « sur la tête », écrit Catherine à son généralissime, avec un visible mouvement d'humeur. « Qu'il s'en retourne à Moscou. »

Ainsi fait-il, prolongeant cette fois son exil volontaire jusqu'à la fin du règne, s'abandonnant à son tour au découragement et aux consolations d'une existence épicurienne. Il reparaît alors à Saint-Pétersbourg, pour, dit-on, de par la volonté vengeresse de Paul, monter la garde pendant deux jours auprès du cadavre de Pierre III exhumé après trente-quatre ans, et

porter ensuite derrière le cercueil de l'empereur assassiné la couronne qu'il avait contribué à lui ravir. En revenant de cette cérémonie, il trouve un ordre qui le renvoie dans ses terres. Il réussit à obtenir la permission de voyager à l'étranger, et séjourne jusqu'en 1801 en Allemagne, principalement à Vienne. La mort de Paul lui permet de rentrer à Moscou, où il meurt en 1808, laissant d'immenses richesses à une fille unique qui ne se marie point.

Il a eu de Catherine un fils (1), qui porte le nom de Tchesmenski, est élevé au Corps des cadets et reçoit de sa mère quelques marques d'intérêt, sans qu'elle paraisse s'en occuper avec beaucoup de sollicitude. Elle n'a pas, nous le savons, la fibre maternelle très développée. La destinée ultérieure de cet enfant de l'amour nous est inconnue.

La race d'Ivan Ariol et le nom d'Orlof ne sont légitimement perpétués que jusqu'en 1832, dans la personne du plus jeune des cinq frères, l'académicien Vladimir, dont les disputes scientifiques avec ses collègues étonnés et désarmés fréquemment par l'audace et la tranquille assurance avec lesquelles il lui arrive de mettre en avant et de soutenir les propositions les plus hasardées, font longtemps la joie de la capitale. Le fils unique de celui-ci précède son père dans la tombe, en 1728. Michel Orlof, le signataire et l'historien futur de la capitulation de Paris en 1814, et Alexis, le signataire du traité de Paris en 1856, sont les fils naturels de Théodore, l'un des cinq frères qui conduisirent Catherine au trône. Le chapitre d'histoire qu'ils écrivirent avec elle ce jour-là leur avait donné à eux aussi auprès de ce trône un rang hors pair et hors cadre, dont aucune postérité ne devait recueillir l'héritage.

(1) Voy. *Recueil de la Société Impériale d'histoire russe*, t. XLII, p. 274. — Comp. le *Journal* de Chrapowicki à la date du 30 juin 1787. Le rapport de l'officier de police Longpré (Archives des affaires étrangères, vol. CXI, fol. 374, Russie) établit nettement l'existence de cet enfant.

PATIOMKINE (1).

I. Les origines. — Le 13 juillet 1762. — La dragonne en argent. — L'élève de Catherine. — Un billet de la souveraine. — L'avènement du favori. — II. La prise de possession du pouvoir. — Les charges et les honneurs. — Comte et prince. — Ambition nouvelle. — Au couvent de la Troïtza. — Comédien et comédienne. — Catherine ne veut pas se marier. — Charme rompu. — III. Une nouvelle étoile à l'horizon. — Zavadovski. — La lutte. — Victoire de Patiomkine. — L'ordonnateur des fantaisies impériales et le vice-empereur. — IV. Physionomie du personnage. — Le Cyclope. — Sybaritisme et désordre. — Violence et bonté. — Pas aimé! — Ambition. — Fatalisme. — Vanité. — Le quartier général de Bender. — Sardanapale. — V. Dons intellectuels. — L'homme d'État. — L'homme de guerre. — Génie créateur. — Le collaborateur de Catherine. — Échange de services et de tendres effusions. — La morale et l'histoire. — L'amour. — VI. Les amourettes. — Les cinq nièces. — Barinka. — *La belle Fanariote.* — La princesse Dolgorouki. — Le style du grand amoureux. — VII. Le déclin de l'astre. — Zoubof. — Au palais de Tauride. — La soirée d'adieu. — La mort. — Le tombeau de Kherson.

I

De 1774 à 1791, Catherine vivant et régnant, la Russie fut despotiquement gouvernée, ou peu s'en faut, par un homme dont, à tout prendre, il est difficile aujourd'hui encore de dire s'il fut un homme de génie ou un fou. L'histoire des grands événements de ce monde et des grandes prospérités humaines est malheureusement coutumière de ces équivoques. Qu'il ne convienne d'y voir qu'un heureux hasard et une ironie de plus ajoutée à la cruelle énigme de notre destinée, ou qu'il soit possible, après coup, d'y calculer l'effet régulier d'une combinaison particulièrement féconde de dons naturels ou acquis chez cet homme extraordinaire, il est certain que sa présence aux côtés de Catherine a marqué, ainsi que nous l'avons dit, le point culminant des splendeurs et des triomphes dévolus au glorieux règne. Il a traité la fortune en esclave soumise, et

(1) La transcription habituelle : *Potemkin* n'a aucune raison d'être, le nom se prononçant comme nous l'orthographions.

elle lui a souri. Il lui est arrivé d'en faire autant avec Catherine elle-même, et elle ne lui en a pas su mauvais gré.

L'officier aux gardes du régiment Siemionovski qui, le 13 juillet 1762, prêta à Catherine l'uniforme revêtu par elle pour se mettre en campagne avec ses troupes et aller faire la guerre à son mari, ce jeune et obscur lieutenant eut-il la négligence — assez excusable en un pareil moment — d'oublier un accessoire de l'équipement mis ainsi à la disposition de la souveraine? Un jeune et plus obscur encore sous-officier eut-il la chance de s'en apercevoir et le bonheur de faire agréer à la Tsarine l'offre de sa propre *dragonne?* Et enfin, la faveur de Grégoire Patiomkine est-elle née en effet de cette rencontre fortuite? Nous n'en saurions rien dire. Nous avouerons même ingénument que nous ne saisissons pas bien l'importance de ce détail, sur lequel il a été beaucoup épilogué. Pour nier le fait, on a argué de ce que la *dragonne* de simple maréchal des logis qu'était Patiomkine en 1762 n'aurait pu convenir à Catherine. Mais les sous-officiers *nobles,* les *iounkers* n'ont-ils pas toujours porté en Russie la dragonne en argent? Or, Patiomkine était noble : un de ses ancêtres avait figuré en 1676 à la cour du tsar Fiodor Aleksieïevitch.

Fils unique, Grégoire fut inscrit au contrôle d'un des régiments de la garde, tout en devenant pensionnaire de l'université de Moscou. C'était, dans les familles de noblesse pauvre, une façon usuelle de pourvoir à l'avenir des jeunes hommes : on leur ouvrait ainsi une perspective plus large sur la fortune et l'avancement, une voie à double issue. Le jeune Patiomkine commença par être un élève modèle. Il travailla assidûment et se lia d'amitié avec le savant diacre Porofeï, — ce qui explique les connaissances lithurgiques dont il fit preuve plus tard. En 1757, il fit partie d'un choix de vingt élèves envoyés à Saint-Pétersbourg aux frais de l'État pour y montrer leur savoir. Il avait alors dix-sept ou dix-huit ans, la date de sa naissance n'étant pas fixée avec certitude. Il fut présenté à l'impératrice Élisabeth, et cette apparition à la cour, suivie d'un séjour de quelques semaines dans la nouvelle capitale de l'empire, opé-

rait dans son esprit déjà mobile un changement soudain. Quand il revint à Moscou, il avait l'imagination envahie par des rêves que ses maîtres comme ses camarades jugèrent naturellement insensés. La fascination des horizons entrevus là-bas lui faisait tourner la tête. L'année d'après, il était mis à la porte de l'école « pour paresse et abandon réitéré des classes », — disgrâce qu'il partagea d'ailleurs avec un contemporain illustre, Nicolas Novikof, le fondateur futur de l'enseignement national. L'armée lui restait. Un ami de sa famille, l'archevêque de Mojaïsk, Ambroise Zertis-Kamienski, lui avança 500 roubles, avec lesquels il prit le chemin de Saint-Pétersbourg. Il aima plus tard à rappeler ce prêt, commencement d'une colossale fortune, — mais il ne rendit jamais la somme. Un parent de sa mère, le lieutenant général Zagriajski, favorisa son avancement dans un régiment des gardes à cheval. C'est ainsi qu'aux abords du coup d'État préparé par les frères Orlof, il se trouva sur leur chemin. Son grade était de mince importance, mais ils n'étaient guère importants tous, les conjurés de 1762! Un seul parmi eux, Fiodor Hitrovo, avait rang de lieutenant.

Sur la liste des récompenses distribuées après l'événement du 12 juillet, Patiomkine se trouva porté pour le grade de cornette. Catherine effaça la mention et écrivit de sa main : « Lieutenant en second. » C'était le 1er août. Quatre mois plus tard, le lieutenant en second était nommé chambellan et avait ses entrées à la cour. Que s'était-il passé? Mystère. D'après certains témoignages, les Orlof avaient eu l'idée, malheureuse pour eux, de vanter en présence de Catherine un talent de société possédé par leur ami, en qui ils étaient loin de soupçonner un rival : un don merveilleux d'imitation, lui permettant de contrefaire, à s'y méprendre, la voix de n'importe quelle personne. Catherine fut curieuse, et le *phénomène* amené au palais débuta en contrefaisant sa propre voix à elle, de façon à la faire rire aux larmes. Il fut admis, à partir de ce jour, dans le cercle familier de la souveraine, et le titre de chambellan lui servit de laissez-passer. Ce n'était qu'un rôle

de bouffon, mais il montra plus tard qu'il était apte à jouer tous les rôles, y compris les moins dignes.

Catherine, ceci est avéré, lui témoigna, à cette époque déjà, beaucoup d'intérêt, et cela d'une manière assez bizarre. On la dirait préoccupée dès à présent de préparer la destinée du futur vice-empereur. Plus tard, elle aimera à l'appeler *son élève,* et, en effet, on la voit à ce moment comme appliquée à compléter l'éducation de l'universitaire manqué de Moscou. En août 1763, tout en le maintenant dans les rangs de l'armée, elle le fait entrer dans un des bureaux du Sénat, en apostillant cette désignation d'un oukase où elle enjoint à ses sénateurs de mettre le jeune Grégoire Patiomkine au courant de toutes les affaires. Au mois de septembre suivant, elle rédige une instruction destinée à indiquer à l'élève qu'elle s'est donné la marche à suivre pour s'assimiler rapidement dans son nouveau poste la plus grande somme de connaissances utiles. Elle lui donne un précepteur français, un gentilhomme du Vivarais, moine défroqué ayant servi sous Dupleix à Pondichéry et ayant pris femme nous ne savons où, de Vaumale de Fages, qui plus tard servira de secrétaire au favori et, après un séjour de vingt-trois ans auprès de son ex-pupille devenu prince et ministre tout-puissant, reviendra en 1785 en France, ayant encore, à cinquante ans passés, « bon pied, bon œil, de la santé et de la gaieté » . Patiomkine eut toujours par la suite dans son entourage, dans « sa basse-cour » , comme disait Catherine, un certain nombre de familiers originaires d'un pays pour lequel, à d'autres égards, il ne témoigna pas une grande inclination : le chirurgien Massot, dont il ne se séparait jamais; un aide de camp : le chevalier de la Teissonnière, dont la diplomatie française eut à se louer; un poète : Destat, qui eut accès à l'Ermitage comme faiseur de proverbes, passa ensuite au service du prince de Nassau et se sauva en France au moment de la Révolution.

N'oublions pas qu'au moment où Catherine prend ainsi soin de remettre à l'école son protégé de vingt-trois ans, la faveur de Grégoire Orlof est à son apogée.

La guerre turque survenant, Patiomkine reprend en 1769 la carrière militaire et y fait chemin rapidement. En avril 1773, nous le retrouvons lieutenant général. Mais il ne paraît pas avoir fait dans la faveur personnelle de Catherine des progrès équivalents. Il semble oublié d'elle. Dix ans se sont passés depuis qu'il a été introduit dans l'intimité de la souveraine; pendant ce temps, Grégoire Orlof a régné sans partage sur le cœur de son impériale maitresse, et Patiomkine a eu la malechance ou la maladresse de se brouiller avec le favori, avec son frère surtout, le gigantesque et brutal Alexis. Une querelle survenue au cours d'une partie de billard a abouti à une rixe sanglante, d'où l'élève de Catherine est sorti estropié. Disons toutefois que la catastrophe est attribuée par d'autres témoignages à un simple accident. Mais la perte d'un œil est acquise à l'histoire. Borgne et louchant de l'œil qui lui reste, le jeune homme a fui la cour. Il a songé même, dit-on, à se faire moine. Des amis, les Orlof eux-mêmes, à en croire une des versions alors en cours, l'ont dissuadé de ce projet et l'ont ramené auprès de Catherine. Il s'est rendu à leurs sollicitations, non sans profiter, paraît-il, de la circonstance pour renouveler, avec plus d'art, la comédie sentimentale qui a si bien réussi autrefois à Grégoire Orlof. Catherine s'est laissé aisément persuader que ses idées de retraite et de vie monacale ont été inspirées à son protégé par une passion violente et discrète dont elle était l'objet. Jusqu'à la fin de sa vie elle devait rester sensible à ce genre de séduction et accessible à une illusion dont le mensonge eût dû devenir de plus en plus apparent à ses yeux. Patiomkine est arrivé ainsi à déposer dans son imagination et dans son cœur un germe destiné à se développer un jour. Mais son heure n'était pas venue. Peut-être a-t-il jugé que pour en arriver où il voulait et réaliser son rêve, un supplément de prestige personnel lui était nécessaire, et il est allé en faire acquisition sur les champs de bataille. Il s'est éloigné, laissant le temps travailler à sa fortune et à la disgrâce du favori en titre. Celle-ci est venue, en effet; mais un autre tout d'abord en a profité.

En juin 1773, Vassiltchikof occupant la place définitivement perdue par Grégoire Orlof, Patiomkine prend part aux combats livrés par l'armée russe sous les murs de Silistrie. Son métier de soldat paraît l'absorber entièrement. Mais quelques mois plus tard il demande un congé, et brusquement, précipitamment, on le voit quitter l'armée. C'est qu'un événement vient d'arriver, l'événement décisif de sa vie : il a reçu de Catherine le billet suivant :

« Monsieur le lieutenant général! vous êtes, j'imagine, « tellement occupé à regarder du côté de Silistrie que vous « n'avez pas le temps de lire des lettres. Je ne sais jusqu'à « présent si votre bombardement a eu du succès, mais je n'en « suis pas moins convaincue que tout ce que vous entrepren- « drez vous-même, ne saurait être attribué à un autre motif « qu'à votre zèle ardent pour moi personnellement et pour la « chère patrie que vous aimez à servir. Mais comme, d'un « autre côté, je tiens à conserver les hommes zélés, coura- « geux, intelligents et habiles, je vous prie de ne pas vous « exposer inutilement au danger. En lisant cette lettre, vous « demanderez peut-être pourquoi est-elle écrite. J'ai à vous « répondre à cela : Pour que vous ayez une confirmation de « ma manière de penser pour vous, car je vous souhaite tou- « jours beaucoup de bien. »

Patiomkine ne demanda à personne le secret de ces lignes ambiguës. Mieux au courant que qui que ce soit du conflit de passions et d'intrigues au milieu duquel se débattaient à ce moment la volonté incertaine et le cœur tourmenté de la souveraine, il y lut d'emblée ce qu'elle avait voulu sans doute qu'il y devinât : un aveu et un appel. En janvier 1774, il était à Saint-Pétersbourg, attendait six semaines encore, sondant le terrain, assurant ses chances, et, le 27 février, il risquait la partie, — en écrivant à l'Impératrice pour demander le grade de général aide de camp « si elle jugeait ses services dignes « d'elle ». Dans le langage du temps, c'était réclamer la succession du bel Orlof et de Vassiltchikof. Au bout de trois jours, la réponse arrivait — favorable ; le 20 mars suivant, Vas-

siltchikof prenait le chemin de l'exil, renvoyé à Moscou avec une riche dotation, et le règne du plus puissant des favoris commençait.

II

A ce moment, Grimm lui-même, le *souffre-douleur* attitré, ne pouvait s'empêcher d'adresser à son impériale amie un timide reproche : il lui trouvait l'humeur vraiment un peu trop versatile. — « Pourquoi? » répondait-elle sans s'émouvoir. « C'est, je veux parier, parce que je me suis éloignée de « certain excellent, mais très ennuyeux citoyen, qui a été tout « de suite remplacé, je ne sais trop comment, par un des plus « grands, des plus drôles et des plus amusants originaux de « ce siècle de fer. » Elle était enchantée de sa nouvelle acquisition : « Ah! que c'est une bonne tête que cet homme-là; il a « plus de part que personne à cette paix (la paix de Koutchouk-Kaïnardji signée le 14 juillet 1774 avec les Turcs), « et cette bonne tête est amusante comme un diable. » Dès à présent, rompant avec une habitude à laquelle le bel Orlof au plus beau temps de sa faveur ne l'avait pas fait déroger, elle employait en écrivant au nouveau favori les expressions le plus familièrement tendres. *Batienka* (petit père) et *galoubtchik* (mot à mot : petit pigeon) se succédaient sous sa plume jusque dans les lettres d'affaires qu'elle expédiait à son adresse.

Les témoins de ce changement de scène et de ce nouvel engouement étaient loin d'y applaudir, voire même de se les expliquer. Durand s'étonnait de voir l'uniforme de général aide de camp porté par un homme « dont la contenance mal « assurée en plusieurs occasions avait scandalisé l'armée « russe et fait la risée des Turcs ». A l'entendre, les allures mystérieuses que se donnait le nouveau favori pour entrer dans l'appartement de sa maîtresse ou pour en sortir provo-

quaient les quolibets de la garde, « plaisantant un mystère qui « a tous les jours douze témoins nouveaux ». Grégoire Orlof se montrait dédaigneux : « Quoique nous ayons différents « rapports ensemble », s'écriait-il en plein cercle de cour, en interpellant son successeur, « ne croyez pas que nous soyons « des ménechmes, et je ne souffrirai pas que vous continuiez « à porter l'uniforme de l'artillerie, dont je suis le grand « maître et où vous n'êtes rien. » La fille de Cyrille Razoumovski s'indignait des attentions que son père lui-même, l'ancien *hetman*, se laissait aller à témoigner au nouveau venu. « En vérité je souffre, quand je vois si peu de fierté », écrivait-elle à son frère. « Comment faire la cour à ce vilain aveu- « gle et pourquoi? » Seul à peu près le favori d'hier, Vassiltchikof, n'hésitait pas à reconnaître et à proclamer en termes expressifs la supériorité de son rival : « Le pied sur lequel se « met Patiomkine », disait-il à un de ses amis, dont le chargé d'affaires français recevait les confidences, « est très différent « du mien. Je n'étais qu'une fille entretenue. On me traitait « de même. On ne voulait pas que je visse personne, ni que « je sortisse. Quand je demandais quelque chose, on ne me « répondait rien. Quand je parlais pour moi, c'était de même. « Quand je voulus avoir le cordon de Sainte-Anne, j'en parlais « à l'Impératrice : le lendemain je trouvais pour trente mille « roubles de billets dans ma poche. On m'a toujours fermé la « bouche de cette façon et on me renvoyait à ma chambre. « Patiomkine, lui, obtient ce qu'il veut. Il dicte ses volontés, « il est le maître. »

Sur ce dernier point, tout le monde se trouvait d'accord, s'étonnant ou s'indignant de l'ascendant acquis par le nouveau venu, « le Cyclope », comme l'appelait Orlof, mais n'en contestant pas la réalité. « Elle en est folle », disait encore en causant avec Durand le sénateur Jélaguine. « Ils doivent bien « s'aimer, car ils se ressemblent complètement. » Et il racontait comment Patiomkine s'y était pris pour avoir son entrée au conseil : « En arrivant ici, il m'a parlé tout de suite d'affaires « avec un épanchement qui m'a étonné. Il blâmait tout. J'en

« profitai... pour lui dire ce dont nous étions convenus. Il « m'écouta avec intérêt et me répondit : « Que voulez-vous « que je fasse? je n'entre seulement pas au conseil. — Et « pourquoi n'y entrez-vous pas? — On ne le veut pas; mais « je vais forcer la main. » Il était résolu de renouveler ses « demandes. Elles furent vraisemblablement suivies d'un refus, « car dimanche j'étais assis à table près de lui et près de « l'Impératrice, et je vis que non seulement il ne lui parlait « pas, mais qu'il ne répondait même pas à ses questions. Elle « fut hors d'elle-même, et nous sans contenance. Le silence « ne fut interrompu que par des monosyllabes du grand « écuyer (Narychkine) qui ne put jamais animer la conversa-« tion. L'Impératrice, au sortir de la table, se retira seule et « ne reparut que les yeux rouges et l'air troublé. Le lundi, « elle fut plus gaie, et il entra au conseil le même jour. »

Quelques mois se passent encore, et « le Cyclope » est devenu le maître pour tout de bon, l'homme tout-puissant, devant lequel s'effacent toutes les rivalités et se courbent toutes les volontés, à commencer par celle de Catherine. Son entrée au conseil l'a rendu en fait premier ministre. Il dirige la politique de l'empire à l'intérieur comme au dehors. Il enlève la présidence du collège de la guerre à Tchernichof, et celui-ci quitte Saint-Pétersbourg en faisant suspendre à la porte de son hôtel un écriteau avec cette mention : « A vendre ou à louer. » L'altier et batailleur Alexis Orlof envoie de Pise à l'adresse du favori les lettres les plus amicales, et Grégoire a oublié ses dédains. C'est à ce moment sans doute que se place la rencontre si souvent rappelée des deux antagonistes sur l'escalier du palais :

— Que dit-on à la cour?

— Rien, sinon que vous montez et que je descends.

Quant à Durand, il en est maintenant à multiplier des efforts, malheureusement infructueux, pour s'insinuer dans les bonnes grâces du général, dont l'uniforme blessait naguère ses yeux. « J'aurais voulu », mande-t-il au comte de Vergennes, « parvenir à une espèce de familiarité avec M. Potemkin pour

« pouvoir en user à propos, et que n'ai-je pas fait pour y
« réussir! M. Branicki, que j'avais employé pour seconder mes
« efforts, m'a dit à la fin que ce favori d'une éducation tardive
« et d'une naïveté puérile craignait de se laisser approcher et
« pénétrer par quelqu'un de nous; qu'il ne voulait parler que
« sa langue,... ne voir autour de soi que de jeunes complai-
« sants et jouer avec eux un jeu énorme. »

Cette prise de possession d'un pouvoir et d'un rang pour ainsi dire souverains ne fait que se consolider au cours des deux années suivantes. En 1775, à l'occasion des fêtes qui célèbrent à Moscou la conclusion de la paix avec la Turquie, le favori est nommé comte; il reçoit une épée d'honneur, et le portrait de l'Impératrice brille sur sa poitrine, comme naguère sur celle d'Orlof, dans son cadre de diamants. L'année d'après, Frédéric lui envoie l'Aigle noir, et Joseph, pour ne pas rester en retard de politesse, le crée, sans se faire prier cette fois, prince du Saint-Empire. Mais l'ambition du favori va plus loin. Sur le chemin où sa fortune grandissante suit la trace de Grégoire Orlof, il aperçoit un but que l'autre a poursuivi sans pouvoir l'atteindre. Au cours d'un pèlerinage qui le conduit en compagnie de sa maîtresse dans les murs de ce couvent de la Troïtza, voisin de Moscou, où s'est jouée déjà une des scènes décisives de la vie de Catherine (1), des moines obséquieux entourent le couple amoureux. Patiomkine a conservé avec ces prêtres d'anciennes liaisons. Il sait parler leur langue, connaît le détail de leurs dévotions compliquées et mêle sa voix à leurs longues psalmodies. Ils lui sont acquis. Et les voici s'employant à inquiéter la conscience de la souveraine. Est-elle résolue à continuer le scandale d'une union que l'Église doit réprouver tant qu'elle n'a pas été appelée à la consacrer? Ils insistent, la pressent, menaçants et suppliants tour à tour, et soudain le favori lui-même entre en scène : il a ôté son brillant costume et paraît revêtu de la robe noire des *tcherniets,* habitants du monastère. Sa conscience a été éveillée aussi, et, s'il

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice,* p. 34

ne peut être l'époux de celle qu'il aime, il se donnera à Dieu. Il fait fausse route. Catherine se montre émue, il est vrai; elle prend pour répondre à son amant le ton qu'il a choisi, mais la réplique n'est pas celle qu'il attendait. Elle comprend ses scrupules; elle les partage. Aussi approuve-t-elle sa résolution : qu'il obéisse à la voix divine qui l'appelle à lui! Évidemment, elle n'est pas dupe du jeu auquel elle fait mine de se prêter. La grande comédienne qu'elle est elle-même a deviné le comédien dans ce moine improvisé si subitement converti. Mais comment se trouve-t-elle, cette fois, si perspicace? Est-elle lasse déjà? Peut-être. La suite de l'aventure semble l'indiquer. Jouant son rôle jusqu'au bout, Patiomkine jure qu'il s'ensevelira dans les murs de la Troïtza; elle lui laisse la liberté de tenir son serment et part pour Saint-Pétersbourg. Il la suit, mais s'aperçoit aussitôt que le charme est rompu, que sa voix, si caressante ou si impérieuse qu'il la fasse, n'a plus sur elle le même pouvoir. Et déjà les courtisans avisés se montrent du doigt un jeune et séduisant secrétaire que Roumiantsof vient de mettre au service de la souveraine et dont l'étoile monte à l'horizon.

III

Au mois d'avril 1776, le favori songe sérieusement à opérer sa retraite. Mais il la veut brillante. S'il faut en croire des renseignements recueillis par le marquis de Juigné, le nouveau ministre de France à Saint-Pétersbourg, il a demandé à l'Impératrice, en échange de la situation qu'il se résigne à quitter, — le trône de Courlande, ajoutant qu'il le considérerait seulement comme un poste d'attente et un acheminement à celui de Pologne. Cette fois, ce sont les souvenirs de Bühren et de Poniatowski qui hantent l'imagination du grand ambitieux. Mais Catherine n'est plus en mesure de distribuer des trônes.

Elle a pris d'ailleurs l'habitude de se débarrasser à meilleur compte des *images dont les couleurs ont pâli*. Au mois de novembre de la même année, la crise éclate. Comme obéissant à une fatalité à laquelle ses pareils semblent voués tour à tour, renouvelant l'imprudence qui a naguère perdu le bel Orlof, Patiomkine prend un congé pour faire dans la province voisine de Novgorod une rapide tournée d'inspection. C'est le signal : quelques jours après son départ, Zavadovski est installé à la place qu'il vient de quitter.

Mais c'est ici qu'apparaît la réelle supériorité de l'homme dont personne dans l'entourage de Catherine ni elle-même n'ont pu encore apprécier les ressources, voir à l'épreuve l'esprit fécond et mesurer la puissante volonté. Cette fois, Catherine n'a pas affaire à un esprit faible, ni à un tempérament énervé par une trop longue carrière de plaisirs, héros capable encore, comme le bel Orlof, de sourire à la mauvaise fortune, incapable de la dompter. Orlof, disgracié, avait plaisanté et amusé la galerie; Patiomkine rugit et fait peur. Quand il reparaît à Saint-Pétersbourg, c'est en maître qu'il se présente et qu'il parle. Soit, il abandonnera ce coin du palais, où un intrus a osé en son absence s'introduire comme un voleur; il en fait bon marché, en même temps qu'il prend le deuil éternel d'un amour trop facilement profané et trahi. Mais si le favori d'hier est disposé à s'effacer devant le favori de l'heure présente, le serviteur de l'Impératrice, prince, ministre et général, placé par elle au gouvernail de l'État, n'abdiquera pas au profit du premier venu, jeune homme sans passé et sans services. On le verra plutôt faire cause commune avec les Orlof pour s'opposer à l'invasion des amants de rencontre, ou même pour revendiquer contre les caprices de la souveraine des droits supérieurs aux siens. Ne les représente-t-on pas, les cinq frères encore puissants et redoutables, comme disposés à prendre fait et cause pour le grand-duc Paul? La menace n'est peut-être pas très sérieuse. Mais précisément à ce moment survient l'incident romanesque et troublant pour Catherine des fiançailles de Grégoire Orlof avec sa cousine. L'ancien favori

lui échappe pour tout de bon, et elle en éprouve une sensation inquiétante d'isolement. Le favori nouveau n'a pas assez de surface pour lui offrir l'appui dont elle a besoin, et Patiomkine sait deviner ses angoisses, exploiter ses frayeurs. Il la trouble davantage encore, la terrifie par ses colères et ses audaces, ses grondements de lion furieux et ses airs de vouloir tout briser autour de lui (1), jusqu'au jour où, soumise enfin, elle prend le parti de se réfugier entre ses bras vigoureux. Non plus comme amante, — car il est encore plus habile qu'audacieux; il comprend que le rôle où il a pu être doublé par un Zavadovski ne doit plus être le sien; qu'on ne s'impose pas à un cœur et à un tempérament comme ceux dont il a éprouvé les exigences exorbitantes et la décevante mobilité; qu'il gagnera d'ailleurs à recouvrer sa liberté, en conservant sa puissance. Il ne reprendra pas la place où un autre lui a succédé, seulement il ne permettra pas que cet autre y reste; il ne sera plus l'amant, mais il deviendra l'ordonnateur des plaisirs qu'il renonce à partager, le créateur des faveurs éphémères auxquelles doivent survivre sa domination et son prestige, et qui doivent lui être subordonnées. Et sa volonté devient réalité. Zavadovski disparaît, un bellâtre insignifiant, puis un second, puis un troisième, Korssakof, après Zoritch, Lanskoï après Korssakof, élus de son choix, apparitions brillantes et fugitives, êtres sans lendemain, se succèdent dans la cage dorée voisine de l'alcôve impériale; il les appelle d'un signe, les fait partir d'un geste, et le rêve ambitieux caressé par le prodigieux aventurier sous les sombres voûtes de la Troïtza reçoit ainsi un demi-accomplissement. Pendant de longues années, compagnon inséparable désormais, conseiller toujours écouté et maître parfois obéi, il partagera la vie de celle dont il a espéré partager le trône et régnera en effet à ses côtés.

Un autre livre nous serait nécessaire pour raconter en détail ce chapitre, le plus extraordinaire à coup sûr, mais aussi le

(1) Voy. des scènes de violence de ce genre racontées par un valet de chambre de Patiomkine, enfant alors et témoin inaperçu de ces drames intimes, *Archive russe*, 1882, I, p. 164.

plus compliqué du roman de Catherine. Nous tenterons du moins d'esquisser à grands traits la physionomie du personnage qui y a figuré avec elle.

IV

De taille gigantesque, les cheveux noirs et la peau brune, il n'est pas beau. « Effrayant à voir et rebutant », au dire d'un de ses parents, Berezine, que Thiébaut, l'auteur des Mémoires connus, fait causer à Berlin. Borgne et louche, nous le savons déjà, il a de plus les jambes cagneuses. Aussi ne s'est-il pas soucié de faire passer sa figure à la postérité. « Le prince « Patiomkine », écrit Catherine dans une de ses lettres à « Grimm, n'a jamais pu être persuadé à se faire peindre, et, s'il « y a de lui portrait et silhouette, c'est malgré lui. » En 1783 cependant il a cédé aux sollicitations de la souveraine, et c'est de cette année que date le portrait en pied que l'on voit dans la salle des Maréchaux au Palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg : un portrait officiel, qui n'offre aucune valeur documentaire. Il n'a pas de façons distinguées. Le troisième paragraphe du Règlement de l'Ermitage : « On est prié d'être gai, sans cependant rien détruire, casser, ni mordre », lui est spécialement dédié. Il a la gaieté tapageuse, et aussi l'habitude de mordre ses ongles ou de s'en servir pour se gratter les cheveux qu'il porte longs et fréquemment très négligés. Il arrive souvent qu'on le voie passant des journées entières dans son appartement demi-nu, dépeigné, sale, et se dévorant les doigts. Gros mangeur et gros buveur, mais avalant indifféremment et sans préférence apparente les boissons et les mets les plus fins comme les moins délicats, il a toujours sous la main, et même sur sa table de nuit, une réserve de *pirojki* (petits pâtés) préparés à la mode du pays, et boit par douzaines des bouteilles de *kvass*. En voyage, il se nourrit de gousses d'ail et de pain noir;

mais à Saint-Pétersbourg, à Kief ou à Iassy sa table réunit les friandises les plus recherchées de tous les pays, huîtres et sterlets, figues de Provence et melons d'eau d'Astrakhan. En dehors de ses apparitions à la cour, son costume ordinaire est une vaste robe de chambre, qu'il ne quitte pas même pour recevoir des dames, ou, dans les tournées qu'il fait en province, pour donner des audiences et présider des dîners officiels. Il ne porte sous ce vêtement intime ni pantalon ni caleçon. Quand le comte de Ségur va le voir à son arrivée à Saint-Pétersbourg, il reçoit au lit et couché tout de son long le ministre du Roi Très Chrétien, et le diplomate français en prend son parti. Il est vrai que le favori fait à peine plus de façons pour Joseph II. Langeron raconte ainsi sa première rencontre avec l'homme tout-puissant pour lequel il a reçu une lettre de recommandation de l'Impératrice et qu'il va rejoindre à Bender, en 1790 :

« Le prince Potemkin était au moment de partir pour « aller voir la flotte en Crimée ; ses chevaux étaient attelés et « sa garde prête, mais on me dit que ce n'était pas une raison « pour qu'il partît réellement et que parfois ses chevaux « étaient mis six mois de suite à sa voiture sans qu'il parût se « décider à quitter le palais où le hasard le plaçait. Il habitait « l'ancienne maison du pacha. Dans une cour fort grande « six cents officiers, courriers, ordonnances, s'offrirent à ma « vue, et dans un vestibule assez petit je trouvai les princes « Repnin, Würtemberg et Dolgorouki, tous les généraux, « adjudants-colonels, etc., qui attendaient le passage du « Prince pour se présenter à son regard et n'osaient même pas « approcher de la porte de sa chambre. M. de Damas me « mène chez lui ; je vois un grand homme échevelé, enveloppé « d'une immense robe de chambre ; il avait l'air sombre et « rêveur ; il était près d'une table et signait quelques papiers. « Il prend la lettre que l'Impératrice m'avait donnée pour lui « et dans laquelle elle avait daigné me recommander particu- « lièrement ; il la lit à peine, et, sans me regarder, il me dit : « C'est bon, monsieur ; je vous conseille en attendant de

« rester avec M. de Damas. » Cette manière d'agir me sur-
« prit, mais M. de Damas me surprit encore bien davantage
« lorsqu'il me dit que le Prince m'avait très bien reçu. Je fus
« à portée de juger par la suite qu'il avait raison. »

Dépensant l'argent sans compter, usant des plus incroyables abus de pouvoir pour augmenter ses revenus, faisant par exemple établir une verrerie dans une de ses terres et imaginant aussitôt d'interdire par oukase l'entrée du verre étranger en Russie, « ce qui, au dire de son homme de confiance, « Garnovski », vaut mieux que le revenu de cinquante mille paysans, le favori fait pourtant fréquemment des dettes et les paye rarement. Un jour il rencontre à la table de l'Impératrice à Tsarskoïe un de ses créanciers, l'horloger de la cour Fasi, — car cet Italien est une manière de personnage, et c'est en voiture à quatre chevaux qu'il arrive au palais pour remonter les pendules de Sa Majesté. Fasi profite de la circonstance pour glisser sous l'assiette du favori un mémoire dans lequel il réclame son dû en termes assez vifs. Le Prince qui croit trouver un billet doux est furieux et le montre. L'Impératrice rit de l'aventure, et le soir le montant de la dette — une somme de quatorze mille roubles — est renvoyé à l'horloger, *en monnaie de cuivre,* de quoi remplir deux pièces de son appartement. Le Prince est aussi gros joueur, passant volontiers ses nuits à tenir des banques et ne dormant que le jour à des heures irrégulières. Son chef de chancellerie, Popof, ne quitte pour ainsi dire pas l'uniforme, obligé qu'il est de se tenir du matin au soir et surtout du soir au matin à la disposition du maître. D'origine tartare, sans talents et sans instruction, cet employé ne doit la faveur dont il jouit qu'à la résistance exceptionnelle de son tempérament. Aimant d'ailleurs le jeu lui-même, il occupe ses heures de loisir et d'attente avec des amis qui l'aident à vider le bonnet dans lequel il puise des poignées de ducats. Il a de quoi les remplir : en outre des dons en terre et en argent qu'il doit à la libéralité de son maître, il a l'administration des fonds spéciaux dont dispose le Prince, et c'est un budget d'importance; c'est l'*extraordi-*

naire de guerre qui accompagne toujours le commandant en chef des armées impériales : huit millions en monnaie d'or et d'argent; ce sont les revenus des gouvernements de Jekatierinoslav et de la Tauride : environ deux millions ; enfin douze millions de roubles donnés tous les ans par le Bureau des fournitures de l'armée : près de soixante millions de francs au total. Pendant la seconde guerre turque cinquante-cinq millions de roubles sont assignés à la caisse de l'armée commandée par Patiomkine, et il n'est rendu compte d'une manière très superficielle que de quarante et un millions. Popof dispose arbitrairement du reste.

Popof ne sait écrire dans aucune langue ; mais le Prince se pique d'être lui-même une fine plume, en langue russe tout au moins. Pour sa correspondance française il se sert parfois de Massot, quand il ne s'en sert pas pour égayer son ennui. Il aime les bouffons et les bouffonneries, et permet beaucoup à ceux qui le font rire. Massot, qui double son emploi de chirurgien avec celui de fou de cour, en abuse parfois. C'est un Français qui n'aime guère la France. Il a eu vraisemblablement des démêlés avec la justice de son pays, et s'en souvient. Un jour qu'il donne libre cours à sa rancune, le comte de Ségur qui est à jouer aux échecs avec le Prince l'interrompt pour lui dire qu'il devrait, après avoir si longtemps parlé de son ancienne patrie, dire aussi quelques mots de la nouvelle. Patiomkine fronce le sourcil, mais Massot ne s'en émeut pas, et improvisant aussitôt une diatribe des plus violentes sur le thème des ambitions et des entreprises ruineuses auxquelles il voit la Russie livrée, il conclut en ces termes : « Et savez-vous « pourquoi on veut se ruiner, se saigner à ce point et armer « peut-être toute l'Europe? C'est pour amuser un grand prince « ici présent qui s'ennuie et pour lui donner le plaisir d'ajou- « ter le grand cordon de Saint-Georges aux trente ou quarante « cordons dont il est déjà bariolé et qui ne lui suffisent pas ! » Là-dessus Ségur éclate de rire, les témoins de la scène manquent de s'étrangler pour ne pas en faire autant, et Patiomkine renverse la table de jeu en jetant l'échiquier à la tête de

Massot, qui s'enfuit pour ne pas être assommé. Mais le lendemain il n'est plus question de l'incident.

Ce géant violent et débonnaire, à la colère prompte et au pardon également facile, est-il bon en effet? Pendant le siège d'Otchakof, le même Massot lui représentant l'état déplorable des ambulances, il a un mot atroce : « C'est bon, répond-il, il n'y aura plus de blessés. » Un écrit de sa main s'est pourtant conservé, dans lequel il recommande à un de ses intendants d'abattre toutes les potences qui pourraient se trouver dans les domaines achetés par lui au prince Lubomirski et d'annoncer aux habitants qu'à l'avenir ils auront à exécuter les volontés de leur nouveau maître « par respect pour leur devoir, et non « par la crainte des supplices » . Comme Catherine, il est adoré de ses domestiques; comme à elle, il lui arrive rarement de les brusquer, encore moins de les battre, alors qu'on le voit fréquemment lever la main sur des personnages en place, de hauts fonctionnaires et des généraux. Ceux-ci, il est vrai, sont de bonne composition. Pendant la campagne de 1790, le prince Grégoire Volkonski, gendre du prince Repnine, lieutenant général et chevalier de Saint-Alexandre, ayant eu le malheur de provoquer la colère du maître, reçoit de sa main plusieurs soufflets. Un officier russe envoyé à Vienne quelques semaines plus tard y rencontre le prince de Ligne et lui conte l'aventure. De Ligne est indigné. — Mais, observe l'officier, Volkonski a tiré une vengeance éclatante de cet affront. — Comment cela? — Il est bien resté huit jours sans revenir chez le Prince.

En dehors de sa domesticité et d'un cercle étroit d'intimes, en dehors de l'armée aussi, dont les officiers le détestent ou le méprisent, mais dont les soldats l'aiment assez, le Prince n'est pas aimé : Catherine le constate elle-même avec regret. « Il a l'air d'un loup », dit-elle un jour à Chrapowicki. En février 1789, elle interroge son valet de chambre Zotof : « Aime-t-on le Prince à la ville? — Oui, il y a deux personnes qui l'aiment : le bon Dieu et Vous. » Elle pince les lèvres. Il marque trop son mépris pour l'humanité, qu'il voit assuré-

ment sous un vilain aspect en la voyant à ses pieds, et, en même temps, son dédain absolu pour tout ce qui ne le touche pas personnellement, n'intéresse pas ses plaisirs, ses fantaisies ou son ambition. Celle-ci est démesurée chez lui, jamais satisfaite, impossible même en réalité à assouvir. Les trônes de Courlande ou de Pologne qu'on le soupçonne de convoiter, auxquels il se prend peut-être quelquefois à songer, n'y suffiraient pas. Le prince de Ligne parlant de le faire hospodar de Moldavie : « — Je m'en moque bien », lui répond-il. « Je serais « roi de Pologne si je voulais; j'ai refusé d'être duc de Cour« lande; je suis bien plus que tout cela! » Un jour, dînant avec lui, son neveu Engelhardt le trouve d'humeur gaie, causant, plaisantant, aimable. Soudain il devient sombre et rêveur. « Peut-il y avoir un homme plus heureux que moi? » dit-il après un long silence. « Tous mes souhaits, tous mes « désirs ont été remplis comme par une sorte d'enchante« ment. J'ai voulu avoir de grandes charges — je les ai; des « ordres — je les ai tous; j'ai aimé le jeu — j'ai pu perdre « des sommes incalculables; j'ai aimé donner des fêtes — j'en « ai donné de splendides; j'ai aimé acheter des terres — j'en « possède autant que je veux; j'ai aimé bâtir des maisons — « j'ai bâti des palais; j'ai aimé les bijoux — aucun particulier « n'en a de plus beaux et de plus rares. En un mot, je suis « comblé... » En prononçant ces derniers mots, il saisit et brise sur le parquet une assiette de porcelaine, puis disparaît dans sa chambre à coucher et s'y enferme.

Comme tous ceux de sa race, il croit à son étoile. En mai 1788, à la nouvelle des premiers succès remportés sur les Turcs par le prince de Nassau, il saute au cou du prince de Ligne : « — Cela n'est-il pas clair? Je suis l'enfant gâté de « Dieu! » Quelques jours plus tard, le feu prend à un bâtiment de la flotte voisin de celui à bord duquel il se trouve : « Le « vaisseau, un lieutenant-colonel, un major et soixante « hommes sautent en l'air sous nos yeux », raconte encore le prince de Ligne, « et le Prince et moi, nous en aurions fait « autant, si le ciel, m'a-t-il dit tout de suite avec autant de

« confiance que de dévotion, ne faisait pas un cas particulier « de lui et ne veillait pas nuit et jour à sa conservation. »

Il est pourtant plus vaniteux encore en réalité que vraiment ambitieux. Il a toujours autour de lui une nuée de courtisans qui lui prodiguent leurs coups d'encensoir, qui chantent ses louanges en vers russes, grecs, latins et français, qu'il récompense avec les miettes de son éblouissante fortune et dont la flatterie soudoyée suffit jusqu'à un certain point à lui donner l'illusion d'une grandeur qu'il est seul à s'attribuer sincèrement. En 1787, Méhée de la Touche reçoit de lui un sourire et quelques ducats pour un poème terminé par cette allusion ingénieuse au projet de restauration de l'empire grec, ce rêve de Catherine que son favori essaye de mettre en action :

> ...Conquérir par vos nobles travaux
> L'ancien pays des hommes de génie,
> Des législateurs, des héros,
> C'est rentrer dans votre patrie.

Quand il n'est pas en robe de chambre et les jambes nues, il paraît avec des habits brodés d'or sur toutes les coutures, couverts de diamants, constellés de plaques. Il invente pour son usage des uniformes extravagants, des harnachements de cheval étourdissants, des panaches de la hauteur d'un étage.

Il a aussi, pour suivre la piste d'une ambition consciente d'elle-même et éprise d'un but à atteindre, l'énergie trop intermittente et mêlée de trop fréquents accès de paresse insouciante. Il est le changement personnifié : « La même heure, dit « un témoin, le voyait gai, triste, folâtrant, pensif, caressant, grondant, accueillant avec bonté, repoussant avec « rudesse, donnant un ordre et le révoquant. » Plus habituellement même et plus facilement paresseux qu'actif, il laisse volontiers agir ses subordonnés. Au cours de la seconde guerre turque, pendant que Souvorof donne l'assaut à Ismaïl, il passe toutes ses matinées, au témoignage de Langeron, « à brosser ses « diamants et envoyer des bouquets et des présents à l'objet de

« son amour et aux autres dames de sa cour ». Cinq ou six déjeuners de café, de poulets froids, de chocolat et de jambon pris dans les intervalles, le conduisent ainsi jusqu'au dîner qui achève sa journée.

Est-il brave? On ne sait. Faisant preuve tour à tour d'une poltronnerie scandaleuse et d'un mépris absolu pour le danger, indécis et pusillanime ou incliné aux résolutions les plus téméraires, il court un jour se cacher dans un souterrain pour ne pas entendre le bruit du canon et le lendemain va à la tranchée et y reste une heure sans nécessité aucune, faisant tuer du monde autour de lui et causant de choses indifférentes pendant que les balles sifflent à ses oreilles. Le prince de Ligne lui proposant une attaque nocturne sur Otchakof à la faveur d'une tranchée qui se trouve vide, il fond en larmes : il a peur de perdre du monde. Quelques semaines après, il sacrifie vingt mille homme dans un assaut désespéré.

Le fond de son caractère et de son tempérament paraît avec le plus de netteté et de constance dans ses goûts et ses habitudes sardanapalesques. Quand il se met en campagne pour assiéger Otchakof, en 1788, il fait partir de Saint-Pétersbourg deux convois, l'un par la route de Moscou, l'autre par celle de Mohilew, avec un double attirail de vaisselle d'argent, de batterie de cuisine, d'approvisionnements de toute sorte, pour être certain d'en avoir un au moins à sa disposition. En 1791, au quartier général de Bender, il a avec lui une maison où figurent cinq ou six cents domestiques, deux cents musiciens, un corps de ballet, une troupe de mimes, cent brodeuses et vingt bijoutiers. Il est passionné de musique, et peu s'en faut qu'il ne possède à ce moment, pour diriger son orchestre, « un excellent pianiste et un des meilleurs compo- « siteurs d'Allemagne », dont le comte André Razoumovski alors à Vienne lui propose l'engagement, qui se montre disposé, paraît-il, à quitter son pays où il se trouve mécontent de son sort et qui s'appelle — Mozart. La mort du musicien coupe court malheureusement aux pourparlers engagés. Sarti le remplace, qui a de l'imagination à défaut de génie, et s'en-

tend à récréer l'esprit souvent morose ou lassé du maître par des inventions moins harmonieuses qu'originales. Il n'invente pas, mais porte à un degré extraordinaire de perfection un genre d'orchestre très à la mode en Russie depuis le commencement du siècle : « Ce sont, explique Langeron, des espèces de « trompes droites plus ou moins grandes, selon le ton qu'on « veut qu'elles rendent ; elles n'en rendent qu'un seul chacune, « et les musiciens ont au lieu de notes de musique un papier « avec des chiffres qui leur indique à quelle mesure ils doivent « souffler... » Ces étranges exécutants arrivent, paraît-il, à jouer ainsi des symphonies complètes, « dans lesquelles les roulades « et les triples croches s'exécutent avec autant de justesse, de « verve et de précision que pourraient le faire les plus habiles « violons ». On connaît l'invention du point d'orgue exécuté par cent pièces de canon dans un *Te Deum* composé par Sarti pour la prise d'Otchakof. C'est, à quelques années de distance, la réalisation du rêve de Crispin dans la *Mélomanie* de Grenier et de Champein, représentée à l'Opéra-Comique national le 21 janvier 1781. Un jour que le maestro est à court de trouvailles ingénieuses, le Prince manifeste le désir de voir danser une « tzigane ». On lui parle de deux jeunes gens ayant servi comme sergents dans un régiment de gardes qui excellaient dans cette danse. Il apprend qu'ils ont eu de l'avancement et sont capitaines dans un régiment cantonné au Caucase, à trois cents lieues de distance ; il fait partir un courrier, et, pendant une semaine, les deux officiers amenés à toute vitesse et travestis, l'un en paysan, l'autre en paysanne, sautent chaque soir sous les yeux du favori. Quand il a eu assez du divertissement, il renvoie les danseurs à leur régiment en les élevant au grade de majors. Au retour d'une mission diplomatique qui l'a conduit à l'étranger pour quelques semaines, Langeron trouve une surprise dans ce quartier général de Bender qui ressemble à un décor de féerie :

« Le Prince avait fait disparaître depuis mon absence une « salle de la maison où il demeurait et y avait fait construire « un kiosque, où les trésors des deux mondes étaient prodi-

« gués pour enivrer la beauté qu'il voulait soumettre à son « empire. L'or et l'argent y brillaient de toutes parts. L'on y « voyait sur un divan d'étoffe rose et argent relevée par des « franges et garnie de fleurs et de rubans, le Prince dans un « négligé aussi galant que recherché assis à côté de l'objet de « ses vœux et entouré de cinq ou six femmes dont la parure « relevait la beauté, et devant lesquelles brûlaient des par- « fums dans des cassolettes d'or. Une collation servie dans « des vases de vermeil occupait le milieu de la chambre. »

La beauté courtisée avec des façons aussi prodigues est la princesse Dolgorouki, femme d'un des généraux que le Prince a sous ses ordres. Elle s'appelle Catherine comme l'Impératrice, et le jour de sa fête elle prend place à côté du maître à un dîner officiellement donné en l'honneur de la souveraine. Au dessert, des coupes de cristal circulent, remplies de diamants ; les dames sont invitées à y puiser, et comme la princesse s'étonne : « Puisque c'est vous que je fête ! » lui murmure-t-il à l'oreille. Avec un autre objet de sa flamme, très essentiellement changeante et capricieuse, la fameuse madame de Witt, depuis comtesse Potocka, « la belle Fanariote » qui, interrogée sur sa santé, répondait : « J'ai mal à mes beaux yeux », il fait preuve d'une galanterie plus fastueuse encore. Pour lui faire accepter un châle de prix, il donne une fête, y invite deux cents femmes et y fait tirer une loterie dont tous les numéros sont gagnants et tous les lots composés d'un *cachemire* également précieux.

Les bals et soupers qu'il multiplie en pleine campagne pendant que ses subordonnés, les Dolgorouki et les Souvorof, font face à l'ennemi, ont lieu parfois dans des salles souterraines construites exprès en quelques semaines avec le travail de deux régiments des grenadiers dont ses généraux aux prises avec les Turcs doivent se passer entre temps. Parfois, aussi, il plaît au maître de transporter le quartier général de ses plaisirs et de ses poursuites amoureuses chez l'une des divinités tour à tour courtisées. La vertueuse comtesse Galavine, née princesse Galitzine, que la présence de son mari à l'armée retient seule

dans ces parages, est obligée elle-même de se prêter à cet égard à sa fantaisie : « Là, raconte un témoin, tout entier « à l'amour, vrai sultan au milieu de son harem, il ne per- « met l'entrée de l'appartement qu'aux complaisants en « titre... L'appartement est composé de deux parties : dans « la première, les hommes restent à jouer, et dans la seconde « le Prince est sur un divan avec les dames... mais il s'établit « de manière qu'il tourne le dos à toutes, excepté à la prin- « cesse Dolgorouki, dont la place est très près de la muraille. » — Et il lui arrive fréquemment d'oublier la présence de ces autres beautés pour le moment négligées.

V

Ainsi fait au physique et au moral, l'homme semble bien près de n'être qu'un jouisseur extraordinaire. Qu'est-il intellectuellement? La chose n'est pas aisée à dire. Ce n'est pas un homme d'État. Le défaut absolu d'ordre dans ses actions et de suite dans ses idées suffirait pour lui faire refuser ce titre. Il n'a aucune notion du temps. Catherine observe un jour avec déplaisir qu'il ne date jamais les lettres qu'il écrit. Il pense par soubresauts et agit par boutades. En 1787, au moment où se prépare la crise redoutable de la seconde guerre turque, et où des négociations épineuses sont engagées avec la Porte, il est en Crimée très mal tenu au courant de l'action diplomatique qui se poursuit et très peu soucieux de l'être mieux. Un aventurier venant de la Géorgie se présente chez lui et lui fait un rapport sur ce qui s'y passe, tendant à prouver que la Porte n'exécute pas les engagements pris par elle l'année d'avant. Aussitôt, sans se donner la peine de contrôler les renseignements ainsi obtenus, ni le temps de réfléchir, ni le moyen de se concerter avec la souveraine et avec ses ministres, voire même seulement de les prévenir de ses résolutions, il en-

voie à Boulkakof, le ministre que la Russie a encore à Constantinople, des ordres qui l'obligent à présenter un ultimatum, mettent l'Europe en alarme pour deux mois, et, les renseignements s'étant trouvés faux, aboutissent à une retraite mortifiante (1).

L'envoyé anglais Robert Gunning considère l'*élève* de Catherine comme un homme que l'on ne saurait prendre au sérieux. Ayant fait état de lui en 1780 pour vaincre les résistances de la souveraine au sujet de l'alliance autrichienne, jusqu'à se séparer du cortège impérial à Mohilew pour aller à Moscou rejoindre le favori, Joseph II éprouve une grande déception : « Hors de ses menées de cour, je crois, écrit-il à « sa mère, qu'on ne pourra jamais se servir de lui qne pour « empêcher quelque chose au moment, mais jamais pour en « faire faire une qui exigerait système, principe, suite, appli- « cation qu'il ne connaît pas. » Cinq ans plus tard, le comte de Ségur est sur le point d'adopter la même opinion. Invité, peu après son arrivée à Saint-Pétersbourg, à donner connaissance au Prince d'un mémoire concernant le projet d'un établissement commercial à Kherson, il arrive à l'heure qui lui a été fixée ; mais pendant qu'il se met en devoir de lire cette pièce, toute remplie de détails minutieux et de chiffres, il voit entrer successivement un pope, un brodeur, un secrétaire, une marchande de modes, venant demander des ordres et en recevant. Il précipite sa lecture, et l'ayant achevée, comme Patiomkine lui demande communication du document, il met le mémoire dans sa poche, en déclarant qu'il n'entend pas cette façon de traiter les affaires, et qu'à l'avenir il s'adressera de préférence au comte Vorontsof, le président du collège de commerce. Ainsi fait-il, mais au bout de quelques mois il a lieu d'être étonné à nouveau : une lettre de Kherson lui apporte les remerciements du directeur de l'établissement projeté. Patiomkine avait noté dans sa mémoire, point par point, tous les articles du mémoire qu'il avait paru ne pas écouter, donné

(1) Ségur à Montmorin, 7 avril 1787. (Archives des affaires étrangères.)

satisfaction à la plupart des demandes qui y étaient faites et envoyé des ordres en conséquence.

Qu'a-t-il donc en lui, cet homme si plein de suprises? Du génie, du génie et encore du génie! répond le prince de Ligne. Mais le prince de Ligne est un enthousiaste. Le favori a assurément un coup d'œil prompt et assez souvent juste. En 1790, poussant Catherine aux résolutions énergiques, l'engageant à donner la Moldavie à la Pologne pour armer la République contre la Porte, comme elle hésite et invoque l'opinion de l'Europe : « — D'abord, je ne connais pas d'Europe, réplique-« t-il; la France a perdu la tête, l'Autriche a peur, et les autres « sont nos ennemis... Je vous dis que c'est le moment d'agir « hardiment (1). »

Son intelligence est comme son corps, informe et inculte, borgne et louche, mais d'une masse et d'une vigueur exceptionnelles. Sa conception est facile, sa mémoire prompte et sûre. Il ne lit presque jamais, mais il retient tout ce qu'il entend, et c'est un questionneur déterminé. Il sait ainsi une foule de choses sans avoir jamais beaucoup étudié. Son savoir ressemble toutefois à un tiroir en désordre ou à une encyclopédie dont toutes les feuilles seraient mêlées. Il y puise au hasard. Il coupe une discussion politique avec une dissertation sur les querelles des Églises grecque et latine, et retient le comte de Ségur jusqu'à cinq heures du matin pour lui expliquer les dessous du concile de Nicée.

Au point de vue de la politique extérieure, c'est surtout un prestidigitateur. S'il y a un dessein arrêté et une grande idée dans le programme auquel la Russie paraît attachée à ce moment, ce dessein et cette idée ne sont pas de lui; ils sont de Catherine, ou plutôt de la tradition recueillie et renouvelée par elle avec une audace et un bonheur égaux. Ce n'est pas lui qui a montré à son pays le chemin de Constantinople. Mais pour suivre cette route il s'entend merveilleusement à jongler avec les intérêts et les jalousies rivales des puissances euro-

(1) *Archive russe*, 1865, p. 751.

péennes. Sa diplomatie, pour n'avoir pas été à l'école occidentale, pour paraître gauche parfois avec ses finesses d'Asiatique et ses malices d'enfant, n'en est pas moins de premier ordre. En 1785, il est soucieux de rassurer les appréhensions du cabinet français, et aussitôt il trouve une abondance d'arguments persuasifs, une sincérité d'accent étourdissante : « Il n'ignore « pas qu'on lui prête le projet de détruire l'empire ottoman « et de faire du jeune Constantin un empereur grec. Mais ceux « qui le connaissent de plus près devraient lui supposer assez « de jugement pour estimer à sa valeur une semblable chimère. « Si jamais d'ailleurs on s'avisait en Russie de tenter une si « grande révolution, on ne serait pas certes assez insensé pour « ne pas consulter la France. C'est avec elle qu'on chercherait « à s'entendre tout d'abord. Mais on ne songe à rien de « pareil. On ne veut que la paix, et lui-même sent que c'est le « bien le plus nécessaire à la Russie. Il ne veut, ne conseille « et n'espère pas autre chose! » Cela ne l'empêche pas de marivauder en même temps avec l'Angleterre, dans l'espoir d'obtenir d'elle un consentement au moins tacite à ces mêmes visées chimériques. Constamment il tient en haleine les envoyés de Sa Majesté Britannique, les faisant passer par des alternatives de confiance et de désespoir également justifiées en apparence. En avril 1782, Harris se déclare assuré que le Prince n'est plus des amis de l'Angleterre. En a-t-il jamais été seulement? Trois mois plus tard, au moment où il croit le favori à l'autre extrémité de l'Empire, le diplomate déconfit reçoit un matin un billet où il trouve, tracées au crayon, les lignes qui suivent : « Vive la Grande-Bretagne et Rodney! Devinez qui « vous écrit, mon cher Harris, et venez me voir tout de suite. » Rodney vient de détruire aux Indes la flotte de l'amiral de Grasse, et Patiomkine vient d'arriver des provinces du Sud, ayant fait 3,500 kilomètres en seize jours, n'ayant dormi que trois nuits pendant ce temps, et partout sur la route ayant passé en revue des régiments, reçu des députations, examiné des travaux en cours; sans compter les stations dans les églises, dont il ne saurait rencontrer aucune sans s'y arrêter et y faire

ses dévotions. Quand Harris se présente chez lui, il a encore sur ses vêtements la poussière de ce voyage, mais il est frais et dispos, ne témoignant aucune lassitude ni de corps ni d'esprit, empoignant aussitôt et empaumant son interlocuteur, et le laissant, au bout d'un entretien de plusieurs heures, peu édifié sur ses véritables dispositions, mais dans le cas d'avouer que « le plus fatigué de nous deux, c'était certainement moi ».

A l'intérieur de l'empire, comme administrateur, c'est un décorateur prestigieux, justifiant déjà la formule appliquée plus récemment par un écrivain français aux fastes contemporains du grand empire : « La Russie en est au règne des apparences (1). » En 1787, conduisant l'Impératrice à Inkermann, où un palais vient d'être construit pour la recevoir, il s'arrange de façon qu'elle ne puisse pas reconnaître avant quelques heures la situation de cet endroit nouveau pour elle. A la fin d'un dîner de gala seulement, un vaste rideau fermant tout un côté de la salle s'écarte et laisse apercevoir aux yeux éblouis de la souveraine et de ses hôtes la baie de Sébastopol, où une escadre également improvisée fait tonner son artillerie. Le palais est bâti en sable et s'écroulera bientôt, l'escadre est construite en bois vert et pourrira avant peu, mais l'effet produit est saisissant.

Est-ce un homme de guerre? Ce que nous savons déjà de sa façon d'être au quartier général de Bender semblerait suffire à résoudre la question. Ainsi que le fait observer l'éditeur d'une partie de sa correspondance militaire (2), il est le premier des généraux russes ayant dirigé des opérations combinées sur plusieurs théâtres. L'honneur est grand; il n'implique en lui-même aucun argument propre à déterminer la valeur du chef. En 1791, pendant un séjour que fait le généralissime à Saint-Pétersbourg, l'Impératrice vient à mander Popof, le chef de chancellerie que nous connaissons. — « Est-ce vrai qu'il « y a chez vous tout un escadron de courriers du prince Repnine?

(1) A. Leroy-Beaulieu, cité par M. Skalkovski, dans son intéressant ouvrage : *La Russie contemporaine* (Avant-propos de la 2e édition).

(2) M. Maslovski, Ouvrage cité, p. 8.

« — Oui, il y en a bien une dizaine. — Pourquoi ne les ren- « voyez-vous pas? — Je n'ai pas d'ordres. » Le prince Repnine commande à ce moment, sur un des théâtres de la guerre, un des corps d'armée dont Patiomkine est censé diriger les opérations! Aussi la première campagne du favori, dans le rôle que la confiance de Catherine lui a attribué, est-elle faite pour déconcerter ses admirateurs les plus convaincus. « L'amitié que « j'ai pour le prince Potemkine », écrit à ce moment le comte de Ségur, « est un motif de plus pour n'adopter qu'avec regret « ce qui porte atteinte à sa réputation; mais, d'après ce que « j'ai appris par le prince de Ligne, le prince de Nassau et « d'autres officiers, il n'est plus permis de douter que ce « n'est qu'à lui qu'on doit attribuer la lenteur de cette cam- « pagne. Homme de génie dans son cabinet, il n'est dans son « camp qu'un homme indécis et faible. » Les critiques formulées par quelques-uns de ses subordonnés, tels que le mari de la belle princesse courtisée avec les procédés galants que nous savons, pourraient paraître suspectes si un observateur plus impartial et sagace, tel que Langeron, ne leur donnait raison. Le prince a perdu vingt mille hommes et vingt mille chevaux sous Otchakof pour avoir tardé à donner l'assaut : il s'amusait; il envoyait le major Lansdorf à Florence, le lieutenant-colonel Bauer à Paris, chercher, l'un des parfums, l'autre des bijoux pour madame Patiomkine, une nièce installée momentanément dans le poste de sultane favorite. Pour le Bauer en question, qui passe sa vie en courses, à remplir des commissions analogues, on compose cette épitaphe :

Ci-gît Bauer sous ce rocher :
Fouette, cocher!

Pour désigner le quartier général du commandant en chef, on dit : « la cour du Prince », et c'est une cour, en effet, bien plutôt qu'un camp. L'Europe élégante encore plus que l'Europe guerrière semble s'y donner rendez-vous. Les deux cents jolies femmes que le Prince trouve moyen de réunir à ses fêtes y rencontrent une foule égale en nombre de brillants cavaliers; le

prince de Nassau-Siegen y fait vis-à-vis au comte de Damas; des gentilshommes piémontais, comme M. de Germaniant, portugais, comme MM. de Freira et de Pampelune, espagnols, autrichiens, y paraissent tour à tour, y coudoyant encore tout un contingent asiatique : « Une légion de Kirghizs, de Turcs, « de Circassiens, de Tatares, un sultan détrôné établi depuis « trois ans dans l'antichambre du Prince, un autre devenu « lieutenant-colonel de Cosaques, un pacha apostat, un ingé- « nieur macédonien, des ambassadeurs persans... » Tout ce monde mange une grande partie des approvisionnements destinés à l'armée. Le service des subsistances étant d'ailleurs habituellement attribué au mari ou au protégé de la favorite du jour, le résultat est celui qu'on peut prévoir : les maris complaisants engraissent, et l'armée meurt de faim.

Le généralissime ne monte presque jamais à cheval. On ne le voit sortir qu'en carrosse. Une seule fois, ainsi que nous l'avons conté, il va à la tranchée et y fait tuer à ses côtés le général Sieletnikof, qui, courtisan jusque dans la mort, déclare en expirant qu'il n'a aucun regret de ce qui lui arrive, mais supplie le Prince de ne pas s'exposer lui-même à l'avenir. Celui-ci n'y songe pas. D'ordinaire, le seul bruit du canon l'importune au point qu'à la première salve il dépêche un messager au commandant de son artillerie, le général Pistor, demandant pourquoi on tire. — Dites au Prince que c'est parce que les Russes et les Turcs sont en guerre, répond une fois le général impatienté (1).

Mais le témoignage le plus défavorable peut-être pour le génie militaire du conquérant de la Crimée se trouve dans sa propre correspondance. Il est presque comique dans les lettres qu'il adresse à Catherine au début de la campagne, quand il semble se plaindre qu'on lui ait changé ses Turcs : il n'y a plus moyen de les aborder sans qu'ils mettent, eux aussi, du canon en ligne; ils ont appris à ne pas se séparer de leur artillerie; « le diable a été leur éducateur ». Il veut dire sans doute

(1) *Souvenirs du prince Dolgorouki,* dans l' « Antiquité russe », t. XIII, p. 21. — *Mémoires de Langeron.*

la France, soupçonnée à ce moment de fournir des officiers instructeurs à la Porte. Les ordres qu'il envoie à ses lieutenants sont parfois remplis de détails minutieux, mais toujours il y paraît quelque chose de puéril et de théâtral à la fois; toujours le généralissime semble y jouer au soldat et chercher des *effets.* Il parle fréquemment le langage qu'on a tant reproché à un général français d'une époque malheureuse encore voisine de nous. A tout instant il s'agit pour lui *de vaincre ou de mourir.* Notez que son grand corps de géant n'a jamais reçu une égratignure, et que s'il meurt à la peine, ainsi que l'affirmait naguère un biographe complaisant, c'est la peine de ses plaisirs et d'excès de toute nature s'y rapportant, qu'il subit ainsi, et les balles ennemies n'y sont pour rien. Comme tacticien ou stratégiste, il est nul; d'idées générales de cet ordre nulle trace chez lui; ou du moins il n'en laisse voir qu'une, très caractéristique pour la compréhension de son génie : à la guerre comme ailleurs, il croit à la toute-puissance de l'or. En octobre 1787, adressant au général Souvorof une lettre de félicitations pour la défense brillante de Kinburn, il lui écrit : « Assurez tout le monde que je récompenserai chacun selon « ses mérites : aux soldats qui ont pris part au combat j'en- « verrai cinq roubles par tête... » Et il ajoute : « Mais, je vous « prie, n'épargnez pas ceux qui ne se sont pas montrés dignes « d'une récompense. »

C'est quelque chose cependant, dans le compte de son actif comme chef d'armée, que d'avoir découvert et encouragé Souvorof. C'est la victoire de son coup d'œil et aussi de cette hauteur d'esprit incontestable qui lui permet de s'élever au-dessus des rivalités et des jalousies mesquines. En décembre 1790, furieux de l'insuccès qu'ont eu les attaques dirigées contre Ismaïl par Goudovitch, il adresse au malheureux général le billet suivant :

« Comme vous n'avez vu les Turcs de près à Kilia que lors- « qu'ils étaient rendus, je vous envoie à Ismaïl le général « Souvorof, qui vous apprendra comment on les examine de « près pour pouvoir juger de leur contenance. »

En même temps, il donne au nouveau commandant de l'armée assiégeante cette brève instruction :

« Vous prendrez Ismaïl à quelque prix que ce soit. »

Et Ismaïl est pris à quelques jours de là.

L'homme qui donne des ordres de ce genre et qui, d'une manière générale, se montre rarement ménager du sang et de la peine de ses soldats, est pourtant, il faut le reconnaître encore, aimé de ceux-ci. C'est un peu, sans doute, parce qu'il a, au point de vue de la discipline, des idées assez flottantes, comme son naturel même; qu'il tolère partout autour de lui et jusqu'au sein des armées auxquelles il commande un peu de ce débraillé qui parait éternellement dans sa propre personne; mais cette raison n'est pas la seule. Il sait se rendre populaire; il a le secret des mots magiques qui courent de rang en rang, réchauffant les cœurs et faisant flamber les imaginations. Il voit des soldats, couchés dans une tranchée, qui se lèvent à son approche, et il leur dit : « Ce n'est pas la peine de « vous lever devant moi; tâchez seulement de ne pas vous « coucher devant les balles turques. » Il est aussi le premier en date, parmi les chefs d'armée russes, qui paraisse, d'une façon très intermittente assurément, incomplète et inégale, se préoccuper du bien-être de ses hommes. Il lui arrive de temps en temps de les laisser mourir de faim, mais il lui arrive aussi de s'informer s'ils ont des chaussures aux pieds (1). Avant lui, personne ne s'en était inquiété; après lui, Souvorof lui-même n'y songera guère.

Enfin, au cours de cette campagne de 1788-89, qui fut pour lui, au total, un début malheureux, s'entretenant avec un de ses subordonnés des difficultés auxquelles il a à faire face, dans un pays dénué de toutes ressources, il en vient à se donner à lui-même ce témoignage « qu'il fait du pain avec des pierres ». Et c'est un témoignage contre lequel l'histoire ne saurait s'inscrire en faux. Il a le génie créateur. Ce qu'il crée laisse souvent beaucoup à désirer; ce sont des flottes con-

(1) Voy. son ordre du 6 octobre 1788. (Maslovski, p. 241.)

struites avec du bois vert, des armées dont la cavalerie manque de chevaux; des magasins d'approvisionnements à moitié vides; mais cela est, cela vit, et le résultat définitif de ces improvisations, comme aussi des opérations militaires elles-mêmes auxquelles il préside, n'est pas à dédaigner : la conquête de la mer Noire se trouve quand même au bout, et l'homme choisi par Catherine pour accomplir cette œuvre y a, comme elle l'a voulu, attaché son nom.

« Un grand homme et un homme grand », a dit de lui dans son langage pittoresque celui de ses subordonnés qui fut le plus à même d'apprécier son mérite. « Il ne ressemblait pas « à cet ambassadeur français à Londres duquel le chancelier « Bacon disait à propos de sa haute taille que les greniers sont « généralement mal meublés. »

Un grand homme, oui peut-être, ainsi que l'a voulu Souvorof, par la personnification, inculte et sauvage si l'on veut, désordonnée et mal équilibrée, mais gigantesque et puissante, des énergies matérielles et morales en réserve dans l'immense empire, et encore, et surtout par l'adaptation de ces ressources au génie fécond d'une grande souveraine. Personne, parmi ceux qui ont entouré Catherine, vécu à ses côtés et obéi à ses ordres, n'a su mieux comprendre son esprit comme son tempérament, et personne aussi ne s'est mieux entendu à mettre en valeur les forces latentes du peuple nombreux et vigoureux soumis à ses lois.

Catherine a eu des favoris qu'elle a plus aimés, avec plus de tendresse ou avec plus d'ardeur. Patiomkine ne s'est pas vanté en affirmant un jour à sa maîtresse qu'elle n'avait jamais été mieux aimée que par lui. S'il n'a pas songé sérieusement à se faire moine pour elle, il s'est du moins fait poète : poète en action dans cette féerie colossale de la Tauride, conquise, peuplée et présentée aux yeux de la souveraine en un panorama prodigieux, et poète en vers. La chanson qu'on lui attribue : «*Kak* « *skoro ia Tiebie vidal*... Dès que je T'ai vue, je n'ai plus pensé « qu'à Toi; Tes yeux m'ont captivé, et je tremblais de Te dire ce « que j'avais dans le cœur », variation anticipée sur le thème

du « ver de terre amoureux d'une étoile », est d'une jolie inspiration. Sa prose même, quand elle est adressée à son impériale maitresse, prend fréquemment un accent lyrique. La prise de Bender lui vaut-elle l'envoi d'une couronne de laurier, faite de diamants et d'émeraudes, il répond : « Mère miséricor-« dieuse ! Vous avez déjà répandu sur moi toutes les largesses « dont Vous disposez, et je suis encore en vie ; mais cette vie, « auguste souveraine, sera, croyez-le, immolée toujours et « partout pour Votre service et contre Vos ennemis. » Et c'est en lui écrivant aussi — l'amour est communicatif par essence — que Catherine rencontre les plus heureuses tournures et les plus tendres. « Il n'y a pas de douceur, mon ami, que je ne « voudrais vous dire », lisons-nous dans sa lettre qui accompagne la couronne de laurier. En même temps, elle lui recommande de ne pas devenir trop orgueilleux, et, comme il s'en montre piqué, elle réplique : « Voilà ce que c'est que d'écrire « à mille verstes de distance! Mon âme remplie de joie n'a fait « que Vous avertir un instant qu'elle souhaitait de Vous voir « éviter la seule chose qui pourrait diminuer la grandeur de « la Vôtre... » Les lettres qu'elle lui adresse à cette époque sont remplies de menus détails se rapportant à un appartement qu'elle se plaît à préparer et à orner pour son retour. Nous sommes, ne l'oublions pas, en novembre 1789, et celui qu'elle attend et veut recevoir ainsi n'est plus l'amant, mais l'ami. Cependant, découragé par les déceptions et les déboires d'une campagne qui ne répond pas à ses espérances présomptueuses, il accepte d'un air maussade les câlineries qu'on lui prodigue. Il parle encore de se faire moine. Aussitôt elle se récrie et à son tour lui emprunte son langage exalté : « Un couvent? « quelle folie! Le silence d'une cellule pour celui dont le nom « retentit dans l'Europe et dans l'Asie? quelle impossibilité! »

Par moments, au cours de cette campagne, qui met à une trop rude épreuve l'âme vigoureuse, mais molle, fer brut et non acier trempé, du généralissime, la correspondance tourne à l'aigreur, Patiomkine conseillant à son amie de terminer son algarade inconsidérée avec la Suède, et Catherine lui recom-

mandant de prendre Otchakof, ce qui permettra d'en finir et avec la Suède et avec la Turquie. Mais l'imprenable forteresse une fois emportée d'assaut, comme la bonne harmonie revient vite avec les familières et affectueuses effusions! « Je te prends « par les oreilles et je t'embrasse, mon ami », écrit Catherine maintenant.

Et toujours elle s'inquiète de sa santé, autant et plus que du progrès de ses armes. Elle trouve pour l'engager, elle aussi, à ne pas trop s'exposer des raisons charmantes : « En vous per- « dant vous me perdez également. » Un panaris dont il souffre la rend beaucoup plus inquiète que la présence de la flotte suédoise aux portes de Saint-Pétersbourg.

Elle n'ignore aucune de ses faiblesses et ne songe qu'à en prévenir ou à en atténuer les conséquences. Elle s'occupe de corriger les écarts de son imagination, d'épargner des humiliations à sa vanité démesurée. Pourquoi donne-t-il à ses vaisseaux de la mer Noire des noms si ronflants? On aura peut-être de la peine à les justifier! S'il prend soin de ses plaisirs à elle et même de ses amours, elle lui rend la pareille. Le détail est choquant, certes; il a néanmoins sa place dans la physionomie de ces deux êtres exceptionnels et dans l'histoire du commerce extraordinaire qui, pendant vingt ans, les a tenus rapprochés, après même qu'ils ont brisé entre eux un lien plus intime, et a fait tenir les destinées d'un grand empire entre leurs mains toujours et quand même enlacées. Que cette histoire soit justiciable en droit de la morale commune, nous n'y voulons pas contredire; mais, en fait, ceux qui y ont figuré se sont mis en dehors et au-dessus de toutes les lois et de toutes les éthiques connues; et, en fait encore, telle est la supériorité de leur fortune, sinon de leur caractère, qu'ils se maintiennent à cette hauteur, et qu'à vouloir les en faire descendre en les ramenant au niveau commun, on risquerait de sacrifier le vrai au bien et de fausser une au moins des notions également essentielles à la vérité historique. Il y a une part de noblesse dans l'impressionnabilité constante qui les maintient toujours sensibles aux joies comme aux dou-

leurs ressenties de part et d'autre, même à celles qu'ils ne partagent pas, même à celles qui semblent une offense à leur passé; il y a une part de grandeur dans leur indifférence pour les susceptibilités et les froissements d'amour-propre ordinaires, qu'ils côtoient sans avoir l'air d'en être effleurés; et il y a surtout dans toute leur manière d'être un fond de sincère, de puissante, d'admirable tendresse. S'ils sont comme cela et s'ils sont cela l'un pour l'autre, et si longtemps et à travers tant d'épreuves, c'est qu'ils s'aiment comme il est rare qu'on aime et qu'on soit aimé, et qu'ils semblent destinés à épuiser à eux deux toutes les formes humaines de la passion et du sentiment.

Saint-Jean, le plus malveillant des biographes du favori et le plus ingrat de ses secrétaires, parle d'une liste sur laquelle, d'après des renseignements que lui communiquaient de nombreux affidés, le Prince inscrivait les noms des jeunes officiers paraissant posséder les qualités requises pour occuper l'emploi qu'il avait lui-même rempli pendant deux ans. Il faisait ensuite peindre les candidats et, sous couleur de tableaux à acheter, présentait les portraits au choix de la souveraine. Il se peut. Le même auteur le représente s'attaquant au milieu de la nuit à la vertu d'une des demoiselles d'honneur de service au palais, qu'il poursuit jusque dans une chambre voisine de la chambre à coucher de l'Impératrice, et celle-ci, réveillée en sursaut par les cris de la belle, donnant tort à la victime de l'attentat qui s'avise de troubler son sommeil *pour si peu*. L'anecdote est peu vraisemblable (1). Mais voici un billet authentiquement signé par Catherine et adressé à son ancien amant pendant le séjour qu'il fait en Ukraine à la fin de 1788 :

« Écoutez *Galoubtchik*, Barinka est très malade; si c'est « votre départ qui en est cause, vous avez tort : vous la « tuerez, et je commence à l'aimer beaucoup. »

(1) Il est au moins étrange qu'un critique de la valeur de Henri Voss ait engagé le traducteur allemand de cette biographie à en entreprendre la publication, et ait consenti à y joindre une lettre signée de son nom où il fait le plus grand éloge de ce tissu de calembredaines également invraisemblables pour la plupart.

Barinka, c'est Barbe Engelhardt, une des nièces de Patiomkine. Elles sont cinq sœurs : Alexandrine, Barbe, Nadiejda, Catherine et Tatiana, placées toutes parmi les *freilines* de l'Impératrice, tandis que leur mère, propre sœur du Prince, est élevée au rang de dame d'honneur ; toutes assez jolies — et courtisées tour à tour par leur oncle. Encore une fois, en approchant de cet homme et de ce qui le touche de près, il faut oublier la morale. Lui-même est, paraît-il, le fruit d'une bigamie. Son père était marié quand, s'étant épris d'une jeune et jolie veuve, Daria Skouratova, il se fit passer auprès d'elle pour libre de tout engagement et l'épousa. En apprenant la vérité, Daria demanda une entrevue avec sa rivale et fit si bien qu'elle l'engagea à prendre le voile. Le mépris de la règle, l'inclination à ce que nous appelons aujourd'hui la criminalité passionnelle semblent héréditaires dans cette famille, et Patiomkine est d'autre part, à ce point de vue, lui généralement si indifférent, un raffiné, un curieux et un virtuose. Ni grand homme d'État, assurément, ni grand homme de guerre, mais bien un grand amoureux.

VI

C'est Barbe qui paraît d'abord sa préférée. En 1777, malade et alité, l'oncle guette les instants qui éloignent l'Impératrice de son chevet pour adresser à la nièce, en les confiant à Summers, un valet de chambre de Catherine (qui ne trompe guère sa maîtresse, car Patiomkine n'a plus à cette date de favori que le nom), des billets doux dont voici quelques échantillons :

« Barinka, si je t'aime à l'infini, si mon âme n'a pas « d'autre aliment que toi, sais-tu au moins apprécier cela? « Puis-je te croire quand tu me promets de m'aimer éternelle-« ment. Je t'aime, ô mon âme, et comment? Comme je n'ai

« jamais aimé! Ne t'étonne pas si parfois tu me vois triste :
« il est des mouvements d'âme involontaires, et je sens assez
« que je n'ai aucune raison d'être ainsi, mais je ne puis me
« commander. Adieu, ma divinité adorée. Je t'embrasse
« toute. »

« Je suis mieux, chère âme, et je voudrais que tu sup-
« portes plus gaiement mon absence que moi la tienne et que
« ta pensée aille vers moi comme la mienne qui te suit tou-
« jours. Alexandra Vasilevna va mieux, mais moi, chère âme,
« je suis triste, ne pouvant être autrement loin de toi. Mon
« ange, Barinka, qui pourrait t'aimer autant? Mon amie,
« mes petites lèvres chéries, ma petite mère, mon trésor!...
« Demain j'irai au bain... Barinka, ma vie, ma beauté, ma
« divinité, dis que tu m'aimes, cela suffira pour me rendre
« santé et gaieté, bonheur et paix. Mon âme, je suis rempli de
« toi, oui, tout entier, ma beauté! Adieu, je t'embrasse toute. »

« Beauté, ange divin, est-ce à toi de me prouver que tu es
« digne de mon amour? Mon âme, ma tendre maîtresse, ta
« victoire sur moi est forte et éternelle. Si tu m'aimes, je suis
« heureux, et si tu sais combien je t'aime, tu n'as rien à
« désirer de plus. Amie, je suis à toi pour toujours. »

Et Barinka n'est pas en reste de tendres messages :

« Mon amour et ma vie, je suis très inquiète à votre sujet.
« Au nom du Christ, dites-moi si vous allez mieux. J'atten-
« dais à chaque instant de vos nouvelles..., et n'en ayant
« point reçu, j'envoie chez vous. Au nom de Dieu, ma vie,
« écrivez-moi... Je t'embrasse en pensée un million de fois. »

Puis, la santé revenue, on se retrouve, et voici encore un billet de l'oncle à la nièce, d'une saveur très particulière :

« Petite mère, Barinka, mon âme, ma vie, tu as dormi,
« petite sotte, et tu ne te souviens de rien. En te quittant, je
« t'ai couchée et je t'ai embrassée plusieurs fois. Je t'ai
« couverte de ta robe de chambre et d'une couverture, et je
« t'ai marquée du signe de la croix (1). »

(1) L'original de la correspondance est en russe.

Mais les vingt-deux printemps de Barinka sont d'espèce volage, et l'année d'après Catherine, mise au courant de la liaison amoureuse et indulgente comme nous savons, a tort en attribuant la tristesse de la jeune personne à l'absence de Patiomkine. La vérité est que Barinka en tient maintenant pour un également jeune et brillant cavalier qui s'appelle le prince Galitzine, et, déjà avant le départ de l'oncle, la froideur a succédé aux transports passionnés de tantôt. Usant d'une tactique assez habituelle en pareille occasion, Barinka a pris les devants en se donnant l'air d'être jalouse et détachée de son amour par les infidélités de son amant. Elle n'a d'ailleurs pas eu de difficulté à jouer le rôle au naturel : les poches de la robe de chambre portée par l'oncle recélaient à ce moment plus d'un billet parfumé qui n'était pas de l'écriture de Barinka, celui-ci, entre autres, au bas duquel figurait le nom d'une dame appartenant à la plus haute société pétersbourgeoise :

« Comment avez-vous passé la nuit, mon cher? Je sou-
« haite que vous la passies meilleure que moi (1). Je n'ai
« pas fermer l'œil, me voilà toute. Je ne sai comment l'idée
« qui m'occupe de vous est la seule qui m'anime, mais vous
« dirai-je que je ne suis pas contente de vous. Vous aviez l'air
« si distrait... La première fois que vous avez était le plaisir
« de me voir paraissait davantage... J'ai passé vis-à-vis de
« votre maison et j'ai vu beaucoup de lumière. Vous étiez
« sans doute à jouer aux cartes. Mais, cher Prince, si vous
« puissiez me faire ce sacrifice de ne point vous donner tant
« aux jeux. Cela ne fait que détruire votre santé. Faites-moi
« ce plaisir, mon aimable ami, marques moi que vous faites
« quelque chose pour moi, et ne restes pas comme vous faites
« jusqu'à quatre ou cinq heures après minuit... Il y a demain
« bal chez Monseigneur; j'espère avoir le plaisir de vous
« voir là. J'attends ce plaisir avec impatience; c'est là seule-
« ment que mon inquiétude me quitte; autrement je l'aime

(1) L'original est français, et nous respectons le style comme l'orthographe du document.

« d'être coupable vis-à-vis de tout le monde. Je ne fait que « reveiller et on m'apporte de votre part des fleurs; je vous « suis bien obligée, mon cœur. Je souhaite que vous vous « porties bien et que je puisse vous voir gai et heureux « comme j'ai rêvé cette nuit. Vous éties si aimable; vous « avies l'air de m'aimer de tout votre cœur. Adieu, je vous « quitte; mon mari va venir ches moi, et quand donc ferai « vous quelque chose pour mon fils? Je voudrais que ce soit « dans votre régiment. »

En janvier 1779, Barbe Eugelhardt devient princesse Galitzine, et l'on conçoit que l'oncle, volage lui-même, n'en garde pas trop rancune à l'infidèle. D'autant que leurs relations paraissent bientôt rétablies sur l'ancien pied, avec l'échange recommencé à nouveau d'une correspondance où sous la plume de Barinka les « cher oncle » et « cher papa » alternent avec des appellations plus expressives comme « mon trésor » ou « ma vie ».

Plus durable, plus sérieux aussi est le sentiment qui, à quelques années de là, fait hériter Alexandrine Engelhardt, mariée en 1781 au comte Branicki, des préférences d'abord accordées à sa sœur aînée. A l'heure de la mort, le conquérant de la Crimée doit avoir auprès de lui cette nièce qui sut n'être que sa nièce et qui, au point de vue de l'intelligence et du caractère, paraît avoir été une femme supérieure. Nous la retrouverons parmi les confidentes de Catherine. Quant aux autres sœurs, elles n'inspirent et ne méritent que des fantaisies passagères. L'une d'elles, Nadiejda, devenue madame Chepielof, se distingue par une conduite si désordonnée que son oncle lui a attribué le surnom de *Beznadiejnaia* (sans espoir). Son mari, personnage obscur, a obtenu sa main, raconte-t-on, en récompense d'un service qu'il a rendu au favori, en le débarrassant, dans un duel, d'un rival dangereux : un autre prince Galitzine ayant servi avec distinction dans l'armée et ayant eu le bonheur funeste d'attirer sur lui l'attention de la souveraine.

En mars 1784, le chargé d'affaires français, Caillet, annonce de Saint-Pétersbourg au comte de Vergennes le remplacement

prochain du ministre de Russie à Naples qui est le comte André Razoumovski par le comte Scavronski, mari d'une des demoiselles Engelhardt. Le changement a pour cause le désir exprimé par la comtesse Scavronska de passer un hiver en Italie, où son oncle ira sans doute la rejoindre. En 1789, c'est une cousine par alliance, Prascovia Zakrievska, mariée à un Patiomkine, qui voit à ses pieds le grand triomphateur. Et ce sont de nouvelles envolées de passion et de lyrisme, mêlées de naïveté et de quelques vulgarités comme toujours :

« ... Arrive, ô ma maîtresse! Dépêche-toi, ô mon amie! « ma joie, mon trésor sans prix, don sans pareil que Dieu lui-« même m'a fait. Je n'existe que par toi, et toute ma vie se « passera à te prouver sans cesse mon attachement sans égal. « Petite mère chérie (*matouchka galoubouchka*), donne-moi la « joie de te revoir, donne-moi le plaisir de me réjouir de la « beauté de ton visage et de ton âme... Je baise de toute ma « tendresse tes jolies petites mains et tes jolis petits pieds...

« ... Chère maîtresse! (*Soudarka maia*)... n'imagine pas que « ta beauté seule m'ait ravi et que ma tendresse se soit allumée « au foyer des ardeurs vulgaires; non, chère âme, la connais-« sance approfondie que j'ai de ton cœur, je ne sais quelle « force mystérieuse, enfin cette inclination naturelle que l'on « nomme sympathie, voilà de quoi est fait mon amour. En « faisant le tour de ton âme, j'ai trouvé un ange — un ange « fait à l'image de mon âme propre; ainsi toi c'est moi, nous « sommes inséparables. Je suis gai, quand tu es gaie; rassasié « quand tu n'as plus faim. Je te suis partout, — jusque dans « cette escarpolette où tu prends plaisir à te balancer; seule-« ment je me sens mal à l'aise, quand tu vas trop haut. Petite « folle remplie d'esprit, je vous porte dans mon cœur. »

Catherine a-t-elle jamais reçu elle-même de son favori des messages de ce genre, dont nous avons le regret de ne pouvoir que très imparfaitement traduire le tour original et la grâce? Nous n'en savons rien, mais c'est l'incertitude précisément où nous sommes à cet égard qui donne à ces fragments de correspondance une valeur historique et documentaire pour l'objet

que nous avons ici en vue. Si le conquérant de la Tauride ne lui a jamais *écrit* de la sorte, c'est ainsi du moins qu'il a dû lui *parler*, aux heures brèves qui ont suffi pour les attacher l'un à l'autre à jamais, pour créer le charme, dont jusqu'au dernier jour elle a subi le pouvoir.

Prascovia Patiomkine survécut longtemps à son amant et termina sa vie dans la dévotion la plus austère. Elle avait eu tôt l'occasion de reconnaitre la fragilité des plaisirs et des joies de ce monde, car en 1790 déjà la fantaisie du plus inconstant des hommes lui donnait deux rivales. Madame de Witt en était une. Née en 1761, à Mondagna, village des environs de Constantinople, la *belle Fanariote* avait débuté à quinze ans comme esclave, achetée pour quelques piastres par l'envoyé du roi de Pologne auprès de la Porte, Boscamp, un Français naturalisé sur les bords de la Vistule. Ayant fait peu après un voyage à Varsovie et y ayant appris qu'il ne retournerait plus à son poste, Boscamp chargeait un écuyer de lui amener la jeune Sophie avec ses gens et ses bagages qu'il avait laissés à Constantinople. Mais, chemin faisant, l'écuyer se récusait : sa pupille montrait une humeur si indisciplinable qu'il désespérait de la conduire à destination. Boscamp en prit son parti et ordonna de la laisser à Jassy. De Jassy, elle parvint à Kamieniec, sur le territoire polonais, où le commandant de la forteresse, le colonel de Witte, s'éprit d'elle et l'épousa. Elle parut à Varsovie où elle tourna toutes les têtes et, en 1781, la princesse de Nassau la mena à Paris, où sa beauté fit sensation. Devenue par un divorce et par un second mariage avec le comte Potocki la femme du plus riche seigneur de Pologne, elle mourut en 1821, après avoir étonné, effrayé et scandalisé l'Europe par des excès de tout genre. Slowacki, le poète polonais que Paris a vu mourir en 1849, a consacré un poème à l'histoire des dernières années de sa vie, en s'excusant presque, dans une préface, de toucher à un sujet aussi scabreux.

Elle accompagna en 1791 à Saint-Pétersbourg, après l'avoir diverti quelque temps à Bender, le fastueux organisateur des fêtes que nous avons racontées plus haut, mais elle n'avait pas

de quoi l'attacher longtemps. Plus sérieuse était l'autre rivale de la pauvre Prascovia, la belle princesse Dolgorouki. Le prince son mari faisait, il est vrai, mine tout d'abord de vouloir défendre son bien. Mais la lutte était inégale : en pleine assemblée, le gigantesque amoureux, dont il osait contrarier le caprice, le saisissait par les cordons décorant sa poitrine, le soulevait de terre et d'une voix de tonnerre lui criait à la figure : « Misérable! c'est moi qui te les ai donnés, ces cordons, comme aux « autres, et tu ne les as pas mérités davantage. Vous n'êtes « tous que de la boue, et j'ai droit de faire ce que je veux avec « vous et avec ce qui vous appartient. »

VII

Nous avons dit ailleurs (1) le déclin et la fin de l'éblouissante carrière dont nous venons d'esquisser les principaux épisodes; nous avons montré l'avènement victorieux de la faveur et de la fortune rivales qu'elle devait, elle aussi, rencontrer un jour. Le printemps de 1791 qui vit reparaître à Saint-Pétersbourg le vainqueur d'Ismaïl et d'Otchakof, marque les derniers rayonnements de cet astre bientôt éclipsé. « A voir le prince maré-« chal Potemkin », écrit à ce moment Catherine à l'adresse du prince de Ligne, « on dirait que les victoires, les succès em-« bellissent. Il nous est arrivé de l'armée beau comme le jour, « gai comme un pinson, brillant comme un astre, plus spiri-« tuel que jamais, ne rongeant plus ses ongles, donnant des « fêtes plus belles les unes que les autres. » Une de ces fêtes, celle sans doute à laquelle la souveraine fait allusion plus particulièrement, a précisément pour but de porter un coup décisif à la faveur grandissante de Zoubof, qui lui n'est plus un protégé du grand ordonnateur des fantaisies impériales,

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice,* p. 566.

mais un ennemi. Toutes les magnificences dont le prince est coutumier, tous les enchantements dont il sait s'entourer sont réunis et dépassés cette fois. Ce n'est plus en souveraine, c'est en déesse que Catherine est reçue dans ce palais de Tauride, aujourd'hui délabré et désert. Et en même temps tout est combiné et mis en œuvre pour frapper son imagination et lui faire ouvrir les yeux sur l'erreur qu'elle est en train de commettre. De merveilleuses tapisseries des Gobelins déroulent devant elle l'histoire suggestive d'Aman et de Mardochée, et des chœurs composées par Dierjavine, dont la muse inféodée déjà au nouveau favori s'est laissé débaucher pour la circonstance, en commentent les enseignements.

L'effort est vain : le lendemain, Catherine se donne l'air d'avoir considéré cette fête merveilleuse comme une soirée d'adieu. Elle feint de croire la présence du prince indispensable dans les provinces du Sud, où rien cependant ne réclame son retour. Il se résigne; il part, et c'est la mort qu'il va chercher. Pourtant, d'après une opinion assez accréditée, ce n'est plus une amie à moitié infidèle, c'est une épouse tout à fait oublieuse de ses devoirs qu'il laisse à Saint-Pétersbourg. Mais l'hypothèse ainsi mise en avant d'une victoire décisive remportée à ce moment par l'ancien favori sur les répugnances constantes de Catherine et d'une union clandestinement contractée avant son départ rencontre aussi des contradictions. D'une lettre adressée à Simon Vorontsof par Besborodko, il résulte qu'à cette époque on prêtait généralement au prince l'intention d'épouser Marie Narychkine, une des célébrités féminines du règne de Catherine, à laquelle il faisait ostensiblement la cour. Il est vrai qu'on a vu aussi dans cette poursuite un jeu convenu avec la souveraine pour dérouter l'opinion publique et détourner son attention de l'événement qui s'accomplissait. Notons encore qu'un témoignage très sérieux reporte cet événement à une époque beaucoup plus ancienne. Nous lisons dans une dépêche du comte de Ségur datée du 21 décembre 1787 :

« Depuis vingt jours on n'a reçu aucune nouvelle du prince

« Potemkin, et ce silence donne une juste humeur à l'Impéra-
« trice. Le général abuse souvent de la patience de la souve-
« raine et des droits sacrés et inviolables qui lui assurent la
« durée de son crédit. La base singulière de ces droits est un
« grand mystère qui n'est connu que de quatre personnes en
« Russie : un hasard heureux me l'a fait découvrir, et, lorsque
« je l'aurai tout à fait approfondi, j'en instruirai le Roi par la
« première occasion qui se présentera. »

Nous ignorons si le Roi fut jamais mieux instruit que nous le sommes nous-mêmes.

Le 5 octobre 1791, sur la route de Jassy à Nikolaïef, le prince expirait. Malade, il avait voulu quitter la capitale moldave, dont l'air était, croyait-il, mortel pour lui; mais à peine avait-il fait quelques lieues qu'une crise d'étouffements le prenait. On le tira de sa voiture, on le coucha sur le gazon, au rebord d'un fossé, et quelques minutes après il n'était plus. On parla d'empoisonnement, comme de raison. Zoubof fut accusé, et Catherine elle-même n'échappa pas aux soupçons. La version du comte de Langeron semble la plus vraisemblable :

« Le prince Patiomkine se détruisit lui-même... Je l'ai vu,
« dans un accès de fièvre, dévorer un jambon, une oie salée
« et trois ou quatre poulets et boire du *kvass,* du *kloukva,*
« de l'hydromel et toute sorte de vins. »

Au témoignage de Bezborodko, il refusait tous les médicaments; la fièvre le prenant, il ordonnait de tenir ouvertes par une nuit des plus froides les fenêtres de son appartement, se faisait verser sur la tête des torrents d'eau de Cologne et s'aspergeait lui-même avec de l'eau glacée au moyen d'un goupillon qu'il tenait constamment en main.

La douleur de Catherine fut grande. « En apprenant la nou-
« velle,... elle a perdu connaissance, le sang s'est porté à sa
« tête, on a été obligé de la saigner », mandait le chargé d'affaires français Génet. — « Comment remplacer un tel homme? » répétait-elle à son secrétaire Chrapowicki. « Moi et tous, nous
« sommes maintenant comme des escargots n'osant tirer la
« tête hors de leurs coquilles. » Elle écrivait à Grimm :

« Un terrible coup de massue, hier, a frappé de nouveau « ma tête... Mon élève, mon ami et presque mon idole, le « prince Potemkin le Taurique est mort... Ah! mon Dieu! c'est « bien présentement que je suis *madame la Ressource*. De nou- « veau je suis réduite à me dresser des gens!... »

L'année d'après, au 30 septembre, jour de la fête de l'*Idole*, Chrapowicki note encore dans son journal une crise de larmes, et le 5 octobre suivant, jour anniversaire de la mort du prince, la souveraine suspend ses audiences du matin, ne sort pas de ses appartements et se confine dans une solitude absolue. Cependant, cette mort si douloureusement et si longuement pleurée ne fait même pas l'objet d'une mention dans le journal officiel de l'Empire. Un caprice de Zoubof le veut ainsi, et Catherine laisse faire son nouveau favori. Aucun monument n'est élevé à la mémoire du *grand homme* — Catherine l'appelle volontiers ainsi — qui vient de disparaître, et d'après une légende longtemps répandue, son corps, enterré dans l'église de Sainte-Catherine à Kherson, est enlevé de sa tombe par ordre de Zoubof et jeté dans la fosse commune. La légende se trompe, il est vrai : le mausolée placé dans l'église de Kherson par les soins pieux de la comtesse Branicka est détruit, en effet, et les cendres qu'il recouvrait disparaissent, mais c'est Paul, devenu Empereur, qui se rend coupable de cette violation de sépulture, ordonnant *par oukase* de faire en sorte qu'il ne reste aucune trace de cette tombe, qui offense chez lui nous ne saurions dire quel sentiment de piété filiale intempestive ou de rancune attardée.

Cependant, du vivant de Catherine déjà et peu de temps après la fin du favori, une autre fosse commune s'ouvre pour celui-ci : l'indifférence de la plupart de ceux qui suivaient naguère avec une curiosité avide chacun de ses pas, et leur rapide oubli. A la date du 25 décembre 1791, nous trouvons dans une lettre du comte Rastoptchine les lignes suivantes :

« Le partage des terres du prince n'a pas encore été fait : « le prince a laissé quelques dettes, soixante-dix mille âmes « de paysans en Pologne, six mille en Russie et un million et

« demi de roubles en diamants. Ce qui est le plus extraordi-
« naire, c'est qu'il est entièrement oublié. Les générations à
« venir ne béniront pas sa mémoire. Il possédait au plus haut
« degré l'art de faire du mal avec le bien et d'inspirer de la
« haine contre lui, tout en répandant les bienfaits d'une main
« négligente. On aurait pu croire qu'il s'était donné pour but
« d'abaisser partout chaque homme pour s'élever au-dessus
« de lui... Sa dernière faiblesse a été de s'amouracher de
« toutes les femmes et de passer pour mauvais sujet. Ce désir,
« si ridicule qu'il fût, eut un plein succès. Les femmes se sont
« mises en quête de la bienveillance du Prince comme les
« hommes se mettent en quête d'emplois... Il quitta Péters-
« bourg après avoir dépensé huit cent cinquante mille roubles,
« qui furent payés par l'Impératrice, sans compter les dettes. »

Le panégyrique est d'une brève, mais expressive éloquence.

Plus vite encore est liquidée et partagée la succession politique du prince. La direction des affaires étrangères échoit à Bezborodko ; celle, de la guerre, à Saltykof avec Valérien Zoubof, le frère du favori en titre, comme suppléant et successeur éventuel. L'intérieur, et en réalité la haute main sur toutes les parties du gouvernement, le pouvoir absolu dans tous les départements civils et militaires devient la part du favori lui-même. Bientôt Bezborodko aussi est mis à l'écart, avec toute la pléiade des hommes d'État et des hommes de guerre dont Catherine s'est entourée jusqu'à présent. Le règne de Platon Zoubof a son tour.

LES ZOUBOF.

I. Le retour du printemps. — Reprise de la comédie sentimentale. — *Le petit noiraud.* — L'enfant gâté. — Ambition, avidité et népotisme. — La lutte avec Patiomkine. — II. Platon Zoubof. — Le politique. — L'administrateur. — L'homme de guerre. — Valérien Zoubof. — Un héros. — Retour de Pologne. — III. Le jugement des contemporains. — Le lever du favori. — Un

singe déjeunant avec le toupet d'un courtisan. — Le favori au couvent de Smolna. — IV. La mort de Catherine. — Les bizarreries de Paul. — Le thé de l'Impératrice. — Faveur et disgrâce. — Zoubof en Allemagne. — Le duel de Tœplitz. — La fin.

I

Le 9 juillet 1789, commentant la disgrâce récente de Mamonof, un des favoris désignés par Patiomkine au choix de l'Impératrice, et l'installation de son successeur, Bezborodko écrivait au comte Vorontsof :

« C'est un enfant, de bonnes manières, mais d'esprit court; « je ne crois pas qu'il soit de longue durée à sa place. « D'ailleurs, cela ne m'intéresse pas. »

Cela aurait dû l'intéresser beaucoup. Trois années plus tard, au retour de Iassy, où, après la mort du Taurique, on l'avait envoyé conclure la paix avec les Turcs, il s'apercevait que non seulement l'enfant si dédaigneusement traité gardait encore sa place, mais qu'il lui avait pris la sienne.

Ils étaient quatre frères, appartenant à une famille pourvue de quelques titres de noblesse et de plus grandes prétentions. Le feld-maréchal Saltykof, qui passa pour avoir travaillé à l'élévation du jeune homme en qualité de parent, ne s'est avisé d'avouer cette parenté qu'après l'événement. Le père, Alexandre Zoubof, gouverna quelque part une province et s'y enrichit. L'aîné des frères, Nicolas, fut général-major et épousa la fille unique du héros de Rymnik — *la Souvorotchka*. Le second, Platon, avait vingt-deux ans et se trouvait de service à Tsarskoïe, comme lieutenant d'un régiment de gardes, quand l'Impératrice jeta les yeux sur lui. Il joua du mieux qu'il put la comédie sentimentale que nous connaissons déjà, et trouva, pour le soutenir dans ce rôle, des partenaires utiles au sein de l'entourage impérial : les confidentes habituelles de Catherine, Anna Narychkine, la Protassova et la Pierekoussihina, qu'il sut gagner à ses intérêts, lui servirent tour à tour d'interprètes, et Catherine ne demanda pas mieux que

d'écouter leurs voix lui annonçant — à soixante ans — le retour de l'immortel printemps. Joyeusement elle se hâta de prendre le chemin du bois où les lauriers refleurissaient encore pour elle, et bientôt Patiomkine absent put trouver dans les lettres de son impériale amie l'écho de cette allégresse nouvelle : « Je suis revenue à la vie comme une mouche que le « froid aurait engourdie... Me voici de nouveau gaie et « bien portante », lui écrit-elle en août 1789. Puis ce sont, dans sa correspondance avec l'ami lointain, des allusions de plus en plus fréquentes à la gentillesse, au charme, aux qualités exquises de « l'enfant », du « petit noiraud ». Il a le désir de plaire à tout le monde : « Quand il a l'occasion de vous « écrire, il le fait avec un empressement marqué, et l'amabi- « lité de son caractère me rend plus aimable aussi. » Il a toutes les exigences, mais aussi toutes les grâces de son âge : il pleure quand on ne le laisse pas entrer dans la chambre de sa souveraine. En vérité, l'ami ne peut faire autrement que d'aimer lui aussi cet enfant — *notre enfant*, se prend-elle à écrire parfois.

« Un jeune homme d'une figure charmante », observe de son côté un témoin à peu près indifférent, le Suédois Stedingk, le compagnon d'armes de Lafayette et l'auteur des Mémoires connus, « brun, fluet, peu grand, ressemblant à un joli Fran- « çais dans le genre du chevalier de Puységur... »

Mais l'aimable enfant ou le jeune homme fluet révèle au bout de peu de temps une ambition dévorante : il accapare toutes les affaires, tous les moyens d'influence, toutes les sources d'où découle la faveur impériale. Il n'y en a plus que pour lui et les siens, car il est bon parent et pratique le népotisme avec conviction. C'est un quémandeur résolu ; maladroit parfois : le jour où l'on célèbre à Saint-Pétersbourg la prise de Belgrade par les alliés autrichiens, il s'avise de dire en pleine cour :

— Tout le monde célèbre aujourd'hui un joyeux événement, et moi deux.

— Quel est le second? demande l'Impératrice.

— Ma sœur vient d'accoucher.

On sourit, et Catherine éprouve un moment d'embarras; mais elle a des trésors d'indulgence pour les incartades du « *maltchik* » (petit garçon). Elle le traite à la fois en enfant gâté et en maîtresse à qui on ne refuse rien. Elle donne de l'avancement à un page qui a la chance de ramasser adroitement un mouchoir que le favori a laissé tomber.

Poussant ses avantages, celui-ci s'applique de plus en plus audacieusement à ruiner le crédit de tous ceux qui peuvent lui faire ombrage, à commencer par Patiomkine lui-même. Son frère qu'il envoie à l'armée l'y sert en lui adressant des rapports où les fautes, les négligences et les excès du commandant en chef sont vivement mis en relief. En même temps le *petit garçon* s'emploie à amasser rapidement une fortune énorme. Son système, différent de celui pratiqué par ses prédécesseurs, est de ne rien demander en fait d'argent à la munificence impériale, mais de prendre beaucoup en usant de la situation acquise, en prélevant, par exemple, des contributions exorbitantes sur les gens riches assez malheureux pour avoir des affaires passant par ses mains. Or elles finissent par y passer toutes. Il sait d'ailleurs s'arranger de façon que Catherine ait l'air de lui faire violence pour lui faire agréer ses propres libéralités, et celles-ci deviennent de plus en plus généreuses. En 1791, elle se propose d'acheter, pour lui en faire don, un domaine considérable dont Patiomkine songe à se défaire. Mais celui-ci flaire le coup, et le dialogue suivant s'engage à table pendant un dîner de grand couvert :

— Combien ce domaine?

— Votre Majesté m'excusera : il est vendu.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin.

— A qui?

— Voilà l'acheteur.

Et l'imperturbable prodigue indique du doigt un jeune aide de camp, officier sans fortune, qui se tient debout derrière son fauteuil. La souveraine fronce les sourcils, mais le tour est

joué : ce même jour un contrat en bonne forme, rapidement dressé, rend l'heureux complice de ce coup de théâtre propriétaire de douze mille serfs, et l'opulence d'une des familles les plus considérables aujourd'hui en Pologne a son origine dans cette princière fantaisie.

Après la mort du redoutable rival, qui balance encore de la sorte la fortune du nouveau favori, rien n'arrête plus sa marche ascendante. De 1789 à 1796, devenu comte et prince du Saint-Empire comme l'autre, titulaire, lui aussi, des ordres de l'Aigle Noir et de l'Aigle Rouge, il parvient en sept années au sommet de l'échelle que son prédécesseur avait mis vingt ans à gravir. En 1794, comme gouverneur général de la Nouvelle Russie, il donne des ordres à Souvorof! Le 20 août 1795, le comte Rastoptchine écrit à Simon Vorontsof :

« Le comte Zoubof est tout ici. Il n'y a plus d'autre volonté « que la sienne. Son pouvoir est plus grand que celui dont a « joui autrefois le prince Patiomkine. Il est aussi négligent et « incapable que par le passé, quoique l'Impératrice répète à « tous et à chacun que c'est le plus grand génie que la Russie « ait jamais produit... »

II

L'Impératrice cette fois est seule de son avis. Pour la contredire et adopter l'opinion de Rastoptchine il y a unanimité parmi les contemporains. « Un bon sous-officier de la garde », dit Souvorof en parlant du jeune homme. Tout le monde a tous les jours l'occasion de constater qu'il ne sait rien et ne se donne pas la peine de rien apprendre. Dans les affaires où son intérêt n'est pas en jeu, il se contente de répéter : *Dielaitie kak prejdie* (faites comme par le passé). A l'extérieur, dans ses entreprises de haute politique, il a l'air d'un gamin de trois ans auquel on aurait donné une partie d'échecs à conduire. Il re-

manie à sa façon la carte de l'Europe, supprime l'Autriche, enlève à la France révolutionnaire les deux tiers de son territoire et laisse le reste aux Bourbons rapatriés (1). Sur le point de débarquer en Angleterre, à son retour de Saint-Pétersbourg, le comte d'Artois risque de s'y faire arrêter pour dettes. Simon Vorontsof, alors ambassadeur à Londres, se hâte de l'avertir ; mais il reçoit cette réponse :

— J'ai prévu la difficulté en causant avec le comte Zoubof, et voici ce qu'il m'a dit textuellement : « Toutes les per-« plexités de Votre Altesse seront apaisées. L'Angleterre sera « trop heureuse de vous recevoir ; elle fera tout ce que l'Im-« pératrice désire, et nous avons là un envoyé qui s'entendra « à décider la matière et à vous être agréable. »

Le malheureux envoyé pense suffoquer, et, après une tentative périlleuse, le Prince est obligé de virer de bord et de faire voile vers les côtes d'Allemagne.

A l'intérieur, le relâchement de la discipline dans l'armée, le développement du luxe et du sybaritisme dans les rangs des officiers, le trésor vidé et les prisons remplies — tels sont, au dire des autorités les plus compétentes, les monuments laissés par l'administration du favori.

L'acquisition des provinces polonaises, mise complaisamment à son actif par la souveraine, n'est que la conséquence d'un plan antérieurement arrêté par elle-même de concert avec Patiomkine et Bezborodko, exécuté par les survivants de la grande époque du règne : les Kahovski, les Kretchetnikof et Souvorof enfin lui-même, rappelé d'un demi-exil et d'une demi-disgrâce. L'organisation des pays annexés est, elle aussi, l'œuvre des ouvriers de la première heure, les Toutolmine, les Repnine et les Pahlen. Les Zoubof n'y paraissent que pour remplir leurs poches. L'expédition de la Perse est un non-sens coûteux. L'établissement d'Odessa, entrepris par Ribas avec l'appui de Zoubof, n'a, tant qu'il reste entre leurs mains, que la valeur d'une bonne spéculation privée. Décoré du titre de

(1) Voy. une note de sa main publiée par Lebedief dans son livre sur les Panine.

grand maître de l'artillerie, le favori est incapable de distinguer une pièce de campagne d'un canon de forteresse, et c'est le général Melissino qui prend l'initiative de la formation des premiers bataillons d'artillerie à cheval, dont tout l'honneur est attribué par Catherine à son amant.

« Un brave homme », dit encore Souvorof de l'étrange chef hiérarchique que le caprice de la souveraine s'est avisé de lui donner. A moins d'être ironique, l'appréciation semble cette fois tomber singulièrement à faux. La Pologne mise au pillage n'aperçoit guère cette qualité ni chez le favori lui-même, ni chez ses collaborateurs préférés : les Altesti, les Gribovski et les Ribas, qui, sous son haut patronage, la rançonnent à l'envi. En deux ans, Gribovski, naguère simple copiste dans la chancellerie de Patiomkine, y amasse de quoi entretenir un orchestre, une troupe de bouffons, un harem et les plus beaux chevaux de Saint-Pétersbourg. Patiomkine a eu quelques instincts généreux, voire même quelques idées libérales. Von Visin, un des rares esprits indépendants de l'époque, a pu se réclamer de sa protection, comme Lomonossof de celle de Grégoire Orlof. Zoubof prend une part active à la persécution dirigée contre Radichtchef, Novikof et Kniajnine. Il passe même pour en être l'inspirateur. Patiomkine faisait renverser les potences dans les domaines dont il devenait propriétaire en Pologne; dans ceux dont il y fait acquisition à son tour, Zoubof n'a souci que de ramener à la loi commune du servage la population locale de petits cultivateurs nobles, dont la République avait respecté les privilèges.

Mais Catherine ne sait ou ne veut rien savoir de tout cela. « Jamais personne à votre âge, écrit-elle au favori, n'eut plus « de dispositions ni de moyens pour devenir utile à sa patrie. » Quant à Valérien, le frère cadet du jeune homme, c'est, déclare-t-elle dans la même lettre, « un héros dans toute la force du terme ». Un héros, parce qu'il a été en Pologne et qu'après s'y être rendu odieux par des excès de tout genre, il y a perdu une jambe dans une escarmouche d'avant-postes. Cela lui a valu le grade de lieutenant général, l'ordre de Saint-André et

le payement de ses dettes se montant à la somme respectable de trois cent mille roubles. Sur la route qui ramène le blessé à Saint-Pétersbourg, la souveraine fait envoyer un chirurgien, une voiture anglaise, cent chevaux à chacun des relais et une cassette avec dix mille ducats pour les frais du voyage. Elle paraît même, en revoyant le voyageur, s'apercevoir qu'il est encore plus joli garçon que son frère. Un billet de sa main s'est conservé où, lui écrivant à cette époque, elle se dit heureuse *de lui avoir plu la veille* (1).

III

Difficilement, du reste, elle pourrait par contre s'apercevoir des sentiments à peu près universels de réprobation que soulève cette fois la nouvelle fantaisie de son cœur toujours jeune et de ses sens jamais lassés. Il faut écouter aux portes ou violer le secret des consciences pour deviner à ce moment la formidable explosion d'invectives qui plus tard, après la mort de la souveraine, saluera la déchéance du favori. En attendant, c'est un tout autre concert dont elle est en mesure de recueillir les échos. En pleine séance du Sénat, un des membres de l'assemblée proclame la supériorité du génie bienfaisant qui s'occupe de réunir à l'empire de belles et productives provinces (les provinces polonaises annexées par le second partage), alors que son prédécesseur n'a su lui conquérir que des déserts habités par la peste. A une conférence à laquelle prend part le corps des ingénieurs, un orateur se met en devoir d'établir la prééminence du nouveau *Platon* sur l'ancien! Le lever du favori laisse bien loin derrière lui les souvenirs de la toilette de Mme de Pompadour ou du fameux *déculotté* du cardinal Fleury. « Tous les jours, raconte Langeron, depuit huit heures du

(1) *Archive russe,* 1886, t. I, p. 272.

« matin, son antichambre était remplie de ministres, de cour-
« tisans, de généraux, d'étrangers, de solliciteurs, de préten-
« dants à des places ou à des grâces. La plupart du temps on
« attendait quatre ou cinq heures sans pouvoir être admis...
« et l'on s'en allait pour revenir le lendemain. Enfin arrivait
« le jour de la faveur : on ouvrait les deux battants, la foule
« se précipitait, on trouvait le favori devant un miroir se fai-
« sant coiffer et ayant ordinairement un pied sur une chaise
« ou sur un coin de la table de toilette. Les courtisans se pla-
« çaient devant lui au milieu d'un nuage de poudre sur deux ou
« trois rangs, sans parler et sans remuer, après s'être prosternés.
« Le favori n'avait l'air de remarquer personne. Il s'amusait à
« décacheter des papiers et à se les faire lire pour avoir l'air
« occupé d'affaires... Personne n'osait lui adresser la parole,
« et lorsqu'il interpellait quelqu'un, celui-ci, après cinq ou six
« courbettes, arrivait auprès de la toilette. Le mot dit, il
« retournait à sa place sur la pointe du pied. Ceux à qui Zou-
« bof ne disait rien n'osaient ni ne pouvaient approcher de lui,
« car il ne recevait point en audience particulière. Je puis
« affirmer qu'il y a eu un grand nombre de personnes qui
« ont été trois ans de suite chez lui sans lui avoir jamais
« parlé... A Tsarskoïe-Sielo le miroir de la toilette se trou-
« vait placé en face de la porte, en sorte que ce n'est que par
« la réflexion de cette glace que Zoubof apercevait les per-
« sonnes à qui il tournait le dos. »

S'étant avisé de pénétrer dans l'antichambre du favori, ainsi remplie quotidiennement, Miertvago, un des rares fonctionnaires honnêtes mis plus tard au jour par le court règne de Paul Ier, en est chassé par l'apparition d'un singe qui a l'habitude de s'y promener sur la tête des assistants. « J'ai eu « l'honneur de connaître ce singe », rapporte encore Langeron..., « il n'était pas plus grand qu'un chat, et d'une agilité
« surprenante. Il voltigeait sans cesse sur les lustres, les lam-
« bris, les corniches, les cheminées, et jamais il ne cassait ni
« ne dérangeait ni un meuble ni un ornement. Il aimait beau-
« coup la poudre et la pommade, et avait surtout une grande

« prédilection pour les toupets à la grecque. Quand il en « voyait un qui lui convenait, il se précipitait du lustre ou de « la corniche sur la tête du porteur de ce toupet appétissant « et s'y établissait sans façon. L'homme favorisé se baissait « respectueusement et attendait que le petit animal eût fini « son repas ou se fût élancé sur un autre toupet nouvellement « arrivé. J'ai vu des gens changer de coiffure et faire hausser « leur toupet dans l'espoir de voir le petit favori du favori s'y « loger. » Miertvago, qui prend le parti de ne plus s'exposer à de semblables rencontres, trouve peu d'imitateurs. Rastoptchine parle dans une de ses lettres d'un général, ancien ambassadeur à Constantinople, qui tous les matins, une heure avant le réveil de Zoubof, se présente chez lui pour préparer son café à la manière turque et va lui en porter une tasse au lit. Le vieux Melissino, ayant obtenu le cordon de Saint-Vladimir, se présente au lever et baise la main du favori. Dierjavine, après avoir, du vivant de Patiomkine, proclamé fièrement que le « chanteur des dieux » ne s'avilirait jamais devant « l'idole du jour », n'est pas empêché par ce serment de composer en 1794, le 28 novembre, jour de la fête du favori, une ode où il compare celui-ci à Ariston ou à Aristote, ce qui, observe-t-il doctement dans un commentaire en prose ajouté au morceau, est la même chose. Et ce même jour, les jeunes élèves du couvent de Smolna, nous disons bien les jeunes filles élevées dans cette maison d'éducation que Voltaire proclamait supérieure à Saint-Cyr, présentent à l'*idole du jour* un ouvrage de leurs mains, où, brodés sur de la soie, paraissent ces vers d'un poète heureusement inconnu :

. . . .

Monseigneur, joie de la patrie,
Pour vos prospérités notre cœur est attendri.
Votre clémence nous est garant :
Quand on pense si bien, on doit vivre longtemps.

. . . .

Regardez d'un œil gracieux
Cet hommage, seigneur, de nos ardents vœux.

IV

Au moment de la mort de Catherine, Zoubof se croit perdu. Avant l'époque de sa faveur, il lui était bien arrivé une fois de faire sa cour au grand-duc héritier — en se rangeant respectueusement pour donner passage au chien de Son Altesse Impériale. Mais depuis, devenu insolent avec tout le monde, il n'avait fait d'exception pour personne. Plus tard il se plut à affirmer qu'en agissant ainsi il ne faisait qu'obéir aux ordres absolus de l'Impératrice : elle voulait qu'il traitât les gens comme il les traitait, et les tours de son singe avaient l'approbation de la souveraine. Peut-être ne mentait-il pas, et peut-être aussi Catherine n'avait pas tort en imaginant ce moyen pour imposer à la foule servile de ses sujets le respect de ses fantaisies. Paul le savait-il ou le devinait-il? Bizarre, comme elle le fut toujours et avec tous, sa conduite avec l'ex-favori laisse place au doute.

Catherine meurt le 6/17 novembre 1796. Réfugié chez sa sœur, madame Jerebtsof, Zoubof reste dix jours sans sortir, faisant le malade et attendant avec anxiété que le nouvel empereur ait décidé de son sort. Vient le 28 novembre, jour célébré naguère nous savons avec quel éclat. A l'improviste un messager de la cour se présente à la porte déserte aujourd'hui du triomphateur de la veille : l'Empereur fait annoncer à l'ex-favori qu'il a ordonné de lui préparer une maison rue Morskaïa et qu'il se propose d'y venir prendre le thé le lendemain. Rue Morskaïa Zoubof trouve en effet un hôtel des plus confortables avec une installation complète et luxueuse : vaisselle plate, chevaux, voitures. Le lendemain, Paul arrive accompagné de sa femme. L'ex-favori se jetant à ses pieds, Paul le relève en prononçant gravement ces mots d'un proverbe russe : *Kto staroie pomniaiet tomou glaz vonne.* (Qui se

souvient des injures passées mérite de perdre un œil.) Il prend une coupe de champagne et dit : « Autant qu'il y a de gouttes « dans ce verre, autant je te souhaite de prospérités. » Il tend la coupe à l'Impératrice après l'avoir vidée à moitié, puis la brise suivant l'usage du pays, pour témoigner de la sincérité de ses sentiments. Zoubof se prosterne à nouveau, et le souverain le relève encore en répétant : « *Kto staroie...* » L'Impératrice ne prononce pas une parole et semble assister d'un air contraint à ces effusions, mais l'Empereur suit son idée, et s'adressant à elle : « Tu vas verser le thé maintenant; tu sais « qu'il n'a pas de *haziaïka* (maîtresse de maison). » Elle obéit. Deux aides de camp qui accompagnent Leurs Majestés sont également servis par la souveraine, et comme, ayant vidé leurs tasses, ils les déposent sur un plateau pour indiquer, à la manière du temps, qu'ils n'en demandent pas davantage, Paul intervient : « Qu'est-ce à dire? Vous avez l'habitude d'en « prendre deux tasses. Elle vous en donnera! »

Zoubof est aussi ravi que stupéfait; mais sa joie n'est pas de longue durée : le 27 janvier suivant, toutes ses charges lui sont enlevées, le séquestre est mis sur ses terres, et il reçoit la permission, autrement dit l'ordre de voyager. Il erre pendant quelque temps à travers l'Allemagne... A Toeplitz, il s'éprend un instant d'une belle émigrée : la comtesse de la Roche-Aymon; mais peu après, ayant fait la rencontre de deux jeunes princesses de Courlande, les plus riches héritières de l'Europe, il s'avise de faire la cour à l'une d'elles. Dépouillé naguère de sa souveraineté par l'ex-favori et outrageusement traité par lui, le vieux duc, père de la jeune fille, repousse cette poursuite avec indignation. Zoubof songe alors à un enlèvement. Il est empêché de donner suite à ses projets par un ordre de Paul qui le rappelle en Russie. Des amis se sont employés en sa faveur; Pahlen, qui, comblé de bienfaits par le nouvel empereur, travaille à sa perte, a besoin du concours d'un homme qu'il juge prêt à prendre sa part d'une aventure et d'un crime. En effet, le 12 mars 1801, Zoubof figure au premier rang des assassins du malheureux Paul. Il manque la récompense qu'il

s'en promettait : Alexandre I[er] le traite avec froideur. Il reprend le chemin de l'Allemagne. L'année suivante, à Toeplitz, où il reparaît, il a une algarade fâcheuse avec le chevalier de Saxe (fils du prince Xavier comte de Lusace qui fut oncle de Louis XVI). Réfugié en Russie au moment de la Révolution, le chevalier y avait eu, en 1794, une querelle avec le prince Nicolas Chtcherbatof. Un duel manqué par la faute du prince avait été suivi d'un guet-apens, où Zoubof avait figuré et d'où le chevalier était sorti la vie sauve, mais fort éclopé. Obligée de quitter la Russie, la victime de l'attentat en avait provoqué les auteurs par la voie des gazettes; mais une rencontre fortuite à un rendez-vous d'eaux était nécessaire pour amener Zoubof sur le terrain. L'ex-favori y fait une fort piteuse figure. Prétextant son inexpérience du pistolet, arme choisie d'un commun accord par les témoins des deux parties, il refuse de se mettre en face de son adversaire. Celui-ci proposant un combat au sabre, il se trouve mal. Chtcherbatof prend enfin sa place et tue net le pauvre chevalier.

Les autres années encore longues de cette carrière peu glorieuse sont obscures : elles se passent dans l'ombre du château de Chavlé, — une part de son butin dans le partage de la Pologne, qu'un oukase de Paul a rendu à l'ex-favori. Ses frères occupent, Valérien jusqu'en 1804, Nicolas jusqu'en 1814, des emplois élevés dans l'armée où ils ne brillent guère. Platon, lui, ne prend soin que de faire valoir ses domaines et de thésauriser. Il est devenu d'une avarice sordide et il pressure impitoyablement ses paysans. En 1807, traversant les terres de l'ex-favori et s'y trouvant frappé par l'aspect désolé des villages et l'air minable des populations qu'il voit sur son passage, Alexandre donne ordre au gouverneur de la province de réprimer les excès dont il devine que les malheureux ont à souffrir. Zoubof vit solitairement, tourmenté par la peur de la mort, au point que le mot seul prononcé devant lui le fait s'enfuir et s'enfermer dans sa chambre pour trois jours. A cinquante ans, c'est un vieillard décrépit. Il lui arrive pourtant à ce moment de devenir follement amoureux. Ayant remarqué dans les

rues de Wilna une jeune personne, fille d'un petit propriétaire des environs, il charge son intendant, Bratkovski, de la lui amener. Bratkovski étant éconduit, il s'obstine, consent à s'assurer la possession du trésor convoité en y mettant un prix énorme et finalement se résout au mariage. Tekla Walentynowicz devient princesse Zoubof, et son mari meurt un an après, laissant dans les caves de son château vingt millions de roubles qui y dormaient improductivement depuis longtemps.

Telle est la fin du dernier grand homme découvert, élevé et aimé par Catherine.

DEUXIÈME PARTIE

LA SÉMIRAMIS DU NORD

CHAPITRE PREMIER

LA COUR INTELLECTUELLE DE CATHERINE. LES PHILOSOPHES (1).

I. La philosophie et le régime autocratique. — Un problème à résoudre. — Le passé et le présent. — II. Illusion et réalité. — Les billets de confession. — Échange d'idées ou échange de services? — Les commandes de pamphlets ; les envois de montres. — Flagornerie et mensonge. — Notre-Dame de Saint-Pétersbourg et Cateau. — Pourquoi Voltaire ne va pas à Saint-Pétersbourg. — III. Le grand Français et la France. — Le partage de la Pologne. — Philhellénisme. — Pas Velche ! — IV. La supériorité de Catherine. — Ce qu'elle prend de la philosophie et des philosophes. — Après la mort de Voltaire. — Le mot de la fin.

VOLTAIRE.

I

Imaginez un de ces souverains d'Afrique avec lesquels des événements récents nous ont fait contracter une sorte de familiarité, un Behanzin quelconque avant la venue du général

(1) *Archive du prince Vorontsof*, IX; Bilbassof, *Diderot à Saint-Pétersbourg ;* Chougourof, *Diderot et ses rapports avec Catherine II* (dix-huitième siècle, livre Ier); *Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères de France; *Correspondance politique* dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », XIX et LXXII; *Correspondance de Catherine* avec Voltaire, d'Alembert, Grimm, etc. (même Recueil, X, XIII, XVII, XXIII); *Correspondance générale de Voltaire* dans ses « Œuvres » et dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », VI, X et XIII; *Correspondances diverses* dans les « Archives de l'Em-

Dodds. Vous le supposez, n'est-ce pas? très entiché de ses prérogatives, défenseur très résolu des lois et coutumes leur servant de base, bref, très conservateur à sa manière. Supposez-le encore engagé par un intérêt personnel, plus ou moins justifiable, à entrer en relation avec quelques-uns des hommes influents de ce pays-ci. Croyez-vous qu'il apercevrait un obstacle à ces relations, jugées d'ailleurs utiles pour lui, dans ce fait que les personnages influents en cause se trouveraient, dans leur pays, posséder l'état civil de révolutionnaires, en qualité de partisans du quatrième État, de l'autonomie communale ou de quelque autre postulat politique ou social de ce genre? Assurément non! Le fait en lui-même paraîtrait certainement à cet homme du Continent noir très indifférent et de portée nulle, par rapport à la stabilité de son édifice politique et social à lui, établi là-bas, derrière les forêts vierges, sur des assises très différentes. Et par contre, les hommes d'Europe auxquels il lui arriverait de s'adresser, si libéral que fût le programme dont ils se réclameraient dans leurs propres foyers, se croiraient-ils empêchés de répondre aux avances qui leur viendraient de ce côté, à supposer encore qu'ils y trouvassent leur avantage, par la connaissance plus ou moins exacte des procédés de gouvernement très différents de leur idéal politique et social, pratiqués chez lui par ce despote exotique? Pas davantage sans doute.

Ce n'est pas une comparaison que je cherche à établir : elle aurait le double inconvénient d'être désobligeante et de constituer un contresens historique. C'est un simple exemple que je propose, et qui, à condition que le lecteur veuille bien n'en

pire », V, 159; XI, 1035, 1051; *Correspondance littéraire et politique de Grimm*; Diderot, *OEuvres et Correspondance* dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », XXXIII; d'Escherny, *Mélanges de littérature et d'histoire*; Gourief, *Les amendes de confession* (Messager russe, CLVII, 36); Kobeko, *Catherine et Rousseau* (Messager historique, XII); *Lettres* de madame du Deffand (édit de 1859); *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, vol. XLVII; *Mémoires* de Thiébaut, de Von-Visin, de Karabanof; Niezielenof, *Les tendances littéraires à l'époque de Catherine*; Rambaud, *Catherine II et ses correspondants* (Revue des Deux Mondes, 1er février 1877); *Recueil des lois russes*, nos 2991, 4952, 7226; Streckeisen, *Rousseau, ses amis et ses ennemis.*

prendre que ce qu'il jugera utile pour la clarté de ma démonstration, me semble de nature à jeter une vive lumière sur le problème dont j'ai à aborder l'étude dans ces pages.

« C'est la France qui persécute les philosophes, et ce sont les « Scythes qui les favorisent », écrivait Voltaire à Diderot le 23 septembre 1762, et, à quelque temps de là, s'adressant à Catherine elle-même, Grimm faisait écho ainsi qu'il suit à la parole du maître : « Madame, depuis les bontés dont Votre « Majesté a comblé un des plus célèbres philosophes de la « France, tous ceux qui cultivent les lettres et qui pensent « quelque bien de l'Europe se sont regardés comme Vos « sujets. » Bibliothèques achetées aux philosophes besogneux et panégyriques envoyés à l'adresse d'une souveraine point ennemie de la louange, échange de petits services et échange de grands compliments, tout contribuait à créer et à cimenter entre la souveraine autocrate du Nord et la tribu tapageuse de libres penseurs occidentaux une liaison, dont les nœuds devaient pendant longtemps se resserrer d'année en année. Or cette intimité ne laissait pas sur le moment de scandaliser bon nombre de gens. N'oublions pas qu'en 1778 encore, lors de la dernière et triomphale apparition qu'il fit à Paris, Marie-Antoinette se défendait d'admettre en sa présence l'auteur de la *Pucelle!* Et il n'y avait pas que le camp monarchique et conservateur, comme nous dirions aujourd'hui, où l'on fût, non sans quelque apparence de raison, disposé à s'offusquer d'un rapprochement de sympathies aussi inattendu. Car enfin, si l'excellent Capefigue a eu tort de se sentir et de se dire indigné par le spectacle donné en 1773 à l'Europe de l'auteur de la *Religieuse,* du poète qui avait parlé « d'ourdir les entrailles « du prêtre au défaut d'un cordon pour étrangler les rois », de ce pamphlétaire cynique et de cet énergumène admis dans la société journalière et familière d'une Impératrice, s'il eut tort, étant donné que la *Religieuse* ne fut publiée qu'au retour du voyage de Russie et que les vers incriminés ne le furent jamais avec le sens personnel qui leur a été prêté gratuitement, il n'en est pas moins vrai qu'un tel spectacle, à ne tenir compte

que des *Idées philosophiques* et des volumes de l'*Encyclopédie* déjà mis au jour en 1773 et portant bien authentiquement la marque de l'homme dont Rodolphe Gotschall a pu dire qu'il possédait au suprême degré « l'instinct destructeur de la Révolution », un tel spectacle, disons-nous, offensant pour les fidèles de la religion et de l'ordre, avait aussi de quoi interloquer la philosophie elle-même dans la personne de ses adeptes convaincus.

Il s'en est trouvé de cette espèce, et leur surprise mêlée de quelque dégoût s'est perpétuée jusqu'à nos jours à travers de nombreuses controverses. Le commerce épistolaire de Catherine avec Voltaire, le séjour de Diderot à Saint-Pétersbourg, restent dans un camp comme dans l'autre, parmi les dévots de l'esprit philosophique comme parmi ceux de la monarchie, à l'état de souvenir également irritant et provocateur d'une égale réprobation. C'est là le problème, et je crois que l'exemple que j'ai osé introduire plus haut dans le débat est fait pour en faciliter la solution, en coupant court au malentendu qui me paraît en constituer le fond. Oui, un malentendu, ou, si l'on veut, un oubli. L'oubli a porté et porte encore sur l'énorme différence des milieux et des conditions de développement intellectuel, politique et social s'y rattachant, qui, en dépit de leur intimité apparente, objet d'étonnement et de scandale, a séparé toujours les parties en cause, les philosophes d'un côté, l'Impératrice autocrate de l'autre, et qui a précisément rendu possible cette intimité, en la faisant en même temps beaucoup moins choquante pour la raison et pour l'honneur qu'il n'y a paru et qu'il n'y paraît encore.

J'ai essayé de mettre en lumière le sentiment par lequel, dans les circonstances que j'ai indiquées, pourrait être gouverné aujourd'hui un roitelet d'Afrique. Un sentiment analogue, soyez-en persuadés, guidait la pensée de Catherine dans ses rapports avec sa clientèle philosophique de l'Occident. Et, n'en doutez pas davantage, ce sentiment trouvait une contre-partie et une réciprocité absolue dans l'esprit du philosophe Voltaire et de ses amis. Se rendaient-ils bien compte seulement de ce que pouvait être un souverain autocrate en Russie? Ce

souverain commandait, ils l'entendaient bien, à trente millions de sujets, dont vingt millions ou plus n'ayant aucune propriété, pas même celle de leurs âmes, âmes marchandes, transmissibles par voie de vente et d'achat, cotées à dix roubles pièce en moyenne. Mais quoi? c'étaient des *moujiks*, couverts de peaux de bêtes et se nourrissant d'herbes, guère des hommes, ou si peu. Il lui arrivait encore, à ce souverain, d'expédier un peu lestement en Sibérie des gentilshommes coupables uniquement de trop aimer la liberté, cette liberté placée au sommet de l'idéal philosophique. Mais quoi encore? C'étaient des gentilshommes polonais, des barbares superstitieux et dévots, et faisant peu de cas de M. Voltaire par-dessus le marché! En vérité, la philosophie n'était pas faite pour s'intéresser à des gens de cette condition.

Voilà sous quel jour m'apparaît la redoutable et passionnante énigme que le nom du patriarche de Ferney associé à celui de Catherine évoque dans le passé, et je me sens d'autant plus porté à l'envisager ainsi qu'il me semble bien l'apercevoir se reproduisant dans le présent en des termes analogues, sinon tout à fait identiques. La vapeur et l'électricité ont eu beau rapprocher les distances, elles n'ont pas suffi à combler en quelques années l'abîme creusé par le travail des siècles. Une assimilation apparente, et surtout matérielle, de certains éléments de culture a pu se produire entre les surfaces mises désormais en contact continu et régulier; — les fonds sont restés ici et là dissemblables, radicalement impénétrables l'un à l'autre, réfractaires à une prise d'influence plus accentuée. Et c'est pour cela, précisément, que d'un milieu à l'autre de nouveaux courants d'attraction et de sympathie ont pu se produire, juxtaposant des antagonismes irréductibles d'idées et de principes, sans qu'il en soit résulté autre chose qu'un renouveau de surprise et d'effarement pour quelques spectateurs européens. En allant à Saint-Pétersbourg, la *Marseillaise* n'a fait que suivre la trace du voyage de Diderot; et pas plus les éclats de la fanfare révolutionnaire qu'autrefois les emportements du fougueux philosophe n'ont fait bouger une pierre sur la per-

spective Newsky. *Thermidor* interdit ici et tranquillement joué là-bas n'est que la répétition du *Bélisaire* de Marmontel condamné par la Sorbonne et traduit en russe par Catherine avec la collaboration de ses principaux courtisans.

Seulement, le problème s'est compliqué. Il y a eu, depuis, comme un choc en retour, un reflux d'Orient en Occident d'idées et de formules émergées là-bas tout récemment du chaotique et obscur réservoir où s'élabore lentement la conscience d'un gigantesque et mystérieux devenir. Toute une littérature nous a apporté ici ces éléments rudimentaires d'un travail d'enfantement inachevé. Des essais de vague prosélytisme ont même été tentés. Le succès n'a pas dépassé, croyons-nous, la limite d'une curiosité analogue à celle que provoquaient, il y a cent et quelques ans, les tentatives d'apostolat révolutionnaires esquissées à la cour de Catherine par son hôte de quelques mois. Pour avoir lu la *Sonate de Kreutzer* et pour avoir fait semblant d'y comprendre quelque chose, nous ne sommes pas en passe, j'imagine, de devenir des disciples bien convaincus de Tolstoï; et, pour avoir offert une hospitalité tour à tour inquiète ou indifférente à quelques transfuges suspects de vouloir mettre en pratique une formule de philosophie un peu trop sommaire, nous sommes encore moins disposés à nous convertir au nihilisme. Savons-nous seulement au juste ce que c'est? Avons-nous une idée précise de l'état d'âme auquel a correspondu le mouvement révolutionnaire ainsi désigné et auquel correspondent encore les légers frémissements, les vagues remous remontant parfois à la surface de l'immense mer humaine qui se perd là-bas dans les brumes aux confins du monde civilisé? Cet océan lui-même, le connaissons-nous? Avons-nous sondé ses profondeurs, reconnu ses courants, topographié ses rivages?

A la suite du courant d'importation littéraire, auquel je viens de faire allusion, tout un groupe d'informateurs a paru, il est vrai, dans ce pays-ci, nous apportant une abondance d'indications et de détails révélateurs, s'érigeant en Bedeckers attitrés, au point de vue moral, de la grande inconnue, et nous

y offrant des tournées d'exploration, des voyages circulaires à prix réduit : 3 fr. 50, prix fort de librairie. Ils ont réussi à nous intéresser et même à nous émouvoir ; sont-ils également parvenus à nous renseigner? J'ai envie d'en douter. Et d'abord sont-ils certains de l'exactitude de leurs propres renseignements? A les entendre, parlant si éloquemment et faisant parler l'âme du grand peuple, on serait tenté de croire que cette âme s'est penchée en effet à leur oreille et leur a dit son secret, comme naguère l'âme d'une province française à l'oreille d'un député sentimental. Mais est-ce bien sûr? Cette autre âme me paraît très difficile à se livrer. Ce n'est pas, comme chez nous autres Occidentaux, une âme à fleur de peau, prompte à entrer en communication, heureuse la plupart du temps de paraître au dehors et de se donner. Un des plus illustres romanciers français me confiait naguère l'embarras dans lequel il s'était trouvé un jour, voulant mettre en scène un nihiliste de l'espèce militante et se souciant de lui donner une apparence de réalité. On réussit à lui amener un modèle en chair et en os, et point un modèle médiocre, une illustration du genre. Il tourna et retourna longtemps son homme sans pouvoir rien en tirer. Il y perdait patience et savoir-faire.

— Mais enfin que voulez-vous? demandait-il pour la dixième fois; où allez-vous? quel est votre but? l'objet précis de vos vœux, de vos espérances et de vos efforts?

Le farouche terroriste réfléchit longuement, puis avec un grand soupir :

— Un parlement! prononça-t-il.

— Prenez le nôtre, je vous en fais cadeau! exclama le romancier, et il congédia le nihiliste.

Je ne suis pas sûr que Jeliabof et Kibaltchits se soient laissé pendre en effet pour ménager à leur patrie les joies de l'ordre du jour motivé; mais pourquoi se sont-ils laissé pendre? Je crains bien que vous n'en sachiez rien, et je risquerais de trop m'avancer en affirmant que j'en sais davantage.

II

En 1764, époque à laquelle ont commencé leurs relations, Catherine et Voltaire n'étaient pas mieux édifiés sur les conditions dans lesquelles s'exerçait, de part et d'autre, l'action à laquelle ils devaient leur rang dans le monde, et ils ne paraissaient pas même inquiets de l'être davantage. L'amie couronnée des philosophes avait-elle de son côté une idée précise de la condition sociale et morale à laquelle correspondait ce nom qu'elle entendait leur donner? Je vois dans les *Mémoires* d'un Allemand qui a regardé de près cette Allemande (1) qu'elle s'est avisée en 1784 seulement de l'existence d'un troisième congénère, qui vivait cependant depuis vingt ans dans l'intimité intellectuelle de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot, et qui s'appelait Herder.

— Qu'est-ce que c'est que ce Herder? demanda-t-elle.

— C'est un ecclésiastique qui habite Weimar.

— Vous disiez qu'il avait écrit un livre de philosophie! Si c'est un philosophe, il ne peut être ecclésiastique, et si c'est un ecclésiastique, il ne peut être philosophe.

Elle ne sort pas de là. Et son ami Voltaire se dit à son tour persuadé que l'état d'une Impératrice de toutes les Russies est incompatible avec une ingérence quelconque dans le domaine des questions religieuses. Jusqu'aux billets de confession qui sont ignorés dans son empire! Elle est curieuse, cette affaire des billets de confession, car elle prouve qu'au fond des deux côtés on avait une conscience obscure de l'ignorance et de l'illusion communes qui rendaient possible la commune sympathie, et qu'on s'appliquait à les entretenir. « A l'égard des « billets de confession », écrivait Catherine à Voltaire en 1771,

(1) WEICKARDT.

« nous en ignorons jusqu'au nom », et la même année, le même jour peut-être, elle envoyait au général Tchitcherine, gouverneur de Tobolsk, une sévère réprimande à raison du retard apporté par lui à l'introduction dans son gouvernement de certains registres, sur lesquels les lois en vigueur voulaient qu'on inscrivît les paroissiens se présentant au tribunal de la pénitence et ceux qui négligeaient d'accomplir ce devoir. Depuis 1716, en effet, une série d'oukases avait rendu la confession obligatoire pour les orthodoxes de Russie. Les contrevenants étaient passibles d'une amende variant selon leur condition, mais toujours très élevée. Le gouverneur de Tobolsk, ainsi rappelé à l'ordre et voulant tirer vengeance des autorités ecclésiastiques qu'il soupçonnait de l'avoir dénoncé, imagina de faire revêtir à ses domestiques des habits de moine avec lesquels il leur fit courir tous les mauvais lieux de la ville. Et à son tour, le métropolitain de l'endroit eut recours à un Michel-Ange local pour peindre sur la façade de sa cathédrale un jugement dernier où le gouverneur mécréant se trouva en fâcheuse posture entre deux diables fourchus.

De tout cela évidemment Voltaire n'avait aucune notion, pas plus qu'il n'était à même de vérifier l'exactitude de l'assertion par laquelle Catherine s'était portée garante devant lui qu'il n'y avait pas dans tout son empire un seul paysan qui ne fût dans le cas de pouvoir mettre sa poule au pot, quand il lui plaisait. « Depuis quelque temps même », ajoutait-elle, « ils « préfèrent les dindons aux poules. » Voltaire en était ravi; d'autant mieux et plus facilement convaincu, qu'il y trouvait son compte. Catherine aussi trouvait le sien dans cette liaison qui mettait à son service une des puissances du jour, et tel est le dernier mot du commerce amical que nous étudions. Échange d'idées, de sentiments, de croyances? — Point! Échange de bons procédés et de services. Il arrive à Catherine elle-même de découvrir avec une franchise superbe le fond de sa pensée à cet égard, comme dans cette lettre du 22 août 1765 adressée au patriarche, où elle se dit heureuse d'être en correspondance avec le *neveu de l'abbé Bazin,* — c'est de Voltaire qu'il s'agit,

comme on sait, — « parce qu'il est bon et très utile d'avoir de « pareilles connaissances » . Oui, il est bon et très utile d'avoir sous la main quelqu'un à qui on puisse annoncer qu'on s'est fait inoculer la petite vérole pour donner un exemple héroïque à ses sujets, en ayant l'assurance que la nouvelle de cette prouesse sera aussitôt répandue aux quatre coins de l'Europe. Et, dans une de ses premières lettres (1), Voltaire en vient, lui aussi, à préciser les termes de l'entente commune. Il s'agit d'un secours à obtenir de l'Impératrice pour la famille Sirven. La moindre offrande suffira. « Nous ne demandons », assure le patriarche, « que l'honneur de placer un auguste nom « à la tête de ceux qui nous aident à écraser le fanatisme... » Et il ajoute aussitôt : « J'ai une grâce à demander à Votre « Majesté, c'est de daigner permettre que je communique le « mémoire dont elle m'a honoré au sujet de cet évêque de « Rostow puni pour avoir imaginé qu'il y avait deux puissances : « il n'y en a qu'une, Madame, c'est celle qui est bienfaisante. » Et, sans attendre la permission qu'il sait accordée d'avance, il rédige et publie son prétendu *Mandement de l'archevêque de Novgorod,* destiné à proposer en exemple à la France la façon — la seule bonne — d'entendre les rapports entre l'Église et l'État comme Catherine les a compris.

Une fois établie sur ce pied, la bonne intelligence se maintient et se développe. Elle n'est pas traversée par les orages et sujette aux revirements qui naguère compromettaient une autre liaison du philosophe avec un des grands de la terre. Il y a à cela plusieurs raisons. Quand ils se sont connus et pratiqués, Frédéric était jeune, Voltaire avait vingt ans de moins. En 1764, en dépit d'une grande différence d'âge, et la veuve de Pierre III et l'ermite de Ferney ont tous deux derrière eux une longue expérience. Catherine s'est préparée par quinze années d'épreuves à son métier de souveraine, Voltaire a étudié pendant ce temps et supérieurement appris son métier de courtisan. En second lieu, et c'est un point capital, tout en écrivant

(1) Non publiée dans les éditions françaises de la Correspondance du philosophe. Voy. *Recueil de la Societé d'histoire russe,* X, 95.

beaucoup, Catherine n'a pas des prétentions d'écrivain. Chez elle aucune susceptibilité à cet égard, conséquemment aucun risque d'amour-propre froissé. Si, comme Frédéric, elle se dit l'élève de Voltaire, le terrain sur lequel elle applique ou prétend appliquer les leçons du maître n'a pas à redouter les empiétements de celui-ci. Si elle consent à le traiter presque d'égal à égal, de souverain à souveraine, leurs royautés ne risquent pas davantage de se heurter : elles sont chacune d'un autre monde. Enfin Voltaire ne vient jamais à Saint-Pétersbourg; l'épreuve du rapprochement personnel, du contact immédiat est épargnée à ces deux êtres, qui, au fond, n'ont peut-être pas une idée, ni un sentiment en commun, si ce n'est le culte identique de part et d'autre et exorbitant de leur propre personnalité. C'est à distance que leurs deux égoïsmes se mesurent et s'associent dans un compromis de palinodies et de gracieusetés mutuelles que rien ne vient troubler.

Catherine se trouve-t-elle, en 1771, dans le pressant besoin de rappeler à l'Empereur des Romains « que les Turcs ont mis « deux fois le siège devant Vienne », ou d'appeler l'attention de l'Europe sur la manière « indigne et contre le droit des « gens avec laquelle la Porte Ottomane traite les missions des « puissances étrangères », et voudrait-elle rencontrer un écrivain habile qui se chargeât de la besogne, vite un courrier pour Ferney : le patriarche saura bien, elle n'en doute pas, découvrir « un littérateur débutant », capable de composer sur ce thème quelque vigoureux pamphlet, moyennant un bon à vue de mille ducats qu'elle suppose devoir suffire à rétribuer ce « léger badinage ». La réponse ne se fait pas attendre, et le débutant littéraire est aussitôt trouvé. « Je n'ai eu pour cela », répond le patriarche, « qu'à m'emparer des mille ducats et qu'à « tremper ma plume dans mon encrier. »

C'est ainsi qu'est mis au jour le *Tocsin des Rois*.

Il ne se contente d'ailleurs pas, l'écrivain prodigieusement fécond, du placement que cette amitié impériale offre aux produits de sa plume; il s'en sert encore — pour placer des montres. Car il en fabrique ou en fait fabriquer par des *colons* qu'il

se donne l'air de protéger par amour pour l'humanité, et, au coin d'une épître ingénieusement remplie avec le bavardage politico-philosophique et sentimental que l'on sait, il glisse un boniment, le souhait effrontément manifesté d'une commande. La Sémiramis du Nord n'a garde de répondre par un refus : elle en prendra pour trois ou quatre milliers de roubles. Aussitôt on lui en envoie pour trois fois autant; mais le patriarche s'excuse : il n'est pour rien dans cet excès; ses *colons,* dont il n'a pu retenir le zèle, sont les seuls coupables. L'addition ne fait d'ailleurs que 39,238 livres de France, et c'est une affaire superbe : moitié moins cher qu'à Londres, à Paris et même à Genève; et l'on offre toute facilité pour le payement. — C'est bien, répond Sémiramis, mais qu'on n'y revienne pas. Et elle envoie les 39,238 livres — avec le bulletin des derniers exploits de l'armée russe, sur lesquels l'Europe a besoin d'être édifiée par l'entremise de l' « homme le plus lu qui soit dans « l'univers ».

Le compliment est toujours là, servant de passeport à cette exploitation réciproque incessamment poursuivie. C'est même, il faut le dire, la monnaie dont on se paye le plus habituellement de part et d'autre. Voltaire évidemment l'emporte à cet égard par la richesse et la variété de son vocabulaire. Il possède et dépense sans compter un fonds de flagorneries véritablement stupéfiant. Il a exercé son imagination avec Frédéric appelé par lui le *Salomon du Nord,* avant que Catherine en fût devenue la *Sémiramis;* mais l'éternel féminin auquel il a affaire maintenant excite et alimente sa verve. Salomon est déchu; d'emblée Catherine se trouve placée au-dessus, et aussi au-dessus de Solon, Lycurgue, Louis XIV et Hannibal... Les Romains n'auraient pu lutter autrefois contre ses armes... Elle l'emporte aujourd'hui sur tous les monarques... Elle est le seul grand homme en Europe, bien que Frédéric ne soit pas mort... Elle est la première personne du monde... L'Europe l'admire, et l'Asie s'étonne de la voir... Si l'Europe et l'Asie avaient le sens commun, elle régnerait sur le monde entier... Son âme comprend tout; son esprit peut servir de mesure à toutes les

capacités... Elle est le foyer et la vie des nations... Elle est destinée à transformer la société... Elle a fait du dix-huitième siècle un siècle d'or... Où elle est, c'est le paradis... Elle est sainte... Elle est au-dessus de tous les saints... Elle est un ange devant lequel tous les hommes doivent se taire... Elle est l'égale de la Mère de Dieu... Elle est, plus : elle est *Notre-Dame de Saint-Pétersbourg* supérieure à la Vierge polonaise de Czenstockova... Elle est la divinité du Nord : « *Te Catharinam laudamus, te Dominam confitemur!...* » Elle est au-dessus de la nature, de l'histoire, de la philosophie elle-même! Oui, elle est le professeur des philosophes... Elle est plus savante que toutes les académies. Son esprit peut servir de mesure à toutes les capacités... Elle fait plus qu'un homme est capable de faire en vingt-quatre heures, parce qu'elle a plus d'une âme, et le nombre de ses talents est un mystère... Ses institutions sont les plus grandes de l'univers... Sa création du couvent de Smolna est supérieure à celle de madame de Maintenon... Son empire est au-dessus de tous les empires; ses lois sont au-dessus de toutes les lois; son code est l'Évangile universel... Sondiamant — celui dont Grégoire Orlof lui a fait cadeau — est plus grand que le Régent... Ses mains — il ne les a jamais vues — sont les plus belles mains de l'univers... Ses pieds — est-ce le comte Chouvalof de passage à Ferney qui lui a donné ce renseignement? — sont plus blancs que les neiges que l'on voit dans son pays... Il en arrive à s'étonner qu'elle puisse s'abaisser jusqu'à correspondre avec un rien comme lui, un vieux radoteur, un être insignifiant...

Est-il sincère? L'est-elle davantage le jour où elle s'avise de l'inviter à venir à Saint-Pétersbourg et à s'y faire prêtre, pour qu'elle puisse baiser sa main, « cette main qui fait tant de « bien! » Pour être édifié à ce sujet, il faut consulter la contrepartie de cette correspondance officielle de puissance à puissance, nous voulons dire la correspondance intime du patriarche avec un ami comme d'Alembert par exemple, celle de Catherine avec un confident tel que Grimm. Dans les lettres de Voltaire à d'Alembert, l'immortelle Catherine devient simple-

ment *la belle Cateau* ou même *Cateau* tout court, comme Frédéric y était devenu auparavant *Aüila-Cotin,* et nous y trouvons des passages de ce goût, se rapportant à la *Divinité du Nord :* « Je conviens avec vous que la philosophie ne doit pas trop se « vanter de pareils élèves; mais que voulez-vous, il faut aimer « ses amis avec leurs défauts. » Il faut même s'appliquer à les excuser : « Je sais bien », écrit-on encore à madame du Deffand, « qu'on lui reproche quelques bagatelles au sujet de son « mari, mais ce sont des affaires de famille, dont je ne me « mêle pas, et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une grande « faute à réparer; cela engage à faire de grands efforts pour « forcer le public à l'admiration. » Notez qu'avant qu'il fût mort, le mari dont la fin tragique est si lestement portée au compte des profits et pertes par le malin philosophe « méritait « de vivre longtemps, puisqu'il ne vivait que pour le bien des « hommes ». C'est Voltaire lui-même qui l'a affirmé dans une lettre adressée au comte Chouvalof. Depuis, il ne s'est trouvé être qu'un ivrogne, dont la mort n'a même pas de quoi fournir un sujet de tragédie.

Frédéric n'avait pas à se plaindre : le lendemain de la première visite du philosophe à Rheinberg, écrivant à un confident au sujet des frais de voyage réclamés par celui qu'il appelait officiellement « son Apollon », le roi exprimait la pensée « que c'était vraiment payer cher un bouffon de cour ». Catherine pouvait-elle plus légitimement se tenir pour offensée? Voici un passage d'une lettre de la souveraine à Grimm, mettant en question, pour la dixième fois, le voyage du patriarche à Saint-Pétersbourg, toujours projeté, toujours ardemment souhaité en apparence de part et d'autre, toujours remis. En 1766 déjà, s'occupant de régler l'itinéraire de deux de ses neveux, les princes Auguste et Pierre de Holstein, qu'elle envoyait faire leur tour d'Europe, l'Impératrice effaçait résolument la ville de Genève indiquée sur la feuille de route : elle ne voulait pas, et elle le disait carrément, que les voyageurs s'exposassent à faire dans le voisinage des rencontres compromettantes. Désirait-elle pour elle-même une ren-

contre de ce genre? La lettre à Grimm va nous l'apprendre. Jusqu'à présent la souveraine avait toujours été empêchée de donner suite à ses intentions hospitalières, par rapport au grand homme, toujours obligée de visiter ses provinces du Sud, quand il se proposait de la rejoindre dans le Nord. Elle écrivait maintenant, se servant de la langue allemande, ce qui indiquait chez elle une grosse émotion : « Au nom du ciel, « conseillez donc à ce vieillard octogénaire de rester à Paris ! « Que veut-il faire ici?... Cela vaudrait la visite du roi de « Suède. Souvenez-vous de la belle peur que j'en avais. » Et elle ajoutait en français : « Vous pourriez, entre autres raisons, « lui représenter que *Cateau* n'est bonne qu'à être connue de « loin. »

C'était aussi l'avis de madame du Deffand, qui, dix ans plus tôt, tout en le plaisantant sur l'esprit de tolérance qu'il prêtait si généreusement à son amie et que celle-ci « prêchait en effet « jusque chez ses voisins au moyen de cinquante mille mis- « sionnaires armés de pied en cap », donnait à l'admirateur de Cateau ce conseil : « Ne voyez jamais votre Catherine que « par le télescope de votre imagination. Laissez entre elle et « vous la distance des lieux à la place de celle du temps. » Mais Voltaire avait-il besoin d'être conseillé? Ne savait-il pas à quoi s'en tenir quand, pressé par un solliciteur de lui montrer son *Histoire de Russie,* il répliquait brusquement :

— Vous êtes fou ! Si vous voulez savoir quelque chose, prenez celle de La Combe : il n'a reçu ni médailles ni fourrures, celui-là.

Catherine aussi savait à quoi s'en tenir, puisqu'elle n'ignorait pas — une traîtrise de Grimm peut-être — le nom familier et irrévérencieux dont ses amis les philosophes l'appelaient en causant entre eux.

III

Mais les compliments officiels et les épigrammes à huis clos, les ducats escamotés et les commandes de montres imposées en échange de pamphlets improvisés par ordre, tout ce jeu de duperie mutuelle et de brocantage littéraire, peu édifiant au point de vue surtout des idées qui ont cours aujourd'hui et qui sont l'honneur de notre monde littéraire contemporain, tout cela ne constitue pas encore, il faut le dire, le côté le plus déplaisant du coin d'histoire équivoque où nous voici engagés. Il y a pis que cela. Nous passerions encore volontiers sur les excès de zèle « catherinien » dans la croisade prêchée par le philosophe contre les infidèles au cours de la première guerre turque, sur les appels à l'extermination du nom musulman, si étranges dans la bouche d'un apôtre de la tolérance, et les invocations à la Sainte Vierge protectrice des armes chrétiennes si inattendues de la part d'un contempteur des dogmes. Nous irions, quoi qu'il pût nous en coûter, jusqu'à absoudre l'attitude du philosophe dans la question polonaise. Il a figuré comme quatrième puissance dans le démembrement de la malheureuse république, avec voix consultative de moins. En écrivant : « Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet », il y ajoutait sans doute *in petto* la sienne. Il s'avisait même de trouver qu'on n'était pas allé assez loin dans le premier traité de partage et exprimait le souhait « qu'on ne s'arrêtât pas en « si beau chemin », — en quoi il eut satisfaction comme on sait. Enfin il y apercevait pour lui-même un bénéfice non prévu sans doute par les copartageants : une recrudescence de commandes de montres pour sa *colonie* de Ferney. Quant aux efforts des malheureux Polonais pour se soustraire au sort qu'on leur préparait ainsi, quant à la guerre d'indépendance héroïquement tentée par les confédérés de Bar avec le concours

de quelques vaillants Français, c'était « la guerre des fana- « tiques contre la tolérance » , une guerre d'ingrats contre leurs bienfaiteurs, « une Saint-Barthélemy continuelle » , une « farce « à l'italienne » , un « mélange d'horreur et d'extravagance « dont rien n'approche » , enfin « ce qu'il y a de plus honteux « et de plus lâche dans le siècle » . N'importe! le pardon, ou tout au moins l'oubli, nous semble devoir, à la distance qui nous en sépare, s'appliquer à ces égarements du cœur et de la raison. La politique en a été coutumière de tout temps.

Nous ne chercherons pas, ainsi qu'on l'a fait, à leur trouver une excuse et comme une réhabilitation dans le parti pris tout différent adopté par le philosophe vis-à-vis de la Grèce et de ses tentatives d'affranchissement appuyées à la même heure par Catherine. Qu'on ait aperçu en lui le premier des philhellènes modernes; qu'à travers la légèreté habituelle et la frivolité de sa correspondance, on ait senti passer un frémissement d'enthousiasme pour la liberté et pour la renaissance d'un noble peuple; qu'on ait admiré ce froid raisonneur, ce contemporain des roués de la Régence recouvrant pour la défense d'une belle cause sa foi de jeune homme et des accents dignes de Byron (1), nous avons peine à voir dans cette admiration autre chose que l'effet d'une illusion généreuse et dans les couplets qui la motivent autre chose encore qu'un air de bravoure exécuté par un merveilleux virtuose et un témoignage de plus prouvant ce qu'il y a eu toujours d'artificiel, de voulu et de peu sincère au fond dans les plus séduisantes inspirations du plus décevant des génies français. Car enfin pourquoi ceci et pas cela? la Grèce et point la Pologne? Pourquoi? s'il s'était agi d'autre chose que d'allumer un cierge de plus dans cette église où l'on prêchait « le culte de sainte Catherine » . En s'enflammant d'ailleurs si généreusement pour l'affranchissement des Hellènes, savait-on ce que sainte Catherine voulait en faire après les avoir affranchis? S'en souciait-on? Puis, quand, après avoir exploité leur impatience du joug musulman et leur cou-

(1) Rambaud, *Catherine II et ses correspondants* (Revue des Deux Mondes, 1er février 1877).

rage, sainte Catherine les eut abandonnés à leur malheureux sort, a-t-on songé à lui en vouloir, à lui en faire ne fût-ce qu'un timide reproche? Les chants nationaux de la Roumélie ont conservé, eux, la trace des rancunes soulevées alors dans le cœur des infortunés patriotes trahis par leur protectrice improvisée d'un jour (1). Voltaire, lui, n'a pas chanté cet air-là.

Mais, encore une fois, une indulgence plénière doit, pensons-nous, couvrir aujourd'hui toutes ces défaillances. Au bout du compte, Grecs et Polonais n'étaient ni frères ni cousins de ce grand Français du dix-huitième siècle, qui pouvait bien ignorer l'idéal de solidarité nationale mis en honneur à une époque postérieure et en passe déjà d'être méconnu de nos jours! Il ne leur devait rien. S'il a pensé et dit du mal de la Pologne expirante, tous ses confrères du cénacle philosophique en ont fait à peu près autant. Il ne vivait plus au moment du second partage, et le second partage n'a rencontré, ni en France ni ailleurs, un mouvement hostile d'opinion dont sa mémoire pût être atteinte. Oui, il y a autre chose et pis dans le marivaudage du philosophe avec son impériale amie, un détail au sujet duquel il faut qu'on cesse d'être indulgent, devant lequel, à quelque Église et quelque nationalité qu'on appartienne, on ne peut se défendre d'un sentiment de révolte et de dégoût : c'est la façon dont ce grand Français parle de la France en écrivant à cette Allemande. A cet égard, on le sait, il a aussi essayé déjà sa plume avec Frédéric. Il a chanté Rosbach :

Héros du Nord, je savais bien
Que vous aviez vu les d...
Des guerriers du Roi Très Chrétien...

Mais il perfectionne sa manière, il aiguise sa verve, il affine la morsure de son ironie ; en réponse à un bulletin de victoire que lui envoie Sémiramis, il écrit :

« Je veux aussi, Madame, vous chanter les exploits de ma

(1) Voy. Émile Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques*, Paris, 1873, p. 113.

« patrie; nous avons depuis quelque temps une danseuse « excellente à l'Opéra de Paris. On dit qu'elle a de très beaux « bras. Le dernier opéra-comique n'a pas eu un grand succès, « mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'univers. Il « sera exécuté dans la première ville de l'univers par les meil- « leurs acteurs de l'univers. Notre flotte se prépare à voguer « de Paris à Saint-Cloud... Tout cela compose le premier « peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les pre- « miers singes de l'univers. »

Il est vrai qu'il écrit aussi : « Daignez observer, Madame, « que je ne suis point Velche; je suis Suisse, et, si j'étais plus « jeune, je me ferais Russe. » Il a abdiqué sa nationalité et n'oublie pas de la renier en la bafouant. Des officiers français bataillant en Pologne ont-ils le malheur de tomber aux mains des Russes, il trouve l'aventure extrêmement plaisante; et Catherine annonce-t-elle l'intention d'envoyer ses prisonniers en Sibérie, *pour y répandre,* dit-elle, *le goût des belles manières françaises*, il s'esclaffe. Il est vrai encore que le lendemain il se fait gloire, auprès de son ami d'Alembert, d'avoir intercédé en faveur des prisonniers. Hélas! l'ami d'Alembert intercédait aussi pour eux à la même heure. Il écrivait coup sur coup à l'Impératrice trois lettres, « les plus éloquentes », assurait-il, « qu'on ait vues de mémoire de singe » ... L'Impératrice finissait par répondre à la troisième, en plaisantant froidement et méchamment le philosophe sur l'élévation de ses sentiments, la force de son éloquence et la beauté de son style, tout ce à quoi elle opposait d'ailleurs une fin de non-recevoir catégorique. Et le bon d'Alembert se montrait désolé : « Il était si « facile à cette princesse de faire une réponse honnête, *satis-* « *faisante et flatteuse pour la philosophie sans se compromettre en* « *aucune manière et sans accorder ce qu'on lui demandait.* » Oui, cela était facile, puisque l'intercession en faveur des dix-huit gentilshommes condamnés à partager le sort des forçats pour avoir mis leur épée au service d'une noble cause, l'appel à la justice, à l'humanité et au droit des gens, plaidé par ce philosophe, n'avait d'autre but que de faire valoir au profit de la

philosophie le sang et les larmes de ces Français et de lui en faire payer le prix avec la monnaie d'un compliment! Et, hélas! encore à la même époque (1773), un livre paraissait à la Haye, dédié : « A Sa Majesté Impériale, Très Haute et Très « Puissante Princesse Catherine II... protectrice des arts et « des sciences, digne par son esprit de juger des anciennes « nations, comme elle est digne de gouverner la sienne », et c'était l'ouvrage posthume d'un philosophe français, et dans la préface ajoutée par un éditeur anonyme, Français lui aussi probablement et certainement coreligionnaire de l'Église philosophique, on lisait ces lignes : « Ce n'est plus sous le nom de « Français que ce peuple pourra de nouveau se rendre célèbre. « Cette nation avilie est aujourd'hui le mépris de l'Europe. « Nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté. C'est par la « corruption qu'elle périra. La conquête est le seul remède à « ses malheurs. » Helvétius avait écrit le livre (1), et Diderot, qui venait de séjourner à la Haye sur le chemin de Saint-Pétersbourg, et qui, au cours d'un incident diplomatique soulevé par cette publication, fut accusé d'y avoir pris part, s'en défendit mollement. « Je le soupçonnais (Diderot) d'être l'au« teur de la préface », écrivait M. de Noailles, alors ministre de France en Hollande, « mais je garantirais plus sûrement « que, s'il ne l'a pas faite, il a montré à la Haye les mêmes « sentiments qu'elle renferme (2). » L'incident n'eut pas de suites. Le prince Galitzine, ministre de Russie à la Haye, passa pour avoir patronné l'ouvrage, dont il s'était empressé d'adresser deux exemplaires à sa souveraine, et ne s'en défendit d'aucune façon. Le cabinet de Saint-Pétersbourg argua de l'existence de nombreux ouvrages français où la Russie était tout aussi maltraitée, et ne fut pas en peine d'en découvrir. — Seulement ceux-ci n'étaient point écrits par des Russes!

Mais il a appartenu de tout temps aux époques et aux génies révolutionnaires de faire facilement, inconsciemment peut-être, sur tel ou tel autel d'occasion, à tel ou tel idéal de ren-

(1) *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation.*
(2) Au duc d'Aiguillon, la Haye, 14 septembre 1773.

contre, le sacrifice téméraire, odieux parfois, d'idées, de principes et de sentiments qui sembleraient devoir former, au-dessus des passions et des entraînements d'un jour, le patrimoine impérissable et intangible de nos esprits et de nos cœurs. S'il n'est plus parmi nous de philosophes capables d'oublier ce qu'ils doivent au pays où ils sont nés, c'est peut-être qu'il n'en est plus guère qui songent à bouleverser le monde où nous vivons ; et parmi ceux qui y songent encore, n'en trouverait-on pas d'aussi disposés à renier ce patrimoine, à immoler l'héritage reçu en naissant de traditions, d'intérêts, de gloires et de douleurs communes aux pieds de quelque nouvelle divinité étrangère extraterritoriale ou internationale, aussi exigeante et non moins trompeuse que celle dont le culte propagé par Voltaire et par ses amis devait, avant la fin du siècle, aboutir à une si entière déception ?

IV

Réformatrice et même libérale à sa manière, Catherine avait cessé d'être révolutionnaire le lendemain du jour où sa révolution à elle lui avait donné le trône. C'était sa grande supériorité sur sa clientèle philosophique : elle en abusa ; elle se moqua, à proprement parler, de Voltaire et de ses amis, et les exploita beaucoup plus qu'ils ne réussirent à se servir d'elle. Elle ne fut pas toujours et avec tous aussi cruelle qu'en 1773 avec d'Alembert : elle avait de ce côté, nous en parlerons tantôt, un arriéré de rancune, et elle n'était pas femme à perdre une occasion de régler ses comptes. Elle paya les autres, habituellement et largement, avec la monnaie qu'attendait celui-là, avec des compliments, des fourrures et des médailles, mais ne leur sacrifia jamais rien d'essentiel, pas même un seul de ses préjugés. Quand elle arriva au trône, elle n'était en somme qu'une aventurière en possession d'un trône

demi-asiatique et fort peu assuré, et d'un renom européen fort considérable déjà, mais assez fâcheux. Voltaire, lui, possédait, même en Russie, une situation depuis longtemps acquise et considérable. Dans tel numéro de la *Gazette de Moscou* datant de l'année 1749, on peut voir, au milieu des plus graves nouvelles politiques, des détails concernant les dispositions testamentaires prises par l'illustre philosophe au sujet de sa nièce. Il était depuis 1745 membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et depuis 1757 historiographe attitré de l'Empire. Son nom, quelque peu défiguré par la prononciation et l'orthographe locale, vis-à-vis desquelles nous ne faisons aujourd'hui encore qu'user de bien excusables représailles, avait dans la langue du pays un sens usuel, couramment employé pour exprimer un type de culture supérieure. On parlait de « mettre son fils « dans les Voltaire (1) », comme on eût dit dans les pages de la cour ou dans un régiment de gardes, la première de ces expressions évoquant l'idée d'une éducation particulièrement raffinée. Catherine s'empara de tout cela; mais elle s'en servit à sa guise, prenant de la philosophie tout juste ce qu'elle croyait lui convenir et des philosophes tout juste ce qui pouvait servir à son agrément. Il est possible qu'en affranchissant les paysans dans les domaines ecclésiastiques qu'elle sécularisait aux dépens des monastères, elle se soit inspirée de l'envoi fait par le patriarche en 1767 d'un mémoire destiné à concourir pour un prix de la Société d'Économie de Saint-Pétersbourg (2). Portant la devise : « *Si populus dives rex dives* », l'opuscule recommandait précisément au souverain de donner le bon exemple par l'affranchissement des paysans lui appartenant. Il n'eut pas le prix, mais eut la chance meilleure d'être lu et apprécié par la souveraine. Cela n'empêcha pas Catherine d'écrire un peu plus tard à Grimm :

« Il faut avouer que ces philosophes sont de singulières « conformations de gens : ils viennent au monde, je pense, « pour mettre les points sur les *i* et pour rendre obscur et

(1) *Feldfebla v Volteri,* dans la comédie *Gore ot ouma* de Griboiedof.
(2) Découvert récemment par M. Siemievski.

« indécis ce dont on était persuadé comme de deux et deux « qu'ils font quatre. »

On sait que les œuvres du légiste anglais Blackstone, qui fut également à sa manière un grand philosophe, deviennent à un moment aussi familières à Catherine que celles de Voltaire lui-même. Voici exactement le cas qu'elle en faisait :

« Les commentaires de Blackstone et moi nous sommes insé- « parables », écrivait-elle en 1776 à Grimm ; « c'est un four- « nisseur de choses et d'idées inépuisable. *Je ne fais rien de ce « qu'il y a dans son livre,* mais c'est mon fil que je dévide à « ma façon. »

Quant aux philosophes de l'école de Quesnay et de Turgot, sa façon d'en user était plus expéditive. Une année plus tôt, voici ce que le *souffre-douleur* lisait dans une de ses lettres : « Il me pleut des livres économiques, mais je les jette au feu « sans les lire ; cela est pécore, je l'avoue, mais je ne puis les « souffrir et je mange et je mangerai du pain sans vous, les « braillards ! »

Elle ne jetait pas au feu les livres de Voltaire, mais après avoir souscrit à une édition posthume des œuvres du maître, elle chargeait un secrétaire d'en faire la lecture pour elle, en y pratiquant le départ des choses raisonnables et déraisonnables ; puis, l'exemplaire annoté étant déjà à portée de sa main, elle ne songeait même pas à y jeter les yeux. Ce qu'elle en faisait n'était que pour la galerie. Pour la galerie aussi elle achetait la bibliothèque du grand homme mort ; elle s'avisait même, n'ayant pas voulu le recevoir vivant à Saint-Pétersbourg, de vouloir confisquer son cadavre. Elle gourmandait Grimm :

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas emparé de son corps, et « cela en mon nom ? Vous auriez dû me l'envoyer et, morgué ! « vous avez manqué de tête pour la première fois dans votre « vie. Je vous promets qu'il aurait eu la tombe la plus pré- « cieuse possible. »

Elle s'attendrissait.

« J'espérais que la nouvelle de cette mort était fausse, mais « vous m'en avez donné la certitude et tout de suite je me

« suis senti un mouvement de découragement universel et « d'un très grand mépris pour toutes les choses du monde. Je « voudrais crier... Depuis qu'il est mort, il me semble qu'il « n'y a plus d'honneur attaché à la belle humeur; c'était lui « qui était la divinité de la gaieté... C'était mon maître; c'est « lui ou plutôt ses œuvres qui ont formé mon esprit et ma « tête. Je vous l'ai dit plus d'une fois, je pense : je suis son « écolière. Plus jeune, j'aimais à lui plaire ; une action faite, « il fallait pour qu'elle me plût qu'elle fût digne de lui être « dite et tout de suite il en était informé..... »

Elle imaginait de reconstruire à Tsarkoïe le château de Ferney, en reproduisant aussi exactement qu'il serait possible l'apparence extérieure et intérieure de l'illustre demeure, jusqu'au mobilier de la chambre où le philosophe avait médité et écrit, jusqu'à la vue dont ses yeux avaient coutume de se réjouir. Mais en même temps elle s'opposait de tout son pouvoir à la publication de sa correspondance avec le défunt : ses lettres à elle étaient trop mal écrites, celles de Voltaire trop flatteuses pour elle, trop irrévérencieuses aussi pour d'autres souverains (1). Et, comme cette correspondance, en éveillant une curiosité universelle, ne laissait pas, en Russie surtout, de provoquer des commentaires malveillants, comme certains prélats, représentants d'une orthodoxie ombrageuse, y apercevaient matière à scandale, elle en arrivait à la nier purement et simplement. Elle n'avait pu assurément empêcher Voltaire de lui écrire : tant de gens lui écrivaient! Mais elle n'avait pas pris la peine de lui répondre ; elle avait résisté à toutes ses tentatives pour l'engager dans un commerce épistolaire qui n'aurait pas convenu à une Impératrice de toutes les Russies (2)!

Puis, c'est l'effacement ou pis que cela l'avilissement progressif de cette grande mémoire dans une pensée de plus en

(1) Pour le Sultan surtout, traité habituellement par Voltaire de « gros cochon ».

(2) Voy. sa lettre à Mamonof (père), du 17 septembre 1789, dans l'*Archive russe,* 1866. — Comp. WEICKARDT, *Mémoires,* p. 353.

plus détachée de tout idéal, de plus en plus vouée aux préoccupations pratiques d'un métier absorbant. En 1790 encore on relit bien la *Henriade,* et l'on conseille aux « pauvres gens », par l'entremise de Grimm, d'en faire autant, « afin que les « gredins ci-dessus mentionnés », qui ne sont autres que ces mêmes Français entachés de jacobinisme, « apprennent à « penser ». Mais en 1781 déjà on s'est avisé que les Allemands ont appris à se servir de leur langue aussi bien que Voltaire faisait de la sienne, et en 1784 on a refusé de souscrire à une publication qui intéressait la gloire du maître : hommage artistique et littéraire rendu à son génie; jusqu'au jour où, en présence de la Révolution déchaînée, Grimm se trouvera dans le cas de prendre, devant l'élève oublieuse et ingrate, la défense du maître renié et rendu solidairement responsable des pires excès révolutionnaires.

DIDEROT.

I. Origine des relations entre le philosophe et la souveraine. — Le projet d'achever l'Encyclopédie à Saint-Pétersbourg. — L'achat de la bibliothèque. — *Le bibliothécaire de Sa Majesté.* — II. La reconnaissance de Diderot. — Un monument à élever à la gloire de Catherine. — Projet d'une Encyclopédie nouvelle. — Le voyage à Saint-Pétersbourg. — L'ambassadeur de la République des lettres. — III. L'arrivée. — Premières déceptions. — Entretiens avec Catherine. — L'éloquence et la mimique du philosophe. — L'apostolat. — Tentatives diplomatiques. — *Vox clamantis in deserto.* — IV. Le philosophe s'amuse. — Influences hostiles. — L'*homme noir* à la cour. — Une mystification. — Le départ. — Illusions et déceptions nouvelles. — La mort. — Le désenchantement final.

I

Voltaire fut toute sa vie un homme heureux. Entre autres bonheurs, il eut celui de rester à sa place et de laisser Catherine à la sienne dans une liaison qui fut un de ses orgueils et qui ressemblait un peu au mariage du Grand Turc avec la

République de Venise. Diderot ne partagea pas cette chance; il était prédestiné aux mésaventures : son séjour à Saint-Pétersbourg en fut une. Mais il avait l'illusion facile et résistante. Il revint enchanté de son voyage, ou se disant tel. Il n'y eut que la philosophie pour se trouver mal de l'épreuve; elle devait bientôt en traverser de plus cruelles.

L'origine des relations du grand encyclopédiste avec la grande souveraine du Nord a été complaisamment rapportée à une époque où, jeune encore et presque au début de sa carrière littéraire, l'écrivain aurait trouvé dans la générosité de l'Impératrice un double appui, moral et matériel à la fois, lui assurant l'aisance et le repos nécessaires à la poursuite de ses travaux et au développement de ses admirables facultés (1). La complaisance est excessive. La France n'était pas alors plus qu'aujourd'hui dans le cas de demander à l'étranger du pain pour les ouvriers de sa gloire, et Catherine ne fut jamais d'humeur à protéger des débutants. Au moment surtout où elle s'occupa pour la première fois de Diderot, elle avait assez à faire de soigner ses propres débuts. C'était en 1762; elle venait de détrôner Pierre III et de s'installer à sa place, et, au bout de neuf jours, oui, *neuf jours après le coup d'État,* elle invitait le philosophe à venir à Saint-Pétersbourg pour y continuer l'impression de l'*Encyclopédie,* dont un décret royal venait de suspendre la publication. Elle s'était fait adresser les sept volumes du grand œuvre déjà publiés, et elle y avait reconnu un merveilleux magasin de bric-à-brac intellectuel, comme il lui en fallait précisément pour se mettre dans ses meubles à bon compte. Plus tard, elle ne cessera d'y puiser, choisissant au jour le jour dans cette mine inépuisable des inspirations pour ses réformes et des sujets pour ses pièces de théâtre. Elle fit toujours grand cas des dictionnaires. Elle pensait sans doute, en 1762, qu'il serait dommage que celui de Diderot fût arrêté en chemin. Elle se préoccupait aussi probablement de l'effet à produire dans ce monde européen où elle

(1) Rambaud, *Etude* citée plus haut.

aspirait à prendre rang. Elle était impatiente de frapper un de ces coups par lesquels elle devait se plaire à étonner et à séduire l'imagination des contemporains, et elle ne perdait pas son temps. Négociée par son ministre à Paris, le prince Galitzine, avec l'intervention du comte Chouvalof et de Voltaire, l'affaire n'aboutit pas. Diderot motiva son refus par des raisons spécieuses : l'*Encyclopédie* n'était pas un bien dont il pût disposer; elle appartenait à ses éditeurs. D'ailleurs, l'interdiction qui venait de la frapper n'avait pas eu l'effet qu'on supposait à Saint-Pétersbourg : il corrigeait précisément les épreuves des volumes suivants qui s'imprimaient tranquillement à Paris, en étant censés paraître à Neufchâtel. Au fond, il ne se souciait pas de livrer sa vie et son œuvre au hasard de l'inconnu qu'étaient alors et la Russie et la nouvelle souveraine qui y régnait depuis si peu et d'une manière si imprévue.

Ses relations avec la future Sémiramis en restèrent là jusqu'en 1765, époque où le prince Galitzine eut à s'entremettre à nouveau pour négocier l'achat de la bibliothèque du philosophe. A ce moment, pas plus d'ailleurs qu'en 1762, Diderot n'était un débutant. Né en 1713, il avait eu le temps de donner toute sa mesure, et il en avait largement profité. Il n'était pas non plus sans ressources. Il avait hérité quelque bien de son père, et son *Encyclopédie* lui rapportait deux mille cinq cents francs par volume, plus dix mille francs une fois payés, somme considérable pour l'époque. Il était dépensier, très large avec ses amis, très joueur aussi et perdant habituellement, s'il faut en croire sa fille, madame de Vandeuil, et il se trouvait dans le cas de vouloir donner à cette fille une dot dont il ne possédait pas le premier sou. Le dessein de vendre ses livres n'avait pas chez lui d'autre cause. C'était un peu de sa part jeter le manche après la cognée, en sacrifiant les instruments de son travail. C'était de la part de Catherine faire une excellente affaire que de payer quinze mille livres cette collection de choix, qui — le méticuleux et scrupuleux Grimm s'en portait garant — valait bien le double. L'Impératrice fit largement les choses, laissant au philosophe l'usufruit de sa biblio-

thèque et lui demandant d'y devenir *son bibliothécaire* avec une pension de mille livres par an. Mais le marché demeurait bon pour elle : ses sujets n'avaient pas encore un très pressant besoin de ces livres (la suite de l'aventure devait le prouver), et de plus elle aurait eu quelque embarras à les loger convenablement. De nos jours il arrive encore en Russie qu'on refuse des collections précieuses offertes à l'État ou aux villes, faute de savoir où les placer. Le fait s'est présenté tout récemment à Moscou. En 1765, l'Ermitage n'était pas bâti, et le procédé généreux de Catherine avait encore l'avantage de mettre mieux en relief aux yeux de l'Europe sa libéralité et l'excellence de ses rapports avec la grande puissance morale du jour. L'échec de la candidature de Diderot à l'Académie et le désir conçu par la souveraine de donner une leçon au parti des dévotes qui avait combattu son élection, à Louis XV qui avait annoncé son intention de ne pas la sanctionner, et à madame de Pompadour qui avait refusé de la soutenir entrèrent-ils pour quelque chose dans la conclusion de cette affaire, ainsi qu'on l'a prétendu ? Nous hésitons un peu à l'admettre. Madame de Pompadour était morte depuis un an, la candidature académique du philosophe enterrée depuis 1760, et Catherine ne se trouvait peut-être pas encore assez bien instruite des menus détails de la vie littéraire, se produisant dans un monde où elle commençait seulement à avoir ses entrées.

Diderot allait précisément l'aider à s'y faire une place d'honneur. Malheureusement la pension accordée au philosophe eut le sort de la plupart de celles qu'on distribuait très libéralement à cette époque : au bout de deux ans, Diderot n'en entendit plus parler. Mais aussitôt Catherine eut l'occasion de vérifier, à ses dépens, l'importance et la force de cet élément nouveau pour elle avec lequel elle prétendait contracter alliance, et d'apprendre qu'on ne traitait pas un encyclopédiste français comme un écrivain ou un artiste russe, un Lossienko, par exemple, qui se laissait mourir de faim sans mot dire. Diderot cria, et son entourage fit si grand bruit, qu'elle fut promptement amenée à résipiscence. Elle

usa encore des grands moyens : elle fit solder les arrérages échus de la pension, et, pour parer, dit-elle, à une nouvelle négligence de son trésorier, elle y ajouta le montant de cinquante annuités payées d'avance. L'effet répondit à son attente : ce fut dans le clan philosophique une explosion d'enthousiasme, et de la part de l'enthousiaste par excellence, Diderot lui-même, un véritable transport, presque un délire de reconnaissance exaltée :

« Grande princesse, je me prosterne à vos pieds ; je tends « mes deux bras vers vous ; je voudrais vous parler, mais mon « âme se serre, ma tête se trouble, mes idées s'embarrassent, « je m'attendris comme un enfant... Un noble enthousiasme « me gagne, mes doigts se portent d'eux-mêmes sur une vieille « lyre dont la philosophie avait coupé les cordes. Je la dé« croche de la muraille où elle était restée suspendue, et, la « tête nue, la poitrine découverte, je me sens entraîné à « chanter :

« Vous qui de la divinité
« Nous montrez sur le trône une image fidèle... »

Catherine en avait pour son argent. Elle gagnait d'ailleurs du coup mieux qu'un pensionnaire de marque et même qu'un bibliothécaire. Écrivant à Betzki, choisi cette fois par la souveraine comme intermédiaire pour ses nouvelles largesses, Diderot affectait de se donner pour *sujet* de sa bienfaitrice. Elle était *sa souveraine,* puisqu'elle *se chargeait d'acquitter la dette* de son pays. Et à son tour il montrait de l'empressement à acquitter la sienne. Il devenait à partir de ce moment un agent zélé et souvent précieux, aux ordres de Catherine pour toute espèce de commissions de sa compétence et fréquemment utilisé par elle. Ses connaissances artistiques et ses relations lui permettaient de suppléer avec avantage Grimm lui-même. Il négociait l'engagement et le départ pour Saint-Pétersbourg du sculpteur Falconet. Il y envoyait l'économiste La Rivière. Il s'employait dans les pourparlers plus délicats engagés avec Rulhière pour l'achat ou la suppression d'un manuscrit dont

Catherine aurait voulu prévenir la publication. Il achetait pour l'Impératrice des tableaux et des statues. Homme de théâtre, il s'occupait même de lui procurer des actrices, au moment où, usant de réciprocité, elle faisait représenter à Saint-Pétersbourg une de ses pièces, *le Père de famille,* traduite par Hliebof.

II

Mais tout cela ne suffisait pas encore à satisfaire l'exuberante gratitude du philosophe. Et voici que dans son cerveau toujours grouillant d'idées un projet se dessinait, qui devait donner à ses relations avec la grande souveraine une tournure nouvelle : il sacrifierait les dernières années de sa vie à celle qui venait d'en assurer le bien-être et les emploierait à lui élever un monument digne d'elle. Quel serait ce monument ? Une nouvelle Encyclopédie ni plus ni moins, « supposant la pre« mière faite et mieux faite qu'elle n'est », un supplément gigantesque aux trente volumes en cours de publication, Pélion sur Ossa, le répertoire des idées ajouté au répertoire des choses, un vocabulaire philosophique résumant l'effort de la pensée humaine depuis le commencement du monde!...

A la fin de 1766, Falconet venant d'arriver à Saint-Pétersbourg, Diderot charge son ami de se faire son interprète au sujet de ce projet mirifique. Que l'Impératrice dise un mot, et « il se renfermera et il travaillera, et il exécutera à lui seul « tout ce que l'Académie française n'a pu faire au nombre de « quarante dans un intervalle de cent quarante ans ». Et c'est lui maintenant qui offre de se transporter sur les bords de la Néva. Oui, c'est là seulement qu'il pourra mettre la main à la nouvelle grande œuvre rêvée et lui donner l'ampleur voulue. Et l'Impératrice restant muette, il insiste : « Faites qu'elle « accepte ; faites, s'il se peut, que je m'acquitte et qu'il me « soit permis de me servir des doigts sacrés de notre souve-

« raine pour appliquer une croquignole à nos quarante jeto-
« niers. »

Évidemment il en veut à l'Académie, et le désir de tirer vengeance de ses dédains est pour quelque chose dans la fièvre dont il témoigne ; mais, à part cela, n'est-ce vraiment chez lui qu'une fièvre de reconnaissance? et le souci honorable de ne pas se montrer, pour une fois, un mauvais débiteur l'agite-t-il seul à ce point? Est-ce encore, ainsi qu'on l'a dit, son imagination de poète et d'artiste qui s'est éveillée sous le coup d'une émotion généreuse, et qui fait que, pareil à un chevalier des temps héroïques en quête de quelque merveilleuse entreprise pour l'honneur de sa dame, il médite d'accomplir pour celle qu'il appelle « sa souveraine » des travaux surhumains?

Nous ne demanderions pas mieux que d'adopter cette version. Pourquoi faut-il qu'elle se trouve contredite par certains détails qui ont échappé sans doute à l'attention des interprètes si bien inspirés dont nous sommes désolés de nous séparer sur ce point. Le projet du « vocabulaire philosophique » n'a jamais été mis à exécution, ainsi qu'on sait, et la raison essentielle qui s'est opposée à sa réalisation a été une raison — *d'argent*. Un homme d'argent, certes Diderot ne le fut jamais, ni intéressé, ni avide. De trop haut vol pour cela, trop naïf aussi. Mais il avait une famille exigeante, des amis peu discrets, des habitudes dispendieuses, et toute sa vie fut cahotée dans un conflit perpétuel entre les élans généreux de son esprit et les exigences contraires de son état d'écrivain besogneux. Oui, et malgré lui, double aussi était l'aspect sous lequel se présentait à ses yeux le fameux monument à élever pour la plus grande gloire d'une Impératrice bienfaisante et la plus grande confusion d'une méchante Académie : une pyramide de volumes d'un côté, une pile de ducats de l'autre. La pluie d'or qui s'épandait là-bas, à l'extrémité de l'Europe, d'une main largement ouverte, et dont quelques gouttes étaient venues tomber jusque sur son humble demeure, avait aussi parlé à son imagination de poète! Le malheur voulait qu'à ce moment même la main largement ouverte se resserrât : les frais

de la guerre turque et du partage de la Pologne lui imposaient l'économie. De là un désaccord et une première déception pour le trop confiant philosophe. Son apparition à Saint-Pétersbourg en 1773 a même pour but principal, sa correspondance intime en fait foi, de donner une tournure plus favorable à des pourparlers qui s'éternisent au sujet de son beau projet sans arriver à une conclusion favorable. Quand il arrive dans la capitale du Nord, sa tête est remplie d'idées, dont il précise lui-même le caractère avec sa franchise ordinaire, en se félicitant de les avoir abandonnées par la suite pour adopter une conduite *plus honnête et plus haute*. Le but apparent de son voyage y demeure, bien entendu, étranger dès la première heure. Il va *officiellement* à Saint-Pétersbourg d'abord pour remercier l'Impératrice du don de cinquante mille francs, qu'il doit déjà à sa libéralité, et puis, et surtout, pour porter la parole devant elle au nom de la nouvelle alliée qu'elle s'est donnée dans l'Occident, en passant par-dessus les autres puissances du continent, de cette République des lettres, dont elle a paru reconnaître en quelque sorte et proclamer le rang conquis au sein du monde moderne. C'est en ambassadeur qu'il se présente, et le peu — très peu malheureusement — que nous savons de cette mission constitue assurément un des chapitres les plus curieux de l'histoire littéraire du temps.

III

Les commencements en sont assez malheureux. Accompagné à son départ de la Haye par M. Narychkine, voyageant avec le train et la lenteur d'un véritable ambassadeur, si bien qu'on a perdu un moment à Saint-Pétersbourg l'espoir de l'y voir arriver jamais, le philosophe s'est affermi en route dans le sentiment de son rôle et de l'importance qu'il convient de lui attribuer. Il est un peu surpris déjà, en débarquant, de ne

rencontrer aucune réception solennelle. Il s'informe du logement qui lui a été assigné : visage de bois ; on n'a reçu aucun ordre. Il vient précisément, en songeant au palais impérial où il a imaginé qu'une hospitalité princière l'attendait, de refuser celle que lui offrait Narychkine, et le voici fort embarrassé. Un peu penaud et déchu des sommets qu'il avait habités en rêve, il s'en va frapper à la porte de son ami Falconet. Nouvelle surprise et nouvelle déconvenue : le statuaire lui fait grise mine et l'éconduit. Piteusement, il s'en retourne chez son compagnon de voyage, où enfin il trouve gîte. Pouquoi cet accueil? Celui de Falconet s'explique aisément : établi depuis six ans déjà à Saint-Pétersbourg, le statuaire a eu le temps de faire connaissance avec les lieux, et l'effet que peut y produire le fougueux Diderot avec son bagage d'idées bouleversantes et de mots sonores ne laisse pas que de lui inspirer une forte appréhension. Adonné entièrement à l'œuvre d'art dont il poursuit l'achèvement à travers d'innombrables difficultés, il ne tient pas à se rendre solidaire de l'expérience. Et l'Impératrice? L'Impératrice a fort à faire en ce moment et fort à penser! Nous sommes à la fin de septembre 1773 : sur les bords du Danube Roumiantsof vient de se faire battre devant Silistrie, en courant le risque d'y laisser son armée et sa réputation de grand homme de guerre; sur les bords du Iaïk les premiers rassemblements d'insurgés ont paru acclamant le nom de Pougatchof; à son réveil, le lendemain de son arrivée, Diderot a les oreilles remplies du son des cloches et du fracas des salves d'artillerie célébrant le mariage du grand-duc Paul avec la princesse de Hesse-Darmstadt; enfin, au sein du palais, la crise déchaînée par la disgrâce de Grégoire Orlof et l'installation de Vassiltchikof dans le poste de favori est arrivée à la période aiguë. Le moment est aussi mal choisi que possible pour l'entrée en scène d'un philosophe.

Les jours suivants pourtant Sémiramis fait honneur à son nom et à son renom européen. Diderot a quelque peu varié dans les renseignements envoyés à ses amis et amies de Paris au sujet de la réception qu'il lui a été donné de trouver auprès

de l'Impératrice quand elle se fut avisée de sa présence à Saint-Pétersbourg. Assurant, dans une de ses lettres, qu'il voit la souveraine « tous les jours seul à seule », il parle ailleurs de « trois heures tous les trois jours » passées régulièrement dans ce tête-à-tête enivrant. Il est certain que ses visites furent fréquentes et qu'elles eurent de suite un caractère d'intimité et même de familiarité extraordinaire. « Il lui prend les mains », écrit Grimm, présent lui aussi en ce moment à Saint-Pétersbourg, « il lui secoue le bras, il tape sur sa table, tout « comme s'il était au milieu de la synagogue de la rue « Royale (1). » Catherine elle-même raconte plaisamment, dans une de ses lettres à Mme Geoffrin, la nécessité où elle s'est vue de mettre une table entre elle et son interlocuteur, pour se soustraire aux écarts trop aventureux de sa mimique trop expressive (2). Elle risquait de sortir avec des bleus de chacun de ses entretiens.

Mais si intimes et si familiers qu'ils soient, ces entretiens sont loin de répondre à ce que le philosophe s'en est promis. Et d'abord, si Catherine s'abandonne avec tant de condescendance aux façons cavalières de son hôte, au flux impétueux de sa parole et à l'exubérance de ses gestes, c'est que, le premier moment de surprise passé, elle sent bien qu'elle n'a rien à craindre, sachant à qui elle a affaire. Elle a vite fait de marquer définitivement, au point de vue moral, les situations respectives et d'établir entre elle et lui une barrière qu'avec toute sa fougue, toute sa verve et toute son inconsciente audace il ne franchira jamais. Inconscient comme elle le voit précisément des réalités extérieures, absorbé dans le monde idéal qu'il porte en lui, l'homme n'a pas de quoi l'inquiéter. Elle le laisse parler : un trait exceptionnel de plus chez elle, accusant la masculinité de son organisme intellectuel, est son insensibilité constante et absolue à l'effet de l'éloquence. L'action seule a une prise effective sur son imagination ; ja-

(1) Maison du baron d'Holbach, à Paris.
(2) Diderot, *Œuvres*, t. XX, p. 138. Cette lettre n'est pas comprise dans le *Recueil de la Société d'histoire russe*.

mais la parole. Elle peut être séduite, facilement même, par les apparences, point par les mots. Verbeuse elle-même, elle elle est réfractaire à la puissance du verbe.

Et puis entre elle et lui encore, dès la première heure, un autre mur de séparation se dresse. A peine arrivé, Diderot a perdu de vue — il faut le répéter à son honneur, car il y reviendra, hélas ! — l'objectif personnel de son voyage. Il ne songe plus qu'au rôle représentatif qu'il s'est donné. Il est ambassadeur ; il est apôtre ; sa mission, telle qu'il la comprend, a un double but : étudier le pays où il se trouve être le porte-parole de l'esprit philosophique et y semer en même temps la graine des moissons futures, qui lèveront pour la gloire et le bonheur de la philosophie et de l'humanité. Or, sur ce point, Catherine et lui sont encore moins près de s'entendre. Il prend son rôle tout à fait au sérieux, et elle se contente de s'en amuser. Il l'interroge avec avidité, il lui adresse tout un questionnaire en quatre-vingt-huit articles, qui témoigne de la prodigieuse activité de son esprit, et elle y répond par des équivoques et des plaisanteries. Il lui demande de le renseigner sur la condition des esclaves qu'elle a le malheur de posséder encore dans son empire, et elle répond qu'il emploie une expression impropre et dont l'usage même est interdit en Russie. On n'y connaît pas d'*esclaves,* mais seulement des hommes attachés à la terre qu'ils cultivent. Le philosophe ne s'avise malheureusement pas de répliquer qu'elle-même s'est servie du mot contesté dans son *Instruction* pour la commission législative et y a flétri la chose. Il lui demande comment est imposé le vin fabriqué en Russie avec la vigne du pays, et elle répond qu'il est arrivé déjà à l'abbé Terray de vouloir imposer une chose non existante. Il lui demande s'il existe dans l'empire des écoles de vétérinaires, et elle se récrie : « Dieu nous « garde d'en avoir ! » Finalement, elle se lasse du jeu et renvoie l'homme trop curieux et son questionnaire au feld-maréchal Münich.

Il n'insiste pas beaucoup. C'est que, en dépit de son intempérance irrépressible de langage et de gestes, elle lui impose

énormément. Et sans s'en apercevoir peut-être, inconsciemment comme toujours, il glisse avec elle sur la pente de la courtisanerie et de la flatterie avérée. Déclamant un jour, à son ordinaire, contre les courtisans et les flatteurs, il en vient à exprimer la pensée que l'enfer, à supposer qu'il en existe un, devrait réserver un coin particulièrement horrible et tourmentant pour les êtres vils et infâmes capables de jouer ces personnages auprès des souverains. Elle l'interrompt en l'interrogeant à son tour : « Voulez-vous me dire ce que l'on ra-« conte à Paris de la mort de mon mari? » Il reste interdit un instant, puis, sans répondre directement à la question, entreprend une dissertation sur les dures exigences imposées parfois aux personnes auxquelles leur rang élevé donne charge d'âmes... Elle l'arrête encore : « Il me semble que vous voilà « prenant le chemin, sinon de l'enfer, au moins du purgatoire. »

Une autre glissade, plus compromettante, conduit le philosophe et l'apôtre sur un terrain où sa mission risque de s'égarer entièrement. A la date du 6 novembre 1773, le chargé d'affaires français, Durand, mande au duc d'Aiguillon : « L'Im-« pératrice prend un plaisir très particulier à s'entretenir avec « Diderot... Sa conversation se passe sans témoins, et souvent « elle est très longue. J'ai dit à M. Diderot ce que j'attendais « d'un Français. Il a promis d'effacer, s'il est possible, les « préjugés de cette princesse contre nous et de lui faire sentir « ce que sa gloire pouvait acquérir d'éclat par une union « intime avec une nation plus capable qu'une autre de rendre « justice à ses qualités éminentes et de n'avoir avec elle que « des procédés nobles. »

Le voilà en passe de jouer les d'Éon et les Lauzun, de devenir un simple courtier marron de la diplomatie officielle et de la politique! A entendre le témoignage des envoyés de Berlin et de Londres, il est loin de briller dans ce rôle. Solms affirme tenir du comte Panine que l'Impératrice a fait taire le diplomate improvisé, en l'engageant à laisser la politique à ceux qui ont charge de s'en occuper. Gunning croit savoir qu'elle a jeté au feu *en sa présence* un mémoire qu'il s'est avisé de lui remettre

de la part de Durand. La version de Durand lui-même, mettant aussi en scène l'officieux Grimm, qui ne pouvait manquer de se trouver mêlé à cet imbroglio, paraît plus vraisemblable. Nous lisons dans sa dépêche du 15 février 1774 : « J'ai quel-
« ques preuves que M. Diderot et M. Grimm se sont comportés
« comme je le désirais. La souveraine a reproché assez publi-
« quement au dernier, mais en riant, de l'avoir traitée de
« femme à préjugés contre nous, et le premier se trouvant au
« chevet du lit de cette princesse, elle lui dit : Pourriez-vous
« me donner un exemple du système dans lequel vous paraissez
« être qu'il y a des méchants par principe? — Je le prends,
« répondit-il, dans une classe éclatante : je nommerai à leur
« tête le roi de Prusse. — Je vous arrête là, dit-elle, et elle
« changea de conversation. »

Cela ne menait pas bien loin dans tous les cas, à supposer même que Catherine en soit venue dans un autre entretien, comme l'affirme encore Durand, à se plaindre elle-même de la méchanceté de Frédéric, qui l'avait mise dans une fâcheuse posture devant l'opinion contemporaine et devant le jugement de la postérité en l'engageant à partager la Pologne. C'était de l'histoire ancienne. Pour le présent, elle ne voulait certainement pas de Diderot comme négociateur. Elle s'en expliquait franchement et plaisamment avec Durand : elle trouvait son hôte à la fois trop vieux et trop jeune pour cet emploi, « ayant
« l'air d'avoir cent ans par certains côtés et dix par certains
« autres ». Elle n'eut pas de difficulté à le détourner de cette voie scabreuse. Elle lui fit visiter ses établissements scolaires, et aussitôt il s'engageait avec la même ardeur sur cette nouvelle piste. Ce qu'on lui en montrait et ce qu'on lui en disait l'enchantait. Les plans et les statuts surtout, les uns pas tout à fait exécutés encore, les autres encore moins appliqués, lui paraissaient merveilleux. Il ne savait pas ou oubliait que le proverbe : *Boumaga vsio tierpite,* « Le papier souffre tout », a, dans le pays où il a été mis au jour, un sens particulièrement expressif. Il faisait traduire aussitôt ces statuts et en projetait une publication qu'il devait, en effet, conduire à bonne fin

plus tard. Et il prêchait encore. Hélas! les idées qu'il jetait ainsi au vent devaient, même dans sa patrie, même dans les pays de plus haute culture européenne, attendre plus d'un siècle avant de germer et de donner leur fruit. Il prêchait l'instruction obligatoire! Il prêchait la suppression du grec et du latin pour parer à l'encombrement des matières scolaires! On le laissait parler toujours. Plus tard, quand, de retour en France, il aura écrit son *Plan d'une Université en Russie,* vaste programme d'ensemble d'une éducation nationale (1), ce travail apprécié, commenté, utilisé en France et en Allemagne, ne trouvera en Russie que l'oubli ou le dédain et jusqu'à ce jour pas un traducteur (2)!

Des représentations théâtrales données par les élèves du couvent de Smolna et du Corps des Cadets fournissaient heureusement au philosophe une occasion plus favorable pour mettre en œuvre ses généreuses inspirations et ses brillantes facultés. Un de ses thèmes favoris : *l'éducation par le théâtre,* trouvait là une application aisée. Non content de développer de vive voix ses aperçus sur ce sujet, toujours infatigable, il adressait coup sur coup à l'Impératrice de longs mémoires, dont quelques fragments nous ont été conservés (3). On ne peut s'empêcher d'y admirer l'ingéniosité, la fécondité inépuisable en même temps que la force et la justesse instinctive de ce prodigieux esprit.

« J'avouerais à Votre Majesté », écrivait-il, « que je serais « sinon fâché, du moins un peu soucieux d'avoir des enfants « qui jouassent aussi bien. Les pièces qu'on leur fait jouer ne « me paraissent nullement propres à exercer la sensibilité, à « inviter à la commisération, à la bienfaisance, et à former les « mœurs. Combien de propos qui blessent sur les lèvres de « ces jeunes bouches innocentes! Il est de la plus grande impor- « tance de leur faire un petit théâtre qui leur appartienne. »

(1) M. Caro (*Revue des Deux Mondes,* novembre 1889) a eu tort d'y voir un projet d'organisation complet et définitif. Ce n'est qu'une esquisse.

(2) Comp. Bilbassof, *Diderot à Saint-Pétersbourg*, p. 117.

(3) Ils ont été publiés récemment par M. Maurice Tourneux, dans l'*Artiste,* décembre 1888.

Sur ce point, il avait chance d'être entendu. Catherine était d'autant mieux disposée à partager son sentiment qu'elle l'avait déjà éprouvé elle-même. Tout en faisant jouer à ses élèves *Zaïre* et l'*Enfant prodigue,* elle trouvait que l'amour y tenait trop de place, et elle avait fait appel à Voltaire pour obtenir précisément de lui ce *petit théâtre* imaginé par Diderot, où les jeunes intelligences trouvassent à s'exercer sans s'éveiller prématurément aux émotions dangereuses. Elle avait imaginé de son côté une adaptation convenable à ce but des principaux chefs-d'œuvre de la scène française. Mais le grand homme s'était récusé : il avait trouvé cette fois qu'on lui en demandait trop. Ce n'était pas un risque à courir avec Diderot : « Ce que « Voltaire n'a pas fait », écrivait-il, « et ce qu'il eût mieux « fait que moi, je le ferai..., trop heureux de contribuer dans « une bagatelle à deux des plus belles et des plus grandes insti- « tutions qu'on puisse imaginer. » Et aussitôt il traçait le scénario d'une transcription des *Femmes savantes :* « ... A la « place d'Henriette peindre une élève de Votre maison, lui « donner deux ou trois amies fort ridicules, introduire à la « place de Vadius et de Trissotin deux ou trois jeunes gens fort « ridicules aussi, leur opposer un père pupille et faible, un « amant très honnête et très bien élevé, et fourrer tout au tra- « vers une suivante très gaie, très mordante, qui se joindrait « au père pour défendre l'élève et sa conduite, écarter les « sots amants, faire donner la préférence à l'honnête jeune « homme... », etc.

IV

C'était parfait; mais tout cela n'avançait pas beaucoup les affaires de la philosophie ni celles de Diderot. Sans doute il se disait et il se croyait ravi de son séjour à Saint-Pétersbourg et de *son Impératrice.* Car elle lui appartenait maintenant. Il

n'était pas loin de croire qu'il l'avait découverte. Il la décrivait et l'expliquait à Falconet! Il s'amusait aussi énormément de ses visites au palais, d'autant qu'il y trouvait l'occasion de rencontres plus récréatives encore que ses tête-à-tête prolongés avec Catherine. A soixante ans comme à trente, et à Saint-Pétersbourg comme à Paris, il restait l'homme à qui, au sortir d'une orgie, le comte de Montmorin disait : « Conviens, Diderot, que « tu n'es un impie que parce que tu es un libertin », et qui répondait : « Croyez-vous donc que je le sois à propos « de bottes? » En quittant l'Impératrice, il était heureux de s'arrêter dans son antichambre, et, après avoir péroré pendant trois heures, il avait encore quelque chose à dire à Anastasie Socolof, une charmante caméristé, qui avait vu Paris et s'en souvenait, qui était devenue, depuis quelques années, la femme de chambre préférée de Catherine avant d'être son amie et sa confidente attitrée sous le nom de madame Ribas, et qu'il trouvait moyen de lutiner entre deux portes, en l'embrassant « dans le cou à côté de l'oreille (1) ». Catherine n'était pas moins aise, de son côté, d'avoir auprès d'elle cette autre chaudière toujours bouillonnante, mais point vide de cuisson comme celle de Grégoire Orlof, débordante au contraire d'idées et de sensations. Elle n'entendait pas s'en servir pour faire sa cuisine politique, ni à l'intérieur ni à l'extérieur : elle avait pour cela sa marmite où n'entraient que des ingrédients de son choix. Mais le spectacle en était fait pour l'égayer et lui procurer une agréable distraction. Seulement cette distraction, qui au mois de mars 1774 durait depuis cinq mois sans correspondre à aucun but précis, ne pouvait se prolonger indéfiniment. Il y avait même une raison pour qu'elle cessât promptement : Catherine et *son philosophe* n'étaient pas seuls à Saint-Pétersbourg. Or, les appréhensions de Falconet ne s'étaient trouvées que trop justifiées. Dès le mois de décembre 1773, Grimm écrivait : « Il (Diderot) n'a fait ici aucune conquête, excepté « celle de l'Impératrice. Je n'étais pas inquiet de celle-là, mais

(1) Lettre au docteur Clerc, du 8 avril 1774. DIDEROT, *Œuvres*, t. XX, p. 48.

« tout le monde n'a pas la tête de cette grande femme et n'est « pas sensible et accoutumé comme elle au genre et aux « étrangetés. » La première apparition du philosophe à la cour avec les vêtements noirs qu'il ne songea pas à quitter avait déjà jeté un froid. Quelques années plus tôt, à Paris, interpellé à ce sujet par le comte de Broglie, qui lui demanda s'il portait le deuil de la Russie, il répliquait : « Si j'avais, monsieur le « comte, à porter le deuil d'une nation, je n'irais pas la chercher « si loin. » A Saint-Pétersbourg, les ripostes lui firent défaut. « Ses idées gelaient », disait-il, « à soixante degrés au-dessous « de zéro. » Voltaire s'était déjà avant lui avisé de ce phénomène, écrivant à l'Impératrice : « Dès que vous aurez mis « la Russie au 30e degré au lieu des environs du 60e, je de « manderai la permission d'y venir achever ma vie. » Il échangea son costume contre un bel habit tout brodé que Catherine lui envoya, mais les choses n'en allèrent pas mieux.

Nous ne savons ce qu'il faut croire du récit de Thiébaut au sujet d'une petite conspiration ourdie contre le philosophe par les gens de cour, qui l'aurait définitivement engagé à demander son congé. On l'aurait prévenu qu'un savant du pays se proposait d'entrer au discussion avec lui devant la cour assemblée pour lui prouver l'existence de Dieu. A l'heure indiquée, on fit cercle, et Diderot se vit en présence d'un personnage inconnu qui, sans autre préambule, lui dit :

Monsieur, $\frac{a - l - b^n}{3} = x$, donc Dieu existe.

L'anecdote est peu vraisemblable. Malgré l'état du thermomètre, Diderot aurait trouvé de quoi répondre à une accusation d'athéisme avancée contre lui, et Catherine, qui avait lu les *Lettres sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient,* et qui s'était plu à dire que sa vue s'en était affermie, devait, sans y avoir peut-être compris beaucoup, s'y être du moins édifiée à ce sujet. Le point certain est que l'hiver tirant à sa fin, Diderot comprit que son séjour sur les bords de la Néva, auquel en principe aucune limite n'était assignée, avait assez duré : en restant, il perdait son temps et un peu aussi de sa dignité.

Le départ fut triste. Il s'en allait l'esprit désorienté et les mains vides. De l'*Encyclopédie* il n'avait guère été question entre lui et l'Impératrice, et, sur le pied où il s'était mis avec elle, il avait à peu près perdu le moyen de faire appel à sa munificence : on s'était trop traité de grand seigneur à grande dame, de puissance à puissance! Sur ce chapitre, d'ailleurs, volontiers le philosophe eût fait personnellement abandon de ses calculs et de ses espérances. Mais il devait songer au retour, aux déceptions qu'il ne pouvait manquer de produire à Paris, aux récriminations qu'il devait y attendre. Et gauchement, maladroitement, la veille de son départ, le malheureux écrivain s'exécuta : il adressa une lettre d'adieu à l'Impératrice, se défendant d'accepter d'elle autre chose qu'un souvenir sans valeur, lui insinuant pourtant qu'un ambassadeur de la République des lettres ne voyageait pas aux frais de ses commettants. Puis il écrivit à sa femme :

« La veille de mon départ de Pétersbourg, Sa Majesté Im-
« périale m'a fait remettre trois sacs de mille roubles cha-
« cun... Si je prends sur cette somme la valeur d'une plaque
« en émail et de deux tableaux dont j'ai fait présent à l'Impé-
« ratrice, les frais de mon retour et les présents qu'il est
« honnête que nous fassions aux Nariskine... il nous restera
« cinq à six mille francs, peut-être même un peu moins... »

Et à mademoiselle Voland :

« Je vous reviens comblé d'honneurs. Si j'avais voulu puiser
« à pleines mains dans la cassette impériale, je crois que j'en
« aurais été le maître; mais j'ai mieux aimé faire taire les
« médisants de Pétersbourg... Oh! parbleu, il faudra bien que
« vous me croyiez sur ce que je vous dirai de cette femme
« extraordinaire, car mon éloge n'a pas été payé. *Toutes ces*
« *idées qui remplissaient ma tête en sortant de Paris se sont éva-*
« *nouies pendant la première nuit que j'ai passée à Pétersbourg;*
« *ma conduite en est devenue plus honnête et plus haute...* »

Il s'excusait, le pauvre cher grand homme, de n'en avoir pas fait davantage; il plaidait auprès de sa femme et de son amie, tour à tour, la cause de son désintéressement forcé; il lui trou-

vait des circonstances atténuantes : la lettre qui lui avait valu trois mille roubles et qui ne lui avait valu que cela, il l'avait montrée à Grimm avant de l'envoyer à son adresse, et puis au ministre de Suède, le baron de Nolken : tous deux lui donnèrent l'assurance que l'Impératrice *ne le prendrait pas au mot,* qu'elle ferait son devoir comme il avait fait le sien. Il expliquait encore la nécessité où il se voyait de donner sa montre à M. Balla, un secrétaire que Catherine avait chargé de le reconduire, car il risquait de se perdre en route, l'éternel étourdi : « Écoute, ma bonne, si je donne ma montre à mon « conducteur, *elle le saura,* et d'ailleurs elle me sert si peu... « A présent tu sais tout, qu'en penses-tu? Crois-tu que Sa « Majesté Impériale s'en tienne strictement aux articles de « notre traité et ne fasse plus rien pour moi? »

Puis, à mesure qu'il s'éloigne de Saint-Pétersbourg, les idées — les idées mesquines et méprisables qu'il avait vues sans regret disparaître de sa tête facilement exaltée — y reparaissent et y reprennent corps de plus en plus nettement. Il devient de plus en plus affirmatif dans ses confidences à madame Diderot : « Je ne saurais me persuader que ce soit tout ce que nous « avons à attendre d'une souveraine qui est la générosité « même, pour laquelle j'ai fait, dans un âge assez avancé, « plus de quinze cents lieues, qui n'a pas dédaigné un présent, « et pour laquelle j'ai travaillé de toutes les manières pos- « sibles presque nuit et jour pendant cinq mois de temps. » Il a trouvé moyen, depuis son départ, de renouer les négociations au sujet de l'*Encyclopédie*. L'Impératrice a renvoyé le projet à un de ses ministres pour régler les détails matériels de l'exécution, et les fonds seront prochainement envoyés : « Il ne s'agit pas moins de quarante mille roubles ou deux « cent mille francs dont nous aurions la rente en tout d'abord « et ensuite en partie à peu près pendant six ans..., ce qui « arrangerait bien nos affaires. » Il faut seulement cacher la chose aux enfants, « qui nous tourmenteraient pour avoir de « nous des fonds ». Et puis la réussite de l'affaire n'est pas certaine. Pourtant, « en vérité, plus j'y pense, et moins je puis

« me persuader que cette souveraine qui est si grande en tout « me cède l'avantage sur elle en cette occasion, car il faut que « tu saches que c'est moi-même qui lui ai lié les mains et qui « ai arrêté sa bienfaisance ».

Il néglige d'apprendre à sa femme que pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, et avant son départ, tout en logeant chez les Narychkine et s'y trouvant défrayé de tout, il a déjà puisé à plusieurs reprises dans la cassette impériale, pour des bagatelles, il est vrai, une douzaine de mille francs au total, d'après les témoignages locaux. Il a aussi reçu en partant une belle voiture anglaise, mais celle-ci s'est cassée à Mittau. Il espère mieux. Et c'est pourquoi, d'étape en étape sur le chemin qui le ramène à Paris, il ne néglige pas de secouer la générosité quelque peu endormie dont il attend le réveil. Il écrit à la souveraine en l'assurant qu'il fera de son mieux pour émerveiller ceux qui le questionneront à son sujet. Renchérissant sur Voltaire, il se dit *Russe*, l'étant devenu « par l'ingratitude de son « pays et par les bontés de l'Impératrice ». Et le lendemain de l'arrivée à Paris, quelle habile manière de présenter la scène du retour !

« Les talents et les vertus de Votre Majesté sont devenus « l'entretien de nos soirées. On veut tout savoir. — Elle a « donc bien de la noblesse dans la physionomie? — On ne « saurait davantage. — Mais vous dites qu'elle est pleine de « grâce et d'affabilité?... — Tous ceux qui l'ont approchée « vous le diront comme moi. — Et vous ne trembliez pas en « entrant chez elle? — Je vous demande pardon, mais cela « durait peu, car on ne se souvenait jamais ni de son rang, ni « de sa grandeur; elle faisait oublier l'un et l'autre en un « moment. — A-t-elle de la fermeté? — Elle m'a dit elle-« même que c'était dans les moments de péril qu'elle retrou-« vait son âme. — Aime-t-elle la vérité? — Tant, que je con-« damne au mortier d'Amurat ceux qui n'oseraient pas la lui « dire. — Est-elle instruite? — Mieux de son empire, tout « vaste qu'il est, que vous ne l'êtes de vos petites affaires « domestiques. »

Des pages entières sont ainsi consacrées à l'énumération des qualités multiples possédées par la femme extraordinaire chez qui le philosophe a trouvé « l'âme de Brutus avec les charmes de Cléopâtre », ainsi qu'il l'affirme à la princesse Dachkof et le répète à mademoiselle Voland, « la fermeté de l'un et la séduction de l'autre ». Hélas! la fermeté de Brutus-Cléopâtre se manifeste en ce moment, au détriment du pauvre Diderot, par le refus, bientôt avéré, de donner satisfaction à ses vœux et à ses espérances. Au vrai, nous ne croyons pas que Catherine ait jamais songé sérieusement à donner deux cent mille francs pour la confection d'une nouvelle *Encyclopédie* (1). Ses grandes libéralités furent toujours réservées pour ses favoris. Encore y pourvoyait-elle principalement avec des dons en terres et en paysans, — qui, depuis l'annexion des provinces polonaises surtout, où le système des confiscations fonctionna en toute liberté, ne lui coûtaient rien. Elle prétendait entretenir ses bonnes relations avec la philosophie à meilleur compte, et elle y réussissait. En 1779, Diderot en fut réduit, « dans une de ces circonstances urgentes qui contraignent les « âmes les plus honnêtes à s'écarter des lois rigoureuses de la « pudeur », à faire appel à la générosité de la souveraine pour une somme bien plus modeste de deux mille roubles. Elle s'exécuta avec bonne grâce cette fois et avec la délicatesse qu'elle sut toujours mettre dans ses petites largesses et qu'elle employa savamment pour en doubler le prix : elle chargea Grimm de remettre la somme à Diderot, « qui connaissait « l'emploi qu'il en ferait ». Cinq années plus tard, sur un avis reçu de Grimm, Catherine se préoccupa de mieux loger à Paris *sa* bibliothèque et *son* bibliothécaire. Diderot habitait depuis trente ans rue de la Vieille-Estrapade, au quatrième. La bibliothèque occupait l'étage au-dessus. Au dire de son médecin, ces quatre ou cinq étages à grimper compromettaient la santé du philosophe, qui souffrait de l'asthme. Catherine lui fit louer un bel appartement rue de Richelieu, au premier. Mais il

(1) Et encore moins 200,000 roubles, ainsi qu'on l'a avancé. Voy. Rambaud, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1877.

n'avait pas de chance avec son impériale amie : douze jours seulement lui furent donnés pour jouir de sa nouvelle installation; le treizième jour, un étouffement l'emportait. Il avait cependant eu le temps de réfléchir sur la fragilité des liaisons contractées avec les grands de la terre et d'écrire cette phrase où perçait le fond des impressions que lui laissait son séjour à Saint-Pétersbourg — depuis qu'il en était revenu : « L'ennemi « le plus dangereux d'un souverain, c'est sa femme, si elle « sait faire autre chose que des enfants (1). » A quelque temps de là, Catherine faisait aussi ses réflexions en songeant à l'illustre mort, et elle en communiquait ainsi le résultat à Grimm : « J'ai trouvé dans le catalogue de la bibliothèque de Diderot « un cahier intitulé : *Observations sur l'instruction de Sa Ma-« jesté Impériale aux députés pour la confection des lois*. Cette « pièce est un vrai babil, dans lequel on ne trouve ni connais-« sance des choses, ni prudence, ni prévoyance; si mon « instruction avait été du goût de Diderot, elle aurait été « propre à mettre toutes les choses sens dessus dessous. Il « faut qu'il ait composé cela après son retour d'ici, car jamais « il ne m'en a parlé. »

De part et d'autre le désenchantement était égal et complet. Du commerce intellectuel de ces deux êtres qu'on eût pu croire si rapprochés, il ne restait que la bibliothèque, acquise définitivement aux collections impériales; mais celle-ci même avait une destinée mélancolique et décevante. Elle ne fut pas traitée comme celle de Voltaire, dont nous avons dit ailleurs le sort privilégié; transportée en 1786 à Saint-Pétersbourg, elle occupa pendant quelque temps une des salles de l'Ermitage, mais bientôt elle y parut encombrante. On prit le parti de la réunir à la bibliothèque publique, et les livres de Diderot, annotés par lui, y disparurent, disséminés entre les divers départements, impossibles à reconnaître aujourd'hui. Ce que dit madame de Vandeuil d'un exemplaire à part de l'*Encyclopédie* qui s'y serait trouvé, avec les textes supprimés par la cen-

(1) Notes marginales d'un souverain sur *l'Histoire des Empereurs*.

sure que Diderot aurait fait rétablir pour son usage, semble inexact. La perte n'en est pas moins grande. En 1792, madame de Vandeuil détruisait, devant les menaces de la Révolution, un dernier monument du glorieux passé : les lettres adressées par Catherine à son père, et en 1815 le *Journal de l'Empire* imprimait à Saint-Pétersbourg ces lignes dans un article de critique littéraire : « L'Impératrice de Russie fit venir M. Dide-« rot à sa cour; après l'avoir vu et entendu, Elle n'eut rien de « plus pressé que de se débarrasser d'un hôte de cette espèce. » Du moins, quelques-uns des manuscrits du philosophe acquis par Catherine avec sa bibliothèque, dont six volumes naguère inédits encore, ont échappé au désastre. Ces six volumes copiés en 1874 par M. Godard, auteur d'un livre curieux sur Saint-Pétersbourg et Moscou, ont fait le mérite de la nouvelle édition des œuvres complètes du grand écrivain, publiée en 1875-1877 (1). La France, que le philosophe accusait d'être mauvaise débitrice à son égard, a eu soin de s'en justifier devant sa mémoire.

D'ALEMBERT. — ROUSSEAU. — VOLNEY.

I. D'Alembert. — Avances de la souveraine et réserve prudente du philosophe. — La rancune de Catherine. — La brouille. — II. Rousseau. — *L'Émile* et le *Contrat social*. — Refus d'hommage. — La colère de Sémiramis. — En 1794. — Hostilités et représailles. — Volney. — III. Aperçu général.

I

L'esprit plus pondéré, plus indépendant aussi, de d'Alembert le protégea contre des retours semblables de fortune. Il fut pourtant, dans sa confrérie, au premier rang de ceux aux-

(1) C'est dans un de ces volumes que se trouvait le projet d'une organisation scolaire en Russie, assez mal intitulé : *Plan d'une Université,* dont M. Guizot a fait l'analyse en 1813 dans les *Annales de l'Éducation.*

quels s'adressèrent les avances de Catherine. Dès le mois d'août 1762, Béranger mandait de Saint-Pétersbourg au duc de Choiseul : « Je dois vous prévenir, Monseigneur, que l'Im-
« pératrice a fait écrire à M. d'Alembert pour l'inviter à venir
« s'établir en Russie. Elle lui offre dix mille roubles de pen-
« sion, qui égalent cinquante mille livres, la liberté de conti-
« nuer l'*Encyclopédie* et de l'imprimer à Pétersbourg. Elle
« n'exige que ses soins pour enseigner les mathématiques à
« Mgr le grand-duc. Je crois qu'il conviendra d'obvier aux
« séductions que l'on voudra employer ici pour nous enlever
« nos hommes célèbres. Au reste, je crois ce climat peu propre
« aux sciences et aux arts en général... Diogène aurait perdu
« s'il eût quitté son tonneau dans le beau pays de la Grèce
« pour aller habiter des palais parmi les Sarmates. »

L'alarme était vaine : d'Alembert se récusa. « S'il n'eût été
« question », écrivit-il à l'Impératrice, « que de faire du
« Prince qui vous intéresse un assez bon géomètre, un pas-
« sable littérateur, peut-être même un médiocre philosophe,
« je n'aurais pas désespéré d'y réussir; mais il y a loin d'un
« géomètre, d'un littérateur, d'un philosophe même à un
« grand roi, et personne, Madame, ne le sait et ne le prouve
« mieux que vous. » Il ne donnait pourtant pas ainsi la vraie raison de son refus, et s'en expliquait autrement avec ses amis, disant simplement : « Dans ce pays on meurt trop facilement
« de la colique. »

Catherine insista vainement, allant jusqu'à proposer au philosophe d'amener avec lui à Saint-Pétersbourg non plus seulement l'*Encyclopédie,* mais tous les encyclopédistes, s'il lui en coûtait de se séparer d'eux, doublant la pension qu'elle lui avait proposée, lui offrant le rang d'un ambassadeur et un hôtel magnifique pour demeure : il préféra son entresol du palais Mazarin. Elle fut piquée, et les relations demeurèrent suspendues pendant six ans. Ce fut d'Alembert qui rompit le silence, en 1772, pour intervenir dans l'affaire des officiers français capturés en Pologne. Il voulait qu'on pût écrire sur sa tombe : « Il obtint de l'Immortelle Catherine, au nom de la

« philosophie et de l'humanité, la liberté des prisonniers « français. » Il ne réussit ni à être très éloquent ni à paraître très ému. Catherine, de son côté, fut sèche et presque brutale. Peut-être attendait-elle une occasion de vengeance. Elle n'oubliait d'être rancunière qu'avec les amants qui la trompaient, probablement parce qu'elle se contentait avec eux de la loi des représailles. Elle ne relâcha pas les prisonniers, fit une réponse à peine polie au philosophe et le larda d'épigrammes en conversant avec ses amis, avec Voltaire surtout (1). Voltaire n'eut garde de garder les épigrammes pour lui, et la brouille fut consommée.

A partir de ce moment, d'Alembert s'érigea en censeur habituel et peu indulgent des hauts faits par lesquels la souveraine continua à solliciter l'attention de ses contemporains. En 1783, il jugea sévèrement l'annexion de la Crimée, et les démonstrations auxquelles il se livra à ce sujet au sein du cénacle philosophique furent un des derniers actes de sa vie. Le 8 mai 1784, Catherine écrivait à Grimm : « Il est douloureux « que d'Alembert soit mort sans avoir vu ni lu notre justifica- « tion sur l'affaire de la Crimée. Du moins, fallait-il entendre « les deux côtés, et puis juger. Au lieu de cela, il nous disait « des injures. J'en suis fâchée, de même que de la pusillani- « mité qu'il a marquée dans sa maladie... Mais ces gens ont « jugé souvent autrement qu'ils ne prêchaient. Il y a très « longtemps que j'étais en disgrâce, et vous savez que c'est « Voltaire qui nous a brouillés. »

II

Catherine ne fut jamais en correspondance avec Rousseau, et vers la fin de sa vie elle a fait profession à l'égard du philo-

(1) Voy. sa lettre du 20 février/3 mars 1773 (*Recueil de la Société d'histoire russe*, XIII, 309). Le passage qui y concerne d'Alembert a été omis dans les éditions précédentes de la *Correspondance de Voltaire*.

sophe genevois de sentiments particulièrement hostiles. Avait-elle trouvé dans ses écrits matière à offense? Nous ne le pensons pas. Il lui arrivait bien en 1760 d'interdire la vente de l'*Émile* pour faire comme tout le monde, ainsi qu'elle le disait dans son oukase; mais il lui arrivait aussi, et jusqu'en 1791, de faire des extraits du *Contrat social* et d'y copier des passages aussi agressifs que celui-ci : « Les lois de la liberté sont plus « austères que n'est dur le joug des tyrans. » Les audaces de la parole et de la pensée n'étaient pas pour l'effrayer. Son oukase prohibitif n'était pas davantage pour causer au philosophe un grand préjudice : quelques mois avant qu'il fût rendu, le 20 février 1763, Rulhière, alors en séjour à Moscou, écrivait à Rousseau : « Il n'y a encore dans tout l'empire de « Russie que trois exemplaires de vos derniers ouvrages qui y « ont été apportés par des occasions particulières. Le libraire « de l'Université, l'unique libraire moscovite, n'en recevra « qu'au retour des vaisseaux. En attendant, on s'arrache des « mains tous les tomes. » Et à quelque temps de là Catherine dictait probablement elle-même à Grégoire Orlof, qui eût été fort empêché de l'écrire seul, la lettre par laquelle il invitait l'auteur de l'*Émile* à venir chercher dans un de ses châteaux un asile et un abri contre ses persécuteurs.

Mais Jean-Jacques ne vint pas à Gatchina; il négligea même de faire, ne fût-ce que par lettre et ne fût-ce encore qu'à la manière guindée et un peu revêche de d'Alembert, acte d'hommage philosophique aux pieds de Sémiramis. Du coup Sémiramis fut offensée. Elle considéra longtemps la philosophie un peu comme une province tributaire, un pays de protectorat relevant de son empire. Elle ne s'avisa pourtant de faire profession publique de ressentiment à l'égard du philosophe malappris qu'au moment où elle en vint à se brouiller non plus avec d'Alembert seul, mais avec le cénacle entier dont lui et Jean-Jacques faisaient partie.

Car elle devait y venir; cela était fatal. Ces alliés d'un jour suivaient des voies trop divergentes : leur marche à eux s'acheminant à l'ébranlement final de l'édifice social dans la

tourmente révolutionnaire, et la sienne à l'excès contraire d'une réaction également violente. Elle écrivit alors à Grimm : « Souvenez-vous que le feu roi de Prusse prétendait que « Helvétius lui avait avoué que le projet des philosophes était « de renverser tous les trônes et que l'*Encyclopédie* n'avait été « faite dans point d'autres vues que de détruire tous les rois « et toutes les religions. Souvenez-vous encore que vous « n'avez jamais voulu qu'on vous comptât entre les philoso- « phes. Or vous avez raison de n'avoir jamais voulu être « compté parmi les *illuminats, illuminés,* ni philosophes, car « tout cela ne vise, comme l'expérience le prouve, qu'à « détruire. »

La lettre est du 11 février 1794.

Et alors aussi Rousseau, à qui elle n'a jamais écrit, avec qui elle ne s'est jamais compromise, devient son bouc émissaire. Il a bon dos pour porter le poids de ses dédains, de ses colères, de ses anathèmes actuels. Elle s'empare du propos : « Rousseau les a mis à quatre pattes », qu'elle trouve dans une méchante comédie de Palissot, qui de son côté l'a probablement pris dans une lettre, nullement grossière d'ailleurs, de Voltaire au grand Genevois. Elle fait tardivement ses délices de cette farce burlesque jouée à la Comédie-Française en 1760, où le futur auteur de l'*Émile* est représenté en effet marchant à la façon des quadrumanes, où un valet volant son maître dit : « Je deviens philosophe », et qui se termine par ces vers :

Enfin tout philosophe est banni de céans,
Et nous ne vivrons plus qu'avec les honnêtes gens.

Voltaire avait écrit plus courtoisement, en réponse à un envoi courtois du *Discours sur l'inégalité des conditions :* « Il « prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre « ouvrage... On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir « nous rendre bêtes. »

Mais en 1794 Voltaire n'est plus un *maître* qu'on écoute. On est en pleine guerre depuis trois ans avec la philosophie. En 1791 déjà Volney a renvoyé à Grimm, avec une lettre vio-

lente, la médaille d'or que Catherine lui avait fait remettre autrefois et qu'il avait été heureux d'accepter. Les hostilités et les représailles sont à l'ordre du jour. Grimm solde à beaux deniers comptants une réplique que Rivarol écrit de verve à l'adresse de Volney, mais Catherine a besoin de passer sa colère sur un plus grand personnage, et Rousseau paye pour tout le monde. Cette fois le pauvre Jean-Jacques a tout le droit de se dire persécuté. Mais il n'est plus là pour s'en plaindre.

III

Au risque de quelques surprises ou même de quelques froissements pour nos lecteurs, nous avons essayé de dire au juste ce que furent ces rapports, tant et si diversement commentés, d'Impératrice à philosophes. Il ne faudrait pas trop en médire pourtant. Tels qu'ils furent, leur rôle dans l'histoire moderne ne saurait passer pour indifférent et vain. Ils ont contribué pour une part à ce travail de fusion et d'amalgamation d'éléments disparates auquel paraît attaché l'avenir de notre vieille Europe. Par leur fait, un courant tel quel d'attractions et de réactions mutuelles s'est établi entre deux peuples séparés moins encore par la distance que par la méconnaissance réciproque de leurs façons d'être, de penser et de sentir, et ce n'est pas une œuvre stérile. Un moment est déjà venu, en effet, où ces deux peuples, réserve énorme de forces et d'énergies intactes d'un côté, accumulation d'épargne matérielle et intellectuelle de l'autre, ont paru aux deux extrémités du vieux continent comme deux contreforts appelés à soutenir la masse pesante de l'édifice ébranlé et à empêcher son écroulement dans quelque lamentable cataclysme; séparés toujours par la base, dans les profondeurs où plongent leurs assises, réunis en haut à travers l'espace, et faisant voûte. Il n'y a

peut-être là encore qu'une illusion, et la voûte tutélaire ne montrerait peut-être pas, au jour de l'épreuve, la solidité qu'on attend d'elle. N'importe! Quand nous ne lui devrions que de nous avoir garanti quelques années de paix, d'avoir reculé de quelques années le choc épouvantable dont la vision sanglante obsède nos imaginations, et d'avoir protégé pendant ce temps ce qui nous reste aux uns ou aux autres d'indépendance contre la loi du plus fort, il faudrait encore la bénir, car il est puéril de quereller la Providence sur les moyens qu'elle emploie et il est sage d'accepter, d'où qu'il vienne, le bien qu'elle nous donne. Et puis, qui sait? Un autre jour peut venir, où, rapprochés enfin sincèrement par le cœur et par l'esprit, ailleurs que dans les clameurs de la rue, se communiquant non plus des impressions fugitives, mais les trésors durables de leur expérience et de leur génie, se pénétrant l'un du sentiment d'autorité si développé chez l'autre, l'autre de la passion de la liberté si vivace dans ce beau pays de France et si féconde, en dépit de quelques égarements, les deux peuples en arriveront à élever en réalité d'un commun effort et à rendre habitable et solide quelque construction où la famille européenne s'abritera pour les jours d'orage.

Et, en attendant, de là-haut, du sommet où se rencontrent et s'enlacent déjà les voussures de l'édifice idéal, de loin en loin une pointe jaillit : c'est la flèche de la cathédrale montant vers le ciel, c'est l'effort solitaire d'un penseur ou d'un artiste résumant et poussant en un élan hardi vers l'infini les inspirations et les aspirations communes, c'est l'œuvre profonde d'un de Maistre méditée à Saint-Pétersbourg, c'est l'œuvre exquise et émue d'un Tourgueniel ou d'un de Vogüé rêvée, on ne sait, là-bas sur les bords du Volga ou ici sur les bords de la Seine, c'est un beau livre de plus et un pas de plus aussi vers le but mystérieux, mais divin, croyons-le, donc heureux, où s'acheminent nos destinées.

LES IDÉES PHILOSOPHIQUES EN RUSSIE. — NOVIKOF. — VON-VISIN. — RADICHTCHEF (1).

I. Le mouvement des idées en Russie et la Révolution française. — Karamzine et Von-Visin en France. — Double courant partageant le monde intellectuel russe. — II. Novikof. — Le franc-maçonnisme et l'illuminisme. — Saint-Martin. — Commencement des hostilités. — Le procès de Novikof. — III. Un philosophe et un réformateur russe. — Radichtchef. — *La poste des âmes.* — *Le voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou.* — Condamnation. — Mort.

I

Au moment où Catherine se laissait entraîner à une rupture violente avec ses anciens amis de France et de Suisse, elle arrivait aussi à des actes de violence dirigés contre les représentants locaux de l'esprit philosophique. Car il en existait en Russie quelques-uns, tolérés jusqu'à présent et même amicalement traités parfois, sinon courtisés comme leurs rivaux étrangers. Ceux-ci sont moins généralement connus. Ils méritent pourtant de l'être, quand ce ne serait que pour la vue qu'ils nous ouvrent sur le milieu auquel ils appartiennent. En eux précisément s'accuse avec une netteté expressive et un relief saisissant la dissemblance, signalée par nous au début de ce chapitre, du type intellectuel et moral qu'ils personnifient et la

(1) *Archive du prince Vorontsof*, V et XII; Brückner, *L'opinion en Russie pendant la Révolution française* (Ancienne et nouvelle Russie, 1876, IV, 71); *Notes* publiées dans le VII[e] volume du « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe » ; Deschamps, *Les sociétés secrètes;* Ilinski, *Mémoires* (Archive russe, 1870, XII); Iechefski, *OEuvres*, Moscou, 1871; Longuinof, *Novikof et les Martinistes;* Niezielenof, *Novikof*, éditeur de journaux; *Notes et documents* dans l' « Archive russe », 1879, III, 75; dans l' « Antiquité russe », 1877, p. 456; dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », XLII, 224-7; Pypine, *Études* dans le « Messager de l'Europe », 1865, V; 1867, 2, 34; 1868, 6 et 7; 1870, 10; 1872, 1, 2 et 7; Radichtchef, *Notes sur mon père* dans l' « Antiquité russe », 1872, et *Étude* dans le « Messager russe », 1858, 23; Rambaud, *L'opinion russe pendant la Révolution* (Revue politique et littéraire, 14 septembre 1878); Souhomlinof, *Radichtchef et le voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, Pétersbourg, 1883.

divergence naturelle de son développement par rapport au type classique de l'Occident.

On a diversement épilogué sur les sympathies éveillées en Russie, ou du moins au milieu d'un groupe de Russes professant quelque esprit d'indépendance, par le mouvement d'idées dont la Révolution fut l'aboutissement logique, quoique désastreux à beaucoup d'égards. Deux princes Galitzine prenant part, le fusil en main, à la prise de la Bastille; Karamzine arrivant à Paris, en mars 1790, la cocarde tricolore au chapeau et l'enthousiasme dans l'âme; le futur ministre d'Alexandre, le jeune comte Strogonof, conduit aux séances de la Constituante par son précepteur Romme, inscrit par lui au club des Jacobins, et s'écriant : « Le plus beau jour de ma vie sera celui où je verrai la Russie régénérée par une semblable révolution » ; ces acteurs inattendus, jouant leur rôle dans le grand drame, ont servi tour à tour de thème à d'agréables ou hostiles commentaires. A regarder les choses de près, il faut en rabattre, et de beaucoup. Karamzine a consigné la réalité des impressions recueillies par lui en France dans une série de lettres, dont le contenu (1) est fait pour provoquer, à un point de vue plus général, un sentiment analogue à celui qu'éveillait naguère, dans un groupe de romanciers français, la correspondance inopinément publiée d'un grand romancier russe dont ils se croyaient les amis. La note qui y domine est l'horreur inspirée à ce prétendu enthousiaste de la Révolution par la plupart des actes et des pratiques révolutionnaires.

Karamzine avait été précédé en France par un des hommes les plus éclairés et les plus indépendants de la Russie d'alors : à la fin de 1777 Von-Visin, l'auteur du *Brigadier*, s'établissait à Montpellier, d'où il venait ensuite à Paris. Correspondant avec sa sœur et avec un de ses amis, le comte Panine, il nous a fait aussi la confidence de ses façons de voir et de sentir les choses du pays et de l'époque qu'il y traversait. Ses apprécia-

(1) Elles ont été publiées en 1792 par la *Gazette de Moscou* et plus récemment mais avec quelques lacunes, dans une traduction française : *Lettres d'un voyageur*, Paris, 1867.

tions sont sévères pour la monarchie, mais plus sévères pour la société qu'il aperçoit battant en brèche cette monarchie à moitié écroulée déjà. Il en critique et en dénigre jusqu'aux côtés les plus séduisants, ceux qui, à nos yeux, constituent aujourd'hui encore le charme de ce monde disparu et en rachètent les faiblesses et les égarements. Dans les réunions la musique est exécrable et la conversation sans portée; dans les repas la cuisine souvent excellente est gâtée par un service mal fait. Tout lui paraît sacrifié aux apparences. Il fouille d'un œil indiscret de commissaire-priseur les dessous — moins soignés sans doute alors qu'aujourd'hui — de ce monde élégant et en dénonce les misères intimes : une chemise en toile grossière sous un flot de dentelles, des taches de graisse sous un jabot éclatant de blancheur. Il voit telle grande dame dînant dans sa cuisine lorsqu'elle est seule pour économiser le feu de sa salle à manger. Il n'a pas plus d'indulgence pour l'esprit que pour la forme : on pense peu dans cette société frivole, car on y parle trop, et le peu d'idées qu'on y a n'est qu'un mélange d'ignorance et de superstition. Quant aux mœurs, leur dépravation est arrivée au comble : l'honneur et la probité n'existent qu'en paroles, et les autres vertus ne paraissent même pas dans les discours. Les deux traits essentiels, enfin, du jugement qu'il porte et développe ainsi, sont d'abord une forte tendance conservatrice : la monarchie bourbonienne lui fait l'effet d'un édifice « où il est malheureux de vivre, mais qu'il serait pourtant désastreux de détruire »; et ensuite, l'idée non moins solidement établie dans son esprit de la supériorité possédée par son pays à tous les points de vue qu'il examine. En passant par Lyon, il observe que les plus belles rues de cette ville ne valent pas un *piercoulok* (ruelle) de Saint-Pétersbourg. Arrivé à Paris, il n'y voit qu'un mauvais lieu où il n'y a pour attirer les étrangers que les spectacles et les filles. Encore la tragédie est-elle médiocre et l'opéra insupportable. Une représentation du *Brigadier* à l'Ermitage lui semble évidemment d'un bien plus grand attrait.

Et ce ne sont pas là des impressions individuelles, des té-

moignages isolés. Dans toute la littérature russe contemporaine on aurait peine à découvrir une lueur de sympathie pour la France et pour le courant réformateur et émancipateur qui l'emporte à ce moment. Un mouvement très franc de réaction hostile s'accuse au contraire jusque dans les journaux de modes qui préconisent les robes *à la reine* et les coiffures *à la contre-révolution*. « La main tremble d'horreur en commen- « çant ce récit... » voici le début d'un article de la *Gazette de Saint-Pétersbourg* racontant la prise de la Bastille. « O Car- « touche! Cartouche! créateur incomparable dans ton genre, « lève-toi, apparais à l'Assemblée nationale et demande-lui ta « réhabilitation. Tu peux être assuré qu'elle te rendra jus- « tice... » Voilà le ton qui prévaut dans la presse locale à partir de 1790.

La vérité est que les quelques Russes de ce temps, possesseurs d'un esprit ouvert aux idées de liberté et de réforme, se montrent également adversaires résolus des influences occidentales et plus particulièrement de l'influence française. Dans le mouvement émancipateur et réformateur qui se dessine vaguement à travers ce monde endormi, par un contrecoup inévitable de la grande secousse européenne, bien faibles, encore, perceptibles pourtant, deux courants apparaissent : l'un portant les éléments d'origine étrangère, les produits plus ou moins assimilés de la culture occidentale, française, allemande ou anglaise; l'autre essentiellement national, indigène, et luttant énergiquement avec le premier. Et c'est le second qui a avec lui les esprits les plus éclairés de l'époque et les plus ouverts, depuis Von-Visin, l'auteur dramatique, jusqu'à Boltine, l'historien slavophile; depuis Novikof, le fondateur d'écoles, jusqu'à Radichtchef, le pamphlétaire. Tous sont nationalistes, réformateurs et libéraux, mais à leur manière, qui n'est pas du tout celle des précurseurs et encore moins celle des auteurs directs de la grande Révolution.

II

En attaquant avec vigueur quelques-unes des institutions qui lui paraissent faire obstacle au développement moral et matériel de son pays, la loi du servage entre autres, en allant beaucoup plus loin même dans cette voie que les penseurs de l'Occident les plus hardis, Novikof, dont nous avons dit déjà les démêlés avec Catherine (1), se montre en même temps ennemi résolu du scepticisme auquel il voit inféodés les philosophes occidentaux. C'est même une réaction contre cette tendance qui le jette, en 1775, dans le franc-maçonnisme et par la suite dans l'*illuminisme* de Saint-Martin. Satirique ou moralisateur, il reste toujours mystique.

L'histoire du mouvement philosophique et réformateur en Russie se confond presque à cette époque avec l'histoire du maçonnisme, et ce maçonnisme russe porte de plus une marque spéciale : une tournure particulière d'idéalisme, d'ascétisme et d'exaltation y prévaut; la lutte avec le matérialisme irréligieux contemporain s'y accuse nettement; et en même temps les pratiques extérieures, les épreuves imposées aux adeptes y dépassent en bizarrerie et en cruauté tous les exemples occidentaux. C'est aussi sous sa forme la plus nuageuse, la plus passionnée et la plus excentrique à la fois que la secte se propage à Saint-Pétersbourg et à Moscou avec l'influence de Saint-Martin. Saint-Martin lui-même ne paraît être jamais venu en Russie; son prosélytisme a dû s'exercer à l'étranger parmi les voyageurs russes qu'il avait chance d'y rencontrer. A Montbéliard il eut l'occasion de voir la belle-mère du grand-duc Paul, et celle-ci en fit depuis son oracle. A Londres il séduisit le prince Alexis Galitzine et même, pour quelque temps, Simon

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice*, p. 477.

Vorontsof. Un gentilhomme polonais, Grabianka, l'amiral russe Pletcheief et le Bavarois Schwartz s'employèrent principalement en Russie à propager sa doctrine. Une société typographique fut établie à Moscou, où, avec les œnvres de Jacob Boehme, d'Arndt et de Spener, se publièrent tous les manuscrits et toutes les traductions d'ouvrages français empreints de la *religiosité morale* de la secte. La littérature du pays en parut bientôt comme imprégnée, et la société russe s'y montra aisément accessible. Le livre de Saint-Martin *Des erreurs de la vérité,* traduit par Strahof, les *Arcana cœlestia* de Swedenborg trouvèrent à Saint-Pétersbourg et à Moscou des lecteurs passionnés. Novikof était l'âme de ce mouvement : la rupture de ses relations amicales avec Catherine s'ensuivit.

Catherine avait regardé d'abord d'un œil favorable le développement du courant ; elle y voyait encore de l'eau pour son moulin : la franc-maçonnerie classique à laquelle Novikof et ses amis commencèrent par être ralliés se montrait bien pensante au point de vue gouvernemental, empreinte d'un loyalisme rassurant, et Catherine en était encore elle-même aux aspirations humanitaires et aux inspirations libérales de ses débuts. Il y eut échange de bons procédés avec les sectaires nationaux comme avec les philosophes de l'Occident. Une loge construite en 1784 à Saint-Pétersbourg, aux frais de la souveraine, porta le nom d'*Impériale*. A la même époque la maçonnerie polonaise s'organisait à Varsovie et adoptait pour le Grand-Orient national le nom de *Catherine sous l'étoile du Nord*. Les choses se gâtèrent quand l'*illuminisme* parut à l'horizon. L'esprit positif de Catherine n'arriva pas à s'en accommoder. Nous avons indiqué, en parlant de ses œuvres dramatiques, comment la plupart en fut inspirée par une tendance de réaction et de lutte contre l'invasion des idées mystiques. Les relations des Martinistes avec la famille du grand-duc Paul contribuèrent à indisposer la souveraine. L'établissement, en 1788, d'une école à laquelle Novikof donne aussi le nom de Catherine, en écrivant pour la cérémonie d'inauguration des vers où « la maison de Minerve est dédiée à la Minerve russe »,

ne suffit pas à améliorer les affaires du fondateur. Il est perdu déjà dans l'esprit de Catherine. Quand elle en vient, quatre ans plus tard, à s'occuper elle-même de l'éducation nationale, elle n'associe pas Novikof à son œuvre.

Ce n'est qu'en 1792 toutefois que, de ce côté aussi, elle en arrive aux hostilités. La déclaration de guerre aux philosophes de France a pour suite l'entrée en campagne contre les Martinistes russes. Seulement ici ce n'est pas à coup d'épigrammes qu'aura lieu la bataille. En 1792 un prétexte futile, une infraction à des règlements concernant la typographie, sert à ordonner l'arrestation de Novikof. L'instruction du procès est confiée au prince Prozorovski et à Étienne Chechkovski, les deux maîtres de police de Saint-Pétersbourg et de Moscou; mais en réalité c'est Catherine elle-même qui en prend la charge. Elle y met sa passion habituelle, et même quelque chose de plus. Des notes de sa main, en grand nombre, ont été conservées, contenant le détail des questions à poser à l'inculpé. Plus que de l'emportement, une sorte de rage s'y laisse voir. Au fond, elle ne croit pas au caractère idéal du mysticisme auquel elle a affaire. Elle y cherche des motifs plus réels, des vues ambitieuses, des idées de complot et d'attentat. Le fantôme d'une conspiration au profit de Paul la hante en l'exaspérant. Novikof a eu le malheur de prêter des livres au prince héritier : vite, une saisie! Elle fait buisson creux : un des volumes se trouve contenir des extraits de Thomasa Kempis! N'importe! Après avoir ordonné la mise en jugement de l'accusé, elle se ravise et prononce elle-même la sentence sans autre procédure : quinze années de prison dans la forteresse de Schlüsselbourg; mise au feu des publications opérées par la société moscovite; destruction de la maison où ont eu lieu ses réunions; fermeture de toutes les loges maçonniques de Russie. Ce n'est pas assez : jugé et condamné déjà, Novikof a encore à subir des interrogatoires sans fin; Prozorovski et Chechkovski s'acharnent sur lui tour à tour, et Catherine n'est jamais lasse de le questionner et de le tourmenter. Elle a oublié à ce moment une phrase qu'elle écrivait entre 1744 et 1764, et qui s'est conservée aussi dans le re-

cueil de ses notes autographes : « Vit-on jamais une manière « de procéder plus barbare et plus digne des Turcs que de « commencer par la condamnation pour arriver ensuite à « l'enquête?... »

En 1794 Novikof se trouve enfermé dans une casemate en compagnie d'un fabricant de fausse monnaie; il se plaint du manque d'air, de nourriture, de linge, de vêtements et de secours médicaux. Il a sollicité en vain les soins d'un médecin, prisonnier comme lui. Le procureur général Samoïlof s'en explique, il est vrai : les gardiens de la prison meurent eux-mêmes de faim, et l'administration n'a pas de quoi payer les médicaments. Le malheureux publiciste n'est remis en liberté que deux années plus tard, au moment de l'avènement de Paul. Mais c'est fait de lui : malade de corps et d'esprit, irrémédiablement brisé, il ne retrouve plus l'équilibre de ses facultés intellectuelles et ne retourne au franc-maçonnisme que pour en adopter les pires excentricités et les plus grossières aberrations.

III

Dans le même sens et avec le même caractère, Radichtchef est un type encore plus accentué. Élevé comme page à la cour, envoyé aux frais de l'État à l'université de Leipzig, placé dans un des bureaux du Sénat, il semble longtemps un modèle de bon *tchinovnik* et de parfait sujet de l'empire autocratique et orthodoxe. Quelque chose pourtant s'agite en lui, et bientôt, dans la lutte sourde qui l'environne et où se combattent les influences et les tendances contraires dont nous avons marqué le point de départ et la direction, il ne devient pas seulement partie agissante : son âme elle-même apparaît comme un champ clos où se prolonge et se passionne le même combat. Dans le livre qui lui vaut une condamnation à mort : *le Voyage*

de Saint-Pétersbourg à Moscou, dans une publication périodique : *la Poste des âmes,* par laquelle il a préludé à ce coup d'audace, il subit notoirement, quant aux idées, l'influence de Raynal ; quant à la forme, il pastiche le *Voyage sentimental* de Sterne. Mais, dans l'application qu'il fait des idées ainsi empruntées du dehors aux problèmes de la vie locale, dans la question de l'affranchissement des serfs par exemple, il s'éloigne d'un bond à une distance égale et des uns et des autres parmi les hommes de l'Occident, et de Voltaire qui remet l'œuvre libératrice à la bonne volonté des propriétaires d'esclaves, et de Rousseau qui proclame le danger d'une émancipation précoce. Il veut, lui, l'affranchissement immédiat, sans précautions et sans conditions ; mais il le veut accompli par le gouvernement, sans autre secours. Il a foi au *samodierjavie,* à la toute-puissance universelle et absolue du *tsarat.* Comme on lui demande, au cours de son procès, s'il a eu à se plaindre de la souveraine qu'il a osé offenser, il se récrie : comment pourrait-il avoir pour son auguste personne d'autres sentiments que ceux de tout bon Russe : la reconnaissance et la vénération ? Cela ne l'a pas empêché d'insérer dans son livre certaine *Ode à la liberte,* qui est d'un franc révolutionnaire, ni d'y exprimer la pensée que le plus bel éloge pouvant être décerné à un homme l'a été à Franklin dans le vers connu :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

De la même manière il est sceptique et observateur fidèle des pratiques de sa religion, cynique et dévot, partisan de la théorie de l'égoïsme et altruiste exalté à d'autres moments. Un chaos est dans sa tête — celui-là même dont l'esprit russe tout entier n'est peut-être pas encore entièrement sorti à l'heure qu'il est.

Notez que son programme d'émancipation est exactement celui qui s'est trouvé réalisé, soixante-dix ans plus tard, et auquel les serfs de Russie doivent aujourd'hui leur liberté. Avec les allures accidentellement affectées d'un pamphlet son livre

n'est d'autre part qu'un simple document de statistique politique et administrative. Il y rapporte l'histoire de trois jeunes seigneurs se concertant pour violer la fille d'un paysan et procédant à l'exécution de leur entreprise avec l'assurance justifiée d'une impunité absolue. Il met en scène un administrateur de district que ses administrés n'osent réveiller pour lui demander les ordres nécessaires au salut de vingt hommes se trouvant en danger de mort. Il établit le compte des jeunes filles mises à mal dans un seul village par un propriétaire de serfs jouissant d'une réputation universelle d'humanité et d'honnêteté, et il arrive au chiffre de *soixante*. « Mais c'est le cas d'Alexandre « Vassilevitch (Saltykof) ! » ne peut s'empêcher de s'écrier Catherine à la lecture du passage. Il fait encore le bilan des prouesses dont est coutumière la censure du pays; il cite l'exemple d'un auteur condamné comme *sacrilège* pour avoir employé l'expression : « le dieu malin », en parlant de l'Amour. Catherine était capable même en 1790 de rire de l'aventure, mais elle trouva aussi dans le livre des phrases comme celle-ci, où l'écrivain traduisait ses impressions aux abords de la demeure impériale de Tsarskoïe : « Je suis frappé « du silence qui y règne... Tout se tait; tout tremble; c'est la « demeure du despotisme. »

Il n'en fallait sans doute pas davantage pour décider du sort de l'auteur. Condamné à mort, Radichtchef ne doit d'échapper au châtiment suprême qu'à une coïncidence heureuse : l'arrêt qui le frappe se rencontre avec la conclusion de la paix qui met fin à la guerre de Suède. Catherine est de bonne humeur ce jour-là, et fait grâce. Le knout et la Sibérie pour dix ans remplacent la peine capitale. Sur le chemin de l'exil, en passant par Tobolsk, Radichtchef écrit ces vers qui sont d'un poète et d'un homme de cœur :

Tu veux savoir qui je suis, ce que je suis, où je vais?
Je suis celui que j'ai été et que je serai toute ma vie :
Non pas une bête de somme, un morceau de bois, un esclave, mais un homme.

Sa destinée ultérieure est à peu près celle de Novikof. Gra-

cié par Paul, associé même par Alexandre aux travaux de la Commission législative, il ne se retrouve plus lui-même dans la liberté et dans l'emploi qu'on lui offre à nouveau de son intelligence. Il n'a pas résisté à la terrible épreuve qui lui a été imposée. Obsédé par des terreurs continuelles, voyant partout des pièges, des périls et des menaces, il se donne la mort — sur une phrase, dit-on, d'un haut fonctionnaire lui demandant *s'il n'a pas eu assez d'un voyage en Sibérie.*

Dernier trait caractéristique aussi : il s'empoisonne en avalant d'un trait une bouteille d'eau-de-vie. Les idées philosophiques avaient encore du chemin à faire en Russie.

CHAPITRE II

HOMMES DE LETTRES, SAVANTS ET ARTISTES (1).

I. Échange d'amabilités avec les hommes de lettres de l'Occident. — Le culte de sainte Catherine. — La Harpe. — Dorat. — Les abbés. — Sceptiques et dissidents. — Mademoiselle de Lespinasse. — L'abbé Galiani. — Rulhière. — Chappe d'Auteroche. — Hommes de lettres français à la cour de Sémiramis. — Mercier de la Rivière. — Senac de Meilhan. — II. Écrivains et poètes russes. — Soumarokof. — Dierjavine. — Un *chéquard* du XVIII[e] siècle. — Les imitateurs russes de Voltaire. — Le prince Bielossielski. — Les deux Chouvalof. — III. L'art de l'Occident en Russie. — Les artistes français à Saint-Pétersbourg. — Falconet. — *Les années de son impatience.* — La dette non payée. — Clérisseau. — Houdon. — Madame Vigée-Lebrun. — Les artistes russes. — Lossienko.

I

Dans ce royaume européen de l'Esprit, qui fut sien au dire de quelques-uns des plus brillants sujets qu'elle pût y trouver et dans les limites duquel elle réclama, en effet, sinon toutes les charges, du moins tous les honneurs de la souveraineté, Catherine attribuait à la philosophie une place privilégiée. Pourtant les lettres, les arts et les sciences même eurent aussi auprès d'elle leur part de faveur. C'est cette part que nous voudrions déterminer plus exactement ici (2).

Créatrice de gloires littéraires, artistiques ou scientifiques, Catherine ne se soucia pas de l'être; elle s'annexait les gloires

(1) Outre les sources citées au chapitre précédent, voy. *Almanach des Muses;* Annienkof, *Matériaux pour la biographie de Pouchkine; Correspondance de Catherine avec Falconet* (Recueil de la Société Impériale d'histoire russe, XVII); *Même Correspondance* avec divers (Archive russe, 1863); *Correspondance de Falconet,* publiée par Cournault; *Correspondance de l'abbé Galiani*; *Biographie d'André Chouvalof,* dans l' « Archive russe », 1881, III; *Documents et Mémoires divers,* dans l' « Archive russe », 1866, 1874, et dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », XLIV; Pingaud, *Les Français en Russie;* Poltoratski, *Les deux Chouvalof* (Bulletin du Bibliophile belge, 1849, VI); Ségur, *Mémoires;* Stassof, *Étude sur Houdon* (Ancienne et nouvelle Russie, 1877, I).

(2) Voy. *Le roman d'une Impératrice,* p. 428-457.

existantes, ainsi que des provinces polonaises ou turques. Elle distribuait des compliments en abondance toujours, des médailles d'or ou de bronze, plus souvent de bronze, et de temps à autre quelques écus : à Sedaine pour ses comédies, à Guys pour son *Voyage de la Grèce,* à l'abbé de Saint-Sulpice pour ses établissements philanthropiques, à La Harpe, à Dorat, à Marmontel, à Volney, à l'abbé Galiani. Elle envoyait des fourrures à mademoiselle Clairon, à Lekain, à Preville, à Bellecour. Elle achetait à Philidor le *Carmen sæculare,* partition plus vantée qu'aimée du public; à un Capucin de la rue Saint-Honoré, le Père Chrysologue, un planisphère de son invention. Elle se montrait plus généreuse, moins économe de son argent dans les achats de collections, car là on échangeait des espèces contre des réalités; elle offrait cinq cent mille livres pour avoir le *cabinet* de Pellerin, le célèbre numismate, qui restait *Velche,* lui, et préférait céder à Louis XVI pour une somme moitié moindre cette collection sans rivale. Elle faisait demander au Roi une augmentation de pension pour madame d'Épinay. Elle écrivait de sa main jusqu'à trois brouillons d'une lettre flatteuse à envoyer à Marmontel, et elle y joignait une traduction imprimée de son *Bélisaire,* à laquelle les Orlof, les Chouvalof et les Tchernichof avaient collaboré avec elle. Tout cela lui valait, en retour, des hommages allant volontiers jusqu'à la servilité, des panégyriques poussés fréquemment jusqu'à la déification.

Des uns et des autres, la France apportait le plus riche tribut, comme c'était elle aussi qui récoltait la plus ample portion des menues faveurs et des largesses distribuées par Sémiramis. « Si votre auguste aïeule a mérité l'immortalité en Russie, « c'est en France qu'elle l'a obtenue », dira Suard à l'empereur Alexandre en 1814, et il ne fera qu'exprimer l'exacte vérité. La Harpe et Dorat rimaient en l'honneur de la grande Catherine des épîtres modelées sur celle de Boileau à Louis le Grand; Thomas consacrait les dernières années de sa vie à glorifier, dans une *Pétréide* assez fâcheuse, l'héritière et la continuatrice de Pierre Ier. Volney, qui depuis... mais alors,

en 1788, encore, écrivant ses *Considérations sur la guerre des Turcs avec les Russes,* s'appliquait à y justifier le système politique adopté par l'Impératrice en Orient. Dans son *Tableau de Paris,* Mercier proposait en exemple au Dauphin la conduite de la grande souveraine, — non pas sa conduite privée sans doute. L'Église elle-même se mettait de la partie, bien que la sainte Catherine de Voltaire ne parût pas, à première vue, posséder les qualités requises pour figurer dans son Calendrier. Ses desservants se montraient des plus empressés aux coups d'encensoir, depuis l'abbé Gaubert, auteur obscur d'un fade poème recompensé par une médaille, et l'abbé Roman, auteur du poème de l'*Inoculation* dédié à la souveraine, jusqu'à l'abbé de Lubersac, qui saisissait le prétexte des visites faites par le grand-duc Paul aux établissements de Paris, en 1782, pour entretenir ses lecteurs de ceux de Saint-Pétersbourg qu'il supposait de confiance tout aussi magnifiques, sinon plus.

Ainsi propagé et pratiqué avec cette ferveur, le culte de sainte Catherine ne rencontrait que peu de récalcitrants : Mably faisant quelques réserves au sujet de la politique suivie par la grande Impératrice en Pologne; Raynal qualifiant de comédie la fameuse Assemblée législative de Moscou; Rousseau encore se dérobant aux avances qui lui venaient de ce côté, par habitude peut-être, plutôt que par conviction. Dans le clan féminin, quelques froideurs se manifestaient, voire même des révoltes individuelles nettement prononcées : le *souffre-douleur* impérial en personne n'arrivait pas, quoi qu'il fît, à exciter la dévotion de mademoiselle de Lespinasse. « Grimm « est de retour », écrivait-elle, « je l'ai accablé de questions; « il peint la Tsarine non pas comme une souveraine, mais « comme une femme aimable, pleine d'esprit, de saillies et de « tout ce qui peut séduire et charmer. Dans tout ce qu'il me « disait je reconnaissais plutôt cet art charmant d'une cour« tisane grecque que la dignité et l'éclat de l'Impératrice d'un « grand empire (1). » Madame du Deffant se montrait scep-

(1) A l'abbé Galiani.

tique, et, correspondant avec celle-ci, sa *grand'maman* la duchesse de Choiseul se laissait aller au sujet de Sémiramis et de ses relations avec Voltaire à une verbeuse et violente diatribe. En 1794, madame de Staël écrivant à Meister, l'ami et le collaborateur de Grimm, à propos d'une conspiration contre le régent de Suède fomentée par Catherine, disait : « Votre Impératrice nous a bien tourmentés. On dit qu'elle « sait jusqu'à mon existence. Je voudrais bien ignorer la « sienne. »

Il y avait aussi quelques dissidents, fervents à leur manière, mais faisant Église à part. Tout en figurant dès 1770 parmi les adeptes les plus convaincus de la foi « catherinienne », l'abbé Galiani se refusait à en admettre tous les dogmes, selon l'enseignement du grand prêtre de Ferney. Celui de la *tolérance* par exemple, inscrit dans le *credo* voltairien parmi les vertus pratiquées par sainte Catherine, lui paraissait inacceptable. Il s'en confessait ainsi à d'Alembert : « *Sa* Catherine est une « maîtresse femme, *parce qu'elle est intolérante* et conquérante, « et tous les grands hommes ont été intolérants, et il faut « l'être. » Il est vrai qu'il se plaisait parfois à signer ses lettres du nom de *Machiavelini,* et son schisme ne l'empêchait pas de concourir avec Diderot pour le projet d'une inscription à placer au bas de la statue de Pierre le Grand et à tourner, de façon que l'œuvre de Falconet se transformât en un monument élevé à la gloire de la grande Catherine. Il fit assaut d'épigraphie latine :

Catharina II Augusta
Mater senatus, Mater castrorum
Mater Patriæ, etc.

Catherine fut mieux inspirée par l'intérêt de sa gloire et écrivit simplement :

Petro primo
Catharina secunda.

Mais elle acheta à l'abbé un cabinet de livres et d'estampes, composé par son frère, Bernard, l'éditeur laborieux de Vitruve,

en en donnant le prix par lui réclamé. Il y eut ensuite une petite difficulté entre eux au sujet d'une médaille qui se fit trop longtemps attendre. Mais le *souffre-douleur* impérial eut seul à en pâtir. « Monstre d'oblivion » , lui écrivit l'abbé, « que voulez-vous de moi avec vos agaceries et vos flatteuses « espérances? Ne voyez-vous pas que mon guignon est tel qu'il « change l'ordre et la nature de l'univers? Trouvez-vous naturel « qu'une souveraine, qui a versé des millions en présents, qui « les répand comme le soleil sa lumière sur les justes et sur les « indignes, soit restée trois ou quatre ans sans savoir se déter- « miner à vous expédier pour moi une médaille de bronze? « J'enrage contre mon incroyable destin. » Mais la médaille arriva enfin, et Grimm n'eut garde sans doute de ne pas communiquer au destinataire le passage de la lettre impériale, où il en était question : « Qu'est-ce qu'il y aurait de si extraor- « dinaire, s'*il* était au revers d'une médaille? N'y a-t-on jamais « vu de génies? » Et du coup, l'abbé ne se plaignit plus de sa destinée. Il fit son testament, où il recommanda d'offrir pour trois cents ducats à un amateur, qui avait manifesté le désir d'en faire l'acquisition, sa célèbre épée du duc de Valentinois, et, s'il refusait le marché, d'en faire hommage respectueux à l'Impératrice de Russie, « comme souvenir d'une « reconnaissance infinie pour tous ses bienfaits » .

Rulhière, qui n'eut jamais de médaille, pas même de médaille en bronze, fit pourtant hommage à la souveraine d'un sacrifice autrement précieux encore. Dans la préface de la première édition de son *Histoire de la Révolution de Russie* publiée en 1797 seulement, comme on sait, après sa mort et après celle de Catherine, le délai ainsi apporté à la mise au jour de l'ouvrage est attribué à un engagement d'honneur qu'aurait pris l'auteur, après avoir refusé une somme de trente mille livres offerte par la souveraine pour quelques corrections et suppressions auxquelles il avait refusé de consentir. Nous sommes, d'ailleurs, laissés dans l'incertitude sur les motifs par lesquels il se serait laissé inspirer en souscrivant, au défaut de cette concession, à un moyen terme qui pourrait sembler plus

avantageux pour Catherine; et Diderot, qui intervint dans la négociation et correspondit à ce sujet avec Falconet, ne nous en apprend pas davantage. *Le bibliothécaire de l'Impératrice* fut un des premiers à lui conseiller la suppression de l'ouvrage, bien que l'auteur y eût représenté la souveraine, « notre sou- « veraine », écrivait-il à Falconet, « comme une maîtresse « femme, comme un *gran cervello di principessa* ». Catherine aurait voulu s'en convaincre elle-même; mais l'auteur refusait de se séparer de son manuscrit ou d'en envoyer une copie; il affectait de n'avoir jamais eu l'intention de publier le livre et de ne l'avoir composé que pour satisfaire la curiosité de quelques amis. Elle ne s'en montrait pas moins inquiète. Les amis ainsi privilégiés étaient d'abord assez nombreux : d'Alembert lut le manuscrit, après la comtesse d'Egmont, et aussi madame Geoffrin et encore beaucoup d'autres. Et ils avaient beau, les uns et les autres, se répandre en protestations rassurantes, d'Alembert déclarant qu'il préférait la vérité présentée par Rulhière à toutes les apologies, et le duc de la Rochefoucault faisant entendre qu'il y avait trouvé « pas une belle confes- « sion », certes, mais « une belle vie » ; Diderot enfin revenant à la charge pour préciser ses indications : « Si Vous faites, « Madame, très grand cas des bienséances et des vertus, gue- « nilles usées de votre sexe, cet ouvrage est une satire contre « Vous; mais si les grandes vues, les idées mâles et patrio- « tiques Vous intéressent davantage, l'auteur Vous y montre « comme une grande princesse, et, à tout prendre, il Vous « fait plus d'honneur que de mal (1). »

Catherine avait ses raisons pour se montrer défiante. Il ne s'agissait pas seulement pour elle du souci de sa propre réputation. Elle savait par l'exemple de l'abbé Chappe comment un Français en arrivait, à cette époque, à parler de la Russie elle-même et des Russes, après avoir fait quelque séjour parmi eux. Elle savait peut-être aussi à quoi s'en tenir sur les impressions personnelles de l'ancien secrétaire d'ambassade. Son *cabinet*

(1) Conversation rapportée dans une dépêche de Durand, Saint-Pétersbourg, 9 novembre 1773. (Archives des affaires étrangères.)

noir ne fonctionnait pas pour rien, et telle lettre de Rulhière adressée de Saint-Pétersbourg à Rousseau avait pu, en y passant, mettre sous ses yeux des phrases de ce goût :

« Votre traité de l'éducation n'est pas encore parvenu en « Russie; ce peuple qui joint à toutes les ambitions celle de « passer pour cultiver les belles-lettres et la philosophie n'a « en bibliothèques et en imprimeries que les restes en décadence des établissements de Pierre Ier. »

Ou bien encore :

« Ce que Vous dites des Russes nous a frappé par sa vérité... « Le caractère distinctif de ce peuple est précisément le génie « ou plus communément le talent de l'imitation. Tous les « Russes possèdent, chacun dans sa médiocrité, ce que leur « Tsar possédait en grand; vrais singes à qui ce don national « eût sans doute fait faire de rapides progrès dans les arts, si la « vanité, défaut non moins national, n'en balançait les effets. »

Diderot conseilla d'arranger les choses en ramenant Rulhière à Saint-Pétersbourg, où une place de consul pourrait lui être offerte. Mais ses relations avec Voltaire avaient donné à Catherine des idées particulières sur la manière de traiter avec les gens de lettres des affaires de cette espèce. Elle envoya à son représentant à Paris l'ordre d'acheter le manuscrit. Par malheur, le prince Galitzine, un homme aimable et aimé dans le monde littéraire, ne se trouvait pas à son poste. Ce fut Hotinski, un chargé d'affaires, qui eut à faire la démarche. Le résultat en fut fâcheux : Rulhière jeta à la porte le messager de l'Impératrice. Peut-être celui-ci n'y avait-il pas su mettre les formes. Ce fut l'avis de Diderot : « L'argent s'accepte ou se refuse « selon les gens qui le proposent », déclara-t-il sentencieusement. Il s'entremit à son tour et réussit mieux. Cela se passait en 1768. Cinq ans après, pendant le séjour du philosophe à Saint-Pétersbourg, Catherine le pressa encore de questions au sujet du terrible manuscrit mis sous clef, mais lui faisant toujours craindre une surprise. Elle devait mourir sans en connaître le texte. Trente ans plus tard, ayant lu le livre enfin publié, la princesse Dachkof se disait persuadée qu'elle se

trouvait en présence d'une œuvre apocryphe. Aucune traduction russe n'en a paru jusqu'à ce jour, bien que M. Longuinof en ait préparé une. Nous avons raconté ailleurs comment Catherine s'y est prise pour réparer le dommage causé à sa réputation et à celle de la Russie par le vilain abbé dont nous avons mentionné le nom plus haut et qui ne ressemblait pas à l'abbé de Lubersac.

Le malheur pour Chappe d'Auteroche comme pour Rulhière, nous voulons dire pour la tournure de leurs relations avec le grand empire du Nord et avec sa souveraine, fut de n'avoir pu suivre le conseil donné par madame du Deffant à Voltaire, et d'avoir traversé cette épreuve du contact immédiat à laquelle aucune des liaisons littéraires, artistiques ou scientifiques contractées ou ébauchées par Catherine en Occident n'a pu résister. En 1766, Sémiramis est prise d'un bel enthousiasme pour l'auteur futur de l'*Ordre naturel et essentiel des Sociétés politiques,* connu uniquement alors par quelques articles publiés dans le *Journal de l'Agriculture, du Commerce et des Finances.* Un mémoire composé à son intention, une recommandation de Diderot lui donnent une envie extrême de voir l'auteur et même de l'avoir en se l'attachant. Que veut-elle en faire? La suite semble prouver qu'elle n'a, à cet égard, aucune idée arrêtée. Mais elle s'exalte à la lecture des tirades extravagantes que l'enthousiaste Diderot ne manque pas d'envoyer à Falconet pour prôner les mérites de son protégé : « Ah! mon ami, « si Sa Majesté a du goût pour la vérité, quelle sera sa satis- « faction! Je la devine d'avance et je la partage. Nous nous « privons de cet homme pour vous; il se prive de nous pour « elle... Lorsque l'Impératrice aura cet homme, à quoi lui « serviront les Quesnay, les Mirabeau, les Voltaire, les d'A- « lembert, les Diderot? A rien, mon ami, à rien! C'est celui-là « qui la consolera de la perte de Montesquieu! » Il lui faut cet homme. Elle a peur qu'ayant été longtemps employé à la Martinique, il ne soit empêché par le gouvernement français de passer à son service. Elle charge Panine de négocier l'affaire par la voie diplomatique.

Quant à Mercier de la Rivière, il se croit de bonne foi appelé à prendre en main le gouvernement au moins intérieur du grand empire du Nord. Son premier soin en débarquant à Saint-Pétersbourg est, paraît-il, de disposer les pièces de son appartement en bureaux affectés aux divers services qu'il se prépare à diriger. L'Impératrice étant absente au moment de son arrivée, il s'adresse au comte Panine, — qui lui promet un emploi avec trois cents roubles de traitement par mois. C'est pour le pauvre Mercier tomber de plus haut que ne l'avait fait Diderot, et le dialogue suivant s'engage entre lui et le premier ministre de Catherine :

— J'ai joui au service du roi d'un traitement bien supérieur! Je ne puis accepter ce que vous m'offrez que comme la continuation de mes frais de voyages. D'autant que j'ignore encore en quoi je pourrai être utile à l'Impératrice.

— Vous resterez en Russie et prendrez une place dans la magistrature. N'êtes-vous pas mécontent de votre cour et particulièrement de M. de Choiseul?

— Moi? Pas du tout! Je suis comblé de bontés par le roi, et M. de Choiseul a toujours été parfait pour moi. Je pense si peu à quitter définitivement la France, où j'ai mon bien et ma famille, que je me suis garanti les frais de mon voyage et n'ai pris qu'un congé de deux ans. Pour prouver même qu'il en est ainsi, je n'ai plus que la ressource de m'en retourner incessamment dans mon pays.

— Si c'est comme cela, partez, mais l'Impératrice voudrait que vous attendiez au moins son retour à Pétersbourg.

Mercier attendit, mais n'en fut pas plus avancé. Un résumé qu'il prépara pour la souveraine de son grand ouvrage sur l'*Ordre naturel* et un nouveau mémoire sur les travaux de la Société d'économie de Saint-Pétersbourg se montrèrent insuffisants pour engager Catherine à lui confier l'administration de son empire. Quelques fautes de tact de la part du remplaçant présumé de Montesquieu contribuèrent à indisposer la souveraine contre lui. Outre une suite nombreuse, il avait amené de Paris sa femme et une autre compagne dont madame

Mercier s'accommodait, semble-t-il. Ces dames voulurent se divertir à Saint-Pétersbourg et firent parler d'elles. Enfin, introduit à la cour et mis en présence de la Tsarine, le publiciste n'aurait pas su garder le ton convenant à son rang et à ses ambitions. « Si jamais vous recommandez quelqu'un à « l'Impératrice », écrivait Falconet à Diderot, « faites qu'il se « choisisse une compagnie qui honore son jugement... S'il se « trouve au cercle de l'Impératrice, il ne dira pas assez haut « pour être entendu : « Un homme comme moi », parce que « les assistants ne voudront jamais prendre ces quatre mots « pour de la modestie. Lorsqu'il disputera sur un endroit de « l'*Ordre naturel,* il ne dira pas à son adversaire avec emporte- « ment : « Il faut être bien bête pour ne pas m'entendre. » Thiébaut rapporte encore ce bout de conversation avec l'Impératrice elle-même, celle-ci interrogeant son hôte sur ses idées en matière de législation :

— Dieu n'a laissé à aucun homme le soin d'établir des lois.

— Mais en quoi consiste alors la science du législateur?

— A reconnaître les lois naturelles.

— Je vous souhaite le bonjour.

Le congé définitif suivit de près celui-là, et Catherine fit part à Grimm de sa désillusion : « Et Diderot, et Galitzine, et « vous, et Panine et moi nous avons tous pris le change. Nous « avions la berlue, nous croyions à des lettres, à des dires de « vingt personnes, mais nous étions des bêtes. » Elle en conserva longtemps rancune à M. *Solon-la Rivière*, comme elle l'appela, et en 1774 encore elle écrivait à Voltaire : « M. de la « Rivière, qui nous supposait il y a six ans marcher à quatre « pattes et qui très positivement s'était donné la peine de « venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de « derrière, n'était plus à temps. »

Elle recommença cependant l'expérience avec Senac de Meilhan. Cette fois il fut question d'un travail historique à entreprendre. Quel travail? On manqua de nouveau à s'entendre à ce sujet. Émigré au moment de la Révolution et

réfugié à Venise, y vivant plus que modestement, mais se faisant appeler « maître de requêtes honoraire et intendant des « provinces de Hainaut et de Cambrésis », Senac se propose en 1791 pour écrire l'histoire de Catherine. Comme échantillon de son savoir-faire, il adresse au favori en titre, Zoubof, une *Introduction* à ce travail qui paraît engageante. Catherine charge pourtant son résident à Venise, Mordvinof, d'examiner le candidat : « A-t-il l'esprit suffisamment *pliant?* » L'examen donne encore un résultat favorable. Aussitôt une invitation en règle est adressée au futur historiographe, et deux mille ducats lui sont envoyés pour les frais de son voyage. Mais ce n'est plus l'histoire de Catherine qu'il aura à écrire. Il devra embrasser celle de la Russie tout entière au dix-huitième siècle, non sans y mettre sans doute en bonne place la figure de l'Impératrice régnante. A peine est-il arrivé à Saint-Pétersbourg que l'Impératrice régnante a encore changé d'avis : elle ne veut plus qu'il soit question d'elle dans un ouvrage historique publié de son vivant. Il faut attendre sa mort. Cela ne l'empêche pas d'écrire à l'historien lettres sur lettres, en y prodiguant des indications pour ce travail qu'elle lui demande de ne point aborder et jusqu'à des matériaux pour un portrait très détaillé de sa personne.

Ce marivaudage dure quelque temps, l'œuvre restant en suspens, mais Catherine paraissant enchantée de l'ouvrier. Puis un brusque revirement se produit. En juin, causant avec Grimm, Catherine vantait encore les agréments de la conversation qu'elle trouvait chez *son historien;* en septembre, elle écrit au *souffre-douleur :* « Pour M. de Meilhan qui jouit d'une « très mauvaise santé, je lui ai trouvé infiniment plus de vou- « loir que de pouvoir. Il nous a dit avec beaucoup d'aprêts « très peu de choses. L'histoire, s'il la fait, ce que je n'espère « pas, sera de même... Aux archives de Moscou, les savants « qui y sont ont été scandalisés de sa légèreté... Il doit avoir « dit qu'en Russie on ne voyait que des barbes et des cor- « dons... Vous saurez un jour pourquoi j'avais fait venir M. de « Meilhan, mais je l'ai trouvé au-dessous de la besogne... Cet

« homme se tue de vouloir écrire l'histoire d'un pays duquel « il ne sait pas du tout la langue... »

Elle reproche au malheureux Senac d'avoir fait montre d'une ambition démesurée : il a voulu être ministre des finances ; il est allé à l'armée et il s'est mêlé de donner des conseils au prince Patiomkine, « qui en bâillait » ; il s'est avisé même de prétendre qu'on le nommât ambassadeur à Constantinople, parce qu'il aimait les sofas et la façon de vivre des Turcs. Elle va jusqu'à l'accuser de s'être compromis à Saint-Pétersbourg, en fréquentant une madame Chtcherbinine « dont la conduite passe la raillerie » !

De son côté, il s'aperçoit au bout de trois mois de séjour à Moscou que la Russie « n'a pas l'air français » , et s'en montre offusqué. — « Ce n'est pas celui que je lui désirerais » , réplique Catherine à qui il en fait la remarque. A son tour il lui adresse de Moscou des lettres volumineuses, et elle répond à l'une d'elles : « Je vois bien que l'un et l'autre nous ferions des « volumes et qu'après les avoir faits, nous ne nous entendrions « pas plus que s'ils n'étaient pas écrits. » Il en prend son parti, et demande son congé, réclamant pour toute grâce la charge d' « Intendant de la bibliothèque de Sa Majesté ». Il affectionne apparemment les fonctions honorifiques et collectionne les titres. Plaisamment et méchamment elle lui fait observer que l'égalité établie dans son pays est incompatible avec une distinction de ce genre. Il obtient finalement une pension de quinze cents roubles et s'en va à Vienne, où en 1792 il est occupé d'endoctriner le vieux prince de Kaunitz et de lui prouver que « dans un pays où tout est culbuté jusqu'aux idées « il est aisé de contenter tout le monde », et où il meurt en 1803.

II

Tout compte fait, cependant, lettrés et savants étrangers sont encore mieux traités par Sémiramis que ceux de ses propres sujets qui s'avisent de suivre de loin et timidement la trace des La Harpe et des Dorat, des Mercier et des Senac. Ces derniers ont, il est vrai, des raisons pour ne pas se montrer trop difficiles. Une note jointe à l'édition, publiée en 1740, des œuvres de Trediakovski, le poète qui charma la cour d'Anne, nous apprend qu'il a eu l'honneur de déclamer un des morceaux compris dans le recueil en présence de l'Impératrice elle-même. Il l'a fait se tenant à genoux à côté de la cheminée et a reçu pour récompense un soufflet de la propre main de Sa Majesté.

Catherine ne distribue plus de soufflets aux émules de Trediakovski contemporains de son règne, mais, à part André Chouvalof admis à l'honneur de retoucher la correspondance française de Sémiramis, elle n'en introduit aucun dans son intimité. Le risque à courir pour elle serait à la vérité plus grand de ce côté qu'avec l'impétueux Diderot lui-même. Les mémoires de Timkovski nous montrent quelques-uns de ces hommes de lettres russes, et non pas des moins illustres, Lomonossof et Soumarokof, pour ne citer que ceux-là, se réunissant chez Jean Chouvalof et employant régulièrement leur temps en querelles tumultueuses accompagnées des plus grossières injures. Ils se traitent d'ivrognes et de voleurs, et finissent habituellement par en venir aux mains, sur quoi Chouvalof les jette dehors. Soumarokof est le plus violent. Brouillé en 1770 avec la Belmontia, qui tient au théâtre de Moscou l'emploi des premiers rôles tragiques, il se précipite un jour sur la scène, en pleine représentation, et disparaît

dans les coulisses emportant la tragédienne à laquelle il avait fait défense de paraître dans les rôles de sa composition. Catherine fait preuve d'une grande indulgence à l'égard du poète national; à des lettres fort virulentes et presque pas respectueuses qu'il lui adresse pour justifier sa conduite, elle fait cette charmante réponse :

« Monsieur Soumarokof! J'ai été fort étonnée de votre « lettre du 28 janvier et encore plus de celle du 1er février. « Toutes les deux contiennent, à ce qu'il semble, des plaintes « contre la Belmontia, qui pourtant n'a fait que suivre les « ordres du comte Soltikof. Le feld-maréchal a désiré de voir « représenter votre tragédie : cela vous fait honneur. Il était « convenable de vous conformer au désir de la première per- « sonne en autorité à Moscou... Je crois que vous savez mieux « que personne combien de respect méritent les hommes qui « ont servi avec gloire et dont la tête est couverte de cheveux « blancs. C'est pourquoi je vous conseille d'éviter de pareilles « disputes à l'avenir. Par ce moyen vous conserverez la tran- « quillité d'âme qui est nécessaire pour vos ouvrages, et il me « sera toujours plus agréable de voir les passions représentées « dans vos drames, que de les lire dans vos lettres. »

Avant de devenir ministre sous le règne d'Alexandre Ier, et non pas ministre de l'instruction publique, mais de la justice, le poète Dierjavine joue à la cour de Catherine, ou plutôt à celle de Platon Zoubof, un rôle auprès duquel celui de Trediakovski, dans le palais de l'impératrice Anne, semble rempli de dignité. Dans son évolution rapide à la suite des autres nations européennes, la Russie en arrive dès cette époque à prendre sur elles, dans certaines habitudes morales, matérielles même, une avance hâtive qu'elles n'ont d'ailleurs pas à lui envier, et, ami des gens haut placés ou haut placé lui-même, le chantre de *Felitsa* apparaît déjà comme un trafiquant très expert d'influences occultes, un *chéquard* du dix-huitième siècle, avant la lettre, que ses émules du dix-neuvième peuvent considérer comme un maître. Il est vrai que c'est un poète se méconnaissant lui-même. Son rang dans la hiérarchie du *tchine* paraît le préoccuper beaucoup

plus que sa place dans le temple des Muses. En louant Catherine, dans ce poème de *Felitsa,* de ne pas fréquenter le trop sublime sanctuaire, il a presque l'air de chercher des excuses pour les apparitions qu'il y fait personnellement. Il compare la poésie à *un verre de limonade bon à prendre quand on a trop chaud.* Son éducation artistique est nulle. Son instinct seul le guide et le sert bien parfois, comme dans son *Vodopad* (La chute d'eau), composé à l'occasion de la mort de Patiomkine, poème d'une belle venue, qui lui ferait presque pardonner son ingratitude envers son ancien protecteur. D'une manière générale, pourtant, Pouchkine a trouvé le mot juste en disant de ses poésies qu'elles ressemblaient « à la traduction mal faite d'un chef d'œuvre ».

A côté de Soumarokof et de Dierjavine, le courant d'influences étrangères, non interrompu depuis Élisabeth en dépit des tendances nationalistes de l'école nouvelle, stimulé au contraire par les préférences apparentes de Catherine, suscite autour d'elle tout un groupe d'écrivains et même de poètes s'essayant à une imitation des modèles occidentaux plus directe encore que celle dont Lomonossof avait donné l'exemple, allant jusqu'à dédaigner leur propre langue, rimant en français des vers que Voltaire fait mine de trouver aussi bons que les siens. Catherine se montre plus réservée à cet égard. La traductrice de Marmontel semble faire assez peu de cas des dons lyriques du prince Bielossielski, qui a pourtant Marmontel lui-même pour éditeur de ses œuvres françaises (1), et qui termine une de ses épîtres adressées aux Français, aux Anglais et aux Républicains de Saint-Marin par ce défi :

... Réponse, s'il vous plait!
Mon adresse en Europe est Apollon cadet.

Faut-il en vouloir à Sémiramis? D'Allonville, qui s'occupe de ce poète dans ses *Mémoires,* cite de lui des morceaux d'un goût assez douteux, son ode pindaresque à la princesse Dolgo-

(1) Paris, 1789.

rouki, par exemple, où se rencontrent des vers comme ceux-ci :

Je confie aux échos de la machine ronde
Que rien n'est comparable aux tendres abatis
De la princesse Pudibonde.

Ou encore :

Hélas, serait-il vrai, Pudibonde charmante,
Que ta belle maman, pour arrondir ce cou,
T'a claqué d'une main savante,
T'a claqué doucement je ne saurais dire où?

Une opérette qu'il fait représenter à Saint-Pétersbourg sous le titre d'*Olenka* met en fuite les spectateurs scandalisés et écœurés à la fois, et madame Vigée-Lebrun donne un récit plaisant de sa visite à la galerie de tableaux réunie par le prince poète :

— Que venez-vous admirer, madame?

— Vos tableaux, Prince.

— J'en ai beaucoup! Quelle école?

— L'école romaine.

— Elle a tant de peintres! Lequel voulez-vous voir?

— Raphaël.

— Madame, Raphaël a eu trois manières. Dans laquelle préférez-vous l'apercevoir d'abord?

— Dans la troisième.

— Il suffit.

Bien entendu, le chef-d'œuvre de la troisième manière de Raphaël se trouve être une croûte abominable.

A défaut d'autres mérites, Bielossielski eut du moins celui de donner le jour à une fille qui fut la célèbre princesse Zénaïde Volkonski, si aimée des poètes et méritant si bien de l'être. Celle-ci avait de qui tenir, il est vrai, en dehors de l'auteur direct de ses jours, sa mère ayant eu pour père un homme d'une rare intelligence et d'une grande valeur dans un rang modeste, Kozitski, le secrétaire préféré de Catherine.

André Chouvalof, qu'il ne faut pas confondre, ainsi qu'on

l'a fait assez généralement, même en Russie, avec son oncle Jean, doit à ses relations avec le châtelain de Ferney, à ses talents de rédacteur en langue française et à sa discrétion la faveur dont il jouit auprès de Catherine. Ses talents de versificateur ne paraissent pas, malgré l'*Épître à Ninon,* y être pour quelque chose. L'*Épître à Ninon* fut d'ailleurs obstinément attribuée à Voltaire lui-même, qui s'en défendit avec non moins de persistance et envoya à l'auteur, pour l'en féliciter, le quatrain à moitié flatteur que voici :

L'Amour, Épicure, Apollon
Ont dicté vos vers que j'adore.
Mes yeux ont vu mourir Ninon,
Mais Chapelle respire encore.

En même temps, écrivant au duc de Richelieu, il lui parlait d'un jeune Russe « faisant des vers français mieux que toute son Académie ».

Publiée en 1774, soixante-huit ans après la mort de la célèbre courtisane, l'*Épître à Ninon* eut un retentissement médiocre en Russie : on n'y possédait que peu de renseignements sur la vie et la gloire de l'immortelle prêtresse de l'amour, dont le cardinal de Richelieu brigua les faveurs et que madame de Maintenon protégea. Mais tout le monde à Saint-Pétersbourg et à la cour même de Catherine, du moins le monde parlant français, sut et répéta les vers adressés par le poète à Nathalie Zagriajska, une beauté pour laquelle le conquérant de la Tauride soupira un moment :

Cet invincible amour que je porte en mon sein,
Dont je ne parle pas, mais que tout vous atteste,
Est un sentiment pur, une flamme céleste
Que je nourris toujours, hélas ! mais c'est en vain.
De la séduction je ne suis pas l'apôtre :
Je serais fortuné possédant vos appas,
Je vivrai malheureux si vous ne m'aimez pas,
Je mourrai de douleur si vous aimez un autre.

Neledinski, le traducteur russe de *Zaïre,* le Pétrarque russe, comme l'appellent un peu prétentieusement peut-être

quelques-uns de ses biographes, estimait fort ce morceau (1). Catherine ne parut pas partager l'enthousiasme général. Son bon sens lui suggérait sans doute l'idée, au moins vague, du tort que ces rimeurs russes de vers français faisaient à la poésie nationale et à eux-mêmes. Mais, comme son oncle Jean, dont les lettres ont été confondues avec les siennes dans toutes les éditions de la correspondance de Voltaire, André Chouvalof se trouvait en commerce régulier avec le grand homme du siècle. Il était, lui aussi, désigné comme l'*élève* du maître incomparable. L'honneur d'avoir formé ce disciple revenait, il est juste de dire, plus légitimement à un plus modeste professeur, Pierre-Louis Le Roy, auteur d'un recueil de *Poésies diverses,* publié à Amsterdam en 1757, qui exerça en Russie et dans la maison de Chouvalof les fonctions de précepteur.

Ferney eut à plusieurs reprises pour hôtes l'oncle et le neveu. En 1965, Voltaire faisait représenter *Mérope* et *Nanine* sur son théâtre en l'honneur du comte André et de sa jeune femme, et celle-ci donnait deux cent mille écus de diamants à madame Denis pour cette représentation et autant à la marquise de Florian pour la remercier d'avoir joué le rôle de la baronne dans *Nanine*. Chouvalof lui-même faisait Égiste dans *Mérope*. Tout cela ne pouvait manquer de l'entourer d'un certain prestige aux yeux de la Sémiramis du Nord et de ses courtisans. Cela devait aussi lui créer des rivaux. L'année même de l'apparition de l'*Épître à Ninon,* Voltaire en signalait un, dans sa correspondance avec d'Alembert : « Un « fils du comte Romanzof vient de faire des vers français dont « quelques-uns sont encore plus étonnants que ceux du comte « Chouvalof. C'est un dialogue entre Dieu et le Révérend Père « Hayer, auteur du *Journal chrétien*. Dieu lui recommande la « tolérance ; Hayer lui répond :

« Ciel ! que viens-je d'entendre? Ah ! ah ! je le vois bien,
« Que vous-même, Seigneur, vous ne valez rien. »

(1) Il n'a été publié, croyons-nous, que dans des fragments de *Mémoires* insérés dans l' « Archive russe », 1874, p. 176.

Mêlé plus intimement encore que les Chouvalof à la vie intellectuelle de l'Occident, le prince Dimitri Galitzine, ministre de Russie à Paris d'abord, puis à la Haye, où il s'occupa de publier une édition complète des œuvres d'Helvétius, avait au moins le bon esprit de n'aborder la langue française qu'en prose et pour traiter des sujets scientifiques. Catherine ne parut cependant pas lui en savoir gré et se garda de l'appeler auprès d'elle, ce dont, du reste, il ne se souciait peut-être pas. Peut-être encore aurait-elle été peu aise de voir à sa cour la femme du diplomate, une fille du général prussien comte Schmettau, et une des personnalités féminines les plus célèbres à cette époque pour sa beauté, son esprit et, malheureusement aussi, son goût de l'intrigue.

III

On connaît, les journaux parisiens ont répété récemment encore d'aimables anecdotes au sujet des relations de Catherine avec le monde artistique contemporain : la Sémiramis du Nord ôtant de ses épaules un manteau d'hermine pour en couvrir Païsiello qui a froid; répondant à son maître de cour qui a à se plaindre du maestro, comme Napoléon au préfet maltraité par le colonel Lassalle, qu'elle peut faire cinquante maîtres de cour à volonté, mais pas un Païsiello. C'est très joli, mais c'est de la légende. Nous allons essayer de mettre ici un peu d'histoire.

Catherine n'a possédé à demeure auprès d'elle aucun écrivain ni aucun homme de science de tout premier ordre. Diderot n'a fait que passer à sa cour. Un artiste tout au moins, à classer parmi les plus grands de son époque, y est resté douze ans — et, malheureusement, c'est vis-à-vis de lui que Sémiramis s'est donné le plus de torts et a manqué le plus gravement au rôle que ses admirateurs lui attribuaient et qu'elle semble, en effet,

avoir eu la prétention de jouer dans le monde dont nous voulons parler maintenant. Si la carrière de l'homme de grande valeur que fut incontestablement Falconet n'a pas trouvé en Russie le couronnement qu'elle pouvait légitimement y attendre, si même le séjour de l'artiste dans ce pays a fourni quelques pages de plus au douloureux martyrologe des hommes de talent et des hommes de cœur méconnus, outragés et paralysés dans leur essor, Catherine en reste seule responsable devant le jugement de la postérité. La Russie elle-même n'y est pour rien. Au contraire! On peut dire que l'artiste lui a dû, à elle, la plus belle part de sa gloire, et d'avoir donné sinon toute sa mesure, du moins une idée de ce qu'il aurait pu être, si les circonstances avaient mieux servi son génie et si pour commencer, par exemple, il n'avait pas fait son apprentissage dans l'atelier d'un fabricant de faux toupets!

En arrivant à Saint-Pétersbourg et en y visitant son ami, Diderot eut une surprise qu'il traduisit aussitôt avec sa franchise et sa verve habituelles. Il n'en était pas à découvrir chez le statuaire un mérite qu'il fut des premiers à admirer et à célébrer parmi les critiques parisiens. Mais dans l'auteur de *Pygmalion* et même dans l'ouvrier plus original et plus mâle de *Milon de Crotone* et du *Christ agonisant* de l'église de Saint-Roch, il avait apprécié surtout des qualités de virtuose, un art plutôt fin et délicat que puissant. La statue colossale de Pierre le Grand, dont il aperçut maintenant le modèle, lui révélait un artiste inconnu. « J'ai vu, j'ai bien vu », lui écrivait-il le lendemain, « et je renonce à prononcer jamais d'aucun morceau « de sculpture, si vous n'avez pas fait un sublime monument.... « Je vous savais un très habile homme, mais je veux mourir « si je vous croyais rien de pareil dans la tête. Vous avez su « faire dans votre vie et une idylle charmante et un grand « morceau d'un poème épique. » Hyperboliquement élogieuse, à sa façon, l'appréciation de Diderot a pu être contestée par des critiques modernes; l'œuvre de Falconet a pu leur paraître dénuée d'inspiration personnelle, faite de réminiscences et d'imitations : on n'improvise plus guère à cinquante ans

Pourtant le caractère de grandeur, l'air d'épopée, que le brillant *salonnier* de Paris ne fut pas seul à y reconnaître sur le moment, continue à frapper aujourd'hui encore les visiteurs occidentaux. Et cela, dans le faire peu dramatisé jusqu'alors, idyllique comme disait Diderot et un peu court d'haleine, du maître, c'est incontestablement la part du milieu local, des larges horizons entrevus autour de la figure du grand créateur, et de cette création elle-même environnant le statuaire et lui imposant ses proportions colossales, le pénétrant de son immensité, lui communiquant son élan fougueux. C'est la part de la Russie. Catherine n'a su que tourmenter ou laisser tourmenter le pauvre artiste et qu'aiguillonner non pas son talent, mais sa mauvaise humeur d'homme malade et bilieux — à coups d'épingle !

L'art fut de tout temps en Russie et demeure jusqu'à un certain point aujourd'hui encore un objet d'importation étrangère. Vers le milieu du quinzième siècle l'influence européenne, se substituant lentement au joug asiatique, remplace à la cour d'Ivan III les ouvriers byzantins par des artistes italiens. La Pologne, où Bona Sforza, épouse de Sigismond Ier, attire un grand nombre de ses compatriotes, en cède quelques-uns à sa voisine de Moscou, qui y construisent les palais et les églises du Kremlin. Les Allemands succèdent aux Italiens. Le tour de la France n'arrive qu'avec Élisabeth, en 1741, ou plutôt avec Jean Chouvalof, le favori tout-puissant de la souveraine, le premier propagateur dans son pays du mouvement de réaction antigermanique. Rastrelli est bien encore, en 1761, l'architecte du Palais d'Hiver, mais c'est de Lamothe qui, en 1767, préside aux constructions de l'Ermitage, Valois le suit à Saint-Pétersbourg, et avec Lorrain, plus tard avec Lagrenée, Doyen et Houdon, l'art français n'a plus à y craindre de rivaux. Bientôt on se préoccupera même en France de mesures à prendre pour arrêter l'émigration des artistes du pays attirés par les séductions qui leur sont offertes sur les bords de la Néva. En 1767, un certain David Barral est arrêté à Strasbourg sous inculpation d'embauchage délictueux, pour le compte de la

Russie, de recrues de talent, que la France a intérêt à garder chez elle.

L'idée d'élever une statue à Pierre le Grand hante déjà l'esprit d'Élisabeth. Mais Rastrelli meurt avant d'avoir mis la dernière main au projet dont il est chargé, et Martelli qui lui succède est surpris à son tour par la mort de l'Impératrice. Quand il a achevé son esquisse, Catherine est sur le trône et elle ne se trouve pas satisfaite du héros banal costumé à la grecque qu'on lui présente. Elle rêve autre chose, sans savoir au juste quoi, et c'est à Paris qu'elle s'avise de chercher celui qui donnera un corps à cette conception confuse. L'appel fait au talent de Falconet en 1766 n'est pourtant que l'effet du hasard; ou, pour mieux dire, c'est la modestie et le désintéressement du sculpteur qui en décident, plutôt que l'appréciation motivée de ses aptitudes artistiques. C'est une enchère *au rabais* qui fixe le choix de Sémiramis. Les autres artistes français demandent quatre cent cinquante mille livres au plus bas pour entreprendre le voyage et se charger de l'œuvre. Falconet, à qui trois cent mille livres sont offertes, réduit de lui-même ce prix d'un tiers. C'est bien l'homme qui, chargé en 1747 d'exécuter, d'après un dessin de Coypel, un groupe symbolique : « La France embrassant le buste du Roi », mettait quinze ans à achever cette commande officielle, et, l'ayant enfin livrée, se ravisait et demandait qu'il lui fût permis de détruire cette œuvre, « une des plus mauvaises », disait-il, « qu'on pût faire en sculpture », offrant de restituer les neuf mille livres qu'il avait reçues pour son travail.

L'Impératrice est à Moscou quand il arrive à Saint-Pétersbourg. C'est presque une bonne fortune pour lui. Une correspondance s'engage aussitôt entre la souveraine et l'artiste, prenant rapidement ce caractère d'intimité que Catherine fut toujours prompte à introduire dans ses relations. Du mois d'octobre 1766 jusqu'en janvier 1768, date du retour de l'Impératrice, l'échange fréquent de lettres souvent fort longues se poursuit sans interruption, et, comme toujours, Catherine y trouve d'abord un grand charme. « Ses lettres sont

« vraiment originales », écrit-elle à Grimm, « ou d'un original, « et vous savez que nous ne les haïssons pas. » Mais c'est une impression qui ne dure pas. Rien ne dure guère chez cette femme au génie mouvant, « ondoyant et divers », très féminin en cela. Quand elle revient à Saint-Pétersbourg, elle est déjà refroidie pour l'artiste et même pour l'œuvre qu'elle lui a confiée. Elle laisse passer six semaines avant de visiter l'atelier du sculpteur!

Celui-ci s'est cependant mis à sa besogne avec ardeur. Il s'y est heurté à des difficultés imprévues; il s'est vu entouré de gens qui, tout en étant dans le cas de dire avec Catherine qu'ils ne sauraient avoir d'opinion en fait d'art statuaire faute d'avoir jamais eu l'occasion de voir une statue, se mêlent de conseiller l'artiste et de diriger son travail. Betzki, le plus éclairé de ces donneurs d'avis, s'avise un jour de réclamer un Pierre le Grand louchant des deux yeux, regardant d'un œil du côté de l'Amirauté et de l'autre se plaisant à contempler les douze collèges de l'empire réunis en face dans un bâtiment assez laid. Catherine, heureusement, fait encore emploi de son bon sens pour estimer à sa valeur cette idée saugrenue; elle ne se soucie pas d'employer son autorité pour défendre le sculpteur contre les tracasseries journalières, les indiscrétions et même les grossièretés auxquelles il se trouve exposé. C'est Betzki qui imagine encore d'engager l'artiste à entreprendre, concurremment avec la statue du créateur de l'empire, celle de sa grande continuatrice. Falconet ne se le fait pas dire deux fois. Bientôt il peut montrer un modèle en terre glaise du monument.

— Combien? demande Betzki.

— Rien. Je suis assez payé comme cela.

— C'est beaucoup d'habileté de votre part, mais nous connaissons les générosités de cette espèce; elles reviennent trop cher.

— Voilà comment je suis habile!

Et, saisissant son modèle, le sculpteur le jette à terre et le brise.

Peut-être y met-il un peu trop d'humeur ombrageuse et de susceptibilité. C'est l'avis de Diderot lui-même, qui l'appelle « le Jean-Jacques de la sculpture », qui lui écrit : « Vous « croyez le mal facilement; votre sensibilité vous l'exagère; « un méchant vous brouillerait avec une capitale entière. » Falconet annonce à son ami « qu'il est devenu plus ours « que jamais », et Diderot de répondre : « Cela ne se peut « pas. » Catherine l'engage aussi à ne pas avoir une *oreille* aussi attentive pour les « *commereries* ». C'est un grincheux, qui ne manque d'ailleurs pas d'esprit, qui se fait traduire l'inscription usuelle *Vache Vysokorodie* (Votre Haute Naissance) qu'il trouve sur une lettre de Catherine, et dit : « Cela me « convient à merveille, à moi qui suis né dans un grenier. » Mais il est mis à une trop dure épreuve. En arrivant, il a encore témoigné de son désintéressement : on lui offrait trois mille cinq cents roubles pour son entretien; il a déclaré vouloir se contenter de la moitié. Au bout de six ans, il s'aperçoit que les vivres ont augmenté de prix et qu'il n'arrive pas à joindre les deux bouts. Il réclame alors un supplément de quelques centaines de roubles. Une manière d'intendant des Beaux-Arts que Catherine s'est donné, qui se fait appeler Lascaris et qui est un aventurier de la pire espèce, lui fait répondre « qu'il a déjà trop coûté ». — « M. Lascaris m'a appa-« remment pris pour la grosse pierre », écrit le pauvre artiste à Catherine, faisant allusion aux dépenses exagérées qu'a occasionnées le transport à Saint-Pétersbourg du quartier de rocher sur lequel doit s'élever le cavalier de bronze qu'il se prépare à fondre. A quelque temps de là, c'est lui qui intercède auprès de l'Impératrice en faveur de ce même Lascaris, qui « s'est fait haïr comme un crapaud », au dire de Catherine, et a mérité sa disgrâce. Tout ignorant et grossier qu'il soit, Falconet aime encore mieux avoir affaire à lui qu'à Betzki.

Au printemps de 1770, le modèle de la statue est achevé et exposé aux regards du public pétersbourgeois. Pour aider l'artiste à saisir le mouvement du cheval dressé sur ses pieds de derrière et comme emporté dans un élan fougueux, sur lequel

il a assis son héroïque cavalier, un écuyer est venu plusieurs fois par jour pendant plusieurs mois faire bondir et pointer, sous ses fenêtres, les deux chevaux de selle favoris de l'Impératrice : *le Brillant* et *le Caprice.* La tête du héros a été modelée par une élève du sculpteur, qu'il a amenée de Paris, qu'il y ramènera, dont il fera sa bru et en qui il trouvera la consolation de sa vieillesse attristée, mademoiselle Collot. On voit encore à Saint-Pétersbourg plusieurs bustes signés par cette jeune artiste, dont le talent n'a pas tenu les promesses qu'il donnait alors, car cette tête du grand Tzar est d'un beau caractère. Probablement aussi, le maître y a mis du sien. Le succès a répondu à tant d'efforts : l'effet produit sur la foule est grand. Mais c'est alors que commence pour Falconet ce qu'il a appelé : « les années de mon impatience », ou encore : « les quatre ou « cinq années que je suis resté de trop à Saint-Pétersbourg ». Le transport de la « grosse pierre » que Catherine s'obstine à tirer d'une baie voisine du golfe de Finlande devient une affaire d'État. Une récompense de sept mille roubles est offerte à qui indiquera le moyen de remuer cette masse énorme pesant cinq millions de livres, et c'est le faux Lascaris qui la gagne en achetant, dit-on, pour quelques roubles le secret d'un simple forgeron : un système ingénieux de poutres creusées en gouttières et garnies de boulets en cuivre sur lesquels roule la pesante pyramide. Catherine préside en personne à la mise en œuvre de cette invention, mais le voyage de la pyramide dure un an. De 1770 à 1774 quatre années se passent encore en recherches infructueuses pour découvrir un fondeur. Ersman, un Parisien, qui en 1773 se charge du travail pour une somme de cent quarante mille livres, ne fait que toucher un acompte de soixante mille et s'esquive sans avoir rien fondu. A bout de ses « impatiences », Falconet prend le parti de tenter lui-même l'entreprise.

En étant à son coup d'essai, il s'y prépare par une année d'études et d'expériences; il croit avoir enfin assuré le succès, — et ses ouvriers, prenant peur du feu qu'il leur a fait allumer, se sauvent au beau milieu de la coulée. La fonte est

manquée; la tête du cavalier et la partie supérieure du cheval demeurent absentes. Falconet croit possible de réparer le mal en fondant séparément ces morceaux. Il manque d'argent. Il doit s'*impatienter* encore jusqu'en 1777.

Enfin l'œuvre est debout. Après avoir malmené l'artiste, ne lui épargnant ni les critiques ni les quolibets, on s'accorde généralement à admirer le résultat de son héroïque labeur; on applaudit aux vers de d'Orbeil :

C'est par tes soins que le bronze respire
Sur ce rocher de Thétis apperçu,
Et que le Tsar découvre son empire
Plus vaste encor qu'il ne l'avait conçu.

Mais Catherine ne prend pas part à ce concert de louanges tardives. Elle voyage en ce moment et pense à autre chose. Peut-être en veut-elle à l'artiste de n'avoir pas entièrement réalisé le rêve inexprimé qu'elle porte en elle. Ce cavalier vêtu d'une tunique de convention avec une peau de panthère pour selle, cet empereur romain au geste protecteur n'est pas son Pierre I[er], le rude et farouche géant qu'elle voit, dans un passé voisin d'elle, créant et façonnant son empire à grands coups d'épée et à grands coups de hache, et qu'elle s'efforce de suivre. Le rocher sur lequel on l'a posé, ce bloc de granit amené avec tant de peine et de frais, ne la satisfait pas non plus entièrement. Vaguement elle sent qu'en s'avisant de le tailler et de le polir, en le dépouillant de sa couche de moisissure séculaire et en s'appliquant à lui donner une apparence de régularité, on a fait fausse route. Elle avait rêvé une chevauchée sublime, enlevant le grand créateur dans les airs, le faisant planer au-dessus de la ville ouvrage de ses mains : elle aperçoit un gros caillou écrasé par un cheval trop grand pour ce piédestal, le tout permettant à peine au cavalier de monter avec son regard au premier étage des maisons voisines.

N'importe! l'œuvre est belle, et le voyageur qui, arrivant à Saint-Pétersbourg, l'aperçoit faisant place au large fleuve que Pierre sut asservir à son génie et à sa fortune, ne peut s'empê-

cher de trouver qu'elle est bien comme elle est, qu'elle dit éloquemment, qu'elle personnifie avec puissance une partie du moins de ce qu'elle avait à exprimer. Et quel langage humain a jamais pu reproduire la grandeur et la majesté entière des choses vécues, introduites dans notre histoire par cet autre créateur qu'on n'imite pas? Depuis le jour où Falconet l'a dressé sur son socle, des générations ont passé devant le cavalier de bronze, et toujours une émotion égale est venue de lui à elles, recueillie tour à tour ou vibrante d'enthousiasme. Des poètes se sont accoudés au piédestal de granit et y ont senti le frisson des contacts augustes. En 1812, devant la menace de l'invasion, on a songé à enlever le colosse, à l'emporter dans une retraite désespérée, comme les peuples anciens faisaient de leurs dieux tutélaires. Un habitant vit en rêve le cavalier de bronze traversant la Néva pour aller trouver sur l'autre bord l'héritier de son empire et lui dire de ne rien craindre, *car il protégeait sa ville.* On laissa la statue à sa place, mais Pouchkine s'empara de la vision de Boulhakof pour en faire un de ses chefs-d'œuvre.

Pour donner à la Russie ce dieu lare, inspirateur des beaux courages et des beaux poèmes, Falconet a sacrifié douze années de sa vie, et la Russie n'a pas payé Falconet, et c'est Catherine qui est coupable de ce déni de justice et de reconnaissance. En 1778, las d'attendre l'inauguration du monument qu'on a l'air de reculer à plaisir pour l'exaspérer, l'artiste demande à prendre congé de la souveraine. Elle refuse de le voir, lui fait sèchement verser le restant de ce qui lui est dû sur le prix convenu pour son travail et le laisse partir. Il s'en retourne tristement à Paris, pour y mourir après avoir végété quelques années dans les honneurs de l'Académie des Beaux-Arts. L'année qui suit son départ, Catherine fait découvrir la statue, organise une cérémonie pompeuse et ne manque pas de s'y ménager un triomphe personnel. Pour le pauvre Falconet il n'y a rien dans cette apothéose, ni une place d'honneur ni un rappel de son nom, pas même un souvenir !

C'est la même souveraine, pourtant, qui en 1779 achète à

Clérisseau, moyennant une somme de soixante mille livres dont il a besoin pour constituer une rente à sa femme, des portefeuilles de dessins, qu'elle lui laisse en viager comme à Diderot ses livres. Toujours le même exemple des plus nobles vertus et des plus convenables au rang de Sémiramis, pratiquées à distance! Aussi bon architecte que mauvais courtisan, Clérisseau n'accepte pas le cadeau impérial : il envoie les portefeuilles à Saint-Pétersbourg ; mais il se montre reconnaissant, demandant à Houdon, qui est allé là-bas, lui aussi, un buste de la souveraine qu'il appelle sa bienfaitrice et dont il veut avoir une image à son foyer.

Nous possédons peu de renseignements sur le séjour dans la capitale du Nord du grand statuaire en qui se résuma le dernier effort de la sculpture classique. Ce que nous en savons nous autorise à croire qu'il n'eut pas plus à s'en louer que Falconet. Le buste de Catherine, qui fait aujourd'hui le plus bel ornement d'un des salons les plus parisiens (1), suffirait d'ailleurs à nous garantir la froideur, pour ne pas dire plus, de l'accueil que son auteur dut trouver auprès de Sémiramis. Le sculpteur de l'*Écorché* fut, à sa manière, un précurseur, trop sincère déjà, de l'école réaliste moderne.

C'est une école sur laquelle madame Vigée-Lebrun ne s'est jamais piquée certes de prendre les devants. Son apparition à Saint-Pétersbourg, aux derniers jours du grand règne, n'est cependant pas plus heureuse. Est-ce l'oubli, pardonnable pourtant dans l'émoi d'une première audience, d'appliquer ses lèvres sur une main auguste qui s'est dégantée tout exprès? Est-ce une autre raison? Nous ne saurions dire. Mais la grande artiste et Sémiramis sont loin de s'entendre et de se convenir. Quelques semaines après l'arrivée de la première, nous lisons dans une lettre adressée au *souffre-douleur* :

« Écoutez, s'il vous plaît, du temps de Louis XIV, l'école « de peinture en France promettait de peindre avec noblesse et « s'annonçait de joindre l'esprit à la noblesse et à l'agrément.

(1) Celui de madame la baronne de Romand-Kaissaroff.

« Arrive ici madame Le Brun au mois d'août; je rentre en « ville; elle prétendait être l'émule d'Angélique Kaufmann : « celle-ci joint l'élégance assurément à la noblesse dans toutes « ses figures; elle fait plus : toutes ses figures ont même de la « beauté idéale. L'émule d'Angélique, pour son premier essai, « commence à peindre les grandes-duchesses Alexandrine et « Hélène. La première a une figure noble, intéressante, l'air « d'une reine; la seconde est une beauté parfaite avec une « mine de sainte-nitouche. Madame Le Brun vous accroupit « ces deux figures-là sur un canapé, tord le cou à la cadette, « leur donne l'air de deux *moax* (*sic?*) se chauffant au soleil, « ou, si vous voulez, de deux vilaines petites Savoyardes coiffées « en bacchantes avec des grappes de raisin, et les habille de « tuniques gros rouge et violette ; en un mot non seulement « la ressemblance est manquée, mais encore les deux sœurs « sont tellement défigurées qu'il y a des gens qui demandent « laquelle est l'aînée... Il n'y a dans ce tableau-portrait ni « ressemblance, ni goût, ni noblesse, et... il faut avoir le sens « bouché pour manquer ainsi son sujet... Il fallait copier « dame Nature et non pas inventer des attitudes de singe. »

Le *sens bouché,* en matière d'art, n'était peut-être pas, dans la circonstance, là où la grande souveraine croyait le trouver, et c'est jusqu'à un certain point son excuse. D'autres artistes étrangers, Benner, Lampi, Brompton, Kœnig, jouissent d'ailleurs à Saint-Pétersbourg, elle régnant, d'une situation assez enviable, au point de vue matériel au moins. Mais ceux-ci, il faut le reconnaître encore, appartiennent à un ordre différent; leurs relations avec Catherine n'ont rien de personnel; et la Sémiramis du Nord a défini elle-même, éloquemment et péremptoirement, sa façon de comprendre la valeur et le rang par elle attribués aux concours artistiques qu'elle jugeait à propos d'emprunter aux pays voisins, le jour où elle chargeait *le divin* Reiffenstein de lui expédier un couple d'architectes italiens, *comme un paquet d'outils.*

Quant aux artistes russes du même ordre que Houdon, Falconet et madame Vigée-Lebrun, à supposer qu'elle ait eu

l'occasion d'en rencontrer quelques-uns, nous avons tout dit ailleurs sur la situation morale et matérielle que le règne de Sémiramis se montre susceptible de leur faire — en racontant la mort de Lossienko (1).

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice*, p. 449.

CHAPITRE III

LES COURTISANS ÉTRANGERS (1).

I. Frédéric. — Le prince Henri. — *Le gros Gu.* — Joseph II. — Les fiançailles de Mohilef. — L'auberge de Tsarskoïe-Sielo. — L'Impératrice « tourne autour du pot ». — Mariage malheureux. — Comédie et sentiment. — La dernière pensée de Joseph. — Gustave III. — A Saint-Pétersbourg et à Friedrichshamn. — Le *brat* et la *siestra*. — La brouille et la réconciliation. — Le coup de pistolet de la fin. — II. Le prince de Ligne. — Ses lettres inédites. — Le comte de Ségur. — Diplomatie et poésie. — En Crimée. — Aux abords de la Révolution. — « Faux comme Judas! » *Le comte de Ségur* et *Louis Ségur* tout court. — III. Lauzun. — L'alliance de Catherine et de Marie-Antoinette. — Lord Findlater. — Le comte de Turpin.

I

Hommes de plume et hommes d'épée, diplomates et hauts personnages de toute condition, ils sont une légion. Pour faire ce chapitre complet, il faudrait y mettre une bonne moitié de l'Europe. Quelques-uns des plus grands seigneurs du monde civilisé, princes et monarques couronnés paraissent dans la foule, jouant des coudes pour se pousser au premier rang, prenant les devants sur leur diplomatie officielle pour faire assaut de séductions personnelles, substituant au langage des chancelleries celui de Marivaux. Frédéric en est, et aux environs du

(1) Arneth, *Maria-Theresia und Joseph II; Joseph II und Katharina von Russland; Maria-Theresia und Marie-Antoinette*; Arneth et Geoffroy, *Marie-Antoinette; Correspondance secrète*; Chrapowicki, *Journal; Correspondance de Catherine* au « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe » ; *Correspondance de Catherine* avec Patiomkine, dans l' « Antiquité russe », 1876; *La cour de Russie il y a cent ans*; Dohm, *Denkwürdigkeiten;* Du Bled, *Le prince de Ligne;* Grot, *Catherine II et Gustave III,* dans l' « Antiquité russe », 1877; *Mémoires* de Langeron (inédits), de Ségur, de Lauzun, etc; Scherer, *Melchior Grimm;* Solovief, *Histoire de Russie; Zinckeisen, Geschichte des Osmanischen Reichs.*

premier partage de la Pologne, il lui arrive de rivaliser avec Voltaire :

« Les anciens Grecs divinisaient les grands hommes en ré-
« servant la première place aux législateurs : ils auraient placé
« Votre Majesté entre Lycurgue et Solon... Puisse mon frère
« exprimer à Votre Majesté l'admiration que m'inspirent ses
« grandes et insignes qualités. J'ai eu le bonheur de la voir
« dans un âge où ses charmes le disputaient à toutes celles
« qui avaient des prétentions à la beauté. A présent, Madame,
« vous vous êtes élevée au-dessus des monarques et des con-
« quérants, au rang des plus grands hommes que l'univers ait
« produits. »

Voltaire en est lui aussi, comme nous avons vu, et Diderot et La Harpe. Nous avons déjà parlé de ceux-là; essayons de passer rapidement en revue les autres.

L'interprète choisi en 1770 par Frédéric, — le prince Henri de Prusse, — ne paraît guère posséder les qualités de l'emploi. Madame Sievers, la femme de l'homme d'État avec laquelle nous avons fait faire connaissance à nos lecteurs, en trace un portrait assez peu flatteur : « Il n'est pas beau;... il « louche horriblement; petit et mince de taille, portant des « talons abominablement hauts et un toupet poudré à l'ave- « nant. » Elle ajoute cependant qu'il a de l'esprit. Mais de ceci Catherine elle-même ne paraît point s'apercevoir. Si le prince trouve bon accueil auprès d'elle, les charmes de sa conversation n'y sont pour rien, pas plus que la beauté de son toupet : ce sont les beaux yeux de la Pologne qui en font tous les frais. Quand il revient, en 1788, la malheureuse République étant hors de cause, Catherine s'amuse à jouer avec un singe plutôt que d'écouter ses discours. Grimm a beau intervenir pour exposer en termes savants les vues profondes en politique de l'Altesse Royale dont il est fier de posséder l'amitié : de quoi se mêle-t-il? C'est « une tête inquiète » que celle de son prince; « c'est un alambiqué toujours monté « sur des échasses; un important; une commère l'empressée; « un petit maître qui quitte la compagnie pour faire croire

« qu'il a des rendez-vous et va s'enfermer chez lui ». Deux années plus tard, la mémoire du grand Frédéric lui-même n'est pas mieux traitée. On se refuse même à vouloir lire la correspondance récemment publiée du héros : « Quand on m'a apporté « cet immense ramas d'écrits, je suis tombée sur dix-sept « pages remplies de faussetés avérées, et, quand j'ai vu cela, « j'ai fermé le livre et n'ai plus touché au reste. » Pour ce qui est du successeur que le grand Frédéric a eu le malheur de laisser après lui, son compte est vite fait. Sa première et dernière apparition à Saint-Pétersbourg, en 1780, destinée à combattre l'influence croissante de l'Autriche et le prestige naissant de Joseph II, est déjà désastreuse. Les deux rivaux se suivent à quelques mois de distance sur les bords de la Néva, et voici comment on les compare et on les juge : « Je n'ai point de « leçon à faire à M. de Falkenstein » — c'est le nom d'emprunt sous lequel voyage Joseph — « son éducation est achevée, « et cela donnera un maître très habile; mais l'apprenti à « grandes prétentions qui vient de se mettre en route hors d'ici « aura encore à voyager longtemps avant qu'il en sorte un « compagnon... On dit qu'il pense bien; cela peut être, mais « on peut en dire autant d'un dindon. » Et, quand il est monté sur le trône, *Gu*, « le gros *Gu* » semble devenir, de la part de sa voisine, l'objet d'une animadversion particulière. Elle possède et épuise à son sujet un vocabulaire d'injures et de quolibets presque aussi abondant que le vocabulaire élogieux de Voltaire. En 1791, apprenant que le monarque qu'elle sait adonné au spiritisme, a eu par voie d'évocation un entretien avec Jésus-Christ, elle écrit à Grimm : « Si je pouvais faire la connais« sance du juif, car pour sûr c'en est un, qui a fait le rôle du « Sauveur, je ferais volontiers sa fortune, mais à une condi« tion qui est qu'à la seconde entrevue, il lui donne une bonne « volée de coups de bâton sur le dos, et cela de ma part. »

Réussir auprès de Sémiramis n'est pas chose aisée, et il y a plus de difficulté encore à garder ses bonnes grâces. Le fils de Marie-Thérèse a eu pourtant cette bonne fortune en partage. Parmi les étrangers attirés à Saint-Pétersbourg par la nouvelle

« étoile du Nord », Joseph II semble avoir été le seul à inspirer à Catherine quelque chose de cet engouement impétueux, aveugle et passionné, qui a fait la faveur éphémère de la plupart de ses amants. Le coup de foudre s'est produit pour lui; seulement l'effet s'en est trouvé singulièrement durable et résistant. Est-ce l'absence qui, en prolongeant l'illusion, a permis au charme de se maintenir à travers les épreuves et jusqu'au delà de la mort? La conquête opérée par Joseph a bien été, en tout cas, un triomphe personnel, une œuvre de séduction directe, et inattendue de part et d'autre. Et Catherine et lui-même se préparent à leur première entrevue sans aucun enthousiasme. Catherine, causant avec Grimm, exprime l'idée que les visiteurs de cette espèce feraient bien mieux de rester chez eux, plutôt que de traverser l'Europe pour « faire suer les gens », et, dans sa correspondance avec sa mère, tout en insistant sur l'utilité de ce voyage, dont Marie-Thérèse n'augure rien de bon, qui coûte un peu à sa fierté et lui fait redouter les « retours de la *foi grecque* », Joseph se montre froid, sceptique et gouailleur. C'est un coup de haute politique qu'il essaye, après avoir converti à ses idées le vieux Kaunitz, qui déjà commence à coucher sur le papier un projet de partage de la Turquie! Mais c'est bien en courtisan et non en souverain qu'il compte se présenter et jouer la partie qu'il médite. « Il se contentera » d'être dans l'antichambre » de la « grande Impératrice » et « d'y grossir la foule de ceux qui « sont admis à admirer sa gloire et ses vertus ». Il l'écrit à Kaunitz en une lettre *ostensible*. Et il exécute strictement ce programme : à Mohilef, et plus tard à Tsarskoïe, il affecte le plus strict incognito. Il loge dans une auberge qu'on improvise pour lui en mettant une enseigne de cabaret sur un pavillon de bains attenant au palais impérial et en y installant le jardinier anglais de Catherine en qualité d'aubergiste. Il couche sur un sac de toile qu'il porte dans ses bagages et qu'il fait remplir de paille.

Cette auberge et ce sac sont des trouvailles, Catherine étant de ces personnes dont l'imagination se laisse volontiers im-

pressionner par des traits de ce genre. Mais Joseph a d'autres moyens, un surtout au sujet duquel il s'explique ouvertement, cyniquement presque avec son chancelier : « *Il faut la cha-* « *touiller;* sa vanité est son idole ; un bonheur enragé et l'hom- « mage outré de toute l'Europe l'ont gâtée : il faut hurler avec « les loups. » Il n'y manque pas. Conduit par Patiomkine dans la maison occupée par la souveraine à Mohilef, il attend patiemment qu'elle soit revenue de la messe ; il se précipite alors ; il veut baiser sa main. Et il se garde d'aborder de suite avec elle l'objet de ses préoccupations ; il la juge « peu dis- « posée à des discours suivis de politique ». Ce n'est « que « des moments, des occasions qu'il faut saisir pour amener « son mot ». Il cherche à l'intéresser, à l'amuser, à la flatter surtout. Il ne quitte le ton d'un léger badinage que pour prendre celui d'une respectueuse galanterie, où perce une pointe de sentiment. Il réussit admirablement. Quand il s'en va, elle est conquise pour de bon, prise par l'esprit et par le cœur pour toujours. Elle écrit à son confident : « Je ne finirais point, si « je me mettais à faire son éloge ; c'est la tête la plus solide, « la plus profonde, la plus instruite que je connaisse : mor- « gué ! qui le devancera se lèvera de grand matin. » Et un peu plus tard : « Je connais un homme dans ce monde auquel le « ciel a destiné la première place en Europe, sans contredit la « première, dis-je, pour la gloire. Il faut qu'il vive ; il faut « qu'il survive un couple de ses contemporains » — elle-même et Frédéric sans doute, car elle n'est pas femme à s'oublier, même en divaguant — « et alors cet astre sera à nul autre com- « parable, et ses contemporains resteront loin derrière lui. »

Elle n'a pas résisté d'ailleurs à la tentation d'aborder avec un tel homme des sujets plus graves que ceux dont il a voulu d'abord l'entretenir. Il comptait bien l'y conduire, et elle y est venue la première. Sans quitter l'air de plaisanterie affecté et maintenu d'un commun accord dans leurs entretiens, se donnant même l'apparence de vouloir s'égarer avec lui sur une fausse piste, elle lui a demandé des nouvelles de l'Italie. L'ambition d'un souverain tel que lui ne s'est-elle jamais portée de

ce côté? Rome ne paraîtrait-elle pas la capitale naturelle d'un empereur des Romains? — Et Constantinople la vraie capitale d'une Impératrice d'Orient? a répliqué Joseph, croyant cette fois l'occasion bonne *pour placer son mot*. Puis la conversation a dévié encore ; on a passé cinq heures « à jaser et à rire à gorge « déployée, tandis que l'Europe était intriguée de savoir ce « qui se disait » dans ces tête-à-tête prolongés. Mais la glace s'est trouvée rompue; les jours suivants, Joseph a pu observer avec satisfaction que l'Impératrice « tournait de plus en plus « fréquemment autour du pot », et la veille de son départ, l'alliance et la campagne future des deux souverains contre la Turquie étaient à l'état de projet à moitié arrêté déjà.

Autour d'eux, à les voir si empressés d'abord de se plaire mutuellement et bientôt si visiblement satisfaits l'un de l'autre, des conjectures plus hardies encore ont été mises en avant, dont Catherine s'est faite complaisamment l'écho auprès de Grimm : « Les politiques de la Russie Blanche disaient, nous « apercevant toujours côte à côte et pendus à l'oreille l'un « de l'autre, que nous allions nous épouser. » Et c'étaient des fiançailles en effet qui étaient sorties de cette intimité de quelques semaines; fiançailles de politique et d'ambition, où le cœur avait pourtant sa part du côté de Catherine au moins, et plus grande peut-être que la raison, où les formes diplomatiques étaient oubliées, dédaigneusement mises à l'écart, où l'homme préposé par la souveraine à la direction de ses affaires étrangères n'intervenait pas, où aucun protocole n'était échangé, si bien que le représentant de Frédéric rassuré par Panine se laissait abuser et mandait à son maître que Catherine n'avait vu dans son hôte impérial qu'un « bavard indiscret », et que le comte de Falkenstein avait fort mal servi les intérêts de Joseph II!

La correspondance qui succéda aux effusions orales et où Catherine en arrivait à affirmer que « l'antiquité païenne déi- « fiant les héros était justifiée à ses yeux de l'accusation de « flatterie », ne put que consommer ces joyeuses accordailles, les rôles y demeurant les mêmes de part et d'autre, avec, tou-

jours, de l'entraînement, de l'engouement et une exaltation sincère du côté de l'Impératrice, et rien qu'un jeu froidement soutenu du côté de l'Empereur : Catherine faisait corriger ses lettres par André Chouvalof, un poète; Joseph les donnait à revoir à Kaunitz.

Et pourtant, cette union contractée sous d'aussi heureux auspices n'est pas destinée au bonheur. Ce mariage d'inclination n'est pas un mariage réussi. Et, suprême faveur d'une fortune que la veuve de Pierre III devait toujours trouver également empressée à la combler, ou suprême ironie de la commune destinée humaine, cette association d'intérêts où Catherine met surtout de la fantaisie, trop de fantaisie et de féminité au gré de Joseph, où lui-même ne met que du calcul, est désastreuse surtout pour lui; tout le profit en est pour elle! Il n'arrive à utiliser le bon vouloir de son impériale amie ni dans son projet de *troquer* les Pays-Bas contre la Bavière, ni dans ses démêlés avec la Hollande. En 1786, il a un moment de découragement et d'humeur. Une lettre de Catherine requérant ses bons offices à Constantinople, alors qu'elle vient d'y agréer la médiation de la France, et l'invitant, dans un *post-scriptum,* « à « courir après elle jusqu'à Kherson », lui paraît décidément trop « cavalière ». Il se propose de « coucher une réponse qui « soit honnête, courte, mais ne laisse pas de faire sentir à *la « princesse de Zerbst Catherinisée* qu'elle doit mettre plus de « considération et d'empressement pour disposer d'un Empe- « reur ». Il rédige cette réponse et l'envoie; Catherine y réplique tranquillement et imperturbablement, en se disant persuadée qu'il viendra tout de même en Crimée — et il y vient! C'est lui qui persévère dans une fidélité inébranlable à un pacte qui ne lui vaut que des déboires; c'est lui qui s'y montre surtout attaché, à travers les épreuves de la guerre malheureuse, dans laquelle les Turcs semblent, eux, appliqués à venger sur sa personne et sur ses armées les échecs que les armées et les flottes de Catherine leur infligent parfois. Il se plaint bien en 1789, dans sa correspondance avec Kaunitz, de « l'absurdité « et de l'impertinence » qu'il aperçoit dans les façons d'agir

de son alliée; mais l'année d'après, sur son lit de mort, il dicte encore d'une voix défaillante, à l'adresse de cette alliée, une lettre où se rencontrent des phrases comme celles-ci : « Je ne « verrai donc plus l'écriture de Votre Majesté Impériale qui « faisait tout mon bonheur, et je sens toute l'amertume que « c'est pour la dernière fois que je pourrai l'assurer de ma « tendre amitié. »

Sans doute il n'est pas sincère même à ce moment, et Kaunitz a raison de voir un chef-d'œuvre et un trait d'héroïsme dans ce dernier effort de l'acteur quittant la scène où il ne doit plus reparaître, mais jouant son rôle jusqu'au bout. Qu'importe! si l'illusion est complète et l'effet poussé jusqu'à la réalité? Catherine rencontre là une de ses plus belles victoires. Pour elle-même, cette mort est un chagrin bien vrai et bien vif, mais surtout une grande surprise. Elle n'en revient pas de longtemps. « Créé, né, élevé pour sa dignité, rempli d'esprit, « de talent et de connaissances, comment a-t-il fait pour régner « mal et non seulement sans succès, mais même de façon à « être réduit au malheur dans lequel il est mort? » Grimm qu'elle interroge ainsi ne s'avise pas de mettre sous ses yeux une scène d'un spectacle humoristique, analogue à nos *revues* de fin d'année actuelles, qu'un théâtre de Berlin montrait en 1785. Un courrier y paraissait portant devant et derrière deux gros sacs de dépêches.

— Que portez-vous là?

— Les ordres de l'Empereur.

— Et là?

— Ses contre-ordres.

Le contrat signé en 1780 à Mohilef, entre deux éclats de rire et deux œillades, n'avait jamais subi de contre-ordre de la part de l'infortuné Empereur, et Catherine fut seule à ne pas apercevoir dans son caractère un trait qui, aux yeux de la postérité, devait expliquer toute la lamentable histoire de son héros.

Elle se montre plus clairvoyante avec Gustave de Suède. Proches parents, — le père de l'un et la mère de l'autre étaient

frère et sœur, — ils ont dans l'esprit et dans le caractère de nombreux traits où s'accuse un air de famille assez prononcé. Ambitieux tous deux, avec une conscience égale de leur grandeur et de leur rôle historique, un goût commun pour la représentation, une envie égale d'imposer, de frapper l'imagination des foules, ils ont aussi subi l'un comme l'autre l'influence de la culture occidentale et, en particulier, de la littérature française. Mais, dans l'entourage même du roi, quelqu'un se trouve pour observer que les mêmes penchants et les mêmes appétits ont pris un caractère féminin chez le souverain, un caractère masculin chez sa cousine. Briller est le premier souci de Gustave, mais les moyens lui importent peu. Au besoin, les diamants dont il aime à se couvrir dans les grandes occasions lui suffisent pour cet objet; Catherine n'est pas pour se contenter à si bon compte.

Le premier séjour du *comte de Gothland* à Saint-Pétersbourg en 1777 ne laisse cependant pas de créer entre eux une sorte d'intimité. Gustave réclame le privilège de donner à sa cousine le nom russe de *siestra* (sœur); de retour à Stockholm, il lui envoie des livres et reçoit en échange le titre de membre de l'Académie impériale. Il a fait mine de goûter les friandises nationales le *kvass* et le *chtchi;* on lui expédie un homme habile à les préparer. Mais l'opinion de Catherine est faite, et elle n'est pas en faveur de son hôte de la veille. Ce « monsieur « passant sa journée devant une glace » ne lui dit rien qui vaille. Et tout en prodiguant force cajoleries au *brat* (frère) qui les lui rend avec un égal empressement, elle travaille sous main à renverser l'ordre de choses créé par le coup d'État de 1772 qui a sauvé la Suède et son roi en rendant l'un maître absolu de l'autre.

En 1783, nouvelle rencontre à Friedrichshamn et impression plus mauvaise encore du côté de Catherine. Avant d'arriver à ce rendez-vous, Gustave fait une chute de cheval en passant une revue et se casse un bras. Peste soit du maladroit! « Imagine-t-on de faire ainsi la culbute devant ses troupes! » On se sépare bons amis encore en apparence, et c'est sur un

ton d'aimable enjouement que Catherine interroge le roi l'année d'après, lui demandant s'il est vrai, comme on le dit, qu'il se propose de faire marcher ses troupes en Finlande pour de là « les mener souper à Pétersbourg » . Mais la rupture prochaine est déjà dans l'air. Gustave, à qui le cabinet de Versailles a beau prodiguer des conseils de sagesse, écrit « qu'il faut une guerre pour caractériser un règne ». Il saisit l'occasion favorable que la seconde guerre turque semble lui offrir. On sait le reste. De 1788 à 1790 les hostilités se poursuivent sur mer — et sur le papier. Catherine y dépense des flots d'encre. Le traité de paix du 14 août 1790 n'arrange pas encore tout à fait les choses. Catherine n'est réconciliée qu'à moitié avec un adversaire qui est sorti un peu plus qu'à moitié vainqueur de la lutte, et trouve à redire au costume dans lequel Gustave paraît dans un *temple de l'amitié,* « construit à la hâte » , raconte Langeron, « avec trois ou quatre sapins, décoré de son chiffre et de celui « de l'Impératrice et gardé par quelques soldats de ses gardes « déguisés en Bacchus barbouillés de lie de vin » . Le costume est agressif en effet, même pour des yeux habitués à ceux du prince Patiomkine : un habit court à la suédoise, bordé sur « toutes les tailles, trois fraises de dentelles et trois rangs « d'épaulettes dont le dernier descend jusqu'au coude ; un « pantalon de soie très juste, mi-partie jaune et bleu, des bro- « dequins, les immenses éperons de Charles XII, l'épée de ce « héros suspendue à un énorme baudrier, deux écharpes, tous « ses ordres par-dessus son habit, et, pour achever sa toilette, « un chapeau de paille jaune, traversé par une énorme « plume bleue » .

Pour raccommoder tout à fait la grande souveraine avec ce « roi habillé en arlequin » , il faut la campagne antirévolutionnaire de 1792, et le besoin que celle-ci lui impose de faire flèche de tout bois pour y figurer honorablement sans déranger ses affaires en Pologne. Et la voici revenue aux fraternelles caresses de la première heure, cajolant à l'envi et flattant le semi-héroïque, semi-burlesque héritier de Charles XII, surexcitant son orgueil et sa fièvre, lui faisant « remonter la Seine » ,

en rêve, « sur des chaloupes canonnières ». Le coup de pistolet d'Ankastroëm (16 mars 1792) met fin à ces promenades imaginaires.

II

Ni empereur ni roi, le prince de Ligne a droit pourtant à une place d'honneur dans cette galerie. Pour bien même la marquer, c'est encore un livre à part qu'il faudrait. Peut-être est-il à faire. Catherine devait goûter singulièrement la société de ce cosmopolite doué précisément du genre d'esprit et du genre de séduction auxquels elle était le plus sensible. « Il y a ici », écrit-elle à Grimm en septembre 1780, « le prince de Ligne, « qui est des êtres les plus plaisants et les plus aisés à vivre « que j'aie jamais vus. Voilà bien une tête originale qui pense « profondément et fait des folies comme un enfant. » On le lui gâte un peu, en 1787, en l'envoyant au quartier général de Patiomkine « faire l'espion », comme elle le dit crûment, alors qu'il s'attendait « à recevoir l'ordre de prendre Belgrade ». Mais il est le premier à se sentir et à se dire déplacé dans ce rôle, et, la poste aidant, il n'a pas de peine à plaider victorieusement sa cause. Sa correspondance avec Catherine n'a pas encore été publiée entièrement, et c'est grand dommage. Quelques-unes de ses lettres, qui n'ont paru jusqu'à présent que dans une publication russe, sont des plus curieuses et des plus instructives pour l'étude du personnage. Celles du mois d'octobre 1792, notamment, écrites au lendemain de la mort d'un fils tendrement aimé, éclairent d'un jour particulièrement vif cette physionomie de courtisan par excellence : le père, douloureusement et sincèrement ému sans doute, n'y paraît pas un seul instant; on y chercherait vainement un cri du cœur; l'homme de cour est toujours en scène et fait des phrases, toujours les mêmes : « Je n'écris pas à Votre Ma-

« jesté Impériale; je m'adresse à un être céleste... Pourquoi « n'est-il pas mort sous les murs d'Ismaïl? Pourquoi ne suis-je « pas tombé moi-même sous les murs d'Otchakof? » Et ailleurs : « Comment exprimer ma reconnaissance à Votre Ma-« jesté Impériale pour les fleurs dont elle a daigné recouvrir « la tombe de mon pauvre Charles... Qui mérite l'éloge « mieux que Trajan a qualité pour prononcer des oraisons « funèbres... Votre Majesté est un vrai Bossuet, un vrai « Robertson. » Rien n'y manque, pas même les compliments à l'adresse de Platon Zoubof!

C'est en qualité de « jockey diplomatique » que l'aimable homme prétendait avoir suivi en 1787 le voyage de Catherine en Crimée. Le comte de Ségur, qui y figura comme représentant de la diplomatie officielle, y fit plus grande dépense de madrigaux et de bouts-rimés que d'offices de chancellerie. On n'avait guère chance d'être bon diplomate auprès de Sémiramis qu'à ce compte-là. C'était son goût et aussi sa méthode — car les habiles convertissent volontiers en moyens d'action et en ressources leurs penchants naturels et jusqu'à leurs faiblesses — de traiter légèrement les sujets graves et de donner un tour plaisant aux négociations les plus épineuses. Le sérieux avait son tour — à l'heure de l'exécution, où l'on ne plaisantait plus. C'est ainsi que se fit le partage de la Pologne : Catherine badina avec le prince Henri, marivauda avec Frédéric, mais, le moment venu, Kretchetnikof reçut des ordres précis, où il n'y avait plus ombre d'agrément, et la malheureuse république, prise à la gorge, étouffait sous l'étreinte brutale d'un soudard.

« Je ne suis pas étonnée de la réputation de M. de Ségur », écrivait l'Impératrice au lendemain de l'arrivée à Saint-Pétersbourg, en 1785, du jeune et brillant négociateur sur lequel le cabinet de Versailles avait réussi à mettre la main; « il me « paraît qu'elle est bien acquise, et assurément c'est ce qu'il y « a eu de mieux jusqu'ici dans ce pays de chez vous. Il est dif-« ficile d'être plus aimable et d'avoir meilleur esprit. Il paraît « se plaire avec nous, et il est gai comme un pinson. Il nous a

« fait vers et chansonnettes. » Sur une colonne de marbre, au parc de Tsarskoïe, se laisse voir encore aujourd'hui un échantillon de la verve poétique du joyeux diplomate, consacré au souvenir de la charmante *Zémire*, — une levrette, — dont la perte causa à Catherine un si vif chagrin et qui n'aurait pas dû être enlevée à sa tendresse, car les dieux

Devaient à sa fidélité
Le don de l'immortalité
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

Ségur ne fit pas seulement des vers et des chansonnettes, et, aux prises avec les charges, les soucis et les habitudes classiques du métier, sa muse se ressentait parfois de cette fâcheuse commixtion, comme dans ce portrait très flatteur, mais assez peu réussi, de Catherine elle-même :

Je veux en peu de mots peindre un grand empereur;
L'entreprise est facile en paraissant hardie :
Son cachet fournira les pinceaux, la couleur;
Sa devise peindra son cœur.

Elle triomphait surtout dans les bouts-rimés. Ceux composés sur les quatre rimes : *amour, tambour, frotte et note,* fournies par l'envoyé anglais, Fitz-Herbert, sont justement célèbres :

D'un peuple très heureux Catherine est l'*amour;*
Malheur à l'ennemi qui contre elle se *frotte;*
La renommée aura pour elle son *tambour;*
L'histoire avec plaisir sera son *garde-note.*

Tout cela s'improvisait entre deux promenades sous les ombrages de Tsarskoïe ou entre deux relais sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou. Car Catherine eut l'humeur voyageuse de 1785 à 1787, et c'est en l'accompagnant à travers les déserts du vaste empire que Ségur dut faire ses débuts et soutenir sa réputation d'homme d'esprit, d'homme du monde accompli et de diplomate avisé. Il fit honneur à sa tâche et ne tarda pas à recueillir le prix de sa vaillance. Admis aussitôt après dans le cercle intime de l'Ermitage, il n'eut pas de peine

à devenir la joie et l'ornement de ces réunions, où son collègue de Vienne, Cobenzl, n'apportait guère que la distraction de ses ridicules, où Léon Narychkine doublé par Matrena Danilovna, la *folle* de cour, arrivait à épuiser promptement son répertoire de bouffonneries grossières, et où faisaient nombre surtout les courtisans du type mis à la scène par Griboïedof, vieillards goutteux et cacochymes, risquant pour divertir la souveraine de se casser bras et jambes, à l'exemple du comte Stackelberg, en s'essayant aux gambades folâtres dont Narychkine leur donnait le signal.

Le voyage de Crimée devait consacrer la faveur du nouveau venu. Peut-être le courtisan l'emporta trop chez lui, cette fois, sur l'homme politique. Ségur regarda Catherine et les pays nouveaux qu'il dut parcourir à ses côtés avec les yeux d'un amoureux. Il demeura convaincu — ses *Mémoires* en font foi — qu'il n'y avait pas de pauvres en Russie, et que la condition des serfs y était digne d'envie. C'est tout au plus si, en écoutant, sur le Dnieper, les chants mélancoliques des *bourlaks*, conducteurs de barques, il en arrivait à y percevoir quelques traces du long esclavage imposé à la « libre tribu des Scythes « primitifs ». Il lut pendant ce voyage quelques-uns des écrits de Catherine et leur témoigna une juste part d'intérêt; mais il ne parut même pas s'aviser de l'existence d'une littérature russe autre que la sienne. Le rayonnement de l' « étoile du Nord » obscurcissait pour lui tous les objets placés en dehors de sa sphère lumineuse. A Kief, sa muse s'éveilla encore, et une inscription placée au bas du portrait peint par Chebanof — un serf du prince Patiomkine — lui valut les plus aimables sourires de Sémiramis :

. . . .
Si le sort n'avait su lui donner un empire,
Elle aurait eu toujours un trône dans nos cœurs.

En 1789 seulement, cet accord parfait de la souveraine et du diplomate, se traduisant jusque dans les poétiques harmonies, est brusquement troublé. A qui la faute? Il est malaisé de le dire. La dissonance se produit sur le thème scabreux des

idées révolutionnaires; mais deux ans plus tôt l'harmonie était parfaite même sur ce point : Ségur se disait l'ami de La Fayette, et Catherine invitait La Fayette à le rejoindre à Kief! En 1789, Ségur demeure fidèle à ses anciens sentiments; il adresse au commandant de la garde nationale des lettres exprimant un enthousiasme dont rien n'a encore diminué la chaleur, et Catherine, qui les lit dans son *cabinet noir*, s'étonne : « Un ministre du Roi peut-il écrire ainsi? » C'est peut-être qu'elle a la vue plus longue, et le moment est déjà proche où Ségur sera sans doute des premiers à lui donner raison. Aucun sentiment de malveillance, d'ailleurs, quoi qu'on ait dit, ne se mêle, à cette heure du moins, aux réserves formulées par la souveraine; et dans les réflexions qui lui sont suggérées à ce sujet il y a plus de tristesse que d'aigreur. « Je ne doute nul- « lement de la façon sincère de penser à mon égard du comte « de Ségur » , écrit-elle à Grimm ; « c'est un homme d'honneur « et de probité qui pense noblement. » Deux ans plus tard, appelé à recueillir la lourde succession du diplomate, en qualité de chargé d'affaires, Génet s'inscrit encore en faux contre « les bruits absurdes » qui ont été répandus à Paris au sujet de la disgrâce encourue par son prédécesseur auprès de l'Impératrice, et qui n'ont excité à Saint-Pétersbourg que « la pitié » des gens bien informés et « l'indignation de Catherine » . Mais, cette fois, il se trompe ou veut tromper, car sa dépêche qui est du 31 mai 1791 a été précédée sur la route de Paris par cette lettre de Catherine à Grimm qui est du 2 mai de la même année et où nous lisons : « Il y a un homme à qui je ne « puis pardonner ses fredaines : c'est Ségur. Fi donc! il est « faux comme Judas, et je ne m'étonne nullement que per- « sonne en France ne l'aime. Faut avoir un avis dans ce monde, « et qui n'en a pas se fait mépriser. Quel rôle jouera-t-il vis-à- « vis du Pape? Celui qu'il joue vis-à-vis de moi en partant « d'ici après qu'on lui avait frotté sous le nez tous les axiomes « de l'ancienne chevalerie française, après l'avoir fait conve- « nir qu'il était au désespoir de ce qui arrivait, venu à Paris, « qu'y fait-il?... »

Ségur était-il convenu tant que cela de la fâcheuse tournure des événements parisiens, on peut tout au moins en douter. Il n'avait quitté son poste que par impatience de se jeter, là-bas, dans la mêlée. Mais, d'autre part, ne sachant ce qu'il en adviendrait et de la Révolution et du rôle qu'il se proposait d'y jouer, il n'avait demandé qu'un congé de quelques mois; il s'était déclaré prêt à reprendre le chemin de Saint-Pétersbourg au premier signe, « en simple courrier », et, pour cette raison seule, les paroles d'adieu qu'il met de son côté dans la bouche de Catherine et où, flétrissant le mouvement révolutionnaire, elle exprime le regret de l'y voir associé, ne paraissent pas davantage vraisemblables. Il est probable qu'on a dû éviter, de part et d'autre, de s'expliquer aussi clairement. Les événements ont ensuite parlé pour tout le monde. Le mouvement auquel Ségur brûla d'envie de s'associer l'emportait bien vite beaucoup plus loin qu'il ne s'y attendait et que Catherine ne pouvait le prévoir elle-même, et le forçait en effet à des compromissions et à des équivoques auxquelles il eût certes répugné quelques mois plus tôt. « Chez les uns », écrit encore la souveraine en causant avec Grimm, « il se fait passer « pour démocrate, chez les autres pour aristocrate, et finit par « être un des premiers à courir à l'Hôtel de ville pour prêter « ce beau serment; après quoi il va à Rome, apparemment « pour présenter au Pape la figure d'un excommunié *ipso* « *facto!*... Nous avons vu arriver ici le *Comte de Ségur* : il re- « traçait l'idée de la cour de Louis XIV rajeunie... Présente- « ment, *Louis Ségur* est atteint de la consomption nationale. »

C'est le propre des grandes crises, d'où doit surgir un nouvel idéal politique ou social, de désorienter ainsi les esprits les plus clairvoyants et de fausser les caractères les plus droits.

III

Les nombreux lecteurs que M. Maugras a eu récemment la bonne fortune d'intéresser et de charmer ne me pardonneraient pas de ne pas mentionner ici le nom de Lauzun, bien que nous ne sachions jusqu'à présent de ses relations avec Catherine que le peu qu'il en raconte dans ses Mémoires, et que ce peu dépasse encore de beaucoup les limites de la crédulité la plus indulgente. Il est allé, en 1774, en Pologne, poursuivant le double rêve de se faire aimer de la princesse Czartoryska et de se faire nommer ministre de France à Varsovie. Il peut bien avoir atteint le premier de ces buts, qui paraît avoir été d'un accès peu difficile; quand il fut assuré de ne pouvoir atteindre le second, il s'est appliqué à faire de la diplomatie hors cadre, à l'exemple de beaucoup de ses contemporains. Le Roi déclinant l'avantage de se faire représenter officiellement par lui, il s'est donné de sa propre autorité la qualité de représentant officieux de la Reine. Il a songé à négocier quelque chose comme une alliance personnelle entre cette princesse et la puissante autocratrice du Nord. Catherine aurait d'abord répondu favorablement à ses avances, jusqu'à lui remettre « des pouvoirs sans limites » ; puis, se ravisant, elle lui aurait proposé d'entrer à son service. A quel titre? En lui offrant « le sort le plus élevé auquel un sujet pût prétendre » dans son empire, lisons-nous dans les Mémoires du héros. Le sort de Patiomkine alors, ou de Platon Zoubof? Et c'est devant cette brillante perspective que Marie-Antoinette se serait laissée aller à faire cette mélancolique réflexion : « L'Impé-« ratrice de Russie est bien heureuse, et je suis bien malheu-« reuse. »

Le second volume de M. Maugras nous édifiera peut-être à

ce sujet. Lauzun a écrit à Catherine : ceci est certain, en attendant mieux. Elle lui a répondu : cela est au moins probable. Il était assez dans les habitudes et dans les principes de Sémiramis de ne décourager personne. Elle a fait peu de mécontents. Le bon abbé de Lubersac lui envoyant, en 1780, le projet d'un monument à élever à Saint-Pétersbourg avec cette inscription : « *Catharina II Thetis altera* », elle n'avait garde de lui dire ce qu'elle en pensait; elle mettait le dessin — une vaste aquarelle de trois pieds et demi de large sur deux pieds et demi de haut — dans son musée, envoyait une médaille à l'auteur, et pensait à autre chose. Un Anglais, original comme il s'en trouvait alors déjà dans tous les coins de l'Europe, lord Findlater, habitant la Saxe dont ses excentricités et ses largesses faisaient également le bonheur, accomplissant tous les ans une cure à Carlsbad, où l'on était bien près de lui élever une statue, et professant pour la *Sémiramis du Nord* une admiration sans bornes, n'était pas plus mal accueilli. Elle ne lisait pas toujours les projets de reconstitution de l'Europe qu'il lui adressait par l'intermédiaire de l'inévitable *souffre-douleur,* mais elle ne dédaignait pas de recourir à sa bonne volonté toujours prête pour des sujets de moindre importance, pour le placement de ses petites-filles en Allemagne, par exemple.

Ses médailles, dont elle faisait une distribution extrêmement abondante, jusqu'à leur faire perdre ainsi un peu de leur prix, n'en étaient pas moins les bienvenues. Le cas contraire s'est cependant présenté. En 1786, le comte de Ségur recevait d'un comte de Turpin, auteur d'un ouvrage sur les *Commentaires de César*, une lettre conçue en ces termes : « Lorsque « j'ai pris la liberté d'envoyer mon ouvrage à Sa Majesté Impériale, je n'ai eu d'autre but que de rendre hommage à ses « vertus, à ses talents et à ses connaissances, et je n'ai jamais « pensé que cet hommage dût m'attirer ni mériter un présent « de Sa Majesté Impériale... La médaille que vous voulez « bien m'annoncer, toute respectable qu'elle est venant de « la main de Sa Majesté Impériale, ne peut être acceptée par « le comte de Turpin, valût-elle cent mille écus. Il n'est pas

« dans mes principes ni dans ceux de tout gentilhomme « français de recevoir aucun présent d'une puissance étran- « gère. » Les gentilshommes de cette espèce étaient peu nombreux en France, quoi qu'en pensât l'auteur de la lettre, et Catherine n'eut pas plus de chance d'en rencontrer davantage ailleurs.

CHAPITRE IV

FRANÇAIS A LA COUR DU NORD (1).

1. Les Français en Russie et les Russes en France. — Karjavine. — Bernardin de Saint-Pierre. — Le premier journal français en Russie. — Viridet. — Les transfuges littéraires. — Abraham Chaumeix. — Les industriels. — Le confiseur du favori Lanskoï. — Acteurs et actrices. — Mademoiselle Huss. — La rue de Pic à Pavlosk. — Gentilshommes vrais et faux. — Escrocs. — II. Nouveau courant d'immigration. — Les protégés du comte de Ségur. — Les volontaires. — Au siège d'Ismaïl. — Influences favorables. — La Harpe. — L'éducation d'Alexandre. — III. Les émigrés. — Saint-Priest. — Esterhazy. — Sombreuil. — Bouillé. — L'armée des Princes. — Au camp de Condé. — A Saint-Pétersbourg. — La cour et les salons. — Le club Henri. — L'œuvre de l'émigration en Russie. — Le comte d'Artois. — « Par Dieu pour le Roi. » La réaction. — Les prisons. — Souvorof.

I

Le comte de Turpin eut peu d'imitateurs. Parmi les Occidentaux, toutefois, attirés en Russie par la gloire et la fortune de Sémiramis, tous n'y prétendent pas au rôle que Voltaire aurait souhaité y jouer après Diderot et dont Joseph II s'y contenta; les uns de rang trop modeste pour cela, les autres y apportant des préoccupations étrangères au métier de courti-

(1) Outre les sources indiquées aux chapitres précédents, voy. *Correspondances diverses* dans l' « Archive russe », 1876, et l' « Archive du Prince Vorontsof », VIII et XXIV; Dourof, *Étude sur Karjavine,* dans « l'Antiquité russe », XII; Feuillet de Conches, *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth;* Herrmann, *Geschichte Russlands;* Kobeko, *Un journal français à Saint-Pétersbourg,* dans la « Bibliographie russe », 1882; Méhée de la Touche, *Mémoires particuliers; Mémoires* du comte de Damas (inédits), de La Harpe, de Esterhazy (inédits), de Niemcewicz, Leipzig, 1840; Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France;* Scherer, *Anecdotes secrètes;* Souhomlinof, *Biographie de La Harpe,* dans le « Journal de l'Instruction publique », 1871; *Souvenirs d'un officier royaliste,* par M. de R...

san. Car il en vient de toute sorte et de tous les côtés, et ce serait trop m'aventurer que d'essayer un dénombrement général de cette affluence. Ayant un choix à faire, je ne m'occuperai que des Français. Ils sont d'ailleurs, à la fois, et les plus nombreux et les plus intéressants.

Le règne d'Élisabeth en avait déjà engagé quelques-uns à braver les intemperies d'un climat redouté et les suprises plus redoutables encore d'une carrière incertaine dans un pays peu connu; sous Catherine le courant s'établit définitivement. A la même époque, quelques Russes se font voir aussi à Paris : apparitions très isolées encore et accidentelles; c'est à peine si, en dehors du monde diplomatique, on peut en citer deux ou trois qui fassent autre chose que d'y passer en simples touristes, tel un certain Karjavine, dont je me reprocherais de ne pas faire mention, car il est curieux, étant presque unique. Il commence une série. Ce n'est pas, d'ailleurs, le futur boyard d'une légende prochaine et assez peu séduisante en somme. Il vaut mieux. Fils d'un marchand de Saint-Pétersbourg, il va achever ses études à Londres d'abord, puis à Paris, où il fréquente, en 1755, la Sorbonne et, en 1760, le collège des Étrangers. Revenu en Russie, il occupe la chaire de langue française à l'Université de Moscou, y succédant à un Français du nom de Lavis, établi depuis quarante-cinq ans dans le pays, ce qui est aussi un commencement : la Russie cherchera bientôt à faire l'épargne de professeurs empruntés aux pays voisins. En 1773, nous retrouvons notre pédagogue sur les bords de la Seine : il s'est brouillé avec son père qui voulait faire de lui un marchand. Et voici qu'à Paris même la nécessité l'oblige à tâter, quoi qu'il en ait, de ce métier détesté. Il a épousé une Parisienne, et il se trouve embarrassé pour subvenir aux dépenses de son ménage. Il s'embarque en 1776 pour la Martinique avec un passeport français et quelques marchandises. Mais le métier lui réussit comme il lui plaît : sa pacotille est pillée en route par une croisière anglaise. Il essaye alors un peu de tout. Il devient pharmacien à la Martinique, où l'apothicaire du Roi, Duprat, lui offre sa succession. Une inondation détruit la

pharmacie. Il se fait successivement interprète de l'Amirauté, débitant de tabac, commis sur un vaisseau d'approvisionnement français, médecin sur un vaisseau espagnol. En 1788, il est de retour en France, portant maintenant le nom de Lamy, puis la Russie le revoit encore. Chemin faisant, soit en Russie, soit en France, il publie de nombreux ouvrages, des traductions françaises d'œuvres russes (*Voyage du Spitzberg, Instructions chrétiennes, Mythologie russo-slavonne*), une étude en russe sur l'architecture, car il est aussi architecte, une description en français « d'un pou vu au microscope » (Paris, 1789), car il est encore entomologiste.

N'en rions pas : la spécialisation des aptitudes et des connaissances est chez les peuples le fruit, — peu savoureux parfois, — d'un âge avancé, et, parmi les Français qui cherchent fortune en Russie, au moment où ce Russe essaye, en France, de gagner sa vie, bien peu ont des états de service aussi honorables. Bernardin de Saint-Pierre lui-même, dont le nom se place naturellement ici sous ma plume, perd à la comparaison.

On connaît le détail de cette équipée, qui n'a rien d'une idylle, et à laquelle l'enthousiaste Aimé Martin a vainement essayé de prêter quelque charme. De Paris à Saint-Pétersbourg d'abord, c'est la course vulgaire d'un chevalier d'industrie voyageant d'étape en étape aux frais de quelques amis de rencontre. En débarquant dans la capitale du Nord, le futur créateur d'une œuvre immortelle a en poche un écu de six livres et un brevet d'ingénieur qu'une erreur du génie militaire en France lui a fait délivrer. Il est vrai que dans sa tête il porte un rêve magnifique : une sorte de royauté semi-mythologique dans un empire qu'avec le concours de Catherine il se propose de créer sur les rives de la Caspienne. Le grand maître de l'artillerie, Villebois, dont il réussit à gagner la bienveillance, essaye de substituer une réalité à cette chimère en faisant échec à Grégoire Orlof avec la jeunesse et la figure intéressante du nouveau venu. La tentative est vaine. Une tournée en Finlande où un autre Français, le général du Bosquet, chargé d'assurer

les positions militaires du littoral, met à l'épreuve les connaissances de l'aventureux ingénieur, et s'en fait promptement une idée assez peu favorable, une nouvelle série d'emprunts forcés qui lassent la générosité d'un troisième compatriote, le joaillier de la cour Duval, le découragement final, une retraite précipitée du côté de Varsovie, et nous voici au bout de la peu glorieuse odyssée. Elle a lieu en 1765, il est vrai, et, né en 1737, Bernardin a encore plus de vingt ans de vagabondage stérile devant lui avant de rencontrer *Paul et Virginie.*

Villebois, du Bosquet, Duval sont à la cour de Catherine, pendant les premières années de son règne, les survivants de l'époque précédente. Ils jouent un rôle assez effacé et disparaissent tôt, sans laisser trace de leur passage. Ceux qui leur succèdent portent pour la plupart des noms peu illustres. C'est Clerc, ou Le Clerc, un Franc-Comtois, qui, médecin dans la maison du duc d'Orléans à Villers-Cotterets, passe en 1759 au service de l'*hetman* Razoumovski, devient en 1769 médecin du grand-duc Paul, puis, successivement, directeur scolaire du Corps impérial des Cadets, inspecteur de l'hôpital de Saint-Paul à Moscou, et n'arrivant pas quand même à s'acclimater dans cette nouvelle patrie, s'en retourne, après fortune faite, en France, où Louis XVI lui accorde des lettres de noblesse.

C'est le Lyonnais Patrin, minéralogiste de quelque valeur, qui, de 1780 à 1787, explore avec fruit la Sibérie, sans s'attirer à l'exemple de l'abbé Chappe les rancunes de Catherine, mais non sans provoquer la jalouse animosité du géographe allemand Pallas. Ségur fait mention dans ses *Mémoires* d'un autre voyageur, porteur d'un nom illustré depuis : Jean de Lesseps, grand-père du créateur de Suez, nommé à dix-sept ans consul à Kronstadt, embarqué en 1782 avec La Pérouse et débarqué, heureusement pour lui, au Kamtchatka avec des dépêches qu'il apporte en 1788 à Saint-Pétersbourg « zélé, ardent, infati- « gable » et ne demandant qu'à repartir.

C'est encore un sieur Viridet, se disant citoyen de Genève, mais vraisemblablement né à Paris, et s'occupant en 1786 de la rédaction du premier journal français — *le Mercure de*

Russie — ayant paru à Saint-Pétersbourg, et où on trouve un peu de tout, excepté du savoir et de l'esprit; des vers comme ceux-ci, par exemple, composés en 1787 pour célébrer le retour de Catherine à Saint-Pétersbourg après le voyage de Crimée :

Pis comm' je n' savons pas feindre,
J' conviendrions bonnement
Qu'all' a su se faire craindre
A ces porteux de turbans;
I l'y parlerions de guerre
Et d' ces braves généraux,
Qui d'sus l'eau comme sur terre
Ont fait tant d'exploits nouveaux.

Cela est intitulé : *Chanson poissarde sur le retour de Sa Majesté.*

Viridet a pour collaborateur au *Mercure* un chevalier de la Traverse. L'esprit du journal est, bien entendu, résolument conservateur, et s'affirme de plus en plus énergiquement en mesure du développement de la crise révolutionnaire. Des *Stances sur la liberté* y paraissent alors, destinées sans doute à défendre contre de dangereux égarements les Français établis en Russie :

La liberté qui vous tourne la tête
Est selon vous un très grand bien.
Ah! pardonnez, je n'en crois rien;
J'aime le calme et j'ai vu la tempête.

Catherine aime beaucoup le calme à cette époque, et elle n'a guère le moyen de se montrer difficile sur la façon dont on chante ses bienfaits. En fait de lettrés français, elle prend ce qui lui arrive, recueillant les épaves du grand tourbillon littéraire dont est sortie la Révolution. Elle fait bon accueil à Abraham Chaumeix lui-même, si honni qu'elle le sache des encyclopédistes et maltraité par Voltaire en personne. Elle le laisse s'établir maître d'école à Moscou, où il meurt en 1790. Elle rend même, à sa requête, une ordonnance, qui vaut une réhabilitation pour la mémoire du pauvre transfuge, car elle met fin à une des hontes de la Russie, en prescrivant des mesures décentes pour l'inhumation des indigents, dont Chaumeix s'est

indigné de voir jeter à la voirie les lamentables cadavres. Les sujets de la souveraine, les grands seigneurs des deux capitales ne sont pas plus regardants. Casanova rencontre à la table du comte Tchernichof un laquais français qu'il vient d'amener à Saint-Pétersbourg et dont il s'est débarrassé à cause de son inconduite : le valet est devenu précepteur. Un cuisinier français se présente pour demander la place devenue vacante de directeur de l'Académie des Beaux-Arts; il allègue qu'il a eu sous ses ordres un marmiton devenu, depuis, maître de langues dans la maison du comte Chérémétief. Cuisiniers, pâtissiers, perruquiers français abondent dès à présent dans ce pays de grosses fortunes et de gros appointements. En 1780, le favori Lanskoï se fait envoyer de Paris par Grimm un sieur Babu, confiseur renommé. N'oublions pas les acteurs et les actrices. Mademoiselle Huss, enlevée par le comte Markof à la Comédie française, où Grimm lui reprochait de trop suivre les conseils de mademoiselle Clairon et de conspirer avec elle pour « perdre une seconde fois le goût de la véritable « déclamation établi par Baron et par mademoiselle Lecou- « vreur », n'a que des triomphes de toute espèce à enregistrer sur les bords de la Néva. Dans le voisinage de la capitale, à Pavlovsk, une rue, *Pikof piereoulok* (rue de Pic), rappelle aujourd'hui encore le nom d'un artiste, illustré doublement, comme compositeur et comme exécutant, par un ballet merveilleux et un solo extraordinaire, dansés le 28 avril 1791, au fameux bal du palais de Tauride offert par le plus fastueux des princes à la plus glorieuse des impératrices.

Des mécomptes attendent parfois ces hardis chercheurs de fortune. Lafosse, le célèbre hippographe, médecin des écuries du Roi avant de devenir révolutionnaire, brouillé avec le service de Sa Majesté Très Chrétienne en 1777 et se trouvant à Saint-Pétersbourg en 1780, fort à propos pour soigner un merveilleux cheval du prince Patiomkine, don de l'empereur Joseph, guérit le cheval, mais n'arrive pas à se faire payer, et, ayant trop insisté, se trouve trop heureux de se tirer d'affaire en gagnant la frontière.

Accueillante et personnellement bienveillante pour les professionnels de tout genre, heureuse, en 1782, de donner l'hospitalité à M. de Buffon, qu'elle reçoit « comme le fils « d'un homme illustre, c'est-à-dire sans aucune façon », ainsi qu'elle le dit à Grimm, empressée à lui montrer le buste de son père placé dans la galerie de Tsarskoïe, Catherine se montre plus rébarbative à l'égard des gentilshommes de plus ou moins grande marque et d'authenticité plus ou moins certaine, qui font sonner dans sa capitale et y compromettent parfois des noms français. En 1765, elle écrit à madame Geoffrin :

« On a trouvé ici que M. de Conflans avait de l'esprit et un « talent décidé pour le militaire, qu'il buvait trop de punch, « qu'il mentait souvent, qu'il trompait son père (qu'on dit « être un homme de mérite), qu'il avait trop d'étourderie, « mais que, s'il revenait de ses petits défauts, ce serait avec « justesse qu'il mériterait le titre d'une des espérances de la « France, dans le militaire s'entend. Si on l'envoie ambassa- « deur en Pologne, il s'achèvera et ne manquera pas de me « rendre les louanges que je lui donne, car c'est le ton de « tous vos gens en place de dire et d'entendre dire le plus « d'horreurs qu'ils peuvent de moi. »

En 1765 nous sommes, qu'on veuille bien s'en souvenir, au début du grand règne, et la propagande de Voltaire et de ses amis n'a pu encore faire son œuvre. La popularité dont la *Sémiramis du Nord* se trouve bientôt après jouir à Paris aura d'ailleurs toujours à y traverser des crises fréquentes, et toujours Catherine se montrera singulièrement susceptible à ce sujet. En 1783 et en 1789, des bruits alarmants répandus là-bas sur l'état de sa santé suffisent à l'exaspérer. On la dit atteinte du cancer, et le propos lui paraît offensant à l'égal des pires injures. Elle ne pardonne pas à Frédéric d'y ajouter, ou d'avoir l'air d'y ajouter foi. Renseignements pris, il s'agit d'une dame de la cour de Sémiramis qui à plusieurs reprises réclame, par voie de correspondance, une consultation du célèbre chirurgien Louis. Elle envoie une description détaillée de sa maladie, et le document est mis en circulation, on ne sait

comment. On croit y remarquer des tournures de phrase anglaises, et l'on pense au médecin de l'Impératrice, Roggerson; on lit dans le signalement de la personne qu'*elle est veuve et qu'elle a été galante,* et il n'en faut pas davantage aux faiseurs de commérages pour conclure que Louis a pour cliente la veuve de Pierre III. Cela suffit aussi pour que les Français qui s'aventurent à ce moment sur les bords de la Néva y soient vus d'un œil beaucoup moins favorable qu'à l'ordinaire, et les « pancartes » adressées au correspondant parisien de la souveraine s'en ressentent. « Dites-moi un peu » — ceci est du mois de décembre 1783 — « quelle nécessité vous avez de nous envoyer « des personnages insipides. Il y en a ici une demi-douzaine que « vous pouviez garder là où ils étaient sans que le monde y ait « perdu... Quelle nécessité y avait-il, par exemple, de nous « décocher un comte de Caraman, économiste et manchot, « pour donner et augmenter (*sic*) tous les tourments du cœur « et de l'esprit du grand chambellan, les irrésolutions, rhuma- « tismes et envie de tout sans effet? Vous ferez crever cet « homme-là, et, si M. de Caraman le veut, il le mettra dans « une vessie, et le fera voler sur nos têtes en plein jour. »

La découverte des aérostats fait fureur à cette époque dans la capitale du Nord, et Catherine s'y montre résolument hostile, jusqu'à interdire au bout de quelque temps la poursuite des expériences jugées par elle aussi inutiles que dangereuses; mais de vouloir voler dans les airs n'est pas le reproche qu'elle ait le plus communément à faire aux compatriotes du comte de Caraman. En 1784, un comte de Verneuil, ex-lieutenant du régiment de La Marche-cavalerie, ex-chevalier de Saint-Lazare, car il a mérité de perdre sa croix, se fait recevoir à Saint-Pétersbourg dans les cercles les plus brillants. Il a bonne façon, chante agréablement en s'accompagnant au clavecin et paraît riche. Des couverts d'argent disparaissant dans une maison, des montres et des tabatières précieuses faisant défaut ailleurs dans des vitrines insuffisamment surveillées, font découvrir au bout de quelques mois à qui on a affaire. On arrête le voleur et on en réfère à Versailles, où Louis XVI fait

répondre qu'il livre le coupable à la justice du pays où il a déshonoré le sien ; mais entre temps le coupable a réussi à s'évader. Arrivé sans passeport sur la frontière de l'empire, il s'y est si fort demené que le gouverneur de l'endroit l'a fait jeter dans une *kibitka* et conduire à la première station allemande ; le courrier porteur d'un mandat d'arrêt est venu trois heures après. L'année suivante, un autre chevalier de Saint-Lazare, se donnant pour le comte de Bussy, arrive de Pologne, où il dit avoir épousé une princesse Radziwill. Il se révèle encore comme un aventurier évadé d'une prison de Copenhague après avoir vécu d'escroqueries en Pologne et en Suède. Puis c'est le tour d'un marquis d'Archies, parent des ducs de Guines et de Ghistel ; d'un jeune cavalier portant le nom de vicomte de Cromard et l'uniforme de gendarme, « sans pouvoir donner « aucune preuve que l'un ou l'autre lui appartienne » ; d'un sieur Daubray, ci-devant avocat au parlement de Metz, qui se font reconduire à la frontière pour des motifs au sujet desquels le comte de Ségur, récemment arrivé à Saint-Pétersbourg, juge à propos de ne pas demander d'explications, écrivant au comte de Vergennes : « Mes principes et les vôtres, Monsieur, « me portent à ne prendre aucune espèce d'intérêt à des Fran- « çais qui respectent si peu les lois de l'honneur et le carac- « tère de leur nation. »

II

Il a appartenu encore à l'heureux diplomate de déterminer un changement désirable dans la fâcheuse possession d'état que la noblesse française était en passe d'acquérir ainsi sur les bords de la Néva. A partir de cette époque, les porteurs équivoques de croix de Saint-Lazare contestées se font rares dans la capitale du Nord, et Catherine se trouve à même de connaître des spécimens plus authentiques et plus respectables d'une aristo-

cratie dont elle risquait de garder une idée aussi fausse que déplaisante. En 1777, déjà elle avait eu à cet égard une bonne fortune isolée ; elle avait écrit à Grimm :

« J'ai oublié de vous dire que le vicomte de Laval-Montmo-« rency a été ici et que, quoique ce ne soit pas peut-être le « premier genre du monde (*sic*), cependant c'est le premier « Français auquel je n'ai point trouvé des manières insuppor-« tables... Aussi l'ai-je distingué autant que j'ai pu, parce « qu'il est Montmorency, et qu'on aime à entendre ce nom. « Je voudrais qu'on le fît maréchal de France ; je crois qu'il « entend la guerre tout comme les autres. »

Le comte de Ségur a le privilège de multiplier ces impressions agréables. Introduits par lui à la cour de Sémiramis, le marquis de Jumilhac, le comte d'Aguesseau, plusieurs autres encore y recueillent tous les suffrages, y compris celui de Catherine. Viennent ensuite les volontaires attirés dans les rangs des armées russes par la seconde guerre turque et par la guerre de Suède, qui, en dépit des défiances inspirées à ce moment à la souveraine par l'attitude ambiguë du cabinet de Versailles, ont à se louer personnellement de l'accueil qu'ils trouvent auprès d'elle. Elle les tient un peu à distance, leur refuse ombrageusement l'accès de son intimité, mais ne dédaigne pas d'encourager les efforts qu'ils font pour mériter l'honneur de la servir. Le comte de Lameth, qui lui est présenté au cours du voyage de Crimée, la laisse, en allant rejoindre le camp de Souvorof, sous le charme d'une grâce et d'un esprit dont la société habituelle de Sémiramis lui offre, à part Ségur lui-même, peu d'échantillons. Elle ne se doute pas alors qu'à trois années de distance, la *Gazette de Saint-Pétersbourg* imprimera ces lignes : « Le comte de Lameth et autres rebelles, ennemis « non seulement du Roi, mais de la patrie, ont pris longue-« ment leurs ébats à la tête d'une canaille avinée sous les « fenêtres du Roi et de la Reine aux Tuileries. »

Ségur a mis en scène d'une façon pittoresque l'apparition du brillant officier devant le chef sous lequel Catherine a voulu qu'il fît ses premières armes à son service :

— De quel pays êtes-vous?

— Français.

— Quel état?

— Militaire.

— Quel grade?

— Colonel.

— Votre nom?

— Alexandre de Lameth.

Sur quoi, regardant fixement le général de Catherine, le jeune Français reprend :

— De quel pays êtes-vous?

— Russe apparemment.

— Quel état?

— Militaire.

— Quel grade?

— Général.

— Votre nom?

— Souvorof.

Le futur vainqueur de Macdonald était bien capable de faire subir et de subir à son tour un interrogatoire de cette espèce. Le futur commandant d'une légion de l'armée de Condé, qui porta son nom, Roger de Damas, *Damaderoger,* comme l'appela habituellement le prince Patiomkine (1), paraissait à la même époque dans le quartier général du conquérant de la Crimée. Neveu du duc du Châtelet, dont nous avons rappelé les démêlés diplomatiques avec l'un des Tchernichof, celui-ci apportait en Russie des souvenirs embarrassants. Au témoignage de Langeron, cependant, l'ancien ambassadeur de Catherine ne garda aucune rancune au neveu des désagréments qu'il avait eus avec l'oncle, se plaisant au contraire à rappeler qu'il avait eu l'occasion de voir de près ce dernier à Londres, ce qui était, de certaine manière, exprimer l'exacte vérité.

Damaderoger fait d'ailleurs merveille à l'armée du généralissime russe. En quelques mois il apprend la langue du pays

(1) En Russie, le nom de famille se met habituellement avant le prénom.

et gagne sous les murs d'Otchakof une épée d'honneur que Patiomkine demande pour lui et que Catherine s'empresse d'envoyer en y faisant graver une inscription flatteuse. Il monte à l'assaut par vingt-quatre degrés de froid, « vêtu comme pour aller au bal », pénètre un des premiers dans la forteresse et trouve à la sortie son domestique français qui l'attend avec un manteau. Presque au même moment, un autre Français, Lombard, appelé au commandement d'une frégate, s'illustre en traversant de part en part la flotte turque, se fait prendre dans un autre engagement et se fait tellement regretter par Catherine qu'elle demande à Ségur et à Choiseul-Gouffier de s'entremettre « pour qu'on l'échange ou qu'on le rende à « n'importe quel prix ».

Au siège de Bender en 1789, sous les murs d'Ismaïl en 1790, ils sont déjà une douzaine d'enfants de France : le duc de Richelieu, le comte de Verbois, le comte de Langeron, le chevalier de Vilnau, Rosset, tous également braves, gais, et soutenant fièrement le renom de la vieille patrie qu'ils ont quittée. Vilnau, sous-lieutenant là-bas, obligé de fuir après avoir tué en duel son colonel, capitaine de chevau-légers ici, est partout au premier rang. A Bender, il s'offre pour attacher le pétard qui doit faire sauter une des portes de la forteresse, risque une mort certaine, guérit miraculeusement de ses blessures et prend ses quartiers d'invalide comme gouverneur des pages de l'Impératrice. La veille de l'assaut d'Ismaïl, ceux qui demeurent en état de porter les armes s'attablent joyeusement, soupent, passent la nuit à jouer aux cartes et à faire mille folies, puis au moment de se séparer, calculant que le lendemain un tiers des assaillants a chance de rester sur le terrain, ils s'amusent à tirer au sort les noms des quatre élus de la mort. Tous par bonheur s'en tirent à meilleur compte avec seulement quelques blessures. Le duc de Richelieu a son bonnet traversé par une balle, une de ses bottes déchirée et son pantalon mis en morceaux. Verbois se fait tuer plus tard dans la mer du Nord sur un bâtiment de la flottille du prince de Nassau, combattant les Suédois.

A l'autre extrémité de l'empire, en effet, la guerre de Suède fait briller la valeur de nombreuses recrues de même provenance. Le comte de Langeron, qui, depuis, renouvelant des traditions oubliées déjà et abrogées de loyalisme mercenaire, eut le tort de prendre au mot ses nouveaux engagements de *condottiere,* jusqu'à commander un corps d'armée russe sous les murs de Paris, mais en qui rien alors, après sa campagne en Amérique aux côtés de Rochambeau, ne faisait prévoir un pareil personnage, justifie en Finlande une réputation acquise déjà de science et de bravoure. Ses Mémoires inédits, où nous avons largement puisé jusqu'à présent, demeurent un document précieux pour l'histoire de cette époque. Prévôt de Launion, simple capitaine d'artillerie, improvise des ouvrages bien combinés pour fermer les débouchés de la Finlande. Le capitaine de vaisseau de Traversay, qui succède à Verbois, gagne le grade de contre-amiral et fait souche d'une race guerrière établie aujourd'hui encore en Russie. Le régiment de dragons cantonné depuis plusieurs années à Kalisz, sur la frontière allemande, a pour colonel un descendant du brave marin.

Le 8 avril 1791, Génet mande de Saint-Pétersbourg au comte de Montmorin :

« L'Impératrice a distribué mardi dernier les lauriers de la « dernière guerre : M. de Richelieu aura une épée d'or et la « croix de Saint-Georges de la quatrième classe; M. de Damas « aura la croix de troisième classe. M. de Langeron aura une « épée d'or et sera placé comme colonel effectif dans l'armée « russe à son rang d'ancienneté dans celle de France. »

Pour faire bien recevoir cette affluence de volontaires qui sans doute payent largement les faveurs dont ils sont l'objet, mais qui ne laissent pas de provoquer parmi les officiers russes d'assez vives jalousies, l'influence du comte de Ségur ne s'exerce pas seule; il faut y ajouter celle de La Harpe, tout Suisse qu'il soit et tout républicain qu'il prétende être. Il y a un curieux chapitre d'histoire à écrire avec le rôle joué à Saint-Pétersbourg par ce disciple enthousiaste de Locke et de

Rousseau, ce pontife de la liberté et du rationalisme, admirateur de Brutus et contempteur de César, exaltant Jules l'Apostat et méprisant Constantin le Grand, entretenant une correspondance active avec les pires démagogues de son pays — et faisant fonction de précepteur auprès du fondateur futur de la Sainte-Alliance! Le secret de cette éducation regardée d'un œil complaisant par Catherine, défendue par elle contre de fréquentes attaques, c'est le secret même de sa conscience et de sa pensée la plus intime. Avec ses idées et ses liaisons également révolutionnaires, La Harpe n'arrive pas à lui paraître odieux ni dangereux, parce qu'elle ne craint pas du tout cette révolution-là à Saint-Pétersbourg, et que, au fond, elle sympathise avec la plupart des principes qui servent de point de départ au mouvement dont l'Europe commence à sentir la terrible secousse. Ce que cet homme peut faire ou aider à faire en France ou en Suisse ne l'inquiète guère : ce ne sont pas ses affaires; et ce qu'il dit ou écrit, elle est bien près de le répéter après lui, — au début du moins de la crise qui est en train de se déchaîner. Plus tard, entraînée dans la mêlée et associée à la campagne antirévolutionnaire par des raisons de stratégie politique, auxquelles son cœur n'a aucune part, pas plus que son esprit d'élève voltairienne, elle y laissera engager peu à peu et son cœur et son esprit. Mais en 1791 encore Génet croit pouvoir cautionner chez elle des sentiments très différents, et voici ce que nous lisons dans un passage de sa dépêche du 14 juin de cette année, relatif à l'arrivée à Paris du comte de Sombreuil, que l'on croit porteur d'une commission des contre-révolutionnaires français :

« Il est vrai que cette princesse par la nature du gouverne-
« ment de son empire ne peut point se dispenser de montrer
« des principes fort éloignés de ceux qui ont servi de base à
« notre nouvelle constitution, mais j'oserais presque vous
« garantir, Monsieur, que le génie qui a dicté la sublime
« instruction pour la commission des lois, qui a encouragé les
« littérateurs auxquels nous devons le progrès des lumières et
« l'anéantissement du fanatisme, qui a fait jouir la Russie

« d'un code philosophique digne de l'admiration de tous les « siècles, n'entrera ni directement ni indirectement dans les « desseins insensés de ceux qui par vengeance ou par ambi- « tion sont, malheureusement pour eux, décidés à troubler « les travaux d'un peuple qui s'occupe, de concert avec son « roi, du plus grand ouvrage politique que des hommes « réunis en société ont jamais entrepris. »

Le passage est *en clair* assurément, et c'est un plaidoyer, adressé à la souveraine elle-même, bien plus qu'un renseignement destiné au ministre, mais il porte juste. Et, au fond, jusque dans ses emportements ultérieurs les plus furibonds contre le jacobinisme, et ses manifestations les plus véhémentes au bénéfice de la cause monarchique, Catherine échappe d'une certaine manière au reproche de contradiction envers elle-même et d'apostasie envers son passé philosophique; car ce qu'elle reproche de son côté à la Révolution, ce ne sont pas les principes dont celle-ci se réclame, mais bien l'usage qu'elle en fait. Ces principes ne peuvent-ils recevoir une autre application, et moins violente et plus sage? Catherine prétend bien en avoir fait elle-même la preuve. Au fond, ce qu'elle a toujours rêvé, c'est une monarchie très despotique appuyée sur des idées très libérales. Elle n'a peut-être pas entièrement réussi à réaliser ce programme; mais son petit-fils Alexandre est là, qui pourra mener l'entreprise à bonne fin. Et voilà pourquoi La Harpe est bien à sa place; voilà pourquoi en 1791 et en 1793 encore elle s'obstine à l'y laisser, quoi qu'on fasse pour réveiller chez elle des appréhensions et des scrupules qu'elle se défend énergiquement d'éprouver. En 1791, les émigrés de Coblentz font intervenir Roumiantsof, l'ambassadeur qu'elle leur a envoyé, pour dénoncer les intelligences entretenues par La Harpe avec les agitateurs du canton de Vaud. Elle se contente d'en plaisanter avec La Harpe lui-même. L'année suivante, d'autres émigrés faisant devant elle, en pleine cour, l'apologie de l'ancien régime, le frère d'Alexandre, le grand-duc Constantin, âgé de treize ans à peine et élève de La Harpe lui aussi, intervient pour les interrompre :

— Le tableau que vous faites est entièrement faux!

— D'où tirez-vous vos renseignements, Monseigneur?

— Des *Mémoires* de Duclos que j'ai lus avec La Harpe.

Elle en rit encore. En 1793, la présence du comte d'Artois à Saint-Pétersbourg donne une nouvelle vigueur aux attaques dont le précepteur soupçonné de jacobinisme est l'objet. Un compatriote de La Harpe qui accompagne le Prince, le chevalier Roll, se fait l'interprète du patriciat de Berne qu'inquiètent les relations du pédagogue avec son frère le général, l'allié des jacobins de Paris. Catherine se contente d'engager doucement son protégé à ne plus se mêler des affaires de son pays. Pour le reste, elle le charge d'exposer et de défendre lui-même ses idées dans un mémoire justificatif dont elle fait circuler des copies.

Malheureusement pour l'éducateur d'Alexandre, et nous ajouterions volontiers malheureusement pour Alexandre lui-même, l'avis très sage par lequel la souveraine espère couper court à des liaisons gênantes en effet et compromettantes pour elle, produit un effet inattendu et désastreux : La Harpe ne renonce à faire de la politique en Suisse que pour s'aviser inopinément d'en faire en Russie. Quoi qu'on ait dit, et quoi qu'il ait dit lui-même à ce sujet, la victoire définitive de ses ennemis et son éloignement n'ont pas d'autre raison. Il s'est épris de l'idée d'un rapprochement, nullement souhaité par Catherine, entre Paul et ses deux fils; il a médité de faire obstacle ainsi au renversement de l'ordre successoral dont Catherine est soupçonnée d'agiter le projet. Alors c'est vite fait! Le 27 décembre 1793, un homme de cour bien informé mande de Saint-Pétersbourg au prince Kourakine : « Un « certain M. Harpe major et chevalier de Saint-Vladimir, qui « était en fonctions de précepteur de S. A. I. Mgr le grand-duc « Alexandre, a été pris et porté au delà de la frontière. On « croit que c'est son jacobinisme qu'on avait dévoilé qui en « est cause... Voilà donc les serpents que nous réchauffons « dans notre sein! »

L'homme de cour bien informé, qui n'est autre que Bantich-

Kaminski, haut fonctionnaire du Collège des affaires étrangères et père de l'auteur d'un dictionnaire, très estimé en Russie, de célébrités historiques, se trompe en cette occasion : le jacobinisme du chevalier de Saint-Vladimir n'est pour rien dans l'affaire, pas plus d'ailleurs que La Harpe n'a été pour quelque chose, quoi qu'il ait essayé encore d'insinuer à ce propos, dans le retard apporté, jusqu'à son départ de Russie, à l'entrée en campagne des armées de la Tsarine contre la Révolution.

Le précepteur congédié se fait regretter, du reste. « Je ne « veux plus lire », déclare un jour le jeune Constantin à son successeur, qui est le comte Sacken; « vous lisez toujours « et vous devenez toujours plus bête! » Réfugié en France, La Harpe ne rentre dans sa patrie qu'à la suite des armées révolutionnaires, et les idées qu'il y apporte alors sont bien celles qu'il a représentées, un peu inconsciemment peut-être, à Saint-Pétersbourg même, sous les yeux indulgents de Catherine. Nommé membre du Directoire de la République helvétique, il révèle précisément dans l'exercice de ses fonctions l'esprit du gouvernement idéal conçu par la grande souveraine : il est despote et libéral à souhait. Il en vient même à rêver un autre 18 brumaire, dont il serait le héros, ce qui ne lui vaut d'ailleurs qu'un congé un peu brusque de la part de ses concitoyens et la fin de sa carrière politique.

III

L'arrivée à Saint-Pétersbourg du comte de Saint-Priest ouvre, en 1791, une époque nouvelle dans l'histoire de la colonie française établie en Russie : celle de l'émigration. A partir de ce moment, Catherine commence à faire un triage parmi les Français qui se recommandent à sa faveur, et, pour y avoir accès, il faut montrer patte blanche. Le peintre Doyen, qui se

présente avec un passé révolutionnaire passablement chargé, est d'abord éconduit. « Je ne l'ai pas vu », écrit Catherine à Grimm à la date du 9 mai 1792, « car chez nous on n'admet « plus si vite des Français ; au moins faut-il qu'ils passent la « quarantaine politique. » L'épreuve n'est pas encore des plus difficiles, et Doyen a bientôt fait de la traverser et de conquérir à la cour même une situation fort brillante. Mais les émigrés s'appliqueront à faire augmenter la rigueur de la consigne. Ils arrivent en foule maintenant. Saint-Priest est chargé par l'officine diplomatique de Coblentz d'obtenir le concours de Catherine à l'expédition que le roi de Suède se propose de tenter en France pour y rétablir l'ordre. Il vient un peu trop tôt et trouve un accueil assez froid. Se faisant introduire d'ailleurs par le représentant officiel de la monarchie constitutionnelle contre laquelle il fait appel aux armes de la Tsarine, il paraît dans une attitude ambiguë, qui n'est pas faite pour augmenter ses chances. Derrière lui, en septembre 1791, vient Esterhazy, dépêché par le comte d'Artois pour rendre compte à l'Impératrice des conférences de Pilnitz. Il réussit mieux, grâce aux agréments personnels qui lui ont ménagé autrefois une entrée dans l'intimité de Marie-Antoinette. Il porte avec lui le prestige de l'ancien Versailles. Ancien page du roi Stanislas, ancien protégé de Marie Leszczynska, il a encore à son actif une carrière honorable dans les armées françaises. La mère de Marie-Antoinette s'est bien refusée à favoriser son retour en Autriche, à cause de ses mœurs dissolues ; mais les scrupules de *sainte Thérèse* ne sont pas faits pour avoir prise sur l'esprit de *sainte Catherine*. Esterhazy trouve d'ailleurs moyen de se faire bien venir auprès du favori Zoubof, qui, sans façon, le conduit à l'Ermitage, lui fait traverser plusieurs pièces, ouvre une porte et l'y pousse par les épaules, en disant : « La voilà ! » Mis ainsi en présence de la souveraine et laissé avec elle en tête-à-tête, il ne se démonte pas et réussit à plaire. Catherine écoute d'un air distrait ses communications diplomatiques, mais elle lui propose de le garder auprès d'elle en se chargeant de le nourrir, et c'est au fond tout ce qu'il demande. Après la chute

définitive des Bourbons, il vivra tranquillement dans les terres qu'elle lui aura données en Volhynie.

Sombreuil prend aussi, à la même époque, le parti de quitter le service de l'émigration en se fixant en Russie, et se fait agréer comme aide de camp par le prince de Nassau. Il a de nombreux imitateurs. « MM. de Fürstemberg, de Schweizer, « de Lambert et de Vendre », mande Génet en avril 1791, « ont sollicité la permission d'être admis comme volontaires « dans les armées russes..... tous obtiennent des grades supé-« rieurs à ceux qu'ils avaient en France et sont traités avec « distinction à la cour. » Deux mois avant la tentative de Varennes, le marquis de Bouillé lui-même fait déjà offre de ses services à l'impératrice de Russie, par l'entremise de Grimm. Le général Heymann, brillant officier de cavalerie, qu'il dépêche à Paris pour entamer la négociation, compte aussi le suivre là-bas. On ne s'entend pas sur les conditions, Catherine répondant avec quelque humeur que ses généraux russes coûtent moins cher et valent autant que les « faiseurs » français. Mais Grimm a bientôt d'autres propositions à recueillir : un Vioménil et un Vauban veulent « se vouer au ser-« vice d'une souveraine qui a pris la victoire à sa solde » ; un jeune prince de Craon brûle de se rendre en Russie « pour y « faire ses premières dévotions au temple de la gloire » ; un marquis de Juigné, chef d'une nombreuse famille et privé par la Révolution des moyens de subvenir à ses besoins, « désire « oublier son infortune en endossant l'uniforme de Sa Majesté « Impériale ». D'autres vont droit à Saint-Pétersbourg porter leurs sollicitations : en septembre 1791, Génet signale l'arrivée de MM. de Boisgelin, de Fortin et de Veuzotte. Bientôt c'est l'armée des Princes tout entière, ou du moins les débris de cette armée, Condé en tête, avec 1,500 hommes demeurant encore sous son drapeau, qui demandent asile dans les rangs de l'armée impériale. Mais Catherine a assez de soldats. En décembre 1792, Richelieu, le héros d'Ismaïl, arrive au quartier général de Condé avec deux traîneaux portant 60,000 roubles en monnaie d'argent et une lettre de l'Impératrice qui

offre aux émigrés — un établissement sur le bord oriental de la mer d'Azof, une ville à fonder dans un désert! Elle a fait déjà la répartition des lots de terrain à partager et dressé le plan des maisons à bâtir. Richelieu remplira les fonctions de gouverneur, Esterhazy celles d'inspecteur des travaux et Condé celles de général inspecteur, — là-bas, derrière le Kouban, avec trois cent mille francs environ comme mise de fonds! On juge de la consternation des malheureux naufragés de la fortune : « Nous aimerions mieux mourir », écrit l'un d'eux.

Il convenait à Catherine de faire en ce moment sur le Rhin beaucoup de bruit et peu de besogne; l'apparition de Richelieu dans le camp de Condé avec ses barriques d'argent monnayé et ses propositions peu séduisantes n'avait probablement pas d'autre but. Roumiantsof s'y démenait déjà depuis deux ans, faisant défiler devant lui cette armée de gentilshommes, haranguant solennellement le maréchal de Broglie, mais, en fait de réalités, n'aboutissant qu'à devenir le favori de la favorite platonique de Monsieur. Nassau en grand uniforme d'amiral russe y figurait aussi, tenant table ouverte, se dépensant en festins et en toasts enthousiastes. Catherine intervenait personnellement de temps en temps avec quelques secours et d'abondants conseils, qui n'étaient pas toujours aisés à suivre, comme celui par lequel elle recommandait aux princes de ne jamais admettre personne devant eux « en frac », afin « d'éloi- « gner l'idée d'égalité ». Hélas! les pauvres princes risquaient de ne voir bientôt autour d'eux que des gens n'ayant même pas un frac à se mettre sur le dos. Elle voulait qu'on prît au sérieux tout cela, et, sérieuse elle-même dans sa volonté de ne rien faire qui le fût, elle y arrivait presque, Monsieur n'étant pas empêché par toutes ses déceptions de la comparer à Prométhée « dérobant au ciel ses rayons pour en animer la terre ».

Un corps de quinze cents Français à sa solde n'aurait pas fait son affaire, mais il lui agréait assez d'avoir un Richelieu sous les ordres de ses généraux, comme aussi de peupler ses salons avec la fleur de la première noblesse d'Europe. « Ma- « dame Vigée-Lebrun va bientôt se croire à Paris, tant il y a

« de Français dans les réunions », écrivait en 1793 le prince de Ligne en faisant un tableau de la société pétersbourgeoise. Elle logeait Esterhazy dans son palais, servait une pension à Bombelles, employait Saint-Priest à quelques missions diplomatiques, faisait grand accueil à Choiseul-Gouffier, dont le rôle conciliateur à Constantinople lui avait laissé de bons souvenirs. Elle l'engageait même à se fixer dans son empire et faisait ainsi acquisition d'une noble lignée de plus, dont la France a reconquis, depuis, quelques gracieux rejetons. On est allé jusqu'à prétendre — c'est une légende de famille — qu'un plus tendre intérêt inspirait tout d'abord à la souveraine les procédés courtois dont elle usait envers l'ancien ambassadeur, et on a représenté celui-ci, homme de vertu austère, jouant le rôle de Joseph en une scène fort mortifiante pour Sémiramis. On a oublié que, né en 1752, Choiseul avait passé à cette époque, depuis longtemps, l'âge des Platon et des Valérien Zoubof, et les fantaisies amoureuses de Catherine n'ont aucun besoin de bénéficier du miracle de la multiplication. Mais il est naturel que l'imagination des contemporains se soit donné carrière à ce sujet, et qu'on soit arrivé à voir double et triple dans ce coin de roman suffisamment mouvementé sans cela.

Sémiramis donnait encore quelques encouragements au poète de salon Grimaut, au tacticien Tranchant de Laverne, auteur futur de deux biographies médiocres de Patiomkine et de Souvorof. Elle allait, dit-on, jusqu'à oublier ses préventions antérieures à l'égard du peintre Doyen, au point de lui assigner au théâtre une place voisine de sa loge. Elle le nommait décorateur de ses palais et professeur de son Académie, lui qu'elle savait avoir été chargé, à Paris, de l'inventaire des objets d'art confisqués aux couvents !

La société locale ne pouvait qu'obéir docilement au mot d'ordre donné si péremptoirement, et c'est à qui recevra, en effet, le plus d'émigrés et leur fera fête de la façon la plus hospitalière. Le salon de madame Divof est appelé le *Petit Coblentz* ; on y fait de l'esprit à la française et parfois aux dépens de

l'Impératrice elle-même. Un libelle injurieux qui y circule est reconnu pour l'œuvre d'un émigré pensionné par la souveraine. Chez la princesse Dolgorouki, on fronde encore Catherine en s'extasiant sur le talent de madame Vigée-Lebrun. Chez le prince Bielossielski, on admire les vers français du maître de la maison, dont Catherine, nous le savons, fait peu de cas. Partout on fait de la galanterie à la mode des deux pays. Sur ce terrain, il y a confusion d'habitudes, de goûts, de passions diversement caractérisées, plus raffinées d'un côté, plus énergiques de l'autre, mais se confondant dans une égale licence. C'est Versailles tout entier introduit dans Saint-Pétersbourg.

Dans cette fusion accidentelle d'éléments hétérogènes, autre chose se laisse voir pourtant et autre chose s'accomplit encore que le mélange de deux corruptions. Si l'auteur des *Ames mortes,* Gogol, a pu en déduire l'introduction dans le génie national des puérilités propres à l'esprit français, Tourguénief a suivi jusque dans les recoins provinciaux la pénétration simultanée et autrement profonde, autrement significative aussi, d'idées, d'inspirations, de tendances plus graves, quoique ayant la même marque d'origine. Or, ce n'est pas l'esprit de la vieille monarchie française ni davantage celui d'une réaction impuissante contre le mouvement révolutionnaire qui pénètre ainsi au sein de la vieille Moscovie. Non, ceci reste dans les salons de la capitale; au dehors, c'est autre chose qui se dégage de cette foule d'étrangers et se propage à travers le milieu ambiant. Car ces émigrés ont beau être les victimes et les adversaires de la Révolution : ils en sortent! Ils ont été portés par le flot; quelques-uns ont aidé à le pousser, et, malgré eux, ils en subissent, ils en transportent et ils en communiquent le mouvement. Les idées, les inspirations, les tendances dont Tourguénief a aperçu la trace sont bien celles qui ont créé la France moderne.

Assurément elles sont lentes à se faire jour dans ce milieu si peu préparé à les recevoir; elles restent en quelque sorte suspendues en l'air comme ces *paroles gelées* d'une légende locale. qui ne doivent être entendues qu'au retour du printemps. Mais

elles sont là, elles attendent, et, vienne le souffle vivifiant des chaudes brises d'avril, elles résonneront et feront leur œuvre. La grande œuvre libératrice de 1863 en dérive en partie du moins, n'en doutez pas.

Catherine n'aperçoit sans doute pas cet aboutissement fort lointain d'une propagande indirecte, ou le voit précisément trop reculé dans l'avenir pour s'en inquiéter. Elle tolère jusqu'aux réunions du café Henri, véritable club, où l'on va boire du punch et parler politique, et où l'on discute, en français toujours, fort librement. Cette émigration associée involontairement et inconsciemment à l'accomplissement d'une tâche dont plusieurs générations encore ne verront pas le fruit, la frappe surtout, comme elle a frappé depuis Gogol, par ses dehors frivoles qui l'amusent et la rassurent, en même temps qu'ils chagrinent, leur donnant le change, quelques observateurs moroses de l'endroit, réfractaires à l'engouement général. Voyant le geste et n'entendant pas le son — le son suspendu pour le moment, figé dans l'atmosphère glacée — ceux-ci, qui sont des esprits sérieux, jugent la mimique exagérée et ridicule. « Je m'étonne », écrit le comte Rastoptchine, « comment « ces gens » — il s'agit des Français — « peuvent inspirer un « intérêt réel. Je ne leur en aurais jamais accordé d'autre que « celui qu'on a à la représentation d'une pièce touchante, car « cette nation n'existe que par la comédie et pour la comédie. « Quand on étudie les Français, on trouve quelque chose de « si léger dans tout leur être, qu'on ne conçoit pas comment « ces gens tiennent à la terre. Les scélérats et les imbéciles « sont restés dans leur patrie, et les fous l'ont quittée pour « grossir le nombre des charlatans de ce monde. »

Catherine, elle aussi, se donne la comédie à peu de frais avec ces représentants, éminents pour la plupart, d'un monde en train de disparaître. L'arrivée du comte d'Artois en 1793 l'enchante : c'est le morceau capital du spectacle. Elle avait rêvé un moment — avant Varennes — de donner l'hospitalité à Louis XVI lui-même. Elle avait dit très haut qu'elle y verrait « l'acte le plus remarquable de son règne ». Une princesse de

Zerbst offrant asile au petit-fils de saint Louis : elle savait ce qu'elle disait! Elle garde un mois entier le fils de France qu'à défaut de mieux elle a la bonne fortune de posséder, et déploie pour lui toutes les pompes de sa cour et toutes les séductions de sa personne. Il se montre convenable de son côté, « admi-« rable », affirme Langeron, « simple, décent, modeste, pro-« fondément et sincèrement affligé, sans jactance et sans « affectation, montrant dans sa conversation un esprit froid « et sage, renversant toutes les idées qu'on avait en Russie de « sa légèreté et de ses habitudes de jeunesse, inspirant le plus « vif et le plus respectueux intérêt ». Mais il ne réussit pas à engager la souveraine dans un seul entretien où les affaires de l'émigration et de la royauté soient sérieusement mises sur le tapis. Catherine est maîtresse dans l'art des échappatoires. Il se rattrape avec Zoubof, qui, plus flatté encore, y met plus de complaisance et se montre prodigue de promesses.

Au bout d'un mois, Sémiramis semble à bout de frais. Les compagnons du prince ne sont d'ailleurs pas d'une société également plaisante. L'évêque d'Arras a « l'air et le propos « trop grenadier ». Le chevalier Roll se mêle trop des affaires de la Suisse et de celles de La Harpe. Le comte d'Escars ne trouve pas la table de l'Impératrice digne d'une aussi grande souveraine et le montre trop. L'heure de la séparation a sonné. Le prince part avec les promesses du favori, qui manquent de le conduire dans une prison pour dettes de la libre Angleterre, avec un peu d'argent qui l'aide à vivre quelque temps en Allemagne et avec la fameuse épée « donnée par Dieu pour le « Roi », qui, l'année d'après, à Hamm, passe aux mains d'un usurier pour payer les toilettes de madame de Polastron. « Je « ne vous la donnerais pas », avait dit Catherine en audience solennelle, « si je n'étais persuadée que vous péririez plutôt « que de différer de vous en servir. » Il s'en sert, le pauvre prince, comme il peut et comme il sait.

Calonne, qui vient après, est plus mal reçu. Catherine s'est habituée peu à peu à regarder les Français séjournant dans son empire non plus comme des hôtes, mais comme de nouveaux

sujets, et elle n'entend pas qu'ils se donnent des airs qu'elle ne tolérerait pas chez les autres. L'ancien contrôleur général lui fait d'ailleurs l'effet d'un songe-creux. D'autre part, elle est arrivée en même temps à se départir graduellement de l'esprit de tolérance professé, au début de la crise révolutionnaire, à l'égard du conflit d'idées et de principes qui y parait. Elle a fini par prendre au naturel les sentiments qu'elle s'est efforcée longtemps de communiquer à ses voisins d'Allemagne, sans les éprouver en aucune manière. Elle n'est pas prête encore à se mettre en marche pour rétablir en France le trône et l'autel, mais elle ressent le besoin de taper sur quelques Français, et elle passe son envie sur ceux qu'elle a à portée de sa main. En 1795, les salons de Saint-Pétersbourg ne sont plus seuls à recevoir en foule les compatriotes de Calonne; on en voit autant et davantage dans les prisons. Bonneau, ex-consul général de France à Varsovie, s'y trouve depuis deux ans. Un ordre de Sievers, le représentant tout-puissant de Catherine sur les bords de la Vistule, l'a fait enlever une nuit et conduire sans autre forme de procès à Saint-Pétersbourg. Il a pour voisin, dans une casemate de la forteresse de Saint-Pierre et Paul, un compatriote enfermé pour n'avoir pas eu un passeport en règle. Celui-ci devient fou au bout de six mois, est envoyé dans une maison de santé, y guérit, est renvoyé en prison, et, cette fois, tombe dans la folie furieuse. Quand il fait trop de bruit, on le frappe de verges, jusqu'à ce qu'il se taise. Kosciuszko et son aide de camp Niemcewicz le connaissent et trouvent moyen de communiquer avec lui : il a vingt-cinq ans, et s'appelle Forges. Et Voltaire ni d'Alembert ne sont plus là pour intervenir en sa faveur! L'amie des philosophes a disparu également à ce moment : c'est Catherine II tout court qui règne et va tantôt essayer d'emprisonner la France elle-même sous la garde des soixante mille geôliers que Souvorof s'apprête à y conduire.

CHAPITRE V

AVENTURIERS ET AVENTURIÈRES. — LA PRINCESSE TARAKANOF (1).

I. Italiens et Italiennes. — Le Piémontais Odart. — Le Napolitain Lascaris. — Le baron de Tott. — II. Cagliostro. — La princesse de Santa-Croce. — La duchesse de Kingston. — La princesse Tarakanof.

I

Évoquer l'image d'une cour, mettre en scène l'entourage d'un souverain du dix-huitième siècle sans y marquer la place de quelques aventuriers serait se rendre coupable à la fois d'oubli et d'invraisemblance. Catherine n'échappe pas à la loi commune : le Piémontais Odart figure parmi ses familiers depuis 1762. Il disparaît après le coup d'État, revient quelques années après, pour conspirer contre la veuve de Pierre III, cette fois, puisque c'est elle qui est sur le trône, a tout juste le

(1) Arapof, *Annales du théâtre russe; Archive du prince Vorontsof*, V, XXI; *Archive russe,* 1877; Bilbassof, *Histoire de Catherine II;* Forneron, *Histoire des émigrés;* Karnovitch, *Notice sur la duchesse de Kingston,* dans l' « Antiquité russe », 1877; *Mémoires* de Laveaux, Weickard, etc.; Recke (von der), *Nachricht von der berüchtigten Cagliostro's Aufenhalt in Mittau;* Zotof, *Cagliostro, sa vie et son séjour en Russie,* dans l' « Antiquité russe », XII. Pour l'épisode de la princesse Tarakanof, le document capital est l'ouvrage de M. Panine, publié en 1867 par la Société de Moscou pour l'étude de l'*Histoire de l'Antiquité* et complété par Brevern en allemand sous le titre : *Die Vorgebliche Tochter der K. Elisabeth.* On y trouve les résultats de l'enquête ordonnée à cette époque par l'empereur Alexandre II. M. Challemel-Lacour a utilisé en partie ce travail dans une étude publiée par la *Revue des Deux Mondes,* mai 1870. Une série de documents complémentaires a été publiée depuis dans le premier volume du « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe ». Quelques renseignements sont à puiser dans la monographie des Razoumovski publiée dans le « Dix-huitième siècle », par Vassiltchikof (II, 439 et s.), et dans l'étude de Mielnikof: *La princesse Tarakanof,* Pétersbourg, 1868. Le livre du prince Lubomirski : *Un drame sous Catherine II,* n'est qu'un roman.

temps de s'enfuir et s'efface pour toujours — tué par un coup de foudre à Nice, à ce qu'il paraît. Mais il laisse à Saint-Pétersbourg de la graine de son espèce, car en 1788 Langeron y a affaire à un Italien qui lui ressemble à s'y méprendre. Celui-là s'appelle ou plutôt se fait appeler le comte Morelli, de son vrai nom Rosatti, ex-musicien dans un régiment français. Sa voix, sa guitare et sans doute quelques autres talents lui ont donné accès chez le prince Patiomkine. Au moment où éclate la seconde guerre turque, il est comte, colonel et chevalier de Saint-Georges. Langeron, qui vient d'arriver en Russie avec un passé d'honneur et de gloire, s'y morfond dans l'attente d'une commission qu'on lui a fait espérer auprès de l'armée autrichienne. Il désespère de l'obtenir quand, venant le trouver, Rosatti ou le comte Morelli lui donne à entendre qu'il doit renoncer à se faire employer s'il ne rend visite à M. Altesti. Celui-ci est un aventurier illyrien, secrétaire du favori Zoubof et ministre en second, chargé spécialement d'employer ou de surveiller au besoin les étrangers arrivant en Russie ou y étant déjà fixés. Après quelque hésitation. Langeron s'exécute : « Son antichambre », raconte-t-il, « dès sept heures du « matin était aussi remplie que celle de Zoubof... J'allai chez « lui après dîner, je le trouvai, je restai cinq minutes dans son « salon et ne lui dis pas un mot de mon affaire. Trois jours « après, j'étais expédié et parti. »

Nous avons eu l'occasion déjà de citer le nom sonore de cet autre coureur d'aventures à qui la protection de Betzki a valu la place de surintendant des Beaux-Arts et de directeur du corps des cadets. Ce faux Lascaris est encore un Italien, fils d'un Napolitain établi comme marchand d'épices dans l'île de Céphalonie et s'appelant Carburi. Son imposture et sa véritable origine se trouvent un jour dévoilées par la femme d'un consul de Raguse envoyé à Saint-Pétersbourg, une vraie Lascaris celle-là. Il importe peu; mais à quelque temps de là le drôle se fait chasser du corps des cadets sous le coup d'une accusation honteuse que le chapelain de l'endroit croit devoir porter contre lui. On trouve à l'employer alors dans la police.

En 1764, paraît à Saint-Pétersbourg un frère du baron François de Tott, ce Hongrois dont la carrière diplomatique et militaire au service de la France fut également méritoire. Il accompagne madame Saltykof, femme du ministre de Russie à Paris, que des raisons de santé rappellent dans son pays. Il est bientôt des plus répandus dans les meilleures sociétés de la capitale, obtient de servir comme volontaire dans le « camp » de trente mille hommes réuni en ce moment à Tsarskoïe, partage la tente du favori Orlof et lui doit d'être présenté à l'Impératrice. Malheureusement, il s'endette et s'avise alors d'utiliser ses brillantes relations et l'uniforme de la cavalerie française qu'il porte, on ne sait trop comment ni pourquoi, en offrant ses services au marquis de Bausset, l'envoyé français en fonction. Bausset venant à mourir sur ces entrefaites, il caresse un instant l'espoir de lui succéder comme chargé d'affaires, puis se résigne à l'emploi moins glorieux de fournisseur de renseignements aux gages de la légation. Faisant valoir son intimité avec le comte Panine, il obtient une promesse d'appointements assez élevés et le payement de ses dettes, mais le premier ministre de Catherine a vent de ce qui se passe, et, amicalement, conseille au marchand de secrets d'État de passer promptement la frontière. Il lui ouvre même sa bourse pour les frais de ce départ précipité. Dans un mémoire justificatif présenté en 1771 au duc d'Aiguillon, de Tott se défend assez plaisamment du soupçon injurieux d'avoir obéi à des motifs d'intérêt personnel : « Qu'on mette un Russe à la cour de « France, avec le sens commun, un nom, de bonnes manières, « en société avec le premier ministre, en liaison avec les plus « grands des deux sexes ; qu'on lui suppose peu d'amour pour « ses glaces (*sic*) ; qu'il ait huit mille francs de dettes, et qu'on « juge alors s'il sera embarrassé. »

II

L'*Étoile du Nord* aurait failli à justifier son nom si son rayonnement européen n'avait pas attiré le plus grand aventurier du temps. Cagliostro met plusieurs mois à se préparer une entrée sensationnelle sur une des scènes les plus en vue qu'il y eût en Europe dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Arrivé à Mittau en février 1779, il y prolonge son séjour, guettant et préparant son public, arrangeant son décor. Il s'est attribué une mission importante de l'ordre maçonnique dont il est appelé à devenir le représentant dans les pays du Nord. Bien accueilli dans la maison courlandaise du comte Medem, bien recommandé et annoncé à grands coups d'habile réclame, il se trouve, en effet, à son arrivée à Saint-Pétersbourg en possession de tous ses moyens ordinaires. Patiomkine, alors au début de sa faveur, va le voir et trouve pour revenir des raisons auxquelles la belle et fascinante Lorenza, qui porte à ce moment le nom de princesse de Santa-Croce, n'est pas étrangère. D'après un des mille *on dit* qui ont circulé sur les faits et gestes de Catherine, la souveraine serait elle-même intervenue pour faire partir cette rivale, avec une somme de trente mille roubles que la belle aurait refusée après en avoir reçu le double des mains du favori. La légende est peu vraisemblable. Pour se débarrasser de ses rivales, Catherine possédait d'autres ressources, et elle a mis d'autre part trop de bonne humeur à faire, en causant avec Grimm, le récit du séjour dans sa capitale et des prouesses du charlatan :

« Il est venu ici se disant colonel au service d'Espagne et « Espagnol de naissance, faisant entendre qu'il était sorcier, « faisant voir des esprits et les ayant à sa disposition. Quand « j'ai entendu cela, j'ai dit : Cet homme a grand tort de venir « ici; nulle part il ne réussira moins qu'en Russie. On n'y

« brûle point les sorciers, et, depuis vingt ans de règne, « il n'y a eu qu'une seule affaire où on prétendait qu'il y avait « des sorciers, et alors le Sénat a demandé à les voir, et, lors- « qu'on les a amenés, ils ont été déclarés bêtes et parfaite- « ment innocents. M. Cagliostro cependant est arrivé dans un « moment très favorable pour lui, dans un moment où plu- « sieurs loges de francs-maçons, engouées des principes de « Swedenborg, voulaient à toute force voir des esprits ; ils ont « donc couru à Cagliostro qui se disait en possession de tous « les secrets du docteur Falk, ami intime du duc de Richelieu, « et qui lui a fait faire au milieu de Vienne, autrefois, un « sacrifice au bouc noir... M. Cagliostro a produit alors ses « merveilleux secrets à guérison ; il a prétendu tirer de l'ar- « gent vif du pied d'un goutteux, et il a été pris sur le fait « d'avoir versé une cuiller d'argent vif dans l'eau dans laquelle « il a fait mettre ce goutteux. Puis il a produit des teintures « qui n'ont rien teint et des préparations chimiques qui n'ont « rien opéré... Après quoi on a découvert qu'à peine savait-il « lire et écrire. Enfin, criblé de dettes, il s'est réfugié dans « la cave de M. Ielaguine, où il a bu autant de vin de « Champagne et de bière d'Angleterre qu'il a pu. Apparem- « ment qu'un jour il a dépassé la mesure ordinaire, car, en « sortant du repas, il s'est accroché dans le toupet du secré- « taire de la maison : celui-ci lui a flanqué un soufflet ; les « coups de poing s'en sont mêlés ; M. Ielaguine ennuyé et du « frère rat de cave (*sic*) et de la trop grande dépense de vin « et de bière, et des plaintes de son secrétaire, lui a poliment « persuadé de s'en aller en *kibitka* et non par les airs comme « il en menaçait, et, pour que les créanciers ne missent aucun « embarras au passage de cet équipage leste, il lui donna un « vieux invalide pour l'accompagner avec madame la com- « tesse jusqu'à Mittau. Voilà l'histoire de Cagliostro, dans « laquelle il y a de tout, excepté du merveilleux. Je ne l'ai « jamais vu ni de loin ni de près, ni n'ai eu aucune tentation « de le voir... »

La princesse de Santa-Croce, ou plus simplement madame

Cagliostro, semble bien n'avoir été pour rien dans la fin malheureuse de cette expédition manquée. Catherine eut toujours, nous le savons, un parti pris de tolérance exceptionnelle pour les caprices d'amour du plus capricieux et du plus amoureux de ses favoris. Quelques années plus tôt, le futur prince de la Tauride avait soupiré pour les charmes un peu fanés déjà à cette époque d'une autre visiteuse étrangère de même catégorie, ou à peu près, et Catherine ne s'était montrée nullement jalouse. Elle avait même trouvé de l'esprit à la belle charmeuse, genre de compliment dont elle ne fut pas prodigue. Celle-ci était la fameuse duchesse de Kingston, veuve du duc de ce nom, mais femme point divorcée régulièrement d'un premier mari bien vivant et s'appelant plus simplement le capitaine Hervey; bigame par conséquent et ne comptant plus ses autres aventures galantes, de son nom de jeune fille : Élisabeth Chudleigh, ancienne fille d'honneur de la princesse de Galles. Elle vient à Saint-Pétersbourg en août 1777, accompagnée d'une suite nombreuse et d'un aumônier, l'abbé Séchamp. Elle est présentée à l'Impératrice sous le nom et avec le titre qui lui sont contestés en Angleterre ; elle passe même pour être apparentée à la famille royale; elle est invitée à Tsarskoïe-Sielo et reçoit de toutes manières l'accueil le plus flatteur. Elle donne des bals qui font courir tout Pétersbourg, soit sur son yacht dont les aménagements luxueux éveillent la curiosité et l'admiration universelle, soit dans une maison, une des plus belles de la ville, que l'Impératrice fait mettre à sa disposition. Le yacht ayant éprouvé quelques avaries pendant une tempête, Catherine le fait réparer à ses frais. L'aventurière a eu l'habileté de dire très haut qu'elle est venue uniquement pour se donner la joie et l'honneur de voir la femme la plus extraordinaire des temps présents et passés, et Sémiramis se plaît à l'entendre répéter. Patiomkine fait ostensiblement la cour à la fausse duchesse, et Catherine le laisse faire. Il faut dire que cette nouvelle rivale a cinquante-sept ans et commence à devenir sourde, et, d'autre part, elle paraît jeter plus particulièrement son dévolu sur un secrétaire du favori, Garnovski,

qui arrive plus tard à s'approprier une partie de sa grande fortune. Car, voulant pousser ses avantages, elle en vient à ambitionner un établissement en Russie avec une place officielle à la cour de Sémiramis, et fait acquisition d'une terre en Estonie. Mais des bruits défavorables commencent à circuler sur son compte, elle juge à propos de s'éloigner pour un temps, et, quand elle revient en 1782, c'est fini : on ne veut plus d'elle ni à la cour ni ailleurs, le favori lui tourne le dos, et Garnovski, auquel elle a donné toute sa confiance, en abuse pour mettre la main sur ses propriétés estoniennes.

III

Deux années avant la première apparition de l'aventurière, les casemates de la forteresse de Saint-Pierre et Paul avaient vu finir le roman d'une existence féminine bien autrement aventureuse encore, plus mystérieuse aussi, et dont il nous coûte presque d'évoquer le souvenir dans ce chapitre, tant, à travers le fond commun, vulgaire et déplaisant de ce genre d'équipées, il s'y mêle de mélancolique intérêt forçant la pitié et presque le respect. Tout est mystère dans cette figure singulière, qui a un air de fantôme, et dont la légende n'a même pas eu à s'emparer, car elle semble y être entrée de plain-pied en naissant. Elle y a vécu, elle y est morte, et c'est à peine si, en dehors de ce cercle brumeux de données plus ou moins imaginaires et plus ou moins fabuleuses qui l'entoure, il est possible aujourd'hui encore de lui reconstituer une identité et une possession d'état historique.

Son nom? Elle n'en a pas. Dans la légende et même dans l'histoire, elle porte habituellement celui de princesse Tarakanof. Or, non seulement ce nom ne lui a pas appartenu, mais encore il ne semble pas qu'elle ait jamais songé elle-même à se l'approprier, que parmi les masques divers dont il lui a plu de

se couvrir le visage, elle ait jamais revêtu celui-là. Aucune princesse Tarakanof, ni fausse ni vraie, n'a jamais eu une heure d'existence. La légende a confondu, et l'histoire est tombée sur une fausse piste : avec Daragane, nom petit-russien appartenant à des neveux du comte Razoumovski, l'amant d'Élisabeth, on a fait Tarakanof; mais ce dernier nom n'a jamais été porté ni par un aventurier ni par une aventurière quelconque; il y a encore des Daragane occupant de hautes situations en Russie; il n'y a jamais eu de Tarakanof, ni dans la forteresse de Saint-Pierre et Paul, ni ailleurs (1).

Son état civil? Elle n'en a pas. Elle a passé, elle passe encore aux yeux de quelques-uns pour une fille d'Élisabeth et de Razoumovski. De là cette confusion avec les Daragane. En prison, sous les griffes de la torture, dans les affres suprêmes de l'agonie, elle s'est obstinément défendue d'avoir voulu usurper ce titre. Pouvait-elle le faire avec quelque vraisemblance? L'union d'Élisabeth avec le chantre de chapelle petit-russien a-t-elle été féconde? Il y a doute même sur ce point et partage des opinions les plus autorisées.

Une certitude poignante a surnagé longtemps dans ce gouffre trouble et troublant d'énigmes insondables. En 1864 à Saint-Pétersbourg, et trois années plus tard à Paris, un tableau du peintre russe Flavintski a attiré la foule avec le spectacle terrifiant de la mort d'une jeune et belle femme, enfermée dans un souterrain de la forteresse de Schlüsselbourg, surprise par une crue brusque de la Néva et noyée dans ce cachot. C'était un tableau d'histoire, et la victime, c'était elle, la prétendue princesse Tarakanof. Eh bien non ! il n'y avait encore rien d'historique dans cette exhibition lugubre. Une enquête rigoureuse ordonnée précisément à cette occasion a rétabli, depuis, les faits : l'inondation mise en scène par le peintre a eu lieu en 1777 ; à cette époque, la prétendue princesse Tara-

(1) D'après une des légendes répandues à ce sujet, une autre princesse Tarakanof, qui aurait été la vraie (?), aurait vécu dans un monastère de Moscou sous le nom de Dosifée et aurait survécu à Catherine. Voy. Pylaief, *Le passé oublié des environs de Saint-Pétersbourg*, p. 528.

kanof était morte depuis deux ans, et elle n'a jamais été prisonnière à Schlüsselbourg.

Qui est-elle alors, l'innomée et l'innomable, dont la sombre destinée a égaré l'imagination des artistes et mis en défaut le savoir des historiens? Qui a-t-elle voulu être du moins? Quel rôle a-t-elle prétendu jouer en réalité? Mystère et néant encore! Pas un mot de sa bouche qui aide à soulever le voile, à entamer le secret de sa conscience. A-t-elle été consciente d'ailleurs elle-même? A-t-elle su ce que nous voudrions aujourd'hui savoir? Au nombre de ceux qui attachèrent à la possession de ce secret un intérêt personnel et passionné, figura un jour le duc régnant de Limbourg. La seule réponse qu'il ait obtenue à ses questions pressantes et impérieuses est décevante : « Vous « me demandez la vérité? Vous ne me croiriez pas si je vous « la disais tout entière! Et puis, qu'est-ce que la vérité? « Qu'est-ce que le mensonge? Dans cette comédie bizarre de « la vie que nous sommes obligés de jouer et dans laquelle « nous n'avons pas le choix de notre rôle, êtes-vous capable « de séparer le masque du visage qu'il recouvre? S'illusion- « ner et faire illusion aux autres est notre sort à tous. Tous « nous mentons! Seulement les uns le font sans ordre et sans « suite, et s'égarent en route; les autres prétendent connaître « leur chemin et marcher droit au but, mentant toujours, mais « mentant avec système. Je veux être de ceux-là. »

La première entrée en scène de l'énigmatique comédienne a lieu à Paris en 1772. On y remarque alors, venant on ne sait d'où, une princesse Aly Emettée de Vlodomir, au nom bizarrement composé de consonances slaves et persanes. Elle est jeune, belle, gracieuse surtout, avec des cheveux cendrés comme ceux d'Élisabeth et des yeux aux couleurs changeantes comme les siens, passant du bleu au noir et donnant eux aussi à sa physionomie ce caractère d'étrangeté, cet air de rêve qui semblent attachés à toute sa personne et à toute sa destinée. Elle a d'excellentes manières et paraît avoir reçu une éducation soignée. Elle se donne ou on la donne pour une Tcherkiesse, nièce d'un grand seigneur persan immensément riche. Elle a

une suite nombreuse, dans laquelle figurent au premier rang deux Allemands : un baron d'Embs, assumant la qualité et l'autorité d'un parent d'âge respectable, et un baron de Schenk, cumulant l'office d'intendant avec celui de confident intime. Bien logée et menant grand train, la princesse se trouve bientôt en possession d'un cercle de relations très étendu. Les étrangers, dont l'affluence est déjà grande alors à Paris, fréquentent en nombre sa maison à côté de quelques Français. L'émigration polonaise, qui commence à ce moment à la suite des premiers malheurs de la République, fournit un contingent considérable et illustre à ses salons. Le prince Michel Oginski, un des plus marquants parmi ces exilés, figure au nombre des admirateurs de la belle Tcherkiesse. Soudain une catastrophe se produit : le parent d'âge et d'apparence respectable est arrêté pour dettes, et il se découvre que, n'ayant pas de quoi faire honneur à ses engagements, il n'a pas davantage droit au nom et au titre qu'il porte. Il n'est pas baron, et son nom véritable est celui d'un riche marchand de Gand dont il est le fils depuis longtemps prodigue. La nouvelle se répand, et il y a naturellement assaut de créanciers à la demeure fastueuse de la princesse ; mais une surprise les y attend : la maison se trouve vide ; la princesse a disparu.

Elle reparaît quelques mois après à Francfort, toujours accompagnée d'un nombreux domestique, logeant dans la meilleure hôtellerie de la ville et très entourée. Ses fournisseurs parisiens l'y suivent et ont vite fait de la mettre aux abois ; mais alors un sauveur se présente : c'est le duc de Limbourg, très endetté lui-même, mais possédant des sujets qu'il trouve moyen de mettre encore à contribution, s'offrant généreusement pour couper court aux embarras de la princesse et finissant par l'installer dans son château d'Oberstein. Il prétend, bien entendu, être payé pour ses avances et pour sa galanterie, mais la princesse se montre d'un abord difficile. Il va alors jusqu'à lui offrir sa main ; il ne fera pas de mésalliance, car elle a aussi une souveraineté à lui donner : elle a changé de nom et d'origine, et c'est la princesse d'Azov, issue de la puis-

sante maison de Vlodomir et héritière d'une principauté placée sous le protectorat de la Russie, qui deviendra duchesse de Limbourg.

L'aventure n'est que banale jusqu'à présent, se confondant avec cent autres semblables dans la chronique du siècle. Faux barons et fausses princesses pullulent alors dans les capitales et même dans les petites villes. La rapidité plus grande des communications et le classement beaucoup plus certain des conditions sociales suffisent à peine aujourd'hui encore à leur barrer le chemin. Au dix-huitième siècle, le télégraphe n'existant pas, l'*Almanach de Gotha* commençant seulement à paraître depuis 1764, et la diffusion des connaissances géographiques et ethnographiques en étant aussi à ses commencements, l'existence des principautés d'Azov protégées par la Russie est malaisée à contrôler. Il arrive même de nos jours qu'on n'y réussisse pas à temps. En 1772, au château d'Oberstein, la future duchesse de Limbourg peut garder longtemps ses coudées franches. Un moment vient pourtant où la bourse du duc se vidant d'une façon désespérée, et les subsides que la princesse d'Azov est à attendre de sa principauté se faisant désirer d'une façon inquiétante, les relations deviennent tendues entre les fiancés, et la confiance qui y avait présidé jusqu'à présent subit une première atteinte. Mais alors le duc de Limbourg se trouve déjà avoir un remplaçant, et c'est à ce moment que le roman de la belle inconnue prend un tournant, par lequel il sort de la trivialité et entre définitivement dans l'histoire.

Le château d'Oberstein est proche de Manheim, où réside depuis quelques mois un autre exilé polonais plus illustre encore que le prince Oginski, le fameux prince Radziwill, qu'une légende — fausse d'ailleurs également — représente promenant à travers l'Europe à cette époque douze statues de grandeur naturelle en or massif, figuration opulente des douze apôtres, qu'il a réussi à enlever de son château de Nieswiez pillé par les Russes, et qui lui sert provisoirement de bourse de voyage. La princesse d'Azov a appris l'existence de

ce voisin et n'a pas tardé à tourner de ce côté ses beaux yeux remplis à nouveau de détresse. Malgré l'absence des douze apôtres imaginaires, le grand seigneur polonais, conservant d'autres débris plus réels d'une royale fortune, est une prise fort désirable. Mais il est défiant, fantasque, et les attraits féminins ont peu de pouvoir sur lui. N'importe! La grande comédienne qui n'a pas dit son secret au duc de Limbourg a d'autres moyens de séduction que le charme équivoque de son regard bleu et noir. Un brusque changement de décor la fait apparaître sous un jour nouveau. Il n'y a plus de princesse d'Azov; il n'y a plus de principauté de Vlodomir; il y a une orpheline sans nom, ou plutôt portant un nom si illustre qu'il ne peut être dit qu'à voix basse, et qu'il y a danger de mort à en trahir le mystère. Élevée dans un cloître, puis reléguée en Sibérie, elle a été délivrée par les gardiens de sa prison et conduite en Perse. Elle a cependant, dans toutes ses pérégrinations, gardé un coffret dépositaire d'un document qui est à la fois son acte de naissance et sa fortune. Il vaut un empire : c'est le testament d'Élisabeth Ire, impératrice de Russie, léguant la couronne à Elisabeth II, sa fille unique issue de son mariage avec Razoumovski, et Élisabeth II — c'est elle, la châtelaine actuelle d'Oberstein.

Prétendants et prétendantes plus ou moins bien documentés, fils et filles hypothétiques de rois et d'impératrices ne sont pas davantage une rareté au dix-huitième siècle, en attendant les Naundorff du dix-neuvième. N'importe encore! L'imagination de Radziwill s'allume et flambe comme un feu de paille au récit de ce conte prodigieux. Il en est à rêver précisément d'une tentative audacieuse, qui le ramènerait dans sa patrie en vainqueur et en restaurateur des libertés et des droits méconnus de la République. Il songe à passer en Turquie, d'où il prendrait son essor avec le concours des armes ottomanes. De quel appoint serait pour cette expédition l'apparition simultanée dans le camp turco-polonais de la petite-fille de Pierre le Grand! Or évidemment celle-ci ne demande pas mieux que d'y paraître. Elle suivra le noble exilé à Venise d'abord, où il

doit mettre la dernière main à ses préparatifs, puis à Constantinople.

Et voici que les sentiments attiédis du duc de Limbourg lui-même se réchauffent au contact de ce nouveau brasier que son énigmatique amie vient de mettre en feu. La jalousie, l'ambition, un restant d'amour sans doute le poussent à de nouveaux sacrifices. Ses sujets sont saignés à blanc, et c'est avec un train digne de son rang que la fille d'Élisabeth arrive à Venise, en mars 1774. De mariage avec le duc il n'est plus question. La future impératrice de toutes les Russies ne peut déroger. Quelques mois se passent en apprêts fiévreux et en fêtes ; puis l'héritière des tzars devance ses nouveaux compagnons à Raguse, où doit avoir lieu l'embarquement. Au moment de la séparation, elle est publiquement saluée et honorée comme la souveraine légitime du grand empire, et renouvelle solennellement, en cette qualité, les promesses que les exilés polonais ont déjà recueillies de sa bouche.

A Raguse, le rôle ainsi assumé par l'ex-princesse d'Azov s'entoure d'un éclat plus vif encore. Sur la prière de Radziwill, le consul de France Descrivaux cède à la jeune femme sa propre habitation, une délicieuse villa entourée de jardins et de vignobles. Cette charmante demeure devient un centre très recherché, en même temps que le quartier général de la petite armée expéditionnaire qui guette le moment de faire voile pour Constantinople. Le rang auguste réclamé par l'aventurière acquiert de la consistance, et elle en arrive à l'affirmer par un acte décisif : elle écrit à Alexis Orlof, qui se trouve à Livourne avec son escadre. Des bruits mis en circulation ont représenté ce dernier comme disposé à prendre fait et cause pour son frère, le favori, que l'on sait avoir été récemment mis en disgrâce. Une copie du testament d'Élisabeth Ire lui est adressée, en même temps qu'un oukase signé d'Élisabeth II qui lui intime l'ordre de faire connaître aux troupes placées sous son commandement la volonté suprême de la fille du grand tzar.

Ce n'est qu'une plaisanterie, n'est-ce pas? que le *Balafré* russe va accueillir en haussant les épaules, et dont la veuve de

Pierre III ne fera que rire. Eh bien, non! Alexis Orlof en réfère à Catherine, et celle-ci, par une lettre datée du 12 novembre 1774, prescrit au vainqueur de Tchesmé de s'emparer à tout prix, par ruse ou par force, de la prétendue petite-fille de Pierre Ier. S'il en est besoin, il bombardera Raguse, pour forcer la ville à lui livrer l'aventurière. Bombarder une ville faisant partie d'un État avec lequel on n'est pas en guerre est chose grave; il faut donc que la souveraine ait attribué à l'aventure elle-même, à laquelle elle a voulu ainsi mettre fin, une gravité singulière. Nous l'avons dit : la fausse héritière d'Élisabeth, si elle en était une, avait un nombre respectable de partenaires battant l'estrade autour des souverainetés européennes, sans qu'on s'avisât de tirer le canon à leur propos. Autre trait significatif : huit ans après ces événements, le marquis de Vérac, étant ministre de France à Pétersbourg, est saisi de la réclamation d'un sieur Marine, sujet français, auquel la princesse de Vlodomir est restée devoir une somme de cinquante-deux mille livres depuis son séjour de quelques mois à Paris, en 1772. Le marquis n'a jamais entendu parler d'une princesse de ce nom; il s'informe, et au premier mot on l'arrête : la princesse est morte, ses créanciers ont été payés, et le sieur Marine l'eût été également plus tôt s'il avait produit sa créance. On va faire droit immédiatement à sa demande. A ce moment, des armateurs français ayant eu à subir dans la Méditerranée, du fait des croisières russes, des dommages dont on leur a promis la compensation, sont en instance, depuis de longues années, pour obtenir le payement sans cesse différé de ces indemnités, et Catherine refuse de faire honneur, à Paris même, aux dettes de Bobrinski! D'autre part, le marquis cherche à obtenir officieusement, sinon officiellement, quelques renseignements sur cette princesse dont il ignorait l'existence, et il arrive à la conviction que c'était bien une fille de l'impératrice Élisabeth et de Razoumovski (1)!

Mais revenons à notre récit. La réponse du *Balafré* à la com-

(1) Voy. ses dépêches de décembre 1782. (Archives des affaires étrangères.)

munication qui lui est faite par la prétendante tarde naturellement à venir, et *Élisabeth II* n'a pas le loisir de l'attendre à Raguse, car ses affaires s'y gâtent. Le traité de Koutchouk-Kaïnardji (2 juillet 1774) vient de mettre à néant les espérances de Radziwill et de ses amis. Le projet de voyage à Constantinople est abandonné. En même temps, un accident fâcheux d'ordre plus intime a porté atteinte à la situation de la petite-fille de Pierre I[er]. Tout en faisant apprécier aux compagnons de l'illustre Polonais, sinon à lui-même, le charme personnel de sa jeunesse et de sa beauté, la princesse avait su jusqu'à présent en conserver le prestige intact. Elle avait réussi à passer pour inaccessible à des hommages vulgaires. Or, une nuit, un jeune cavalier de la suite de Radziwill, Domanski, est surpris franchissant le mur de la villa Descrivaux. Un gardien qui le prend pour un voleur tire sur lui et le blesse. L'affaire fait scandale et jette du froid parmi les camarades de Domanski, déjà déconcertés par des rumeurs inquiétantes transpirant de Paris et d'ailleurs au sujet de la prétendante.

Celle-ci fait preuve de son esprit de résolution ordinaire : brusquement, elle annonce son départ pour Rome De graves intérêts l'appelant dans la capitale du monde chrétien, où va s'agiter le problème de la succession de Clément XIV, servent ingénieusement à colorer sa retraite. Mais, voyageant maintenant sous le nom de comtesse de Pimberg, elle s'arrête d'abord à Naples, où elle fait encore une conquête : celle de Hamilton, l'envoyé d'Angleterre, le futur époux d'Emma Harte, qu'on peut croire prédestiné aux rencontres de ce genre. Tout en recevant les hommages de l'inflammable diplomate et en ne s'y montrant pas insensible, elle prépare la réception qu'elle souhaite trouver dans la ville éternelle. Domanski, qui l'a suivie avec un autre compagnon polonais, Czarnomski, s'y emploie. Elle se hasarde enfin, et, discrètement enfermée dans un palais solitaire de la rive gauche du Tibre, ostensiblement vouée aux bonnes œuvres, elle ne tarde pas à se concilier de nombreuses sympathies, tout en excitant une vive curiosité. Le cardinal Albani, protecteur de la couronne de Pologne, lui témoigne

un respectueux intérêt et s'exalte même à son tour en devenant le confident de projets d'avenir et de vœux de conversion qui ouvrent devant sa piété et son ambition de prélat romain des perspectives éblouissantes. Un Jésuite du nom de Linday, qui a servi autrefois dans l'armée russe, voit la nouvelle venue et affirme reconnaître en elle la femme d'un duc d'Oldenbourg qu'il a fréquenté à Saint-Pétersbourg. Cela ne fait que fortifier la légende qui entoure la mystérieuse princesse. Malheureusement ses ressources s'épuisent. Elle s'aide quelque temps en battant monnaie avec des diplômes de décorations et de dignités limbourgeoises dont elle a fait ample provision; mais les candidats à ces distinctions honorifiques se faisant rares, elle a recours à un dernier expédient : elle fait appel à la générosité de Hamilton. Elle lui écrit une lettre point éplorée, toujours digne au contraire, altière presque, comme si elle accordait une faveur au lieu de solliciter une grâce — et c'est sa perte qu'elle signe : l'homme qui doit la conduire à la prison et à la mort, et qui la guette déjà depuis quelque temps, saisit cette occasion pour entrer en scène et accomplir sa besogne.

La somme demandée à Hamilton étant considérable, celui-ci s'adresse à son collègue de Livourne, John Dick, consul d'Angleterre, et banquier dans cette ville. John Dick, qui est en relations amicales avec Alexis Orlof, prévient ce dernier. Or, le *Balafré* vient de recevoir les ordres péremptoires de Catherine et s'apprête à les exécuter.

Dans la politique du dix-huitième siècle, le guet-apens est d'usage courant. On ne fait que suivre à cet égard en Russie les errements d'une pratique constante et universelle. L'Allemand Weickard rapporte dans ses *Mémoires* l'aventure très ordinaire à ses yeux d'un Français, dont il ne sait pas dire le nom, enlevé à la Haye, par ordre du gouvernement russe, conduit à Saint-Pétersbourg et enseveli vivant, pour toujours, dans les oubliettes de la forteresse finnoise de Kexholm.

— C'est un fameux coquin! affirme l'officier chargé de ce coup de main en présentant lui-même sa capture à l'Impératrice.

— Tu en es un autre bien plus fameux encore, puisque tu as réussi à le prendre, répond Catherine.

Pour dresser l'embûche et y faire tomber la victime, tous les moyens sont bons. On connaît l'aventure plutôt plaisante que tragique du célèbre Beniowsky, échappé du Kamtchatka après y avoir été envoyé par les Russes et circulant en 1772 à Spa avec le manuscrit d'un récit de son odyssée sibérienne, dont il annonce la publication et où la *Sémiramis du Nord* peut s'attendre à être fort maltraitée. Un agent russe est mis en campagne; il s'assure le concours d'une courtisane célèbre à ce moment sous le sobriquet d'*As de pique,* dû à un grain de beauté qu'elle montre pour un thaler, et le pauvre Beniowsky en est pour ses frais de littérature : il voit le grain de beauté, mais il perd son manuscrit.

Le traquenard dans lequel la comtesse Pimberg doit tomber est pourtant, dans son genre, quelque chose de rare, un morceau d'art sortant du commun, un chef-d'œuvre d'ingéniosité — et d'infamie. Il est assez curieux d'y voir un Anglais et un Russe agissant de concert et paraissant également affranchis de toute espèce de scrupules, comme de tout sentiment d'honneur ou de pitié. Alexis Orlof et John Dick se donnent la main pour attirer la malheureuse dans un piège affreux. A leur instigation, un banquier anglais de Rome, Jenkins, se présente chez la jeune femme, lui offrant de la part de Hamilton un crédit illimité, en même temps qu'un officier russe lui apporte, au nom d'Alexis Orlof, les déclarations les plus flatteuses qu'elle pût espérer. Le *Balafré* se dit convaincu de l'authenticité du document dont elle lui a révélé l'existence, très disposé aussi à venger sur Catherine les injures de son frère et ses propres rancunes. Il demande à la *prétendante* de venir le rejoindre à Pise. En vain l'amoureux Domanski, que la sincérité de sa passion rend sans doute clairvoyant, fait entendre à celle dont il est décidé à partager la fortune bonne ou mauvaise de salutaires avertissements. Elle lui impose silence : elle ira où sa destinée l'appelle.

A Pise, elle est reçue comme une souveraine. Elle a encore

une fois changé de nom et porte maintenant celui de comtesse Silinska. Orlof se montre prodigue à son égard de témoignages de respect, auxquels il mêle habilement des démonstrations sentimentales. Sous les yeux défiants et inquiets de Domanski, il n'épargne rien pour rassurer et pour étourdir sa victime, faisant succéder aux déclamations irritées contre Catherine et contre son nouveau favori, aux signes expressifs d'un zèle enthousiaste pour la cause de la *prétendante* et d'une sujétion presque servile déjà à ses moindres volontés, les hommages plus discrets d'une passion qui n'ose s'avouer et à laquelle il a l'air d'associer d'ambitieuses visées personnelles. Il multiplie des fêtes qu'elle est appelée à présider; il l'attire à plusieurs reprises à Livourne, où John Dick fait assaut avec lui de galanterie et d'hospitalité luxueuse. Sans se départir de son attitude de hautaine réserve, elle se laisse peu à peu entraîner sur la pente fatale. Comme pour conjurer ses dernières défiances, il finit par lui déclarer ouvertement son désir et son espoir de partager avec elle l'empire qu'il se propose de lui conquérir; elle se prête à un simulacre de mariage ou de fiançailles dont il prétend célébrer l'événement par un grand spectacle naval, un combat simulé de son escadre dans la rade de Livourne. Pour y assister, elle doit passer à bord du vaisseau amiral. Pour la dernière fois, avant de mettre le pied dans l'abîme, elle reçoit encore et écoute avec dédain les objurgations terrifiées de Domanski. Elle s'embarque : des salves d'artillerie et des cris : « Vive l'Impératrice! » qui lui font illusion saluent son apparition sur le pont du vaisseau, et soudain le voile dont on a artificieusement recouvert ses yeux se déchire : Orlof disparaît; elle se voit entourée de soldats qui ne paraissent nullement disposés à lui prêter hommage; Domanski et Czarnomski, qui l'ont accompagnée, tirent l'épée pour la protéger; ils sont désarmés aussitôt. On l'emmène elle-même et on l'enferme dans une cabine où, quelques instants après, un soldat jette à ses pieds sans mot dire une bague précieuse : celle qu'elle avait cru quelques jours plus tôt donner à un époux. Elle écrit quelques lignes à l'adresse du

traître ; le soldat auquel elle confie ce message revient avec une orange enveloppée d'un papier sur lequel, jouant la comédie jusqu'au bout, le *Balafré* a prétendu dissimuler sa réponse : il se dit prisonnier comme elle et ne pouvant rien pour la secourir. Le vaisseau lève l'ancre, Orlof reste à Livourne, et c'est le vaillant Greigh, mieux fait pour de plus glorieuses besognes, qui est chargé de conduire la captive à Saint-Pétersbourg.

Il la traite avec des égards qui sembleraient bien prouver qu'il ne croit pas avoir affaire à une aventurière ordinaire. La cabine où elle est enfermée est celle du capitaine. On lui laisse deux de ses domestiques. A Saint-Pétersbourg, où elle arrive le 12/24 mai 1775, le feld-maréchal prince Galitzine est chargé de l'interroger. Il envoie son premier rapport deux semaines plus tard : la prisonnière y est représentée comme une personne de taille moyenne, maigre, de belle prestance, les cheveux *noirs,* les yeux bruns, louchant un peu, le nez allongé et busqué, l'air d'une Italienne, parlant le français et l'allemand, ne sachant pas un mot de russe. Les médecins qui l'ont examinée l'ont trouvée poitrinaire et gravement atteinte. Elle dit se nommer Élisabeth et avoir vingt-trois ans. Elle prétend ne connaître ni sa nationalité, ni le lieu de sa naissance, ni le nom de ses père et mère. Elle a été élevée à Kiel, en Holstein, chez une Française du nom de Peret ou Peran, et baptisée comme Grecque. A neuf ans, on lui a fait quitter Kiel. Une femme née dans le pays et portant le nom de Catherine, et trois hommes, elle ne sait dire de quelle nationalité, l'accompagnaient. Elle a traversé la Russie en passant par Saint-Pétersbourg. On lui disait qu'on la ramenait chez ses parents à Moscou. Elle est arrivée ainsi en Perse, à Bagdad, où un riche marchand du nom de Hamet la recueillit dans sa maison. Un prince persan du nom de Hali, qui recevait aussi l'hospitalité de ce Hamet, la conduisit ensuite à Ispahan, l'entourant de sollicitude et même de respect, et lui affirmant qu'elle était fille de l'impératrice Élisabeth. Elle a vécu à Ispahan jusqu'en 1769. Elle voyagea ensuite en Europe avec son protecteur, qui lui fit prendre des

vêtements masculins à Astrakan, pour traverser la Russie. Elle a passé encore par Saint-Pétersbourg, mais ne s'y est arrêtée qu'une nuit. Le prince Hali, rappelé par des affaires urgentes dans son pays, la quitta à Londres, en lui laissant des pierres précieuses et beaucoup d'or en lingots. C'est ainsi qu'elle est venue à Paris comme princesse persane. Elle se défend d'avoir pensé elle-même à envoyer à Alexis Orlof le testament de l'impératrice Élisabeth. Elle a reçu ce document à Raguse, sans qu'elle sût d'où il venait, avec une lettre lui recommandant de le transmettre au commandant de la flotte russe. Elle a obéi, dans l'espoir d'obtenir des éclaircissements sur l'origine et le but de cette communication. Elle a toujours entendu parler de la naissance et des droits que ce document lui attribuait, mais elle s'est toujours défendue d'y ajouter foi. Orlof a été le premier à l'en convaincre.

Au rapport dont nous venons de résumer la substance, Galitzine joint une lettre de la jeune femme adressée à Catherine. Elle y sollicite une entrevue sur le ton d'une personne qui réclame un droit et qui a moins à recevoir des faveurs qu'à en offrir. Elle écrit : « Je suis dans le cas de faire et pro- « curer de grands avantages à votre empire. Mes démarches « le prouvent. Il suffit que je sois en état dannulé (*sic*) toutes « les histoires que l'on a tramées contre moi. » Elle signe : « Élisabeth. » — « Voilà une fieffée canaille ! » s'écrie Catherine à la lecture du billet. « L'audace de sa lettre dépasse, à ce « qu'il semble, toute attente. Je commence à croire qu'elle est « folle. » Galitzine est mis en demeure d'obtenir de la prisonnière une confession plus sincère et plus sérieuse. Tout le monde sait qu'elle est une aventurière. Ce qu'elle a de mieux à faire par conséquent est d'entrer dans la voie des aveux, en commençant par dire qui lui a fait jouer cette comédie. Les aveux se faisant attendre, la souveraine prend les devants en procédant à une enquête personnelle qui lui fait acquérir la conviction que l'inconnue est fille d'un aubergiste de Prague. C'est de Gunning, l'envoyé anglais, qu'elle dit tenir ce renseignement. Dans ses dépêches au *Foreign Office,* Gunning

paraît moins bien informé. Il se déclare pourtant persuadé que la dame est en effet une aventurière et une comédienne qui a même assez mal appris sa leçon. Il traite d'ailleurs l'affaire assez légèrement.

Au bout d'un mois et d'un second rapport, Galitzine est moins avancé. Quand on lui a parlé de l'aubergiste de Prague, la prisonnière a déclaré que si elle connaissait l'inventeur de cette fable, elle lui arracherait les yeux. Elle n'a jamais mis les pieds dans cette ville. Domanski, interrogé à son tour, n'a pu fournir aucune indication. Il s'est dit prêt à passer le restant de sa vie en prison si on lui permettait d'épouser la jeune femme. Quand on a parlé à celle-ci de ce mariage, elle a répondu que Domanski était un fou qui ne savait même pas parler les langues étrangères et qui n'avait jamais été traité par elle que comme un domestique. Le feld-maréchal a épuisé en vain tous les moyens pour l'amener à composition, en y comprenant la privation de la nourriture et des autres nécessités de la vie. Des hommes qui ne quittent pas jour et nuit la prisonnière ont en vain essayé de surprendre chez elle un moment de défaillance et de lassitude dans le rôle qu'elle s'est imposé. Elle a encore demandé à écrire à l'Impératrice. Le billet, sans signature cette fois, est d'un langage plus humble. Elle supplie la souveraine de lui pardonner si elle l'a offensée sans le savoir, de l'entendre et d'être son « juje » (*sic*). Elle ajoute que « son état fait frémir la nature ».

Seule la maladie de poitrine signalée chez l'infortunée au début de l'enquête fait de rapides progrès. On lui amène un prêtre. Mais il entreprend, lui aussi, de la confesser au sujet de son rôle et de ses aventures, et aussitôt elle l'écarte d'un geste et d'un mot qui scellent sa destinée : « Dites la prière « des morts, c'est tout ce qui vous reste à faire ici. »

Elle meurt le 4 décembre 1775 dans la forteresse de Saint-Pierre et Paul. Un peu avant, Alexis Orlof avait écrit à l'Impératrice pour la prévenir qu'il serait peut-être obligé de quitter le commandement de sa flotte, à raison de l'indignation que l'enlèvement de la fausse Élisabeth avait provoquée contre

lui en Italie. Sa vie n'était plus en sûreté dans le pays. Pourtant une lettre de la main de Catherine, datée du 22 mai 1775, avait donné une approbation entière à sa conduite. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le constater : la veuve de Pierre III fut par état portée à l'indulgence à l'égard des aventuriers ; mais il ne fallait pas qu'ils se jetassent en travers de sa propre aventure, au point d'en compromettre le succès si avantageux pour elle et pour la Russie.

TROISIÈME PARTIE

L'INTIMITÉ. — LE DÉCOR EXTÉRIEUR

CHAPITRE PREMIER

LES FAVORIS (1).

I. Les premiers successeurs de Grégoire Orlof. — Le soldat, le barbare et le ténor. — Vassiltchikof, Zoritch et Korssakof. — Importance politique des choix faits par Catherine. — La revanche du parti aristocratique. — Essais d'éducation. — La bibliothèque du favori. — II. Un élève appliqué. — Catherine dans l'emploi de secrétaire. — Les goûts artistiques du beau Lanskoï. — Sa mort. — L'amante inconsolable. — Les consolations. — Iermolof. — Jeunesse éternelle. — III. Mamonof. — Triomphe de l'influence française. — Un homme de cour accompli. — L'*habit rouge*. — Les jalousies du favori. — La trahison. — Un drame au palais d'hiver. — Mademoiselle Chtcherbatof. — Le mariage. — Le repentir de l'infidèle. — L'éternelle illusion. — L'avènement de Zoubof.

I

On me fera grâce du soupçon injurieux de vouloir chercher dans ce chapitre un intérêt autre que celui, purement historique, dont se réclame toute cette étude. Je ne puis faire que Grégoire Orlof et ses émules n'aient existé dans l'histoire de Catherine, pas plus que je ne saurais retrancher madame du Barry de celle de Louis XV. Vouloir cacher ses favoris serait

(1) Barssoukof, *Notice biographique sur Zoritch*, dans l' « Aurore », 1871; Choubinski, *Esquisses historiques*; Chrapowicki, *Journal; Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères de France; *Correspondance de Catherine*, dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe » ; *Correspondance de Bezborodko*, dans le même « Recueil », XXVI; dans « l'Antiquité russe », 1873, et dans l' « Archive russe », 1874; *Documents* dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », XIX, et dans l' « Archive

d'ailleurs aller directement contre le vœu de la grande souveraine, car elle n'a jamais songé elle-même à le faire; elle a prétendu qu'on les vît et même qu'on les admirât. Nous n'irons certes pas jusqu'à l'admiration; mais les perdre de vue en les traitant de quantité négligeable serait offenser notoirement la vérité historique : ils sont trop gros; ils tiennent trop de place; jeter sur eux le voile destiné aux hontes trop avilissantes de notre pauvre humanité serait offenser encore Catherine elle-même en ravalant leur rôle à un niveau trop dégradant pour elle et pour eux. En 1775, écrivant à l'Impératrice et faisant allusion dans sa lettre aux bruits qui donnent, déjà! un successeur à Patiomkine, Sievers ne craint pas de formuler en toute liberté les vœux et les espérances qu'il attache au choix du nouveau favori. Il voudrait qu'il n'eût aucune influence dans les choses du gouvernement. C'est ce que Catherine ne voulut précisément jamais. Elle a tenu à ce que, élus de son cœur, ou même simplement compagnons de ses plaisirs, ils eussent non seulement dans sa vie, mais encore dans celle du pays soumis à ses lois, une part plus large et plus haute. Et c'est comme cela que quelques-uns d'entre eux ont figuré déjà dans ce volume avec un rôle, qui n'est pas, on a pu en juger, de ceux qu'on peut légitimement dérober à l'histoire. Ce sont les plus intéressants. On trouvera, je l'espère, que les autres le sont encore assez.

Ils sont loin d'ailleurs de se ressembler. Il y a du premier au dernier une variété et une gradation de traits ou tout au moins de nuances fort curieuses à observer, car elles sont révélatrices d'une modification correspondante dans les goûts, les instincts, les habitudes de Catherine, sinon dans ses façons de penser et de sentir. Et c'est ainsi que leur histoire rentre dans celle du développement intellectuel et moral de la femme extraordinaire qui les a eus pour compagnons, c'est-à-dire

russe », 1872, 1874, 1880; Harris, *Diaries;* Kotzebue, *Réfutation de Castéra;* Korssakof, *Notice sur Zoritch,* dans l' « Archive russe », 1879; *Mémoires* de Castéra, de Dolgoroukof, d'Engelhardt, de Garnovski, de Masson, de Méhée de la Touche, de Ribeaupierre, de Weickardt, etc.; Mechtcherski, *Notice biographique sur Zoritch,* dans l' « Archive russe », 1879.

directement dans notre sujet. Négliger ces détails serait renoncer de parti pris à faire de la psychologie en s'occupant du passé, ce qui est peut-être la façon la plus intéressante de s'en occuper.

Avec les Orlof, Patiomkine et les Zoubof, dont nous avons parlé déjà dans un autre chapitre de ce volume, nous devons laisser aussi de côté dans celui-ci les élus de la première heure : les Tchernichof, Saltykof et Poniatowski qu'un volume précédent a fait connaître à nos lecteurs et qui, amants de la grande-duchesse, n'eurent pas auprès de l'Impératrice le titre et le rang classiques de *favoris*. Ceux-ci n'entrent en scène qu'après le coup d'État de 1762 avec Grégoire Orlof. Après lui, la liste est longue, et nous n'avons pas la prétention de l'épuiser, mais il suffira pour le but que nous poursuivons d'une brève indication des principaux titulaires.

Le premier en date est simplement et vulgairement le premier venu, l'homme qui passe sous une fenêtre et auquel on fait signe, le soldat tiré du rang.

« Un lieutenant de gardes à cheval, nommé Vassiltchikof, « que le hasard avait fait envoyer à son tour au printemps à « Tsarskoïe-Sielo,... s'est attiré l'attention de la souveraine, « sans qu'on ait pu s'en douter auparavant, puisque ce n'est « pas un homme d'une figure distinguée, ni qu'il ait jamais « cherché à se faire remarquer et qu'il est peu connu dans le « monde. La première marque que Sa Majesté Impériale lui « ait donnée de ses bonnes grâces, c'était lorsqu'elle quitta « Tsarskoïe-Sielo pour se transporter à Peterhof : elle lui « envoya alors une boîte d'or, en lui faisant dire que c'était « pour avoir tenu un si bon ordre parmi sa troupe... On « en parla comme d'une chose qui n'était d'aucune consé-« quence. Les assiduités de cet officier à Peterhof, le soin de « se trouver partout au passage de l'Impératrice, une espèce « d'empressement de cette princesse de chercher à le distin-« guer dans la foule, beaucoup plus d'aisance et de gaieté « qu'elle a depuis le départ de son ancien favori, la mauvaise « humeur et le mécontentement des parents et amis de ce

« dernier, enfin mille autres petites circonstances ont fait « ouvrir les yeux aux courtisans. »

C'est en ces termes qu'à la date du 3 août 1772, le baron de Solms fait part à Frédéric II de la grande nouvelle. Un mois après, il écrit encore :

« J'ai vu présentement ce M. de Vassiltchikof et je l'ai « reconnu pour l'avoir rencontré auparavant assez souvent à « la cour, où il était confondu dans la foule. C'est un homme « de moyenne taille, à peu près de vingt-huit ans, noireau « (*sic*) et assez bon visage. Il a été toujours fort poli envers « tout le monde et a eu un maintien fort doux, mais timide, « et il le conserve jusqu'ici. Il paraît qu'il est embarrassé du « rôle qu'il joue... Généralement tous ceux qui appartiennent « à la cour désapprouvent cette affaire. Elle cause parmi eux, « parmi la famille et les amis du comte Orlof et parmi les « domestiques de la chambre, les valets et les femmes de « chambre de l'Impératrice une grande émotion. On les voit « abattus, pensifs, mécontents. Ils étaient tous familiers avec « le comte Orlof; il les favorisait; il les protégeait. Vassil- « tchikof est inconnu; on ne sait pas encore s'il aura du crédit, « comme l'autre, et comment et pour qui il l'employera. « L'Impératrice est de la meilleure humeur du monde, tou- « jours gaie et contente, et ne respire que fêtes et plaisirs. »

Catherine a quarante-trois ans à cette heure, et Grégoire Orlof, on le sait, se trouve en Moldavie, ne se doutant de rien. La désapprobation dont l'installation du nouveau favori est l'objet, et dont la souveraine paraît prendre si gaiement son parti, s'étend jusqu'au corps diplomatique : le ministre anglais Gunning a des paroles sévères pour ce nouveau caprice de la Tsarine, où il aperçoit une flétrissure pour un caractère si généralement et si justement admiré à d'autres égards. D'ailleurs, préparée par Panine, favorisée par Bariatinski, cette petite révolution de cour, si insignifiant qu'en soit en lui-même le principal bénéficiaire, a une signification politique : c'est la revanche du parti aristocratique que la présence du parvenu Orlof aux côtés de l'Impératrice a longtemps mis en colère.

Issue des anciens boïards et confondue autrefois avec celle des Tolstoï, la famille de Vassiltchikof est d'origine illustre; en 1575, elle a donné une tsarine à la Russie. Revanche précaire et de courte durée : la place occupée pendant dix ans par le beau Grégoire et par ses quatre frères est trop grande pour que le nouveau venu puisse la remplir. Il ne fait qu'y passer, frayant la voie à un autre successeur de taille mieux assortie. Patiomkine paraissant, il disparaît. *Saltavit et placuit.* Richement doté, il se marie, paraît-il, et se trouve fort heureux en ménage.

En 1776, profitant d'une imprudence de Patiomkine qui le tient éloigné pendant quelques semaines de Saint-Pétersbourg, Panine, agissant de concert cette fois avec Orlof, réussit à faire triompher un nouveau candidat, d'un type très différent. Ukraïnien d'origine et ayant commencé par être souffleur au théâtre de la cour pour devenir ensuite directeur de la chancellerie secrète du feld-maréchal Roumiantsof, gouverneur de la Petite-Russie, Zavadovski est un homme intelligent, instruit, rompu aux affaires. C'est ce qui le rend surtout redoutable au futur conquérant de la Crimée. Celui-ci met un an à se débarrasser du rival sérieux qu'on lui a ainsi opposé. Il y parvient en faisant la découverte de Zoritch.

C'est le seul étranger parmi les élus de la faveur impériale. Encore est-il d'origine slave — serbe ou croate. Un Courlandais, Manteuffel, passe pour avoir été invité à occuper le poste si envié, nous ne disons pas si enviable, et pour avoir refusé l'invitation. Mais Catherine semble avoir eu généralement la volonté et la sagesse de n'y installer que des Russes. Les souvenirs laissés par Bühren la conseillaient sans doute en ceci. Fils d'un lieutenant-colonel au service de la Russie, l'ayant servi lui-même pendant la guerre de Sept ans avec le grade de lieutenant, puis pendant la première guerre turque avec le grade de major, Zoritch est déjà un homme d'âge mûr. Catherine n'en viendra que plus tard à les prendre presque sur les bancs des écoles. D'ailleurs, quoique ayant traversé de redoutables épreuves, subi plusieurs années de captivité chez les Turcs et connu le bagne de Constantinople, il reste à près de

quarante ans, au témoignage de tous les contemporains, un spécimen accompli de beauté et de vigueur masculines. Méhée de la Touche, qui le voit dix ans plus tard, dans sa retraite, en parle en ces termes :

« C'est un homme de cinq pieds six pouces, fait à peindre. « Je crois qu'il approche de la cinquantaine, mais ses yeux « sont encore charmants et ses manières pleines de grâce. « Quoiqu'il ne manque pas d'esprit naturel, sa conversation « n'est pas infiniment piquante... Il me répéta souvent qu'au- « trefois il était un barbare, et que *sa dame* avait fait de lui un « tout autre homme. Il me parla beaucoup du temps de sa « faveur et me cita, les larmes aux yeux, des traits de bonté « dont *sa dame* l'avait honoré. »

C'est un barbare, en effet, mais que Catherine se donne déjà la peine de dégrossir, préludant à des essais beaucoup plus développés d'éducation intime, où ses goûts scientifiques et littéraires en même temps que ses instincts contrariés de maternité chercheront bizarrement à se satisfaire. Zoritch manque encore de jeunesse et de docilité pour s'y prêter convenablement. Et, malheureusement pour lui, les progrès de son orgueil devancent ceux de son intelligence et de son savoir. Nommé comte en janvier 1778, il affecte de ne pas porter ce titre qu'il juge indigne de son rang. Il veut être prince comme Orlof et comme Patiomkine. Il n'en faut pas davantage pour engager ce dernier à se mettre en quête d'un nouveau titulaire du redoutable emploi provocateur d'ambitions démesurées. Après quelques tâtonnements et quelques tentatives malheureuses, où paraît d'abord un Persan, doué d'avantages physiques extraordinaires — les exotiques figurent en nombre, on le sait, dans la suite du fastueux gardien de sérail que Catherine s'est donné — puis le ministre de la police, Arharof, et enfin Zavadovski lui-même, l'ex-favori, agréé comme pis aller, l'homme de la situation est trouvé : c'est un simple sergent dans le régiment de hussards de la garde, qui se nomme Korsak.

Zoritch ne se laisse pas, il est vrai, congédier sans quelque résistance. Il parle de couper les oreilles à tous les hussards

qui voudraient le déloger de sa place. Il va jusqu'à provoquer en duel son ancien protecteur; mais Patiomkine refuse de se battre, et Catherine elle-même intervenant dans la bataille, le congé du Serbe devient promptement un fait accompli. Sa faveur a duré onze mois (1777-78). Il s'en va avec environ quatre cent mille livres de rente et le domaine de Chklof en Russie Blanche dont le revenu est double. C'est encore la Pologne qui paye les frais de cette impériale pension de retraite. Après un séjour de quelques années à l'étranger, le retraité s'établit définitivement dans cette terre qui ressemble à une principauté. Il y vit presque en souverain, avec une cour nombreuse, un théâtre où l'on joue des opéras français et des ballets italiens, et une dépense proportionnée. Il y fonde la fameuse école militaire, où deux cents jeunes gens sont élevés à ses frais, mais qui périclite souvent, les fonds destinés à son entretien se trouvant absorbés par le gaspillage effréné auquel se livre l'ex-favori. En une nuit, il perd cinquante mille roubles gagnés par un prince Volkonski.

En 1780, allant à Mohilef à la rencontre de Joseph II. Catherine s'arrête à Chklof. Pour l'y recevoir, Zoritch rebâtit de fond en comble le superbe château qu'il y possède, et, attention délicate, il fait place dans le nouvel édifice à une reproduction de la chambre à coucher du Palais d'Hiver dont il a conservé un fidèle souvenir. Nous ignorons si, pour l'entière exactitude de la mise en scène, il est admis à en faire les honneurs à son auguste visiteuse. Mais il dépense soixante mille roubles en porcelaine de Saxe, à laquelle Frédéric fait payer un double droit d'entrée et de sortie, au passage de ses États, pour punir le favori de ne l'avoir pas achetée à Berlin.

En 1783, le châtelain de Chklof, dont les affaires sont de plus en plus embarrassées, se trouve soupçonné de prendre part à une fabrication de faux assignats, que l'on découvre dans le voisinage de sa résidence. Il réussit à s'innocenter, reparait même à la cour après la mort de Catherine et y figure jusqu'en 1799, date de sa mort.

Dans la série que nous venons de parcourir, Zoritch était le

beau mâle par excellence; Korsak, c'est le ténor. Écrivant à Grimm le 7 mai 1779, Catherine se dit assurée que le *souffre-douleur* ne pourrait s'empêcher de pleurer s'il l'entendait chanter, comme il a fait en écoutant la Gabrielli, *prima donna* célèbre, fille d'un cuisinier du prince Gabrielli, dont elle a jugé à propos d'emprunter le nom pour parcourir les capitales européennes, y compris Saint-Pétersbourg, où ses roulades ont laissé d'ineffaçables souvenirs, autant que sa liaison avec un haut personnage de la cour, le sénateur Ielaguine, le même qui eut le triste privilège de donner l'hospitalité à Cagliostro. Cette fois, il se démet le pied en voulant faire des pirouettes sous les yeux de la belle chanteuse. Le règne du nouveau favori fait époque dans les annales de l'art musical en Russie. Pour lui servir de partenaires, les premiers artistes de l'Italie sont conviés sur les bords de la Néva : l'illustre Corilla Olimpica, l'amie d'Alexis Orlof, y vient mêler les accents inspirés de ses improvisations poétiques à la voix mélodieuse du beau chanteur; le violoniste Nadini, très apprécié en France où il ira mourir en 1799, est admis à l'honneur de l'accompagner, et Catherine écrit encore à son confident : « Savez-vous que nous devenons « plus art, science, musique, etc., que jamais... Je n'ai jamais « vu personne plus réellement goûter tous les sons de l'har- « monie que Pyrrhus, roi d'Épire. »

Pyrrhus, roi d'Épire, c'est Korsak ou Korssakof, ainsi qu'on se plaît à l'appeler maintenant. Catherine a eu toujours le goût des sobriquets, sans qu'il soit possible la plupart du temps de deviner aujourd'hui le sens de ces travestissements. Aucun trait apparent de ressemblance ne semble rapprocher le successeur de Zoritch du fameux conquérant de la Macédoine. Korsak paraît avoir été son vrai nom, appartenant à une famille polonaise très ancienne, très honorablement représentée aujourd'hui encore, mais n'ayant jamais affiché de prétentions à une origine particulièrement illustre. Après l'élévation du favori, ce nom russifié par la terminaison *of,* apparemment pour ménager les susceptibilités de l'amour-propre national, se trouve associé à une généalogie fabriquée de toutes pièces et

débutant par ces mots : « Sans remonter plus haut, commen- « çons par Hercule... » Il y avait bien des Korssakof en Russie, connus dès cette époque, mais n'ayant rien de commun ni avec l'amant de la belle Omphale ni avec celui de Catherine. L'histoire en connaissait un du moins, vice-gouverneur d'une province quelconque en 1715 et condamné au knout pour des méfaits d'ordre privé. Ce n'était point un parent du favori.

Nommé général aide de camp, chevalier de l'Aigle polonais, chambellan, comblé d'honneurs et de cadeaux à l'ordinaire, Korsak ou Korssakof s'appliqua à justifier ces libéralités : il était déjà artiste, il voulut être savant. Un libraire fut chargé de lui constituer une bibliothèque.

— Quels livres Sa Seigneurie souhaiterait-elle posséder?

— Vous savez bien! De gros volumes en bas et de petits volumes en haut, comme chez l'Impératrice.

Il profitait, comme on voit, le beau jeune homme, et ses après-midi passés en tête-à-tête avec la souveraine, au milieu des collections précieuses de l'Ermitage, n'étaient pas perdus. Par malheur, il avait une santé faible, en arrivant bientôt à cracher le sang; le cœur faible également : un jour la souveraine le surprenait dans les bras de sa meilleure amie, la comtesse Bruce, qui, elle aussi, se piquait d'aimer les artistes. Une porte ouverte mal à propos révélait à Catherine cette communauté de sentiments. On soupçonna Patiomkine de n'y avoir pas été étranger. Peut-être trouvait-il l'occasion bonne pour jouer un tour à son éternel ennemi le feld-maréchal Roumiantsof, dont la comtesse Bruce était sœur. Peut-être jugeait-il simplement que le favori avait duré assez longtemps. Il durait depuis quinze mois et coûtait à Catherine environ un million de roubles : les ténors ordinaires sont à un prix inférieur, même aujourd'hui. La comtesse Bruce fut reléguée pour quelque temps à Moscou, où le favori disgracié la suivit et où il vécut tranquillement jusqu'à un âge avancé. Catherine eut toujours des égards pour ses faiblesses passées, trouvant sans doute que c'était un moyen de faire qu'on en eût pour les nouvelles.

II

« Je ne m'attendais pas à voir taxer ma lettre à l'historien « de la nature de chef-d'œuvre. Il est vrai que le général « Lanskoï me disait qu'elle était charmante; mais tout jeune « homme, quelque tact qu'il ait, s'engoue aisément, et surtout « une âme chaude comme la sienne. Or, pour savoir ce que « c'est que ce jeune homme, il faut que vous sachiez le mot « du prince Orlof à son sujet à un de ses amis : « Oh! dit-il, « vous verrez quel homme elle en fera! Cela gloutonne tout. » « Il a commencé par gloutonner les poètes et les poèmes « dans un hiver, plusieurs historiens dans un autre. Les « romans nous ennuient, et nous gobons le goût dans Algarotti « et consorts. Sans avoir étudié, nous avons des connaissances « sans nombre, et nous ne nous plaisons que dans la compa- « gnie de tout ce qu'il y a de meilleur et de plus instruit. « Outre cela, nous bâtissons et nous plantons, nous sommes « bienfaisant, gai, honnête et rempli de douceur. »

Ces lignes où l'on a reconnu le style de Catherine, celui de ses conversations épistolaires avec Grimm, sont du mois de juin 1782, et, en faisant allusion à une lettre récemment envoyée par elle à l'adresse de Buffon, la souveraine y rend compte au « souffre-douleur » des progrès déjà accomplis par le nouvel élève qu'elle s'est choisi. Celui-ci donne évidemment de meilleures espérances. Dans le livre où il a pris, assez maladroitement la défense de Catherine et de son entourage contre « l'ouvrage dégoûtant de Masson », Kotzebue est injuste pour ce jeune homme : « M. Lanskoï était l'homme le plus ignorant « de la cour de Catherine, et l'Impératrice elle-même rougissait « quand il lui adressait la parole. » Il faut s'entendre. Au moment où Catherine jeta les yeux sur lui, le favori n'était sans doute pas, à vingt-deux ans, ni plus ignorant, ni plus

instruit que la plupart des chevaliers-gardes, ses camarades. Mais les Tchernichof et les Orlof avaient déjà appris à Catherine, vingt ans plus tôt, à ne pas être trop exigeante à ce sujet, et sa cour ne fut jamais ni ne prétendit être un bureau de savoir. De bonne petite noblesse, Lanskoï avait sans doute l'éducation commune à la plupart des familiers de la souveraine : il devait savoir lire et écrire en russe, ou à peu près, et dire quelques mots en français. Lorsque Catherine s'avisa, en 1784, de le faire correspondre avec ses amis littéraires de l'Occident, elle dut lui servir de secrétaire. Les lettres du favori à Grimm, datées de cette année, sont, du premier au dernier mot, de la main de l'Impératrice. Nous n'y perdons pas sans doute. En voici quelques échantillons :

« Vous voyez, Monsieur, — c'est Lanskoï qui est censé « écrire en dictant à Catherine, — de quel secrétaire je me « sers; il dit que le mien était sot comme un pot; pour moi, « bonnement je crois que c'est jalousie du métier qui fait ainsi « parler les gens. Je serai fort content de celui-ci lorsqu'il « écrira plutôt mes idées que les siennes. »

Dans la lettre suivante, le favori annonce au « souffre-douleur » l'envoi de cinquante mille roubles destinés à l'achat du cabinet de tableaux mis en vente par le comte de Baudoin, et il ajoute :

« S'il en fallait plus que cela, le restant ne manquera pas « de suivre, dès que la nouvelle en viendra à votre très humble « serviteur ou à son secrétaire dont vous n'ignorez pas le « nom, Monsieur, ni l'écriture non plus, à ce qu'il m'assure. « Ce secrétaire est, comme vous savez, un fort bon et doux « personnage, dont je suis bien aise de dire du bien en passant, « d'autant plus volontiers qu'il fait assez exactement son « devoir; qu'il est assidu, alerte, gai et tout à fait bon diable; « qu'il me sert sans gages de sa plume et quelquefois plus « que je ne veux de son conseil. Il m'a dit que vous le trou- « viez un original plaisant. »

Une seule lettre portant la date du 31 mai 1784 est de l'écriture de Lanskoï lui-même, très correctement rédigée, mais

courte et insignifiante : le devoir d'un élève qui s'applique à bien faire. « Il s'appliquait, il profitait », écrira en effet Catherine au lendemain de sa mort. Il prenait des leçons de français d'un chevalier de Serres avec lequel il était lié avant son élévation. Celui-ci racontait volontiers que la fortune de Lanskoï, à la veille du jour qui en avait fait le plus opulent seigneur de la Russie, consistait en cinq chemises. Une nuit, se trouvant sans gîte, le chevalier-garde était venu frapper à la porte de son ami. De Serres crut assez faire en le laissant coucher à côté de son lit sur le plancher de sa modeste chambre d'émigré en quête de fortune. Quelques semaines après, occupant au Palais d'Hiver le magnifique appartement destiné aux élus, Lanskoï fit venir son hôte de tantôt, le traita fort bien, lui donna à souper, manifesta l'intention de le garder auprès de lui jusqu'au lendemain matin, se coucha et engagea le Français à en faire autant — sur le plancher également. De Serres dut s'exécuter et fit assurément de mauvais rêves.

Non content d'apprendre le français, le favori cherchait aussi évidemment à se donner le goût des belles choses dont il voyait que Catherine aimait à s'entourer. « Il pensait s'évanouir », s'il faut en croire Catherine, en apprenant que Grimm avait laissé échapper, sans l'acheter pour lui, une collection précieuse de pierres antiques. C'était, à ce qu'il semble, un jeune homme insignifiant, mais d'un commerce agréable. Découvert et désigné au choix de la souveraine par Patiomkine toujours, il avait aux yeux de ce dernier l'avantage de ne point révéler de prétentions étrangères à ses attributions spéciales. Naturellement indolent, il décourageait même les vues ambitieuses que Catherine concevait pour lui. Une participation quelconque aux affaires d'État répugnait à sa paresse, peut-être aussi à son bon sens. Sa maitresse devait se contenter pour lui de l'éclat extérieur des dignités décoratives. Elle le faisait — comme les autres d'ailleurs — général, chambellan, chef de son régiment de cuirassiers, grand-croix de l'*Étoile polaire;* elle écrivait à Chrapowicki pour s'informer si le fameux Livre d'or de la noblesse russe, la *Barhatnaïa Kniga*

(livre de velours), ne disait rien de ses aïeux ; et en argent, palais, terres et diamants elle lui donnait la somme énorme de sept millions de roubles (environ trente-cinq millions de francs). De ce côté, point de refus de sa part. Le beau jeune homme avait ses travers : il aimait l'argent. Il aimait aussi la boisson : les mémoires du temps ont conservé la recette d'un punch de son invention, mélange de vin de Tokay, de rhum et de jus d'ananas dont il abusait fréquemment. Il possédait aussi une famille gênante, des frères terribles dont il est souvent question à cette époque dans la correspondance de Catherine avec Grimm. La souveraine les faisait voyager à l'étranger et veillait à ce qu'ils n'y fissent pas trop de sottises, le favori lui-même ne s'en occupant guère, très insouciant à cet égard aussi, nullement incliné au népotisme. Le fardeau tombait principalement sur les épaules du « souffre-douleur » impérial, qui s'en trouvait parfois accablé. En 1782, il faisait intervenir les autorités françaises pour arrêter à Bar-le-Duc un de ces frères malencontreux et le séparer, en le mettant en prison, d'une femme à laquelle il s'était acoquiné. Les archives du ministère des affaires étrangères ont conservé la trace de ce roman.

En 1784, la faveur de Lanskoï dure depuis quatre ans, et, contrairement à toutes les prévisions, elle ne paraît pas près de finir : Patiomkine est toujours satisfait de lui, et Catherine l'idolâtre. Mais une maladie foudroyante terrasse ce beau corps : une fièvre scarlatine, avec complication d'angine, l'une et l'autre agravées par l'épuisement d'un organisme artificiellement surexcité et soutenu depuis longtemps. Les Mémoires du médecin allemand Weickardt, un de ceux qui l'ont soigné, contiennent à cet égard des indications brutalement instructives. Peut-être cependant le docteur s'est-il vengé des mauvais traitements qu'il eut à subir de la part du malade. Lanskoï plaisanta sa bosse, déclara qu'il ne pouvait souffrir la vue de son nez énorme et se moqua de ses médicaments. Assise sur le lit de son amant, Catherine s'amusait de ces boutades. En fait de science médicale, nous le savons, elle était plutôt élève de Molière que de Voltaire, et elle se refusait

à admettre la possibilité d'un danger sérieux pour une santé qu'elle avait lieu de croire si vigoureuse. « Vous ne savez pas quelle forte nature il a », répétait-elle à Weickardt. L'Allemand hochait la tête, faisant à part lui la réflexion que la poudre de cantharides pouvait bien passer pour une force de la nature, mais une force destructive. Tout en repoussant les soins de Weickardt, Lanskoï acceptait ceux de son médecin ordinaire, le Russe Sobolevski, et ceux d'un valet de chambre habituellement ivre qui lui versait à la dérobée de grandes lampées de vin. Sa gorge était en feu, et il ne permettait pas qu'on y touchât. Mais le mal faisant des progrès et s'attaquant à une autre partie du corps, vite il faisait appeler un chirurgien et subissait des applications de *blanc de céruse :* cette fois, déclarait-il, son avenir était en jeu. C'est du moins ce que raconte Weickardt.

Un étouffement l'emporta le 25 juin 1784. Nous avons raconté ailleurs la douleur de Catherine. Alexandre Vorontsof, qui n'est guère suspect de partialité en faveur de la souveraine et qui est assez porté à voir de la comédie de sentiment dans ses exaltations amoureuses, va, cette fois, jusqu'à croire qu'elle ne survivra pas à son chagrin. « Toutes les affaires « sont suspendues depuis la mort de M. Lanskoï », écrit le chargé d'affaires français, Caillard, à la date du 13 juillet suivant, « et l'on ne s'occupe actuellement que de l'Impéra- « trice, dont la santé dans le commencement s'est trouvée « dans un état très inquiétant. » Deux mois plus tard, la souveraine ne voit encore ses ministres qu'à de rares intervalles et pour leur demander « sur un ton affectueux et triste » si tout va bien, après quoi elle les congédie et s'enferme dans sa chambre avec madame Kouchelof, une sœur du défunt favori. Celle-ci passe pour une personne très bornée et n'ayant eu qu'une affection très tiède pour son frère qui le lui rendait; mais elle possède le don des larmes. Dès qu'elle voit paraître l'Impératrice, elle fond en sanglots; la souveraine l'imite, et la journée se passe dans ce lugubre tête-à-tête. Dans sa correspondance avec Grimm, qui n'est pas interrompue même à ce

moment, Catherine se défend pourtant du soupçon d'une négligence coupable à l'égard de ses devoirs : « Pour ce qui « regarde les affaires publiques », écrit-elle, « elles vont « parfaitement leur train comme elles allaient; mais moi « dans mon particulier, qui jouissais d'un grand bonheur, je « n'en jouis plus. Je me noie dans les larmes et dans l'écri- « ture, et puis c'est tout... Si vous voulez savoir au juste « mon état, je vous dirai que depuis hier trois mois je suis « inconsolable de la perte irréparable que j'ai faite; que « l'unique mieux qu'il y a, c'est que je me suis accoutumée « aux faces humaines; que d'ailleurs le cœur me saigne comme « au premier moment; que je fais mon devoir et tâche de le « faire bien, mais que ma douleur est extrême et comme je « n'en ai senti de ma vie, et voilà trois mois que je suis dans « cette cruelle situation, souffrant comme un damné. »

N'oublions pas qu'elle a cinquante-cinq ans maintenant, et voici plus de trente ans qu'au moment d'une séparation moins cruelle, car momentanée seulement, elle écrivait à Zahar Tchernichof :

« Le premier jour c'était comme si je vous attendais, tant « vous m'aviez accoutumée à vous voir; le second je rêvais « et j'évitais la compagnie; le troisième je m'ennuyais à périr; « le quatrième l'appétit et le sommeil m'abandonnèrent, tout « me devenait insupportable; plus de parure, etc.; le cin- « quième les larmes se firent place... Faudra-t-il encore « vous nommer les choses par leur nom? Eh bien, je vous « aime! »

Et, la veille joyeuse du jour où l'on devait se revoir :

« Quel jour pour moi que le jour de demain! Le trouverai-je « tel que je le souhaite? Non, jamais on ne t'aimera comme « je t'aime. Inquiète, je prends un livre; je veux lire : à « chaque ligne, vous venez m'interrompre; je jette le livre, « je me mets sur le canapé, je pense dormir, mais le moyen? « Pendant deux heures que j'y suis je n'ai pas fermé les « yeux; enfin je ne suis tranquille un peu que depuis que « je vous écris. J'ai envie de me dénouer le bras pour me

« saigner de nouveau; peut-être que cela me divertira (1). »

Enfin, vers le milieu du mois d'octobre, Patiomkine, qui se trouvait absent, occupé dans les provinces du Sud et à qui on a envoyé courrier sur courrier pour hâter son retour, arrive et décide l'Impératrice à quitter la solitude de Tsarskoïe, où elle s'est obstinée à prolonger son séjour en dépit des rigueurs d'un automne déjà avancé. Sa rentrée à Saint-Pétersbourg se ressent pourtant encore d'un changement dans ses habitudes et d'un trouble d'esprit également extraordinaire chez elle. Sans avertir personne, elle fait atteler comme pour une promenade, arrive inopinément devant le Palais d'Hiver où elle trouve les portes fermées et personne pour la recevoir, va à l'Ermitage où tout est clos et désert également, prend le parti de faire enfoncer les portes, se couche, puis, se réveillant à une heure du matin, ordonne de tirer les salves d'artillerie qui d'ordinaire annoncent sa rentrée, met la ville entière en alarme par cette canonnade nocturne, la garnison sur pied et son entourage dans l'affolement, et semble surprise elle-même d'avoir provoqué tant d'émoi. Mais, quelques jours après, donnant audience au corps diplomatique, elle paraît avec sa figure ordinaire, calme, bien portante et fraîche comme avant la catastrophe, affable et souriante comme toujours.

Et bientôt la vie reprend son cours, et elle se laisse reprendre à la vie, l'éternelle amoureuse. Sur le mausolée qui s'élève dans le cimetière de Tsarskoïe une inscription, négligemment rédigée et gravée, ne donne même pas exactement la date du jour qui a vu mourir l'homme tant aimé et tant pleuré naguère! Quelques mois se passent encore, et l'inconsolable amante en est, dans ses causeries avec Grimm, à raisonner sur son chagrin avec une liberté d'esprit inattendue : « J'ai toujours dit « que ce magnétisme qui ne guérit personne ne saurait tuer « personne non plus. » Un mois après, c'est le chagrin qui est

(1) Ces lettres ont été publiées à Marseille en 1878, dans un opuscule qui n'a pas été mis en vente. J'en dois la communication à l'obligeance d'un savant bibliophile russe fixé à Paris, M. Onéguine. Elles ont été reproduites, depuis, dans l' « Archive russe », sans indication d'origine.

mort : « Mon intérieur », écrit-elle, « est redevenu calme et « serein, parce que nous avons, à l'aide de nos amis, fait un « effort sur nous-même. Nous avons débuté par une comédie « qu'on dit être charmante ; ceci donc fait preuve d'un retour « de verve et de gaieté. Les monosyllabes sont bannis, et » — ici paraît le motif essentiel de ce retour aux habitudes allègres et aux distractions du passé — « je ne puis me plaindre « de manquer autour de moi de gens dont l'attachement et « les soins ne soient très propres à me distraire et délasser, « *ma* il fallait du temps pour y prendre goût et plus encore « pour s'y accoutumer. »

Il fallait du temps! Dix mois jour pour jour, à la date de cette lettre, qui se termine par cet aveu : « Enfin, en un mot « comme en cent, j'ai un ami très capable et très digne de « l'être. »

Très capable, on peut l'en croire sur parole. Il s'appelle Iermolof, et c'est un agréable compagnon. L'été qui suit est un des plus gais et des plus remplis de plaisirs bruyants que Catherine ait vécu. Toutefois, dans la constellation mouvante où Lanskoï vient de s'éclipser et où Mamonof va tantôt paraître, ce nouvel amant n'est qu'une étoile de seconde grandeur, pâle et terne. Notoirement, après la crise douloureuse qu'elle vient de traverser, Catherine ne se trouve pas encore en mesure de se laisser aller à un de ses entraînements qui, chez cette sensuelle, ne correspondent cependant pas à de simples et grossières poussées de la chair, mais où toujours son cœur et son esprit paraissent également intéressés. Il n'y a chez elle, cette fois, ni passion ni même engouement pour ce bellâtre qu'elle vient de prendre, sans grand enthousiasme, froidement et tranquillement, comme si elle faisait un mariage de raison. Elle n'est pas trop mal tombée pourtant. L'homme vaut mieux que sa fonction. Bezborodko parle de lui comme d'un garçon bien élevé, modeste, recherchant la société des gens sérieux et instruits. Il craint même que ses allures discrètes, sa réserve et son amour du *decorum* ne soient un obstacle à la durée de sa faveur auprès d'une maîtresse que les Korssakof et

les Lanskoï ont habituée à d'autres façons d'une saveur plus piquante.

Il ne se trompe guère, car au bout d'un an à peine Catherine donne déjà des signes de lassitude. Le grand ordonnateur des plaisirs impériaux n'est pas, il est vrai, étranger à ce prompt désenchantement : le favori s'est avisé de montrer à l'Impératrice, avant d'en faire part à son tout-puissant protecteur, une lettre de l'ex-kan de Crimée, Shahin-Guiraï, interné à Kalouga avec une pension de deux cent mille roubles et se plaignant des exactions que Patiomkine fait subir à ses anciens sujets. Il n'en faut pas plus : au mois d'avril 1786, Shahin-Guiraï et Iermolof perdent, l'un sa pension, l'autre sa place de favori.

La nouvelle crise, qui ressemble à s'y méprendre à celles dont nos mœurs parlementaires modernes ont introduit le retour périodique dans l'organisation des gouvernements européens, se prolonge pendant plusieurs mois, les ennemis de Patiomkine luttant pour faire triompher un candidat de leur choix. Un instant ils semblent avoir gain de cause avec le Courlandais Mengden qui se trouve sur le point d'être agréé. Mais enfin Patiomkine l'emporte en mettant en avant le jeune et séduisant Dmitrief-Mamonof, et l'événement n'est pas de mince importance, se haussant jusqu'à une signification d'ordre international. Le comte de Ségur s'en félicite hautement : « M. Iermolof », écrit-il, « honorait ma nation et particulièrement ma personne de l'aversion la plus décidée, se « permettait les propos les plus indécents toutes les fois qu'il « était question de la France, me faisait des impertinences « marquées et ne perdait pas une occasion d'aigrir l'Impératrice et de renouveler ses anciennes préventions contre « nous. Quoiqu'il eût trop peu de talent pour acquérir un « crédit solide, il était lié à un parti qui en a beaucoup et « commençait à me contrarier infiniment. »

III

Son successeur est entièrement acquis, au contraire, à l'influence française. Cette fois, Patiomkine a mis la main sur un homme de cour accompli, d'éducation très soignée et de goûts raffinés. Il a pu craindre même que le plat ne fût trop délicat pour le palais auquel il était destiné. « Le dessein est bien, mais le coloris ne vaut pas cher », avait dit Catherine en examinant le portrait du candidat. Elle se laisse influencer pourtant et subit promptement le charme de l'élégant cavalier, du causeur brillant, qui évoque peut-être en elle d'anciens souvenirs. « J'aime et j'aimerai toute ma vie le comte Poniatowski », avait-elle écrit aussi jadis à Zahar Tchernichof. D'une famille ancienne, se disant apparentée aux Rourik, inscrite en tout cas dans le « Livre de velours », le nouveau venu flatte les nouvelles tendances aristocratiques de la souveraine. Versé dans la littérature française, parlant couramment plusieurs langues étrangères, composant, lui aussi, des pièces de théâtre, détestables d'ailleurs, il se met naturellement et sans effort au ton que la présence de Ségur vient d'introduire dans le cercle intime de l'Impératrice. Joseph II, qui fait sa connaissance pendant le voyage de Crimée, se refuse à le juger assorti à ce milieu : « Le nouveau favori », écrit-il au feld-maréchal de Lascy, « est un jeune homme de vingt-six ans, sans édu-« cation, enfant..., assez joli garçon, mais se trouvant étonné « de la place où il est, et sans esprit. » C'est peut-être de la part du souverain un mouvement de jalousie ou d'humeur, provoqué par les étranges libertés que Catherine tolère et encourage chez ce joli garçon, qui a en effet parfois des incartades d'enfant gâté. Il est déplaisant, quand on est empereur, d'interrompre une partie de whist, pour laisser à un simple gentilhomme de cour le temps d'achever une caricature qu'il

s'avise de dessiner sur la table de jeu avec le bâton de craie blanche servant aujourd'hui encore en Russie à marquer les points des joueurs. Ségur, le prince de Ligne et leurs collègues du monde diplomatique sont moins difficiles : « Plein d'esprit, « de conversation et de finesse », écrit le Saxon Sacken en parlant du favori. Et les caricatures dessinées mal à propos n'empêchent pas Joseph lui-même de faire un brin de cour à ce partenaire malappris, de lui offrir une montre de prix et de le créer comte du Saint-Empire.

Quant à Catherine, elle a les meilleures raisons du monde pour ne pas faire fi de l'esprit et du savoir de son nouveau compagnon, car, au contraire de ce qui se passait avec Lanskoï, c'est lui qui tient maintenant la plume quand elle écrit à Grimm. Il se montre même un secrétaire indocile et volontaire, car nous lisons dans une des lettres ainsi rédigées : « J'ai dicté « bien autre chose, mais l'*Habit rouge* — encore un sobriquet ! « — n'a pas voulu l'écrire. Vous saurez avec le temps ce que « c'est que cet habit rouge, si vous ne le savez déjà. »

Grimm ne peut manquer d'être suffisamment édifié à ce sujet; mais on tient à ce qu'il le soit convenablement, et on lui écrit :

« Cet habit rouge enveloppe un être qui à un cœur excel- « lentissime joint un grand fonds d'honnêteté. De l'esprit, on « en a comme quatre, un fonds de gaieté intarissable, beau- « coup d'originalité dans la conception des choses et dans la « façon de les rendre, une éducation admirable, singulière- « ment instruit de tout ce qui peut donner du brillant à « l'esprit. Nous nous cachons comme meurtre notre penchant « pour la poésie; nous aimons passionnément la musique; « notre conception en toute chose est d'une facilité rare. Dieu « sait ce que nous savons par cœur. Nous déclamons, nous « jasons, nous avons le ton de la meilleure compagnie ; nous « sommes d'une très grande politesse; nous écrivons en russe « et en français comme il est rare chez nous qu'on écrive, « tant pour le style que pour le caractère. Notre extérieur « répond parfaitement à notre intérieur; nos traits sont très

« réguliers; nous avons deux superbes yeux noirs avec des « sourcils tracés comme on n'en voit guère, taille au-dessus « de la médiocre, l'air noble, démarche aisée; en un mot, « nous sommes aussi solide intérieurement qu'adroit, fort et « brillant pour notre extérieur. Je suis persuadée que si vous « rencontriez cet habit rouge, vous demanderiez son nom si « vous ne le deviniez tout d'abord. »

Le fonds d'honnêteté que Catherine s'avise de découvrir et de signaler dans ce portrait d'un jeune homme de vingt-six ans qu'une maîtresse ayant trente ans de plus que lui ne rebute pas indique évidemment chez elle une puissance d'illusion poussée aux limites extrêmes. Mais il convient de dire qu'elle a affaire à un comédien résolu et jouant consciencieusement son rôle. Aux abords de la rencontre de la vieille souveraine et du vieux Poniatowski sur le Dniéper, en vue de Kaniof, le favori ne manque pas de donner tous les signes d'une jalousie propre aux hommes les plus passionnément épris. Ségur et de Ligne s'en tiennent les côtes, mais Catherine prend ingénument en pitié le tourment de l'amoureux transi; au sortir de l'entrevue, qui, comme on sait, se passe en échange de galanteries banales, elle se croit tenue, pour le rassurer, d'exagérer l'ennui qu'elle en a éprouvé. Et les lettres qu'elle écrit peu après à Patiomkine se ressentent du ravissement où l'a plongé cet intermède habilement dramatisé : « Sacha « est un homme sans prix! » — Sacha, c'est Mamonof. — Et Patiomkine lui-même vaut son pesant d'or pour avoir donné Sacha à Catherine. Ingénument encore elle n'hésite pas à lui en témoigner sa reconnaissance.

Le favori n'est pourtant, lui, ni un naïf, ni un inconscient, ni même un cynique. « Quelques-uns (des favoris) », a noté Langeron dans ses *Mémoires*, « ont su ennoblir ces fonctions « avilissantes : Patiomkine en se faisant presque empereur, « Zavadovski par l'utilité dont il fut dans l'administration, « Mamonof par la honte qu'il en éprouvait et qu'il ne cachait « pas. » L'observation est appuyée par d'autres témoignages en ce qui concerne le successeur de Iermolof. Elle semble

indiquer un naturel où les instincts bas n'ont pas tout à fait pris le dessus sur une sensibilité morale d'ordre plus élevé. Seulement le prix de la honte est trop grand, et, une fois décidé à en convoiter quand même l'irrésistible appât, le jeune homme ne s'en montre pas moins âpre à en défendre et à en faire valoir la possession. Garnovski nous le représente, dans ses *Mémoires,* discutant avec le comte Bruce au sujet d'une terre dont ce dernier veut se défaire et dont le favori a envie sans oser demander à l'Impératrice l'argent nécessaire pour en faire l'acquisition : il vient d'en acheter une autre pour trois cent cinquante mille roubles. Bruce donnant à entendre qu'il ne sera pas embarrassé pour trouver un autre acheteur, et l'Impératrice qui est présente à l'entretien faisant mine de ne point apercevoir les invocations muettes que lui adresse Mamonof, celui-ci a un soupir de résignation :

— Faites! Quel sera cet autre acheteur?

— Kazarinof.

Aussitôt, le favori devient pâle comme un mort. Il a l'air d'un homme près de s'évanouir. Il balbutie, jetant du côté de la souveraine un regard éperdu.

— Mais ce Kazarinof n'a rien! D'où lui viendrait une somme aussi considérable?

Catherine se décide enfin à intervenir. Elle est en froid depuis plusieurs jours avec son amant, qui sans doute a fait preuve de négligence dans l'accomplissement de ses devoirs, et elle n'a pas laissé de donner quelques encouragements à ce Kazarinof, jeune officier, qui essaye depuis longtemps déjà de se faire remarquer d'elle.

— N'y a-t-il que Kazarinof au monde? dit-elle en fixant le favori et en espaçant ses mots. L'acheteur ne sera peut-être pas celui que vous pensez.

Du coup, Mamonof tombe pour de bon en faiblesse. On l'emporte et on le met au lit avec une grosse fièvre. Les deux médecins de la cour, Roggerson et Messing, se montrent fort inquiets. Ribeaupierre seul, auquel le malade baise les mains pour lui témoigner sa reconnaissance, trouve pour le guérir

un spécifique infaillible en amenant à son chevet l'Impératrice repentante et tout heureuse de se savoir aimée — car elle n'en démord pas — de façon si passionnée.

Le favori prend sa revanche, parfois, avec des scènes violentes à la Patiomkine, qu'il fait subir à la souveraine, à raison, le plus fréquemment, de la part qu'il prétend avoir dans les affaires. Catherine la veut suffisamment grande : elle gronde un jour son secrétaire Chrapowiçki pour avoir adressé au feld-maréchal Saltykof, sans le communiquer préalablement au favori, un document militaire important. Mais Mamonof est ambitieux, jusqu'à se montrer jaloux de Bezborodko, dont Catherine apprécie encore les talents. « Je voudrais cracher « sur ses talents, sur lui et sur toute sa bande! » s'écrie-t-il un jour. Elle en pleure une nuit entière, et le lendemain elle fait droit aux exigences du favori, en mortifiant le ministre.

Puis un jour vient encore où cet homme, qui a fait de l'amour un instrument dégradant de son ambition et de sa fortune, en arrive à sacrifier l'une et l'autre — à l'amour. C'est tout un drame qui se joue à cette occasion entre l'Ermitage et le Palais d'Hiver, et qui a été d'ailleurs mis à la scène dans une pièce de madame Birch-Pfeiffer, *les Favoris,* représentée en 1831 à Berlin. Après la première représentation, à laquelle avaient assisté avec grande satisfaction des princesses allemandes, arrière-petites-filles de Catherine, l'envoyé russe, comte Ribeaupierre, fils du guérisseur obligeant du favori impérial, fit interdire les représentations de l'ouvrage, au grand déplaisir de mesdames Kreilinger et Hagen, qui avaient créé, l'une le rôle de l'Impératrice, l'autre celui de sa rivale, « de telle manière », dit Ribeaupierre dans ses *Mémoires,* « qu'elles méritaient d'être chassées de la scène ».

Le 20 juin 1789, travaillant avec Chrapowiçki, Catherine interrompait brusquement la lecture d'un rapport :

— Avez-vous entendu ce qui se passe?

— Oui, madame.

— Voici huit mois que je le soupçonnais! Il s'éloignait de tout le monde. Il m'évitait moi-même. C'était toujours une

oppression de poitrine qui le retenait dans sa chambre. Puis, ces jours-ci, il s'est avisé de parler de scrupules de conscience le faisant souffrir et lui rendant impossible la continuation de la vie commune. Le traître ! C'était cet autre amour, c'était sa duplicité qui l'étouffait ! Mais, puisqu'il ne pouvait se vaincre, pourquoi ne l'avoir pas avoué franchement ? Il y a un an qu'il l'aime ! S'il avait parlé, ce qui est arrivé depuis trois jours se serait passé une demi-année plus tôt, et il est incapable d'imaginer ce que j'ai souffert !

— Tout le monde s'étonne que Votre Majesté ait donné son consentement à ce mariage.

— Dieu soit avec eux ! Je leur souhaite d'être heureux... Mais, vous le voyez : je leur ai pardonné, j'ai autorisé leur union, ils devraient être dans le ravissement ; eh bien ! ils en sont à pleurer tous les deux ! Ah ! l'ancienne tendresse n'est pas morte chez lui. Depuis une semaine et plus, il me suit des yeux partout. C'est étrange !... Autrefois, vous vous souvenez, il avait du goût pour tout, une grande facilité ; maintenant il s'embrouille dans tout ce qu'il fait, s'ennuie de toute chose, et sa poitrine lui fait toujours mal. Le prince me disait bien cet hiver : « *Matouchka,* crachez sur lui ! » Et il me montrait du doigt la Chtcherbatof. Mais j'étais aveugle, et je m'appliquais à le justifier !...

Ce n'est pas un dialogue de madame Birch-Pfeiffer que je reproduis ; c'est une page du journal de l'exact et consciencieux Chrapowicki que je mets sous les yeux du lecteur, sans y changer une ligne.

Mademoiselle Chtcherbatof était demoiselle d'honneur, et à ce titre elle habitait le palais impérial, sans pouvoir s'en absenter autrement qu'avec une autorisation spéciale et pour visiter ses parents les plus proches. Cette circonstance favorisa entre elle et Mamonof une liaison dont nous venons d'apprendre le dénouement. Et Catherine, causant avec son secrétaire, nous fait savoir encore comment elle a été instruite elle-même de cette surprenante trahison :

— Il est venu le lundi, 18 juin, et a débuté en se plaignant

de ma froideur. Je lui ai répondu qu'il savait bien ce qui en était, depuis septembre dernier, et combien j'ai souffert. Il m'a demandé conseil pour ce qu'il devait faire. — Tu n'écoutes plus mes conseils depuis longtemps, lui ai-je dit; mais puisqu'une séparation est devenue nécessaire, je penserai à ta retraite. Là-dessus je lui ai envoyé une note où il a pu voir qu'il se retirerait avec une situation brillante, et en même temps l'idée m'est venue d'un mariage pour lui avec la fille du comte Bruce. Elle n'a que treize ans, mais elle est déjà formée, je sais cela. Mais voilà qu'il arrive et, en tremblant, m'avoue qu'il est amoureux de la Chtcherbatof, et depuis une demi-année lui a promis le mariage. Jugez de ce que j'ai dû éprouver.

Le monologue lamentable de la vieille amante abandonnée par l'amour continue longtemps encore, mais, tout en déroulant ses plaintes et ses réflexions douloureuses, Catherine donne des ordres : on lui apporte successivement une bague de prix, puis une somme de dix mille roubles en billets de banque. Elle remet le bijou et l'argent à Chrapowięki qui sait l'usage qu'il doit en faire. L'entretien a lieu, comme d'habitude aux heures de travail matinal, dans la chambre à coucher de l'Impératrice. Discrètement, le secrétaire se lève et place les objets qu'on lui a confiés sous l'oreiller du grand lit — qui le soir même doit redevenir un lit nuptial : la bague et les dix mille roubles sont pour le jeune et séduisant Zoubof auquel Anne Narychkine, l'amie dévouée, a ménagé des entrées au palais dès le début de la crise !

Le mariage de Mamonof a lieu huit jours plus tard. Suivant l'usage, la toilette de la mariée s'achève dans l'appartement de l'Impératrice, qui y préside et y prend part. Au dire d'un témoin, en touchant à sa coiffure la main impériale arrache un cri de douleur à la jeune fille : une épingle d'or s'est enfoncée dans sa tête. D'autres témoignages parlent d'un attentat odieux dont le jeune couple aurait été victime quelques jours après : des hommes masqués s'introduisant au milieu de la nuit dans une chambre mal gardée contre les ordres de Ca-

therine, arrachant l'épouse aux premiers baisers de l'ex-favori et la fouettant jusqu'au sang devant ses yeux. Ce que nous savons pertinemment des procédés de Catherine à l'égard de son ancien amant est fait pour donner un démenti formel à ces récits. En quittant Saint-Pétersbourg, Mamonof emporte une dotation nouvelle de trois mille paysans et une somme de cent mille roubles qui lui est payée en dépit de la pénurie dans laquelle le trésor se trouve à ce moment. Il se plait même à faire croire à son entourage qu'à l'exemple de Patiomkine, il conserve, dans sa retraite, les privilèges de l'emploi qu'il vient de quitter et l'influence qui y est attachée. Sans doute Catherine est profondément blessée, jusqu'à s'en montrer injuste à l'égard de son meilleur ami, dont elle a pourtant négligé les avertissements. Elle ne s'en souvient plus, et elle écrit au conquérant de la Crimée : « Vous m'auriez guéri d'un « coup en me disant la vérité... Je n'ai jamais été le tyran de « personne, et je déteste la contrainte... Est-il possible que « vous m'ayez méconnue à ce point... et que vous m'ayez « crue un vilain égoïste ? » Mais il y a plus de douleur encore que de colère dans ces reproches. Quant à Patiomkine, il arrange les choses à sa façon : Mamonof est un sot; comment a-t-il pu quitter bêtement une place qu'on lui avait donné à garder! Mais la perte n'est pas grande. Il ne se souvient pas davantage qu'il a été lui-même le premier protecteur du favori et le promoteur de sa fortune. Il écrit : « Par ma coutume « d'apprécier les choses, je ne me suis jamais trompé en lui : « c'est un mélange d'indolence et d'égoïsme. Par ce dernier « il était Narcisse à l'outrance. Ne pensant qu'à lui, il exigeait « tout sans payer d'aucun retour. Étant paresseux, il oubliait « même les bienséances. N'importe que la chose n'a aucun « prix, mais sitôt qu'elle lui plaît, elle doit avoir tout le prix « du monde. Voilà les droits de la princesse Chtcherbatof! »

Et Catherine finit par trouver une consolation et un apaisement dans l'idée, qui lui est suggérée par le toujours serviable Ribeaupierre, que l'ex-favori est devenu fou comme Orlof : « Imaginez-vous qu'il y avait des traces qu'il avait envie de

« rester avec sa femme à la cour comme devant. Enfin quelle « contradiction et idées contradictoires! » Et elle n'a ni l'envie sans doute ni même le loisir de se mettre en frais de ressentiment prolongé et de vengeance, car ses lettres du mois suivant nous la montrent occupée déjà d'un tout autre souci, — de gagner notamment les bonnes grâces de l'ami lointain, occupé de son côté là-bas à guerroyer avec les Turcs, pour « une âme tout innocente », qui a été enchantée de trouver une jolie bague et un gros paquet de banknotes sous un oreiller voluptueux, mais qui a soif de caresses : « Allons, mon ami, « envoyez-*nous* des caresses pour que nous soyons tout à fait « gais. » Elle a retrouvé sa gaieté robuste et si résistante, que seul le beau Lanskoï — déjà si bien oublié! — avait pu endeuillir un peu plus longtemps; et c'est avec une désinvolture parfaite qu'à peu de temps de là elle liquide avec Grimm ce fâcheux incident : « L'élève de mademoiselle Cardel ayant « trouvé monsieur *l'habit rouge* plus digne de pitié que de « colère et excessivement puni pour la vie par la plus bête « des passions qui n'a pas mis les rieurs de son côté et l'a dé- « crié comme ingrat, elle n'a fait que finir au plus tôt, au « contentement des intéressés, cette affaire-là... Il y a grande « apparence que le ménage ne va pas bien du tout. »

Le ménage allait-il si mal en effet? Une correspondance de Catherine avec l'ex-favori a été publiée, commençant au lendemain de leur séparation et se continuant jusqu'en 1795. Banales tout d'abord de part et d'autre, ces lettres changent de ton au bout de quelques années et accusent, chez Mamonof du moins, un état d'âme assurément peu propice à la pratique des vertus conjugales. En décembre 1792, l'ex-favori en vient à une confession : il est profondément malheureux. Sans doute les bontés de la souveraine lui ont fait une situation enviable à beaucoup d'égards, mais le regret de ne plus la voir ne laisse place dans sa vie à aucune joie. Relégué à Moscou depuis son mariage, il n'a qu'une pensée et qu'un désir : revenir à Saint-Pétersbourg et se rapprocher de celle dont il aurait dû, pour son bonheur, ne se séparer jamais. Et l'illusion est si tenace

dans l'esprit de l'amoureuse sexagénaire, au cœur jamais assouvi, à l'imagination toujours prompte à s'éveiller comme à vingt ans, qu'elle n'a même pas un mouvement de surprise à la lecture de ces stupéfiants aveux. « Je le sais », dit-elle tranquillement à Chrapowiçki, « il ne peut être heureux. » Et elle en arrive aussitôt de son côté à réfléchir sur les conséquences d'un retour au passé. Mais non! Zoubof est là, et « autre chose est d'aller avec lui au jardin et le voir pour « quatre heures, autre chose vivre avec lui ». Et s'il revenait, la vie commune recommencerait sans doute. Elle a peur de cette éventualité; rédigeant une réponse tendrement émue, elle recule, elle renvoie à un an la rencontre souhaitée par l'audacieux sycophante à qui Patiomkine probablement, luttant à ce moment avec le nouveau favori, aura dicté sa leçon. Mais l'année d'après, c'est Mamonof à son tour qui, invité enfin à accomplir le voyage si ardemment souhaité, recule devant Zoubof affermi maintenant dans sa place, et devant la perspective redoutable de se mesurer seul à seul, Patiomkine n'étant plus là, avec un si puissant rival. Zoubof n'aura plus de successeur.

CHAPITRE II

LES CORRESPONDANTS. — GRIMM (1).

I. Correspondance officielle et correspondance intime. — Madame Geoffrin. — Madame de Bielke. — Le courrier du Nord. — II. Voltaire. — Frédéric II. — Joseph II. — Le prince de Ligne. — La correspondance et le style épistolaire au dix-huitième siècle. — Zimmermann. — Philosophes français et allemands. — Correspondance de famille. — Le grand-duc et la grande-duchesse Paul. — La princesse de Darmstadt. — III. Melchior Grimm.

I

Les lettres d'affaires proprement dites, ordres ou instructions adressées aux subordonnés, échange de politesses ou de confidences diplomatiques avec les souverains voisins, tiennent relativement peu de place dans la correspondance de Catherine. Elle écrit beaucoup, on lui écrit beaucoup, et les lettres qu'elle envoie, comme celles qu'elle se fait adresser, sont souvent fort longues; mais cette abondance et cette prolixité épistolaires correspondent surtout chez elle à deux besoins, également distincts l'un et l'autre des nécessités gouvernementales ordinaires, sinon entièrement étrangers à ces nécessités : en premier lieu à ce besoin de se faire voir, de se dépenser, qui lui vient de sa nature ardente, exubérante, toute en dehors et qui la pousse à

(1) *Correspondance de Catherine avec Grimm*, dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe » ; *Correspondance générale de Catherine* dans le même « Recueil »; dans l' « Archive russe », 1865, 1886; dans l' « Antiquité russe », XVI, et dans le « Dix-huitième siècle », I ; Grimm, *Notice autobiographique* dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe » ; Hettner, *Litteraturgeschichte des XVIII Jahrhunderts*; Marcard, *Correspondance de Catherine avec Zimmermann*; Meister, *Mélanges de philosophie, de morale et de littérature*; *Mémoires* de madame d'Épinay, de Diderot, du comte de Tilly, de Weickardt, etc.; Scherer, *Melchior Grimm*.

exprimer et à communiquer ce qu'elle pense et ce qu'elle sent, ou du moins ce qu'elle veut qu'on imagine de ses pensées et de ses sentiments. Pour tout dire, elle est bavarde. En second lieu, dans ce commerce épistolaire extraordinairement vaste auquel elle trouve moyen de subvenir avec une prodigalité exceptionnelle, elle voit aussi un moyen d'action des plus puissants. Les lettres qu'elle reçoit sont, pour une bonne part, des éléments de reportage politique fort adroitement provoqué et entretenu; celles qu'elle envoie lui tiennent lieu fréquemment de journalisme officieux. On y rencontre des bulletins de campagne, des notes rectificatives, des articles militants et jusqu'à de véritables manifestes, comme dans sa lettre du 21 janvier 1791 adressée à Zimmermann, mais destinée à la cour de Berlin, qu'elle doit rassurer, tout en lui conseillant de ne pas se mêler des affaires de la Turquie. Une partie des billets que reçoit Voltaire ont pour but, dans la pensée de la souveraine, d'ébranler la situation du duc de Choiseul. Elle en fait un jour l'aveu à Chrapowicki.

A ce double point de vue, ses lettres peuvent être divisées en trois catégories : celles qu'elle écrit, celles qu'elle *compose* et celles qu'elle fait composer. Les premières sont les plus rares, tout en se trouvant encore en nombre : un confident unique, Grimm, et quelques intimes, les favoris pendant qu'ils sont en fonction et deux ou trois d'entre eux même après en ont le privilège. Billets courts griffonnés à la hâte, ou longues causeries la plume à la main, elle s'y abandonne, elle y livre sa pensée et son imagination en toute liberté et en toute nonchalance, au hasard de l'inspiration la plus spontanée. Mais elle se reprend à deux fois pour annoncer en quelques lignes au prince de Ligne le voyage qu'elle se propose de faire en Crimée : le travail de la *composition* entre cette fois en jeu. Et il n'y a probablement pas une seule de ses lettres à Voltaire qui, pour la forme du moins, soit de son propre cru : c'est de la littérature commandée chez le bon faiseur. Il est juste de dire qu'elle n'affiche à cet égard aucune prétention, tout en essayant parfois de donner le change sur les procédés

auxquels elle a recours. « Je n'écris des lettres de ma main », dit-elle au prince de Ligne, « qu'aux gens que je crois qui « m'aiment et dont je fais cas, car il m'est impossible de cou-« rir après l'esprit et le beau dire... et il n'y a rien qui me « paraît plus sot que ce que j'écris lorsqu'il advient que je « le vois imprimé. »

Il n'y a, quoi qu'elle en dise, aucune distinction à faire, au point de vue de la rédaction, entre ses lettres autographes et les autres. Elle a certainement *copié* de sa main les lettres adressées au patriarche de Ferney. Dans toutes, du reste, son inspiration personnelle a certainement aussi sa part, s'accusant par quelques traits nettement caractéristiques, qui sont de son style épistolaire à elle, car elle en possède un : un ton familier, bon enfant, un certain parti pris de bonne humeur, quelques originalités même de pensée ou d'expression qui en font partie, paraissent habituellement sous les tournures de phrases le plus habilement ouvrées par ses fournisseurs habituels de prose russe ou française, Chouvalof, Kozitski ou Chrapowiçki, qu'elle emploie tour à tour.

Dans sa correspondance intime, c'est surtout la note familière qui prévaut. Elle entend d'ailleurs prêcher d'exemple à cet égard et être payée de retour. Elle écrit à Pierre Saltykof : « Employez le style familier et non pas cérémonieux en « m'écrivant ; je vous en donne l'exemple. Je vous souhaite « d'être d'aussi bonne humeur en me répondant que je suis « en vous écrivant, et cela parce que je vous aime beaucoup. » Détail qui a sa valeur : ces lettres à Saltykof sont écrites dans un mélange fréquemment employé par Catherine de langue russe et française, et c'est en français invariablement qu'y figurent les passages où parait le plus d'abandon et le sans-façon le plus complet. Évidemment c'est le parler avec lequel la souveraine prend le plus facilement ses aises. Sa correspondance avec madame Geoffrin s'en ressent. C'est sur un pied de familiarité entière et même d'égalité qu'elle prétend l'établir, car « de n'avoir point d'égal lui semble chose insuppor-« table », et la bonne commère parisienne éprouvant quelque

embarras à se mettre à ce diapason, elle insiste : « Levez-vous, « Madame, je n'aime point les prosternations; je les ai défen- « dues... Ma bonne amie, jouissez bien de votre titre et dites- « moi bien à votre aise tout ce que vous jugerez à propos, sans « aucune appréhension... Ne vous gênez pas, grondez-moi ; je « suis tout étonnée que quelqu'un veuille de moi pour amie... « Vous n'aimez pas à être contrariée, je m'accommoderai le « mieux que je pourrai à votre humeur. »

Elle n'en use pas autrement avec Falconet : « Si vous répon- « dez, ne vous gênez point, n'employez aucune formalité, « surtout n'allongez pas les épithètes dont je ne me soucie « point... Vous me remerciez du ton de confiance que j'ai pris « avec vous, mais c'est à moi à vous remercier de ce que vous « me distinguez du nombre de mes confrères, qui la plupart « sont, dit-on, peu propres à devenir les confidents des gens « de mérite. » Ou avec madame de Bielke : « J'étais bien « étourdie dans le temps que vous m'avez connue, il y a vingt- « deux ans de cela; cependant je me souviens avec beaucoup « de plaisir de mes anciennes connaissances. »

Attachée autrefois à la personne de la princesse de Zerbst, mère de Catherine, et établie depuis à Hambourg, mademoiselle de Grothus, devenue par son mariage madame de Bielke, est une madame Geoffrin allemande avec moins d'esprit et plus de curiosité. Elle a aussi un salon, mais elle y reçoit des hommes d'État en plus grand nombre que des hommes de lettres. Elle possède des relations assez étendues et dispose, en ce qui concerne les cours de Suède et de Danemark surtout, d'une abondance d'informations et d'anecdotes qui lui permettent de tenir à jour et de servir à Catherine un véritable courrier du Nord. Elle écoute aux portes ; sans doute aussi on ouvre les oreilles chez elle, et les lettres que Catherine lui adresse ne sont pas ignorées des gazetiers hanséates qui fréquentent sa maison, ni faites pour l'être. Hambourg est alors déjà un centre commercial des plus importants et, en outre, à cette époque, un centre de mouvement politique très en vue dans la région des pays scandinaves et de l'Allemagne

septentrionale. Assurément, fidèle à sa maxime favorite de « mêler le faire et le non-faire », Catherine se laisse parfois aller à causer avec cette « ancienne connaissance » pour le plaisir de la causerie. Quand elle écrit : « Je plains cette « pauvre reine de Danemark d'être si peu fêtée ; il n'y a rien « de si mauvais que d'avoir un mari enfant. Je sais ce qu'en « vaut l'aune et je suis de ces femmes-là qui croient que c'est « toujours la faute du mari s'il n'est pas aimé, car, en vérité, « j'aurais beaucoup aimé le mien s'il avait eu la bonté de le « vouloir » ; quand, au sujet du roi Christian VII et de ses démêlés avec la reine Caroline, elle observe que « son règne « commence à ressembler furieusement à celui de Pierre III », ces confidences ne sont évidemment pas faites pour circuler dans les rues de Hambourg. Mais quand elle y ajoute des détails sur une bataille rangée gagnée sous les murs de Chocim contre cinquante mille Turcs, les colporteurs de nouvelles à sensation trouvent leur part dans sa lettre, et c'est à madame de Bielke d'opérer le triage.

II

La correspondance de la *Sémiramis du Nord* avec le *Patriarche* de Ferney est encore à publier, je veux dire dans une édition française et complète. La Société impériale d'Histoire russe a inséré dans son *Recueil,* de 1872 à 1880, une centaine de lettres de l'Impératrice adressées au philosophe, dont plusieurs sont entièrement inédites en France, quelques-unes inédites pour la moitié de leur contenu et les autres différant presque toutes des textes antérieurement produits. Cette correspondance n'est à proprement parler, du côté de Catherine, qu'un plaidoyer périodique *pro domo*, une apologie, en épîtres, du gouvernement et de la politique de la veuve de Pierre III, à l'encontre des critiques et des méfiances d'une partie du

public européen. On y trouve jusqu'à un dénombrement minutieux des queues de cheval enlevées aux pachas turcs que Roumiantsof a mis en déroute : « Pour le coup, on ne pourra « pas dire que cela est acheté au marché! »

Le passage auquel nous faisons allusion est d'ailleurs un de ceux qui n'ont pas trouvé place jusqu'à présent dans les éditions françaises, et il y a gros à parier que c'est Catherine elle-même qui a provoqué cette omission, comme toutes celles pour lesquelles, au moment de la publication entreprise par Beaumarchais des œuvres du maître, elle sollicita l'intervention de Louis XVI, s'engageant à faire les frais des « cartons » qui serviraient à opérer ces coupures. Les « cartons » furent exécutés par ordre de M. de Montmorin, alors ministre des affaires étrangères, mais n'arrivèrent jamais à être soldés par Sémiramis (1).

Les lettres adressées à Voltaire étaient, à un autre point de vue, nous le savons déjà, de celles dont Catherine faisait profession de parler avec le détachement le plus parfait. Dans ses confidences à Grimm elle les trouvait « très vulgairement « écrites ». L'aveu ne lui coûtait guère ; mais elle avait tort de se montrer si dédaigneuse, car nous en trouvons, nous, qui nous semblent tout à fait charmantes et telles que les répliques de Voltaire lui-même ne gagnent pas à la comparaison. La manière dont la souveraine y réprime de temps à autre les excès d'éloquence adulatoire auxquels le patriarche se laisse aller habituellement est d'une philosophie bien spirituelle, qu'elle vienne de son inspiration ou de celle de Chouvalof : Pourquoi veut-il lui donner rang parmi les divinités? Est-ce une place si enviable que celle où les hommes ont mis tour à tour « des oignons, des chats, des veaux, des peaux de bêtes, « des serpents et des crocodiles »?

Entre Frédéric II et son associée un peu forcée dans les bénéfices du partage de la Pologne, la correspondance, avec un peu plus de cordialité démonstrative de la part du Roi, un

(1) Voy. le supplément à la *Correspondance littéraire de Grimm* (édition de 1814), p. 407-412.

peu plus de réserve du côté de l'Impératrice, se maintient sur le ton d'une courtoisie officielle, dont la fantaisie et le sans-gêne demeurent entièrement absents. C'est le langage de deux souverains causant amicalement de leurs affaires en présence de leurs ministres. Il en va tout autrement avec Joseph II. Dans le domaine de la politique extérieure, Frédéric II reste encore, à travers quelques incartades isolées, le représentant de l'ancienne diplomatie solennelle et compassée. Catherine est tout heureuse de rencontrer en Joseph un partenaire pénétré comme elle de l'esprit nouveau et disposé à suivre la mode du temps. La mode est précisément à la nonchalance, à l'ironie, au persiflage appliqués jusque dans la discussion des sujets les plus graves, toutes choses dont son maître Voltaire lui a donné le goût, dont elle raffole et dont elle use à tort et à travers, en femme volontaire, hardie et peu soucieuse des règles, indifférente aux convenances qu'on la sait. Qu'il s'agisse dans ses lettres de la petite vérole à inoculer à ses petits-enfants, ou des Turcs à chasser de l'Europe, de concert avec son frère couronné, le ton qu'elle affecte et qu'il adopte volontiers est le même : léger, badin, blagueur, dirions-nous aujourd'hui. Tout en jouant serré de part et d'autre sur le terrain des intérêts engagés dans la partie, on plaisante et on divague, on fait assaut d'esprit, on cherche à se convaincre mutuellement qu'on est à la hauteur non seulement des problèmes de grande politique qu'on se propose de résoudre ensemble, mais encore de la culture intellectuelle contemporaine la plus raffinée ; on se caresse et on se flatte enfin avec une nuance de tendresse qui serait malaisée à découvrir dans les compliments les plus hyperboliques dont le correspondant royal de Berlin sait faire emploi.

Nous sommes loin de posséder, non pas même un recueil complet de la correspondance de Catherine, mais seulement une liste complète de ses correspondants. Dans sa dépêche du 31 janvier 1789 au comte de Montmorin, le comte de Ségur en indique un qui nous serait autrement tout à fait inconnu : « Je viens d'apprendre d'une manière secrète, mais certaine,

« que l'Impératrice, depuis le ministère de M. Fox, est tou-« jours restée en correspondance avec lui. » Envoyer des lettres et en recevoir était, à cette époque, d'une manière générale, autre chose que l'expression, comme aujourd'hui, d'une nécessité sociale. On ne se bornait pas à en user pour se communiquer des nouvelles, échanger des idées, ou traiter des affaires : on s'écrivait pour s'écrire. Le prince de Ligne, s'adressant à Catherine, commence ainsi une de ses lettres : « S'il y avait seulement le plus petit grand homme à présent « dans les quatre parties du monde, je lui écrirais pour ne pas « vous incommoder, Madame ; mais il faut que Votre Majesté « paye pour elle et pour les grands hommes qui ont disparu. » En Allemagne, madame de Bielke et Zimmermann, les correspondants attitrés de la souveraine, avaient de nombreux suppléants, tels que le baron d'Assebourg, mis en 1771 à la disposition de Catherine par le ministre danois Bernstorff pour négocier le mariage de Paul avec une princesse allemande. Après la chute de Bernstorff, d'Assebourg, qui n'aimait pas Struensée et que rien n'attachait au Danemark, car il était originaire du Brunswick, accepta volontiers du service en Russie.

Avec Zimmermann, Catherine entra en relation à l'occasion du *Livre sur la solitude* dont l'écrivain allemand lui adressa un exemplaire et dont elle fit sa lecture favorite après la mort de Lanskoï. Elle lui écrivit « pour parler raison et folie », fut enchantée de recevoir en réponse des lettres « aussi folles que « raisonnables », trouva qu'il avait lui aussi, comme Diderot et un peu comme elle-même, « une tête qui va et ne sait où, « mais toujours plus loin qu'on ne s'avise ordinairement », fit part à Grimm de son contentement et songea à faire venir le grand homme à Saint-Pétersbourg, comme l'autre. Mais aussitôt elle put s'apercevoir qu'elle n'avait pas affaire à un encyclopédiste de Paris. Médecin de son état, Zimmermann était un savant et un philosophe allemand, et la science comme la philosophie allemande ont toujours eu des allures très particulières. Quand le courrier porteur de la première lettre de

Catherine, à laquelle une bague de prix était jointe, se présenta à Hanovre et demanda *le docteur Zimmermann*, au seuil de sa maison, il trouva d'abord porte close : *le Docteur* était sorti.

— Quel contretemps! Une commission de Sa Majesté l'Impératrice...

— Pardon! c'est donc pour le *Conseiller de cour* Zimmermann que vous venez! Il est chez lui et va vous recevoir.

Introduit, le messager dut attendre une demi-heure : *Monsieur le conseiller* faisait sa toilette. Il parut enfin, vêtu d'une superbe veste de drap d'argent. Cela éloignait Catherine de l'homme aux vêtements noirs qu'elle avait eu pour hôte dix ans plus tôt.

Le style de ses lettres rappela par contre à Sémiramis celui de Voltaire et de Diderot, avec quelque lourdeur en plus. Elle y lut que « la postérité serait étonnée de la voir créée et organisée pour toute espèce d'empire », et, « grâce à son vaste génie, allant à l'immortalité par toutes les routes de la gloire ». Elle y apprit que ses comédies traduites en allemand « feraient époque en Europe », et son envie de posséder auprès d'elle un homme aussi éloquent s'en trouvant augmentée, elle s'adressa à un autre docteur allemand déjà établi à Saint-Pétersbourg (celui-là même que nous avons vu auprès du lit de mort de Lanskoï), pour négocier la chose. En pareille circonstance, d'Alembert avait témoigné un dédain superbe pour le pont d'or que l'impériale munificence voulut bâtir en son honneur; Diderot s'était mis en route sans savoir même s'il aurait de quoi arriver au but de son voyage; le philosophe allemand, lui, commença par prendre ses précautions et marchander. Weickardt lui ayant fait part du désir de Catherine, il écrivit une lettre de vingt-sept pages, dont le résumé était qu'il serait heureux de voir de près et de servir une souveraine dont il avait déjà conçu la plus haute opinion, et qu'il était ainsi tout disposé à faire ses malles, mais non pas sans avoir reçu l'assurance d'un engagement ferme et d'un traitement annuel de sept à huit mille thalers pour le moins : le roi d'An-

gleterre lui en donnait dix-sept cents actuellement, et sa clientèle lui en rapportait trois fois autant. — « Vous direz que c'est « trop pour un philosophe? Mon ami, c'est trop peu! Je n'ai « pu encore m'acheter une petite terre et la liberté qui est le « but de mon ambition. » D'ailleurs, le prince Orlof lui avait déjà proposé de le suivre en Russie, lui offrant de l'établir « en Jean-Jacques Rousseau » dans un de ses châteaux, avec dix mille roubles par an. Zimmermann avait refusé, et le prince s'était jeté à son cou en pleurant des larmes de regret. Quant à la princesse, elle avait failli en devenir folle de douleur.

« — C'est un homme cher », se contenta de dire Catherine après avoir pris connaissance de la lettre, et elle laissa tomber la négociation. Elle renonça au médecin et continua seulement à correspondre avec le philosophe, touchant à tous les sujets, depuis les plus hautes questions de morale jusqu'à la fabrication des fromages. Zimmermann essaya bien de renouer, en rabattant de ses prétentions; mais Catherine fit mine alors de témoigner une grande sollicitude pour la santé du philosophe, pour laquelle elle craignait les fatigues d'un si long voyage, et il fut bien obligé de se satisfaire avec cette défaite honorable. Au moment du voyage de la Crimée, il écrivait à Weickardt :

« La Tauride! la Tauride! C'est ma première pensée le « matin quand je m'éveille et ma dernière pensée le soir avant « que je m'endorme. Le 4 janvier j'ai reçu par une voie « inconnue votre billet du 10 décembre. Oh! pensais-je en le « décachetant, ce billet sera sans doute de la Tauride. Pas un « mot venant de la Tauride ne se trouvait dans le billet, mais « des paroles inexprimablement émouvantes venant de la plus « belle, de la plus grande et de la plus gracieuse âme qui soit « sur un trône et sur la terre. D'âme plus sensible il n'y en eut « jamais. « Je ne peux décider (ce sont ses paroles), j'ai pris « déjà une décision il y a un an et je l'ai retirée, voyant que « la santé de votre ami pourrait en souffrir. » Ce sont les « paroles d'un ange. O Dieu! de semblables paroles sont « l'expression la plus haute de la plus élevée, de la plus douce « et de la plus touchante grâce sur la terre... »

Les relations de famille tiennent aussi une large place dans la correspondance de Catherine. Elle y fait preuve de qualités très aimables. Ses lettres au grand-duc Paul et à sa femme, écrites au cours de leur voyage à travers l'Europe, sont, pour la forme, d'une élève dont Voltaire n'a pas à s'enorgueillir, mais, pour le fond, d'une mère très affectueuse et sachant l'être : « Vous aurez la bonté tous les quatre : père, mère et « les deux enfants, de vous embrasser les uns les autres de ma « part », lisons-nous dans une d'elles. Un billet se rencontre dans le nombre, écrit exceptionnellement en russe. Nous nous reprocherions de ne pas en donner la traduction :

« Pétersbourg, 19 janvier 1782.

« Alexandre Pavlovitch m'a demandé il y a trois jours que « je lui procure encore un frère. Je l'ai renvoyé avec sa prière « à vous pour que vous lui rapportiez de voyage ce qu'il « réclame. Mais je l'ai interrogé pour savoir ce qui lui faisait « formuler ce désir, et j'ai eu pour réponse qu'il avait absolu- « ment besoin d'un troisième frère pour la raison importante « qu'il n'a qu'un cheval à atteler quand il fait le cocher et « qu'il lui conviendrait d'en avoir deux. Reconnaissant le « bien fondé de sa réquisition, je vous la communique en l'ap- « puyant de mon côté. Mon cher ami a ajouté encore (la fin « du billet est en français) d'autres raisons de cette force-là « trop longues à détailler ; il suffit, je pense, que vous sachiez « la plus importante de toutes. »

D'un très joli tour aussi, gracieusement enjoué, sont les billets de la souveraine à la princesse Caroline de Darmstadt, « un homme d'une âme robuste, et rien moins que commère », ainsi que la dépeint Catherine un jour, en s'entretenant d'elle avec le prince Volkonski. L'amie de Voltaire et de madame de Bielke avait-elle si peu de goût pour les commérages? La présence de Grimm au premier rang de ses correspondants semble bien prouver le contraire.

III

Celui-ci est le correspondant par excellence. Le livre si documenté de M. Schérer ne me laisse plus le soin de faire connaître à mes lecteurs cette curieuse physionomie de gazetier et de courtisan. Je me bornerai à en souligner quelques traits, ceux qui me semblent lui avoir valu l'honneur d'être choisi par Catherine pour le dépositaire habituel de ses confidences, et en quelque sorte pour le témoin journalier de sa vie la plus intime.

Catherine paraît avoir figuré en 1764 déjà parmi les abonnés de la *Correspondance littéraire*. Elle s'y trouvait en bonne place : elle donnait quinze cents roubles par an, son protégé, le roi de Pologne, n'en payant que quatre cents, et Frédéric, que Grimm s'abstenait pourtant de rayer de sa liste, ne payant rien du tout. Au cours des années suivantes, elle s'adressa à plusieurs reprises et de plus en plus fréquemment à cet homme si bien informé et si répandu, pour l'exécution de certaines commissions littéraires ou artistiques : achat de tableaux ou de bibliothèques, distribution de médailles, colportage de renseignements officiels ou officieux. Elle s'habitua peu à peu à l'avoir ainsi à sa disposition, et il prit lui-même goût à ce métier de *factotum*. Quand il vint à Saint-Pétersbourg, en 1773, dans la suite de la princesse de Hesse-Darmstadt, dont la fille épousait le grand-duc Paul, il était fatigué de sa *Correspondance*, qui le faisait vivre médiocrement et dont il se déchargeait depuis quelque temps sur Meister. Il ne songea pas un instant à se fixer dans la capitale du Nord ; il y apercevait trop nettement un double écueil pour lui : la certitude de mourir d'ennui et la probabilité d'encourir au bout d'un temps plus ou moins long la disgrâce qui déjà avait atteint son ami Falconet. Rester à Paris, tout en se consacrant exclusivement au service de la

grande souveraine, fut l'objectif qu'il poursuivit et qu'il sut atteindre avec infiniment d'adresse. Il plaida sa cause par écrit et y déploya son art personnel, le procédé littéraire, mélange de sérieux et de bouffonnerie, qui avait fait la fortune du *Petit Prophète de Boehmischbroda,* ainsi que l'éternel artifice des avocats en instance auprès des grands de la terre : la parodie et la flatterie énorme. Il parodia le *Credo* pour faire sa profession de foi en qualité de néophyte du culte *catherinien,* et fit intervenir le médecin anglais et le médecin allemand de Sa Majesté pour traduire, dans une consultation burlesque, l'idée qu'il devait être renvoyé à Paris, parce qu'il n'était bon que pour écrire et faire des commissions, et qu'il ne pouvait s'y employer que là-bas. Il partit n'emportant encore que la permission d'écrire directement à la souveraine avec des avantages pécuniaires assez modestes : Catherine en était aux économies. Mais, quand il revint en 1776 pour le second mariage du grand-duc Paul, sa situation était établie. Il eut des audiences qui durèrent jusqu'à sept heures et mirent en éveil les diplomates étrangers, le ministre de France en tête. Il fut un personnage. Il n'en abusa pas. Écrivant à madame Geoffrin, il lui arrivait bien d'affecter, à propos de la souveraine et de la faveur qu'elle lui témoignait, des façons de parler cavalières : « C'est une charmante femme dont la « maison manque à Paris » ; mais il n'en laissait paraître rien dans sa manière d'être avec elle-même. Il avait adopté à cet égard une attitude dont il ne devait plus se départir jusqu'à la fin de sa vie : celle d'un adorateur absorbé dans le sentiment de son néant. Lui proposait-elle une place de directeur dans la nouvelle organisation scolaire qu'elle méditait, il esquivait lestement l'offre, se disant « tenté de se jeter à ses pieds et de « la supplier de le garder au nombre de ses chiens ». Il alléguait d'ailleurs qu'il serait un mauvais pédagogue en Russie, la langue de Voltaire étant la seule dont il sût se servir correctement, et puis n'était-il pas convenu qu'il devait rester toujours « le rien » de Sa Majesté ? Il eut, cette fois, en repartant pour Paris, le titre vague, mais d'autant plus séduisant, d'agent

impérial, un traitement de deux mille roubles et un *tchine* équivalant au grade de colonel, ce qui amusa beaucoup Frédéric, mais ne le déconcerta lui-même en aucune façon.

Il ne devait plus revoir Catherine; il n'en passa pas moins désormais aux yeux de l'Europe entière, et à bon droit, comme l'homme qui l'approchait de plus près, tout en demeurant séparé d'elle par une distance de huit cents lieues. Il garda pendant vingt-sept ans cette situation exceptionnelle en y gagnant quelques distinctions honorifiques, dont il fit toujours le plus grand cas, et une modeste aisance dont la Révolution le priva. Les terroristes qui mirent sa maison au pillage n'y trouvèrent pas la correspondance de Catherine qu'il avait eu le temps d'emporter en Allemagne, et durent se contenter de brûler quelques portraits de l'Impératrice; mais tout son avoir sombra dans la catastrophe. Au dire de M. Schérer, ce ne fut point, Grimm étant un étranger, voire même un diplomate doublement protégé à ce titre par le droit des gens, une confiscation, mais simplement un séquestre suivi d'une restitution ordonnée par le Directoire. Je ne voudrais pas prendre sur moi de contredire le savant biographe et encore moins de dire du mal de la justice révolutionnaire; aussi me contenterai-je d'énoncer les faits. La mise en œuvre de cette justice, dont M. Schérer semble faire grand cas, se laisse historiquement établir ainsi qu'il suit. La fortune de Grimm, au moment où la Révolution s'en est emparée, consistait en trente mille livres de rente, auxquelles il convient de joindre un mobilier assez riche et une belle bibliothèque. La restitution ne porta, M. Schérer le reconnaît lui-même, que sur les valeurs. Les livres, papiers, tableaux, qui échappèrent à l'autodafé dont j'ai fait mention plus haut, demeurèrent dans les dépôts, d'où quelques débris en sont parvenus dans les collections publiques de France. Les valeurs saisies furent taxées à soixante mille livres de capital et remboursées — en assignats. La légendaire histoire de la paire de manchettes, à laquelle aboutit ce payement et qui sous la plume de Grimm a l'air d'une plaisanterie, n'est que l'expression d'un fait très réel et fort commun à

l'époque où il s'est passé. Pour échapper à la dépréciation croissante de la monnaie de papier, les banquiers du confident impérial eurent recours à l'expédient usuel en ces temps troublés : ils convertirent les assignats en marchandises, et Grimm eut pour ses soixante mille livres trois paires de manchettes de dentelles et quelques pièces de mousseline, le tout enfermé dans une caisse de six pouces de hauteur. Ce fut tout ce qui lui resta du bloc de sa fortune après un contact avec le bloc révolutionnaire.

Catherine y suppléa par plusieurs dons, destinés, suivant son expression, « à faire aller la marmite » du « souffre-douleur » dont le sobriquet ne parut jamais mieux justifié. Suivant son habitude, elle y joignit des promesses beaucoup plus généreuses auxquelles elle oublia de donner suite, et la « marmite » eut fréquemment de la peine à être mise sur le feu. Grimm avait beaucoup de bouches à nourrir. Il s'était donné sur le tard toute une famille : Émilie de Belsunce, petite-fille de madame d'Épinay, mariée au comte de Breuil, mère de plusieurs enfants, laissée aussi sans ressource par la Révolution et adoptée par lui. Il légua tout ce petit monde à Catherine, y compris Antoinette Marchais, une domestique fidèle, qui avait courageusement, quoique inutilement, défendu contre les envahisseurs son domicile de la chaussée d'Antin et avait réussi à rejoindre son maître en Allemagne. La souveraine parla d'abord de recueillir à Saint-Pétersbourg même ces épaves de la grande tourmente occidentale ; mais elle s'arrangea par la suite de façon que Grimm ne la prît pas au mot. Elle le nomma son représentant auprès des cours saxonnes à Gotha, d'abord, puis son résident à Hambourg. Paul le confirma dans ces fonctions que la perte d'un œil dut cependant lui faire abandonner. Il revint à Gotha et y végéta jusqu'en 1807. Il avait vécu quatre-vingt-quatre ans. Les lettres de Catherine dont il avait toujours refusé de se séparer, en réussissant, à travers toutes ses épreuves, à les soustraire aux regards profanes, furent livrées en 1817 à l'empereur Alexandre par ses successeurs. Elles ont été publiées dans le *Recueil de la*

Société impériale d'histoire russe, vraisemblablement avec quelques omissions. Les lettres écrites par lui à l'Impératrice n'ont été conservées ou ne sont connues qu'en partie. L'exemplaire de la *Correspondance littéraire* adressée à l'illustre abonnée de Saint-Pétersbourg se trouve aux Archives de Moscou, plus complet que le texte publié, mais offrant aussi quelques lacunes.

Je vais essayer maintenant de dire ce que fut l'homme, dont j'ai résumé la biographie à partir du jour où Catherine est entrée dans sa vie. Le témoignage des contemporains lui est généralement peu favorable; celui de madame d'Épinay elle-même ne fait pas exception. Elle a bien l'air de plaider, dans ses *Mémoires,* une cause qui n'a pu que lui être chère, mais elle joint au plaidoyer les pièces du procès, et l'effet n'en est que plus désastreux. Elle met en scène Duclos, qui ne prend pas de détours pour déclarer que son ancien ami, devenu un rival, n'est qu' « un fourbe, adroit, souple et insinuant » ; qui raconte sa vilaine conduite avec « la petite Fel », la chanteuse si mal protégée par lui, avec d'Holbach dont il recherche l'amitié pour « vivre avec sa femme et le mener à sa fantaisie ». Grimm se venge en insinuant à l'amie commune que Duclos s'est vanté publiquement d'avoir eu ses faveurs, et voilà Duclos congédié et Grimm installé en maître dans la maison. A quelque temps de là, madame d'Épinay est effrayée par la découverte des principes que l'heureux successeur de Duclos fait profession de mettre en avant depuis qu'il est en relation avec des têtes couronnées : « Il distingue deux justices : une à l'usage des « souverains! » Elle en gagne une migraine « dont elle pense « périr ». Diderot vient la soigner et la consoler. « Je vois « tout cela comme elle », écrit-il le lendemain à mademoiselle Voland; « cependant je l'excuse tant que je puis. A chaque « reproche, j'ajoute ce refrain : Mais il est jeune, mais il est « fidèle, mais vous l'aimez, et elle rit. »

Le portrait que trace de lui cette maîtresse nécessairement indulgente est, en effet, d'un peintre très épris de son modèle : « La figure est agréable par un mélange de naïveté et de « finesse; sa physionomie est intéressante, sa contenance

« négligée et nonchalante, son âme est ferme, tendre, géné-
« reuse et élevée. Elle a précisément le don de fierté qui fait
« qu'on se respecte sans humilier personne. Il pense et
« s'exprime fortement, mais sans correction. En parlant mal
« personne ne se fait mieux écouter. Il me semble qu'en
« matière de goût nul n'a le tact plus délicat, plus fin ni plus
« sûr. Il a un tour de plaisanterie qui lui est propre et qui ne
« sied qu'à lui. Son caractère est un mélange de vérité, de
« douceur, de sauvagerie, de sensibilité, de réserve, de
« mélancolie, de gaieté. Il aime la solitude, et il est aisé de
« voir que le goût pour la société ne lui est point naturel.
« Personne n'est plus éclairé sur les intérêts des autres, ni ne
« conseille mieux, mais il ne sait pas exécuter... »

Le goût de la solitude reconnu chez un personnage que Diderot lui-même ne pouvait s'empêcher d'appeler « le marquis », en raillant sa vanité et ses prétentions mondaines, suffit pour faire juger de la vérité du tableau, et les agréments découverts dans une physionomie dont les gros yeux à fleur de tête et le nez de travers (« toujours tourné du bon côté », d'ailleurs, au dire d'une autre bonne amie) ont laissé jusque dans les souvenirs de Meister une silhouette si déplaisante, viennent bien d'un regard sur lequel l'amour a mis son bandeau. Rousseau a peut-être inventé le fard employé, à l'entendre, par « le marquis » pour « remplir les creux de sa peau », et le surnom de Tyran le Blanc, rappelant plus vraisemblablement le titre d'un roman de chevalerie dont Catherine fit une de ses premières lectures, n'avait sans doute rien de commun, chez celui qui le porta, avec cet artifice de toilette exorbitant; mais, au physique comme au moral, nous sommes loin avec madame d'Épinay de l'impression qui s'accuse chez des observateurs désintéressés au sujet de l'homme dont le comte de Tilly, par exemple, dit dans ses *Mémoires* qu'il « voulait sans cesse être dans le salon quand l'opinion le rejetait dans l'antichambre », et dont le *Tout-Paris* contemporain s'est amusé à un moment, alors que, s'étant fait voir à l'enterrement du comte de Friese, son ami et son

protecteur, avec tous les signes de la douleur la plus vive, inondé de larmes et presque défaillant, il se laissait surprendre un instant après au détour d'une allée, replaçant lestement son mouchoir dans sa poche et, un sourire ironique aux lèvres, reprenant la lecture d'une brochure intéressante.

A part Diderot, madame d'Épinay et encore deux ou trois Parisiens également indulgents, Grimm eut beaucoup de connaissances, mais peu d'amis dans la ville où il se plut à vivre et où il aurait voulu mourir. Paris ne l'aima pas, et Paris n'eut pas absolument tort, car ce Français d'adoption et ce Parisien d'élection n'aima guère non plus ni la ville, ni le pays qu'il prétendait avoir fait siens. Le *Petit Prophète de Boehmischbroda* qui consacre sa réputation littéraire n'est, au fond, qu'un pamphlet sanglant contre cette patrie adoptive : « Et j'ai caché « ta honte et ta décadence à tes voisins... comme si tu n'avais « pas perdu le goût des grandes et belles choses, et je les ai em- « pêchés de te voir rampant dans la petitesse de tes idées..... »

Les étrangers — il n'est peut-être pas inutile que la chose soit constatée en passant par l'un d'eux — se montraient alors déjà fort inclinés à constater la décadence de la France, son dégoût des grandes et belles choses et le rétrécissement de ses idées, tout en paraissant également empressés à y venir en foule et à prendre leur part de cet abaissement.

Cet Allemand tient la langue française elle-même, dont il se sert de préférence, pour un instrument inférieur et ingrat, auquel il se refuse à reconnaître jusqu'aux qualités dont on s'accorde le plus communément à lui attribuer le privilège : la clarté et la précision. Il s'en sert, dirait-on, comme un mauvais ouvrier qui crache sur ses outils. Quant aux naturels du pays, ils n'ont guère d'autre mérite à ses yeux qu'une vivacité qui touche à la pétulance. Allemand il est et Allemand il reste dans le fonds et dans le tréfonds de son être. Tout allemande est sa doctrine sociale : « Voulez-vous à présent que je vous « dise ce que je pense? Ne soyons pas enfant et n'ayons pas « peur des mots. C'est qu'en fait il n'y a pas d'autre droit dans « le monde que le droit du plus fort ; c'est que, puisqu'il faut

« le dire, il est le seul légitime... Ne vouloir pas que le plus « fort soit le maître, c'est à peu près aussi raisonnable que de « ne vouloir pas qu'une pierre de cent livres pesant pèse plus « qu'une pierre de vingt livres. » Et cette doctrine le conduit jusqu'à condamner le principe de la charité. Il se prononce pour la suppression des hôpitaux, « au risque de laisser mourir « dans les rues ceux qui n'auraient pas su se ménager un « asile pour la vieillesse ».

Quant à l'opinion de Catherine au sujet de son « souffre-douleur », elle vaut ce que valent la plupart du temps ses jugements en pareille matière, faits pour une moitié d'illusion et pour une autre moitié de parti pris. Mais il est assurément nécessaire que nous fassions la recherche sinon des qualités, du moins des raisons et peut-être même des défauts qui ont motivé, dans ce cas particulier, le choix qu'elle a fait et la confiance extraordinaire, extraordinairement prolongée surtout, qu'elle a témoignée à cet homme que Duclos continua toute sa vie à appeler « un coquin ». Ces raisons nous semblent assez apparentes et faites précisément d'un mélange à parts égales de défauts et de qualités.

Cet Allemand tout d'abord est un Allemand honnête. Nous ne nous chargerions pas d'expliquer exactement de quelle manière avec un traitement annuel de dix mille livres, réduites par le cours du change à huit ou même à sept mille, il est arrivé, sans autre source apparente de revenus, à se faire en 1793 trente mille livres de rente. Mais nous serions mal venus sans doute de montrer à cet égard plus de méticuleuse sévérité que ne le fit Catherine elle-même. En 1795, elle lui envoyait dix mille roubles à distribuer en secours aux émigrés, lui interdisant d'en indiquer la provenance aux intéressés, et il rendait un compte très scrupuleux de cette répartition qui échappait à tout contrôle. Rien ne prouve qu'il n'en ait fait autant pour les sommes plus considérables, plus de deux millions de livres, qui en d'autres temps ont passé par ses mains. Il n'a jamais abusé de la confiance de Catherine à un autre point de vue : aidé par un tact très fin, un flair très

délicat, il ne se servit jamais de sa correspondance pour un usage qu'elle pût désapprouver. Elle n'eut jamais à craindre avec lui ni une gaucherie, ni une indiscrétion. Et il employa la fidélité d'un chien, l'art consommé d'un policier à garder contre tout attentat le secret du dépôt qui lui était confié.

Il fut d'autre part, eu égard aux goûts, aux habitudes d'esprit, aux convenances matérielles et morales de la souveraine, un correspondant hors pair, fait sur commande pour ainsi dire : « Je n'ai jamais écrit à personne comme à vous... « Vous m'entendez mieux que nul autre, et très souvent la « même réflexion vous vient à Paris que j'ai conçue à Moscou... « Venez, venez, Monsieur le baron, il faut que je vous parle... « Voilà deux de vos lettres qui demandent réponse. Il est vrai « qu'il y en a là deux du roi de France, trois du roi de Suède, « deux de Voltaire, trois fois autant de Dieu sait qui, toutes « de plus ancienne date...; mais, comme elles ne m'amusent « pas, parce qu'il faut les écrire et qu'avec vous je jase, mais « n'écris jamais..., je préfère de m'amuser. » Revenant sans cesse dans la correspondance de la souveraine avec le « souffre-douleur », ces déclarations expliquent le prix qu'elle y a attaché. Elle aime à jaser. Elle aime surtout à écrire, sans nécessité ni utilité directe, rien que pour faire aller sa plume et sa pensée, comme font les joueurs de piano ou les escrimeurs, en s'exerçant sur un clavier muet ou en tirant au mur. Grimm est son clavier d'exercice, pas tout à fait silencieux pourtant; son mur de salle, derrière lequel il y a cependant une épée, oh! convenablement mouchetée, discrète et respectueuse, mais agile à souhait et provocatrice de passes d'armes brillantes. Le ton habituel des lettres qu'il envoie à l'adresse de Catherine est celui d'une adulation constante qui semble voisine de la démence, en même temps que d'une bouffonnerie perpétuelle qui a tout l'air d'être en goguettes, l'une corrigeant les écarts de l'autre, sauvant l'outrance des louanges prodiguées par un semblant d'intention moqueuse, jetant un voile d'incohérence et de folie sur le tout. L'hyperbolisme de la flatterie est d'ailleurs autre chose encore chez le « souffre-douleur » qu'un

artifice de courtisan ; avec le temps, c'est un tic qu'il contracte en ce sens. Il n'a pas grand'chose à attendre, ni profit ni honneur, de la princesse de Saxe-Gotha avec laquelle il se met aussi en frais de correspondance; cependant il ne peut ouvrir une de ses lettres sans ressentir « le doux frémissement qui « précède les sensations délicieuses » . Il ne se lasse pas d'embrasser ses pieds « comme les anciens embrassaient les autels « des divinités propices » . Il n'en fait guère plus pour Catherine elle-même, s'appliquant seulement à relever ses formules avec ce condiment de plaisanterie un peu grossière qu'il sait être de son goût. Il est également ému en ouvrant les lettres qu'elle lui adresse, mais cette émotion se traduit différemment : il pleure « comme un veau » ; le tremblement de terre de Lisbonne n'est rien auprès des transports qui l'agitent. Un courrier venant de Saint-Pétersbourg lui apporte-t-il le portrait de la souveraine qu'il a sollicité depuis longtemps, il écrit : « L'image révérée a été reçue avec la même cérémonie et la « même dévotion avec lesquelles le comte Souvorof reçut un « cordon de Saint-André à Kinburn; excepté de n'avoir pas « communié, je puis me vanter d'avoir ri, pleuré et eu autant « que lui l'air d'un possédé. Que n'ai-je communié comme « lui et sous les deux espèces avant de toucher l'image révé- « rée!... Bénie soit celle qui, pleine de grâce, a daigné accor- « der à son souffre-douleur cette image sans prix de l'im- « mortelle..... »

En même temps il est bien aise qu'on lui réponde sur le même mode plaisant, et il admet que cela ait lieu à ses dépens; qu'on tourne en ridicule sa personne physique et sa personne morale, son esprit et sa santé, ses intestins malades et ses prétentions aristocratiques. N'est-il pas le « souffre-douleur » ? Il est aussi « Georges Dandin » , « M. l'Hérétique » , « Héraclite » , « M. le Freiherr » , et « l'Homme aux boyaux fêlés » . Et ce n'est pas encore Catherine seule qui a le privilège de le railler et de le travestir de la sorte : Frédéric l'appelle bien « M. de la Grimmalière » depuis qu'il est devenu baron, et il ne paraît en savoir aucun mauvais gré à Frédéric. Mais, et

c'est là qu'est son art et sa supériorité, il ne se borne pas à tendre le dos, ce qui à la longue serait insipide; il sait risquer à propos des ripostes et même des attaques hardies, mais qui amusent seulement sans blesser, tant il est habile également à en envelopper la pointe. En envoyant à son Impératrice le modèle dessiné par Clérisseau d'une porte monumentale, il écrit : « Or çà je compte très fort que V. M. ne s'avisera pas de me « faire une querelle d'Allemand au sujet de cette porte « modèle, ni de me dire : « Je crains qu'elle ne soit trop « belle », car je serais capable de faire imprimer la lettre « impériale; or une telle publication ferait beaucoup de tort « à l'Impératrice, parce que l'univers s'apercevrait qu'il y a « parfois de tels vacarmes dans l'intérieur de Sa Majesté, « qu'on ne sait à qui entendre, que les idées se coudoient, se « heurtent, se culbutent les unes sur les autres, de sorte qu'il « faut tout le flegme allemand d'un « souffre-douleur » pour « n'être pas renversé les quatre fers en l'air. »

Elles lui sont aisément pardonnées, ces boutades, au sujet desquelles il ne manque d'ailleurs pas de s'excuser avec toute l'humilité dont il est capable, et sa capacité à cet égard est infinie : c'est celle « d'un vermisseau qui, malgré le ton de « légèreté qu'il se permet parfois dans ses excès de gaieté..., « n'oublie pas son origine, c'est-à-dire son néant ». Elles sont les bienvenues, car elles excitent et mettent en verve son auguste correspondante. Elle en a besoin pour débrider sa fantaisie et faire courir sa plume, multipliant les quolibets, les traits humoristiques, les mots à l'emporte-pièce, les gambades joyeuses de la pensée qui saute dans un bond de la politique aux potins d'antichambre et de la philosophie à l'incongruité. L'idée seule de causer avec le « souffre-douleur » la met en gaieté et lui fait introduire une pointe de drôlerie jusque dans les en-têtes des « pancartes » qu'elle expédie à son adresse : « De l'ancien nid des canards actuellement Saint-Péters- « bourg... » « Feuille séparée qu'on peut jeter au feu sans y « perdre... » « A Peterhof où ni moi ni M. Thomas, nous ne « nous plaisons. » — M. Thomas est le chien favori de

Sa Majesté. — Et les sobriquets vont leur train! Pas une personne qu'elle veuille appeler par son nom. Les choses elles-mêmes reçoivent un déguisement. Joseph II, c'est « l'homme aux deux physionomies » — avant la rencontre à Mohilef, — ou encore *piccolo bambino;* après la rencontre, il devient «l'aigle». Marie-Thérèse, c'est «Mamman» (*sic*). Et «Falstaff», c'est Gustave III de Suède. Nous savons déjà qui elle entend désigner en parlant de « pauvres gens ». Pour se moquer de la diplomatie, et de s'en moquer est un de ses thèmes favoris dans ses entretiens avec Grimm, elle dit : « la purée de pois », et, pour flétrir les instruments de l'anarchie révolutionnaire, elle écrit : *die Köther, Bärenhaüter,* ou *Bärenreiter,* commentant ainsi qu'il suit ce dernier travestissement : « Je soutiens « qu'en Poméranie on nomme *Köther* un chien bien laid et « bien crotté... Je ne puis pas convenir non plus que *Bären-* « *haüter,* porteur de peaux d'ours, soit une injure, mais celui « qui monte sur un ours est un homme ridicule. »

Notez qu'il n'y a là de sa part aucune intention cryptographique, les « pancartes » à l'adresse de Grimm n'étant pas exposées à courir les hasards de la poste. C'est simple jeu, gaminerie ou procédé de caricaturiste en liesse. Elle travestit d'ailleurs jusqu'à la langue dont elle se sert; elle écrit dans un patois de son invention, mêlé de locutions françaises, allemandes et italiennes qui portent aussi sa marque de fabrique. Elle dit que la guerre a « déprojeté ses projets ». Elle annonce que demain elle « *legislatera* ». Elle écrit : « *Ma si il signor* « *marchese del Grimmo volio fare mi plaisir.* » Et elle va, elle court, elle galope ainsi, dévidant, à travers ces trouvailles plus ou moins heureuses et ces cocasseries plus ou moins spirituelles, l'écheveau infini de son imagination. Le « souffre-douleur » est appelé aussi parfois par elle « son dévidoir ».

Elle lui sait gré enfin et surtout, au pauvre homme, de la place non pas seulement considérable, mais unique, exclusive de tout partage, qu'elle arrive progressivement à tenir dans son existence et dans ses préoccupations. L'histoire des relations de Grimm avec son impériale amie, c'est l'histoire de

l'absorption graduelle et finalement complète d'une individualité par une autre. Il s'en est rendu compte lui-même : « Cette « correspondance est devenue le seul bien, l'unique ornement « de ma vie, le pivot de mon bonheur, tellement essentiel à « mon existence que la respiration me paraîtrait moins néces- « saire à sa conservation..... J'étais parvenu à me créer loin « d'elle une espèce de religion qui n'avait pour objet qu'elle « et le culte que je lui rendais. Son idée m'était devenue « tellement habituelle qu'elle ne me quittait plus ni le jour ni « la nuit, et que toutes mes pensées s'y confondaient... Mar- « chant, voyageant, séjournant, assis, couché, relevé,... « j'étais parvenu à fondre pour ainsi dire mon existence dans « la sienne. » Plus que cela, il est arrivé à s'isoler dans cette communion d'espèce particulière et à y devenir peu à peu étranger au monde extérieur. Il a cessé de lire, lui l'ancien rédacteur de la *Correspondance littéraire*. Il écrit à l'Impératrice, exécute les commissions qu'elle lui envoie, reçoit les solliciteurs qu'elle lui adresse, lui écrit encore, et c'est toute sa vie. Tout au plus, l'Allemand reparaissant en lui sous le vernis d'éducation française, à mesure que l'homme de lettres qu'il est devenu en France s'efface devant le courtisan, en vient-il à s'intéresser vaguement au mouvement littéraire qui se développe à ce moment par delà le Rhin. Mais quel choix piteux que celui qu'il s'avise d'y faire! Il donne la réplique à Catherine pour mettre les Thummel et les Schummel sur un même niveau avec Voltaire; avec elle, il découvre une « verve incroyable » dans les comédies de Lenz, et, comme elle, n'a pas l'air de se douter que « Goetz de Berlichingen », « Werther » et les « Brigands » ont déjà paru, et que le romantisme allemand est né.

Quel est le secret de cette prise de possession, de cet accaparement extraordinaire, réalisé par elle, d'une âme tout entière, Catherine s'en doute bien. Elle devine qu'au fond il ne s'y trouve rien de très flatteur ni pour elle ni pour lui. Elle ne manque pas de s'en faire un sujet de plus de raillerie et de tourment pour le « souffre-douleur ». Elle

n'ignore pas « qu'il n'est jamais plus heureux que quand il « est auprès, proche, à côté, par devant ou par derrière de « quelque Altesse!... » et Dieu sait « où il sait les déterrer » ! D'ailleurs, il arrive qu'il en plaisante lui-même, racontant son apparition dans une loge du théâtre de Spa, où se trouve Joseph II en compagnie du prince Henri de Prusse, et son plaisir à soupçonner l'effet produit sur les badauds de l'endroit, qui ne peuvent manquer de se dire : « En vérité, le souffre-« douleur d'une Majesté Impériale Grecque doit tout de même « être un animal de distinction! » Elle n'essaye pas davantage de l'élever au-dessus du niveau où il s'est lui-même placé et dont il s'accommode si bien. Il a pu à bon droit se défendre d'avoir jamais figuré à Paris dans le rôle plus ou moins louche d'agent plus ou moins interlope de la politique impériale. Une seule fois, en 1789, au milieu du désarroi dans lequel est tombé déjà le personnel officiel et le service diplomatique du gouvernement français, la souveraine se laisse aller à lui confier une commission de ce genre (1), et le bénéfice qu'elle en retire ne l'engage pas à recommencer. « Souffre-douleur » il a voulu être, et « souffre-douleur » il est resté; d'humeur trop vaniteuse pour se contenter d'une place dans la république des lettres; d'esprit trop vain et trop léger aussi pour, tout en prenant pied dans les sphères les plus élevées du monde contemporain, y trouver accès aux affaires sérieuses. Son esprit, son caractère et la nature même de son ambition le destinaient aux emplois inférieurs. Pouvant être écrivain, il aima mieux se faire *reporter*. Catherine aurait peut-être été tentée tout d'abord d'en faire un ministre : il réclama de lui-même le rôle de *factotum*. Un cachet de domesticité transparaît dans ses qualités les plus brillantes et les plus solides. Il semble être né dans une antichambre et avoir la nostalgie de la livrée. Comme ce laquais subitement enrichi dans les spéculations de Law, il a beau se trouver en mesure de prendre place dans un carrosse, son instinct le pousse à monter derrière. Brave homme

(1) Voy. *Le roman d'une impératrice*, p. 393.

d'ailleurs. On a dit qu'ayant tenu à figurer parmi les chiens de l'impératrice de Russie, il n'avait pu manquer d'aboyer à la Révolution. Le mot est bien gros pour lui : japper tout au plus, pourrait-on dire, et, on le sait, ce n'est pas la Révolution qui a eu le plus de mal, et, on peut en convenir, il avait quelques raisons pour ne pas lui faire fête. Mais de se montrer méchant n'était aucunement un besoin de sa nature. Faire le beau devant son impératrice et l'égayer par des cabrioles lui aurait suffi.

Il fallait sans doute qu'il fût ce qu'il a été pour que Catherine fût elle-même tout ce qu'elle devait être, et pour que, à toutes ses gloires, elle ajoutât celle d'avoir laissé, avec un modèle unique dans son genre de style épistolaire, un document autobiographique qui n'a pas son pareil. Dans son heureuse destinée, Grimm a été une bonne fortune de plus.

CHAPITRE III

CONFIDENTS ET CONFIDENTES. — LA PRINCESSE DACHKOF(1).

I. La princesse Dachkof. — Faveur et disgrâce. — Présidente de l'Académie ou directrice de blanchisseuses. — Un musée de Beaux-Arts comme on en voit peu. — A Paris. — Entretiens avec Diderot. — Confidences de miss Vilmot. — La princesse à la campagne. — Pour des cochons ! — La femme russe dans l'histoire. — Dernières années. — II. La comtesse Bruce. — Fonctions délicates. — La trahison et l'exil. — Mlle Engelhardt. — La comtesse Protassof. — Anne Narychkine. — Une isolée : Mme de Lieven. — III. Betzki. — Confident ou père ? — La commère de l'Impératrice. — Anastasie Sokolof. — Un second « souffre-douleur » : Chrapowicki. — Un secrétaire modèle : Kozitski. — Un spécialiste pour mariages : le baron d'Assebourg. — Roggerson.

I

Le grand homme que fut Catherine, au dire de Voltaire, n'a pas laissé à certains égards, nous le savons de reste, d'être une femme dûment caractérisée par les traits distinctifs de son sexe. Il en paraît quelque chose jusque dans ce personnel singulièrement nombreux qui peuple son intimité : figures équivoques dont les fonctions officielles se doublent d'un emploi officieux plus ou moins avouable. D'un bout à l'autre de son règne, la souveraine fait une consommation énorme de mis-

(1) *Archive de Vorontsof,* V; Barssoukof, *Notice* ajoutée à son édition du *Journal de Chrapowiçki;* Chrapowiçki, *Journal; Correspondance de Catherine,* dans l' « Archive russe », 1869; *Correspondance politique* dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe » ; *Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères de France; *Étude* sur Kozikof, (secrétaire de Betzki), dans l' « Archive russe », 1876; Gorgoli, *Souvenirs,* dans les « Lectures » de la « Société d'histoire et d'anthropologie de Moscou », 1863; Harris, *Diaries ;* Lebedief, *Les comtes Panine; Mémoires* de Bolotof, de Castéra, de la princesse Dachkof, de Diderot, de Dolgoroukof, de Garnovski, de Gretch, de Ségur, etc.; Souhomlinof, *Conférence à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg,* 1873.

sions confidentielles. Mais, et c'est ici que Catherine le Grand rentre en scène avec toute la supériorité de son génie masculin et de sa mâle volonté, si abondamment qu'on la voie pourvue de confidents et de confidentes, il n'est ni homme ni femme parmi eux, — pas de femme surtout, — qui puisse prétendre à sortir de son rôle en empiétant sur le sien. Elle se sert de ses confidents et de ses confidentes; on ne se sert pas de sa confiance. C'est ce qui paraît encore dans l'histoire de la plus célèbre personnalité féminine de son entourage.

En 1773, faisant part à Frédéric II de la difficulté qu'il éprouve à déterminer dans les dispositions de Catherine un changement favorable aux nouvelles vues du roi sur la Pologne, Solms écrit ce qui suit : « J'ai frappé à toutes les portes; les « dames n'ont pu être d'aucune utilité en cette occasion. Ce « n'est pas le siècle des femmes présentement en Russie. » En présence d'une femme assise sur le trône de Pierre le Grand et y succédant, dans le courant du siècle, à Élisabeth, Anne (1) et Catherine première du nom, la constatation est curieuse. Aux côtés de Catherine seconde elle-même, la princesse Dachkof n'imaginait pas cela assurément le jour où, revêtue du même uniforme de grenadier, elle galopait avec son impériale amie sur la route de Saint-Pétersbourg à Peterhof, poursuivant la conquête d'une couronne. Mais les rêves qu'elle nourrissait à ce moment n'étaient qu'illusion, et le lendemain de ce beau jour donnait déjà raison à l'envoyé de Frédéric : le triomphe de Catherine ne fut pas aussi celui de l'amie dévouée, et, quelques semaines après l'avènement de la nouvelle impératrice, la compagne des heures d'épreuve avait perdu jusqu'à ses modestes prérogatives de dépositaire de la pensée impériale, qu'elle pouvait espérer garder à défaut de mieux. Son rôle était fini.

Il est juste de dire qu'elle s'y montra de suite absolument

(1) Un critique anglais de la *Revue d'Édimbourg* m'a accusé, dans un article reproduit par la *Revue britannique,* d'avoir fait de la *tsarine* Anne morte en 1740 une fille de Catherine II. J'ai dit, et ne saurais m'en dédire, que cette dernière avait eu une fille qui s'est appelée la *tsarevna* Anna. *Tsarevna* et *tsarine* ne sont pas des termes identiques, pas plus que roi d'Angleterre et prince de Galles.

insupportable. Avec ses dix-huit ans, son inexpérience, son humeur brouillonne et son ambition, elle révéla sans tarder des instincts de touche-à-tout désastreux. Elle prétendit commander partout et à tout le monde, distribua des ordres aux soldats, plaça et déplaça des factionnaires, le prit de haut avec Catherine elle-même. Elle se fit prier pour accepter une décoration qu'on lui offrit et donna à entendre qu'elle eût souhaité un portefeuille de ministre ou le commandement d'un régiment. Elle empocha les vingt-quatre mille roubles qui lui furent attribués dans la répartition des récompenses, mais fit celle qui n'a rien reçu ayant droit à tout recevoir, et fatigua tout le monde avec ses doléances. « La princesse Dachkof », écrivait Béranger au duc de Praslin, « m'a confié avec l'air du déses-« poir le peu de fruit qu'elle a tiré de la Révolution. Je « rougissais dans le silence pour elle de lui entendre exagérer « sans pudeur sa pauvreté et sa disgrâce. »

Catherine ne pouvait assurément être engagée à accepter un partage de pouvoir, et la « Thomyris parlant français », comme l'appela Voltaire, ne prétendait pas à moins. Aucune entente n'était ainsi possible entre les deux amies de la veille. Celles qui remplacèrent la princesse auprès de Catherine ne furent guère que des confidentes d'antichambre, sans importance politique et n'y aspirant point. Elle-même se morfondit pendant sept ans dans le voisinage de la cour, causant des déceptions aux diplomates étrangers qui avaient escompté sa faveur, et ne réussissant même pas à faire prendre au sérieux ses velléités de révolte et ses allures menaçantes. Sa participation au complot de Mirovitch, en 1764, et le risque qu'elle aurait encouru à cette occasion d'être mise à la torture ne nous semblent guère prouvés. « Son esprit romanesque et superfi-« ciel », écrivait le baron Solms en 1763, « est si connu qu'il « n'est pas à présumer qu'il y aura beaucoup de monde qui « voudra s'embarquer avec elle. » Elle ne conspira pas; elle « chipota » tout au plus, comme disait Grimm plus tard en parlant de ses façons d'agir. En 1769, elle exprima le désir de voyager, reçut un sac avec quatre mille roubles et ces simples

mots tracés au crayon par l'Impératrice : « Pour les chevaux « de poste », pleura de dépit, empocha encore l'argent et partit.

Elle visita Paris, où Diderot la vit et s'enflamma pour elle à son ordinaire; Londres, où elle rencontra Paoli et s'indigna de le voir pensionnaire du roi d'Angleterre; l'Italie enfin, où elle fit profession d'un grand enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire qu'elle se donna l'air d'y découvrir. Revenue en Russie, elle reprit son attitude de victime peu résignée. Pour s'en défaire, Catherine eut l'idée, en 1782, de la nommer directrice de l'Académie des arts et des sciences. Elle se rebiffa : « Nommez-moi directrice de vos « blanchisseuses », répondit-elle à la souveraine en plein bal de cour. Rentrée chez elle, sans ôter sa robe de bal, elle écrivit une longue lettre pour motiver son refus, et, au milieu de la nuit, courut éveiller le favori Patiomkine qu'elle trouva d'aventure dans son lit — l'avènement récent de Lanskoï lui faisait des loisirs — pour lui demander de remettre son message à l'Impératrice. Il lut la lettre, la déchira sans mot dire et se rendormit. Elle revint chez elle et reprit la plume. A sept heures du matin, elle avait accouché d'une seconde épître plus virulente encore que la première, s'obstinant à y refuser l'emploi qu'on lui destinait, et elle avait toujours sa toilette de bal sur le dos. Elle finit par se coucher. Quand elle se réveilla, l'oukase impérial l'appelant à ses nouvelles fonctions était sur sa table de nuit. Elle prit un air plus tragique encore qu'à l'ordinaire et présida l'Académie. L'année d'après, elle voulut même en présider deux, ayant eu l'idée d'un Institut russe, dont elle présenta le projet à l'Impératrice. Catherine la laissa faire. « Elle n'a plus le temps de *chipoter*, ayant un gros mor- « ceau dans la bouche qui tient ses mâchoires en respect », écrivit-elle à Grimm.

La présidente déploya un grand zèle dans l'exercice de son double mandat et signala sa direction par quelques œuvres et quelques réformes utiles. Le musée des Beaux-Arts qu'elle s'appliqua à mettre sur un pied européen était composé de fa-

çon bizarre. Entre autres objets exposés à l'admiration des visiteurs on y voyait deux bocaux contenant dans de l'esprit-de-vin deux têtes décapitées par ordre de Pierre Ier : l'une d'elles avait appartenu à Moëns, fils d'un joaillier flamand établi à Moscou, frère de cette Anna Moëns qui précéda Catherine Ire dans l'affection du terrible empereur. Il était devenu lui-même l'amant de la Tzarine et avait été dénoncé par Iagoujinski, dit-on, à la vengeance de Pierre. L'autre tête était celle de lady Hamilton, coupable d'avoir cédé aux désirs du Tzar et d'être devenue enceinte de ses œuvres. Pierre avait ses idées en matière de justice expiatoire : il fit périr l'enfant et ordonna de décapiter la mère. Les deux têtes figuraient dans le musée depuis 1724. La princesse Dachkof les fit disparaître. Elle prit soin en 1786 de faire dresser par une de ses académies une nouvelle carte de la Russie. « Cette carte annoncée avec jactance », écrivait à ce propos le comte de Ségur à M. de Vergennes, « est jugée avec « sévérité. On ne la trouve pas plus exacte que les autres. « Seulement la partie du Nord et de la Sibérie et des côtes de « l'Amérique est mieux dessinée, parce qu'elle est copiée « d'après celle de Cook, qui a retranché sur ses observations « trois ou quatre degrés de possessions imaginaires de l'em- « pire de Russie. »

Nous avons raconté (1) les démêlés littéraires de la présidente et de l'Impératrice, qui aboutirent en 1784 à la suppression du journal publié sous les auspices de la première. Dix ans plus tard, une autre querelle de même ordre supprimait les fonctions de la présidente elle-même. Elle avait donné son autorisation et son concours à la mise sous presse d'une tragédie posthume de Kniajnine qui ne se trouva pas du goût de la souveraine (« Vadime à Novgorod »). Catherine fit saisir la brochure, et la princesse releva l'affront en démissionnant avec éclat. Elle quitta définitivement Saint-Pétersbourg pour se retirer à Moscou, et la dernière entrevue des deux amies d'autre-

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice,* p. 480

fois ne fut pas tendre : introduite après une heure d'attente, la princesse s'inclina en silence devant la souveraine. « Bon « voyage, madame », lui dit celle-ci. Ce fut tout.

L'opinion des contemporains s'est montrée en général peu sympathique à cette déclassée de la politique, qui semble annoncer les femmes incomprises du siècle suivant. Castera va jusqu'à l'accuser d'avoir trafiqué en Italie d'une influence qu'elle ne possédait pas, en mettant à contribution des artistes désireux de se faire recommander par elle à l'opulente Sémiramis du Nord. Thiébault attribue un motif plaisant à la façon précipitée dont elle ordonna son départ en quittant Paris. Entourée sur une promenade publique par un groupe de curieux, elle interpella un chevalier de Saint-Louis.

— Qu'avez-vous donc tant à me considérer?

— Madame, je vous regarde, mais je ne vous considère pas.

Furieuse, elle fendit la foule, rentra chez elle en courant, demanda des chevaux et partit sans se donner le temps d'emmener son fils, qui dut la rejoindre en Angleterre.

Diderot ne sait rien de cette aventure, et le portrait qu'il fait de la princesse, très peu séduisant au point de vue physique, se colore au point de vue moral d'attraits de tout genre dont les amoureux seuls savent parer leurs modèles. Elle a de la hardiesse et elle « sent fièrement ». Il lui découvre un goût profond d'« honnêteté et de dignité », une connaissance profonde des hommes et des intérêts de sa nation, une aversion décidée pour le despotisme, de la pénétration, du sang-froid et du jugement, de la modestie enfin, « jusqu'au point de ne pouvoir « souffrir qu'on l'admire », trait qui, sous le pinceau de l'aimable peintre, est commun à la princesse avec Catherine, en offrant la même apparence de vérité. Est-il amoureux, en effet, l'éternel enthousiaste? Il est positivement jaloux de sa princesse. Il vient la voir tous les jours « à l'entrée de la « nuit », alors qu'elle revient de ses courses à travers la grande capitale, pour causer avec elle « de *ce qu'on ne voit* « *point* : lois, coutumes, administration, finances, politique,

« mœurs, arts, sciences, lettres, nature », et aussi sans doute pour faire meilleure connaissance avec « cette âme hérissée « par le malheur ». Et il ne veut pas que d'autres partagent avec lui ce privilège. Tantôt il empêche la noble étrangère d'accepter à souper chez madame Necker, « où elle aurait été « appréciée au-dessous de sa valeur », tantôt il la dérobe à une rencontre avec Rulhière. Jusqu'à la bonne madame Geoffrin qu'il met à l'écart! La princesse insiste un peu au sujet de Rulhière, auteur d'un livre qui l'intéresse d'assez près. Mais il lui fait observer qu' « elle avouerait ce qu'elle ne contredi- « rait pas et qu'il ne manquerait pas de se prévaloir de son « témoignage. » Elle se résigne encore en embrassant son mentor, ce qui paraît faire plaisir à ce dernier, en dépit des « grosses lèvres » et des « dents gâtées » qu'il attribue à sa pupille.

Miss Vilmot, la future dépositaire des Mémoires de la princesse, n'a guère chance d'être plus impartiale et moins illusionnée à son sujet. La silhouette qu'elle trace au courant de la plume, en écrivant à ses parents du fond d'une campagne voisine de Moscou où elle a suivie son amie, est bien pourtant celle de la personne remuante, encombrante et point aisée à vivre que tous les autres témoignages nous ont fait voir à Saint-Pétersbourg, et non pas de celle que Diderot a cru voir à Paris. Le modèle a vieilli — la princesse a dépassé maintenant la soixantaine — sans subir de transformation sensible : « Quoi qu'elle fasse, elle ne ressemble à personne; non seule- « ment je n'ai jamais vu, mais je n'ai jamais entendu dire « qu'il existât un être pareil. Elle enseigne aux maçons à bâtir « les maisons, aide à faire des chemises, va nourrir des « vaches, fait de la musique, écrit pour l'impression, connaît « d'*a* à *z* le service de l'église et corrige le pope s'il ne dit pas « la prière comme il doit. Elle sait aussi par cœur les pièces « que l'on joue et reprend les acteurs s'ils se trompent dans « leurs rôles. Elle est médecin, apothicaire, chirurgien, ma- « réchal ferrant, menuisier, juge, moine... Elle correspond « avec son frère qui occupe les premières charges de l'Empire,

« avec des savants, des hommes de lettres et aussi avec des « Juifs crasseux dont elle essaye de tirer parti pour ses « affaires. Elle trouve le moyen d'écrire en même temps à son « fils, à divers parents, à toute sa famille. Sa conversation « séduisante par sa simplicité tombe parfois dans une naïveté « enfantine. Sans y prendre garde, elle parle à la fois en fran- « çais, en italien, en russe, mêlant toutes les langues. Elle « arrive au bal deux heures avant que les chandelles soient « allumées et force ses amis à l'y suivre. »

C'est bien un peu la princesse en *ski* ou en *of* que nous voyons aujourd'hui, promenant à travers l'Europe son excentricité tapageuse et inquiète, « la première apparition de la « femme russe dans l'histoire », au dire de Herzen, du moins de la femme russe échappée de son foyer et courant le monde, en qui la nervosité moderne du tempérament féminin semble en effet rencontrer son expression la plus aiguë. Il serait cruel pour la Russie de ne posséder que ce type-là d'épouse, de mère ou même seulement de femme savante ; d'autant que l'appréciation du monde russe contemporain à laquelle il convient d'en appeler en dernier ressort au sujet de cette « apparition « historique » lui est, si possible, moins favorable encore que celle du monde étranger. Le propre frère de la princesse, A. R. Vorontsof, l'accuse d'avoir été indigne pour sa sœur, la malheureuse favorite de Pierre III, jusqu'à profiter de sa disgrâce, au moment du coup d'État victorieux de Catherine, pour s'approprier ses effets. Elle est d'ailleurs et demeure toute sa vie à peu près brouillée avec tous les siens. On pourrait l'en excuser en ce qui concerne son père, personnage grossier, sauvage et sordide, connu pour son avidité et pour son mépris de toute culture : la haine particulière qu'il a vouée à la machine électrique est restée légendaire. Son fils n'est également qu'un rustre et qu'un ivrogne, mais il est aussi le produit d'une éducation dont la princesse a à endosser la responsabilité. Quand il a treize ans, elle annonce à l'Écossais Robertson qu'elle en a déjà fait un des grands savants de l'Europe, et dresse une longue liste des connaissances qu'elle lui a com-

muniquées. Plus tard, se trouvant dans la même ville et presque sous le même toit que lui, elle refusera d'assister à ses derniers moments. Elle est aussi au plus mal avec sa fille, qui, continuellement endettée et besogneuse, préfère la misère à l'obligation de subir l'hospitalité de sa mère. Elle est en dispute avec tout le monde. Ses démêlés avec son voisin, L. Narychkine, qui aboutissent en 1788 à un procès ridicule motivé par des cochons, sont restés célèbres. Catherine en a fait une comédie-proverbe : *Za mouhoï s abouhome* (A la poursuite d'une mouche avec une massue), et Narychkine prétendit retrouver sur le teint couperosé de son ennemie le sang des cochons massacrés par elle. Le désintéressement dont elle fait profession dans ses Mémoires n'est rien moins que prouvé par les faits. Elle reçoit, il est vrai, avec dédain les dons de Catherine, mais elle en réclame fréquemment d'autres. Elle professe aussi un grand mépris pour les favoris de la souveraine, mais elle trouve bon de s'entendre avec l'un d'eux au sujet d'une terre qu'elle a reçue de la munificence impériale et où elle n'a pas trouvé son compte d'âmes. Elle a des idées libérales, mais elle pressure impitoyablement ses paysans et elle les châtie avec une implacable sévérité. Pour obtenir la permission de suivre en dehors de ses domaines un fiancé de son choix, une pauvre jeune fille est obligée de lui payer une rançon de cent roubles. En avançant dans l'âge, elle devient d'une avarice sordide; elle fait dételer les chevaux de ceux qui viennent la voir dans sa *datcha* voisine de la capitale, et elle les emploie aux travaux de son jardin; profitant de la mode du *parfilage,* introduite dans les salons de Saint-Pétersbourg, elle fait main basse dans ceux qu'elle fréquente sur tous les bouts de galon qui y traînent sur les tables et les revend sans vergogne. Dobrynine fait mention dans ses Mémoires d'une maison appartenant à la princesse, où il habita lors de son séjour à Moscou et qui passait pour bâtie avec les fonds de l'Académie des sciences.

Cela n'a pas empêché sa mémoire d'être célébrée récemment encore dans une séance solennelle de la docte Assemblée.

Mais la mémoire de Catherine mérite aussi d'être défendue contre l'imputation d'injustice et d'ingratitude dont on pourrait être tenté de la charger en s'en rapportant au témoignage personnel de la princesse, dont quelques déclarations élogieuses, introduites à titre d'artifice oratoire, ne suffisent pas à atténuer la rancunière animosité (1).

« Je ne puis m'accommoder de tous les caractères », disait un jour Catherine à Chrapowięki en parlant de son ancienne amie. « Celle-ci ne peut vivre avec personne. »

II

En 1773, au moment où Solms se désolait de ne pas trouver à mettre en œuvre, dans l'entourage de Catherine, quelque influence féminine, la souveraine avait bien une amie intime et une confidente, mais qui ne pouvait être d'aucun secours : « L'Impératrice ne vit familièrement qu'avec la comtesse « Bruce, et celle-ci n'ose jamais lui parler d'affaires », affirmait le diplomate. Il y avait bien des affaires dont la comtesse Bruce entretenait la Tzarine, mais qui n'intéressaient ni Frédéric ni son envoyé. Il est juste de dire encore que la princesse Dachkof n'aurait pas voulu probablement s'occuper de celles-là. La comtesse Bruce s'en occupa pendant de longues années à l'entière satisfaction de son impériale amie, jusqu'au jour où il lui arriva, ainsi que nous l'avons raconté, de s'oublier dans l'exercice de ses fonctions derrière une porte mal fermée. Catherine fut clémente. Korssakof était beau, le rôle attribué à la comtesse créait naturellement entre elle et les élus de la fa-

(1) L'original des *Mémoires* de la princesse, écrits en 1804 en français, a été brûlé en 1808. Deux copies seulement en ont été conservées, l'une dans les Archives de la maison Vorontsof, l'autre dans la famille de miss Vilmot, devenue mistress Bradford. Ces copies, revues et corrigées par la princesse elle-même, sont de la main de madame Bradford. La traduction russe (Londres, 1859) a été faite d'après une traduction anglaise de 1840.

veur impériale une intimité pleine de périls, et la souveraine ne pouvait s'étonner outre mesure qu'on prît goût après elle à des mérites et à des charmes qu'on avait été dans le cas d'apprécier avant. La confidente en fut quitte pour suivre dans l'exil, à Moscou, le favori déchu et pour y être à son tour abandonnée par lui. Catherine lui garda toujours un souvenir indulgent : « Il est impossible de ne pas la regretter « quand on l'a beaucoup connue », écrivit-elle à Grimm en 1785, à la nouvelle de sa mort. Les attributions confidentielles de la comtesse, au sujet desquelles nous aurions de l'embarras aujourd'hui à nous exprimer plus clairement (1), ont été autrefois l'objet de nombreux et très explicites commentaires. Byron les a chantées dans une strophe célèbre, mettant en scène la première apparition de son Don Juan à la cour de Catherine, où la comtesse Bruce se trouvait alors remplacée par mademoiselle Protassof :

An order from her majesty consign'd
Our young lieutenant to the genial care
Of those in office : all the world look'd kind
(As it will look sometimes with the first stare
Which youth would not act ill to keep in mind)
As also did Miss Protassof then there
Named from her mystic office l' « Eprouveuse »
A terme inexplicable to the muse.

S'il faut en croire un document diplomatique, destiné à être mis, au moins d'une manière indirecte, sous les yeux du duc d'Aiguillon, ces attributions auraient été encore susceptibles d'une extension propre à en accentuer le caractère scabreux. « Il paraît, y lisons-nous à la date du 7 août 1772, qu'on veut « que le grand-duc ne se présente pas en novice à sa future « épouse, et, si je crois des détails de la cour, madame de « Bruce lui a donné déjà un avant-goût des plaisirs, dont la « théorie ne lui avait procuré qu'une idée illusoire et dange- « reuse. C'est une femme de quarante ans qui a des restes de

(1) Voy. *Le roman d'une Impératrice,* p. 553.

« beauté et un excellent caractère. » L'auteur du document, qui n'est autre que Sabatier de Cabre, reconnaît cependant qu'il y a doute à ce sujet, car, « selon d'autres notions plus « vraisemblables, les prémices de la virilité du prince ont été « ou vont être appliquées à une jeune veuve, saine et fraîche, « portant le nom de Czartoryski ».

Sœur du grand Roumiantsof, la comtesse Bruce a un mari qui ne vit pas avec sa femme, ce dont on peut l'excuser, mais qui n'est pas empêché de profiter de son crédit pour se pousser, sans autre mérite, à une haute situation. Fils d'un Écossais émigré en Russie à l'époque du protectorat de Cromwell, il devient sénateur, général en chef, lieutenant-colonel des gardes au régiment Siemionovski, et enfin gouverneur général de Novgorod et de Twer, à la place de Sievers.

Après la catastrophe de 1779, la confiance si cruellement abusée de Catherine passe, s'il faut en croire Harris, à une des demoiselles Engelhardt, sans qu'il soit possible d'attribuer à celle-ci, à défaut d'autre preuve, l'héritage du « mystique » et inexplicable office de la comtesse, auquel son caractère, tel que de respectables traditions de famille nous le font connaître, semble répugner. Cette nièce de Patiomkine a, d'autre part, passé, sur la foi d'une légende assez accréditée, pour une fille de la souveraine et du grand favori. On a prétendu expliquer ainsi la situation privilégiée qu'elle a toujours conservée dans l'entourage impérial : logée au palais, choyée comme un enfant chéri et pourvue d'un train de princesse du sang. Rien ne justifie encore, historiquement, cette supposition, les égards exceptionnels de Catherine pour celle qui en fut l'objet étant d'ailleurs susceptibles d'une autre explication. Devenue, en 1781, par son mariage avec le comte Branicki, la femme du dernier grand général de la Pologne, cette confidente, que plusieurs générations ont connue ensuite donnant l'exemple de toutes les vertus, vénérée par ses enfants et petits-enfants, adorée comme une fée bienfaisante par ses paysans de l'Ukraine, a pour elle, à la cour de son impériale amie, un mérite particulier : elle y devient, au moment des derniers partages de la

République, une personnification expressive de l'œuvre de conquête et d'assimilation poursuivie sur les bords de la Vistule. En 1790, Catherine s'avise même de lui attribuer un rôle politique : une lettre que l'Impératrice lui adresse, que la *Gazette de Hambourg* reproduit et dont de nombreux exemplaires sont répandus en Pologne, a pour objet de rappeler à la raison les Polonais, entraînés à ce moment par un élan généreux de résistance à l'invasion étrangère, et de leur conseiller de « ne pas imiter le rossignol, qui, chantant les yeux « fermés, se laisse avaler par un crapaud », comparaison plus ingénieuse que flatteuse, ce semble, pour celle qui l'emploie.

Pour mademoiselle Protassof, qui, dès 1781, figure sur la liste des confidentes en service ordinaire et extraordinaire, il n'y a nulle réserve à faire; elle a, comme héritière directe de la comtesse Bruce, une possession d'état universellement reconnue. Cousine proche des Orlof et fille d'un sénateur décoratif, elle cumule d'ailleurs son emploi avec un espionnage savamment exercé au sein de la jeune cour par l'entremise de mademoiselle Nelidof, l'ingrate et traîtresse favorite de Paul. Née en 1744, elle doit survivre de longues années à Catherine. On la verra encore au congrès de Vienne, couverte de diamants comme une châsse et affichant la prétention de passer partout la première — sans doute parce qu'il lui est arrivé, en effet, de prendre le pas sur Catherine en d'autres circonstances,

Quant à Anne Narychkine (née princesse Troubetzkoï), chez laquelle, en 1755 déjà, avaient eu lieu les rendez-vous de la grande-duchesse avec Poniatowski, son rôle dans l'intimité de Catherine et dans l'histoire du favoritisme semble avoir été celui d'une courtière avisée, discrète et n'oubliant pas ses petits profits. L'avènement de Zoubof lui vaut une montre de prix offerte par le favori le lendemain de son installation à la cour, et les avantages qu'elle en retire ne se bornent sans doute pas là. Catherine fut longtemps à ne pouvoir littéralement se passer d'elle. Dans les rares occasions qui l'éloignaient du palais où elle avait toujours un appartement, des messages affectueusement pressants ne tardaient pas à solliciter son

prompt retour : « Comme je sais que vous êtes une dame très « charitable, que vous fréquentez aux dépens de votre santé « les morts et les malades, j'espère que vous étendrez vos « bonnes œuvres jusqu'à moi. Je suis tombée malade et prête « à recevoir l'extrême-onction ; ne serait-ce que pour vous « voir, je me la ferais donner. Daignez donc m'honorer de « votre visite, si des saignées et des purgations, des lavements « et des sudorifiques ne vous retiennent à la maison. Enfin, « venez à corps (*sic*) et à cris et malgré le brouillard et le « mauvais temps, venez, ne serait-ce que pour faire rire « Gyon (médecin de cour), qui est témoin de ce testament que « je vous adresse. Et n'oubliez pas de m'apporter de quoi « rire, car une personne qui se purge est toujours mélan- « colique. »

Anne Narychkine mourut en 1820 dans la maison de son cousin Roumiantsof, l'envoyé de Catherine auprès des émigrés de Coblentz, dont, veuve et sans enfants, elle était devenue la compagne.

J'ai regret d'associer à ces figures féminines, louches et noyées d'ombre, celle d'une femme qui dut à des titres entièrement différents la confiance de la grande souveraine, changée chez ses successeurs en vénération. Madame de Lieven ne devrait pas trouver place dans ce chapitre ; mais il serait également difficile de la placer ailleurs. Elle échappe à tout classement. Elle paraît isolée dans l'entourage de Catherine. Elle y est unique.

Un de Lieven fut le compagnon le plus fidèle de Charles XII. Les vicissitudes politiques, en faisant de son pays d'origine une province russe, avaient appauvri cette famille, une des premières de la Livonie. Charlotte de Lieven, née de Posse, femme d'un général-major au service de la Russie, vivait fort modestement dans un faubourg de Riga, élevant ses quatre enfants avec les maigres ressources d'une petite pension, quand elle fut recommandée par Sievers à Catherine pour diriger l'éducation des filles de Paul. Elle s'effara à l'idée de quitter sa retraite et d'affronter une cour qui par tout ce qu'elle en

savait et tout ce qu'elle en ignorait était également redoutable à ses yeux. Mais le gouverneur de l'endroit, Brown, reçut des ordres qu'il exécuta comme on exécutait généralement les ordres de Catherine : mise presque de force dans une calèche de voyage, madame de Lieven fut transportée à Saint-Pétersbourg, conduite directement au palais et mise en présence d'un secrétaire de Sa Majesté, chargé de lui faire subir un premier examen. Il l'interrogea, et, à demi morte de fatigue et d'émotion, elle répondit en disant ses angoisses, le chagrin où elle était d'avoir quitté ses enfants, et son désir de revenir les retrouver. Elle parlait d'abondance, quand une voix féminine brève et dure, mais adoucie par une inflexion bienveillante, l'interrompit, disant :

— Vous êtes la femme qu'il me faut! Suivez-moi.

Derrière une tapisserie soulevée sans qu'elle s'en aperçût, l'Impératrice était là.

Cela se passait en 1783. Madame de Lieven vécut, depuis, près d'un demi-siècle à cette cour qui lui avait donné tant de frayeur. Elle dirigea l'éducation des grandes-duchesses, de même que celle des grands-ducs, petits-fils de Catherine, « avec une franchise quelquefois rude », a dit Guizot, qui fut l'ami de sa belle-fille, la célèbre princesse de Lieven, mais avec un esprit supérieur. Paul, qui ne trouvait guère une mère en Catherine, donna à la gouvernante de ses enfants tout le respect et un peu de l'affection qu'il n'arrivait pas à placer ailleurs. Alexandre et Nicolas la traitèrent en grand'mère. Elle mourut en 1828, après avoir été élevée au rang de princesse et d'altesse en 1826, à l'occasion du couronnement du second de ses élèves.

III

A s'en rapporter à une tradition très solidement établie en Russie, la place qui reviendrait à Ivan Ivanovitch Betzki ne

se trouverait pas seulement en tête des confidents masculins de Catherine : il aurait droit à un rang beaucoup plus élevé. Gretch parle d'une ressemblance frappante constatée par les contemporains entre l'Impératrice et ce père supposé, et le portrait d'une fille d'Ivan Ivanovitch conservé chez M. M. O. Ribas à Odessa paraît également concluant en ce sens. Je ne saurais dire s'il arrivait, en effet, à l'Impératrice, ainsi que l'a affirmé un témoin, de baiser la main de l'énigmatique personnage; mais il est certain qu'elle lui donnait des témoignages d'affection et de déférence très voisins de la piété filiale; qu'elle le visitait fréquemment avant même que l'âge l'eût mis dans le cas de ne pouvoir se rendre à son appel, et se laissait retenir à dîner sans façon, ce qu'elle ne fit jamais ailleurs.

Fils naturel du prince Ivan Troubetzkoï et d'une Suédoise, la comtesse Wrede, Betzki avait vingt-six ans, en 1728, quand il fut attaché à la légation de Paris, où il connut la princesse d'Anhalt-Zerbst. Il revint dans la capitale du monde intellectuel en 1755 et y contracta d'autres liaisons, qui eurent sur sa carrière ultérieure une influence également importante. Bien acccueilli par les encyclopédistes, fréquentant le salon de madame Geoffrin, il connut Diderot, qui l'initia aux choses de l'art, et Rousseau, dont il adopta les vues en matière d'éducation. Il devint ainsi, à son retour en Russie, une espèce d'oracle pour toutes les questions relevant de ce domaine de culture supérieure avec lequel il s'était trouvé en contact. Une médaille frappée plus tard le montrera sur une de ses faces avec son profil un peu épais, tandis que sur l'autre la Reconnaissance accompagnée de ses attributs ordinaires s'accolera à une pyramide sur laquelle un médaillon à son chiffre sera attaché par quatre enfants représentant les quatre établissements : Maison d'éducation des enfants trouvés — Académie des Beaux-Arts — Corps des Cadets — Couvent de Smolna, fondés ou réorganisés par lui. Il dirigea ces établissements. Il dirigea aussi, ou prétendit diriger le mouvement intellectuel et artistique qui s'y rattachait. Il y montra, les mésaventures de Falconet en témoignent, plus d'esprit autoritaire que de goût, de tact et d'intelli-

gence. Il aima surtout les talents dociles. Il fit également profession d'aimer la France, mais en reconnaissant pour un homme « point mauvais » et jouissant « d'un pouvoir absolu « dans les petites choses qui sont de son domaine », celui qu'il appelle « l'ami ou plutôt la commère de Catherine », Sabatier ajoute : « Il avait pour nous une tendresse dont il « a fait le sacrifice à sa position. »

Sa fille naturelle, celle qui ressemblait à Catherine, était cette Anastasie Sokolof que Diderot était heureux de rencontrer dans l'antichambre de Sémiramis. D'une humeur toujours gaie, d'une vivacité sémillante, elle divertissait Catherine par les récits qu'elle lui faisait de son séjour à Paris, où elle avait accompagné une princesse Galitzine, et par les lettres « fleg« matiques et morales », ainsi que les qualifie le marquis de Beausset dans une de ses dépêches au duc de Praslin, qu'elle recevait de mademoiselle Clairon, dont elle avait pris des leçons de déclamation. Elle devint la femme de l'aventurier Ribas dont Catherine fit un amiral et de camériste qu'elle était d'abord, une amie très appréciée et une des confidentes les plus en faveur auprès de la souveraine.

Betzki mourut en 1795. Le bout de nécrologie que Catherine lui consacra dans sa correspondance avec Grimm n'est pas révélateur d'une émotion, même la plus discrètement voilée, qui corresponde à la parenté dont nous avons dû rappeler l'hypothèse incertaine : « Ce 31 d'août après dîner, « M. Betzky vient d'expirer, il y a deux heures environ, à « l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il y en a près de sept qu'il « était tombé en enfance et quelquefois en démence. Il y a « dix ans qu'il était aveugle. Quand quelqu'un venait chez « lui, il lui disait : « Si l'Impératrice vous demande ce que je « fais, dites-lui que je travaille avec mes secrétaires. » Il se « cachait surtout de moi au sujet de la perte de la vue, afin « que je ne disposasse pas de ses places. Au fait, tous ses « départements étaient remplis, mais il l'ignorait. »

Betzki est en quelque sorte l'intermédiaire appelé à maintenir et à développer les nouvelles relations de la Russie

moderne, celle de Pierre Ier et de Catherine II, avec le monde occidental. A ce point de vue, il complète Grimm. A un autre point de vue, Grimm est suppléé lui-même par Chrapowięki. Celui-ci, c'est le « souffre-douleur » à demeure, le *factotum* qu'on a sous la main, chargé du même emploi pour les commissions d'ordre local, tourmenté comme l'autre et traité avec le même mélange de bienveillance et de sans-gêne un peu dédaigneux. On le plaisante sur sa corpulence et on lui conseille de choisir un sofa pour siège plutôt qu'une chaise, « car s'il venait à tomber, il ne pourrait plus se relever » ; on lui demande s'il n'a pas mal aux jambes après avoir fait les courses qu'on lui ordonne de faire ; s'il n'est pas brouillé avec sa belle, à cause de la figure triste qu'il paraît avoir ; on s'excuse d'un mouvement d'impatience qu'on a eu avec lui ; on le frappe familièrement au ventre avec un rouleau de papier ; il arrive même qu'on le retienne à dîner, « puisqu'il « y est ». Il accepte tout avec la même égalité d'humeur et note tout dans un journal, qui a l'air d'être fait avec un appareil phonographique, et qui constitue, pour l'histoire intime de Catherine, un autre document sans prix.

D'origine polonaise, fils d'un chevalier-garde de l'impératrice Élisabeth, petit-fils par sa mère d'un confident de Pierre Ier, dont la femme, Hélène Serdiakof, passa pour une fille du grand Tsar, il se trouvait bien placé pour choisir une carrière et y faire son chemin ; mais, après des débuts honorables dans l'armée et dans la magistrature et quelques tentatives littéraires, il verse comme Grimm dans la domesticité. Gros et court d'haleine comme il est, il a, pour satisfaire aux exigences de son emploi, l'agilité d'un cerf et la souplesse d'une couleuvre. A l'encontre de la princesse Dachkof, il est bien avec tout le monde : avec Patiomkine et avec les Orlof, avec Bezborodko et avec Viaziemski. Il s'entend à merveille avec les favoris du jour et devine ceux du lendemain. C'est ainsi qu'il se fait un ami de Mamonof, avant même que Catherine ait jeté les yeux sur l'*habit rouge*. De mœurs dissolues et de goûts peu délicats, il fréquente tous les mauvais lieux et tous les

cabarets borgnes de la capitale, et risque fréquemment de s'y faire assommer. Un solliciteur se présentant chez lui un matin aperçoit avec terreur sur sa figure les traces des coups de poing qu'il lui a administrés généreusement la veille au milieu d'une rixe, sans savoir à qui il avait affaire. Chrapowiçki fait bon accueil pourtant à cet adversaire peu courtois. Il est brave homme. Catherine le croit incorruptible, jusqu'à vouloir donner un jour « sa main à brûler qu'il ne reçoit pas de « *vziatki* » (pots-de-vin), ce en quoi elle s'avance peut-être trop. Il est discret en tout cas, infatigable et ponctuel. Il ne s'enivre que les jours où il a chance de ne pas être requis pour le service de Sa Majesté, et, en cas de surprise, il a recours, avec un succès égal, aux procédés énergiques employés en pareille occurrence par Bezborodko. Il n'a pas d'opinion personnelle ni sur les personnes ni sur les choses. Son journal ne nous apprend pas ce qu'il pense de Catherine. Peut-être même n'en pense-t-il rien. Il se contente d'enregistrer ses moindres paroles et les moindres actions qu'elle accomplit en sa présence, et il sait, lui aussi, la faire parler. Comme Grimm, il sert de « dévidoir » à sa pensée. Comme lui, il a également le don de la flatterie inépuisable et savante, jamais lassée et ne lassant point. Mais le journal qu'il rédige en secret devient un écueil auquel sa fortune finit par se briser. Catherine ne se soucie pas de passer à la postérité par cette voie trop confidentielle, et, trahi sans doute par un propos qui lui échappe au cours d'une de ses bordées de mauvais sujet impénitent, le confident a beau payer d'audace en multipliant les dénégations effrontées, elle le met doucement à l'écart et finit par le reléguer dans le poste honorifique de sénateur. Il meurt en 1801, survivant de quelques mois à Paul Ier.

Il a eu comme prédécesseur dans l'emploi de secrétaire Kozitski, un Petit-Russien, fils de pope et élève de l'académie ecclésiastique de Kief, helléniste et latiniste savant, lettré distingué. Au moment de l'avènement de Patiomkine, ce collaborateur très apprécié par Catherine pour sa correspondance russe a un moment d'égarement : créature des Orlof, il se croit

perdu et se coupe la gorge. Il en réchappe, et un opulent mariage avec une des demoiselles Miasnikof, fille d'un passeur de bac enrichi dans les mines de l'Oural, le console de sa disgrâce. Une de ses filles épouse le prince Bielossielski, dont la galerie de tableaux appelée « le buffet », à cause des croûtes qu'on y voit réunies, égaya madame Vigée-Lebrun. Une autre devient la comtesse de Laval et possède, à Saint-Pétersbourg, un salon très recherché par l'émigration française.

La comtesse Branicka a pour voisin, au palais, le comte Nicolas Saltykof, dont la maison est entretenue, également, aux frais de l'Impératrice, sur un pied d'altesse impériale : deux cent mille roubles par an! Il n'est que le gouverneur en titre des grands-ducs Alexandre et Constantin, mais, en fait, le confident de Catherine pour ses démêlés avec Paul, dont il travaille à préparer la déchéance. Cela n'empêche pas Paul d'en faire plus tard un feld-maréchal et un grand maître de l'Ordre de Malte.

Ribeaupierre, que nous avons vu à l'œuvre dans les démêlés de la souveraine avec Mamonof, est plutôt le confident du favori. Ce Suisse, d'une famille qu'on dit aujourd'hui originaire d'Alsace, d'où elle aurait émigré à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, n'en a pas moins ses grandes et ses petites entrées à la cour. Venu à Saint-Pétersbourg en 1782 avec une commission de Grimm : des camées achetés pour le beau Lanskoï, il arrive à se faire agréer par l'Impératrice comme suppléant du vieux Betzki pour la lecture des classiques français. De belle prestance et d'humeur gaie, il a de plus l'avantage de prêter à un jeu de mots facile : « Ris, beau Pierre », et Catherine, nous le savons, ne déteste pas ce genre de plaisanterie. Il a enfin un fils que l'Impératrice prend en affection et qu'elle garde auprès d'elle. La seconde guerre turque survenant, il imite tous ceux que séduit l'espoir d'une grande carrière au service de la grande souveraine, et le voici brigadier sous les murs d'Ismaïl. Une balle turque y met fin à ses rêves ambitieux. Mais, avec ce fils élevé presque sur les genoux de Catherine, il lui lègue une famille dont la Russie est devenue la patrie adoptive. Des Mé-

moires intéressants ont été laissés par le pupille de la souveraine, qui a fait honneur à son éducatrice.

N'oublions pas le baron d'Assebourg, également auteur de Mémoires auxquels nous avons eu fréquemment recours : celui-ci a la spécialité des combinaisons matrimoniales; il fait office de commis voyageur pour cette partie, sans cesse en quête à travers les petites cours allemandes, touchant quatre mille roubles par an pour sa peine et ses frais de déplacement, et se servant d'une correspondance à clef où les unions proposées figurent sous la rubrique d'« Ouvrages à publier », et l'Impératrice sous la désignation de « libraire ».

Nous ne savons presque rien du rôle joué par Roggerson, le médecin anglais de Catherine, en dehors de ses attributions professionnelles, tout en ayant la certitude qu'il en joue un assez considérable. En 1786, le comte de Ségur, annonçant le départ pour l'Angleterre de l'officieux praticien, en congé de six mois, joint à la nouvelle ce commentaire : « Comme il se « mêle aussi souvent de politique que de médecine, et que c'est « par lui qu'on prétend que se font les offres d'argent, je ne « puis qu'être fort aise de son absence. »

Au-dessous, avec une part très grande encore dans la confiance de la souveraine, vient la domesticité : valets de chambre, éducateurs d'enfants naturels et femmes de chambre consultées dans les situations épineuses auxquelles donnent lieu les crises périodiques du favoritisme. La limite est d'ailleurs très peu nettement établie : le laquais Chkourine devient chambellan ; Zotof, qui lui succède, a avec l'Impératrice des libertés de langage et d'allures qui sont moins d'un valet que d'un ami bourru; la fidèle Pierekoussihina est une femme de chambre comme on n'en voit guère : traitée un peu en sœur aînée. A côté de sa cour, Catherine, comme Patiomkine, a sa *basse-cour* tout aussi nombreuse et grouillante, l'une empiétant fréquemment sur l'autre.

CHAPITRE IV

LA COUR DE CATHERINE (1).

I. La cour de Catherine et celle de Versailles. — Les fêtes du couronnement. — Tsarskoïe. — *La Grenouillère.* — L'Ermitage. — Luxe et misère. — Europe et Asie. — Le train d'un ambassadeur de Russie. — Le budget de la cour. — Le personnel. — II. L'étiquette et la tenue. — Les livrées et les uniformes. — La réforme des toilettes et des coiffures. — Le chagrin d'une grande-duchesse. — L'imitation des modèles occidentaux. — Les modes françaises. — Raffinement, barbarie et corruption. — Les succès de M. et de madame Mandini. — Les tendances personnelles de Catherine. — Ses délassements préférés. — Le cercle intime de l'Ermitage. — Un Roquelaure et un Saint-Simon russes : Léon Narychkine et Rastoptchine. — Divertissements familiers. — Arlequinisme et acrobatie. — Un règne militaire. — La souveraine au milieu de sa garde. — La *vodka.* — III. Déplacements de la cour. — Le voyage de Crimée.

I

« Louis XIV aurait été jaloux de sa sœur Catherine, ou il « l'aurait épousée pour avoir tout au moins un beau lever », a écrit le prince de Ligne en 1787. Les courtisans et les correspondants de Sémiramis ont eu, nous le savons déjà, l'hyperbole facile. Dans son enthousiame admiratif, l'aimable cosmopolite

(1) Archenholz, *Minerva,* 1798; Arneth, *Joseph II und Catharina;* Bilbassof, *Histoire de Russie;* Dierjavine, *Souvenirs* (édit. Grot, VIII); *Documents divers* au Ministère des affaires étrangères de France (*Mémoires et documents,* III et 12. Rapport de Longpré); dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », vol XVI; dans l' « Archive russe », 1878; *Mémoires* de d'Assebourg, de Roger de Damas, de d'Éon (inédits), de Domergue, de Garnovski, de Gribovski, de Harris, de Hordt, du prince de Ligne, de Masson, de Mamonof (Archive russe, 1868), de Niemcewicz, de Ribeaupierre, de Stedingk, de Sternberg, de Ségur, etc.; *Modes* (les) en Russie en 1791 (Antiquité russe, XII); Pylaief, *Le vieux Saint-Pétersbourg;* le Même, *Le passé oublié des environs de Saint-Pétersbourg;* Rastoptchine, *Lettres* à S. Vorontsof; Taine, *Les origines de la France contemporaine;* Weidemeier, *La cour et les personnalités marquantes en Russie.*

s'est trouvé cependant cette fois à l'unisson de la clameur universelle du monde contemporain, célébrant à l'envi le faste, la magnificence, l'éclat incomparable du nouveau Versailles qui a surgi là-bas sur la rive brumeuse de la Néva. Est-ce à dire que, appuyé sur ce témoignage, sa façon d'apprécier, par voie de comparaison, le mérite d'une cour, dont il a lui-même contribué pendant quelque temps à augmenter les agréments, soit acceptable de tous points ? Non certes ! La voix du peuple peut être parfois celle de Dieu ; elle n'est pas toujours celle de l'historien. Dans le cas présent il ne saurait en accueillir l'écho sans de sérieuses réserves.

Dans son Versailles à lui, le Roi-Soleil se trouvait l'héritier de François I[er] et de Catherine de Médicis ; c'était tout autre chose que de recueillir à Tsarskoïe-Sielo l'héritage de Pierre le Grand. Quand il est venu s'établir dans sa nouvelle demeure, Louis XIV sortait de Saint-Germain et de Fontainebleau, sans compter le Louvre. Le Saint-Germain, le Fontainebleau et le Louvre de Catherine, c'était cette maisonnette de bois qu'une foule recueillie va maintenant encore visiter à Saint-Pétersbourg, où le grand Tsar a vécu et qui ressemble à une roulotte de forain. La distance à franchir était grande. Il suffit à la gloire de la moderne Sémiramis de l'avoir comblée dans une certaine mesure. Établir cette mesure est l'objet que j'aurai en vue dans les pages qui suivront, et c'est par ce côté, j'imagine, que la rapide esquisse à laquelle je dois me borner se rattache au but général poursuivi dans cette étude, en offrant un intérêt historique sérieux. Avec ses lumières et ses ombres, ses glacis de culture occidentale et ses dessous de barbarie asiatique, ses raffinements et ses grossièretés, l'aspect véritable de la cour de Catherine donne une image fragmentaire, mais fidèle, instructive et amusante à la fois, du grand travail de transformation dont est sortie la Russie actuelle tout entière.

Avant Pierre I[er], les souverains de la Moscovie ont des courtisans, mais n'ont pas de cour proprement dite. Les « assemblées » au palais impérial sont aussi une création du créateur universel que fut le grand Tsar Mais pour engager les seigneurs

moscovites à y fréquenter, il faut la menace de châtiments corporels. Sous Élisabeth encore le théâtre de Sa Majesté est rempli les jours de spectacle par voie d'*oukase*. A Catherine deuxième du nom appartient l'honneur d'avoir inauguré à cet égard un régime de liberté complète, qui permet au comte de Ségur de se dérober aux agréments du *loto* impérial et même d'y trouver prétexte à des vers mordants dont la souveraine est la première à rire. La cour d'Élisabeth avait causé une déception à d'Éon, « le ton réellement magnifique » lui paraissant réduit, dans l'entourage de l'Impératrice, à dix personnes au plus : « Le reste l'est à sa façon, et, pourvu que « la garde-robe soit munie de quelque étoffe et de quelque « *courtisane* d'or ou d'argent, on s'embarrasse peu si l'habit « est du drap gris et les parements de velours vert... Les « réceptions sont belles, mais monotones. De la cérémonie, « presque pas de société. » La société avait peine, en effet, à se dégager de la confusion des rangs ou de leur nivellement sous la pesée encore brutale d'un despotisme façonné à l'orientale. Les gentilshommes fréquentant la cour étaient à peine distingués des domestiques qui y servaient. En quittant leur service, ceux-ci : laquais, heïdouques, cuisiniers, pâtissiers, obtenaient de droit une place dans la hiérarchie militaire de l'empire, devenaient « enseignes ou lieutenants en second » et finissaient comme bourgemestres dans quelque ville de province. Cependant Catherine se trouve encore dans le cas de rendre une ordonnance défendant aux personnes de son entourage de frapper, de battre, comme elles ont accoutumé de le faire, les domestiques de sa maison.

Les réceptions et les fêtes par lesquelles la veuve de Pierre III inaugure son règne à l'occasion de son couronnement ont déjà un cachet d'élégance supérieur, tout en conservant un coloris asiatique encore bien marqué. La pompe déployée pour l'occasion est modeste relativement, et la dépense médiocre en comparaison de ce qui se passe à Reims, par exemple, en pareille occurrence. Chargé de l'organisation de la cérémonie, le prince Troubetzkoï reçoit cinquante mille

roubles (deux cent cinquante mille francs) pour les frais généraux, une livre d'or et dix livres d'argent pour la couronne, quatre peaux d'hermine pour le manteau impérial. Les crédits alloués arrivent à être dépassés, il est vrai, suivant une coutume qui paraît constante sous toutes les latitudes. On cherche inutilement pendant huit jours la pomme d'or qu'on imaginait devoir trouver au trésor impérial : elle a disparu. C'est l'occasion d'une dépense imprévue. Le désordre est si grand à la cour qu'au moment du départ de Sa Majesté pour Moscou, où doit avoir lieu le couronnement, ses domestiques sont sur le point de déclarer une grève forcée : ils n'ont pas mangé depuis trois jours! La souveraine emmène avec elle une suite peu nombreuse : vingt-huit personnes en tout, mais qui réclament pour être transportées soixante-trois équipages, avec trois cent quatre-vingt-quinze chevaux. Le Tsarevitch voyage séparément avec un train de vingt-sept équipages auxquels on attelle deux cent cinquante-sept chevaux. Ces équipages sont des maisons roulantes. Cent vingt barils en chêne, cerclés de fer, portent six cent mille pièces de monnaie d'argent pour les dépenses personnelles de Sa Majesté : distributions à la foule, secours aux indigents, gratifications extraordinaires, etc.

La cérémonie a lieu le 23 septembre 1762. Catherine pose elle-même sur sa tête le diadème impérial, après quoi elle va à l'autel, seule, et s'y administre la communion de ses propres mains. Les jours suivants sont pris par l'interminable défilé des députations. Les *baisemains* ne suffisent pas à l'expression des hommages qu'elles ont à rendre à la souveraine ; les *prosternements* jusqu'à terre, que Catherine se vantera plus tard d'avoir interdits, sont encore de rigueur. Se succèdent ainsi, couchés tour à tour dans la poussière devant son trône : les représentants de la noblesse russe, ceux de l'ordre équestre des provinces baltiques, les officiers de la garde, les députés des peuples de l'Asie, les Grecs, les Arméniens, les Kalmouques, les Cosaques du Iaïk, ceux du Volga, et au milieu d'eux, les élèves du séminaire de la Troïtza, vêtus de robes blanches brodées d'or et couronnés de feuilles vertes. Cette procession

achevée, les fêtes de cour : bals, mascarades, dîners de gala, spectacles, alternent avec les réjouissances populaires. Au théâtre impérial, une représentation de *Zaïre* en français succède à une tragédie russe. Les demoiselles d'honneur dansent un ballet, et l'orchestre est composé avec des gentilshommes de la cour. Mais un cortège représentant le « triomphe « de Minerve » reçoit un accueil assez froid dans les rues qu'il traverse. On n'avait jamais entendu parler d'une personne s'appelant ainsi. Et on ne comprend pas de qui elle prétend triompher : serait-ce de la *matouchka* qui vient de ceindre la couronne pour le plus grand bonheur de ses peuples? D'ailleurs, un oukase récemment rendu a ordonné le port dans les rues de vêtements décents et proscrit les déguisements. On s'attend à voir arrêter les gens qui osent afficher ainsi des costumes extravagants. Un théâtre populaire, avec jeu de marionnettes et tours de *hocus-pocus* à l'allemande, a encore moins de succès. On soupçonne le diable d'être de la partie. Un Français du nom de Dumoulin avait mis en fuite l'année d'avant le pauvre monde avec l'exhibition d'une « tête remuante » qui avait fait grand'peur.

Catherine en vient à s'effrayer de son côté du luxe d'habillement provoqué par ces divertissements inusités. Un *oukase* interdit l'importation de dentelles et d'étoffes de soie et d'argent. Le baron de Breteuil s'en montre facilement consolé dans sa dépêche du 9 janvier 1763 : « L'on ne portera peut-« être ni or ni argent,... mais l'on n'en aura pas moins recours « à nos manufactures et à nos modes pour des choses plus « unies et aussi chères. »

Les fêtes se prolongent pendant tout le séjour de Catherine à Moscou, de septembre 1762 en juin 1763. On en profite pour mettre sur un nouveau pied d'élégance et de confort les résidences de Saint-Pétersbourg et celles des environs. Le palais de bois habité par Élisabeth est transporté à Krasnoïe-Sielo, et le nouveau palais bâti en briques par le prédécesseur de Catherine reçoit des aménagements luxueux. En 1765, visitant le jardin attenant à la demeure impériale, Casanova y

trouve encore matière à surprise et à raillerie : des statues confectionnées par des soldats de la garde, des Apollons bossus, des Vénus infirmes, une Sapho avec les traits d'un vieillard à barbe et le couple de Philémon et de Baucis figuré par deux jeunes gens échangeant des baisers innocents. C'est un legs d'Élisabeth. Mais moins de vingt ans plus tard, l'inspecteur de police Longpré, admis à admirer les magnificences de Tsarkoïe, s'en montre fort émerveillé. La richesse l'emporte pourtant sur le goût dans la profusion un peu monotone des dorures et autres décorations qu'il se plaît à énumérer, et où le sentiment artistique ne paraît pas : « Il n'est pas possible de « voir rien de plus recherché ni de plus somptueux que le « cabinet de toilette, la chambre à coucher, le cabinet de tra- « vail et le boudoir de Sa Majesté. Le cabinet de toilette est « tout en glaces, orné de superbes moulures en or. La chambre « à coucher est entourée de petites colonnades de haut en bas « couvertes en agent massif, moitié couleur argent et moitié « lilas. Le derrière des colonnades est tout en glaces et le pla- « fond peint. Le cabinet de travail est de même entouré de « petites colonnades de haut en bas couvertes aussi d'argent « massif moitié couleur d'or et moitié bleue. Le derrière « de ces colonnades est tout en glaces et le plafond peint. Le « boudoir est de même entouré de petites colonnades de haut « en bas couvertes aussi d'argent massif, moitié couleur « argent et moitié rose. Le derrière de ces colonnades et le « plafond sont moitié glace et moitié rose. Ces trois dernières « pièces sont superbement ornées de bronzes et de guirlandes « dorées sur toutes les colonnades. » Harris observe, de son côté, que parmi les portraits de têtes couronnées ornant les murs d'une maison de campagne que l'Impératrice appelle d'ailleurs modestement et familièrement « sa grenouillère » (à cause sans doute des étangs peu harmonieusement peuplés qui l'entourent, et auxquels correspond le nom finnois de la localité, car c'est du château de Tchesmé (1) qu'il s'agit pro-

(1) Le nom finnois de la localité était *Kikeriko*.

bablement), à part une toile de West, représentant les deux princes anglais, il ne s'en trouve pas une qui ait du dessin, de la couleur ou de la composition. Mais Wedgwood a fourni pour la *Grenouillère* un service remarquable avec l'image verte d'un joli batracien surmontant la représentation des plus belles maisons de campagne d'Angleterre. Mais le *Samson,* jeu d'eau qui se trouve établi à Péterhof, passe pour le premier de l'Europe après celui de Cassel, s'il faut en croire du moins l'abbé de Lubersac, qui n'assigne que la quatrième place à celui de Saint-Cloud, après celui de M. Bergaret, receveur général des finances à Nointel.

C'est partout le même mélange de richesse et de misère, sauf peut-être à l'Ermitage où Catherine s'est attachée à concentrer tous les rayons lumineux de son soleil, qui n'est pas à beaucoup près, comme on peut voir et comme elle l'a vu sans doute elle-même, celui du Grand Roi. Le comte Hordt a laissé dans ses *Mémoires* une description séduisante de cette annexe du grand et lourd palais bâti sur les plans de Rastrelli en pur rococo du temps : « Elle embrasse toute une aile du château impérial et consiste en une galerie de tableaux, en « deux grandes chambres où l'on joue et en une autre où l'on « mange à deux tables *de confidence,* et, à côté de ces différentes pièces, est un jardin d'hiver couvert et bien éclairé. « On s'y promène entre les arbres et une prodigieuse quantité « de pots de fleurs. On y voit et on y entend chanter des « oiseaux de toutes sortes et des canaris principalement. On « le chauffe par des fourneaux souterrains, et, malgré toute la « rigueur du climat, on y jouit toujours de la plus douce température. Cet appartement déjà si agréable l'est encore plus « par la liberté qui y règne. On y est sans gêne, l'Impératrice « en a banni toute étiquette. On se promène, on joue, on « chante ; chacun fait ce qui est le plus de son goût. » La galerie de tableaux abonde en chefs-d'œuvre de tout premier ordre; trois collections considérables : celle du baron de Thiers, lieutenant général aux armées de Louis XV, celle du comte Henri de Brühl, ministre du roi Auguste de Saxe, et la

merveilleuse série de toiles de maîtres réunie à Houghton-Hall par Robert Walpole, en forment le noyau. Six Salvator Rosa, dont l'*Enfant prodigue,* le plus beau et le plus grand tableau du peintre, la *Conception* et la *Nativité* de Murillo, les magnifiques compositions de Rubens pour l'entrée solennelle à Anvers du cardinal infant, la *Vierge aux Perdrix* de Van Dyck, payée quatorze cents livres sterling par Walpole, et la *Dispute des Pères de l'Église* par Guido Reni, qu'Innocent XIII ne voulut pas au premier moment laisser sortir de ses États, figurent parmi les acquisitions d'origine anglaise. La collection Thiers a donné deux tableaux célèbres de Raphaël : la *Sainte Famille avec Joseph imberbe,* et le *Saint Georges à cheval.* En 1772, à la vente du duc de Choiseul-Stainville, Catherine met encore la main sur le *Benedicite* de Rembrandt, sur le *Médecin* de Gérard Dow payé 19,153 livres, sur la *Course aux cerfs* de Wouwerman qui a coûté 20,700 livres et sur deux *Fêtes de village* par Poussin, qui ont appartenu à la fameuse comtesse Jeanne de Verdrac et ont été payées par elle 37,000 livres. Puis ce sont les collections de Randon de Boisse, du prince de Conti, de Dezallier d'Argenville, de Gostkowski, de Tronchin, qu'elle s'annexe en tout ou en partie; les commandes qu'elle fait à Raphaël Mengs, à Angélique Kauffmann, à J. Reynolds. En 1784, une salle de spectacle vient s'ajouter aux agréments de l'Ermitage. « Disposée en un seul et vaste amphithéâtre semi-circulaire, s'élevant en gradins depuis l'orchestre jusqu'au vestibule », elle réunit, au dire d'un contemporain et d'un juge compétent, Armand Domergue, régisseur du théâtre impérial à Moscou, « tout ce que la puissance, la grandeur et le faste peuvent « offrir de plus éclatant ». L'on y entend aussi les premiers artistes de l'époque : Aufresne, Floridor, Delpit, Bourdais, madame Lesage, mademoiselle Huss y jouent les chefs-d'œuvre de Molière et de Regnard; le divin Païsiello y dirige l'orchestre, en composant pour Sémiramis quelques-uns de ses meilleurs opéras : *La Serva padrona, Il Matrimonio inaspettato* et le *Barbiere di Siviglia* que Rossini doit refaire quarante ans plus tard. Cimarosa, qui succède à Païsiello, écrit sur les

bords de la Néva, pendant les trois années qu'il y demeure, cinq cents morceaux destinés à l'orchestre de la cour ou aux orchestres privés des principaux personnages de l'aristocratie locale. Sarti rivalise avec ces deux maîtres, et, si indifférente que nous la sachions au charme de la musique, Catherine consent à subir les exigences des interprètes que ses compositeurs attitrés réclament pour leurs œuvres; elle supporte même leurs caprices et leurs impertinences. La Gabrielli, qui a sept mille roubles d'appointements, refuse de chanter dans les appartements de Sa Majesté, « parce que », dit-elle, « Sa Majesté n'y entend rien », et la souveraine lui faisant observer que ses maréchaux sont moins bien payés, elle réplique avec le mot célèbre : « Qu'elle fasse chanter ses maréchaux! » Les querelles du ténor Marchesi avec une autre *prima donna,* la Todi, prennent, sous les yeux indulgents de la Tzarine, l'importance d'une affaire d'État.

Le faste va en augmentant. En 1778, à une fête donnée à l'occasion de la naissance de l'aîné des fils de Paul, on joue au *macao* à trois tables, à chacune desquelles les joueurs qui abattent *neuf* ont droit à un diamant qu'ils prennent avec une cuiller d'or dans une boite placée au milieu de la table et remplie de ces pierres. Le jeu dure une heure et demie, après quoi les boîtes ne se trouvant vidées qu'à moitié, les joueurs s'en partagent le contenu. Cette fois Harris lui-même est ébloui, bien que l'Asie ne lui semble toujours pas absente de ce déploiement de richesses évoquant les souvenirs légendaires de Golconde. Les invitations à cette fête sont d'ailleurs adressées au nom de « M. Francisque Azor », gentilhomme asiatique ou africain, propriétaire de mines de diamants, pseudonyme sous lequel on devine le magnifique distributeur de pierres précieuses et de châles de cachemire que nous avons vu à l'œuvre en Moldavie. Les diamants distribués cette fois ne valent d'ailleurs que cinquante roubles pièce, à l'estimation du diplomate anglais; mais il fait mention aussi d'un dessert de souper servi dans une vaisselle dont il évalue le prix à deux millions de livres sterling.

L'influence du prince de Tauride est pour beaucoup dans le progrès constant des habitudes de luxe et d'apparat qui aboutissent à des excès de folle prodigalité en dehors même de la cour et des cercles s'y rattachant directement. Nommé ambassadeur à Stockholm à la fin de la guerre de Suède et en plein cours de la ruineuse guerre de Turquie, Igelstroëm reçoit 20,000 roubles pour son équipement, 4,500 roubles par mois pour son entretien, sans compter « une vaisselle immense », et ne se déclare pas satisfait. Il lui faut deux carrosses de parade, à six chevaux, huit officiers de maison, deux coureurs, deux chasseurs, deux heïdouques, deux hussards, pour suivre sa voiture, quatre cavaliers d'ambassade, un secrétaire, trois secrétaires adjoints, quatre ou six aides de camp, quatre courriers, une armée de valets, une maison « comme il ne s'en trouve pas à Stockholm », et 15,000 roubles de bijoux pour décorer sa propre personne. L'uniforme des chevaliers-gardes, qui accompagnent l'Impératrice en dehors du palais dans les occasions solennelles et font habituellement le service de l'intérieur, est de la plus grande magnificence : « de drap bleu à « parement rouge, couvert d'une espèce de cuirasse d'argent « sur laquelle l'aigle impériale rayonnée d'or paraît en relief. « Les bras et les cuisses sont également couverts par inter- « valles de plaques d'argent liées par des chaînes de même « métal, ce qui leur donne quelque ressemblance avec les « brassards et les cuissards des anciens chevaliers. » « La ressemblance », ajoute le marquis de Beausset qui nous donne ces détails dans une dépêche du 10 juin 1766 adressée au duc de Choiseul, « devient plus parfaite par le casque également d'ar- « gent surmonté de plumes noires. Les bottes sont pareille- « ment armées à la genouillère et dans la longueur extérieure « de la tige d'une lame d'argent. »

Il est à observer pourtant que, d'après un document daté de 1767, la dépense de la cour ne dépasse pas annuellement 1,100,000 roubles, savoir :

Pour la maison de l'Impératrice, les appointements de tous ceux qui y appartiennent, la bouche, la musique la

comédie, les menus plaisirs, les bougies, la chasse et son équipage. . . . . roubles 900,000

La grande et petite écurie.	100,000
La garde-robe, les bijoux, les présents.	100,000
Roubles	1,100,000

Ces chiffres ont été plus que doublés, pensons-nous, dans la seconde moitié du règne de Catherine; mis en regard de ceux que nous voyons sur les états de dépense relevées à Versailles à la même époque, ils ne peuvent qu'étonner par leur modicité. L'écurie de Louis XVI coûte à elle seule autant et plus : 7,717,058 livres en 1786. De 1744 à 1788, le budget total de la maison du roi de France et de celles de sa famille oscille entre 32 et 36 millions par an. C'est sept fois le budget de Catherine la Grande!

Cela tient, il faut le dire, en grande partie à l'inégalité numérique du personnel figurant ici et là-bas. Celui dont se contente Catherine est relativement très restreint : douze chambellans effectifs, douze gentilshommes de chambre et douze demoiselles d'honneur ou *freilines* en constituent l'élément principal. Nous sommes loin des quatre mille personnes composant la maison civile du roi de France, sans compter sa maison militaire, qui comporte un personnel deux fois plus nombreux. La maison de Catherine étant étroite, l'honneur d'en faire partie est d'autant plus recherché. Le comte Moussine-Pouchkine, plus tard feld-maréchal, est déjà général en chef quand en 1775 il reçoit la clef d'or, et il est ravi de cette promotion. Tous les titulaires de ces fonctions enviées s'en acquittent avec un zèle et une exactitude extrêmes. Autorisée exceptionnellement à habiter au dehors du palais pour ne pas quitter sa mère qui a besoin de ses soins, la *freiline* Bibikof ne manque pas son heure de service, même le jour de la grande inondation de 1777 : elle arrive au palais en bateau. Catherine traite ses demoiselles d'honneur presque comme des filles aimées. Elle s'aperçoit que la *freiline* Potoçka, nouvellement admise à la cour, n'a pas de perles; aussitôt elle profite d'un bal costumé où la jeune fille paraît déguisée en

laitière pour glisser un superbe collier dans la cruche qu'elle a déposée pour danser. — « C'est vous, madame... c'est Votre Majesté... », balbutie-t-elle, en apercevant le cadeau. — « Non, c'est du lait caillé. » Mais les défaillances et les incartades de la jeune troupe sont punies avec sévérité. En 1784, une caricature circule à la cour, représentant le prince Patiomkine couché sur un divan et entouré de ses trois nièces : les comtesses Braniçka, Ioussoupof et Skavronski, qui, très peu vêtues, ont l'air de se disputer ses faveurs. Deux *freilines,* mesdemoiselles Boutourline et Elmpt, âgées toutes deux de dix-huit ans, sont accusées d'avoir mis la main à ce dessin; reconnues coupables, elles sont fouettées jusqu'au sang en présence de leurs compagnes et renvoyées dans leurs familles. Leur disgrâce n'est pas éternelle toutefois. Devenue madame Tourchinof, mademoiselle Elmpt reparaît au bout de quelques années à la cour et y contribue même à la fortune de son mari, qu'elle fait nommer directeur des bâtiments impériaux. L'autre, belle, spirituelle, hardie et débauchée, est plus tard la célèbre comtesse Divof, dont le salon largement ouvert aux émigrés français a été mentionné déjà dans ces pages.

Au fond, le cadre dans lequel Sémiramis s'offre et réussit à s'imposer aux acclamations de l'Europe est assez modeste. Comme sous les règnes précédents, le luxe extrême y côtoie la misère et la profusion voisine avec une parcimonie singulière. En 1791, à un bal masqué donné au château de Peterhof, l'escalier principal n'est pas éclairé. En 1792, on s'avise de la nécessité de renouveler la livrée des pages de l'Impératrice : celle qu'il s'agit de remplacer a duré trente-quatre ans!

II

Au point de vue de l'étiquette, du bon ton et même de la décence, cette cour reste également très loin encore des modèles occidentaux. Au rapport d'un voyageur allemand, le

comte Sternberg, qui visite la Russie de 1792 à 1793, jusqu'à l'arrivée de l'Impératrice, et aussitôt après son départ, la salle d'audience de son palais présente le spectacle du plus grand désordre. Une clameur assourdissante où se mêlent toutes les langues de l'Europe et de l'Asie y règne continuellement. Les jours de bal, c'est pis encore. Ont accès au palais, ces jours-là, tous les titulaires d'un grade militaire quelconque; or le cocher de Sa Majesté a rang de lieutenant-colonel! Les jours ordinaires de réception, il suffit également d'avoir une épée au côté pour pénétrer jusqu'à la porte de la salle du trône gardée par deux chevaliers-gardes en grand uniforme : cuirassés d'argent, le chapeau à trois cornes sur la tête et l'arme au pied. Aucune surveillance apparente ni à l'entrée, ni sur l'escalier, ni dans la première salle commune; personne pour demander qui l'on est et où l'on va. Au moment de la Révolution, le bruit se répand un jour d'un attentat préparé par les démagogues français; l'aide de camp de service, Passek, fait mettre deux factionnaires dans le vestibule du Palais; l'Impératrice l'apprend et révoque l'ordre. L'entrée de la salle du trône n'est accessible qu'aux personnes qui figurent sur une liste remise aux chevaliers-gardes de service, mais la liste est longue. La chambre de toilette où l'Impératrice donne ses audiences particulières s'encombre elle-même fréquemment; les secrétaires d'État y ont leurs entrées tous les jours, le procureur général les dimanches. Un simple valet de chambre en habit à la française garde le seuil de ce sanctuaire. La livrée des laquais et des pages mise à part, il n'y a jusqu'aux dernières années du règne aucun uniforme de cour. En 1783, on en établit un pour les gentilshommes, aux couleurs de leurs provinces respectives. En même temps, pour réprimer le luxe de toilette auquel l'invasion des modes parisiennes donne des proportions de plus en plus ruineuses, Catherine s'avise d'étendre l'uniformité du costume aux dames admises à ses réceptions. Elle adopte et fait adopter, pour celles de l'Ermitage d'abord et ensuite pour toutes celles de la cour, un vêtement russe, ou du moins ainsi appelé, en velours incarnat,

qui aurait fait le désespoir de Marie-Antoinette. Les belles de Saint-Pétersbourg se désolent aussi de ne pouvoir plus faire admirer au Palais les charmantes créations de mademoiselle Bertin, mais elles doivent se résigner. Elles doivent abjurer jusqu'aux coiffures *à la Reine* ou *à la Belle-Poule,* un oukase ayant proscrit les édifices capillaires dépassant un quart d'aune russe en hauteur. La grande-duchesse Marie Feodorovna, qui doit subir la loi commune en sacrifiant une partie de ses magnifiques cheveux, en pleure pendant huit jours.

Catherine essaye ainsi de remonter un courant ancien déjà, mais dont elle a elle-même contribué à augmenter l'intensité. L'imitation des modèles étrangers, français surtout, est générale dans la vie des hautes sphères du pays depuis un demi-siècle, et c'est la cour qui, depuis Pierre le Grand, a constamment donné l'exemple. Le parc de Peterhof est une réduction de celui de Versailles. La société ne fait qu'obéir, comme elle en a l'habitude, au mot d'ordre reçu d'en haut. En 1779, un journal consacré *à la mode* fait faillite, il est vrai, à son titre, en n'insérant guère que des articles littéraires ; mais en 1791 le *Magasin des modes françaises, anglaises et allemandes,* quoiqu'il verse à son tour dans la politique, pour faire œuvre de réaction en plaisantant l'Assemblée nationale et en parodiant le *Ça ira,* ne laisse pas de donner sur les élégances du jour adoptées dans les capitales européennes, et principalement à Paris, sur les bonnets *à la Bergère* et les chefs-d'œuvre de madame Treilhard, la modiste du Palais-Royal, les renseignements les plus détaillés. Le courant d'imitation s'associe à ce moment au mouvement antirévolutionnaire, dont Catherine vient de donner le signal : on combat la Révolution en adoptant avec plus d'empressement les formes et les raffinements de l'ancienne société française.

Imitation bien imparfaite toujours, maladroite souvent jusqu'au ridicule. Les gravures du *Magasin des modes* sont grotesques. Les dames de la cour croient ressembler à Marie-Antoinette en mettant du linon sur du brocart, comme elles ont cru s'habiller *à la Madame Malborough* en faisant coudre des

franges noires à la première robe venue. Le canal de Peterhof, qui a la prétention de rappeler celui de Versailles, n'est qu'un fossé de quelques pieds de largeur, où une flottille de bateaux d'enfants pourrait seule évoluer à l'aise. « En Russie », écrit le comte de Damas, « tout ressemble à une belle esquisse plu-« tôt qu'à un parfait ouvrage. Les établissements sont à leur « principe, les maisons en sont à leur façade, les gens en « place ne savent pas assez leur rôle... Les costumes, asia-« tiques pour le peuple, français pour la société, paraissent « n'avoir pas été achevés en totalité... Les caractères ne sont « que muselés et point adoucis... L'on rencontre beaucoup de « gens d'esprit et fort peu d'aimables... Il y a des Ninettes à « la cour en quantité, qui retrouveraient sans répugnance leur « village, des mentons rasés qui trouvent encore que la « barbe tenait plus chaud et des commerçants qui trafique-« raient en fourrures avec plus de satisfaction qu'en bijoux et « en modes. »

Les instincts restent sauvages, les goûts demeurent grossiers. Le ton de l'ancien régime français, que l'on s'évertue à copier, a peine à prévaloir dans une cour où Pierre III ne jetait pas sa canne par la fenêtre, mais distribuait des coups de plat d'épée à ses favoris et traitait les femmes, en public, avec la plus grande indécence. « Toucher le sein », écrivait un diplomate, « n'est pas encore la plus grande liberté qu'il prenne publi-« quement avec les dames de la première distinction. » La corruption de l'ancien monde de Versailles paraît seule complètement assimilée aux hautes sphères de la capitale ; encore y semble-t-elle comme déformée et avilie, dépouillée de son manteau d'élégance et de coquetterie discrète, mise à nu et s'étalant cyniquement dans la rue. En 1795, le ténor italien Mandini et sa femme, vieille courtisane que tout Paris a connue, sont la coqueluche des plus grandes dames de Saint-Pétersbourg. La princesse Kourakine se vante d'avoir passé la soirée en tête-à-tête avec madame Mandini, à attendre le retour du chanteur, qui, « tout en sueur, en robe de chambre et en « bonnet de nuit », est venu les retrouver après la représenta-

tion. On porte des devises distribuées par Mandini. Madame Divof affiche ostensiblement celle de *Sempre pazza.* La princesse Dolgorouki se distingue par son ardeur à crier *Bravo!* dès que le ténor favori paraît en scène, et *Fuori!* dès qu'il a disparu dans les coulisses.

Il faut l'avouer d'ailleurs : l'obstacle principal à une adaptation plus parfaite, plus délicate et plus décente des modèles occidentaux vient, à la cour de Catherine, de Catherine elle-même. Son esprit, son caractère, son tempérament la rendent également rebelle non pas seulement, comme elle l'affirme volontiers, aux rigueurs d'une étiquette savante, mais encore aux charmes d'un entourage élégant et cultivé, ou même simplement aux habitudes et aux manières de la bonne compagnie. Le comte de Ségur lui plaît sans doute, parce qu'il la flatte et que la distinction même et la recherche de son mantien et de son esprit, fleur sortie des serres chaudes de Versailles, sont un hommage dont elle sent le prix, mais Léon Narychkine l'amuse davantage et lui agrée mieux. La représentation l'ennuie, les cérémonies officielles l'excèdent, les baisemains lui sont odieux. Elle en plaisante fort agréablement parfois.

« Je finis cette lettre à Plescow, où je suis arrivée à neuf « heures du soir après avoir dîné chez une princesse salée « comme un jambon, mais salée à la lettre, et voici comment « cette mine s'est éventée. En prenant congé d'elle, elle sont « venue me baiser la main; moi, j'ai mis ma bouche sur sa « joue, et, le grand écuyer me menant l'escalier en bas, je ne « sais comment en parlant avec lui j'ai senti mes lèvres imbi- « bées de sel; je le lui ai dit éclatant de rire; il me regarde et « me voit un doigt de blanc sur les lèvres. J'ai appris par là « que la céruse est salée. » Et quelques jours après : « Depuis « Plescow mademoiselle Engelhardt, l'aînée, a la direction de « la conservation de mes yeux; voici comment : avant de me « présenter les dames, elle arrange leurs plumes et leurs fleurs « dont j'ai essuyé de terribles ruades à Plescow. » Le baron de Breteuil venant au cours d'une réception lui présenter ses compliments, elle l'interrompt en disant : « Avez-vous vu jamais

« une chasse de lièvre au lévrier? Vous devez trouver que ce « qui m'arrive ici y ressemble fort. » Mais, loin même de la meute odieuse des courtisans attachés à ses pas, elle se sent mal à l'aise jusque dans ce milieu de splendeurs matérielles dont elle a cru devoir remplir ses palais, gênée par ce luxe dont elle n'a pas le goût, ennuyée par ces beautés d'art auxquelles elle n'entend rien. « Je suis bien logée cet hiver », écrit-elle en 1777; « il y a tout plein de choses admirables... « éparpillées partout autour de moi qui ne me sont bonnes à « rien et dont je ne me sers point du tout. Je ressemble au « Khan des Kirghizs, auquel l'impératrice Élisabeth donna « une maison à Orembourg et qui fit dresser sa tente dans la « cour pour y demeurer. Je me tiens dans mon coin. »

Son coin, c'est l'Ermitage, où, dans un cadre moins pompeux, il y a encore deux compartiments distincts : le décor admiré par Armand Domergue et la mise en scène des grands jours, les collections artistiques et les représentations de gala en forment un qui est pour le public; l'autre est celui qui appartient à la souveraine, qui lui tient au cœur personnellement et où elle se dérobe à la foule dans l'intimité et l'aisance des réunions à huis clos auxquelles de rares élus ont seuls accès. Or ces réunions ne rappellent ni Versailles, ni même Trianon, et pas davantage l'hôtel Rambouillet, voire le salon bourgeois de madame Geoffrin. On y fait toute autre chose que de l'esprit à la française; le comte de Ségur lui-même arrive à y perdre parfois ses façons d'homme du monde accompli, et Léon Narychkine, qui y donne le ton habituellement, n'a rien de commun avec un gentilhomme de la cour de Louis XIV, pas même avec le Roquelaure de Saint-Simon, à supposer que ce Roquelaure-là ait existé. Il n'a versé son sang sur aucun champ de bataille et ne gouverne aucune province. Il a, comme grand écuyer, l'intendance des écuries impériales; mais, ayant un jour aperçu un chat installé sur le fauteuil qui lui est réservé dans les bureaux de cette administration, il prétend qu'on a disposé de sa place et n'y remet plus les pieds. En fait d'esprit, il cultive surtout le calembour. Une porte qui se met à grincer au

cours d'une discussion provoquée par la déclaration de la guerre à la Turquie, en couvrant la voix des interlocuteurs, lui fait dire « que c'est la Porte qui demande du secours à la « Grèce ». Il plaisante publiquement ses infortunes conjugales — il a épousé la fille d'un simple Cosaque — en parodiant devant l'Impératrice l'air alors à la mode : « Voilà l'objet de « ma flamme », qu'il chante en désignant un domestique de sa maison qui a les faveurs de madame Narychkine et en prononçant : « Voilà l'objet de ma *femme.* » Quand il ne fait pas de jeux de mots, il divague sur tous les sujets et s'emploie aux bouffonneries les plus extravagantes et parfois fort grossières, prenant, dit-on, pour y mieux réussir, des leçons de l'acteur français Renaud. Catherine le trouve un jour dans son propre cabinet de travail vautré sur un canapé et chantant à tue-tête une chanson idiote ; comme il refuse de quitter la place ou de se taire, elle va chercher la belle-sœur de l'intrus, et toutes deux, s'armant d'un paquet d'orties, se mettent en devoir de le châtier à tour de bras. Catherine l'appelle « l'Arlequin-né », mais elle avoue qu'elle « aime à la folie » l'entendre parler politique, et que personne « ne l'a jamais fait rire autant ». Elle célèbre ses mérites en deux poèmes burlesques (*Leoniana*) ; elle le met sur la scène dans sa comédie de l'*Insouciant.* S'amusant un jour au jeu *des épitaphes,* elle compose celle qui suit pour ce compagnon préféré des heures, anxieusement attendues, de loisir et de délassement :

POUR L'INFORMATION DE LA POSTÉRITÉ.

INSCRIPTION

A mettre sur la première pierre du fondement de la maison de campagne de M. le grand écuyer Léon Narychkine :

Ici est la demeure
De sir Léon Narychkine, grand écuyer.
Aucun cheval fringant n'a à se plaindre de lui, car il n'en monta jamais.
Dans sa jeunesse Dame Nature promettait de le rendre beau :
On ignore pourquoi elle ne tint pas parole.
Quand il s'agit de le marier, il épousa celle à laquelle il pensait le moins.
Il aimait le vin, les femmes et la parure, cependant personne ne le vit ivre,
Amoureux, ni bien peigné.
Il se rasait lui-même, crainte que le barbier ne le coupât.

Aussi plus les fêtes étaient grandes, et plus on lui voyait des traces de rasoir
Sur le visage.
Il cherchait partout les aventures et n'en trouvait nulle part.
Ses amis disaient qu'il était fort respectueux au début et perdait patience
Par la suite.
Il dansait beaucoup et était leste et léger en chaque occasion
Où l'embonpoint de son corps ne causait diversion à sa jambe gauche
Pour suivre la droite.
Il était riche et n'avait jamais le sou dans la poche.
Il aimait à aller au marché, où il achetait volontiers ce dont il n'avait pas besoin.
De tout son bien il affectionnait le plus les cent toises que vous voyez.
Il se plaisait à les hérisser de vide-bouteilles
Nouveaux tous les ans; on y arrivait par
Des sentiers tortueux, plantés
D'arbrisseaux, bordés de
Bassins, de ruisseaux, qui
Étaient à sec, quand il n'y
Avait pas de pluies.
Malgré cela, la plus grande partie de l'été, il la passait sur le grand chemin.
Réjoui et réjouir était sa devise;
Le jeu son élément;
Les éclats de rire suivaient ses pas.

A côté de Narychkine, le baron Vanjoura, un autre familier de l'Ermitage, se distingue par le talent qu'il a pour abaisser son épaisse chevelure jusqu'au niveau des sourcils en plissant la peau de son front, comme il ferait d'une perruque. Il est, pour cette prouesse, nommé capitaine de la joyeuse compagnie que Catherine rassemble ainsi autour d'elle. Elle-même est habile à remuer son oreille droite, en gardant une immobilité complète du visage. — N'en pensons pas trop de mal : vingt ans plus tard, une autre impératrice, archiduchesse de naissance, Marie-Louise, en fera autant aux Tuileries! N'oublions pas, à côté de ces fous, la folle de cour, Matrena Danilovna Tieplistkaïa, d'une famille de petits marchands établis à Iaroslav, d'esprit et de manières également vulgaires, que la souveraine loge dans son palais, qu'elle couvre de diamants, à qui elle permet de l'appeler sa *sœur*, et qui, interrogée par elle pourquoi elle fait profession de tant détester le roi de Suède, répond : « Parce que c'est un Allemand, et que chez « nous, quand un Allemand venait à la maison, on lavait après « et on nettoyait avec soin jusqu'au loquet de la porte qu'il « avait pris en main. »

Oui, c'est Versailles, cette cour — avec dix siècles en moins de tradition monarchique et de haute culture, épanouis là-bas en une floraison suprême de splendeur et de grâce. C'est Versailles copié par un ouvrier à qui tout a manqué pour égaler son modèle, et le fond et la couleur : peinture à la détrempe sur de la grosse toile, décor de théâtre en trompe-l'œil. Mais la ressemblance y est, et, pour la suivre jusque dans les détails, voyez dans un coin du palais impérial ce gentilhomme de chambre dont la bouche paraît comme figée dans un sourire ironique, dont le regard moqueur semble fouiller le décor pompeux qui l'entoure pour en découvrir les misères cachées, soulever le velours et la soie qui le frôlent pour mettre à nu les hontes qu'ils recouvrent. Tout à l'heure, rentré chez lui, il écrira à son ami Vorontsof une lettre où les moindres incidents de la journée seront passés au crible d'une critique impitoyable, où tous les gens qu'il aura eu l'occasion de coudoyer depuis la veille seront fouaillés avec une abondance inépuisable de sarcasmes et d'invectives : c'est le futur incendiaire de Moscou, le « Saint-Simon russe », comme on l'a appelé ; un Saint-Simon à la fois plus jovial et plus âpre, moins sceptique et plus amer, n'ayant pas pour en vouloir au monde qui l'environne les mêmes raisons que l'autre, qui fut, si l'expression n'est pas trop libre, mais il a donné lui-même l'exemple de toutes les libertés, qui fut, dis-je, un *raté* de génie ; au contraire, ayant de bonne heure la certitude d'un avenir brillant, l'assurance de prendre aux côtés de l'héritier de la couronne la place qu'il voudra choisir ; mal satisfait pourtant, et de ce prince qui n'a pour lui que des caresses, et de cet avenir qui n'a pour lui que des sourires ; universellement frondeur, détracteur et dégouté ; un imitateur de Saint-Simon, oui, dans cette correspondance avec l'exilé et le mécontent de Londres, qui se trouve bien près d'être aussi un chef-d'œuvre, mais de plus un précurseur, un des premiers représentants d'un état d'âme qui, pour le bonheur et le repos de la Russie, ne s'est communiqué jusqu'à présent qu'à un groupe restreint de disciples.

On peut en peu de temps créer un grand empire ; on n'im-

provise pas Versailles. C'est assez d'avoir réussi, comme Catherine, à donner à un établissement créé de la veille, mis sur le pied européen en quelques années, une apparence telle quelle de majesté et de grandeur. D'autant que pour y arriver elle a dû commencer par se faire violence à elle-même. « C'est « une chose curieuse à observer », écrit encore le baron de Breteuil en 1763, « que, les jours de cour, le soin pénible que « l'Impératrice prend pour plaire à tous ses sujets. Pour moi « qui connais le caractère de cette princesse et qui la vois se « prêter avec une douceur et une gracieuseté sans égales à « tout cela, je puis me représenter combien il lui en coûte et « combien il faut qu'elle s'y croie obligée pour s'y soumettre. » Sa façon de régner comme sa façon de gouverner n'en conservent pas moins un air de conquête militaire fraîchement inaugurée. Les banquets où elle paraît au milieu des officiers de sa garde, revêtue de leur costume et vidant avec eux le verre de *vodka* traditionnel, rappellent de trop près les luttes violentes d'où son empire est sorti. Sa cour ressemble toujours un peu à un campement. Et c'est pour cela que l'apogée des pompes et des magnificences avec lesquelles elle cherche à la mettre au niveau de la tradition monarchique de l'Occident n'est atteint qu'en voyage, sur les routes de la Tauride.

III

Au contraire de Pierre Ier, qui fut un coureur infatigable de grands chemins, Catherine n'est pas remuante. Et ses goûts personnels, qui restent plutôt casaniers, ne sont pas seuls à la retenir au logis : tout déplacement comporte pour elle un aléa terrible ; elle n'a pas plus tôt quitté Saint-Pétersbourg, en 1764, pour visiter la Livonie et l'Estonie, que le complot de Mirovitch éclate derrière elle, pour lui rappeler la fragilité de l'édifice de sa fortune et la nécessité d'y veiller de près. Plus

tard encore, à côté d'un trône affermi déjà et mis à l'abri d'une atteinte vulgaire, la présence de Paul demeure une menace. En quittant sa capitale, elle prend des dispositions pour qu'à la moindre alerte des hommes sur lesquels elle croit pouvoir compter s'emparent de la personne de l'héritier et le ramènent auprès d'elle. Par contre, les voyages qu'elle entreprend sont habituellement d'assez longue durée. Les distances à parcourir sont grandes, et une Impératrice ne doit pas avoir l'air de se presser. Le voyage de Crimée, — de la Tauride, ainsi qu'elle veut qu'on appelle sa conquête par une évocation de souvenirs historiques vaguement prestigieux, — dure six mois. Il y a deux mille kilomètres de route à faire, et il y a tout d'abord à créer cette route. Sur celle de Saint-Pétersbourg à Moscou, des relais convenablement établis, des lieux de repos suffisamment aménagés, permettent des courses rapides et commodes. Dans les provinces Baltiques, les châteaux des seigneurs livoniens et estoniens ont offert à la souveraine non seulement une hospitalité empressée, mais encore la surprise d'un luxe et d'un confort nouveaux pour elle. Entre Saint-Pétersbourg et Kherson, c'est le désert à franchir sur un bon tiers au moins du parcours. Nous savons déjà comment Patiomkine s'y est pris pour peupler ce désert.

Le départ a lieu le 18 janvier 1787. Traînée par trente chevaux, la voiture de Sa Majesté contient un cabinet, un salon pour huit personnes, une table à jouer, une petite bibliothèque et toutes les commodités : c'est presque l'équivalent d'un wagon de luxe moderne. Le favori Mamonof, l'inséparable mademoiselle Protassof et le non moins inséparable Léon Narychkine y prennent place avec Catherine, qui en outre y invite le premier jour le comte Cobenzl, envoyé d'Autriche. Le lendemain, ce sera le tour du comte de Ségur. Quatorze autres voitures et cent vingt-quatre traîneaux emmènent le restant de sa suite. Il gèle à dix-sept degrés. L'envoyé d'Angleterre, Fitz-Herbert, est aussi du voyage. Celui d'Espagne, Normandez, qui a demandé en vain à en être, devient fou de chagrin, au rapport de Castéra.

Des palais en bois, bâtis et meublés à la hâte aux endroits marqués pour le coucher des voyageurs ; aux relais, des galeries couvertes, avec des tables chargées de rafraîchissements, attendent la caravane. La vaisselle employée dans chaque endroit ne sert qu'une fois et devient la proie des valets. Grande profusion, gaspillage énorme, grand désordre aussi et peu de commodité. « Toutes nos voitures », écrit le prince de Ligne, « sont pleines de pêches et d'oranges, nos valets sont « ivres de vin de Champagne, et je meurs de faim, car tout « est froid et détestable... Rien n'est chaud, excepté l'eau « qu'on boit. »

En Ukraine, Catherine a une déception : Bezborodko, qui s'est occupé jusqu'à présent de l'organisation matérielle du voyage et qu'effraye la dépense excessive où il la voit engagée, a envoyé au gouverneur de l'endroit des conseils d'économie. Celui-ci, qui n'est autre que l'illustre Roumiantsof, ne se l'est pas fait dire deux fois : il a réduit les installations improvisées au strict nécessaire et négligé de faire la toilette de Kief, la ville sainte, que la souveraine s'est fait une fête de montrer à ses invités. « Dites à l'Impératrice que mon affaire est de « prendre des villes et non pas de leur mettre du fard », répond-il à Mamonof qui est chargé de lui faire des observations. L'enchantement attendu, rêvé, désiré par l'Impératrice ne commence qu'en Crimée. Là, c'est Patiomkine qui a pris sur lui la mise en scène. Un de ses aides, Tchertkof, est en peine lui-même de comprendre les merveilles qu'il a contribué à accomplir : « J'ai été avec Son Altesse en Tauride... deux « mois avant l'arrivée de l'Impératrice..., et je me demandais « ce qu'elle voulait y montrer à Sa Majesté. Il n'y avait rien ! « Étant revenu avec Sa Majesté, Dieu sait quels miracles y « ont paru, et le diable sait d'où sont sortis des établisse- « ments, des armées, des populations, des Tartares en riches « costumes, des Cosaques, des vaisseaux. Je marchais comme « dans un songe. Je n'en croyais pas mes yeux... » Cet étonnement est partagé par tous les contemporains qui se sont trouvés à même de reconnaître la transformation accomplie par

un coup de baguette féerique dans ces steppes déserts : « Par « quel prodige », demande Langeron, « peut-on enfanter de « telles merveilles? » Mais il répond lui-même à la question : « Il faut le dire, elles furent produites par la tyrannie et la « terreur, et entraînèrent la ruine de plusieurs provinces. Des « gouvernements populeux de la Petite-Russie et des lieux « par lesquels l'Impératrice ne devait pas passer on chassa « toute la population, pour la répandre dans ces déserts : « mille villages furent dépeuplés pour un certain temps, et « tous leurs habitants conduits avec tous leurs troupeaux dans « les différentes stations indiquées. On leur fit construire à la « hâte des villages factices sur les bords les plus rapprochés « du Dniéper et des façades de village dans les sites plus « reculés. L'Impératrice passée, on rechassa tous ces malheu-« reux chez eux; beaucoup moururent des suites de cette « transplantation... Ayant été trente ans après gouverneur « général de toutes ces provinces, j'ai pu m'assurer de la vérité « de ces détails qui m'ont paru d'abord fabuleux. »

Le témoignage est précis, autorisé et concluant.

A Kief, on s'embarque pour descendre le Dniéper. Ce genre de locomotion était dans les habitudes et les goûts de Catherine. C'est ainsi qu'en 1767 elle est allée par le Volga jusqu'à Kostroma, emmenant avec elle les envoyés de Vienne, de Berlin et de Copenhague — l'envoyé de France n'en était pas alors, mais le ministre du Roi garda sa raison. Dix galères, « toutes couvertes, divisées en appartements et meublées », « dont une, la sienne, ayant un appartement complet avec une « espèce de salon dans lequel », au récit du baron d'Assebourg, « elle dînait avec douze personnes sans le moindre embarras », avaient suffi alors à la transporter, elle et son monde. Cette fois, c'est une autre affaire. La flottille du Dniéper ne comporte pas moins de 80 bâtiments avec 3,000 hommes d'équipage. Une aquarelle de Jean Lindsay (1), qui fut le peintre de cette cour et de cette féerie ambulantes, nous en donne une vue pitto-

(1) Elle nous a été gracieusement communiquée par la comtesse Marie Braniçka.

resque au moment de la rencontre de Catherine avec Poniatowski. Trois grandes barques à voiles sont en tête, de dimensions égales et d'une décoration uniforme : rouge et or. Elles portent sur le pont des espèces de pavillons à grandes baies vitrées : au-dessus des pavillons une plate-forme, sur laquelle des soldats paraissent rangés en bataille. La première de ces galères dont le nom est le *Dniéper* est celle de l'Impératrice. Côte à côte avec elle, le *Boug* a à son bord le prince Patiomkine, et ses deux nièces les comtesses Branicka et Skavronski. Un peu en arrière, une troisième barque, la *Desna,* sert de salle à manger. Suivent à la queue leu leu : le *Snow* avec les comtes Bezborodko, d'Anhalt, Levachof ; le *Seim* avec les ministres étrangers, y compris le *Jockey diplomatique,* autrement dit le prince de Ligne ; l'*Impet* où Léon Narychkine promène sa folie ; l'*Orel* qui embarque le comte Tchernichof et sa fille ; le *Ioz* avec la foule des courtisans de moindre importance, des secrétaires intimes, etc. La *Samara* et le *Kouban* sont affectés à la cuisine et aux provisions de bouche. Le *Tavel* et le *Don* forment l'escorte militaire. « L'or et la soie », raconte le comte de Ségur, « étincellent dans les riches appartements construits « sur les tillacs. Chacun des invités trouve sur sa galère une « chambre et un cabinet dont le luxe égale l'élégance, un « divan commode, un excellent lit en taffetas chiné et un « secrétaire en acajou. Chaque galère a sa musique. Une foule « de chaloupes et de canots voltigent sans cesse à la tête et « sur les flancs de cette escadre. »

Poniatowski dépense trois millions en trois mois de temps pour rencontrer l'Impératrice à Kaniof, lui tirer un feu d'artifice, causer avec elle pendant trois quarts d'heure, et recevoir de Bezborodko l'assurance que la guerre avec la Turquie n'est pas proche ! Il lui en coûtera moins tantôt pour loger porte à porte avec la souveraine sur le quai de la Néva, à Saint-Pétersbourg. Seulement il aura perdu sa couronne et fait perdre à son pays son existence politique. Les compagnons du féerique voyage s'aperçoivent à peine de cet intermède royal. Le génie du prince de Tauride leur fournit tous les jours tant

d'autres distractions ! « Toutes les stations sont mesurées de « façon à leur éviter la plus légère lassitude. La flotte ne « s'arrête qu'en face de bourgs ou villes situés dans des posi- « tions pittoresques. D'immenses troupeaux animent les prai- « ries, des groupes de paysans vivifient les plages ; une foule « innombrable de bateaux portant des jeunes garçons et des « jeunes filles chantant des airs rustiques de leurs pays envi- « ronnent sans cesse les voyageurs. » Voisin sur le *Seïm* du comte de Ségur, auquel nous empruntons encore ce tableau, le prince de Ligne l'éveille tous les matins en frappant à la mince cloison qui sépare leurs lits pour lui réciter des impromptus. Une heure après, le chasseur du prince apporte au jeune diplomate une lettre de six pages, où « la sagesse, la folie, la « politique, la galanterie, les anecdotes militaires et les épi- « grammes » se pressent et se heurtent dans un étourdissant mélange, et jamais « rien ne fut plus suivi et plus exact que « cette étrange correspondance quotidienne entre un général « autrichien et un ambassadeur français couchés à côté l'un « de l'autre sur la même galère, non loin de l'Impératrice du « Nord et naviguant sur le Borysthène à travers le pays des « Cosaques pour aller visiter celui des Tartares ».

Avec ce général autrichien et cet ambassadeur français, c'est l'Europe, l'Europe politique et l'Europe policée, cultivée et lettrée, que Catherine traîne ainsi derrière elle à travers le pays des Cosaques et des Tartares et à travers la contrée fantastique d'un rêve prestigieux : caresse suprême d'un favori tout-puissant à l'orgueil d'une ambitieuse maîtresse.

Quelques mésaventures interrompent bien pour un instant ce long enchantement. Supérieurement construits et aménagés au point de vue décoratif, les bâtiments de la flottille brillent moins par leurs qualités nautiques. Un jour, emporté par le courant, celui de l'Impératrice est violemment jeté à la côte, et Catherine court un danger sérieux. Elle défend de parler de cet incident, que les diplomates étrangers, laissés avec Normandez à Saint-Pétersbourg et s'y morfondant, exagèrent à plaisir. A Kaïdak, à trente lieues de Kherson, on débarque. A Kherson,

on rencontre Joseph, un peu penaud de s'être laissé inviter sans trop de façons et d'avoir répondu à l'invitation; n'en faisant rien paraître, mais s'en vengeant dans les bulletins maussades qu'il envoie au feld-maréchal Lascy, et où il se défend de partager le ravissement de son impériale amie et de ses autres compagnons :

« La confusion qui règne dans ce voyage est inexprimable. « Le débarquement a été long et pénible à faire. Il se trouve « plus de choses et plus de gens sur les bateaux que les voi- « tures contiennent et qu'il n'y a de chevaux pour atteler. « L'un court en avant, les autres suivront. Le prince Potemkin « seul, fou de musique, a cent vingt musiciens avec lui, et un « pauvre officier s'étant brûlé horriblement les mains avec de « la poudre, on est quatre jours à lui chercher des secours. « Le voyage par terre va d'un désordre dont on ne peut se « faire une idée; partie des voitures sont encore sur l'eau; « chacun prend des kibitques, voitures du pays, pour y porter « son bagage. Dans ces plaines immenses on court à qui plus « vite, six, huit voitures de front, et, malgré qu'on ne fait que « quatre postes par jour, on brise de ces voitures, et vaisselle, « matelas, bagage, l'on trouve tout couché sur ces steppes, et « l'on en manque ensuite. Le manger est copieux, mais pour « la plupart détestable, froid, dur. Enfin, hors l'Impératrice « qui est très aimable et quelques messieurs dont la compa- « gnie est tolérable, surtout les étrangers, ce serait vraiment « un temps de pénitence qu'on passerait. »

On peut excuser les critiques adressées par l'auguste voyageur à la cuisine de Catherine : le jour même de sa rencontre avec la souveraine, il a failli ne pas manger du tout, les officiers de bouche de Sa Majesté s'étant égarés en route ou ayant versé avec une *kibitka*. Le prince Patiomkine a sauvé, comme toujours, la situation en s'improvisant cuisinier, de concert avec le comte Branicki. A eux deux ils ont confectionné un dîner que le convive pricipal a d'ailleurs trouvé détestable. Sa mauvaise humeur ne désarme pas dans la suite du voyage. Tantôt il trouve mauvais qu'on l'ait fait passer par des che-

mins impraticables pour lui faire voir « un bouc et une chèvre « d'Angora dans une espèce de jardin anglais » improvisé par Patiomkine aux environs de Baktchissaraï. Tantôt il s'aperçoit que, pour tirer un feu d'artifice à Karassoubasar, on a fait faire deux mille verstes à une compagnie de bombardiers amenés exprès de Saint-Pétersbourg.

Catherine, elle, ne voit ou ne veut rien voir de tout cela. Elle jouit sans arrière-pensée et sans réserve du merveilleux spectacle qu'on déroule devant ses yeux. Elle se dit persuadée que la Crimée payera un jour avec usure toutes les dépenses qu'elle aura faites pour la conquérir et pour la visiter. Le retour seul nous la montre un peu revenue de son enthousiasme et assombrie. Des rapports lui sont envoyés annonçant de mauvaises récoltes. Une disette semble imminente, et elle ne se sent guère en mesure d'y faire face. La somme de quatre millions de roubles assignée pour les frais du voyage s'est montrée insuffisante de moitié. Mais on a ébloui l'Europe, et il est juste qu'on paye tant de gloire et tant d'agrément. La Russie payera, comme toujours.

Cette pauvre Russie n'a pas été éblouie de son côté, et n'a pu l'être. Elle n'était pas invitée et n'a rien vu. Bolotof raconte qu'à Toula, au passage de la souveraine dont l'arrivée était annoncée pour midi, les rues étaient pleines de monde dès le lever du soleil. Mais à peine la voiture de Sa Majesté fut-elle signalée, que toute cette foule se prosterna face contre terre et demeura ainsi pendant tout le défilé du cortège impérial. Quand les premières têtes osèrent se lever, l'Impératrice était déjà loin.

Les splendeurs nouvelles dont s'entouraient ses souverains actuels, vêtus à l'européenne, n'étaient pas encore faites pour ce peuple asservi aux traditions de la conquête tartare. Obéir et adorer demeurait son lot, sans prendre la moindre part des jouissances payées par sa sueur et par son sang, sans comprendre et même sans regarder.

CHAPITRE V

LA FIN DU RÈGNE (1).

I. Le déclin. — Santé physique et santé morale altérées. — Mélancolie. — Symptômes de lassitude et de détresse dans l'empire. — Résistance vaillante. — Le coup mortel. — Le mariage manqué d'Alexandra Pavlovna. — Gustave de Suède à Saint-Pétersbourg. — Intrigues de cour et manœuvres diplomatiques. — Une idylle. — Le jour des fiançailles. — Effondrement. — Le fiancé ne vient pas! — II. Catherine lutte encore. — Une soirée gaie à l'Ermitage. — Le lendemain. — Dans la garde-robe. — Le trône de Poniatowski. — L'agonie. — Dans l'antichambre du favori. — A côté de la mourante. — Paul. — La vision de la défaite de Moreau. — Arcole. — III. La postérité. — Statues et caricatures. — Les monuments de Saratof et de Saint-Pétersbourg. — L'histoire.

I

La guerre de Turquie, mêlée de succès et de revers, celle de Suède encore moins heureuse, suivant le voyage de Crimée : c'est le déclin. En 1792, le grand metteur en scène des spectacles féeriques expire sur une route de Moldavie aux rebords d'un fossé : c'est la fin d'une épopée. Catherine est seule maintenant à porter le poids de l'écrasant fardeau dont trente

(1) Chtcherbatof, *Écrits polémiques*, dans l' « Antiquité russe », V; *Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères de France; *Correspondance politique* publiée par Herrmann, dans son *Histoire de Russie* (Ergänzungsband); *Correspondance de Catherine et étude du baron de Budberg sur le mariage projeté de la grande-duchesse Alexandra*, dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », IX; *Correspondance de Catherine et de la grande-duchesse sa belle-fille avec Paul*, dans l' « Antiquité russe », IX; *Correspondance* de Bezborodko, Zavadovski, Tchernichof, avec Vorontzof, dans l' « Archive de Vorontsof », XII et XIII; *Correspondance* de Rastoptchine, dans l' « Archive russe », 1876; *Correspondance* de Bantich-Kamienski, *ibid.*; *Correspondance* de Panine avec Repnine, dans le « Recueil de la Société Impériale d'histoire russe », XVI; Hilferding, *Documents*, dans l' « Antiquité russe », XII; *Mémoires* de Bachilof, Chichkof, Fédor Galitzine, Gretch, Masson, Rastoptchine, Sanglène; *Protocole de la mort de Catherine*, dans le « Dix-neuvième siècle », I, 484.

années d'efforts presque toujours triomphants ont chargé ses épaules, du colossal édifice de sa fortune associée à celle de l'immense empire élargi par elle — seule avec Zoubof! Et Genet, le diplomate révolutionnaire qu'elle tolère encore à sa cour, écrit à Dumouriez : « Une confiance aussi étendue dans un « homme aussi peu instruit fait supposer que l'Impératrice, « blessée du pouvoir que le prince Potemkin s'est arrogé, veut « montrer aujourd'hui que c'est elle seule qui gouverne. Mais « l'impitoyable nature contrarie ce dernier élan de son amour-« propre. Catherine II décline d'une manière sensible ; elle le « voit, et la mélancolie commence à s'emparer de son âme. »

Elle est visible, dans la correspondance intime de la souveraine, cette mélancolie descendant lentement comme une sombre et froide brume sur son âme, ensoleillée si longtemps, radieuse de jeunesse et de vigueur. Sa santé morale et sa santé physique vont s'altérant en même temps. Jusque sur le visage toujours immuablement serein qu'elle montre en public, Genet aperçoit « des signes certains annonçant la dissolution « et l'hydropisie ». Elle lutte avec vaillance ; elle se vante un jour d'avoir fait deux à trois verstes à pied, entre le Palais d'Hiver et l'Ermitage, pour se prouver qu'elle est leste encore et ingambe. Elle se soigne aussi à sa façon avec des remèdes d'empiriques : « Je crois que c'est la goutte qui s'est placée « dans mon estomac », écrit-elle à un de ses intimes ; « je l'en « chasse avec du poivre et un verre de vin de Malaga que je « bois tous les jours. »

Mais son empire laisse voir aussi aux observateurs attentifs des symptômes alarmants d'épuisement et de détresse. Dans une lettre adressée au comte Vorontsof le 3 avril 1795, Bezborodko établit le bilan de la situation générale, et c'est un tableau fort sombre qui en ressort : pour faire face aux vingt-cinq vaisseaux que la Porte peut mettre en ligne dans la mer Noire, on n'en a guère que neuf, qui sont à moitié pourris, à cause de la mauvaise qualité des bois employés pour leur construction; la flotte des galères à rames sur laquelle on croyait pouvoir compter n'existe pas : Mordvinof, à qui on a

confié cette partie, n'a songé qu'à remplir ses poches. Patiomkine, qui du moins se connaissait en hommes, faisait peu de cas de celui-ci, mais le nouveau favori le protège comme il protège Ribas qui ne vaut pas mieux; l'armée de terre fait encore bonne figure, mais elle coûte cher, étant effroyablement mal administrée, et il n'y a plus de quoi fournir à ses besoins; on doit neuf millions pour l'entretien de la flotte, et on ne sait où les prendre; la cour mange trois millions de roubles, par an et fait deux millions de dettes; l'entretien de la comtesse Branicka demande à lui seul deux cent mille roubles, et celui du comte Nicolas Saltykof autant; le commerce pourrait donner un large revenu, s'il n'était dirigé par un faiseur de vers à moitié fou : Dierjavine, car c'est de lui qu'il s'agit, est en train de le ruiner.

Bezborodko est un mécontent, mais son témoignage n'est pas isolé. L'opinion paraît presque unanime parmi les contemporains qu'on touche à une crise redoutable ; que la politique de Catherine a donné à tous les ressorts de la machine gouvernementale une tension excédant leur force de résistance; que sur tous les points les moyens font défaut aux exigences, et que la Russie ne peut soutenir le rôle qui lui a été imposé. Catherine reste à peu près seule comme retranchée dans son invariable optimisme, et lui arrive-t-il même d'avoir, pour un instant, la vision des nuages amoncelés à l'horizon et d'en ressentir un léger frisson, elle croit à un changement d'optique plutôt qu'à un changement de sa fortune : c'est l'âge, dit-elle, qui lui fait voir les choses en noir. Et elle cherche aussitôt à réagir contre cette impression qui n'est à ses yeux qu'une faiblesse. Elle veut être gaie. « Je suis gaie », écrit-elle à Grimm le 15 février 1796, « et leste comme un pinson. » Elle ne veut pas être malade. « Jusqu'ici je me porte très bien », affirme-t-elle à la même date. Elle imagine des divertissements nouveaux. Elle organise une expédition pour ramener de vive force à la cour le comte Strogonof, qui, souffrant lui aussi et attristé, s'est enfermé dans une maison de campagne voisine de Saint-Pétersbourg. Elle fait attaquer sa *datcha* à coups de

canon. Et, venue l'heure qu'elle a choisie pour son entrée effective dans la coalition antirévolutionnaire, c'est sur un ton d'allégresse rappelant le début de sa première campagne contre les Turcs qu'elle annonce à Grimm la marche de Souvorof : « L'on dit que soixante mille Russes sont en marche « pour se rendre sur les bords de l'Elbe, et mettre fin aux « désastres de l'Allemagne ; l'on dit que le maréchal Souvorof « est à leur tête ; l'on dit encore beaucoup de choses et l'on « en verra encore beaucoup plus ; c'est la lanterne magique « dans laquelle nous verrons ce que nous verrons. Adieu, « souffre-douleur ; attendez-vous à des coups de griffe. »

Et voici que c'est elle-même qui, avant que le premier de ses soldats ait passé la frontière, en vient à sentir le coup de griffe de la fortune adverse, la frappant en plein cœur pour la première fois et la laissant tout étourdie de ce choc imprévu, meurtrie et déconcertée. La joyeuse fanfare de guerre, dont elle a tenu à envoyer l'écho au « souffre-douleur », est du 13 août 1796 ; le lendemain est pour elle un jour de fête : le comte de Haga et le comte de Wasa — Gustave, le futur roi de Suède, et son oncle, le duc de Sudermanie, régent du royaume pendant la minorité du prince, — arrivent à Saint-Pétersbourg. Ils viennent officiellement pour déclarer l'adhésion de la Suède à la coalition formée contre la France républicaine, mais leur voyage se rattache en réalité à d'autres préoccupations. Depuis longtemps Catherine caresse le projet d'une union entre le prince-héritier de Suède et sa petite-fille Alexandrine, la fille aînée de Paul. La princesse a été élevée dans cette idée. Un jour qu'elle jouait sur les genoux de l'Impératrice, la souveraine a ouvert devant elle un portefeuille rempli de portraits, en lui disant de choisir le prince qu'elle voudrait épouser, et, sans hésiter, paraît-il, l'enfant a mis le doigt sur le portrait de Gustave. Depuis un an bientôt le moment est venu de réaliser ce rêve de la dixième année. Les jeunes gens ont maintenant, elle quatorze, lui dix-sept ans révolus. Mais des difficultés ont surgi. Le Régent a cru découvrir la main de Catherine dans le complot d'Armfeldt organisé contre son pouvoir, et s'en est

vengé en donnant à la politique extérieure du pays une direction absolument contraire aux vœux de l'Impératrice, en même temps qu'il négociait pour son neveu un mariage avec la fille du duc de Mecklembourg-Schwerin. Il en a fait célébrer les fiançailles en novembre 1795 et a envoyé à Saint-Pétersbourg le comte de Schwerin pour en donner notification, pendant que des pourparlers étaient engagés à Stockholm avec M. Le Hoc, envoyé de la République française. Mais Catherine a tenu bon, elle a refusé de recevoir le comte de Schwerin et a paru décidée un moment à rompre à coups de canon l'alliance mecklembourgeoise. Le duc de Sudermanie a plié devant l'orage; un agent interlope de l'émigration française, le Genevois Christin, ci-devant secrétaire de Calonne, a réussi à lui inspirer des sentiments à la fois plus conciliants et plus favorables aux intérêts de la coalition antirévolutionnaire. S'aidant du concours de mademoiselle Huss, l'actrice française dont Markof, l'homme de confiance du nouveau favori impérial, a fait sa maîtresse, il est parvenu à engager Zoubof lui-même dans la voie d'un compromis satisfaisant pour les deux parties. Le baron de Budberg, diplomate avisé, employé antérieurement déjà en Allemagne à des négociations matrimoniales, a été envoyé de Saint-Pétersbourg à Stockholm avec une mission officieuse. Bientôt après, Le Hoc recevait une audience de congé, et le Régent, que Catherine traitait naguère de « scélérat », écrivait à la souveraine pour lui donner l'assurance que le mariage avec la princesse de Mecklembourg ne se ferait pas tant qu'il conserverait le pouvoir, et qu'il renonçait à l'alliance française. L'Impératrice a insisté, réclamant catégoriquement la rupture officielle des fiançailles célébrées en novembre et l'arrivée à Saint-Pétersbourg du prince et de son neveu pour lui demander la main d'Alexandra Pavlovna, et, devant la menace des démonstrations militaires ordonnées simultanément par la souveraine, le duc de Sudermanie s'est exécuté à moitié : il a donné une promesse formelle que les fiançailles si violemment attaquées n'auraient jamais de suite et a consenti à venir à Saint-Pétersbourg, sans prendre toutefois aucun

autre engagement, la différence des religions créant à l'union souhaitée par Catherine un obstacle qu'il ne se chargeait pas d'écarter. Catherine s'est fâchée encore; elle a déclaré que si le Régent et ses conseillers continuaient à parler ainsi d'obstacles n'ayant pas le sens commun, « on pourrait dire que ce « sont des abandonnés de Dieu » ; mais elle a fini par céder à son tour. Une fois que les deux princes seraient dans sa capitale et sous sa main, on trouverait bien un moyen de s'arranger.

Ils arrivent, et pendant deux semaines il semble bien au contraire qu'on se soit embarqué, de part et d'autre, sans grande chance d'arriver au port. Le duc de Sudermanie ne se départit pas de sa réserve, et ni Zoubof aidé de Markof, ni Catherine elle-même n'aperçoivent le moyen de l'en faire sortir. Or la souveraine n'entend pas en démordre : point de demande en mariage, point d'alliance. On marchera à l'autel ou on se battra. Mais soudain un coup de théâtre se produit : le 4 septembre, après un dîner à la cour, alors que l'on est descendu au jardin pour y prendre le café, Gustave aborde l'Impératrice et, sans autre préambule, lui déclare, avec l'ingénuité et la fougue de ses dix-sept ans, qu'il est amoureux de la princesse Alexandrine et qu'il sollicite sa main.

Que s'est-il passé? Une idylle a brusquement fleuri sur ce fumier d'intrigues louches et de manœuvres inavouables. Sous le chaud soleil d'août les deux jeunes gens se sont rencontrés, et, par-dessus la voix brouillonne des officiers diplomatiques, leurs cœurs ont parlé l'éternel langage de la jeunesse et de l'amour. Dès le premier jour qui les a mis en face l'un de l'autre le charme tout-puissant a opéré. La gracieuse princesse avait perdu la veille un chien tendrement aimé et avait pleuré toute la journée. Madame de Lieven s'est désolée à l'idée de lui voir les yeux rouges. Ah! que vite ces larmes avaient séché au beau soleil de l'été finissant! Si brûlant encore ce soleil, si prodigue de ses derniers rayons, que la gouvernante dévouée a eu un moment d'inquiétude quand, quittant sans s'en apercevoir l'abri protecteur d'un berceau de verdure, le jeune

couple a poursuivi sa promenade, insouciant et oublieux sous l'ardente coulée de lumière noyant les deux têtes blondes. Mais Catherine a vu le mouvement qu'elle a fait pour rappeler les imprudents, et, souriante, l'a arrêtée d'un geste. Et le roman va son chemin, léger et rapide : il a quatorze ans d'un côté, dix-sept ans de l'autre! Après la promenade, la danse. Le 28 août, il y a bal au palais du grand-duc, et le lendemain la grande-duchesse croit devoir faire part à l'Impératrice de ce qui s'y est passé. Ce n'est plus la femme de l'héritier du trône, c'est une mère qui écrit : « Ma bien chère mère, je me « fais un devoir de rendre compte à Votre Majesté Impériale « de la soirée d'hier, qui me paraît de très bonne augure, car « l'empressement du Roi pour Alexandrine a été très marqué. « Il n'a presque dansé qu'avec elle; même déjà après minuit, « voyant que la petite me demandait si elle pouvait encore « danser une contredanse, il s'approcha du Régent et lui dit « quelque chose à l'oreille, après quoi le Régent s'est mis à « rire de bon cœur. Je lui en demandai la raison, il me « répondit : C'est qu'il me demande si les jeunes princesses « avaient la permission de danser encore. Lui ayant répondu « que oui, il me dit : Oh! alors il faut que je danse aussi! Et « effectivement il alla prendre encore Alexandrine. »

Quatre jours après, c'est Catherine elle-même qui, à la suite d'un autre bal, donné à l'ambassade d'Autriche, rédige à l'adresse de Grimm un bulletin encore plus joyeux : « Ce bal « était fort gai, parce que le bruit courait que tout était défi- « nitivement convenu en paroles. Je ne sais comment il se fit, « par gaieté ou autrement, que notre amoureux s'avisa de « presser un peu en dansant la main de sa future. La voilà « qui devient pâle comme la mort et qui va dire à sa gouver- « nante : « Imaginez-vous, je vous prie, ce qu'il fait! Il m'a « pressé la main en dansant. Je ne savais que devenir. » L'autre lui dit : « Que fîtes-vous donc? » Elle répondit : « Je « me suis effrayée que je pensais tomber. » En quittant ce bal, le jeune homme a pris sa résolution, et ne voulant pas confier cette fois ses affaires au Régent, il les a faites lui-même en

s'adressant directement à l'Impératrice, comme nous avons vu.

On est fiancé à partir de ce moment et on ne se quitte plus. On passe les journées ensemble sous les yeux de la mère attendrie, qui continue à raconter ce bonheur dont elle prend si volontiers sa part en des billets adressés tantôt à la grand'-mère, tantôt au père absent, relégué dans sa solitude maussade de Pavlovsk : « Mon bon et cher ami, je vous écris deux mots « pendant que nos jeunes promis sont assis à côté l'un de « l'autre à se parler bas, et c'est toujours la voix du promis « que j'entends. La générale (madame de Liéven), Hélène et « moi nous faisons des pâtés (*sic*); Anne joue assise sur une « chaise; le Régent et Stedingk sont autour de nous à voir des « camées et je viens d'engager le Régent à aller fumer dans le « divan. » Elle signe « Macha » ce tableau familial, en y joignant un gros baiser pour son *moujenka* (petit mari). Puis elle dit à la grand'mère comment le Roi a pleuré à la pensée d'être séparé pendant huit longs mois de sa fiancée, le mariage ne devant avoir lieu qu'au printemps. Elle lui a demandé la raison de ce retard. Pourquoi ne se marierait-on pas de suite? — « Mais « la cour n'est pas rassemblée, et les appartements ne sont pas « prêts... — Qu'importe? On a vite fait de rassembler la « cour, et, quand on s'aime bien, on ne fait pas attention « aux appartements. Vous vous marieriez, la petite viendrait « avec vous, et ce serait fini. — Mais la mer est dange- « reuse... » Ici Alexandrine a pris la parole : — « Je me croi- « rai toujours en sûreté avec vous! » — Et la mère de conclure : — « Prenez confiance en moi, monsieur Gustave (*sic*); « voulez-vous que j'en parle à l'Impératrice? » Il voulut bien, « et », achève l'excellente princesse, « la bonne humeur gagna « si bien son cœur que le souper s'en ressentit et qu'il fut « parlant et caressant même devant le monde avec la petite ».

Le lendemain, nouvelle joie et nouveau billet à l'adresse du père : « Mon bon et cher ami, bénissons Dieu : les promesses « sont fixées à lundi soir dans la chambre des diamants... « Elles seront faites par le métropolite... Après..., il y aura « bal dans la chambre du trône. » Lundi soir, c'est le 11 sep-

tembre. A sept heures, les personnes désignées pour assister à la cérémonie sont réunies dans la salle des diamants. La fiancée arrive, puis l'Impératrice. On n'attend plus que le jeune roi. Il tarde à paraître, la souveraine commence à donner des signes d'impatience, un quart d'heure se passe, puis un quart d'heure encore, et c'est Markof qui s'avance, interdit, tremblant, pour murmurer quelques mots aux oreilles de Catherine : « Le Roi ne veut pas venir ! » Elle fait mine de parler, et aucun son ne sort de sa bouche qui reste grande ouverte ; son valet de chambre Zotof se précipite avec un verre d'eau ; elle boit une gorgée, fait quelques pas, puis lève la main et à deux reprises frappe Markof avec la canne dont elle se sert depuis quelque temps pour assurer sa marche ; Bezborodko intervient, mais elle le repousse : « — J'apprendrai à ce morveux !... » l'entend-on dire ; puis les paroles paraissent s'étrangler dans sa gorge, et elle se laisse tomber enfin lourdement dans un fauteuil.

Qu'est-il advenu cette fois? Il est advenu que Zoubof et Markof, le favori et son confident, ont touché à une affaire épineuse sans avoir conscience des difficultés et des périls qui s'y rencontraient, et que l'Impératrice les a laissés faire sans prendre garde qu'elle confiait les intérêts les plus graves et les plus chers qu'elle pût avoir à deux écervelés. Pendant que les deux jeunes gens échangeaient des caresses et de tendres serments, il avait bien fallu discuter les conditions de l'union projetée, et Catherine avait réclamé de Gustave un engagement par écrit stipulant pour sa future « une liberté entière « de conscience et d'exercice de la religion dans laquelle elle « est née ». Le prince avait répliqué en s'en rapportant à la parole d'honneur déjà donnée par lui à Sa Majesté « que jamais « madame la grande-duchesse ne serait gênée dans sa con« science en ce qui concerne la religion, « et en refusant sa « signature à toute promesse écrite en ce sens », qui serait « entièrement superflue ». Et en même temps il s'était arrangé pour attribuer à cette parole d'honneur un peu énigmatique, derrière laquelle il se retranchait, la valeur qu'il lui convenait

qu'elle eût. Avec sa brusquerie et sa présomption habituelles, Catherine s'était un peu trop hâtée de juger ce jeune homme qu'elle voyait pour la première fois, et de lui accorder d'emblée — ses lettres à Grimm en témoignent — « de l'esprit et « de la bonté de cœur, de la prudence et de la mesure » . Il avait peut-être de l'esprit, mais un esprit très bizarre, où la prudence et la mesure ne parurent précisément jamais, et la bonté de son cœur demeura également sujette à caution. Une tournure bien prononcée de fanatisme mystique semble avoir constitué toujours le trait le plus marquant de sa physionomie morale. Marié plus tard à une princesse de Bade, il emploiera la soirée de ses noces à faire lire à sa femme le livre d'Esther, et, engagé dans la coalition européenne contre Napoléon, il appliquera aux événements du siècle les enseignements de l'Apocalypse. A cette heure, tout en jouant avec une conviction apparente, peut-être même sincère, son rôle d'amoureux impétueux, il s'est évertué sournoisement à tendre des pièges à la pauvre jeune fille sans défiance, en lui faisant prendre de son côté des contre-engagements oraux dont elle ignorait la portée. « Le fait est », écrivit Catherine à son fils après la catastrophe, « que le Roi prétendait qu'Alexandrine lui avait « promis de changer de religion et de communier dans le « luthéranisme, et qu'elle lui avait donné la main sur cela... « Elle m'a dit avec la candeur et la naïveté qui lui sont natu- « relles qu'il lui avait dit que le jour du couronnement il fal- « lait qu'elle communie avec lui et qu'elle avait répondu : « Volontiers, si cela se peut et que grand'maman y consente. « Et qu'après cela il lui en avait reparlé et qu'elle l'avait tou- « jours renvoyé à moi. Je lui ai demandé si elle avait donné « sa main au Roi en guise de promesse sur ce point. Sur ceci « elle s'est écriée avec une sorte de frayeur naturelle, disant : « Jamais de ma vie ! »

Une équivoque avait été créée ainsi, que les déclarations rassurantes prodiguées par Zoubof et par son acolyte à l'Impératrice, au sujet de la marche des négociations, avaient maintenue jusqu'au jour des fiançailles. Des deux côtés on avait

compté sur le dernier moment pour emporter les résistances et « bâcler » la cérémonie des fiançailles, comme disait Markof, sauf à voir encore après. Mais ce moment venu, on s'était trouvé acculé de part et d'autre à une impasse : la signature réclamée par l'Impératrice se dressant en barrière infranchissable d'un côté, et les prétendus engagements de la fille de Paul invoqués par le prince, de l'autre. Zoubof avait imaginé que Gustave n'oserait pas faire faux bond à la cérémonie. Il osa, et Catherine affirma le lendemain que la nuit du 11 au 12 juillet 1762, où s'étaient jouées sa fortune et sa vie, lui avait été moins angoissante et cruelle.

II

Elle est prompte à se remettre pourtant, et elle n'abandonne pas encore la partie. Le métropolite de Novgorod, mandé en toute hâte, engagé à faire deux cents verstes en un jour pour se rendre à l'appel de la souveraine, a plié vainement de longues heures sous le poids de ses vêtements sacerdotaux et de sa fatigue; la cour assemblée s'est morfondue jusqu'à dix heures du soir dans l'attente du grand événement et du bal qui devait en célébrer l'accomplissement : ce sont de petits malheurs. L'énergique souveraine fait reprendre les pourparlers et veut que sa petite-fille assiste à un autre bal qui sera donné à l'occasion de sa fête et auquel Gustave doit paraître. Comme la pauvre princesse demande en grâce qu'il lui soit permis de ne pas y montrer ses yeux rougis pour de bon cette fois par des larmes qui ne sèchent plus, elle reçoit un chiffon de papier avec ces lignes : « Pourquoi pleurez-vous? Ce qui est différé « n'est pas perdu. Lavez vos yeux avec de la glace et vos « oreilles aussi, et prenez des gouttes de Bestoujef. Il n'y a « rien de perdu. C'est moi qui étais malade hier. Vous êtes « fâchée du retard, et puis c'est tout. »

Le bal a lieu, Alexandra Pavlovna y vient, mais le Gustave

qu'elle y voit n'est plus le prince amoureux de tantôt; un luthérien intransigeant a pris sa place. La rupture devient définitive. Alexandra Pavlovna doit épouser trois années plus tard l'archiduc Joseph d'Autriche, pour mourir bientôt, à ses premières couches, frêle existence que le destin n'a pas marquée pour le bonheur. Et, quoiqu'elle n'en laisse rien paraître toujours, Catherine est vaincue par cette épreuve. Avec son prestige compromis, son assurance pour la première fois entamée, il semble que les sources même de la vie soient atteintes en elle. Elle voit une comète et y devine un signe de sa fin prochaine. On lui fait observer qu'autrefois elle a refusé d'ajouter foi à de tels présages. — « Oui, autrefois!... » répond elle avec tristesse. Les coliques, dont elle a habituellement souffert sous le coup d'émotions violentes, ne la quittent plus. Des plaies s'ouvrent sur ses jambes. Un aventurier de plus, le fameux Lambro-Cazzioni, que l'amiral Ribas a introduit chez elle et dont elle agrée les conseils comme médecin après avoir utilisé ses services comme corsaire dans l'Archipel, lui recommande des bains de pied d'eau de mer glacée. Des menaces de congestion et d'apoplexie paraissent alors. Dans les premiers jours de novembre, pourtant, elle se sent mieux. Le 5/16 de ce mois, ayant reçu par un vaisseau de Lübeck la nouvelle de la retraite du général Moreau obligé de repasser le Rhin, elle adresse à Cobenzl le fameux billet : « Je m'em-« presse d'annoncer à l'excellente Excellence que les excel-« lentes troupes de l'excellente cour ont complètement battu « les Français. » Le soir, au petit Ermitage, elle est très gaie, et Léon Narychkine, qui y paraît déguisé en marchand ambulant, réussit à l'amuser beaucoup. Elle se retire pourtant plus tôt qu'habituellement, en disant qu'elle a gagné des coliques pour avoir trop ri. Le lendemain, elle se lève à son heure accoutumée, s'entretient quelque temps avec le favori, travaille avec ses secrétaires, puis, renvoyant celui qu'elle a appelé en dernier lieu, elle lui dit d'attendre ses ordres dans l'antichambre. L'attente se prolongeant d'une façon inusitée, l'homme est pris d'inquiétude. Le fidèle Zotof s'enhardit au

bout d'une demi-heure à pénétrer dans la chambre à coucher. L'Impératrice n'y est pas, et pas davantage dans la chambre de toilette. Il pousse un cri d'alarme, on accourt, on pénètre jusque dans la garde-robe, et là on la trouve inerte, la face congestionnée, l'écume à la bouche et râlant déjà le râle de la mort.

Une légende (1) veut qu'en cet endroit elle ait fait récemment placer un meuble apporté de Varsovie dans les dépouilles de la malheureuse Pologne : le trône de Poniatowski. Une idée vilaine, lâche et malpropre. C'est la *Princesse de Zerbst cathérinisée,* comme disait Joseph, qui seule a pu avoir cette idée-là. Une fille de Pierre le Grand se fût souvenue que sur ce trône, avant l'amant couronné et ne méritant pas lui-même dans son malheur cette suprême injure, des rois s'étaient assis, diadème en tête, qui avaient tenu les destinées de la Russie dans leurs mains puissantes : Batory d'abord, le rude Transylvanien, puis Sigismond Wasa et son fils Ladislas. Et voilà que ce morceau de bois doré, symbole profané et sali par elle, se vengeait! La mort y rivait l'altière triomphatrice, souillée à son tour et agonisant dans la fange.

Transportée dans sa chambre à coucher, étendue sur un matelas au pied de son lit, elle agonisa encore trente-sept heures sans reprendre connaissance. Quand les médecins eurent déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir, on s'aperçut que Paul était là. Vingt courriers envoyés par des amis de demain étaient allés le chercher à Pavlovsk. Tout un cortège l'avait accueilli aux abords de la capitale. Mais dans ce palais encore peuplé par les courtisans de Catherine et où la veille il comptait pour si peu, dans l'effarement où la catastrophe inattendue jetait cette foule d'hommes et de femmes, pour qui la fin du monde semblait arriver, sa présence n'avait attiré l'attention de personne. Venu ce jour-là pour faire à l'ordinaire sa cour au *favori,* un témoin, auteur de Mémoires curieux, Chichkof,

(1) Un historien de premier ordre, le Père Kalinka, s'est porté garant de l'authenticité du fait, dans son ouvrage : *Les dernières années du règne de Stanislas-Auguste,* Paris, 1868, p. XCVI.

donne en quelques traits expressifs l'image de la stupeur et de l'angoisse accompagnant cette fin de règne. En pénétrant dans la salle d'audience, il s'étonne, ne sachant encore rien du tragique événement, de la voir déserte. Seul Lambro-Cazzioni est là, immobile, pâle comme un mort, ouvrant des yeux vides de regard. Interpellé, il ne répond pas, ne bouge pas : il a l'air d'une figure de cire. Paraît ensuite Nicolas Zoubof, un des frères du favori : il a un pas d'automate et semble avoir aussi perdu la parole. Chichkof prend le parti de s'en aller. Sur l'escalier, il rencontre Gribovski ; il veut lui demander ce qui se passe, mais voici qu'il se sent devenu muet à son tour, la gorge serrée, les mots ne parvenant pas à sortir de sa bouche. Un tremblement le prend sans qu'il sache pourquoi, et sa terreur augmente en voyant que Gribovski tremble aussi et que ses lèvres remuent sans laisser entendre aucun son. Ils se séparent ainsi, n'ayant pas échangé une syllabe. Enfin Chichkof a franchi le seuil du palais, et il se met à courir. Il revient chez lui grelottant de fièvre et se met au lit sans avoir rien appris.

Mais Paul ne perd pas son temps. Pendant que Roggerson, Zotof, la Pierekoussihina, Zoubof s'empressent autour de la mourante, essayant d'adoucir ses souffrances, essuyant ses lèvres d'où coule une bave sanglante, il s'occupe dans la pièce voisine avec Bezborodko. Il fouille le secrétaire de la souveraine et examine ses papiers. L'opinion générale veut qu'il s'y trouve un testament prononçant la déchéance de l'héritier. Un manifeste explicatif y est joint, dit-on, contresigné par les deux héros populaires : Roumiantsof et Souvorof. Et la *Pravda voli monarcheï* (la loi de la volonté souveraine), établie par Pierre le Grand, demeure en vigueur, proclamant le pouvoir absolu du monarque pour le règlement de sa succession.

Paul découvre-t-il à ce moment le document terrible ? Oui, à en croire la légende. Il met la main sur une enveloppe nouée d'un ruban noir portant cette inscription : « A ouvrir après « ma mort dans le conseil. » Sans mot dire, il regarde alors Bezborodko, et celui-ci, gardant également le silence, se contente de tourner les yeux du côté de la cheminée où brûle un

feu que Catherine a peut-être allumé elle-même l'autre matin!...

Ce n'est que le récit d'une légende ; voici ce que l'histoire peut y ajouter : quelques semaines plus tard, Souvorof est en pleine disgrâce, et Roumiantsof, en apprenant la mort de la grande souveraine et l'avènement de son fils, meurt brusquement, frappé d'une attaque d'apoplexie. Parmi les papiers de Catherine qui ont passé à la postérité, un projet pour le règlement de sa succession s'est conservé, et il désigne Paul comme l'héritier de la couronne. Mais c'est une pièce de date ancienne, contemporaine probablement de la Commission législative (1767).

L'avènement de Paul s'opère sans encombre, et, en dehors de la cour, l'effet produit par la mort de celle dont il recueille l'héritage pesant est loin de correspondre à l'impression traduite si éloquemment par Chichkof. Langeron note dans ses Mémoires : « Lorsque je reçus officiellement l'avis,... je fis, « ainsi que cela me fut ordonné, prêter serment par mon ré- « giment à l'empereur Paul. Je fus étonné de l'indifférence « avec laquelle les soldats et les officiers de l'armée reçurent « cette nouvelle. Ils ne firent paraître ni douleur ni regrets. » Nous l'avons fait observer : quoiqu'elle eût pris la victoire à sa solde, au dire d'un volontaire français bon courtisan, et malgré les allures militaires de son règne, Catherine n'a pas été en faveur auprès de son armée, et le peuple russe tout entier a mis du temps, d'ailleurs, à s'apercevoir qu'avec le cadavre de la grande Impératrice, il a enterré un passé de gloire qui ne devait pas revivre de longtemps. Quant à l'Europe, elle n'avait guère le loisir à ce moment de s'occuper de ce qui arrivait à Saint-Pétersbourg : le jour même où la souveraine a rendu le dernier soupir, emportant la vision consolante du triomphe de la coalition sur les armées révolutionnaires, un autre général que Moreau traversait le pont d'Arcole dans un ouragan d'enthousiasme — qui annonçait Austerlitz.

III

La reconnaissance de la Russie a tardé à se manifester, même par l'érection d'un monument qui fût digne de la moderne Sémiramis. Vivante, Catherine se défendit d'être ainsi honorée. « Je ne veux point de monument », écrivait-elle à Grimm le 20 septembre 1783, « et si divin (Reiffenstein) en rêve, je « ne lui envie point le plaisir, mais exécuté ne sera de mon « su. Les places de Saint-Pétersbourg sont embarrassées. » Elle décourageait les projets de statues et faisait profession de tolérer les caricatures ; elle en riait la première, d'un rire un peu forcé parfois, comme dans cette autre lettre à l'adresse du « souffre-douleur » : « On a fait en Hollande une médaille, « où l'Impératrice-Reine et l'Impératrice de Russie sont en- « semble dans un carrosse, le Roi de Prusse sur le siège du co- « cher. On leur demande où elles vont, et elles répondent : « Où il plaît au cocher de nous mener. J'ai trouvé cela très « drôle. Il n'y manque que la vérité ou la musique d'un opéra « comique français, la première pour que cela fût piquant, « la seconde pour que ce fût une platitude complète. » Parfois aussi elle se fâchait, faisant brûler par le bourreau quelques dessins, dont la licence et l'obscénité lui paraissaient avec raison dépasser la mesure. Une profusion s'en est conservée dans les collections d'estampes contemporaines : la plupart défient la description, comme ce *Repas de Catherine* accompagné d'une légende, dont le sens littéralement intraduisible est à peu près celui-ci : « Puisque tu aimes tant les hommes, « mange leur chair et bois le plus pur de leur sang » ; comme cet autre dessin, qui représente la souveraine un pied sur Varsovie, l'autre sur Constantinople, et couvrant de ses vastes jupons tous les princes de l'Europe, le Pape compris. Mais

elle imaginait sans doute qu'après sa mort il se trouverait bien un Falconet, peut-être même un Falconet russe, qui ferait pour elle ce qu'elle avait fait pour Pierre le Grand. Chargé de peindre son portrait pour la salle capitulaire de l'ordre de Saint-Georges, Lampi avait placé au fond de sa toile un buste du grand Tsar avec cette inscription : « Elle a accompli ce qu'il « a commencé. »

Falconet a tardé à venir. En 1848, de pauvres colons allemands établis à Saratof prenaient les devants, en dressant sur un modeste piédestal de granit l'image de la souveraine dont leurs pères avaient recueilli les bienfaits. La reconnaissance des héritiers directs d'une gloire qui a rempli l'Europe pendant un quart de siècle ne s'est exprimée qu'en 1883 par un monument plus pompeux et moins heureux. Élevée à Saint-Pétersbourg, au milieu du vaste square compris entre la Bibliothèque Impériale, le palais Anitchkof, demeure actuelle du Tsar, et le théâtre Alexandre, l'œuvre de M. Mikiéchine est d'un aspect peu séduisant. Avec son attitude, qui semble celle d'une personne en marche, et le sceptre qu'elle tient en main, l'Impératrice a l'air de suivre une procession en portant un cierge. Le soubassement, imitant le monument de Frédéric II à Berlin, est quelque chose comme un autre essai, en bronze, de l'évocation que nous avons tentée ici même. Les principales figures de l'entourage impérial sont là : Patiomkine, un pied sur le turban turc, Orlof le vainqueur de Tchesmé et Roumiantsof le vainqueur de Kagoul, et la princesse Dachkof et Betzki et Dierjavine... Mais le bronze a trahi la pensée de l'artiste, ses personnages sont gauches et disgracieux, le conquérant de la Crimée paraît plutôt malade que triomphant, le farouche *Balafré* fait l'effet de subir une pénitence. Quant à l'ensemble du monument, il évoque le souvenir de ces clochettes que l'on a vues longtemps sur toutes les tables, avec le Napoléon aux bras croisés servant de manche.

Le bronze et le marbre ont fait faillite à la mémoire de Catherine. L'encre d'imprimerie l'a mieux servie : le seul monument digne d'elle, jusqu'à présent, est celui que les publica-

tions de la Société Impériale d'Histoire russe lui ont consacré. Mais ce n'est qu'un assemblage de matériaux. « Heureux l'écri- « vain qui donnera dans un siècle l'histoire de Catherine II », a dit Voltaire. Je n'ai pas prétendu à ce bonheur; je me suis appliqué seulement à ouvrir une voie dans laquelle j'ai la certitude d'être suivi.

FIN.

INDEX DES NOMS CITÉS

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CATHERINE LE GRAND

CHAPITRE PREMIER

LES HOMMES D'ÉTAT.

CHAPITRE II

LES HOMMES DE GUERRE.

CHAPITRE III

LES COLLABORATEURS PRÉFÉRÉS. — LES ORLOF. PATIOMKINE. — LES ZOUBOF.

LES ORLOF.

PATIOMKINE.

LES ZOUBOF.

DEUXIÈME PARTIE

LA SÉMIRAMIS DU NORD

CHAPITRE PREMIER

LA COUR INTELLECTUELLE DE CATHERINE. LES PHILOSOPHES.

VOLTAIRE.

DIDEROT.

D'ALEMBERT. — ROUSSEAU. — VOLNEY.

LES IDÉES PHILOSOPHIQUES EN RUSSIE. — NOVIKOF. — VON-VISIN. — RADICHTCHEF.

CHAPITRE II

HOMMES DE LETTRES, SAVANTS ET ARTISTES.

CHAPITRE III

LES COURTISANS ÉTRANGERS.

CHAPITRE IV

FRANÇAIS A LA COUR DU NORD.

CHAPITRE V

AVENTURIERS ET AVENTURIÈRES. — LA PRINCESSE TARAKANOF.

TROISIÈME PARTIE

L'INTIMITÉ. — LE DÉCOR EXTÉRIEUR.

CHAPITRE PREMIER

LES FAVORIS.

CHAPITRE II

LES CORRESPONDANTS. — GRIMM.

CHAPITRE III

CONFIDENTS ET CONFIDENTES. — LA PRINCESSE DACHKOF.

CHAPITRE IV

LA COUR DE CATHERINE.

CHAPITRE V

LA FIN DU RÈGNE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 12 12 04 018 2